

REVUE INTERNATIONALE

ETUDES BALKANIQUES

Comité de Rédaction: A. BELIĆ (Beograd), N. EXARCHOPOULOS (Athènes), I. I. I. (Istanbul), N. IORGA (Bucarest), M. F. KÖPRÜLÜZADE (Istanbul), L. SKENDO (Istanbul)
Directeurs: P. SKOK (Zagreb), M. BUDIMIR (Beograd).



BEOGRAD
1938

1^{re} ANNEE

TOME II

Sommaire du VI^e tome

Articles de fond:

	Pages
Notes relatives à l'histoire du droit des peuples balkaniques (Notules I et II), par M. Fuad Köprülü (Istanbul)	315—319
Le mouvement panbalkanique et les différents aspects des relations interbalkaniques dans le passé (Indications de méthode et aperçu des faits), par Henryk Batowski (Cracovie)	320—345
Landschaft und Geschichte im albanisch-epirotischen Raum, par Georg Stadtmüller (Breslau)	345—370
Les figurines anthropomorphes en os du Sud-Est de l'Europe, pendant la période énéolithique (avec 6 figures hors texte), par Vladimir Dumitrescu (Bucarest)	371—382
Über die Bedeutung der mittelalterlichen Bergbaukolonien für die slavischen Balkanvölker, par Arno Mehlan (Sofia)	383—404
Ancient mining in the central Balkans (avec 6 figures), par O. Davies (Belfast)	405—418
Trasitus und Sedatus. Über eine vermeintliche und eine problematische antike Gottheit, par Karl Kerényi (Budapest)	419—427
Notes comparées sur les çorbacis chez les peuples balkaniques et en particulier chez les Bulgares I-VI, par S. S. Bobčev (Sofia)	428—445
Albanais et roumain commun, par J. Šiadbei (Jassy)	446—461
Sur l'expression grecque moderne. βασιλεύει ὁ ἥλιος, par M. Kriaras (Athènes)	462—468
Les peuples balkaniques dans le folklore roumain, par Artur Gorovei (Fălticeni)	469—483
Balkanische Betrachtungen. Erster Teil I-III, par G. Gesemann (Prag)	484—498
The Albanian and Yugoslav immigrants in America, par Joseph S. Roucek (New York)	499—519
Des mouvements vers les Balkans à la fin du néolithique (avec 6 figures), par Sándor Gallus (Budapest)	520—530
Zur Semasiologie des Kuckucks im Balkanslavischen I-III, par P. Bulat (Beograd)	531—537
Bogišić en Bulgarie (1877), par Alexandre Solovjev (Beograd)	538—554
Albaner und Slaven in Süditalien, par Eqrem Çabej (Gjinokastër)	555—566

(Suite à la page 3 de la couverture)

La „Revue internationale des Études balkaniques“



paraît une fois par an en tome de 30 feuilles d'impression de grand format in 8^o

Un tome broché se vend au prix de 200.—dinars. — Le prix doit être envoyé par mandat-poste international ou par chèque sur Beograd, à l'Institut balkanique, Beograd, 17, Knež Mihajlova, Yougoslavie.

Éditeurs: **R. Parežanin** et **S. Spanaćević**

Notes relatives à l'histoire du droit des peuples balkaniques

I

Notule sur le droit proto-bulgare

Dans son important ouvrage intitulé *Introduction à l'étude comparative de l'histoire du droit public des peuples slaves* Paris 1933, le professeur Karel Kadlec, parlant du droit proto-bulgare et après avoir établi l'existence du titre »souverain par la grâce de Dieu«, titre donné par les sources grecques à Omurtag et à Malamir, continue ainsi qu'il suit:

»On en peut conclure que, dès le VIII^e siècle, il y avait des Chrétiens à la cour des khans bulgares. Le cas de Malamir, il est vrai, est troublant: Ce prince persécutait les Chrétiens en même temps qu'il usait d'un titre chrétien (il fit mettre à mort son frère Nravota à cause de son penchant pour le christianisme«. [P. 63].

Il se pose la question de savoir si le titre des sources grecques est dû aux chroniqueurs grecs qui les donnaient aux princes bulgares sous l'influence des conceptions juridiques byzantines ou bien si c'est un titre protocolaire, respectivement la traduction grecque d'un titre proto-bulgare ayant une signification juridique.

Vu les preuves épigraphiques provenant de Madara, la première possibilité ne saurait être prise en aucune discussion, mais, d'autre part, je considère aussi comme tout à fait invraisemblable la tentative de mettre en rapport l'existence de ce titre avec l'influence de ces Chrétiens qui auraient pu se trouver au VIII^e siècle à la cour bulgare. Etant donné le fait que Malamir, d'après ce qu'en dit l'auteur lui-même, persécutait les Chrétiens, Kadlec formule lui aussi de doutes au sujet de l'exactitude des conclusions auxquelles il arrive.

D'ailleurs, voici les facteurs qui peuvent influencer sur le changement des titulatures officielles et, sous l'empire de nouvelles conceptions juridiques, provoquer la création de nouveaux titres: l'adoption d'une nouvelle religion, l'influence spirituelle d'une nouvelle civilisation ou bien la suite de quelque profond changement susceptible d'avoir des répercussions sur la vie matérielle et morale des classes dirigeantes. Les Proto-Bulgares, issus de la souche turque comme d'autres peuples du même groupe, ont hérité les institutions publiques communes à ce groupe des peuples, c-à-d. ils ont transporté une tradition juridique assez développée. Il est, par conséquent, tout naturel d'admettre que chez eux existaient déjà les titres royaux ainsi que les connaissent d'autres peuples turcs. En considération de cet état des choses, prétendre que les princes qui n'avaient pas encore embrassé le christianisme, et, à plus forte raison, ceux qui, d'après l'opinion même de Kadlec, étaient adversaires des Chrétiens, ont adopté, sous l'influence des courtisans chrétiens, un titre chrétien, c'est une assertion qu'on ne saurait soutenir du point de vue de l'histoire juridique. Pour la solution de ce problème il faut s'adresser au concours que peut fournir l'histoire du droit turc.

Etant malheureusement profane aux études de slavistique, je ne sais pas si, après l'étude de K. Kadlec, il y en a d'autres parues récemment sur cette question, mais dans l'ouvrage connu de M. Géza Fehér intitulé *Les monuments de la culture proto-bulgare*, *Archaeologia hungarica*, VII, Budapest et dans l'article du même auteur publié dans le volume *L'art byzantin chez les Slaves*, premier recueil dédié à la mémoire de Th. Uspenskij, Paris 1930, p. 3—8: (Le titre des Khans bulgares d'après l'inscription du Chevalier de Madara) cette question a été traitée d'une manière comparative et en liaison avec la titulature des khakans turcs.

Géza Fehér a traduit le titre grec de l'inscription par »souverain institué par Dieu« et l'a très justement rapproché de ceux que portaient les khans kök-turcs mentionnés sur les inscriptions d'Orkhon, car, sur ces inscriptions des anciens Turcs, les khakans turcs avaient le titre »Tängri tąg tängri yaratomyş; Tängri tąg täng-ridä bulmyş«, titre dont les termes peuvent être rendus par »institué par Dieu, semblable à Dieu«, traduction acceptée par M. Fehér. Pour ne pas entrer dans les détails trop subtils de la philologie turque, je ne veux pas ici examiner ni critiquer les différentes traductions proposées de ces titres dont s'occupaient les savants tels que Thomsen, Radloff, Melioranskij et d'autres. En raison des analogies qui existent entre les titres que les inscriptions d'Orkhon

donnaient aux khakans kök-turcs et les titres grecs des khakans bulgares, M. Géza Fehér traduit ceux de Madara de la même façon: »Melemir (institué) khan par Dieu, semblable à Dieu«. Non seulement dans les inscriptions d'Orkhon, mais aussi dans les sources chinoises relatives aux Kök-turcs, on peut trouver de pareils titres qui exprimaient la provenance céleste de leurs khakans, c-à-d. que Dieu du ciel les a créés (P. Wieger, *Textes historiques*, 3^e édition, p. 1247). Au sujet de ces titres montrant que la souveraineté est d'origine divine, provenant du ciel, d'après la conception turque, on peut remonter aux temps plus anciens, ce qui n'est pas nécessaire pour notre question. Les conceptions juridiques qui ont engendré de pareils titres étant liées aux systèmes religieux, nous contenterons de noter que, au temps des Kök-turcs, leur paganisme avait déjà atteint le degré d'un pseudo-monothéisme.

Pour étayer la comparaison tout à fait juste de M. Géza Fehér, nous ajoutons maintenant que dans les titres officiels des khans ouygours du VIII^e siècle, règne la même conception, c'est-à-dire qu'eux aussi portaient les titres »Tängriđä qout bulmyş, Tängriđä bulmyş« ce qui veut dire »par le ciel, ayant obtenu la majesté« (Ed. Chavanes et P. Pelliot, *Un traité manichéen retrouvé en Chine*, Paris 1915, p. 189). Lorsque les khakans uygurs avaient embrassé le manichéisme, cette titulature ne subit aucun changement, seulement, sous l'influence de la nouvelle religion, on substitua »Ai Tängri« à »Tängri«, (F. W. K. Müller, *Uigurische Glossen*, *Festschrift für F. Hirth*, p. 189; mais cette explication est rejetée avec raison par des savants comme Alföldi). D'après la formule initiale qu'on rencontre dans les pièces officielles, on peut déduire que les princes mongols du XIII^e siècle, eux aussi, avant de s'islamiser tiraient l'origine de leur souveraineté du Ciel (W. Kotwicz, *En marge des lettres des il-Khans de Perse*, Lwów 1933, p. 4—5; pour plus de détails, consulter aussi l'étude très intéressante du même auteur, *Formules initiales des documents mongols aux XIII^e et XIV^e ss.*, *Rocznik orientalistyczny*, Tom X, Lwów 1934, p. 131—157).

De toutes ces comparaisons il suit que la conception sur l'origine de la souveraineté chez les Proto-Bulgares, respectivement les titres qui l'exprimaient, ne sont pas dus au christianisme, ainsi que l'affirme K. Kadlec, mais que c'est là plutôt, et cela s'ensuit d'une façon absolument sûre, une manifestation des conceptions juridiques et religieuses qui régnaient dans tous les empires turcs à partir de Hiong-nou jusqu'aux Mongols.

Division de boïars proto-bulgares en »Intérieurs« et en »Extérieurs«

Constantin Porphyrogénète dit que les boïars des Proto-Bulgares se divisaient en deux classes, en extérieurs et en intérieurs. K. Kadlec, dans son bel ouvrage dont nous avons parlé plus haut, après avoir dit qu'on ne sait rien sur le sens de cette division, expose sommairement les conclusions des études que Drinov et Blagoev ont consacrées à cette question. Drinov affirme avec sûreté que les boïars intérieurs étaient employés dans la cour et dans les hautes fonctions administratives, tandis que les boïars extérieurs servaient comme fonctionnaires provinciaux. D'après Blagoev, les boïars intérieurs étaient fonctionnaires civils ou militaires qui, dans la capitale, participaient au gouvernement central et administraient les provinces intérieures de la Bulgarie; quant aux boïars extérieurs c'étaient officiers et fonctionnaires des provinces-frontières de l'état bulgare. La charge d'administrer les territoires situés aux frontières ayant été importante et grosse de responsabilité, elle était confiée aux plus considérables boïars occupant les hautes situations et s'étant acquis la confiance du prince, c-à-d. les boïars extérieurs étaient commandants des troupes protégeant les frontières (K. Kadlec, *ibid*, p. 67—68). Donc, d'après Drinov, c'étaient les boïars »intérieurs« qui occupaient les plus hautes fonctions, tandis que d'après Blagoev, c'étaient, au contraire, les boïars extérieurs qui remplissaient les fonctions de beaucoup plus importantes. Résumant ces deux théories opposées, K. Kadlec ne dit rien de quel côté il se range lui-même.

Malheureusement je ne suis pas informé sur les études que sur cette question ont faites les spécialistes s'occupant de l'histoire du droit des Proto-Bulgares. De plus, je ne connais non plus les preuves historiques sur lesquelles les représentants de ces deux théories tout à fait opposées, résumées brièvement par Kadlec, basaient leurs assertions. Seulement, considérant, d'un côté, ces opinions différentes et opposées, et de l'autre, l'indécision de K. Kadlec, on éprouve la nécessité d'autres études à ce sujet. Comme dans beaucoup d'autres questions ayant trait à l'histoire du droit des Proto-Bulgares, je crois que les études de l'histoire générale des Turcs prêteraient un grand concours à la solution de cette question aussi. Il s'agit de savoir si pareille division en »intérieurs« et »extérieurs« existait aussi chez d'autres peuples turcs. Si j'écris ces lignes sur l'existence et la signification de cette division, c'est que je suis convaincu qu'elles seront utiles pour notre sujet.

Il faut tout d'abord remarquer qu'il y a bien peu de matériaux que l'histoire et l'éthnographie peuvent nous fournir sur cette question négligée par les turcologues jusqu'à présent. »Le livre de Dede-Korkut« nous trace le tableau de la vie des tribus — Oğouz qui vivaient au XIV^e siècle dans l'Anatolie orientale, livre qui, en outre, renferme aussi les traditions sociales remontant aux temps encore plus anciens. Dans ce qu'il parle de 24 beys des Oğouz qui étaient au service du khan on voit qu'il se divisaient en deux, en »beys des Oğouz intérieurs« et en »beys des Oğouz extérieurs«. Mais toutes les anciennes sources historiques confirment qu'ils se divisaient en »Boz-ok« et en »Uç-ok«, donc en deux parties. Douze tribus de »Boz-ok« constituaient l'aile droite et douze tribus des »Uç-ok« l'aile gauche. Ce n'est que dans un seul passage du Livre de Dede-Korkut qu'on rencontre les termes de »Boz-ok, Uç-ok«, à savoir dans le conte XII. Dans tous les autres passages on emploie les termes »iç Oğouz:Oğouz intérieurs- dıyş Oğouz:Oğouz extérieurs«. Mais à lire attentivement le conte XII, on arrive facilement à comprendre que »iç Oğouz« et »dıyş-Oğouz« équivalent à »Boz-ok, Uç-ok« (Koprülü Zade Fuad, *Türkiye tarihi*, Istanbul 1922, au cinquième chapitre intitulé *Oğouz Türklerinin tarih ve etnolojisi*). La classification en »iç— (intérieur)« et en »dıyş (extérieur)« que nous voyons dans la confédération des tribus Oğouz, nous la rencontrons aussi dans l'organisation de la tribu Salour, l'une de ces 24 tribus oğouz (Voir notre article Salour dans l'Encyclopédie de l'Islām). Une source du commencement du XVI^e siècle parlant d'une partie des Turkmens dits Salours établis dans la Péninsule de Mankışlak contient la notice suivant laquelle les Salours intérieurs habitaient les côtes de la mer, tandis que les Salours extérieurs étaient placés à l'est de ceux-là. D'après Abulgāzi Bahadour khan, l'autre partie des Salours habitant le Turkmenistan méridional était soumise à la même division. Les Turkmens de Chorasan étaient considérés comme »Salours intérieurs« et les tribus appelées Téké, Sarık, Youmout comme »Salours extérieurs«. Toujours d'après la même source, les Salours intérieurs étaient au XVI^e siècle de beaucoup plus nombreux et de beaucoup plus importants en raison du fait qu'ils payaient aux sultans de Khvārezem deux fois plus d'impôts (Voir l'article très important, en russe, de W. Barthold, *Esquisse d'une histoire du peuple türkmen dans le recueil Türkmenistan*, Leningrad 1930). La même division en »iç (intérieur)« et en »dıyş (extérieur)« nous la voyons au temps des Osmanlis où l'on appelait deux grandes provinces de l'Asie Mineure du nom »İç-İl (pays intérieur)« et »Taş [dıyş] İl (pays extérieur).

Ces explications quelque courtes qu'elles soient montrent que à la division en »intérieure« et en »extérieure« des Proto-Bulgares correspondaient les mêmes expressions dans l'organisation politique et sociale des Oğouz. Le sens de tout cela doit être cherché dans la division en deux qui se trouve chez les tribus turques et mongoles à partir de Hiong-nou jusqu'à aujourd'hui. Étudiant la formation de la royauté chez les cavaliers nomades de l'Asie septentrionale, notamment dans son article consacré à la royauté double des turcs, (A. Alföldi, *A kettős királyság a nomádoknál*, Budapest 1933), le professeur A. Alföldi a ouvert de nouveaux horizons dans l'étude de ce problème. Ici, je ne peux pas entrer dans les détails de l'étude du sens de cette division qui est en rapport avec les plus anciennes représentations religieuses, détails qui m'entraîneraient trop loin du sujet que j'examine. Je me contente ici d'établir les conséquences qui vont jeter une lumière sur la signification de pareille division chez les Proto-Bulgares.

a) Cette division en deux des Proto-Bulgares n'est autre chose que le classement politique et social en deux, phénomène qu'on observe chez toutes les branches turques à partir de Hiong-nou jusqu'à aujourd'hui.

b) Quant à leur sens intrinsèque, les dénominations »iç (intérieur)« et »dış (extérieur)« ne se rapportent pas à la position géographique, mais aux conceptions religieuses et sociales. Les termes »droite« et »gauche« étaient les expressions synonymes pour la même conception. Plus tard, les organisations politiques et militaires se faisaient sous l'influence de cette façon séculaire de pensée religieuse. Dans les anciens Etats turcs, les tribus de l'aile droite, par exemple, occupaient aussi l'aile droite au temps de la guerre, les tribus de l'aile gauche formaient, par contre, l'aile gauche de l'armée. Aux festins officiels, les chefs des tribus de l'aile droite étaient assis à droite du prince et ceux de l'aile gauche à gauche de celui-ci. Le bétail qu'on abattait pour le festin — ce qui, à proprement parler, n'était qu'une espèce d'offrande offerte à la divinité —, était distribué d'après ce classement. On observait le même ordre pour la répartition des tribus dans un pays conquis. Les tribus proto-bulgares sont sans doute distribuées de la même façon lors de la conquête de leur nouvelle patrie. Chez différents peuples turcs le fait que, tantôt c'était la droite qui jouissait de la prééminence et tantôt c'était la gauche est lié à la question de l'orientation religieuse qui constitue un très important problème de l'éthnologie culturelle. [W. Kotwitz, *Sur les modes d'orientations en Asie Centrale*, *Rocznik orjentalistyczny*, Tome V, 1929, p. 68—91].

c) D'après les explications ci-dessus, il va sans dire que les boïars intérieurs, en considération de la place qu'ils occupaient, avaient la préférence devant les boïars extérieurs et que ceux-là possédaient une influence de beaucoup plus considérable auprès du prince et dans le centre de l'Etat que ceux-ci. Vu les mots d'Ibn Fadlân que »Chez les Bulgares de Volga, avant de s'islamiser, l'aile gauche avait la préférence«, il paraît que c'était l'aile gauche des Proto-Bulgares qui avait la préférence lors de leur arrivée dans les Balkans. Partant de ce point de vue, on peut dire que les boïars intérieurs ainsi que les tribus intérieures qu'ils menaient constituaient l'aile gauche. Comme une forte preuve pour notre explication peut servir le fait que le neveu du prince bulgare Kroum nommé Toukous, qui, peu de temps après, lui succède au trône, a obtenu le titre »itzourgou (içirgu) boulia« [M. H. Grégoire, Byzantion, IX, p. 784].

Istanbul

M. Fuad Köprülü

Le mouvement panbalkanique et les différents aspects des relations interbalkaniques dans le passé

(Indications de méthode et aperçu des faits)

Avant-propos

Une histoire du mouvement panbalkanique n'a pas encore été écrite. Nous avons, il est vrai, quelques essais sur ce sujet: l'ouvrage de M. Stevan Petrović,¹⁾ une étude due à MM. Mišev et Petkov,²⁾ et enfin un abrégé des faits très concis par M. O. Bickel.³⁾ Tous ces travaux, quelque consciencieux qu'il soient, ont cependant un même défaut: ils mêlent des faits de nature différente et de valeur très inégale. Aucun de ces auteurs n'a eu l'idée d'examiner les faits historiques du point de vue vraiment panbalkanique. On a recueilli sans discrimination des faits très dissemblables, on a allégué presque tous les cas d'alliances bi- ou trilatérales, sans se demander si elles ont vraiment visé à une union ou confédération postérieure des peuples balkaniques. On a négligé entièrement le classement des faits, en qualifiant de mouvement «unitaire» toute tentative de rapprochement entre deux (!) ou — ce qui est plus rare — trois peuples de la Péninsule, même dans les cas où un tel rappro-

¹⁾ Stevan Petrović: *L'Union et la Conférence Balkaniques*. Paris 1934. Cf. notre compte-rendu dans le «Kwartalnik Historyczny» (Lwów) XLIX, 1935, pp. 208—215.

²⁾ D. Michev et B. Petkov: *La Fédération Balkanique. Origine, développement et perspectives actuelles*. Sofia 1930.

³⁾ Dr. Otto Bickel: *Russland und die Entstehung des Balkanbundes 1912. Ein Beitrag zur Vorgeschichte des Weltkrieges, dargestellt auf Grund des amtlichen Aktenmaterials von...* (Osteuropäische Forschungen... Neue Folge, Bd, 14), Königsberg-Berlin 1933 (l'abrégé en question: pp. 3—6). Les premiers essais de fédération dans le Sud-Est Européen ont été exposés par M. Iorga dans l'«Europe du Sud-Est», août 1933.

chement aurait été, par ses conséquences, contraire à l'idée de l'entente de tous les peuples balkaniques.

Il nous paraît donc indispensable de poser d'abord la question primordiale: Qu'est-ce que c'est le mouvement panbalkanique? Il n'y a à cette question qu'une seule réponse possible: C'est le mouvement visant à l'union ou tout au moins à un rapprochement de tous les peuples balkaniques. En tout cas on ne peut qualifier de ce nom des alliances entre deux ou plusieurs nations et dirigées contre les autres Balkaniques. Les actes de rapprochement ou les tentatives d'union entre deux (ou plusieurs) nations peuvent être considérées comme manifestations du mouvement unitaire entre des nations voisines ou amies en général. Mais cela n'intéresse pas — sensu stricto — l'histoire du mouvement panbalkanique.

Or, ayant établi cette distinction, nous verrons, en examinant, de ce point de vue, les rapports interbalkaniques dans le passé que les manifestations d'un vrai caractère panbalkanique ont été assez peu nombreuses.

D'une façon générale, on pourrait classer les actes de rapprochement dans le passé de la Péninsule de la manière suivante:

1. Les tentatives susmentionnées de caractère vraiment panbalkanique — action s'étendant à tous les peuples de la Péninsule.

2. Rapprochement ou alliance de tous les États (peuples) chrétiens des Balkans, le plus souvent contre la Turquie.

3. Rapprochement de tous les Slaves balkaniques, ayant souvent le caractère d'un mouvement unitaire de tous les Slaves du Sud.

4. Alliance d'une partie des peuples chrétiens contre les autres peuples chrétiens.

5. Alliance de la Turquie avec une partie des peuples chrétiens contre les autres Balkaniques.

6. Tentatives d'union entre deux ou plusieurs peuples (États) balkaniques.

7. Enfin, tentatives de rapprochement ou même de fédération avec les nations non-balkaniques.

Nous nous proposons de donner un aperçu des faits les plus importants d'après le classement ci-dessus. Dans cet exposé des faits les simples projets ne seront mentionnés que s'ils doivent leur origine à un homme d'État et ont donc eu, du moins en théorie, des chances de réalisation. Les projets des particuliers, quelque intéressants qu'ils soient, ont été délibérément laissés de côté.⁴⁾

⁴⁾ Quelques projets dus à des particuliers se trouvent résumés dans le très intéressant ouvrage de T. G. Djuvara: Cent projets de partage de la Turquie (1281—1913), Paris 1914.

Le premier projet de réunir toutes les nations balkaniques doit être attribué au prince Adam Czartoryski, le grand homme d'État polonais. Ainsi que nous l'avons montré dans notre article intitulé *Un précurseur polonais de l'Union balkanique*,⁵⁾ Czartoryski, quand il était ministre des affaires étrangères de Russie, désirait surtout améliorer le sort des Chrétiens soumis au gouvernement turc et ensuite seulement »prévoir le parti que l'on pourra tirer pour la bonne cause de ce gouvernement...«⁶⁾ Il est vrai que le prince admettait aussi la possibilité de la liquidation des possessions turques en Europe et, dans ce cas, il aurait voulu voir les nations balkaniques s'organiser en États indépendants, »liés par une fédération commune«.⁷⁾ Mais on ne doit pas conclure de cela qu'il eût été en principe opposé à l'existence d'un État turc en Europe. En parlant de la liquidation des possessions européennes de la Turquie, il ne pensait qu'à une éventualité, comme le montre clairement le texte du mémoire en question qui fut écrit en 1804. Les mêmes pensées reparaissent chez Czartoryski au mois de janvier de l'année 1806. Dans son aide-mémoire présenté à Alexandre I^{er}, le prince écrivait alors: »Il semble donc que le seul plan convenable à suivre pour la Russie sur un changement futur dans l'Empire Ottoman, serait d'établir des États séparés, jouissant de formes de l'indépendance quant à leur régime intérieur, mais sous la suzeraineté de la Russie et sous l'égide de sa protection.«⁸⁾

Le même homme d'État admettait trente sept ans plus tard que les peuples balkaniques pussent rester en bons rapports avec la Turquie, une fois introduites les réformes nécessaires dans l'administration des provinces européennes de cet Empire. Dans ses »Conseils sur la conduite à suivre par la Serbie« datés de l'année 1843, il recommande aux politiciens serbes de ne pas renoncer à une entente avec la Porte, mais au contraire — de solliciter sa bienveillance et même son appui pour l'action unitaire yougoslave. Les idées qu'un grand collaborateur de Czartoryski, le célèbre homme d'État serbe, Ilija Garašanin, exposa son »Načertanije« ne prêchent pas non plus une haine absolue contre la Turquie.⁹⁾ Gara-

5) Voir le tome III de cette revue, pp. 149—156: *Un précurseur polonais de l'Union balkanique- le prince Adam Czartoryski*.

6) Cf. *Mémoires du prince Adam Czartoryski et correspondance avec l'Empereur Alexandre I^{er}*, Paris 1887, vol. II, pp. 39—40.

7) *Ibid.*, pp. 65—6.

8) Voir: »Sbornik Russkago Istoričeskago Obščestva«, LXXXII, 1892, p. 254.

9) Les conseils de Czartoryski furent publiés par M. Marcel Handelsman, dans les »Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques«,

šanin était le premier homme d'État serbe qui ait élargi la question de l'indépendance serbe dans le problème de l'indépendance générale des Balkans en formulant la devise »Les Balkans aux Balkaniques« — dit l'éminent juriste yougoslave M. Slobodan Jovanović.¹⁰⁾ Et nous pouvons ici répéter notre affirmation de l'article précité, paru dans le III^e volume de cette »Revue« — à savoir que ce fut d'abord Czartoryski qui voulut appliquer le dit mot d'ordre dans toute son étendue, bien qu'il ne l'ait pas encore formulée explicitement.

Dans la deuxième phase de la politique de Garašanin, nous voyons le prince Michel Obrenović ne conclure cependant que les alliances avec les nations chrétiennes de la Péninsule contre la Turquie. Toutefois, nous pouvons supposer que si les plans du prince et de Garašanin avaient été réalisés, les libres États balkaniques seraient bientôt entrés en bonnes relations avec une Turquie réduite à son territoire ethnographique. Cela nous est prouvé par les opinions ultérieures des politiciens serbes qui ont désiré une entente avec la Turquie et son entrée dans la confédération balkanique. Nous en parlerons dans la suite.

Une Confédération balkanique aurait également été conforme aux plans des patriotes bulgares révolutionnaires. Le programme conçu en 1872 par le »Comité révolutionnaire central des Bulgares«, organisé par Ljuben Karavelov, ¹¹⁾ nous le dit clairement dans son article 3): »Nous autres Bulgares désirons vivre en relations amicales avec tous nos voisins et particulièrement avec les Serbes et les Monténégrins, qui suivent nos efforts avec bienveillance, ainsi qu'avec les Roumains auxquels notre sort est étroitement lié; nous désirons établir avec eux une fédération de pays libres«. Bien qu'on n'y parle explicitement que d'une fédération avec les autres Slaves du Sud et les Roumains, on peut conclure des mots »avec tous nos voisins« que même les Grecs et les Turcs n'en devaient pas être exclus, ce qui s'ensuit à la fois des articles 9) et 10) dudit programme: 9) »Nous acceptons aussi les Grecs parmi nos amis et alliés s'ils renoncent à leurs aspirations panhellènes et à leurs prétentions

novembre-décembre 1929: La Question d'Orient et la politique yougoslave du Prince Czartoryski après 1840.

¹⁰⁾ Slobodan Jovanović: *Druga vlada Miloša i Mihaila*, Beograd 1932, p. 359; cf. du même auteur: *Spoljašnja politika Ilije Garašanina, Političke i pravne rasprave II* (»Sabrana dela« III), Beograd 1932, pp. 215—234.

¹¹⁾ Sur Lj. Karavelov il existe une vaste littérature en bulgare; cf. l'article de G. Konstantinov sur K. dans l'édition »Bălgarski pisateli«, fasc. III. Sofia s. a., pp. 1—63, suivi d'une riche bibliographie. Un article spécial de Mich. Dimitrov, intitulé: *Ljuben Karavelov i Sărbija*, parut dans la revue »Bălgarska misăl«, fasc. 4 et 5 de 1936, pp. 238—245 et 270—6 (nous en avons eu connaissance grâce à M. le Dr. Nicolas Bobčev qui a bien voulu nous envoyer cet article).

historiques»; 10) »Nous ne sommes pas hostiles à la nation turque mais seulement au gouvernement turc et à ceux des Turcs qui aident ce gouvernement. Bref, nous considérons comme amis toutes les nations qui sympathisent avec notre oeuvre sacrée et glorieuse, sans distinction de religion ou de nationalité«.12)

En 1894 eurent lieu des prises de contact entre la Serbie et la Turquie, arrangées par Vladan Đorđević, alors ministre de Serbie à Istanbul. Đorđević proposa au roi Alexandre Obrenović de soumettre au sultan Abdülhamit II son projet d'une alliance panbalkanique présidée par la Turquie. Le sultan ne croyait pas cependant qu'il fût possible de »gagner tous les États balkaniques à cette idée«.13) L'opinion publique dans la Serbie d'alors commença à redouter toute protection des grandes puissances, surtout celle de la Russie et de l'Autriche-Hongrie et on revint à la devise »Les Balkans aux Balkaniques«. De cette époque date p. ex. l'ouvrage fort intéressant de Vladimír Karić (qui fut consul de Serbie à Skoplje) »Srbija i balkanski savez«, prêchant l'alliance de tous les États balkaniques, y compris la Turquie.14) La Porte déclina définitivement cette offre préférant l'entente bilatérale avec la Serbie. Cette entente non plus ne fut du reste réalisée. Peut-être trouvons-nous un écho de ces tentatives dans les idées, conçues en 1899, du colonel et futur maréchal turc Ahmet İzzet pacha. Cet homme d'État nous raconte dans ses Mémoires que dans la dite année, après la guerre contre la Grèce, il prépara un aperçu de la situation internationale et militaire de l'Empire Ottoman. Dans cet ouvrage, qui n'a jamais été publié, İzzet soutient l'idée de créer »une alliance panbalkanique« (Balkanbund) sous la présidence de la Turquie, en énumérant les avantages de cette conception pour tous les participants et pour la Turquie en particulier. Pour rendre possible une telle alliance İzzet considère que des réformes profondes doivent être accomplies dans l'administration intérieure de l'Empire, surtout dans ses provinces européennes — »nous devons, pour atteindre ce but, nous gouverner d'après les principes de la justice et des lois« — conclut ce brave général, qui fut aussi un homme politique clairvoyant.15)

12) Voir: N. Stanev: Bălgarija pod igo, vāzraždane i osvoboždēnie (1398—1878), Sofia 1935², p. 380—1.

13) Voir: Vl. Georgevitch, Die serbische Frage, Stuttgart—Leipzig, 1909, p. 145—6; plus amplement dans l'ouvrage du même auteur: Das Ende der Obrenovitch, Leipzig 1905, p. 74, et surtout en serbe: Srbija i Turska (Jildiz-Porta-Fanar) 1894—1897, p. 21 et suiv.

14) V. Karić: Srbija i Balkanski Savez, Beograd 1895, p. 16 et suiv.

15) Denkwürdigkeiten des Marschalls Izzet Pascha... Ein kritischer Beitrag zur Kriegsschuldfrage... Leipzig (1927), p. 86 et suiv.

Puis nous retrouvons cette idée formulée de nouveau en 1908. D'un côté les nations chrétiennes virent alors dans le changement constitutionnel en Turquie l'annonce d'une ère nouvelle et la possibilité d'une entente générale, et de l'autre aussi les Turcs s'étant entendu momentanément avec les Grecs, ayant déjà quelques liaisons avec les Roumains, voulurent s'allier aussi avec les Serbes et les Monténégrins contre l'Autriche-Hongrie après l'annexion de la Bosnie.¹⁶⁾ Mais l'abstention de la Bulgarie, dont l'indépendance proclamée en même temps que l'annexion susdite ne fut pas tout de suite reconnue par la Porte, empêchait la réalisation d'une entente générale des Balkaniques si bien que finalement la Turquie s'entendit avec Vienne.

Néanmoins, l'idée d'alliance et d'étroite collaboration de tous les États balkaniques fut de nouveau soulevée à cette époque. Ce furent N. V. Čarykov et après lui A. P. Izvol'skij, deux diplomates russes, qui formèrent le grand dessein d'une alliance de tous les Balkaniques sous l'égide de la Turquie.¹⁷⁾ L'historique de ce projet échoué ayant déjà été exposée de façon assez détaillée dans l'ouvrage susmentionné de M. Bickel,¹⁸⁾ il nous semble inutile de la raconter à notre tour. Nous nous bornerons seulement à constater que cette suggestion venant de l'étranger et visant avant tout les buts de la politique russe, n'avait pas de chances de devenir l'instrument d'une vraie collaboration panbalkanique, profitable à tous les participants.

On doit néanmoins reconnaître qu'Izvol'skij a su aiguiller la marche des événements dans la Péninsule sur la bonne voie, en paralysant le projet primitif d'une alliance serbo-turque dirigée aussi bien contre l'Autriche-Hongrie que contre la Bulgarie. Ainsi la politique russe facilita-t-elle ensuite le rapprochement serbo-bulgare destiné à devenir le pivot d'une future alliance de tous les États balkaniques. Or, un peu plus tard, la Serbie se décida pour l'entente et l'alliance générales des États balkaniques, y compris la Bulgarie et la Turquie, malgré les différends qui divisèrent Belgrade

¹⁶⁾ Cf. Bickel, *op. cit.*, p. 23 et suiv. Des détails intéressants mais de peu d'importance sur l'attitude de la Turquie aussi chez Dim. Popović, *Borba za narodno ujedinjenje 1908—1914*, Beograd 1936, p. 39—40. Sur l'attitude des Albanais voir: M. Boghitschewitch, *Die auswärtige Politik Serbiens 1903—1914*, Berlin 1928, vol. I, No. 45.

¹⁷⁾ Bickel, *op. cit.*, p. 34 et suiv., d'après les Mémoires de Čarykov: N. V. Tscharykov, *Glimpses of High Politics*, London 1930.

¹⁸⁾ Néanmoins il faut faire remarquer que l'ouvrage de M. Bickel, malgré toute la richesse de matériaux utilisés, pourrait être encore plus complet si l'auteur avait puisé dans les sources et ouvrages russes et balkaniques. Cf. notre compte-rendu susmentionné.

et Sofia à cette époque.¹⁹⁾ Pendant toute cette période entre les années 1908 et 1911, nous voyons le développement presque parallèle de deux conceptions: l'une panbalkanique et l'autre n'embrassant que les États chrétiens de la Péninsule. D'abord, il est vrai, la Russie ne songeait qu'à l'alliance entre les Slaves balkaniques et la Turquie, l'accès de la Grèce ne devant venir que plus tard.²⁰⁾ Il faut faire remarquer que la conception panbalkanique fut également appuyée par le cabinet de Londres, surtout, il est vrai, dans les capitales des États chrétiens, mais aussi, quoique moins nettement, à Istanbul.²¹⁾

Les visites des souverains bulgare et serbe sur le Bosphore en 1910²²⁾ ainsi que celle qu'y avaient faite deux ans plus tôt les princes grecs²³⁾, semblaient créer une atmosphère favorable à l'entente des États chrétiens avec la Porte. Cette fois il paraissait d'abord que le pivot de l'entente panbalkanique pouvait être formé par le rapprochement gréco-turc,²⁴⁾ qui, dépouillant son caractère primordial antislave et combiné avec l'entente turco-serbo-bulgare, aurait réalisé à la fois les plans de la politique russe et ceux de quelques hommes d'État turcs particulièrement prévoyants. Malheureusement ces derniers ne représentaient alors qu'une infime minorité au sein de leur nation.²⁵⁾

¹⁹⁾ Cette contradiction est chez Bickel décrite en des couleurs trop sombres. Cf. p. ex.: St. Stanojević, *Srpsko-turski rat 1912 god.*, Beograd 1928, p. 42—3; A. Tošev: *Balkanski vojni*, Sofia 1928, vol. I, p. 215 suiv.; K. Kračunov, *Vāšnata politika na Bālgarija (Kabinetāt Malinov 1908—1911)*, Sofia 1931, p. 129.

²⁰⁾ Le discours en question d'Izvol'skij, tenu à la Chambre russe le 25 décembre 1908, ne mentionnait que les trois États slaves des Balkans et la Turquie. Cf. Bickel, *op. cit.* p. 41, et Tošev, *op. cit.*, I p. 214.

²¹⁾ Bickel, *op. cit.*, 31, d'après les documents anglais. L'opinion contraire d'Ahmet İzzet, pacha, *op. cit.*, p. 152, nous semble être insuffisamment motivée.

²²⁾ Là-dessus on trouve beaucoup de détails chez Tošev, *op. cit.*, I, p. 263 et suiv.; cf. İzzet, *op. cit.*, 151.

²³⁾ Cf. E. Driault & M. Lhéritier, *Histoire diplomatique de la Grèce de 1821 à nos jours*, vol. V, Paris 1926, p. 5; un récit détaillé dans l'ouvrage curieux d'Hercule Diamantopoulo: *Le réveil de la Turquie*, Alexandrie s. a. (mais 1909), p. 119 et suiv.

²⁴⁾ E. Driault, *op. cit.*, p. 6 et suiv. Plusieurs détails dans l'ouvrage cité de Diamantopoulo. Cf. l'article anonyme: *L'Entente balkanique et l'Organisme de Constantinople*, dans la Revue *»Les Balkans«* No. 6 de 1931, avec des détails inédits sur l'activité des partisans du rapprochement panbalkanique, basé sur l'entente gréco-turque.

²⁵⁾ Cf. chez İzzet, *op. cit.*, p. 151—2. Tošev, *op. cit.*, I, p. 263, cite une déclaration caractéristique d'Ahmet-Riza bey, président du comité jeune-turc, qui devait dire au correspondant du *»Russkoe Slovo«* (en 1910?) que la confédération balkanique est déjà en phase de réalisation; cela confirmerait ce qu'écrivit Bickel

La conclusion de l'alliance entre la Serbie et la Bulgarie, son extension à la Grèce et l'activité du Monténégro, ont orienté les tentatives visant à l'entente balkanique dans un sens entièrement différent de celui qui avait été proposé par Čarykov et Izvol'skij. La première guerre balkanique éclata. Mais aussitôt après l'armistice de Çatalca, au commencement du mois de décembre 1912, les hommes d'État grecs ont envisagé la participation de la Roumanie et de la Turquie à la future confédération balkanique — dans l'exposé hellénique pour la conférence de la paix qui devait être convoquée à Londres.²⁶⁾ Il s'agit là d'un des plus importants projets conçus dans ce sens. Mais les événements ultérieurs bien connus ont rendu illusoire à cette époque toute pensée de collaboration panbalkanique. En vain voulait la soutenir encore le célèbre homme d'État roumain Take Ionescu, qui en parlait au mois de janvier de 1913 au chargé d'affaires de Russie à Paris, en proposant la formation d'un bloc de tous les États de la Péninsule, y compris la Turquie.^{26a)}

Pour toute cette époque — jusqu'à 1913 et même jusqu'à 1923 — nous avons parlé de l'entente panbalkanique presque sans mentionner la Roumanie et l'Albanie. Le premier de ces pays ne s'intéressait guère aux questions de la communauté balkanique, se bornant à la sauvegarde de ses intérêts particuliers²⁷⁾ et de son

en se basant sur des documents austro-hongrois mais qui se rapporte au janvier de 1909, cf. op. cit., p. 76, note 360. Tošev, op. cit., I, p. 324, raconte qu'en 1911 le député macédonien Vlahov, présenta à la Chambre turque le projet d'une Confédération balkanique et d'union douanière. Toutefois pendant la guerre italo-turque en 1911 on songea en Turquie à une entente avec les Balkaniques: chez Boghitchewitsch, op. cit., I, No. 154, nous trouvons un rapport bien intéressant du ministre de Serbie à Istanbul sur une conversation avec le grand vizir Küçük Said et le ministre des affaires étrangères Asim bey. Les deux dignitaires turcs ont insisté sur la nécessité d'une entente panbalkanique, Asim bey a même dit qu'il fallait faire savoir aux «Européens» que «les nations balkaniques étaient une noix dure»!

²⁶⁾ E. Driault, op. cit., V. 86.

^{26a)} Voir: Der Diplomatische Schriftwechsel Iswolskis 1911—1914, ... herausgegeben v. Friedrich Stieve... Berlin 1926, vol. III, p. 35—6 (No. 688).

²⁷⁾ L'alliance roumano-austro-hongroise était dirigée aussi bien contre la Russie que contre la Bulgarie. Avec cette dernière il y avait toujours des querelles à cause des Aroumains en Macédoine. La politique roumaine de cette époque était caractérisée par «une hautaine réserve» à l'égard des questions balkaniques. En 1913 la Roumanie ne voulait qu'affermir son hégémonie dans les Balkans, cf. Iorga, Histoire des Etats balkaniques jusqu'à 1925, Paris 1926, p. 486. — L'exposé de politique extérieure roumaine avant la guerre mondiale dans l'ouvrage de L. Cialdea: La politica estera della Romania nel quarantennio prebellico, Bologna 1933, traite des questions balkaniques d'une manière très superficielle. — Un article de Mich. Eminescu intitulé, Planul unei confederațiuni balcanice de 1876 (?) ne nous a pas été accessible.

influence (1913). Quant à l'Albanie, nous savons qu'avant 1912 les Shqipëtar eux-aussi ne songeaient qu'à leurs propres intérêts pour la défense desquels ils luttèrent aussi bien contre le pouvoir ottoman que contre les Slaves et les Grecs. Jusqu'à l'époque jeune-turque les Albanais étaient même, en qualité d'alliés du régime ottoman, plus ou moins hostiles aux autres nations balkaniques, dont les aspirations étaient pour la plupart contraires à celles des Albanais.²⁸⁾ L'État indépendant albanais, proclamé en 1912 et ayant reçu des frontières contestées aussi bien par ses citoyens que par ses voisins, constituait à cause de cette circonstance une entrave pour l'entente panbalkanique — jusqu'au moment où les deux partis opposés ont modéré leurs aspirations et ont reconnu définitivement le statut actuel. Dès ce moment les Albanais ont pris, eux-aussi, une part active dans les préparatifs du rapprochement panbalkanique. Leur adhésion coïncide avec celle des Roumains. Cela se passa quelques années après la guerre mondiale.

Ce n'est donc qu'après la grande guerre que nous verrons s'échafauder des nouveaux projets panbalkaniques. Les mieux conçus étaient ceux proposés par les organisateurs des Conférences Balkaniques (1930—1933). Ils ont été partiellement réalisés en 1934 par la conclusion du Pacte de l'Entente Balkanique.

II

Le deuxième groupe de faits dans l'histoire du rapprochement balkanique est formé — ainsi que nous l'avons établi — par les tentatives d'alliance de tous les chrétiens balkaniques dans le but de combattre le pouvoir ottoman. Ce mouvement libérateur des peuples chrétiens dirigé contre l'envahisseur musulman était un phénomène tout à fait naturel dans les conditions créées dans la Péninsule par l'administration turque, par les si nombreux actes d'injustice commis sans cesse du côté des gouverneurs, préfets etc., par la négation enfin des droits nationaux jadis reconnus. Les nations chrétiennes commencèrent à identifier le gouvernement des sultans et ses agents avec la nation turque. Dès lors une haine réciproque surgit qui écarta à plusieurs reprises la possibilité d'une

²⁸⁾ On sait que les aspirations territoriales des Serbes, des Monténégrins et des Grecs sur le sol de l'Albanie actuelle auraient réduit ce pays à un tiers si elles avaient été réalisées. Par contre, la conception de la grande Albanie qui devait occuper plus de 80.000 km², revendiquait presque tout le territoire de la Turquie d'Europe avant 1912 ainsi qu'une partie du territoire de la Grèce avant 1912 et du Monténégro (cf.: A. Baldacci, *L'Albania*, Roma 1931, et notre article: *Rozwój terytorialny państw bałkańskich w XIX i XX wieku*, dans le *»Czasopismo Geograficzne*, Lwów 1936).

entente panbalkanique. Les exceptions à cette règle étaient rares — nous en avons vu une dans le programme national bulgare de 1872 — si bien qu'on était même tenté parfois d'identifier l'idée panbalkanique avec le désir de l'expulsion des Turcs de l'Europe.

Le premier apôtre de cette tendance résolument anti-turque fut le célèbre Rhigas de Velesino ou de Phères. Son activité et ses chansons de combat anti-turques, adressées à tous les chrétiens balkaniques sont bien connues.²⁹⁾ Rhigas voulait unir »Bulgares et Albanais et Serbes et Grecs... d'un commun essor« pour »mettre le feu dans toute la Turquie«.³⁰⁾ Il a conçu une entente chrétienne balkanique comprenant aussi les Albanais et les »Épirotes« qui sont ici peut-être les Koutzovlaques. M. Iorga dit cependant que Rhigas admettait aussi une union plus vaste, correspondant à l'idée panbalkanique actuelle: »son [il s'agit de Rhigas] projet de 'Constitution démocratique' concernait toute la Roumélie et l'Anatolie, l'Archipel et les pays roumains«.³¹⁾ Et d'après M. Driault, Rhigas »avait la bonne volonté de croire à la possibilité d'une régénération de la Turquie par quelque dynastie nouvelle«³²⁾ ce que paraît confirmer le fait de relations amicales entre Rhigas et Pazvan-oğlu, fameux pacha de Vidin. Néanmoins, nous croyons qu'on doit considérer ce grand apôtre de l'hellénisme renaissant plutôt comme un champion des »Balkans chrétiens«.

Des projets d'unir les chrétiens balkaniques furent attribués aussi au prince valaque (et momentanément aussi moldave) Constantin Ypsilanti. Les idées de ce dernier embrassaient certainement toute la Péninsule — il était toutefois Grec d'origine et représentant du Phanar byzantin; en gouvernant les pays roumains, il entretenait des contacts bien étroits avec l'insurrection serbe. Or à cette époque, Roumains, Serbes et Grecs représentaient pour beaucoup d'observateurs toute la Péninsule balkanique, en dehors des Turcs. L'existence des Bulgares et des Albanais était souvent encore ignorée ou négligée, les Bulgares furent identifiés avec les Serbes etc. C'est pourquoi on peut classer les idées de Constantin Ypsilanti, qui sont bien proches de celles de Czartoryski, parmi les plans d'union de tout les chrétiens balkaniques.³³⁾

²⁹⁾ E. Driault, *op. cit.*, I, p. 115 et suiv.

³⁰⁾ D'après l'ouvrage cité de M. Mišev et Petkov, p. 7.

³¹⁾ N. Iorga, *Byzance après Byzance*, Bucarest 1935, p. 240.

³²⁾ E. Driault, *op. cit.*, I, p. 120.

³³⁾ Sur les relations de Const. Ypsilanti avec Czartoryski, les Serbes etc. voir les documents publiés par Vl. Đorđević dans la revue serbe »Otađbina« en 1887, article *Karadorde i Rusija* (anonyme) et réimprimés dans l'ouvrage de Sp. Gopčević: *Russland und Serbien 1804—1915...*, München 1916; une autre

Ces idées trouvèrent un continuateur, ou plutôt de continuateurs au sein de la *Philiki Eteria*. La tentative de libération des chrétiens de l'Empire Ottoman préparée par cette société à coûté Karadorde la vie en 1817.³⁴⁾ L'insurrection d'Alexandre Ypsilanti en 1821, à la tête d'une armée composée de Grecs, d'Albanais, de Serbes, de Bulgares et de Soumaïns, peursuivait pourtant un autre but que celui d'une union des nations balkaniques libres. Ypsilanti voulait la renaissance de l'Empire Byzantin. Ses vraies intentions furent dévoilées par le patriote roumain Tudor Vladimirescu qui opposa à Ypsilanti le mouvement national roumain.³⁵⁾

A l'idée d'alliance et même de confédération des chrétiens balkaniques devait servir par contre l'intéressant projet du comte Capo d'Istria de l'an 1828 que celui-ci exposa dans une lettre adressée à l'empereur Nicolas I^{er} de Russie et dont délibéra le comité secret chargé de s'occuper du problème oriental à l'occasion de la guerre russo-turque qui venait de se terminer (septembre 1829). On sait que Capo d'Istria proposait le partage de la Péninsule parmi cinq États chrétiens: la Dacie (comprenant les principautés roumaines), la Serbie (composée de la Serbie proprement dite, la Bulgarie et la Bosnie), la Macédoine (avec la Thrace), l'Épire (cet État aurait compris la plupart de terres peuplées par les Albanais) et l'Hellade dans les limites Pénée-Arta. Istambul avec un hinterland de Derkos (Terkos) sur la Mer Noire jusqu'à Silivri sur la Mer de Marmara, avec l'île de Tenedos (Bozcaada) et deux villes sur le Bosphore du côté de l'Asie, devait former une ville libre et être la capitale commune de la confédération des cinq États balkaniques.³⁶⁾ Capo d'Istria développe donc ici le projet de Czartoryski de 1804 avec cette différence que l'homme d'État polonais admettait l'annexion par la Russie des deux rives des Détroits turcs.

D'après M. S. Th. Laskaris, l'idée du rapprochement des chrétiens balkaniques et de leur action commune contre la Turquie ressuscita après la guerre de Crimée, grâce à l'initiative de la Grèce qui l'exposa d'abord au cabinet de Paris. Il était question d'une

édition d'après les minutes des archives Czartoryski a été donnée par M. P. P. Panaitescu: *Corespondența a lui Const. Ypsilanti cu guvernul rusesc 1806—1810...* Bucarest 1933.

³⁴⁾ Cf. Gr. Jakšić, *Evropa i vaskrs Srbije, 1804—1834*, Beograd 1934, p. 254. — Cf. aussi l'ouvrage du M. Mich. Laskaris. *Ἕλληνες καὶ Σέρβοι κατὰ τοὺς ἀπελευθερικοὺς τῶν ἀγῶνας 1804-1830*, Ἀθήναι 1936, p. 60 et suiv.

³⁵⁾ Cf. Iorga, *Hist. d. Et. balk.*, p. 212 et suiv., et du même auteur: *Geschichte des Osmanischen Reiches*, Gotha 1913, vol. V, p. 238 et suiv.

³⁶⁾ Cf. S. Žigarev, *Russkaja politika v vostočnom voprosě*, Moskva 1896, I, p. 355—6; S. Gorjainov, *Bosfor i Dardanelly*, Spb. 1907, p. 22; Djurava, *op. cit.*, p. 381—2.

entente »entre Grecs, Serbes et Monténégrins avec l'adhésion éventuelle des principautés danubiennes«. ³⁷⁾ Ce n'est qu'après 1860 qu'on commença à préciser cette idée. Elle trouva dans le prince Michel Obrenović un ardent protagoniste. Sur l'activité de ce prince et de son ministre Garašanin on a déjà tant écrit qu'il nous semble superflu d'en parler ici en détails. Qu'il nous suffise de souligner le fait que c'est grâce au prince Michel que fut réalisée pour la première fois l'idée d'une entente de tous les Chrétiens balkaniques: Slaves du Sud (Serbes et Monténégrins comme États autonomes et Bulgares en tant que nation mûre pour la libération), Grecs et Roumains³⁸⁾ (la question de l'adhésion roumaine était cependant moins claire que le reste).

La mort du prince Michel paralysa le développement de toute action dans ce sens. On sait qu'après la mort de ce prince la Grèce se considéra libre de tout engagement; les Bulgares sont, il est vrai, restés attachés à l'idée de l'entente avec les voisins³⁹⁾ (comme

³⁷⁾ Cette assertion (non motivée) de M. S. Th. Láskaris se trouve dans son intéressant article: La première alliance entre la Grèce et la Serbie, »Le Monde Slave« 1926, p. 392. — M. Mich. Lhéritier dans le II^e vol. de l'Histoire diplom. de la Grèce (publiée avec M. E. Driault), Paris 1925, p. 456 et suiv., nous dit par contre que la France ne voulait pas après 1859 des troubles dans les Balkans. Cependant, dans l'ouvrage susnommé de M. Petrović, p. 18, est cité un article de M. Vas. Popović dans l'»Echo de Belgrade« du 13 sept. 1933 où il est question »d'un projet de Confédération des petits États libres des Balkans«, conçu par Napoléon III. Cet article nous étant inaccessible, nous ne pouvons pas exposer ici son contenu. — Dans l'ouvrage de M. Vas. Popović, Politika Francuske i Austrije na Balkanu u vreme Napoleona III, Beograd 1925, p. 112, nous trouvons des données contraires à ladite thèse.

³⁸⁾ La littérature sur la politique balkanique du prince Michel est assez vaste. Nous ne mentionnerons que quelques-unes des sources les plus importantes. Il y a surtout deux brochures de polémique: M. Piroćanac, Knez Mihailo i zajednička radnja balkanskih naroda, Beograd 1895, et J. Ristić, Poslednja godina spoljašnje politike kneza Mihaila, ibid., réplique aux assertions de Piroćanac, qui donna encore en 1896 un »Dernier mot« (Završna reč). L'ouvrage susnommé de M. St. Jovanović, Druga vlada Miloša i Mihaila contient une appréciation de principes de l'activité de Michel. L'étude citée ci-haut de M. S. Th. Láskaris en contient une critique du point de vue grec et dans l'étude de M. Gh. Brătianu: Politică externă a lui Cuza Vodă și dezvoltarea ideii de unitate națională, »Revista istorică română« 1932, pp. 115—163, on trouve une critique du point de vue roumain. Cf. aussi Stanev, op. cit., p. 357, et Tošev, op. cit., I, p. 68 et suiv., où nous avons une critique bulgare. Ce qui mérite une attention particulière c'est le fait que le traité d'alliance gréco-serbe, conclu à Vöslau le 14-26 août 1867 parle expressément d'une future confédération balkanique (art. 7). Quant au rôle des Roumains voir encore plus loin, dans le chap. 4.

³⁹⁾ Ici il faut citer les opinions émises par L. Karavelov dans son organe »Svoboda« de Bucarest, en 1872. Karavelov proclama alors un programme national bulgare où il mit en avant un projet de la »confédération libérale« de tous les

nous l'avons vu dans le chapitre précédent), mais la question de l'Exarchat avait déjà semé la discorde entre eux et les Serbes, et enfin le nouveau prince de Roumanie, Charles I^{er}, avant de songer à toute action extérieure, voulait réorganiser son armée. L'idée d'une alliance antiturque des chrétiens balkaniques est encore défendue par le prince Nicolas de Monténégro ⁴⁰⁾ qui cependant ne trouve pas un écho favorable chez les autres souverains de la Péninsule, p. ex. en 1882. La communauté d'intérêts cesse de faire objet de préoccupations sérieuses dans les capitales balkaniques. La Roumanie semble même se désintéresser entièrement de ce qui se passe au delà de sa frontière du Sud.⁴¹⁾ Ce ne sont encore que deux Serbes de Vojvodina, appartenant à la Hongrie à cette époque, Svetozar Miletić et après lui Michel Polit-Desančić qui prèchent la nécessité du rapprochement et de confédération de tous les chrétiens balkaniques, y comprenant leur connationaux soumis à la monarchie habsbourgeoise.⁴²⁾

Un curieux projet de «fédération militaire» des États chrétiens de la Péninsule fut conçu en 1889 par l'homme d'État italien François Crispi, qui proposa de lier d'abord la Roumanie, la Bulgarie et la Serbie par une alliance militaire, dirigée surtout contre la Russie, vue la politique anti-russe du roi Charles I^{er}, celle de Stambolov en Bulgarie et celle de Milan I^{er} en Serbie. Crispi ne mentionne pas ici la Grèce, mais quand on connaît son sincère attachement pour ce pays et qu'on sait en outre qu'il était depuis longtemps partisan d'une confédération balkanique, on ne peut douter que cette «Lega militare» des trois États susmentionnés qu'il proposait, aurait dû être bientôt complétée par l'adhésion de la Grèce et celle du Monténégro.⁴³⁾

chrétiens balkaniques qui ne devront avoir rien de commun avec les Turcs et les Hongrois. Cf. M. Dimitrov, op. cit., p. 242.

⁴⁰⁾ Cf. Driault & Lhéritier, op. cit., IV, p. 178.

⁴¹⁾ Mais le sort des Roumains préoccupait toujours le cabinet de Bucarest, ce qui constituait une entrave sérieuse aux bonnes relations bulgaro-roumaines, surtout après 1900. Cf. Iorga, Hist. d. Et. Balk², p. 440. On pensait toujours en Roumanie à une rectification stratégique de la frontière du côté de la Bulgarie, en Dobroudja (cf. la littérature énumérée à la suite de notre article Dobrudža, paru dans l'Encyklopedia Nauk Politycznych», fasc. 6. Varsovie 1936).

⁴²⁾ Vas. Popović, Istočno pitanje, Beograd 1926, p. 151; du même auteur: Istočno pitanje u Politovoj političkoj ideologiji, »Letopis Matice Srpske« 1935, fasc. 337; M. Jakšić, Politova Istočna Švajcarska i Košutova Dunavska Konfederacija, ibid., fasc. 338; K. N. Milutinović, Politova interpretacija istočnog pitanja, Beograd 1931.

⁴³⁾ Voir: F. Crispi, Politica estera, memorie e documenti, Milano 1912, pp. 314—318. Cf. aussi St. Jovanović, Vlada Aleksandra Obrenovića, Beograd 1934², vol. I, p. 143.

La Grèce dans ses querelles avec la Porte chercha à plusieurs reprises: en 1877, 1891 et 1897 l'appui des Slaves du Sud. Mais toutes ces tentatives subirent un échec, les nations chrétiennes ne pouvant se mettre d'accord sur le problème des frontières futures, des »sphères d'influences« etc. Même pendant la guerre gréco-turque la Bulgarie et la Serbie préférèrent abandonner les Grecs à eux-mêmes et à tirer ensuite des avantages de la neutralité, en obtenant du sultan reconnaissant des bérats épiscopaux en Macédoine...⁴⁴⁾

Ce ne qu'en 1911-12 que nous voyons enfin, mais toujours sans la Roumanie,⁴⁵⁾ l'entente des chrétiens balkaniques non seulement se réaliser mais aussi entreprendre une action commune contre la Turquie. Les résultats obtenus par le traité de Londres du 30 mai 1913 tournèrent bientôt à l'avantage de la Turquie qui regagna une partie au moins de ce qu'elle aurait dû perdre (le traité bulgaro-turque du 29 septembre 1913 rendait aux Turcs la Thrace Orientale).

Les tentatives de reconstruction de l'entente des États chrétiens, faites par Vénizélos et Take Ionescu et appuyées par l'Angleterre et la Russie qui y gagna aussi l'appui de la France,⁴⁶⁾ se prolongeant de 1913 jusqu'à 1915, c-à-d. jusqu'à l'entrée en guerre de la Bulgarie contre la Serbie, restèrent sans résultat. Ce furent d'ailleurs les derniers efforts déployés dans ce sens.

L'hostilité et la méfiance entre les Bulgares et les Albanais d'un côté et leurs voisins de l'autre n'ont pas permis la renaissance de cette idée après la guerre mondiale. Et lorsque la Tur-

⁴⁴⁾ Cf. Driault & Lhéritier, op. cit., vol. III, pp. 434—5 et vol. IV, p. 290; Tošev, op. cit. I, p. 287—8; Vl. Đorđević, Srbija i Turska, passim. M. St. Danev, Edna istoričeska spravka, revue »Otec Paisij« VIII, 1935, p. 377 et Balkánský svaz a válka s Tureckem 1912—1913, Praha 1935 (»Přednášky Slovanského Ústavu« VII), p. 7, prétend que les démarches de Trikúpis dans ce sens auraient été en 1897, ce qui est tout à fait impossible, Trikúpis étant déjà mort († 1896).

⁴⁵⁾ Sur l'attitude de la Roumanie à la veille de la guerre de 1912 voir les documents officiels publiés à Bucarest en 1913 (Livre vert roumain), ensuite les vol. IV—V des documents austro-hongrois et l'importante étude de M. Iorga: Comment la Roumanie s'est détachée de la Triple-Entente... Bucarest 1932. Du côté bulgare d'intéressantes observations sont présentées chez Tošev, op. cit., vol. II, p. 31 et suiv. (Sofia 1931) ainsi que chez G. Kalinkov, Románija i nejnata politika sprěmo Bálgarija prez 1911—1912 i 1913 god., Sofia 1917.

⁴⁶⁾ Sur l'activité de Vénizélos cf. E. Driault, op. cit., V, p. 65; sur celle de Take Ionescu ses Souvenirs, Paris 1919, p. 191; l'attitude des milieux britanniques est exposée dans le livre de N. Buxton et C. L. Leese, Balkan Problems and European Peace, London 1919, p. 170 et suiv.; sur les nombreux efforts d'Izvol'skij voir le recueil Iswolski im Weltkrieg, publié par F. Stieve, Berlin 1926, p. ex. nros 74, 110 etc.

quie après la paix de Lausanne fit définitivement son retour en Europe, cette idée n'était plus nécessaire à personne.⁴⁷⁾ En son lieu ressuscita l'idée de l'entente panbalkanique.

III

Dans le présent chapitre qui sera, comme les autres qui le suivront, plus bref que les deux précédents, nous allons énumérer quelques tentatives d'union des Slaves Balkaniques ou même de tous les Slaves du Sud («du Triglav jusqu'à la Mer Noire»). Les projets en question étaient contenus en germe dans toutes les conceptions dont nous avons parlé plus haut. Parfois ils formaient le substratum des conceptions plus larges.⁴⁸⁾

Le premier⁴⁹⁾ qui lança cette idée »yougoslave« fut le l'héros de la liberté serbe, Karađorđe. Les chefs de l'insurrection serbe s'adressèrent à Napoleon I^{er} en août 1809 pour réclamer sa protection, annonçant que les populations serbes de Bosnie-Herzégovine et de Hongrie ainsi que les Bulgares pourraient être réunis eux-aussi aux provinces de l'Empire Français.⁵⁰⁾ Comme Napoléon régnait déjà sur une grande partie de la Slovénie et de la Croatie ainsi que sur toute la Dalmatie, et que le reste des Yougoslaves d'Autriche et de Hongrie devait s'allier aux frères libérés de la domination ottomane — comme le prêchait la lettre des insurgés serbes — la Yougoslavie qui aurait pu s'unir sous le sceptre de Napoléon aurait même été plus grande que celle d'aujourd'hui, car elle aurait englobé les Bulgares et tous les Slovènes. Seul le Monténégro, à cause de ses attaches russes, ne fut ici compté, mais il est évident que cet État n'avait aucune chance de s'opposer à

⁴⁷⁾ Après la défaite des Grecs en Anatolie, le cabinet de Londres voulut un instant pousser les États chrétiens des Balkans contre la Turquie nationaliste victorieuse. On engagea surtout des pourparlers avec la Yougoslavie, mais sans résultats (cf. l'intéressant article éditorial de M. A. Milosavljević dans la »Politika« de Belgrade du 27 novembre 1933 et pour quelques détails l'important ouvrage de M. Iv. Altānov: *Iztočnijat vāpros i nova Turcija s osoben ogled kām interesitē na Bālgarija*, Sof. 1926, p. 214, qui nous apprend que la Bulgarie n'était pas comprise dans les projets anglais (cet ouvrage parut aussi en français).

⁴⁸⁾ Ces conceptions sont mentionnées à tort parmi les projets panbalkaniques, p. ex. chez Petrović, op. cit., p. 12—13.

⁴⁹⁾ Le premier au XIX^e siècle, car il y avait eu quelques tentatives auparavant, dont certaines sont énumérées par M. D. Stranjaković dans sa brochure (anonyme): *Oeuvre du rapprochement et de l'Union des Serbes et des Bulgares dans le passé*, Paris 1930.

⁵⁰⁾ Cf. G. Jakšić, op. cit., p. 154, et P. I. Đorđević, *Francusko-srpski odnosi za vreme prvog ustanka (Napoleon i Karađorđe)*, Beograd 1933, p. 144.

un tel mouvement unitaire yougoslave, même si la Russie l'avait exigé à Cetinje.

L'échec de ce projet de Karađorđe fit abandonner l'idée d'union des Slaves du Sud. Celle-ci ne ressuscita qu'en 1832 — cette année marque l'aurore du mouvement »illyrien«, qui prit naissance parmi les Croates.⁵¹⁾ Comme l'histoire de ce mouvement a déjà été exposée d'une manière détaillée dans plusieurs ouvrages, nous nous bornons ici à la constatation que l'Illyrisme n'embrassa que partiellement les Yougoslaves d'Autriche-Hongrie, que les Serbes de la principauté observèrent à son égard une certaine réserve et que les Bulgares étaient bien loin de vouloir s'intéresser à ce mouvement.⁵²⁾

Les idées de Czartoryski et l'influence que dès 1843 elles exercèrent sur Garašanin ont déjà été mentionnées plus haut. Nous tenons à ajouter que leur portée pratique était surtout grande pour les Slaves du Sud, dont le rapprochement fut avant tout visé par Czartoryski et dans le »Načertanije« de Garašanin. Un autre protagoniste de l'union des Slaves du Sud fut à cette époque le prince-évêque Pierre II de Monténégro, le plus grand poète yougoslave. Ses relations avec le prince Alexandre Karađorđević et sa prise de contact avec le ban croate Jellačić en 1848 le prouvent suffisamment.⁵³⁾

La même politique yougoslave mais ne visant que les Serbes des deux principautés, puis les autres soumis encore à la Porte ainsi que les Bulgares, forma le noyau de la grande conception unitaire et libératrice du prince Michel Obrenović. A cette époque et jusqu'à la formation de l'État bulgare, en 1878, on défendait l'idée de l'unité ethnique des Slaves balkaniques, comme le montre le texte du deuxième accord serbo-bulgare de 1867 où la désignation »d'Empire serbo-bulgare« employée dans le premier accord, est remplacée par celle de »l'Empire Yougoslave«.⁵⁴⁾

⁵¹⁾ Le principal ouvrage sur l'Illyrisme reste toujours celui de Gj. Šurmin: *Hrvatski preporod*, Zagreb 1903—4, 2 vol.; l'attitude des Serbes envers ce mouvement est décrite par I. Mamuzić, *Ilirizam i Srbi*, »Rad Jugosl. Akad.« N° 247, Zagr. 1933; cf. plusieurs intéressants articles consacrés au centenaire de ce mouvement dans les fascicules de juin et de juillet 1935 de la revue »Le Monde Slave«.

⁵²⁾ Les Bulgares continuaient à subir l'influence de la Russie et aussi celle de la Serbie, mais toute visée plus lointaine leur était encore impossible.

⁵³⁾ Cf. Mil. Rešetar, introduction à la IX^e édition du *Gorski vijenac* de Njegoš, Beograd 1928, pp. XVII—XVIII.

⁵⁴⁾ Les textes de ces accords ont été publiés par Piroćanac et Tošev (voir plus haut). La traduction française chez Stranjaković, op. cit. Dans la »Revue historique du Sud-Est Européen« 1926, pp. 246—9, M. Iorga parle en termes très élogieux du livre de R. Mladenowitch: *Über den historischen Ursprung der südslavischen Staatsidee. Die zweite Regierung des Fürsten Michel Obrenowitsch III*, Berne 1922. Cet ouvrage ne nous a pas été accessible.

Après l'échec de ces plans l'idée de l'unité sud-slave est vivante plutôt dans la littérature que dans la politique.⁵⁵⁾ L'affermissement de la conscience nationale chez les Bulgares éloignait de plus en plus la possibilité de réaliser cette idée. Elle est soulevée cependant dans le domaine de la civilisation spirituelle: en 1867 fut ouverte à Zagreb l'Académie Yougoslave des Sciences et des Arts, dont les buts scientifiques englobaient aussi les Bulgares.⁵⁶⁾ Les grands Croates ayant des conceptions yougoslaves, comme l'historien Rački et l'évêque Strossmayer,⁵⁷⁾ étaient partisans de l'entente de tous les Slaves du Sud.

On peut noter aussi un autre événement intéressant à cette époque: en 1870 un congrès yougoslave fut tenu à Ljubljana, où on discuta les problèmes de l'unité sud-slave. Les conséquences pratiques en étaient d'ailleurs très modestes.⁵⁸⁾

Dans la Péninsule proprement dite nous voyons tantôt des essais de rapprochement entre la Serbie et le nouvel État bulgare, tantôt une hostilité ouverte qui aboutit à une guerre fratricide en 1885. Le parti radical serbe fut partisan de l'entente avec les voisins slaves (l'influence de Pašić, qui séjourna comme exilé en Bulgarie y était pour beaucoup).⁵⁹⁾ Le roi Alexandre Obrenović et le prince Ferdinand de Bulgarie eurent des entrevues dans leurs capitales en 1896—7, mais la possibilité d'un accord durable fut paralysée par les querelles éclatant sans cesse autour de la propagande en Macédoine et par des influences extérieures. Le traité de collaboration politique, conclu entre la Bulgarie et la Serbie le 19 fév-

⁵⁵⁾ Cf. le chap. IV dans le III^e volume d'Istorija na novata bălgarska literatura par B. Penev, Sofija 1935.

⁵⁶⁾ Le célèbre historien croate Franjo Rački dans son discours d'inauguration tenu le 28 juillet 1867 indiqua comme but principal de l'Académie Yougoslave: l'unité littéraire de tous les Slaves du Sud: Serbes, Croates, Slovènes et Bulgares. Cf. V. Novak, Antologija jugoslovenske misli i narodnog jedinstva, Beograd 1930, pp. 335—7.

⁵⁷⁾ Leur correspondance fut publiée par F. Šišić en 4 volumes: Korespondencija Rački-Strossmayer, Zagreb 1928—1931. Cf. aussi deux études sur Rački et Strossmayer par St. Jovanović dans ses Političke i pravne rasprave, II (»Sabrana dela«, III), Beograd 1932.

⁵⁸⁾ Cf. l'étude d'I. Prijatelj: Slovensko, slovansko in južnoslovansko vprašanje pri Slovencih na prelomu 60-ih in 70-ih let, »Razprave Znanstvenega Društva za humanistične vede v Ljubljani«, IV, 1928, pp. 57—138.

⁵⁹⁾ Cf. le recueil publié en honneur de Pašić en 1937: Nikola P. Pašić. Izdala redakcija »Samouprave« povodom desetgodišnjice Pašićeve smrti, Beograd 1937. Quelques détails se trouvent aussi chez Tošev, op. cit., I, pp. 27—8.

rier (2 mars) 1896, dans lequel l'adhésion du Monténégro fut sollicitée par les parties contractantes, resta sans résultats pratiques.⁶⁰⁾

Ce n'est qu'en 1904 et 1905 que nous voyons la Bulgarie et la Serbie se rapprocher de nouveau. Un traité d'alliance et un autre d'union douanière sont conclus le 12—13 avril 1904, mais leur réalisation échoua. Les dessous diplomatiques de cette question n'ont pas encore été tirés au clair.⁶¹⁾

Et ensuite vinrent les événements connus de 1912-3 et de 1915-8. L'union des Serbes, Croates et Slovènes fut réalisée. Mais les essais et conceptions d'après la guerre mondiale visant à une entente durable et même à une union entre la Yougoslavie et la Bulgarie se heurtaient toujours à des très nombreux obstacles, qui pouvaient longtemps paraître insurmontables. Enfin le 24 janvier 1937 la conclusion du pacte »d'amitié éternelle« entre les deux États semble créer pourtant de nouveau une atmosphère favorable pour l'idée de rapprochement sud-slave dans le vrai sens de ce terme.

IV

Ce petit chapitre que nous désirerions encore plus bref qu'il ne l'est, n'enregistre que quelques faits. Si l'on réfléchit à la discorde balkanique on constate qu'elle a eu pour cause les aspirations impérialistes que les nations de la Péninsule ont parfois manifestées dans le passé au détriment des leurs voisins balkaniques, elle a cependant été due plus souvent à des suggestions venues de l'extérieur. Aussi pénibles qu'ils soient du point de vue actuel, ces faits doivent pourtant être, eux-aussi, classés dans notre aperçu.

Dans cet ordre d'idées il faut d'abord mentionner le prétendu traité serbo-roumain de 1868 qui aurait prévu le partage de la Bulgarie entre ces deux États. Nié et démenti par la diplomatie serbe et roumaine, ce texte apocryphe, publié pour la première fois par E. Engelhardt en 1892, a servi à quelques auteurs bulgares

⁶⁰⁾ Sl. Jovanović, Vlada Aleksandra Obrenović, vol. II, Beograd 1935², pp. 135, 188, 200 et suiv.; Tošev, op. cit., I, 93 et suiv. — La lettre du roi Alexandre au prince Nicolas de Monténégro, relative à ce traité, fut publiée dans la revue historique »Zapisi«, paraissant à Cetinje, 1936, tome XVI, p. 162 et suiv.

⁶¹⁾ L'historique de ces accords n'a été exposée que du côté bulgare: Tošev, op. cit. I, p. 151 et suiv. Du côté serbe les données sont extrêmement rares; p. ex. M. St. Stanojević n'en dit rien dans son aperçu des rapports serbo-bulgares et interbalkaniques, op. cit. (Srpsko-turski rat 1912), p. 39, où il est question des rapports entre les deux pays en 1904—5. — Tout récemment a paru un article de M. V. Ćorović dans la »Politika« de Belgrade, N^o de Pâques 1937: Balkanski savez 1904 god., où l'auteur parle de ces accords d'après Tošev.

d'arme préférée dans leurs polémiques avec les Serbes.⁶²⁾ L'affirmation du roi Charles I^{er} de Roumanie, contenue dans ses Mémoires, que l'accord avec la Serbie était de caractère »platonique«⁶³⁾ doit être considérée comme suffisante. Néanmoins il paraît qu'il y avait aussi des choses plus secrètes.⁶⁴⁾

Ensuite nous voyons quelques tentatives d'alliance entre la Grèce et la Serbie dirigée contre les Bulgares. Des pourparlers concrets furent menés en 1885, après le coup d'État en Roumélie Orientale.⁶⁵⁾ On revint à cette idée en 1912—3. C'est le traité de Salonique du 1 juin 1913 qui en donna la forme réelle.⁶⁶⁾ Cette entente subsista même après la guerre mondiale jusqu'à une époque toute récente, quoiqu'elle ne fût plus aussi nettement formulée. La garantie mutuelle des frontières balkaniques contenue dans le Pacte de l'Entente Balkanique du 9 février 1934 en fut un élargissement. Ce pacte y a gagné aussi la Roumanie, avec laquelle les Yougo-

⁶²⁾ L'article d'Endelhardt, intitulé *La Confédération Balkanique*, a paru dans la »Revue d'histoire diplomatique«, VI, 1892, p. 29—55 (le traité en question: pp: 36—9). Cf. Tošev, op. cit., I, p. 84.

⁶³⁾ Cf. St. Jovanović, *Druga vlada Miloša i Mihaila*, p. 348—9; cf. aussi J. Ristić, op. cit., p. 17; M. Iorga écrit dans son compte-rendu du livre susnommé de R. Mladenowitsch, *Über den hist. Ursprung etc.*, »Rev. hist. du Sud-Est Europ.« 1926, p. 246, qu'il serait dans ce livre question d'un traité serbo-roumain »donné ici pour la première fois. Il n'y est question que d'une défense commune de l'autonomie des deux pays. On se demande si ce fut tout«.

⁶⁴⁾ Si M. Iorga écrit qu'»on se demande si ce fut tout« (voir ci-haut), il résulte en tout cas d'un rapport roumain de Belgrade de l'année 1876 qu'il devait y avoir quelque chose en plus. L'agent roumain y écrit: »J'ai appris indirectement que Ristič a fait parler par son représentant à notre président du conseil d'un traité d'amitié qui serait conclu entre la Roumanie et la Serbie du temps du prince Michel. La réponse de notre président du conseil a rendu furieux Ristič et il veut publier par les journaux étrangers le susdit traité«. Il semble que si quelqu'un peut menacer avec la publication d'un traité après n'avoir pas obtenu son application, ce document pourrait contenir aussi des choses autres que »la défense commune de l'autonomie«... Le rapport cité se trouve dans la *Correspondance diplomatique roumaine* sous le roi Charles I^{er} (1866—1880), publiée par M. Iorga, Paris 1923, № 343.

⁶⁵⁾ Cf. S. Th. Láskaris, op. cit., p. 395—6. Frère dudit historien et diplomate grec, le professeur Michel Láskaris, qui étudie toute l'histoire des relations gréco-serbes depuis le moyen-âge en donne une division conçue en ce sens, appelant la troisième période de ces rapports »L'entente contre la Bulgarie« — voir son résumé intitulé: *Les rapports entre la Grèce et la Serbie au XIX^e siècle*, dans les »Résumés de communications présentées au VII^e Congrès international des sciences historiques«, Varsovie 1933, vol. II, p. 227—8. En particulier il faut nommer ici l'article du même auteur: *Greece and Serbia during the War of 1885*, »The Slavonic Review« 1932, XI, No. 31, pp. 88—99.

⁶⁶⁾ Les événements précédant la conclusion de ce traité sont exposés chez Driault, op. cit., V, p. 115 et suiv.; cf. Tošev, op. cit., II, passim.

slaves s'étaient entendus auparavant contre une éventuelle menace bulgare dans le traité de la Petite Entente de 1921.

Heureusement—c'est tout dans ce triste domaine des relations interbalkaniques.

V

Parfois c'était la Turquie qui voulait s'entendre avec un ou plusieurs États chrétiens de la Péninsule, conclure une alliance défensive ou même avoir des contacts plus étroits encore. Parfois aussi des initiatives de ce genre étaient prises par des États chrétiens.

Or, en 1892, c'est justement la Bulgarie que nous voyons faire de telles tentatives, à l'époque de la dictature de Stambolov, qui, dans sa lutte contre la prédominance de la Russie, chercha l'appui de la Porte. ⁶⁷⁾ Ensuite comme réponse aux démarches serbes visant un but panbalkanique, dont nous avons parlé plus haut, nous voyons une proposition turque d'alliance avec la Serbie, concrétisée mais non signée en 1897.⁶⁸⁾

La contradiction des intérêts grecs et slaves mena un peu plus tard le cabinet d'Athènes aux essais d'entente avec la Turquie, »contre le panslavisme“. Mais les questions pendantes entre la Grèce et la Turquie étaient toujours aussi graves qu'elles ont rendu tout arrangement impossible. Les seules chances effectives de réalisation de cette conception apparurent en 1908, mais pour une période très brève.⁶⁹⁾

A l'issue de la guerre interbalkanique de 1913 on parla beaucoup d'une entente turco-bulgare contre la Grèce et la Serbie.⁷⁰⁾ Il est

⁶⁷⁾ Les avances de Stambolov à la Porte commencèrent bientôt après que la Russie eut décidé de ne pas reconnaître l'élection du prince Ferdinand au trône bulgare. En 1892 Stambolov proposa à la Turquie un vaste programme de collaboration politique et militaire, visant presque à un condominium entre les deux États sur les possessions européennes de la Turquie. Cf. N. Stanev, *Istorija na nova Bălgarija 1878—1928*, Sofija 1929, p. 94—5. İzzet mentionne cette tentative dans ses Mémoires, p. 87, avec une certaine inexactitude.

⁶⁸⁾ Cf. les ouvrages susdits de Vl. Đorđević, *Srbija i Turska*, p. 335 et suiv., ainsi que *Das Ende der Obrenovitch*, p. 73 et suiv.

⁶⁹⁾ Les détails les plus caractéristiques sont donnés dans le livre susmentionné de Diamantopoulo; voir aussi Driault, *op. cit.*, V, p. 5 et suiv. (On y dit même que la possibilité d'une collaboration militaire gréco-turque contre la Bulgarie était un instant possible, p. 18), ce que Diamantopoulo déclare tout expressément. Cf. de même les Mémoires de Mahmut Muhtar pacha, qui en parle de manière bien caractéristique: »... ces Grecs qui ne demandaient pas mieux que de s'entendre avec nous contre les aspirations slaves dans les Balkans« — voir: M. Moukhtar pacha, *La Turquie, l'Allemagne et l'Europe depuis le traité de Berlin jusqu'à la guerre mondiale*, Paris 1924, p. 145.

⁷⁰⁾ Cette idée naquit du désir de vengeance: les Bulgares voulurent reconquérir la Macédoine et les Turcs toute la Thrace et les Iles. Cf. Tošev, *op. cit.*, II, chap. XIX.

vrai que les Turcs ont songé à une espèce du »Pacte oriental balkanique«, comprenant la Turquie, la Bulgarie et la Roumanie.⁷¹⁾ Le grand vizir Talaat pacha est même allé sonder le terrain à Sofia et à Bucarest, mais c'est chez les Roumains qu'il se heurta à une opposition absolue, quoique les prises de contact turco-roumaines fussent bien traditionnelles: elles dataient de la fin du XIX^e siècle. La Turquie proposa à plusieurs reprises une alliance à la Roumanie, mais à Bucarest on déclina ordinairement cette offre, comme engageant la Roumanie dans un sens qui ne l'intéressait pas alors.⁷²⁾

Après le traité de Lausanne et le pacte d'amitié turco-bulgare conclu en 1925 nous voyons la Turquie entrer de nouveau dans la politique balkanique. L'entente gréco-turque de 1930 déplaça bientôt le centre de gravité de la politique turque dans les Balkans sur cette entente et les relations d'amitié turco-bulgares en subirent même quelque affaiblissement. Le traité gréco-turc conclu à Ankara le 14 septembre 1933, contenait une garantie mutuelle des frontières communes qui était considérée à Sofia comme dirigée contre la Bulgarie. La même opinion était exprimée en Bulgarie au sujet du Pacte d'Athènes de 1934, qui lia la Turquie définitivement à la politique d'entente balkanique. Néanmoins, l'amélioration sensible des relations entre la Bulgarie et ses voisins a fait que beaucoup de ses objections sont maintenant dénuées de fondement.

VI.

Les projets d'union politique (confédération) des États balkaniques ont été peu nombreux.

Le premier projet de ce genre doit être attribué à Nicolas Istrati, ministre moldave avant l'union et candidat à la dignité princière de ce pays, hostile donc à l'union des deux principautés roumaines. Il publia en 1856 une brochure en français et en roumain, intitulée »Sur la question du jour en Moldavie« ou »Despre

⁷¹⁾ Voir les Mémoires d'Ahmet İzzet pacha, p. 231.

⁷²⁾ Des bruits sur une alliance turco-roumaine couraient assez souvent: en 1897, en 1902, particulièrement en 1910 (cf. R. Pinon, La Roumanie dans la politique danubienne et balkanique, »Revue des deux mondes« du 15 juin 1911, étude réimprimée dans le recueil du même auteur intitulé L'Europe et la Jeune Turquie, Paris 1911: aussi chez G. Kalinkov, op. cit., pp. 76—84), en 1912—3 etc. L'ouvrage cité de Cialdea n'en dit rien. Les tentatives de la Turquie en 1912 (cf. Livre vert roumain de 1913, No 1) de rapprochement avec la Roumanie n'eurent pas de succès. Après la guerre interbalkanique de 1913 il y avait en Roumanie des tendances en faveur d'un rapprochement de la Turquie avec les États victorieux et en vue d'une alliance générale contre la Bulgarie: cf. N. Ștefănescu-Iacint, Războiul româno-bulgar, București 1914, p. 125—3.

«vestia zilei în Moldova» où il dit entre autre: «pour que nous formions une étroite confédération avec la Valachie et la Serbie, dans l'intérêt de la Turquie et des Principautés... savoir une vraie union de paix».73) Cette idée ne trouva d'ailleurs point d'échos.

A plusieurs reprises on a envisagé une union entre la Serbie et le Monténégro. Le traité conclu en 1866 par le prince Michel Obrenović avec le prince Nicolas Petrović Njegoš prévoyait la renonciation de ce dernier au trône et l'union des deux principautés serbes sous le sceptre de Michel. Mais, dans le cas de la mort de Michel Nicolas serait devenu lui-même prince du nouvel État. Nicolas I^{er} posa aussitôt sa candidature au trône de Serbie après l'assassinat de Michel, mais il ne réussit pas à réaliser son ambition.74) Il n'y renonça même pas plus tard et les relations assez tendues qu'il entretenait avec les deux derniers Obrenović semblent avoir eu pour origine les desseins de l'auteur de l'«Impératrice des Balkans». L'avènement de Pierre Karadordević au trône de Serbie anéantit définitivement les plans de Nicolas.

Une union politique avec le même monarque fut aussi envisagée dans les projets d'entente serbo-bulgare de 1867, dont nous avons déjà parlé. Presqu'en même temps on conçut du côté bulgare (il paraît que ce fut suivant les conseils des Polonais) un plan d'union personnelle bulgare-turque, en demandant au sultan Abdülaziz de prendre le titre de tsar des Bulgares.75) Et une autre conception d'union personnelle serbo-bulgare apparaît en 1885. Les exilés serbes, Pašić en tête, qui séjournèrent alors en Bulgarie, tramèrent avec des politiciens bulgares mécontents du prince Alexandre Battenberg le plan d'une révolution simultanée dans les deux pays, en vue de détrôner Alexandre et le roi Milan et de proclamer Pierre Karadordević monarque de deux pays réunis.76) L'adhésion de Battenberg à l'union de deux Bulgaries et son attitude ultérieure, qui lui gagna une très grande popularité dans son pays, paralysa ce dessein. Mais quand il dut s'éloigner de la Bulgarie à cause de

73) Voir: Acte și documente relative la istoria renașterii României, vol. III. București 1890, p. 134. Cela aurait été déjà la deuxième conception d'une union entre la Roumanie et la Serbie, car en 1807 on a attribué cette idée à Const. Ypsilanti (cf. Mich. Láskaris, Le rôle des Grecs dans l'insurrection serbe sous Carageorges, Athènes 1933, extrait de la revue «Les Balkans», p. 3).

74) Sur le traité serbo-monténégrin cf. Piroćanac, op. cit., p. 37—8. Sur les ambitions du prince Nicolas après la mort de Michel Obrenović voir: Sl. Jovanović, Druga Vlada Miloša i Mihaila, p. 452.

75) Voir: N. Stanev, Bălgarija pod igo, p. 358; sur l'influence polonaise: N. Milev, Istoričeski vrăzki međdu Bălgari i Poljaci, dans le recueil Polša, Bălgarija i slavjanstvo, Sofija 1923, p. 78.

76) Voir le recueil en honneur de Pašić (déjà cité), p. 80.

l'hostilité de la Russie, les Bulgares voulurent offrir le trône de leur pays au roi Charles I^{er} de Roumanie qui cependant ne l'accepta point.⁷⁷⁾ Stambolov pensait aussi à une union personnelle bulgaro-turque, mais le sultan de même déclina cette offre.⁷⁸⁾

Comme dernière tentative de ce genre nous devons mentionner les projets de confédération («union diplomatique, douanière et militaire») entre la Serbie et le Monténégro, faits en 1913.⁷⁹⁾ La guerre mondiale en empêcha la réalisation, mais l'issue de cette guerre amena enfin l'union complète des deux Etats dans la Yougoslavie unifiée.⁸⁰⁾

VII.

Pour achever cet aperçu nous devons encore parler de trois conceptions plus larges qui envisageaient l'union (la confédération) des pays balkaniques avec d'autres territoires dans une fédération qu'on pourrait qualifier de danubienne ou slavo-hungaro-roumaine.

En 1843, c'était un écho des idées de Czartoryski. Le politicien serbe Avram Petronijević qui était en relations avec l'agent polonais à Istanbul, Czaykowski, et prit connaissance des «Conseils sur la conduite à suivre par la Serbie» de Czartoryski, écrivit à Czaykowski qu'il prévoyait le rapprochement futur d'une «Illyro-Bulgaro-Serbie» avec la Grèce, la Hongrie, la Bohême et l'Autriche et même la Pologne et l'Italie.⁸¹⁾

Après l'échec de la révolution hongroise de 1848—9, ses chefs exilés, avec Kossuth en tête, admirèrent la création d'une Confé-

⁷⁷⁾ Cf. *Geheime Dokumente der russischen Orient-Politik 1881—1890... herausgegeben von R. Leonow*, Berlin 1893, p. 150 et suiv., 155 etc. M. Iorga, *Hist. des Et. balk.*², p. 422, qualifie ce projet de «funeste aux vrais intérêts des deux nations... (!). Quelques détails encore du côté bulgare chez K. Kračunov, *Velikite sili i Bălgarija 1886—1887 (Diplomatična istorija na Bălgarija)*, Sofija 1928, pp. 166—171. En parle aussi T. Ionescu dans ses *Souvenirs* déjà cités, p. 234, et mentionne également une tentative pareille du côté serbe (ibid.), mais n'en indique point la date. Il semble que cela avait pu avoir lieu avant l'assassinat du dernier Obrenović, mais nous n'en trouvons pas d'indices dans l'ouvrage fondamental sur les événements de 1903, écrit par D. Vasić, *Devetsto treća-Majski prevrat*, Beograd 1925, et rien non plus dans le III^e vol. de *Vlada Aleksandra Obrenovića* par St. Jovanović, Beograd 1936².

⁷⁸⁾ C. Stanev, *Istorija na nova Bălgarija*, p. 85.

⁷⁹⁾ Cf. S. M. Štedimlija, *Crna Gora u Jugoslaviji*, Zagreb 1936, p. 22 et suiv.

⁸⁰⁾ Voir quelques documents relatifs à l'union entre les deux États serbes dans le recueil publié par M. Šišić: *Dokumenti o postanku Kraljevine Srba, Hrvata i Slovenaca 1914—1919*, Zagreb 1920.

⁸¹⁾ Cf. notre article déjà cité, dans le III^e vol. de cette «Revue», p. 155.

dération Danubienne, qui devait réunir la Hongrie, la Roumanie et les Slaves du Sud. C'était un écho des efforts de la diplomatie polonaise faits au printemps de 1849 pour mettre d'accord les Hongrois avec les Croates, les Serbes et les Roumains et préparer la reconstitution de l'État hongrois en une fédération libre de toutes ses nations. Le prince Michel Obrenović fut informé sur les plans de Kossuth en 1859.⁸²⁾

Enfin, il faut mentionner encore les idées peu concrétisées du commencement du XX^e siècle, visant une reconstruction complète de l'Autriche-Hongrie dans une espèce des États-Unis ou d'une confédération qui aurait englobée aussi les deux royaumes balkaniques: la Roumanie, augmentée de la Transylvanie et peut-être de la Bucovine, ainsi que la Serbie, peut-être même le Monténégro avec une partie de l'Albanie... Ces projets, provenant aussi, de l'entourage de l'archiduc François-Ferdinand, n'eurent pas d'écho pratique.⁸³⁾

* * *

Nous avons terminé ce bref aperçu des faits. Nous y avons vu les différents aspects de l'unité balkanique et du mouvement pan-balkanique. L'histoire détaillée et comparée de ces questions, quand elle sera un jour écrite, revelera peut-être d'autres faits qui actuellement se cachent encore dans les archives diplomatiques. Mais nous espérons que la classification donnée ci-dessus pourra néanmoins toujours servir.

Cracovie

Henryk Batowski

⁸²⁾ Cf. Piroćanac, op. cit., p. 22—3. Sur l'activité de la diplomatie polonaise en 1848—1849 voir notre article: *Polacy, Chorwaci i Węgrzy w 1848—1849 r.*, dans la revue »*Polityka Narodów*«, Varsovie 1937. Cf. *Generał Zamoyski 1803—1868*, vol. V. Poznań 1922, p. 300.

⁸³⁾ Cf. A. Popovici, *Die Vereinigten Staaten von Gross-Osterreich*,... Leipzig 1906, p. 403 et suiv., où est cité un livre serbe de M. S. Piroćanac, *Međunarodni položaj Srbije*, paru en 1892, avec la même conception. Voir aussi: O. Czernin, *Im Weltkrieg*, Berlin-Wien 1919, chap. IV. et N. Iorga, *Le Problème Danubien et les Roumains de 1913 à 1918*, »*Revue d'histoire de la Guerre Mondiale*«, avril 1934.

Pelastica

I

Man hat schon vorgr. *tyrannos* »Herr, Fürst, Despot«, das zuerst bei Archiloch *tyrannis* vorkommt und angeblich der homerischen Dichtersprache fehlt, mit dem philisteischen Fürstentitel *seren* Pl. *seranim* verglichen (s. F. Stähelin, *Die Philister* 25 mit Anm.).

»An der Spitze der Städte stehen die Fürsten, die mehrfach kollektiv handelnd auftreten«. *Tyrannos* erscheint bei Aischylos als Beinamen des Zeus und Ares und bei den Lydern wurde der Mondgott als *Mēn tyrannos* verehrt. Wenn schliesslich bei Herondas 5, 77 die Hetäre Bitinna mit dem Ausdruck »*ou tēn tyrannon*« schwört, so muss man an die vorgriechische Liebesgöttin denken, da sie auch sonst als »Herrin« oder »Königin« angerufen wird. Im Griech. bezeichnete dies manchmal auch adjektivisch verwendete Fremdwort auch die »Fürstentochter, Prinzessin« sowie auch den »Zaunkönig«. Doch scheint der ältere Gebrauch des Wortes mehr der hieratischen Sprache eigen gewesen zu sein.

Da Herondas wie auch sonst der volkstümlichen Sprache neigt, muss man dem Schwur der Bitinna besondere Aufmerksamkeit schenken, weil die Volkssprache manchen Schatz aus der pelastischen d. h. vorgriech. Epoche treu bewahrt hat. Die einfach als »Herrin« angerufene Liebesgöttin Aphrodite heisst bei den makedonischen Pelastern *Zeirēn* oder *Zeirēnē* (Hes.), womit auch schon K. Oštir den etruskischen Venusnamen *Turan* verbunden hat. Diese ganze Namenreihe *Tyrannos*, *seren*, *Zeirēn* (ē), *Turan* und die Hesychglosse *titēnaj* »Prinzessinnen« sowie der inschriftlich bezeugte Beiname des Apollo *E/O-teudanikos* müssen mit dem Namen der ill. Königin *Teuta*, die eigentlich mit der Vollform *Teutānā* hiess, identifiziert werden. Diese Wortgleichung zeigt, dass vorgr. *tyrannos* und philist. *sera/en* in der Stammsilbe die fürs Ill. charakteristische Monophthongierung enthalten und dass die Formen mit *r* ebenso wie lat. *meridies* aus *medidies* aufzufassen sind. Die Dissimilation der koartikulierten Dentalreihe *t-t-n* war beinahe unausbleiblich. Dasselbe gilt auch für vorlat. *dubenus dubius* »dominus«. Die expressive Doppelkonsonanz ist bei den Götter- und Menschnamen (Vgl. *Posittēs* usw.) ganz natürlich. Vorgr. *titax* »K-nig« und vorlat. *titus* »senator« müssen demnach gleich wie *Teuta* (vgl. *Teutamias*, *Teutamidas*, *Teutiaplos* und den oskischen *meddix touticos*) auf eine durch die Hochfrequenz hervorgerufene Kurzform zurückgeführt werden.

Beograd

M. Budimir

Landschaft und Geschichte im albanisch-epirotischen Raum.¹⁾

Seit einem halben Jahrhundert gibt es eine albanische Frage im Bereich der Politik. Als auf dem Berliner Kongress (1878) die Aufteilung des gesamten balkanischen Besitzes der Türkei zum ersten Male zur Frage gestellt wurde, da meldeten die Nachbarstaaten ihre Ansprüche auf dieses Land an: Griechenland, Montenegro, Serbien. Dahinter standen die Grossmächte Österreich-Ungarn und Italien, weiter im Hintergrund auch Russland. Aber damals sind zugleich auch zum ersten Male die Albaner mit einer Verlautbarung ihres politischen Bewusstseins hervorgetreten und haben die Abtrennung albanischen Gebietes an Montenegro verhindert (Liga von Prizren 1878). Während der folgenden Jahrzehnte ist die Frage nach dem Schicksal Albaniens nicht mehr zur Ruhe gekommen. Die Frage, ob es eine eigene albanische Nation gibt, die das Recht hat, für ihre Heimat einen eigenen Staat zu fordern, wurde durch den Spruch der Grossmächte (1912) mit einem Ja beantwortet. Die Bestrebungen anderer Staaten auf eine völlige oder teilweise Aufteilung Albaniens waren vereitelt. Die kommenden zwei Jahrzehnte des jungen Staates zeigten eine fast unaufhörliche Kette schwerer innerer Erschütterungen. Die Entwicklung schien oft denjenigen Recht zu geben, die immer behauptet haben, dass es keine albanische Nation, sondern nur einzelne albanische Stämme gäbe, die an ein Leben in einem geordneten Staatsrahmen überhaupt nicht zu gewöhnen seien. Die starke Anlehnung an Italien, die geradezu zu einer Wirtschafts-

¹⁾ Diese Studie ist die Vorarbeit zu einer zusammenfassenden Darstellung der albanischen Geschichte, womit ich seit Jahren beschäftigt bin. Ein kleiner Teil der folgenden Ausführungen ist bereits veröffentlicht in albanischer Sprache unter dem Titel »Influksi i vendit mbî historin e Shqipnîs« (Der Einfluss der Landschaft auf die Geschichte Albaniens) in der albanischen Zeitschrift »Leka« 7 (1935) 140—145, 313—321.

und Finanzunion geführt hat, schien die Anschauung von der politischen und wirtschaftlichen Lebensunfähigkeit des albanischen Staates zu bestätigen. Andererseits zeugen die wiederholt hervorgetretenen Bestrebungen zu einer selbständigen Politik auch gegenüber Italien von dem politischen Selbstbewusstsein Albanien.

Die zweitausendjährige Geschichte Albanien zeigt dasselbe Bild wie das Albanien von heute. Albanien hat es nie vermocht, in die Geschichte der Nachbarländer aktiv einzugreifen. Die geopolitische Betrachtung der albanischen Geschichte lehrt uns begreifen, dass dieses Land durch die natürliche Gestaltung des Raumes dazu verurteilt ist, in der Politik eine passive Rolle zu spielen. Diese geopolitische Passivität aus der geschichtlichen Entwicklung zu erkennen und aus den natürlichen Gegebenheiten der Landschaft, des Bodens und der Verkehrslage zu erklären, ist der Zweck der folgenden Ausführungen, die zugleich auch die verwickelte politische und völkerrechtliche Lage des heutigen Albanien besser verstehen lassen.

* * *

Der Begriff »Albanien« ist seiner Entstehung nach ethnographisch. Er bezeichnet den von Albanern bewohnten Siedlungsraum. Die Reisenden aus der ersten Hälfte des 19. Jhs. verstehen darunter das ganze Gebiet von den nordalbanischen Alpen im Norden bis zum Golf von Arta im Süden. »Albanien« war damals fast gleichbedeutend mit »Epirus«. Erst mit der Entstehung eines selbständigen albanischen Staates (1912) und mit der Angliederung des südlichen und mittleren Epirus an Griechenland (1913) schieden sich beide Landschaftsbegriffe klar von einander. Der »Begriff »Albanien« engte sich auf das Gebiet des neuentstandenen Staates ein, unter Epirus versteht man seitdem gewöhnlich (nicht ausschliesslich) die griechisch gewordenen Landschaften.

Das albanische Staatsgebiet²⁾ zerfällt nach seiner landschaftlichen Gestaltung ganz eindeutig in zwei Gebiete: Nordalbanien und Südalbanien, die beide nach Bodenbeschaffenheit, Klima und Pflanzenbedeckung sehr verschieden sind. Südalbanien bildet nach seiner ganzen natürlichen Beschaffenheit mit dem benachbarten Mittel- und Südepirus ein unzertrennliches Ganzes. Die landschaftliche

²⁾ Zur Landeskunde von Albanien vgl. vor allem: Eugenio Barbarich, *Albania* (Monografia antropogeografica). Roma 1905. Herbert Louis, *Albanien*. Eine Landeskunde vornehmlich auf Grund eigener Reisen. Stuttgart 1927. Ders., *Karte von Albanien im Masse 1:200.000*. Berlin 1928 (2 Blätter). Antonio Baldacci, *L'Albania*. Roma 1930. Roberto Almagià, *L'Albania*. Roma 1930. Für das benachbarte Epirus vgl. Alfred Philippsön, *Thessalien und Epirus*. Reisen und Forschungen im nördlichen Griechenland. Berlin 1897.

Gliederung und die Bodenbeschaffenheit ist hier wie dort dieselbe. Eine Reihe von parallelen Gebirgsketten durchzieht in nordsüdlicher Richtung das ganze Land und bestimmt die Richtung der Wasserläufe. An der Küste bilden diese Gebirgszüge mächtige Querriegel, die den schmalen, aber gut gegliederten Küstensaum von dem Hinterland fast vollständig abschliessen. Das Innere ist durch eine Anzahl meist ansehnlich breiter Zonen von Kalkstein (Eozän, Kreide und Lias) und Flysch (Eozän), und zwar vier Kalkstein- und drei dazwischen liegende Flyschzonen in von Nordwesten nach Südosten verlaufende Gebirgs- und Hügelstreifen gegliedert. Die Kalkzonen sind im wesentlichen grosse Schichtsaattel, die mehr oder weniger stark nach Westen hin überkippt oder überschoben sind, teils flachwellige, verkarstete Hochflächen, teils langgestreckte Rücken ohne ausgesprochene Gipfel. Zwischen ihnen ziehen sich die Faltenmulden des Flysch als sanftgeformte, wasserreiche und üppig bewachsene Hügelstreifen hin. Wasserläufe und Wege folgen dieser Richtung. Wasserreiche Bäche durchströmen das sanfte, aber durch zahlreiche gewundene Tälchen unregelmässige und unübersichtliche Hügelland. Die Hügel sind meist von dichten Buschwäldern überzogen oder, wo diese ausgerottet sind, tragen sie in der feuchten Jahreszeit grüne Weideflächen. An einzelnen kleinen Flecken bildet sich in Mulden und Talauen fruchtbare Erde, die für den Ackerbau benutzt wird.

Ausser Kalkketten und Flyschzonen erscheinen als dritte Landschaftsform die Schwemmlandebenen, teils Becken- und Talebenen, teils Deltaebenen an der Küste. Der Boden ist meist, soweit er nicht versumpft ist, sehr ertragreich. Grosse Teile, namentlich in den höheren Becken, werden von trefflichen Weideflächen eingenommen. Diese Ebenen besitzen zumeist eine dichte Bevölkerung, deren Siedlungen vorwiegend auf den Terrassen am Gebirgsrand liegen. Ein grosser Teil der Bevölkerung pflegt sich in einem grösseren Hauptort zusammenzuziehen. Die bedeutendsten dieser Kulturebenen sind auf dem Gebiete von Südalbanien das Becken von Konitsa an der oberen Vijosa, das obere Vijosa-Tal, die Becken von Kolonja und Korça, das obere Drinos-Tal (Dropoli, Ebene von Argyrokastron), die Doppelebene von Delvinon und Murzi nördlich und südlich des Butrinto-Sees, die Kernlandschaft der antiken Chaonen. Die Ebenen und Städte bilden, obwohl sie nur einen kleinen Bruchteil des Landes einnehmen, die Mittelpunkte der Kultur und des Verkehrs. Die Flyschzonen mit ihren kleinen Dörfern kommen erst in zweiter Linie. Die Kalkgebiete dagegen sind kultur- und verkehrsfeindliche Schranken, allerdings auch in Zeiten der Bedrängnis die Zufluchtsstätten der Freiheit.

Das Hinterland wird von der Küste durch die querstreichenden Gebirge abgeriegelt. So kommt es, dass das Meer in der Geschichte der südalbaniſch-epirotiſchen Landſchaften niemals eine Rolle ſpielen konnte, obwohl die gut gegliederte Küſte zahlreiche brauchbare Häfen beſitzt. Das Binnenland mit ſeinen fruchtbaren Flyſch- und Schwemmlandzonen gab dem Bewohner auch alles, was er brauchte. So fehlte der Anreiz zum wagemutigen Übergreifen auf reichere Nachbarländer oder auf das Meer. Die natürliche Abgeſchloſſenheit des Landes und die zahlreichen langgeſtreckten Verkehrsschranken der Kalkgebirge im Innern unterſtützen noch dieſe Selbſtgenügsamkeit.

Vor der rauhen Felſküſte des in ſich verſchloſſenen Berglandes von Südalbanien und Epirus liegt die Wunderwelt der Joniſchen Inſeln Kerkýra, Leukas, im Altertum noch als Halbinſel mit dem Feſtland zuſammenhängend, Kephallenia mit Ithaka und im Süden Zakýnthos. Erdgeſchichtlich gehören ſie mit dem weſtbalkanischen Faltengebirgsland zuſammen. Sie ſind die Kuppen einer bis auf dieſe Trümmer im Meer verſunkenen Gebirgskette. Das Meer zwiſchen den Joniſchen Inſeln und der Feſtlandküſte, die einſtige Talmulde zwiſchen zwei Gebirgsfalten, erreicht daher auch nur geringe Tiefen. Auch ſtimmt der Gebirgsbau der Joniſchen Inſeln mit den Gebirgsketten von Südalbanien und Epirus überein. Der im allgemeinen von Nordweſten nach Südöſten ſtreichende Gebirgsrücken iſt nach Weſten überkippt. Die Weſtküſte zeigt daher mit wenigen Ausnahmen ein ſchwer zugängliches Steilufer, während ſich nach Öſten der Gebirgssattel allmählich zu Hügelwellen ſenkt, die dann in das flache Küſtenmeer auslaufen. Die gröſſere Oſthälfte iſt daher auf jeder einzelnen Inſel der wiſchaftlich wichtigſte Teil. Dort liegen ſeit den älteſten Zeiten die Siedlungen, in denen ſich Handel und Verkehr konzentriert. Die Beziehung zum nahen Feſtland war daher das Schickſal der Inſeln. Am günſtigſten iſt die Lage von Kerkýra (Korfu). Es liegt der Küſte nahe genug, um mühelos Handel zu treiben. Gegenüber der Kalamasmündung und den beiden Handelsſtraſſen, die von Hagíoí Saranda (Onchesmos) und Sagiada aus in das Binnenland führen, hatte es als Stapelplatz an der Weſtküſte von Epirus keinen Wettbewerb zu fürchten. Die vorgeschobene Lage im äuſſerſten Nordweſten von Griechenland machte Kerkýra auch zum Sprungbrett zwiſchen Italien und Griechenland. Daher ſpielte die Inſel in den Kämpfen zwiſchen Öſten und Weſten ſtets eine entſcheidende Rolle als erſtes Ziel des Angriffs und als wertvollſtes Bollwerk der Verteidigung.

Eine natürliche Grenze zwiſchen Südalbanien und Epirus fehlt. Nur auf die geſchichtliche Entwicklung iſt die Entſtehung von zwei verſchiedenen Namen für den nördlichen und ſüdlichen Teil der

südalbanisch-epirotischen Landschaft zurückzuführen.³⁾ Die kahlen Kalkketten von Südalbanien gehen am akrokeraunischen Vorgebirge mit jähem Abfall in die Malakakra, ein fruchtbares Hügelland von Flyschkämmen mit ansehnlicher Höhe (um 1000 m), über. Nach Norden werden sie niedriger und tauchen schliesslich selbst unter in der weiten Aufschüttungsebene der Muzakja. Noch weiter nach Norden verengert sich diese Ebene durch das Herantreten der Gebirgszüge des Mal-i-Shpatit, Mal-i-Dajtit und der Kruja-Kette mit dem vorgelagerten Krabe-Bergland, die eine scharfe Grenze bildet zwischen dem niederalbanischen Küstengebiet und dem inneralbanischen Hochgebirgsgebiet, das einen gänzlich anderen Charakter als die südalbanisch-epirotischen Kalkgebirge aufweist. Westlich von der Kruja-Kette und parallel zu ihr tauchen aus der Adria mehrere Faltenstränge auf und bilden längs der Küste ein niederes Hügelland von tertiären Sandsteinen und Tonen. Zwischen den Höhenzügen dehnen sich breite Aufschüttungsebenen aus. Bei Alessio hat die Küstenebene nurmehr eine Breite von 5 km. Nördlich davon erweitert sich das Gebiet der niederalbanischen Ebene zur Zadrima, die dann in die weiten Ebenen von Skutari (Fusha shtoj) und Podgorica (mit dem Zeta-Tal) übergeht.

Einen schroffen Gegensatz zu Niederalbanien, das aus Aufschüttungsebenen und Hügelketten besteht, bildet das Hochgebirgsgebiet Inneralbanien. Es beginnt im Norden mit den nordalbanischen Alpen, einer langen Reihe mächtiger Kalkklötze von 2000 bis 2600 m Höhe, die den Unterlauf des Drin begleiten. Sie entstanden durch die Knickung der Faltungsrichtung des Dinarischen Gebirges aus der rein nordwestlich-südöstlichen in die mehr nordnordwest-südsüdöstliche Albanien. An der Knickstelle wurde infolge einer Aufwölbung in der Quere die Kalktafel der nordalbanischen Alpen zu dem heutigen Massiv aufgebogen. Südlich von den nordalbanischen Alpen beginnt mit den Landschaften Cukali und Merdita ein langer nordsüdlich gestreckter Streifen Landes von sehr verwickeltem geologischen Bau und sehr verschiedenen Oberflächenformen. Hohe Mittelgebirge und Hochgebirge, getrennt durch Furchen tieferen Landes, erfüllen ihn in mannigfachem Wechsel bis zum Oberlauf des

³⁾ Über die Entstehung des Landschaftsnamens Epirus und über die Ausdehnung des damit bezeichneten Gebietes vgl. Hans Treidler, Epirus im Altertum. Studien zur historischen Topographie. (Diss. Leipzig). Leipzig 1917. S. 11—45. Über die geschichtliche Entwicklung des Landschaftsnamens Albanien vgl. Milan v. Šufflay, Die Grenzen Albanien im Mittelalter. In: Illyrisch-albanische Forschungen. Zusammengestellt von Ludwig v. Thallóczy 1 (München und Leipzig 1916) S. 288—293.

Shkumbi. Nur ein einheitlicher Zug lässt sich in ihm erkennen: das allgemeine nord-südliche Streichen seiner Leitlinien.

Die Bodenschätze von Albanien und Epirus sind nicht unbedeutend. Die nordalbanische Eruptivzone (Serpentinzone), vor allem die Landschaften Dukagjin und Merdita besitzen sehr ausgedehnte Lager von Schwefelkies (Pyrit), Eisen-, Kupfer- und Arsenerzen. Unbedeutender sind die Erzvorkommen in Südalbanien: Eisen-, Kupfer- und Chromerze. Ausgedehnte Braunkohlenlager finden sich bei Tirana, zwischen Memaliaj und Tepelena, bei Korça und Pogradec, mächtige Kaolinlager bei Valona. Salzbergwerke in Çumerka. Reich sind — besonders im Gebiet um Valona und um Korça — die Vorkommen an natürlichen Kohlenwasserstoffen: Erdpech (Bitumen), Asphalt und Erdöl. Asbest kommt bei Korça und in der Landschaft Matja vor. Gewaltige Gipslager treten im unteren Korabgebirge, ferner in dem Gebiet von Valona, Kavaja und Elbasan auf.

Bereits in den ältesten Zeiten wurden diese Bodenschätze ausgebeutet. In griechischer Zeit waren die Asphaltlager bei Selenica an der Vijosa und die brennbaren Erdölausströmungen bei Resulan und auf Zakynthos wohlbekannt. Die Erzlager Nordalbaniens wurden schon in vorrömischer Zeit durch den illyrischen Stamm der Pirusten ausgebeutet. Die Römer setzten dann in den Landschaften Dukagjin und Merdita diesen Bergbaubetrieb fort, der ein Jahrtausend später von den Venezianern wieder aufgenommen wurde.

Die bergmännische Ausbeutung der Bodenschätze hat in antiker und frühmittelalterlicher Zeit sicherlich nur in Nordalbanien einen Einfluss auf die Wirtschaftsstruktur auszuüben vermocht. Den übrigen Landschaften von Albanien und Epirus blieb jeder Ansatz zur Industrie fremd. Sie standen wie noch heute auf der Wirtschaftsstufe von Viehzucht und Ackerbau.

Bezeichnend für Klima und Pflanzenwelt⁴⁾ von Albanien ist das Vorhandensein von zwei verschiedenen Klima- und Pflanzenzonen. In Niederalbanien und an der Küste von Südalbanien herrscht das Mittelmeerklima mit seinem ausgesprochenen Gegensatz zwischen einem beständigen, heiteren, warmen, trockenen Sommer und einer sehr unbeständigen, regenreichen Witterung im Winter. Das Klima des Innenlandes zeigt dagegen bereits stark kontinentale Züge und zwar in dem abgeschlossenen Südalbanien stärker als in Nordalbanien. Die Sommer sind nicht mehr regenlos. Die bezeichnenden Holzgewächse für das Gebiet des Mittelmeerklimas sind Olive,

⁴⁾ Vgl. W. B. Turill, *The Plant-life of the Balkan Peninsula. A Phyto-geographical Study.* Oxford 1929. Antonio Baldacci, *Die Pflanzengeographische Karte von Mittelalbanien und Epeiros.* In: Petermanns Mitteilungen aus Justus Perthes Geographischer Anstalt 43 (1897) 163—170. 179—183.

Macchien (immergrüne Hartlaubgewächse) und Shibljak (Dornhecken). Im Innenland von Südalbanien, wo sich beide Klimagebiete ganz scharf von einander abheben, treten Eichen und (in höherer Lage) Tannen auf. In Nordalbanien⁵⁾ äussern sich die kontinentalen Einflüsse in Klima und Pflanzendecke nur mittelbar und stufenweise. Man kann dort vier grosse Höhenzonen unterscheiden. Das Macchien-Shibljak-Gebiet (bis etwa 600 m. ü. d. M.) mit seinem verschlungenen halbdunklen Dickicht beschränkt sich auf die Küstenebene und das Hügelland. Wo die Macchie nicht mehr fortkommt, in der Höhe über ihr, aber auch an weniger geschützten Stellen neben ihr, stellt sich Trockenwald ein: Eichenwälder, Karstwälder (Mischlaub und Stauden) und Schwarzkieferwälder, unterbrochen durch Staudenfluren und Wiesen. Damit sind die Flanken des Hügellandes und die unteren Hänge der höheren Gebirge bekleidet. In grösserer Höhe (900—1000 m) beginnt die Hochregion der Feuchtigkeitsliebenden Wälder. Auf Kalkuntergrund herrschen in Nordalbanien üppige Rotbuchen- und Nadelwälder, stellenweise unterbrochen durch Hochstaudenfluren und saftige Bergwiesen, die wohl meist durch Rodung entstanden sind (Wolkenwaldstufe). In Südalbanien tritt an Stelle des Wolkenwaldes die Mediterrane Nadelwaldstufe. Vorwiegend sind riesige Tannenwälder, daneben kommen auf Kalk lichte Panzerkieferwälder, auf Serpentin lichte Schwarzkieferwälder vor. Im feuchtigkeitsärmeren Südalbanien mit seinem längeren trockenen Sommer beginnt die Nadelwaldstufe schon in einer Höhe von 700 m. Der lichte Nadelwald mit seiner dünnen Humusdecke macht dort einen ärmlichen Eindruck. Viele Gebirgszüge sind gänzlich entwaldet. Dadurch steht die südalbanisch-epirotische Gebirgslandschaft im schroffen Gegensatz zu der reichbewaldeten Hochregion Nordalbanien. Die Besiedlungsfähigkeit von Südalbanien ist infolgedessen auch viel geringer, da die Walddecke, die durch Aufspeicherung der Niederschläge die Wasserverhältnisse regelt, für die Bewohnbarkeit des Landes von ausschlaggebender Bedeutung ist. Über der oberen Baumgrenze, die von 1500—2000 m schwankt, liegt die Baumlose Höhenstufe, die im Norden und Süden ebenfalls verschiedenes Gepräge zeigt. In Nordalbanien breiten sich über dem Wolkenwald saftige Alpenmatten in dicht geschlossenem Rasen aus, den ganzen Sommer über grün; sie wachsen auf oft mächtigen Schichten von schwarzbraunem Alpenhumus, manchmal unterbrochen durch Schutt- und Felsfluren (Mitteleuropäische

⁵⁾ Vgl. Friedrich Markgraf, Pflanzengeographie von Albanien. Stuttgart 1932 (= Bibliotheca Botanica 105). Mit Vegetationskarte.

Mattenstufe). In Südalbanien und Epirus dehnt sich über dem Nadelwald die Mediterrane Mattenstufe aus mit offenem Rasen, trockenheitsliebenden Gräsern, Zwergsträuchern und geringerer Humusbildung, unterbrochen durch klimatisch bedingte Felsfluren.

Albanien besitzt zahlreiche fruchtbare Anbauflächen. In Südalbanien sind die Schwemmlandebenen im Inneren und an der Küste Sitze einer zahlreichen Bevölkerung und Brennpunkte des staatlichen und kulturellen Lebens. Noch grösseren Siedlungsraum bietet die nieder-albanische Küstenebene. Sie könnte bei richtiger Bewirtschaftung nicht nur den Bedarf Albaniens decken, sondern auch eine Kornkammer des nahen Italien sein.⁶⁾ Die traurigen Zustände, die Versumpfung der Muzakja und der Umgebung des Skutari-Sees sowie der Mangel an den notwendigen Verkehrswegen hindern bisher jede Aufwärtsentwicklung. Besser bebaut ist seit der römischen Zeit nur das Mündungsgebiet des Mati und Ishmi und die höher gelegene Ebene von Tirana. Unter den inneralbanischen Becken bietet nur das Becken von Korça eine grosse Anbaufläche, die heute von einer zahlreichen Bevölkerung bewirtschaftet wird. Der kleine Kessel von Elbasan ist ebenso wie das Valbona-Tal fleissig bebaut. In dem grösseren Mati-Becken ist die Entwicklung des Ackerbaues dadurch behindert, dass die Anbaufläche durch tiefe Talfurchen in zahlreiche Riedel zerschnitten ist.

In Niederalbanien ist das Haupthindernis eines Aufschwunges das Vorherrschen des aus der türkischen Zeit stammenden Grossgrundbesitzes (Tschifliks). Die friedliebende slavische Ackerbaubevölkerung wurde im Mittelalter durch die einbrechenden albanischen Bergstämme unterworfen und zu Hörigen gemacht. Der Anbruch der Türkenherrschaft brachte nur einen Wechsel der Herren, die Lage besserte sich nicht. Die übermässige Belastung der Kleinbauern mit

⁶⁾ Über die Landwirtschaft Albaniens vgl. E. C. Sedlmayr, Die Landwirtschaft Albaniens. In: *Illyrisch-albanische Forschungen* 2 (München und Leipzig 1916) S. 3–44. Giovanni Lorenzoni, *La questione agraria albanese. Studi-inchieste e proposte per una riforma agraria in Albania*. 2. ed. Bari 1930. — Luigi M. Ugolini, *L'antica Albania nelle ricerche archeologiche italiane*. Roma 1928. S. 80 behauptet, in römischer Zeit sei die Muzakja eine Kornkammer gewesen (*«il granaio illirico di Roma»*), ohne dafür einen Beweis zu erbringen. In Wirklichkeit konnten jedoch auch neuere eingehende archäologische Forschungen keine antiken Siedlungsspuren nachweisen. Man muss daraus schliessen, dass die Muzakja im Altertum noch mehr als heute ein weites Ödland gewesen ist. Vgl. Camillo Praschniker, *Muzakhia und Malakstra. Archäologische Untersuchungen in Mittelalbanien*. In: *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien* 21–22 (1922–1924), Beiblatt, Sp. 17. Georg Veith, *Der Feldzug von Dyrrhachium zwischen Caesar und Pompejus*. Mit besonderer Berücksichtigung der historischen Geographie des albanischen Kriegsschauplatzes. Wien 1920. S. 77 f.

Abgaben liess ihnen gerade eine kümmerliche Daseinsmöglichkeit. Ein Aufschwung der Landwirtschaft, eine Erschliessung des versumpften Odlandes war unter diesen Bedingungen natürlich unmöglich.⁷⁾

Ackerbau und Hauswirtschaft sind über die Zustände einer primitiven Wirtschaftsstufe noch nicht hinausgekommen. Ein Holzpflug, vielfach mit einer Eisenspitze versehen, der den Boden gerade aufritzt, wird noch heute allgemein zur Feldbestellung verwandt. Daneben ist die Hacke das wichtigste Arbeitswerkzeug. Mancherorts wird Düngung durch Schaftrieb angewandt. In Südalbanien hat die Landwirtschaft unter griechischem Einfluss eine höhere Entwicklungsstufe erreicht. Der Obstau wird dort eifrig gepflegt, und weitgehend wird künstliche Bewässerung angewandt.

Im allgemeinen wird der Ackerbau in Verbindung mit der Viehzucht betrieben. Als ausschliessliche Wirtschaftsform kommt er nur in kleinen besonders fruchtbaren Gebieten vor. Reine Viehzüchter sind die nomadisierenden Aromunen in Südalbanien, die jährlich zwischen ihren Sommer- und Winterdörfern mit den Herden hin und her wandern. Als Sommerweiden dienen die Matten der Hochgebirge, als Winterweiden die Niederungen in den Tallandschaften und Küstenebenen.

Diese durch die Landschaft bedingten Wirtschaftsformen haben sich seit der ältesten Zeit bis heute fast unverändert erhalten. Die griechischen Handelskolonien an der Küste hatten als typische Faktorei-Kolonisation keinen Einfluss auf eine Umgestaltung der binnenländischen Wirtschaftsstruktur. Anders die römische Agrarsiedlung. Sie erschloss die Küstenebene und das Bergland im Innern durch Anlage eines Strassennetzes. Die in der Ebene angelegten römischen Bauernsiedlungen und Militärlager vermittelten der einheimischen Bevölkerung bessere Werkzeuge des Ackerbaues und der Hauswirtschaft.⁸⁾ In Dukagjin und Merdita entstanden Bergwerke, die den Wohlstand Nordalbaniens mächtig hoben. Die Ackerbautätigkeit der römischen Siedler schob zum ersten Mal die Grenze der Kulturlandschaft vor. Den mächtigen Eichenwäldern im Mündungsgebiet des Mati, Ishmi und Arzen und auf der Ebene von Tirana wurde durch Rodung Siedlungsland abgewonnen.⁹⁾ Die

7) Das neue Königreich Albanien will durch eine grosszügige Agrarreform diese Misstände beseitigen. Vgl. das angeführte Werk von Lorenzoni.

8) Unter der heutigen Sachkultur der Albaner gehen folgende Elemente auf Entlehnung von den Römern zurück: Ziehbrunnen, Backofen, gemauerter Herd, eisenbeschlagener Pflug, Dreschstange, Mühle, Olivenquetsche und Ölpresse. Vgl. Franz Nopsca, Albanien. Bauten, Trachten und Geräte Nordalbaniens. Berlin und Leipzig 1925. S. 237.

9) Zu Beginn der Römerherrschaft hatte das Waldgebiet einen grösseren Umfang als später und heute. Vgl. Veith a. a. O. 76 f.

Slaven haben im frühen Mittelalter diese Rodetätigkeit in der Ebene fortgesetzt, ohne dass es ihnen gelungen wäre, ihre Siedlungen in den Waldgürtel des Berglandes vorzuschieben. Die steile Kruja-Kette bildete einen unübersteigbaren Wall.

In der Höhenregion der Gebirge wurde dem Wald manches kleine Gebiet durch Rodung für Weidezwecke abgewonnen. Besonders die aromunischen Wanderhirten haben in dieser Weise ihre sommerlichen Weideplätze auf den Bergen erweitert. Die Benutzung der Waldgebiete als Weide schädigte weithin den Nachwuchs. Heute breiten sich in öder Einförmigkeit weite Buschwälder aus, wo vielfach noch im Mittelalter ragender Hochwald stand.

Die Hand des wirtschaftenden Menschen hat das Gebiet der Kulturlandschaft an einzelnen Stellen auch durch Entwässerung der Küstenebenen erweitert. Vor allem scheint dies in der Muzakja der Fall zu sein, die im Anfang der Römerherrschaft ein noch trostloseres Bild geboten haben muss als heute.¹⁰⁾ In Südalbanien wurde die Naturlandschaft durch Bewässerungsanlagen vielerorts in Kulturland verwandelt.¹¹⁾

Die Siedlungen¹²⁾ tragen in den einzelnen Landschaften recht verschiedenen Charakter. In den Ebenen finden sich überwiegend geschlossene Haufendörfer. Bevorzugt ist die Terrassenlage am Rand der Höhenzüge, wo an der Grenze von Kalk und Flysch im allgemeinen die Quellen entspringen. Die erhöhte Lage bietet gleichzeitig Schutz vor Überschwemmungen. Auf stark zerschnittenem Gelände (wie im Mati-Becken) überwiegt das Einzelgehöft, das oft — besonders wenn ein Wohnturm (Kula) vorhanden ist — einen burgartigen Eindruck macht.

Der Austausch der Landwirtschaftserzeugnisse, die Entwicklung eines regen Handels und Verkehrs, ist durch die Natur des Landes sehr behindert. Die ganze Landschaft ist durch Bergketten in einzelne Siedlungsräume zerschnitten, zwischen denen ein Verkehr nur auf mühseligen Saumwegen möglich ist. Ebenso stellen die Sümpfe in den Ebenen schwer überschreitbare Hindernisse dar. Die Flüsse haben als Verkehrslinien bis heute überhaupt keine Bedeutung. Die epirotischen Flüsse Aspropotamos (Acheloos), Arachthos, Glykys, Kalamas sind unschiffbar. Die Steilufer der in den Flysch tief eingeschnittenen Flussläufe und die zahlreichen kanjonartigen Durchbruchsschluchten machen den Ober- und Mittellauf bis zum Verlassen der Randketten unschiffbar. Auf dem kurzen Unter-

¹⁰⁾ Veith a. a. O. 77 f.

¹¹⁾ Über Natur- und Kulturlandschaft vgl. Turrill a. a. O. 188—239.

¹²⁾ Die siedlungskundliche Erforschung ist bisher noch nicht in Angriff genommen.

lauf in der Küstenebene wird die Schifffahrt durch Sandbänke, Deltalagunen und durch die ständigen Laufänderungen erschwert. In Albanien liegen die Verhältnisse nicht viel günstiger. Zwar fehlen, ausser bei dem Drin und dem Matí, die kanjonartigen Durchbruchschluchten, die auf den Flüssen des benachbarten Epirus eine Schifffahrt unmöglich machen, auch führen die albanischen Flüsse, vor allem die Vijosa, ziemlich grosse Wassermengen. Dafür bieten die nieder-albanischen Sumpfgebiete des Unterlaufes grosse Schwierigkeiten, die bis heute keine Flussschifffahrt aufkommen liessen.

Auch die Küstengestaltung erweist sich dem Verkehr sehr ungünstig. In Südalbanien und Epirus bietet die gut gegliederte Küste zwar zahlreiche günstige Häfen in geschützten Buchten. Diesen fehlt es jedoch an Entwicklungsmöglichkeit, da das Binnenland durch die hohen und nur auf langwierigen Wegen zu überschreitenden Querriegel der Kalkgebirge von der Küste abgesperrt ist. Im Altertum wiesen nur der ambrakische Golf und Onchesmos (Hagioi Saranda) lebhaften Seeverkehr auf. Die weite fruchtbare Küstenebene um Ambrakia konnte die Erzeugnisse des Ackerbaues ausführen, dazu führte von Ambrakia aus der nächste Weg in das molossische Hochtalbecken (Joannina). Hagioi Saranda war der Hafen der chaonischen Doppalebene (Delvinon und Murzi), von wo eine Strasse in das obere Drynos-Tal (Dropoli) und weiterhin in das molossische Hochtalbecken (Joannina) führte. In Niederalbanien scheint die weite Schwemmlandebene zwar den ungehinderten Zutritt ins Binnenland zu öffnen, doch bietet die Küste mit ihren Salzsümpfen und Strandseen nur schlechte Hafenmöglichkeiten, und die Ebene mit den weiten weglosen Sumpfstrecken bereitet dem Verkehr gewaltige Schwierigkeiten. Die Küste ist im Gegensatz zu Südalbanien eine ausgesprochene Flachküste. An manchen Abschnitten gibt es sandige Strecken mit bescheidener Dünenbildung. Der grösste Teil bildet infolge des tonigen Bodens Salzsümpfe mit Schlick-Halophyten. An vielen Stellen finden sich flache Haffe, nach der Binnenseite umrahmt von Shibljakgestrüpp oder vom Uferwald der Flussüberschwemmungsgebiete und Süsswassersümpfe. So kommt es, dass sich an der ganzen etwa 250 km langen Küste von Niederalbanien nur drei Häfen entwickeln konnten: San Giovanni di Medua (Shen Gjin; Nymphaion), Durazzo (Dyrrachion) und Valona (Aulon). Durch diese ungünstige Küstengestaltung verwehrt die Natur dem Bewohner den Weg auf das Meer. Schifffahrt und Seehandel mussten ihm auch an den eigenen Küsten fremd bleiben, sie blieben fremden Völkern überlassen: im Altertum den Griechen, im Mittelalter und in der Neuzeit den Venezianern.

Die ungünstige Küstengestaltung und die Unwegsamkeit der Gebirgsketten wurden daher von schicksalhafter Bedeutung für die geschichtliche und wirtschaftliche Entwicklung des Landes. Es zeigt sich an dem Beispiel von Albanien, wie sehr die Landschaft ein entscheidender Schicksalsfaktor in der Geschichte eines Landes ist. Die Naturgegebenheiten der Landschaft sind die Voraussetzungen, an die alle geschichtsgestaltende Tätigkeit des Menschen gebunden bleibt. Sie zwingen den Menschen nicht, so oder anders zu handeln, aber sie veranlassen ihn dazu. Sie weisen ihm bestimmte Wege der Betätigung und verschliessen ihm andere Raumgliederung, Bodengestalt, Bodenbeschaffenheit, Bewässerung, Verkehrsmöglichkeit und Küstengestaltung entscheiden über die kulturellen und staatlichen Entwicklungsmöglichkeiten. Sie ziehen dem Handeln des Menschen Grenzen, die er nicht überschreiten kann.¹³⁾

Folgeschwer für die geschichtliche Entwicklung war weiterhin die innere Gliederung des landschaftlichen Raumes. Er zeigt sich durch zahlreiche Gebirgsketten in einzelne Siedlungsräume, Talebenen und Berglandschaften, zerlegt, die gleichzeitig wirtschaftliche und stammesstaatliche Einheiten bilden.¹⁴⁾ Eine Staatenbildung musste von einem dieser Siedlungsräume ausgehen. Die geringe Ausdehnung jedes einzelnen hinderte freilich eine bedeutende Machtentfaltung. Dazu wären der Grösse nach nur die beiden weiträumigen nideralbanischen Küstenebenen, die Muzakja (Myzeqeja) und die Ebene von Skutari, berufen gewesen. Der weite, landschaftlich geschlossene Raum der Muzakja scheint alle Vorbedingungen dafür zu besitzen. Im Besitze der Flussmündungen des Arzen, Shkumbi, Semeni und der Vijosa, könnte eine Herrschaft weit in das Bergland Inneralbanien ausgedehnt werden. Die Senke des Shkumbi-Tales öffnet sogar den Zugang nach Makedonien. Die Versumpfung und die dadurch bedingte geringe Bevölkerungszahl hinderte jedoch die

¹³⁾ Sehr schön ist der Einfluss der Landschaft auf die Geschichte an dem Beispiel des ungarischen Tieflandbeckens dargelegt: Josef Pfister, Pannonien in politisch - geographischer Betrachtung. In: Ungarische Jahrbücher 8 (1928) 114—163. 344—363.

¹⁴⁾ Die Zersplitterung der Landschaft in kleine und kleinste Siedlungsräume ist bezeichnend für die ganze Balkanhalbinsel (vgl. Norbert Krebs, Die anthropogeographischen Räume der Balkanhalbinsel. In: Festband Albrecht Penck zur Vollendung des sechzigsten Lebensjahres gewidmet von seinen Schülern und der Verlagsbuchhandlung. Stuttgart 1918. S. 296—323). Aus dem Fehlen grosser Siedlungsräume als beherrschender Ausgangspunkte der Staatsbildung ist auch die politische Unruhe zu erklären, die der Balkanhalbinsel von jeher eigen war. Wie sehr die Differenzierung der Serbokroaten in stark ausgeprägte Sondertypen durch die landschaftliche Zergliederung bedingt ist, wurde jüngst in farbenprächtiger Darstellung geschildert von Gerhard Gesemann, Volk, Landschaft und Kultur. In: Das Königreich Südslawien. Leipzig 1935. S. 19—68.

Muzakja daran, Mittelpunkt einer Staatenbildung zu werden. Sie blieb stets Durchgangsgebiet der starken Nachbarn. Dies war ihre Geschichte seit Jahrtausenden. Günstiger ist die Lage der Ebene von Skutari.¹⁵⁾ Wasserreichtum und Fruchtbarkeit gaben seit den ältesten Zeiten einer dichten Bevölkerung Siedlungsraum.¹⁶⁾ Die Gunst der Verkehrslage machte das Gebiet zum natürlichen Brennpunkt von drei grossen Verkehrslinien: Nach Nordwesten durch das Zeta-Tal nach der Herzegowina, nach Osten durch die Landschaften Dukagjin und Merdita nach der Metohija und nach Nordmakedonien und Serbien, nach Süden durch die Zadrima (Alessio, Durazzo) nach der Muzakja und ins Shkumbi-Tal. Die Römerstrassen¹⁷⁾ wie auch die heutigen Autostrassen folgen dem Verlauf dieser von der Natur vorgezeichneten Verkehrslinien. Der Küste fehlt der verkehrsfeindliche Lagunengürtel der Muzakja, und die breiten Flussläufe des Drin und der Bojana öffnen bequeme Zugänge ins Innere. Die Verkehrslage und die Fruchtbarkeit des Bodens machten so die Ebene von Skutari zu einer reichen und vielbegehrten Kulturlandschaft. Schon in vorrömischer Zeit ist sie die Kernlandschaft der drei grossen illyrischen Stammesstaaten, die sich in der Herrschaft über Albanien abgelöst haben: der Taulantier, Dardaner und Ardiaier. In römischer Zeit wird sie dann Mittelpunkt der Provinz Praevalis mit den wichtigen Städten Scodra und Doclea (am Zusammenfluss von Morača und Zeta). Im Mittelalter gehörte das ganze Gebiet zum serbischen Staat. Im 9.—12. Jh. lag hier der Mittelpunkt des altserbischen Staates von Zeta (Dioklitien). Im dem grosserbischen Staat des 13. und 14. Jhs. war diese Landschaft wichtig als Zugangsgebiet zur Adria. Nach dem Zusammenbruch des grosserbischen Reiches (1356) bildete sich um das Skutari Becken als Mittelpunkt der Staat der Balšići (1356—1427), der Montenegro und Nordalbanien umfasste. Doch ging die Staatenbildung wiederum nicht von

¹⁵⁾ Vgl. darüber: Andrija Jovičević, Skadarsko jezero i ribolov na njemu. In: Srpski Etnografski Zbornik 13 (1909) 155—257. Kurt Kayser, Westmontenegro. Eine kulturgeographische Darstellung. Stuttgart 1931. S. 103—109.

¹⁶⁾ Die heutige Versumpfung weiter Teile der Ebene und die regelmässigen Überschwemmungen gehen erst auf die Laufänderungen des Drin zurück, der im Winter 1858/59 zum Flussbett der Bojana durchbrach und seitdem durch seine mächtigen Ablagerungen den Abfluss des Sees verstopfte.

¹⁷⁾ Eine zusammenfassende archäologische Untersuchung über die Römerstrassen in Albanien fehlt noch. Die wichtigsten Beiträge liefert das angeführte Werk von Veith, ferner: Camillo Praschniker, Muzakhia und Malakstra. Archäologische Untersuchungen in Mittelalbanien. In: Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien 21—22 (1922—1924), Beiblatt, Sp. 1—224. Eine Übersichtskarte der Römerstrassen in Albanien gibt: Antonio Baldacci, L'Albania. Roma 1930. S. 412.

der Ebene selbst aus, sondern wie in illyrischer Zeit von dem beherrschenden Bergland im Norden. Die fruchtbare und verkehrsgünstige Ebene bot dann den erobernden Bergstämmen den besten Mittelpunkt ihres Herrschaftsbereiches. Von der Mitte des 18. Jhs. ab hat das Skutaribecken nochmals fast ein Jahrhundert lang (1750—1832) unter der ehrgeizigen Paschafamilie der Bušatlija die tatsächliche Unabhängigkeit besessen. Die osmanische Zentralgewalt hatte damals überhaupt keine Macht über dieses Gebiet.

Durch diese natürliche Eignung des Raumes als Mittelpunkt und Kernlandschaft einer kleinen Staatenbildung und durch ihre Verkehrslage hat die Ebene von Skutari in der Geschichte stets eine bedeutsame Rolle gespielt, bald als staatlicher Mittelpunkt, bald als Zankapfel mächtiger Nachbarn. Jedoch erst die Vereinigung mit dem Bergland im Norden erhob sie jeweils zu selbständiger politischer Bedeutung. Um Ausgangspunkt einer gesamtalbanischen Staatenbildung zu werden, dazu lag das Skutaribecken zu weit entfernt vom Mittelpunkt und Schwerpunkt.

Es kam dazu, dass es freilich ebenso wie alle übrigen Teilgebiete Niederalbaniens immer im militärisch-politischen Kraffeld des nordalbanischen Gebirgslandes lag. Die kriegerischen Stämme des Innern betrachteten die Küstenebene als ihr Beutegebiet. Ständige Einfälle beunruhigten die friedlichen Ackerbauer Niederalbaniens. Es ist dies eine geläufige geopolitische Erscheinung: »Ein Gebirgs- und Felsenland, das von fruchtbaren Ebenen umgeben wird, drängt zur Ausbreitung und wird dazu gelockt. Wir können jedem Gebirge ein Gebiet zuweisen, das das Gebiet seiner Wirkung nach aussen ist. Die im Innern der Gebirge vielfach gehemmte Staatenbildung greift ebenso vom Gebirgsrand in das flachere Land hinaus.«¹⁸⁾ In Zeiten, da Niederalbanien unter der Herrschaft einer starken Adria-macht — erst Rom, dann Byzanz, dann Venedig — stand, war es notwendig, die Einfälle der Bergstämme des Innern durch Sperrforts zu verhindern.

Der weite Raum Niederalbaniens scheidet somit als Keimzelle einer Staatenbildung aus. Das nordalbanische Gebirgsland kommt ebensowenig in Betracht. In zahlreiche winzige Landschaftsräume zerrissen, musste es im Gegenteil einzelne, voneinander stark verschiedene Stämme hervorbringen.

Jeder einzelne dieser Siedlungs- und Stammesräume ist für sich zu klein, um die Herrschaft über die umliegenden Landschaften zu erringen. Infolge des kleinen Umfangs konnten auch die fruchtbare

¹⁸⁾ Friedrich Ratzel, Politische Geographie. 3. Aufl. München und Berlin 1923. S. 549 (§ 343).

Talebene der Valbona¹⁹⁾ und der für eine geopolitische Kraftentfaltung sehr günstig gelegene Kessel von Elbasan keine staatenbildende Rolle spielen. Die dritte Beckenlandschaft Nordalbaniens, das Mati-Becken (Matja)²⁰⁾, wurde dagegen von hoher geschichtlicher Bedeutung als eigentliche Widerstandsinsel des Albanertums gegen alle fremden Einflüsse. Diese Rolle liegt in der natürlichen Abgeschlossenheit von der Aussenwelt begründet. Die breite Furche des Mati bietet einen für albanische Verhältnisse ausserordentlich grossen Siedlungsraum (heute 24.000 Einwohner). Durch zahlreiche Nebenbäche in einzelne gegen die Flussmulde stark abfallende Streifen zerschnitten, ist die Landschaft von der Natur zur Anlage burgartiger Adelssitze vorherbestimmt und ist in der Tat noch heute die Hochburg des albanischen Adels. Nach aussen ist das Mati-Becken allseitig durch Gebirge abgeschlossen. Im Süden bildet das mächtige Massiv der Çermenika eine schwer übersteigbare Grenze gegen das Shkumbi-Tal. Im Westen erhebt sich ein dreifacher steiler Gebirgswall gegen die niederalbanische Küstenebene: Kruja-Kette, Skanderbeg-Gebirge und ein dahinter liegender Streifen grösserer Erhebungen. Der schluchtartig eingesägte Mati-Durchbruch lässt keinen Platz für eine Strasse, der Weg in dem weniger engen Fani-Tal muss auf einer kurzen Strecke neunmal den Fluss durchfurten. Nur ein langwieriger und mühsamer Saumweg (Tirana - Dibra) überwindet heute diese Gebirgszüge. Sie sind »ein fast unbewohnter vielfacher Wall zwischen dem dichter bevölkerten Niederalbanien und der ebenfalls stärker besiedelten Matjafurche« (Louis).²¹⁾ Die einzigen weniger beschwerlichen Möglichkeiten des Verkehrs mit der Aussenwelt bieten sich nach Nordwesten über die Schwelle von Ungrej durch das Gjadri-Tal in die Skutari-Ebene und nach Osten über den Pass Qafa-e-Bulçizes in das Tal des schwarzen Drin. Auf dem ersten Weg ist die kulturelle Berührung mit dem Römertum und die teilweise Romanisierung erfolgt. Die nüchternen Römer hielten es nicht für lohnend, die völlige Unterwerfung des Mati-Beckens zu erzwingen. Sie begnügten sich mit der Anlage eines Kastells im Gjadri-Tal, das wohl die Aufgabe hatte, die fruchtbare Ebene gegen Einfälle der räuberischen Bergbewohner zu schützen.²²⁾

¹⁹⁾ Von den Römern wegen der Fruchtbarkeit »Vallis bona« genannt.

²⁰⁾ Über das Mati-Becken und die westlichen Randketten vgl. Karl Steinmetz, Von der Adria zum schwarzen Drin. Sarajevo 1908. Herbert Louis, Albanien. Eine Landeskunde vornehmlich aufgrund eigener Reisen. Stuttgart 1927. S. 126—132.

²¹⁾ Louis a. a. O. 130.

²²⁾ Vgl. Th. Ippen Die Gebirge des nordwestlichen Albaniens. Wien 1908. S. 54 (=Abhandlungen der K. K. Geographischen Gesellschaft 7,1) Franz Nopcsa, Aus Šala und Klementi. Albanische Wanderungen. Sarajevo 1910. S. 81. Ders. in:

Hinter ihrem Gebirgswall widerstanden die Bewohner des Mati-Beckens jahrhundertlang den Einflüssen der Romanisierung, dann jahrhundertlang den Einflüssen der slavischen Umwelt, doch drang der kulturelle Einfluss von Nordwesten durch das Gjadri-Tal und von Osten über die Qafa-e-Bulçizes ein und hinterliess in der albanischen Sprache unverkennbare Spuren. Im Spätmittelalter quoll dann die aufgestaute Volkskraft des Bergstammes über die Ränder des Mati-Beckens hinaus und besiedelte die Landschaften im Südwesten, die Gegend um Kruja und Tirana und die Malakastra, um dann nach dem Zusammenbruch des grosserbischen Reiches (1356) in unaufhaltsamem Ansturm ganz Epirus und Akarnanien sowie grosse Teile Mittelgriechenlands und der Peloponnes zu überfluten. Dabei traten die Albaner teils als selbstständige Kleinfürsten, teils als Söldner fränkischer Herren auf. Nach der Unterwerfung der albanischen Fürstentümer durch die Türken war es wiederum das Mati-Becken, das unter dem Nationalhelden Skanderbeg den letzten Widerstand leistete.²³⁾ Es spielte kraft seiner abgeschlossenen Lage in der albanischen Geschichte immer die Rolle eines nationalen Sammelpunktes und Widerstandszentrums.²⁴⁾ Die Aufrichtung einer dauernden gesamtalbanischen Staatenbildung mit dem Mati-Becken als Schwerpunkt ist dagegen niemals gelungen. Die Landschaft war zu klein, um eine solche Macht nach aussen entfalten zu können.

Um einiges günstiger ist die räumliche Entwicklung von Epirus und Südalbanien.²⁵⁾ Die Landschaft ist durch die langgestreckten Ketten der Kalkgebirge in mehrere Talstreifen zerschnitten. Wichtig

Wissenschaftliche Mitteilungen aus Bosnien und der Herzegowina 11 (1909) 82 f. C. Praschniker u. A. Schober, Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro. Wien 1919. S. 12 f. 54—57.

²³⁾ Marinus Barletius, De vita, moribus ac rebus, praecipue adversus Turcas gestis Georgii Castrioti... Argentorati 1537. S. 4: auctores gentis Castriotae ex Aemathiae nobili ortu fluxisse... Giovanni Musachi, Breve memoria de li discendenti de nostra casa Musachi. In: Charles Hopf, Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues. Berlin 1873. S. 274: Scanderbegh figlio del Signor Giovanni Castrioto, qual signoreggiava la Matia in Albania... Vgl. auch J. G. von Hahn, Reise durch die Gebiete des Drin und Wardar I. Wien 1867. S. 22 f. (= Denkschriften der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften. Philos. hist. Cl. 15 (1867, II. Abt.). Durch das Zeugnis des Musachi wird die manchmal geäusserte Ansicht, unter der von Barletius »Aemathia« genannten Landschaft sei tatsächlich das antike Emathia (Untermakedonien zwischen Axios und Haliakmon) zu verstehen, hinfällig. Über die Geschichte der Familie Castriota vgl. jetzt vor allem: Athanase Gegaj, L'Albanie et l'Invasion turque au XV^e siècle. Louvain 1937. S. 31—47.

²⁴⁾ Es ist bezeichnend, dass auch Achmed Zogu, der König des neuen Albanien, aus dem Mati-Becken stammt.

²⁵⁾ Vgl. Alfred Philippson, Thessalien und Epirus. Reisen und Forschungen im nördlichen Griechenland. Berlin 1897. S. 256—273.

ist es, dass sich die Gebirgszüge gegen Süden einander nähern. Die fruchtbaren dazwischen liegenden Talmulden verschmälern sich und verlieren sich schliesslich ganz. Der ganze Raum von Südepirus zwischen der Ebene von Paramythia und dem Arta-Fluss bildet ein wildes, verkehrs- und siedlungsfeindliches Kalkgebirge. Dadurch wird Mittelepirus mit seinen volkreichen Tallandschaften und Becken vollständig abgesperrt von der fruchtbaren ambrakischen Ebene. Epirus besitzt daher verschiedene Brennpunkte der Verkehrswege, zugleich rivalisierende geschichtliche Mittelpunkte des Landes und Ausgangspunkte der Staatenbildung.

Im nördlichen (albanischen) Epirus sind vier Siedlungsräume von Bedeutung: die Malakastra, die Dropoli (Ebene von Argyrokastron), das obere Vijosa-Tal mit dem Becken von Konitsa und das Becken von Korça. Das Hügelland der Malakastra²⁶⁾ bildet das Mittelglied zwischen den Kalkketten von Epirus und der niederalbanischen Ebene der Muzakja. Bei der Dürftigkeit der Vegetationsdecke liegt der feinfiedrig zerschnittene Flysch oft nackt zutage. Stellenweise hat schon die Verkarstung der Kalkflächen begonnen. Im Altertum fehlten der Malakastra noch diese Verödungerscheinungen. Es war ein blühendes fruchtbares Hügelland mit volkreichen Städten und ragenden Burgen. Die kerkyräisch-korinthische Kolonie Apollonia an der Vijosa war das grosse Einfallstor der griechischen Kultur, die Städte Amantia und Byllis die Brennpunkte der griechisch-illyrischen Mischkultur, die von hier aus nach allen Seiten ausstrahlte.²⁷⁾

Der Gau Dropoli²⁸⁾ ist das Hochtalbecken am oberen Drino (Drynos), eine fruchtbare Aufschüttungsebene mit dem Mittelpunkt Argyrokastron (Gjinokastra, Hadrianopolis). Schon in vorrömischer Zeit war es als Stammesgebiet der Ätintanen dicht besiedelt und in römischer Zeit scheint es das Schicksal der allgemeinen Verödung, dem die Landschaften des mittleren und südlichen Epirus zum Opfer fielen, nicht geteilt zu haben.²⁹⁾ Für eine selbständige staatliche Machtentfaltung war der Raum freilich zu klein. Wichtig aber

²⁶⁾ Ernst Nowack, Beiträge zur Geologie von Albanien. Stuttgart 1922—1926. S. 1—175: Die Malakastra.

²⁷⁾ Veith a. a. O. 78.

²⁸⁾ Dieser moderne Name ist nicht durch eine Verkürzung aus Hadr[jan]opolis entstanden, wie Hans Treider, Epirus im Altertum. Leipzig 1917. S. 84 f. annimmt, sondern durch Verkürzung aus Drynopolis (nach dem Drynos benannt), das in frühmittelalterlicher Zeit als Bischofssitz erscheint (Notitiae episcopatumum 13, 474 (ed. Parthey 1866).

²⁹⁾ J. G. von Hahn, Albanesische Studien I (Jena 1854) 115—118 zählt zahlreiche in der Ebene von Argyrokastron gelegene vorrömische und römische Ruinen auf. Auf der Talsohle finden sich auch zahlreiche Grabhügel (Louis a. a. O. 90).

war die Ebene von Argyrokastron stets als Durchgangsland zwischen der fruchtbaren Malakstra und der chaonischen Doppelene von Delvinon und Murzi.

Von geringerer Ausdehnung und Bedeutung ist der schmale Siedlungsraum des oberen Vijosa-Tales. Wichtig ist die Verkehrslage an der grossen Strasse aus Niederalbanien (Apollonia-Valona) nach Innerepirus (Joannina).³⁰⁾ Südöstlich und östlich davon liegen die Becken von Konitsa und Kolonja, kleine mit Schuttkegeln bedeckte Talebenen. Sie bildeten zusammen mit dem oberen Vijosa-Tal in antiker Zeit das Stammesgebiet der Parauaier.

Das Becken von Kolonja setzt sich nach Norden, nur durch eine Gebirgsschwelle getrennt, in dem weiten Becken von Korça fort. Die wasserreiche Ebene ist mit zahlreichen stattlichen Dörfern besiedelt und grossenteils mit Getreidefeldern bedeckt. Im nördlichen, niedriger gelegenen Teil dehnen sich weithin gute Weideflächen aus, die schliesslich in Sumpfgebiet und in den flachen, vom Devol durchflossenen Maliqsee übergehen, der erst in jüngster Zeit durch das fortschreitende Sinken der Grabenbruchzone von Korça entstanden ist.³¹⁾ Das fruchtbare Gebiet war schon im Altertum dicht besiedelt und ein ständiger Zankapfel der Kämpfe zwischen Illyriern (Dassareter) und Makedonen. Mit dem alten Epirus hatte das Becken von Korça keinen politischen Zusammenhang, es gehörte zu der makedonischen Landschaft Orestis.

Während es den Siedlungsräumen des nördlichen Epirus durch den geringen Umfang und die ungünstige Verkehrslage versagt blieb, in die Schicksale der Nachbarlandschaften bestimmend einzugreifen, besaßen unter den Ebenen des mittleren und südlichen Epirus einige die Vorbedingungen dazu durch ihren Volksreichtum und ihre Lage: die Doppelene von Delvinon und Murzi (Kestrine), die Ebene von Paramythia (Thesprotia), die Ebene von Joannina und Rapsista (Hellopia) und die Ebene von Ambrakia. Nur diese konnten berufen sein, in der Geschichte von Epirus eine staatenbildende Rolle zu spielen. Die Ebene von Paramythia trat zuerst hervor als Kernlandschaft des thesprotischen Stammesgrosstaates, der in der Zeit der Odyssee wohl den weitaus grössten Teil von Epirus umfaßt hat. Die Thesproter wurden in der Vormachtstellung spätestens im 5. Jahrhundert v. Chr. von den Chaonen abgelöst, deren Hauptgebiet die Ebene von Delvinon und Murzi nördlich und südlich des Butrinto-Sees ist. Phoinike und Buthroton sind die befestigten Haupt-

³⁰⁾ Am Ende der Talebene, beim Eintritt der Strasse in die enge Talschlucht der Gryka Këlcyrës lag die römisch-byzantinische Sperrfestung κλεισόυρα, das heutige Städtchen Këlcyra.

³¹⁾ Louis a. a. O. 122 f.

städte ihres Reiches. Schon zu Ende des 5. Jahrhunderts v. Chr. geht dann die Vorherrschaft an die Ebene von Joannina und Rapsista, das Gebiet der Molosser, über, das durch seine zentrale Lage der natürliche Ausgangspunkt einer Staatenbildung ist. Von hier gehen strahlenförmig die von der Natur der Landschaft vorgeschriebenen Verkehrswege aus. Die Pindospässe führen über den Zygos nach Thessalien und über Milia nach Makedonien. Nach Norden geht ein natürlicher Verkehrsweg ins Becken des oberen Kalamas und von hier einerseits zur oberen Vijosa, zu den dessaretischen Seen und nach Hochmakedonien (Monastir), anderseits über den Zaravinopass nach Nordwesten zur Dropoli und der albanischen Küste (Valona). Eine dritte Abzweigung führt über den Muzina-Pass zur Ebene von Delvinon und dem Hafen von Hagioi Saranda (Santi Quaranta, Onchesmos). Eine zweite natürliche Hauptverkehrsstrasse zieht von Joannina aus nach Westen, seitwärts des Kalamas-Tales bergauf-bergab nach Philatai und dem Hafen Sagiada. Eine dritte natürliche Verkehrslinie geht nach Südwesten über Paramythia und Margariti nach dem Hafen Parga und nach dem unteren Acheron. Die vierte wichtige Strasse geht nach Süden an den westlichen Abhängen des Xerovuni entlang nach Arta. Dieser südliche Weg zieht trotz der natürlichen Schwierigkeiten heute den Hauptverkehr der Landschaft von Joannina an sich, weil die westlichen Wege als Querwege über die Gebirgsketten noch mühseliger sind und weil das südliche Kulturgebiet der ambrakischen Ebene eine stärkere Anziehungskraft ausübt. Hier befinden sich daher auch die bedeutendsten Hafenplätze des Landes: heute Salachora und Prevesa, in römischer und byzantinischer Zeit Nikopolis. Die ambrakische Ebene hat durch ihre Fruchtbarkeit und durch die Gunst der Verkehrslage von jeher die Rolle eines Brennpunktes des wirtschaftlichen und politischen Lebens gespielt. Die dorische Koloniegründung Ambrakia entwickelte sich zu einem machtvollen Agrarstaat und wurde der natürliche Rivale von Kerkyra. Mit der Angliederung an das molossisch-epirotische Reich wurde es die glänzende Hauptstadt des Königs Pyrrhos und gelangte so für kurze Jahrzehnte zu weltgeschichtlicher Bedeutung. Nach dem Niedergang Ambrakias liess die Gunst der Lage in diesem Raume andere Verkehrsmittelpunkte entstehen: im ausgehenden Altertum Nikopolis, die stolze Schöpfung des Augustus, und im byzantinischen Mittelalter Arta, dieses wiederum an der Stelle von Ambrakia gelegen.

Die geschilderten landschaftlichen Verhältnisse machen das Hochtalgebiet von Joannina auf Grund seiner wirtschaftlichen Kraft zur natürlichen Keimzelle eines epirotischen Gesamtstaates. Dazu kommt als wichtiges Moment die militärisch schwer angreifbare Lage.

Von fast allen Seiten (ausser im Nordwesten, zum Drynos- und Vijosa-Tal) mit hohen, nur auf beschwerlichen Passübergängen überschreitbaren Gebirgswällen umgeben, war es vor dem Zugriff einer fremden Macht sicher. In der Tat war jedesmal, wenn Albanien und Epirus einen einheitlichen Staat bildeten, das fruchtbare Becken von Joannina Ausgangspunkt und Mittelpunkt gewesen. Dreimal hat bisher diese Landschaft ihre staatenbildende Kraft offenbart. Das erste Mal unter König Pyrrhos, der von dieser Ebene, dem Stammland der Molosser, aus Epirus und ganz Mittel- und Nordgriechenland unterwarf. Dann im Besitz der Küste und ihrer Inseln, liess er sich durch kühne Herrschaftsträume über das Meer locken nach Italien zum Kampf gegen die Römer. Das zweite Mal im 13. Jahrhundert n. Chr., als sich nach dem Auseinanderbrechen des oströmischen Reiches im Unglücksjahr 1204 aus dem allgemeinen Chaos in Epirus ein nationalgriechischer Staat unter dem Despoten Michael Dukas (1204—1214) bildete. Als Mittelpunkt wurde mit sicherem Blick zunächst Joannina gewählt, das inmitten gewaltiger Bergketten vor dem Angriff eines Kreuzheeres sicher war. Das dritte Mal im 19. Jahrhundert, als sich der albanische Räuberhäuptling Ali Tepeleni zum Pascha von Joannina machte und von hier aus nach und nach durch Gewalt, Bestechung und Hinterlist das ganze festländische Griechenland unter seine Herrschaft brachte. Die Oberherrschaft des Sultans wurde zur juristischen Fiktion. Die europäischen Grossmächte verhandelten mit Ali Pascha wie mit einer selbständigen Macht. Der Kampf zwischen Napoleon und England spiegelte sich in dem Gegenspiel der französischen und englischen Diplomaten am Hofe von Joannina.³²⁾ Die innere Schwäche dieses Staates zeigte sich aber darin, dass er, als es zum offenen Ausbruch des Kampfes mit der Pforte kam, sofort in seine Einzellandschaften auseinanderbrach (1820).

Diese Grosstaatenbildungen mit Molossien als Kernlandschaft haben geopolitische Grundzüge gemeinsam, die durch das Gesetz des landschaftlichen Raumes vorgeschrieben sind. Sie sind in Zeiten entstanden, da in den umliegenden Gebieten ein machtpolitisches Vakuum herrschte, das die militärisch-politische Ausdehnungskraft des Berglandes Epirus anlockte. Zur Zeit des Pyrrhos war es das Durcheinander der Diadochen, im 13. nachchristlichen Jahrhundert die vollständige Auflösung des oströmischen Reiches in seine natürlichen Landschaften, im 19. Jahrhundert das Versagen der türkischen Zentralgewalt. Der Kernlandschaft Innerepirus werden zunächst die Nachbarlandschaften angegliedert: die chaonische, thessalische und ambrakische Ebene, Akarnanien und Aitolien (beim

³²⁾ A. Boppe, *L'Albanie et Napoléon (1797—1814)*. Paris 1914.

Fehlen einer feindlichen Adriagrossmacht auch die Ionischen Inseln), Thessalien, das westliche Makedonien und Albanien. In dem gewaltig erweiterten Rahmen des neuen Grossstaates (»Gross-Epirus«) kann nunmehr die Kernlandschaft nicht mehr Schwerpunkt und Mittelpunkt sein. Die wirtschaftliche Kraft ist zu gering, die Verkehrslage für eine Hauptstadt zu ungünstig. Die reiche und nach allen Seiten verkehrsoffene Ebene um den ambrakischen Golf bot sich zunächst als natürlicher neuer Mittelpunkt. Dorthin verlegten Pyrrhos und die Despoten des 13. Jahrhunderts ihre Residenzen (Ambrakia bezw. Arta). Ali Pascha konnte sich aus militärischen Gründen nicht dazu entschliessen, weil die ganze Landschaft damals von den Franzosen beherrscht wurde, die als Nachfolger der Venezianer in dem festen Preveza lagen. Die zwangsläufige Notwendigkeit der Erweiterung und Abrundung des Herrschaftsgebietes ging jedoch noch über die Gewinnung der Nachbarlandschaften hinaus. Die Richtung dieses weiteren Strebens war in den einzelnen Fällen verschieden. Pyrrhos dachte wohl an ein Adria-Reich, den Despoten des 13. Jahrhunderts n. Chr. war Konstantinopel und die Wiederherstellung des oströmischen Reiches das ersehnte Ziel, Ali Pascha schuf sich einen nur dem Namen nach von der Pforte abhängigen Staat, der von Mittelalbanien bis zur Peloponnes reichte. Wenn er glaubte, diesen Besitzstand im Ernstfall verteidigen zu können, so ist dies nur ein Beweis für seine politische Kurzsichtigkeit. Das Streben, »Gross-Epirus« zu einem Grossreich zu erweitern, war in keinem Fall von Erfolg belohnt. Beim Zusammenstoss mit einer benachbarten Grossmacht zerstoben die phantastischen Herrschaftspläne. Die Schuld daran trägt die innere landschaftliche und völkische Uneinheitlichkeit, das Fehlen eines natürlichen Mittelpunktes, der eine straffe Leitung ermöglicht hätte, und das Fehlen natürlicher Grenzen. Diese Mängel fielen entscheidend ins Gewicht gegenüber einem feindlichen Grossstaat (Rom bezw. Bulgarien), der landschaftlich und völkisch eine geschlossene Einheit bildete. »Gross-Epirus« musste in einem solchen Kampfe schliesslich unterliegen, selbst wenn es sich zunächst im Felde als überlegen erwies. Eine entscheidende Niederlage, die den Grossreichsplänen ein Ende machte, führte dann zwangsläufig über kurz oder lang zu dem Auseinanderfallen von »Gross-Epirus« in verschiedene Einzellandschaften, die im engen Rahmen ihr eigengeschichtliches Leben führten, bis eine benachbarte Grossmacht sie angliederte.

So zeigt die Geschichte von Albanien und Epirus drei mögliche Formen staatlichen Lebens. Bei dem Fehlen einer starken benachbarten Grossmacht spielt sich die Geschichte in zahlreichen kleinen Stammesstaaten ab, entsprechend der Zerrissenheit des land-

schaftlichen Raumes. Nur in Zeiten des Chaos kann dann eine grosse Hand vorübergehend nach der Herrschaft über die Nachbargebiete greifen. Der so entstehende Grosstaat ist ein Eintagsgebilde, das beim Zusammenstoss mit einer in sich gefestigten Grossmacht in seine natürlichen Bestandteile auseinanderbrechen muss. Damit kehrt der ursprüngliche Zustand verschiedener kleiner Stammesstaaten wieder — Geschichte ausserhalb der Weltgeschichte.

Dieser Zustand findet mit dem Eingreifen eines starken Nachbarstaates ein Ende. Anreiz zu einem solchen Eingreifen bieten weniger die Reichtümer des Landes, sondern vielmehr die geopolitische Verkehrslage. Albanien ist das grosse Durchgangsland des Balkan nach der Adria. Die Senke des Shkumbi-Tales bildet die bequemste Verbindung zwischen der Adria und Makedonien, und die Strasse von der Skutari-Ebene nach der Metohija stellt den nächsten Weg in das Gebiet der mittleren Donau dar. Jede benachbarte Grossmacht musste versuchen, um dieser wichtigen Verkehrswege willen die Hand auf Albanien zu legen. So tobt seit über zwei Jahrtausenden der Kampf um Albanien jeweils zwischen der herrschenden Adriamacht und der herrschenden Balkanmacht. In der doppelten Bedeutung als Brückenkopf der Balkanhalbinsel und als Sperrfort der Adria liegt das geschichtliche Schicksal Albaniens beschlossen. Das adriatische Meer³³⁾ mit seiner geringen Breitenausdehnung fordert von Natur zur Bildung eines zirkummarinen Staates auf. Am vollständigsten — abgesehen vom römischen Reich — ist der Versuch dazu in dem venezianischen Reich gelungen, dessen Tradition Napoleon I. (Königreich Italien, Illyrische Provinzen, Ionische Inseln) und dann das neue Italien wieder aufgenommen haben. Die verwundbare Stelle jeder Adriaherrschaft ist die Strasse von Otranto. Daher wird die herrschende Adriamacht immer versuchen müssen, beide Gestade der Adria in ihre Hand zu bringen. Auch die herrschende Macht in Unteritalien hat ein Lebensinteresse daran, die gegenüber liegende Küste Albaniens zu besitzen. Es wurzelt dieses Streben schon in dem geopolitischen Gesetz der Nachbarfeindschaft. Die herrschende Macht in Unteritalien will sich gegen gefährliche Angriffe sichern dadurch, dass sie die einzig mögliche Ausgangsbasis des Gegners in Besitz nimmt. Eine Balkanmacht braucht einen Angriff weniger zu fürchten. Die albanischen Küsten mit ihrem Dünen- und Lagunengürtel und die versumpfte Küstenebene erschweren ein rasches Vordringen des Feindes. Nach Überwindung der

³³⁾ Über die Adriafrage in der Geschichte vgl. *** [= O. Randi], *L'Adriatico*. Studio geografico, storico e politico. Milano 1914. S. 61—295. Josef März, *Die Adriafrage*. Berlin-Grünwald 1933 (= Zeitschrift für Geopolitik. Beiheft 11). S. 209—318.

schwierigen niederalbanischen Küstenebene trifft der Stoss immer noch nicht das Herz der Balkanmacht, sondern es beginnt erst ein ebenso beschwerlicher Marsch durch das inneralbanische Bergland. So erklärt es sich, dass die Stossrichtung im Kampf um beide Gestade der Strasse von Otranto überwiegend von Westen nach Osten verläuft. Fast ununterbrochen ging der Kampf. Die ursprüngliche Herrschaft der Illyrier wird durch die der griechischen Koloniegründungen abgelöst. Am Anfang des 4. vorchristlichen Jahrhunderts gliedert Dionysios d. Aeltere von Syrakus die Ostküste der Adria durch Bündnisse und Koloniegründungen vorübergehend seinem politischen Einflussgebiet ein. Ein Jahrhundert später denkt Pyrrhos an die Schaffung eines Adriareiches durch die Unterwerfung Unteritaliens. Am Ende des 3. Jahrhunderts v. Chr. beginnt das Eingreifen Roms, der jungen Grossmacht des Westens. Im 2. Jahrhundert werden Albanien und Epirus römisch, die Adria ist römisches Binnenmeer. Der Kampf um die Adria ruht von da an. Nur die entscheidenden Kämpfe um die Alleinherrschaft zwischen Caesar und Pompejus und dann zwischen Oktavian und Antonius zeigen Albanien von neuem als Schauplatz weltgeschichtlicher Kämpfe zwischen Westen und Osten. In Albanien und den Nachbarlandschaften fiel beidesmal die Entscheidung. Damit verstummt der Kampf um die Adria auf mehr als ein Jahrtausend. Die Stürme der Völkerwanderung und die Raubzüge slavischer und sarazenischer Korsarengeschwader vermochten es nicht, die sichere Herrschaft Ostroms über die Strasse von Otranto zu erschüttern. Erst die Entstehung der normannischen Grossmacht in Unteritalien im 11. Jahrhundert stellte den Zustand des Kampfes wieder her. Die Normannen griffen im Laufe des 11., 12. und 13. Jahrhunderts wiederholt (1081, 1146, 1185) nach Albanien. Ihre Absicht war dabei weniger, sich gegen etwaige Angriffe zu sichern, als vielmehr ihre Herrschaft über die Balkanhalbinsel aufzurichten. Der Zusammenbruch des oströmischen Reiches im Jahre 1204 liess ein Despotat Epirus mit dem Mittelpunkt Joannina (später Arta) entstehen, das auch Albanien umfasste. Dann kam wieder ein Stoss von Westen. Um die Mitte des 13. Jahrhunderts besetzte Karl I. von Anjou Mittelalbanien, das von da ab ein »Königreich Albanien« mit der Hauptstadt Durazzo bildete (1271—1368). Das 14. und beginnende 15. Jahrhundert ist die Zeit der Kleinstaaten, die, mehr oder weniger von Venedig abhängig, unter sich meist in Händeln leben. Der Türkensturm fegte alle dann hinweg. Damit war Albanien wieder auf ein halbes Jahrtausend der Balkanmacht angegliedert. Der Kampf zwischen Westen und Osten ruhte. Erst seit der Schaffung eines eigenen Staates Albanien (1912) lebte der Kampf

wieder auf in der Form des Gegenspiels zwischen Italien und Oesterreich-Ungarn bezw. Jugoslawien.

Albanien war wegen seiner Lage immer umkämpftes Durchgangsland von Westen nach Osten. Der Kampf ging um zwei Dinge: um die Küste, deren Besitz die Strasse von Otranto sichert, und um die Verkehrswege durch das Shkumbi-Tal und das Drin-Bergland, die den Weg in das Herz der Balkanhalbinsel öffnen. Links und rechts vom Shkumbi-Tal liegen die zwei Sperrforts: das süd-albanisch-epirotische und das nordalbanische Bergland. Sie sind in ihrer Eigenschaft als aktive Räume von entscheidender Bedeutung für das geschichtliche Schicksal des passiven Raumes von Nieder-albanien.

Ein auf Grund seiner geopolitischen Schlüssellage ähnlich umstrittenes Gebiet wie Albanien sind die Jonischen Inseln. Sie sind — vor allem das nach Norden vorgeschobene Korfu — wichtige Stationen auf dem Seeweg von Griechenland nach Italien und aus dem Jonischen in das Adriatische Meer. In der Hand einer starken Seemacht entscheiden sie über die Vormachtstellung im Jonischen Meer und bedeuten in ihrer Flankenstellung eine ständige gefährliche Bedrohung jeder fremden Herrschaft über Albanien und die Strasse von Otranto. In allen Kämpfen zwischen Westen und Osten um diese Herrschaft spielten sie daher eine bedeutende Rolle. Die herrschende Macht musste stets suchen, die Inseln in ihre Hand zu bringen. Im Besitz der Inseln lösen sich so im Laufe der Jahrtausende alle herrschenden Seemächte ab: Zuerst die Illyrier, dann Korinth, Dionysios d. Ältere, Pyrrhos, Rom, Ostrom, im späten Mittelalter und in der Neuzeit (1401—1797) die Venezianer, denen die Franzosen (1797—1799) und Engländer (1809—1863) folgten. Eine Ausnützung der beherrschenden Lage, eine selbständige geschichtliche Rolle, war den Inseln durch die Enge des Siedlungsraumes verwehrt. Nur in Zeiten der kleinstaatlichen Gleichgewichtslage — im 6. — 3. Jahrhundert v. Chr. — erfreuten sich die Inseln staatlicher Selbständigkeit, die sie freilich nur durch den diplomatischen Anschluss an eine stärkere Macht (Athen, Sparta) oder an eine Koalition behaupten konnten und oft teuer bezahlen mussten.

Aus unserer Betrachtung ergibt sich, dass das Staatsgebiet des heutigen Albanien keine natürliche Raumeinheit ist. Nach Landschaftsgliederung, Bodenbeschaffenheit, Klima und Pflanzendecke zerfällt es in zwei grosse Teile: Nordalbanien und Südalbanien. Nordalbanien weist ähnliche Verhältnisse auf wie die Nachbarlandschaften Montenegros und Altserbiens. Südalbanien bildet in geographischer Hinsicht mit Epirus ein unzertrennliches Ganze. Eine Grenzziehung zwischen Südalbanien und Epirus auf Grund geo-

graphischer Tatsachen ist unmöglich. Eine Betrachtung der geschichtlichen Entwicklung bestätigt dieses Ergebnis. Nord- und Südalbanien haben in der Geschichte ein verschiedenes Schicksal gehabt. In der Shkumbi-Senke, der Grenze zwischen beiden Landschaften, verlief fast immer eine Staats- oder Provinzgrenze. Nordalbanien blieb bei dem Fehlen einer starken Nachbarmacht dem Kleinstaatenchaos überlassen. Unter den verschiedenen Bergkantonen Nordalbaniens hatte keiner ein so starkes natürliches Übergewicht, dass er zur Kernlandschaft einer Staatenbildung wurde. Eine besondere Rolle spielte nur das abgeschlossene Mati-Becken als politisches und geistiges Widerstandszentrum des Albanertums gegen auswärtige Bedrohung und fremde Kultureinflüsse. Eine gesamtalbanische Staatenbildung konnte aber auch vom Mati-Becken nicht ausgehen. Der machtpolitische Einfluss des Stammesstaates im Mati-Becken ist nie über regionale Reichweite hinausgelangt. Die nördlich angrenzenden Landschaften, das Bergland am Drin und das Bergland der nordalbanischen Alpen lagen ausserhalb seines Einflussbereiches, sie gehören schon in das politische Kraftfeld der altserbischen Beckenlandschaften.

In Südalbanien ist die Landschaft in ähnlicher Weise von schicksalhafter Bedeutung für das geschichtliche Schicksal geworden. Auch hier ist der auf den einzelnen Bergkanton beschränkte Stammesstaat die gewöhnliche politische Lebensform. Das Schwergewicht des mittelepirotischen Hochtalbeckens von Joannina war jedoch so stark, dass auch die südalbanischen Landschaften sich seinem Kraftfeld nicht entziehen konnten. Wenn es von diesem Mittelpunkt aus zu einer grossepirotischen Staatenbildung kam, dann gehörte Südalbanien immer in den Rahmen dieses Staates. Die Landschaftsgrenze der Shkumbi-Senke bedeutete dann auch die Nordgrenze einer solchen grossepirotischen Staatsbildung. In den Zeiten, da Nord- und Südalbanien politisch in einem Staate vereinigt waren, bildete die Shkumbi-Senke wenigstens eine Provinz- und Verwaltungsgrenze, in römisch-frühbyzantinischer Zeit zwischen den Provinzen Epirus Nova und Praevalis, in türkischer Zeit zwischen den Vilajets Joannina und Skutari. Erst das Erwachen des albanischen Nationalbewusstseins (Entwicklung einer albanischen Schriftsprache im 19. Jh.; Liga von Prizren 1878) hat es vermocht, diesen starken natürlichen Trennungsstrich durch den Gedanken der volkstümlich-mässigen Zusammengehörigkeit zu überbrücken oder auszulösen. Der nationale Gedanke hat in Albanien allen natürlichen Gegebenheiten des Landschaftsraumes zum Trotz, die immer wieder — wie die Geschichte zeigt — dieses Land in zwei verschiedene politische Einflussgebiete — nördlich und südlich des Shkumbi — geteilt haben, den geographisch und wirtschaftlich durchaus unein-

heitlichen Siedlungsraum des albanischen Volkes in einen Staat zusammengefasst. Diese politische Lösung wird so lange von Bestand sein, als das nationalstaatliche Denken den politischen Zukunftswillen des albanischen Volkes beherrscht. Der Tag, an dem dieses nationalstaatliche Denken durch ein politisches Denken nach anderen Wertmassstäben abgelöst würde, wäre der letzte Tag des albanischen Einheitsstaates. Die natürlichen Gegebenheiten des Landschaftsraumes würden zwangsläufig wieder die alte Zweiteilung in ein Nordgebiet mit dem Mittelpunkt Skutari und ein Südgebiet mit dem Mittelpunkt Joannina herbeiführen.

Breslau

Georg Stadtmüller

Les figurines anthropomorphes en os du Sud-Est de l'Europe, pendant la période énéolithique^{*)}

La plastique anthropomorphe et zoomorphe est assurément caractéristique pour les civilisations néo-énéolithiques du Sud-Est de l'Europe. En dehors de l'Egée et de l'Asie Antérieure — avec lesquelles le Sud-Est de l'Europe a été toujours en rapports pendant les époques préhistoriques — aucune autre région de l'ancien monde n'a fourni une plastique si nombreuse et d'une telle variété que le Sud-Est de l'Europe.

Cependant, tandis que les figurines en argile se retrouvent dans tout le Sud-Est de l'Europe et remontent jusqu'au centre de notre continent (Tchécoslovaquie) pendant la période énéolithique, il semble qu'au contraire les représentations plastiques en os ne soient pas caractéristiques pour toute cette région. Les découvertes faites jusqu'à présent, soit par hasard, soit dans les fouilles systématiques, ont montré que pendant cette période les figurines en os sont plus spécialement répandues dans la région balkano-danubienne — civilisation énéolithique de type Gumelnița¹⁾. Cette région s'étend de la

*) Cette étude a été écrite au mois de janvier 1935, mais — par suite de différentes circonstances — elle n'a pu être publiée jusqu'à présent. Son point de départ était un article écrit par nous, en roumain, il y a sept ans (cf. Vladimir Dumitrescu, *Figurinele antropomorfe de os din civilizația eneolitică balcano-danubiană*, dans le volume «Inchinare lui N. Jorga», Cluj, 1931, p. 156—166). Nous avons respecté ici le texte de 1935, sauf quelques petites retouches que nous avons jugées absolument nécessaires.

¹⁾ Les figurines en os de Bulgarie ont été jadis étudiées par le regretté archéologue bulgare A. Tchilinghirov (*Kosti idoli ot praistoričnoto selište*, dans *Sbornik*, XXX, 2, Sofia 1909, p. 1—54; *Izvestia-Bulletin*, I, Sofia 1910, p. 105—110; *ibidem*, II, 1911, p. 81—84; *Zwei Marmorfiguren aus Bulgarien*, dans la *Prähist. Zeitschrift*, VII (1915), p. 215 et suiv. Malheureusement la principale étude de A. Tchilinghirov est écrite uniquement en bulgare.

plaine valaque, au nord du Danube, jusqu'au Sud des Balkans (bassin du fleuve Maritza). Au Nord et à l'Ouest de cette région balkano-danubienne, les idoles en os sont de beaucoup plus rares: jusqu'à présent les figurines anthropomorphes en os manquent presque totalement dans la civilisation énéolithique à céramique peinte de type Cucuteni²). A l'Ouest, en Yougoslavie³), on a découvert quelques exemplaires assez contestables; à Čoka il paraît qu'on a trouvé quelques pièces pareilles à celles de Vinča. Quant au Sud de la péninsule des Balkans, on peut dire que les figurines en os découvertes en Thessalie⁴) sont des apparitions isolées.

*

Les figurines en os découvertes jusqu'à présent sont exclusivement anthropomorphes⁵); elles sont toutes très schématiques. On peut les diviser en quatre groupes, dont un seulement tient plus ou moins compte de la réalité; les figurines des autres groupes poussent le schématisme si loin qu'elles remplacent complètement la forme à reproduire par une autre qui n'a rien à voir avec la réalité.

Au fait, la reproduction plastique du corps humain (ou du moins de la divinité anthropomorphe, ce qui revient au même)

Récemment, M. V. Mikov a étudié les idoles préhistoriques de Bulgarie, mais son article est écrit lui-aussi en bulgare, avec un très court résumé en français (cf. Les idoles préhistoriques en Bulgarie, dans *Izvestiia*, VIII (1934), p. 183—214).

²) La seule exception est un fragment de figurine plate en os découvert à Koszyłowce, en Galicie, qui diffère totalement des figurines décrites plus loin. La tête est ronde et petite, le cou très court, deux trous aux angles (les épaules); la partie inférieure manque. Cf. Ch. Hadaczek, La colonie industrielle de Koszyłowce, Album des fouilles, Lwów 1914, pl. V, no. 26.

³) M. M. Vasić, Die Hauptergebnisse der prähist. Ausgrabung in Vinča im Jahre 1908, dans *Prähist. Zeitschr.*, II, 1914, p. 23 et suiv., pl. 9, no. 1. Voir aussi M. M. Vasić, *Preistoriska Vinča*, I, Belgrade 1932, p. 40—41, pl. XVI, nos. 80—88.

⁴) Cf. Chr. Tsountas, Αἱ προϊστορικαὶ ἀκροπόλεις Διμηνίου καὶ Σέσκλου, Athènes 1908, col. 306, fig. 230. D'ailleurs, nous croyons que ces prétendues «idoles amorphes en os» (Tsountas, loc. cit.) n'ont pas été des figurines, mais bien d'autres objets.

⁵) La seule figurine zoomorphe en os (une tête de boeuf plate) que nous connaissions dans le Sud-Est de l'Europe a été trouvée à Bilcze-Zlote; cf. Ch. Hadaczek, op. cit., pl. V, no. 23. Toutefois, M. I. Nestor pense que deux des figurines prismatiques en os trouvées à Glina (Roumanie) représentent des animaux, parce que «elles gardent leur équilibre quand on les pose debout, sans avoir subi aucune modification à cette fin» (Fouilles de Glina, dans *Dacia*, III—IV, p. 233). Nous croyons cependant qu'il s'agit de figurines anthropomorphes, parce qu'elles sont pareilles aux autres idoles de ce type.

impose les formes en relief, en ronde-bosse. Les figurines en os du groupe le plus «réaliste» sont presque toujours plates ou tout au plus un peu bombées, par le fait qu'elles ont été taillées dans un os arqué. Par conséquent, elles ne reproduisent que les contours de la forme humaine. Cette déformation qui rend les volumes par des formes plates, doit être expliquée par le matériel subjectif (l'os), mais aussi par le schématisme accentué qui est un des traits caractéristiques aux civilisations énéolithiques du Sud-Est de l'Europe.

Les stations préhistoriques de Roumanie et de Bulgarie, dans lesquelles on a découvert des figurines anthropomorphes en os, appartiennent à la civilisation énéolithique balkano-danubienne de type Gumelnița. Presque toutes ces stations ont deux ou plusieurs couches de culture. Grâce aux données de la stratigraphie, on a pu établir que les figurines des groupes nos. I et III appartiennent tant à la phase A qu'à la phase B de la civilisation Gumelnița, tandis que les figurines du IV^e groupe appartiennent exclusivement à la phase plus récente, B. Les exemplaires découverts à Vinča — appartenant au groupe no. II — ont été trouvés seulement dans les couches profondes de la station, entre 9,1 m. et 6 m. de profondeur. Il faut remarquer qu'on n'a pas trouvé jusqu'à présent aucune figurine en os parmi les restes de la civilisation de type Boian A; celle-ci est la plus ancienne civilisation néo-énéolithique connue sur le territoire balkano-danubien. D'ailleurs, jusqu'aux dernières fouilles de 1934, la plastique en argile y faisait également défaut⁶⁾.

*

I. — Le premier groupe (v. fig. 1) est représenté par des exemplaires assez nombreux découverts dans plusieurs stations de Roumanie⁷⁾ et de Bulgarie⁸⁾. Toutes ces figurines appartiennent à la civilisation de type Gumelnița, à l'exception d'une seule pièce découverte à Bod-Priesterhügel près de Brașov⁹⁾ (en Transylvanie),

⁶⁾ On n'a trouvé aucune figurine anthropomorphe ou zoomorphe — en argile ou en os — pas même dans la station de Vidra, dans laquelle la couche Boian A a été explorée sur une étendue assez vaste (cf. D. V. Rosetti, *Săpăturile de la Vidra, raport preliminar*, București 1934, p. 18).

⁷⁾ A Calomfirești, Balaci, Atmageaua - Tătărăscă (inédites, au Musée National des Antiquités de Bucarest); à Căscioarele (Gh. Ștefan, *Les fouilles de Căscioarele, dans Dacia*, II, p. 184—185 et fig. 44 nos. 4—8); à Glina (I. Nestor, loc. cit., p. 233), etc.

⁸⁾ V. Mikov, *Izvestiia*, 1926/1927, p. 269, fig. 101; etc.

⁹⁾ H. Schroller, *Ein Knochenidol vom Priesterhügel bei Brenndorf, Siebenbürgen*, dans *Mannus*, VI, *Ergänzungsband*, p. 232—235; cf. aussi H. Schroller, *Die Stein- und Kupferzeit Siebenbürgens*, Berlin 1933, p. 57, pl. 40, no. 5.

dans une station à céramique peinte de type Ariuşd-Cucuteni A. Elles sont en forme de prisme triangulaire, étant taillées dans les os de la patte du sanglier¹⁰); l'os a été toujours poli, mais on n'a fait presque aucune retouche. Sur la partie supérieure — qui représente la tête — il y a le nez «en bec d'oiseau»; quelques figurines portent l'indication des yeux: un point incisé de chaque côté du nez¹¹). D'autres exemplaires ont deux trous latéraux, indiquant probablement les yeux, sinon les oreilles¹²). Il y a même des pièces ayant deux paires de trous¹³).

Les figurines de ce groupe, découvertes dans les deux phases (A et B) de la civilisation néolithique de type Gumelniţa, représentent une forme propre à cette civilisation¹⁴). D'autant plus, que le seul exemplaire découvert dans une station qui ne soit pas de type Gumelniţa (la figurine de Bod; v. note no. 9), ne peut en aucun cas être plus ancien que les premiers exemplaires de la civilisation balkano-danubienne. Par conséquent, la présence de cette figurine en Transylvanie doit être expliquée par la diffusion du type danubien au Nord des Carpathes¹⁵).

*

II. — Le deuxième groupe est formé par quelques figurines plates (v. fig. 2) découvertes en Bulgarie¹⁶), Roumanie¹⁷), Yougo-

¹⁰) H. Schroller, *Die Stein- und Kupferzeit Siebenbürgens*, p. 57.

¹¹) Gh. Ştefan, *op. cit.*, p. 185 (cf. fig. 44, no. 6, p. 188); J. Nestor, *loc. cit.*

¹²) Gh. Ştefan, *op. cit.*, fig. 44, no. 4.

¹³) V. Mikov, *Les idoles préhistoriques*, fig. 134, no. 3.

¹⁴) Dans la couche Vidra II A (= Gumelniţa A₁), qui est la plus ancienne de la phase Gumelniţa A, on n'a trouvé jusqu'à présent aucune figurine de ce type; elles apparaissent seulement dès la couche Vidra II B (cf. D. V. Rosetti, *loc. cit.*, p. 40).

¹⁵) L'analogie établie par H. Schroller (*Ein Knochenidol etc.*, p. 235) entre les figurines prismatiques en os et une des figurines schématiques de Căscioarele (cf. *Dacia* II, p. 179, fig. 40, no. 4) est exacte. Cependant, la correspondance entre les figurines en os de ce groupe et les figurines en argile est plus étroite, si on compare les premières aux figurines en argile trouvées à Kodjadermen (*Izvestiia*, 1916/1918, p. 139, fig. 144), auxquelles elles sont tout-à-fait pareilles. Il n'est pas impossible que les prototypes de ces figurines en os soient les figurines en argile. D'autre part, les dernières découvertes de Chypre semblent montrer qu'on pourrait rechercher l'origine de ce prototype en argile dans la Méditerranée orientale (cf. Vladimir Dumitrescu, *La plastique anthropomorphe en argile de la civilisation néolithique de type Gumelniţa*, dans *Ipek*, 1932/1933, p. 49—72; cf. p. 72).

¹⁶) R. Popoff, *Le tumulus de Devebargan*, dans *Godišnik na Muzej*, 1922/1925, p. 84, fig. 143. Quelques exemplaires qui pourraient appartenir à ce groupe ont été décrits par M. Mikov dans le premier groupe des idoles plates (type II, 1); *Les idoles préhistoriques*, fig. 135.

¹⁷) D. V. Rosetti, *loc. cit.*, p. 20, fig. 31—33.

slavie¹⁸) et Hongrie¹⁹). Les exemplaires de Roumanie (Vidra) ont été trouvés dans la couche II A (= Gumelnița A 1), tandis que les figurines de Yougoslavie (Vinča) appartiennent aux couches profondes (de 6 m. à 9,1 m. de profondeur).

Les figurines de Vidra (Roumanie) et de Devebargan (Bulgarie) ont la tête en losange, avec un point incisé juste au milieu, et le corps terminé en pointe à la partie inférieure; cependant, le corps est quelquefois rectangulaire. On a même trouvé à Vidra une figurine où la séparation des trois parties: tête, tronc, partie inférieure du corps, est indiquée par des entailles latérales. Quelques-unes des figurines de Vinča ont la partie supérieure arrondie — ce qui pourrait figurer la tête²⁰); le corps (ou le cou?) est parfois très mince, jusqu'à mi-hauteur, où les contours s'arrondissent légèrement de deux côtés: ce sont peut-être les bras²¹). La moitié inférieure du corps est plus large et presque toujours arrondie à la base. Un autre exemplaire, à tête rhomboïdale et à corps rectangulaire²²), ressemble très bien à une des figurines de Vidra. D'autres sont entaillés à la partie supérieure²³).

Il faut cependant noter que la plupart des figurines de ce groupe est contestable, puisque leurs formes ne respectent même pas les contours du corps humain. D'ailleurs le prof. Vasić doute lui-même que les exemplaires de Vinča soient des figurines: il se demande si nous ne sommes pas en présence de spatules plutôt que d'idoles²⁴). Toutefois, quelques-unes ressemblent aux figurines en os découvertes à Hissarlık — analogie signalée par M. Vasić après ses premières découvertes de Vinča²⁵). D'autre part, les exemplaires à petits bras et à long cou ressemblent à quelques-unes des idoles plates en pierre trouvées en Thessalie²⁶).

*

III. — Le troisième groupe comprend un nombre très grand de figurines en os découvertes dans presque toutes les stations de la civilisation balkano-danubienne de type Gumelnița²⁷) (v. fig. 3,

¹⁸) M. M. Vasić, les deux ouvrages cités.

¹⁹) D. V. Rosetti, loc. cit., p. 52.

²⁰) M. M. Vasić, *Preistoriska Vinča*, I, pl. XVI, no. 87.

²¹) Ibidem; cf. aussi l'article de la *Prähist. Zeitschrift*, II, pl. 9, no. 1.

²²) *Preistoriska Vinča*, I, pl. XVI, no. 81.

²³) Ibidem, pl. XVI, nos. 80, 82; etc.

²⁴) Ibidem, pl. 40—41.

²⁵) H. Schmidt, *Schliemann's Sammlung*, p. 280, no. 2624; M. M. Vasić, *Prähist. Zeitschr.*, 1910, p. 28.

²⁶) Chr. Tsountas, op. cit., pl. 37, no. 12; pl. 38, no. 3.

²⁷) Seure-Degrad, *Exploration de quelques tells, dans le Bull. corr. hell.*, 1906, p. 415, fig. 57; A. Tchilinghirov, *Sbornik*, loc. cit. et *Izvestia*,

4 et 5). Elles ont été trouvées dans les couches appartenant aux deux phases — **A** et **B** — de cette civilisation; l'affirmation de H. Schroller²⁸), selon laquelle ces figurines appartiendraient exclusivement à la couche plus récente, **B**, ne correspond pas à la réalité; s'il y a des stations dans lesquelles les figurines du groupe no. III ont été trouvées seulement dans la phase **B**, il y en a d'autres stations dans lesquelles les figurines en os de ce groupe ont été découvertes dans les deux couches — **A** et **B** (Gumelnița,²⁹) Sultana³⁰), Vidra³¹); il faut cependant préciser que dans la couche Vidra II A, qui correspond aux débuts de la phase **A** de Gumelnița, ces figurines manquent jusqu'à présent. Par conséquent, il n'est nullement exact que les figurines plates de ce groupe soient plus récentes que les figurines prismatiques du groupe no. I, comme l'affirme M. Schroller; elles sont, au contraire, tout-à-fait contemporaines. Seules les figurines plates du groupe no. II sont plus anciennes que celles des groupes nos. I et III.

Toutes les figurines de ce type sont plates, c'est-à-dire qu'il ne s'agit jamais de représentations en ronde-bosse, même si quelques-unes de ces figurines sont plus ou moins bombées³²). Elles ne dépassent jamais 15 cm. de hauteur; la plupart ont même moins de 10 cm. de hauteur. On peut dire sans exagération qu'il n'y a pas deux exemplaires identiques. Mais il est évidemment impossible

1911, p. 81—84; R. Popov, *Izvestia*, 1916—1918, p. 93, fig. 82; Hoernes-Menghin, *Urgeschichte d. bildend. Kunst*, p. 317, fig. 1—3; M. Ebert, *Reallexikon d. Vorg.*, VII, pl. 92; R. Popoff, *Beiträge zur Vorgeschichte Bulgariens*, dans la *Präh. Zeitschrift*, IV, p. 88 et suiv., fig. 13; G. Kazarov, *Vorgeschichtliches aus Bulgarien*, dans la *Wiener Präh. Zeitschr.*, XII, 1925, p. 37—39, fig. 3; V. Mikov, *Izvestia*, 1926—1927, p. 279, fig. 102; *Les idoles préhistoriques*, p. 203, fig. 135 et p. 204, fig. 136. — J. Andrieșescu, *Fouilles de Sultana*, dans *Dacia*, I, p. 104—106, pl. XXXVI—XXXVII; Vladimir Dumitrescu, *Découvertes de Gumelnița*, dans *Dacia*, I, p. 339, fig. 10 no. 7, et *Fouilles de Gumelnița*, dans *Dacia*, II, p. 88, fig. 66 nos. 2—5; Gh. Ștefan, *op. cit.*, p. 190, fig. 44, nos. 1—3; J. Nestor, *loc. cit.*, p. 232, fig. 5, no. 3; D. V. Rosetti, *loc. cit.*, p. 22 et 28, fig. 36 et 40; D. Berciu, *Săpăturile arheologice dela Tangâră*, dans *Buletinul Muzeului Vlahca*, I (1934), p. 34, fig. 41. Outre celle-ci, il y en a beaucoup d'autres encore inédites.

²⁸) Ein Knochenidol, p. 235.

²⁹) Vladimir Dumitrescu, *Fouilles de Gumelnița*, *loc. cit.*, p. 88, fig. 66, no. 2.

³⁰) J. Andrieșescu, *op. cit.*, p. 104—105.

³¹) D. V. Rosetti, *loc. cit.*

³²) Et on ne peut pas dire qu'on ait trouvé une «figurine en os, rendue plastiquement» (D. V. Rosetti, *op. cit.*, p. 22), d'abord parce que toutes les figurines sont par définition même plastiques et ensuite parce que les figurines en ronde-bosse font complètement défaut dans cette catégorie. C'est seulement le devant de la figurine qui est un peu plus bombé.

Légendes des figures

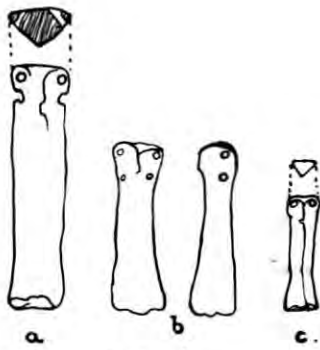


Fig. 1

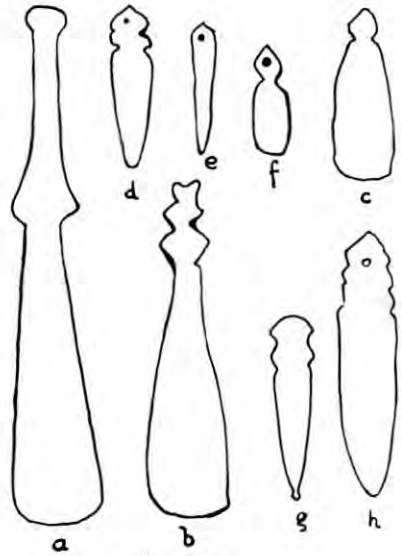


Fig. 2.

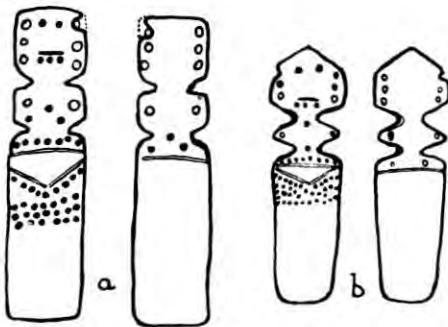


Fig. 3.

Fig 1. — *a*, Roumanie; *b*, Soutlan (Bulgarie); *c*, Glina (Roumanie).

Fig. 2. — *a*, *b*, *c*, Vinča (Yougoslavie); *d*, *e*, *f*, Vidra (Roumanie);
g, Devebargan (Bulgarie); *h*, Soutlan (Bulgarie).

Fig. 3. — *a*, Sultana (Roumanie); *b*, Rusciuk (Bulgarie).

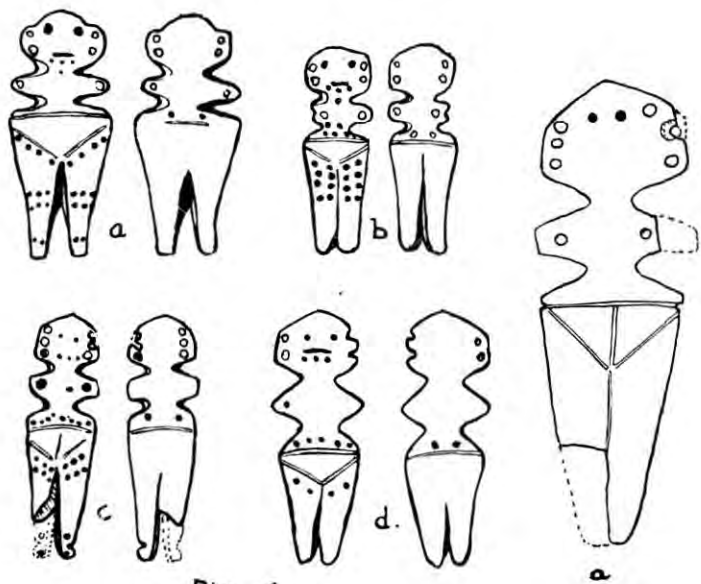


Fig 4

Fig. 4. — *a*, Ruscium (Bulgarie); *b*, Gabarevo (Bulgarie);
c, Glina (Roumanie); *d*, Sultana (Roumanie).

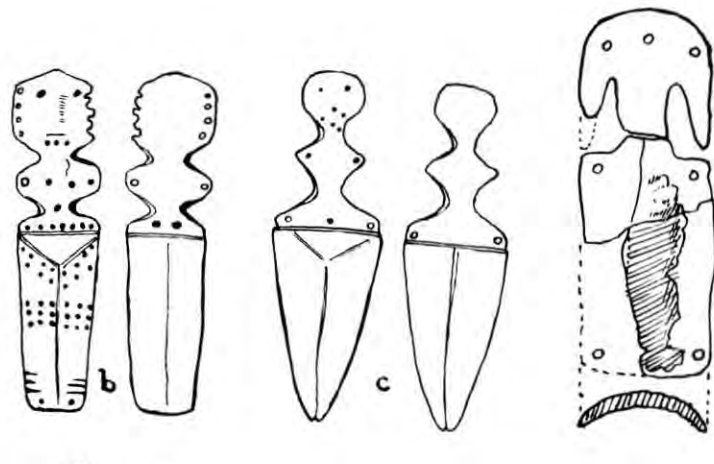


Fig. 5.

Fig. 5. — *a*, Ruscium (Bulgarie); *b* (Bulgarie); *c*, Soultan (Bulgarie),
 Fig. 6. — Gumelnița (Roumanie).

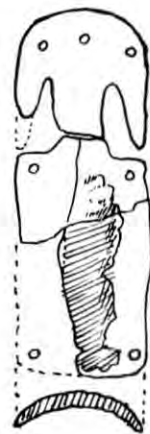


Fig. 6

de donner la description de toutes ces figurines; par conséquent, il faudra indiquer les catégories principales dans lesquelles rentrent toutes les figurines de ce troisième groupe.

Il y a deux types bien distincts et un troisième intermédiaire. Les figurines du premier type sont très éloignées de la réalité qu'elles devraient représenter; celles du deuxième type en sont plus proches. D'ailleurs il s'agit seulement des contours, parce qu'il était impossible à l'artiste préhistorique de rendre dans l'os plat les formes rondes du corps humain. Le type intermédiaire constitue la transition du premier au deuxième type.

Cependant, toutes ces figurines sont stylisées: la cause doit en être recherchée non seulement dans le matériel, qui ne permet pas des formes plus libres et plus arrondies, mais aussi dans la tournure d'esprit propre à ces populations³³).

α. — Parmi les quelques figurines appartenant au premier type (v. fig. 5), la plus caractéristique a été découverte à Sultana (Roumanie³⁴). Elle est taillée dans une plaque en os tout-à-fait rectangulaire, haute de 8 cm et large de 2 cm. Deux entailles faites de chaque côté de la plaque divisent la figurine en trois parties inégales: La partie supérieure, qui désigne la tête, est deux fois plus haute, environ, que celle du milieu, qui représente le torse; enfin, la partie inférieure du corps, des hanches à la pointe des pieds, est plus haute que les deux autres ensemble.

De chaque côté du visage il y a trois petits trous disposés en ligne verticale. Les yeux en sont marqués par deux points incisés; une ligne horizontale et quatre points incisés au-dessous, indi-

³³) A. Tchilinghirov, dans son étude de *Sbornik* (v. plus haut, note no. 1) divisait les figurines plates de Bulgarie en cinq groupes (p. 33). Cependant nous croyons que les trois types établis par nous peuvent très bien comprendre toutes les figurines plates en os du groupe no. III. Le quatrième type de Tchilinghirov, par ex. (pl. II, nos. 8—9) et un des exemplaires du cinquième type (pl. II, no. 11) ne sont que des pièces inachevées. C'est seulement le troisième type de Tchilinghirov (pl. II, no. 7) — avec la partie supérieure réduite à une simple barre verticale — qui paraît représenter une variété à part. On pourrait dire la même chose d'une figurine du V^{ème} type de Tchilinghirov (pl. II, no. 10) à formes ovales, mais je crois que c'est plutôt un exemplaire inachevé. Il est difficile d'admettre qu'il constitue le point de départ dans l'évolution typologique des figurines qui appartiennent à notre troisième groupe. M. V. Mikov, dans son récente étude sur les idoles préhistoriques, divise les figurines plates en os en quatre types, qui correspondent, plus ou moins — d'après les exemplaires caractéristiques des fig. 134—146, aux divisions adoptées par nous-mêmes.

³⁴) I. Andrieşescu, loc. cit., pl. XXXVI—XXXVII, no. 2—2a. Cependant, la plus primitive figurine de ce type a été découverte en Bulgarie (cf. A. Tchilinghirov, *Sbornik*, article cité, pl. II, no. 8): elle a été polie sur une seule face et manque complètement d'ornementation (lignes, points, etc.).

quent la bouche. Le nez n'est jamais indiqué sur les exemplaires de ce type, du moins sur ceux que je connais. Deux autres trous percent la partie centrale de la figurine. Sur la poitrine, entre les deux trous, il y a trois autres points incisés. À la partie inférieure du corps on distingue le triangle du sexe, ainsi qu'une profusion de points incisés — soit près des côtés du triangle, soit plus bas. Chez d'autres exemplaires on trouve quelques points incisés même dans le dos. La plupart des points incisés à la moitié inférieure du corps ne paraissent pas avoir de sens bien précis³⁵).

β. — Les figurines du deuxième type sont de beaucoup plus nombreuses (v. fig. 4); les plus belles ont été trouvées à Rusciuk³⁶) et à Sultana³⁷); l'exemplaire de Glina³⁸) est le plus grand.

Le corps est divisé en trois parties inégales, tout-à-fait comme chez les figurines du premier type. La tête en est parfois arrondie ou même pointue. Le torse est travaillé de la même manière; la partie inférieure est cependant beaucoup plus ouvragée: les cuisses sont fortes et arquées; les jambes sont réellement séparées.

La plus caractéristique figurine de ce type a été trouvée à Rusciuk. La tête, ovale, est percée de quatre trous, deux de chaque côté; deux points incisés indiquent les yeux; la bouche est indiquée par une ligne horizontale incisée et par quatre points incisés, dont trois placés parallèlement à la ligne et le quatrième au-dessous. Le torse a été percé de deux trous; sur la partie inférieure on a tracé le triangle du sexe et on a incisé quelques points groupés par six ou par quatre, soit tout près du triangle, soit plus bas. Les autres exemplaires n'en diffèrent que par quelques détails insignifiants.

γ. — Les figurines de type intermédiaire, sans atteindre à la perfection de celles qui appartiennent au second type, sont mieux exécutées que les figurines du premier type. La séparation des jambes par une ligne incisée qui descend de la pointe du triangle jusqu'en bas est le trait caractéristique de ce type (v. fig. 5). Le visage d'une figurine trouvée en Bulgarie est partagé en deux par une saillie verticale, qui représente sans doute le nez³⁹). D'autres figurines ont la bouche marquée par trois points incisés en ligne

³⁵) Il nous semble hors de propos de discuter à cette occasion le problème de la signification de l'ornementation des figurines en os et en argile; il suffit de rappeler les trois explications données jusqu'à présent: simple ornementation; représentation du tatouage; représentation des vêtements.

³⁶) Reallexik. d. Vorg., II, pl. 92, nos. 4—6.

³⁷) I. Andrieşescu, loc. cit., pl. XXVVI—XXXVII, nos. 1—1_a et 3—3_a.

³⁸) I. Nestor, loc. cit., p. 232, fig. 5, no. 2.

³⁹) A. Tchilinghirov, Sbornik, article cité, pl. I, no. 1.

horizontale; un quatrième point au-dessus, pourrait être lui-aussi l'indication du nez (?)⁴⁰).

Les figurines anthropomorphes en os de ce groupe (no. III), nous l'avons déjà fait remarquer, appartiennent exclusivement à la civilisation énéolithique balkano-danubienne de type Gumelnița. Les trous percés se retrouvent sur les figurines en argile de la même civilisation, ce qui nous permet d'affirmer que la plastique en os a subi l'influence de la plastique en argile. D'autre part, les figurines anthropomorphes en argile de la civilisation à céramique peinte de type Cucuteni B moldavo-ucrainienne présentent également, presque toujours, plusieurs trous sur la tête, sur les épaules et même aux hanches. Par contre, les figurines de la phase plus ancienne, Cucuteni A, ont la tête très petite et rarement percée de trous, ce qui prouve une fois de plus que la civilisation de type Gumelnița a été contemporaine non seulement à la phase Cucuteni A, mais aussi à la phase Cucuteni B⁴¹). Ce rapprochement entre les figurines en os de la civilisation énéolithique balkano-danubienne et les figurines de la deuxième période de Cucuteni a été, d'ailleurs, déjà signalé⁴²).

On peut en même temps établir des analogies avec quelques figurines en marbre trouvées en Bulgarie⁴³), bien qu'il ne soit pas sûr qu'elles appartiennent à la même civilisation énéolithique de type Gumelnița⁴⁴). Ces analogies ont été établies par A. Tchilinghirov⁴⁵) et par M. R. Popov⁴⁶). Au fait, la tête d'une figurine en os de Rusciuk est taillée exactement de la même manière que la

⁴⁰) Ibidem, pl. I, no. 4; D. V. Rosetti, op. cit., p. 28, fig. 40. D'ailleurs, il n'est pas tout-à-fait certain que le point situé en dessus de la ligne qui indique la bouche, soit la représentation du nez: d'abord, parce qu'il aurait été plus naturel d'indiquer le nez par deux points; ensuite, parce qu'on trouve sur certaine figurine de Bulgarie (cf. V. Mikov, Les idoles préhistoriques, p. 206, fig. 138, no. 4) quatre points disposés en rhombe, dont un en haut: tous ces points semblent indiquer la bouche de la figurine. En tout cas, même s'il s'agit de la représentation du nez, on doit constater qu'elle est très rarement rencontrée.

⁴¹) Ceci concorde avec les synchronismes établis par nous dans notre étude *La cronologia della ceramica dipinta dell'Europa orientale*, dans *Ephemeris Dacoromana*, IV, 1930, p. 257—308.

⁴²) Hoernes-Menghin, *Urgeschichte*, p. 310—312; V. G. Childe, *The Dawn of European civilisation*, 2^{ème} éd., p. 167; G. Wilke, dans le *Reallexikon d. Vorg.*, XIII, p. 121—122.

⁴³) R. Popov, *Idoles en marbre préhistoriques trouvées en Bulgarie*, dans *Izvestia*, 1925, p. 91—110.

⁴⁴) M. V. Mikov affirme (*Les idoles préhistoriques*, p. 214) que les idoles en marbre ne se rencontrent que dans les couches supérieures des stations.

⁴⁵) A. Tchilinghirov, *Zwei Marmorfiguren aus Bulgarien*, loc. cit.

⁴⁶) R. Popov, *Idoles en marbre*, etc.

tête d'une idole en marbre trouvée à Stara-Zagora⁴⁷). Le torse des figurines en os a été taillé de façon à donner l'impression qu'il s'agit de mains posées sur la poitrine: car, si on représente les figurines avec les mains posées sur la poitrine ou sur le ventre, les coudes dépassent de deux côtés la ligne du corps. De cette manière, l'artiste préhistorique s'est contenté de tracer seulement le contour de la silhouette humaine, les deux trous du torse représentant, comme l'a déjà remarqué M. R. Popov⁴⁸), l'espace ménagé entre les bras repliés et le corps.

Cependant, nous ne pouvons partager l'opinion de M. R. Popov, selon laquelle il n'y aurait pas de rapport de filiation entre les figurines en marbre trouvées en Bulgarie et la plastique en marbre de l'Egée⁴⁹). Nous croyons que les figurines en marbre de Bulgarie ont été imitées des modèles importés de l'Egée⁵⁰). Les ressemblances avec les figurines en ivoire de Nippur — Mésopotamie⁵¹) — ne peuvent indiquer, à notre avis, des rapports directs entre ces dernières et les figurines en marbre de Bulgarie, et d'autant moins avec les figurines en os dont nous nous occupons.

D'ailleurs, il faut signaler que les figurines en marbre de Bulgarie ont emprunté quelques éléments de la plastique locale en argile: les trous latéraux et les trous qui indiquent la bouche sur la face d'une figurine de Stara-Zagora⁵²).

Cependant, si l'on tient compte de l'affirmation de M. V. Mikov, selon laquelle les idoles en marbre de Bulgarie appartiennent toutes aux couches supérieures⁵³), il n'est plus possible d'affirmer que les idoles en os de ce groupe aient été copiées d'après les figurines en marbre. Il est certain, d'autre part, que les modelleurs ont utilisé quelques-uns des procédés propres à la plastique en argile de la même région balkano-danubienne.

*

IV. — Le quatrième groupe est représenté seulement par trois exemplaires découverts à Gumelnița⁵⁴); ces figurines sont

47) Ibidem, p. 93, fig. 1.

48) Ibidem, p. 109.

49) Ibidem, p. 109—110.

50) Voir à ce propos non seulement la position des bras sur le ventre ossu sur la poitrine, mais aussi la facture du nez chez certaine figurine de Stara-Zagora; le nez est exactement pareil à celui d'une figurine en marbre de Syros (Egée); cf. R. Popov, *Idoles en marbre*, fig. 1 et 8.

51) *Reallexik. d. Vorg.*, VII, pl. 173, r et t.

52) R. Popov, *Idoles en marbre*, fig. 1.

53) *Les idoles préhistoriques*, p. 214.

54) Vladimir Dumitrescu, *Découvertes de Gumelnița, Dacia I*, p. 338—340, fig. 10, no. 1; *Fouilles de Gumelnița, Dacia II*, p. 88, fig. 66 no. 1.

toutes à l'état fragmentaire, mais leur forme est parfaitement reconnaissable⁵⁵).

La section horizontale en est très convexe à cause de l'os dans lequel les figurines ont été taillées (v. fig. 6). La tête est arrondie à la partie supérieure et se prolonge dans le bas, des deux côtés, par des oreilles démesurément longues et pointues; un cou assez long relie la tête au corps parfaitement rectangulaire. On a percé trois trous sur la tête et quatre sur le corps — un trou dans chaque angle⁵⁶). La plus grande de ces figurines a 22 cm. de hauteur et 7,5 cm. de longueur. Ce sont des apparitions isolées dans le Sud-Est de l'Europe. Les seules analogies qu'on puisse trouver sont les figurines «en violon» de Hissarlık II—V⁵⁷), certainement plus anciennes que la phase B de Gumelnița, à laquelle appartiennent nos figurines⁵⁸). Par conséquent, nous croyons que ces dernières figurines sont dérivées du type «en violon» de l'Anatolie.

*

Après avoir examiné les faits concernant les figurines anthropomorphes en os du Sud-Est de l'Europe, nous croyons pouvoir formuler les conclusions suivantes:

1. — En ce qui concerne l'origine des figurines en os, il est presque certain que les figurines prismatiques du premier groupe sont un produit local, dû à l'inventivité des populations énéolithiques balkano-danubiennes. Les figurines du deuxième groupe — si tant est qu'elles soient des figurines — pourraient être ou d'inspiration locale, ou bien imitées d'après les figurines en os des couches II—V de Hissarlık et des figurines plates en pierre de Thessalie. Les figurines du III^{ème} groupe pourraient être imitées, comme type général, des prototypes égéens en marbre, bien que cette filiation n'est pas certaine. Elles pourraient être aussi bien dues à l'inventivité locale. En même temps ces figurines révèlent quelques emprunts à la plastique en argile de la région balkano-

⁵⁵) Une des figurines incertaines de Vinča (M. M. Vasić, *Preistoriska Vinča*, I, pl. XVI, no. 85) est assez ressemblante à celles du groupe no. IV, sans avoir les oreilles allongées; par contre le cou est très long.

⁵⁶) Une des figurines présente un cinquième trou, à la base du cou.

⁵⁷) H. Schmidt, *op. cit.*, p. 279, no. 7521.

⁵⁸) On a découvert tout récemment à Vidra un fragment en os que M. D. V. Rosetti attribue à un objet ayant la forme des figurines décrites par nous dans ce quatrième groupe. L'auteur pense que le fragment de Vidra, aussi bien que les exemplaires de Gumelnița ne seraient point des figurines, mais qu'elles «servaient plutôt aux archers de plaques protectrices du poignet» (*loc. cit.*, p. 45). L'exemplaire de Vidra est trop fragmentaire pour qu'on puisse vérifier l'hypothèse de M. D. V. R. Mais les exemplaires de Gumelnița sont certainement des figurines du type «en violon», trop proches des figurines trouvées en Anatolie pour qu'il soit possible de leur donner une autre interprétation.

danubienne. Les quelques figurines du groupe no. IV dérivent presque certainement des figurines «en violon» de l'Anatolie.

2. — Du point de vue de la chronologie, toutes les figurines en os décrites plus haut doivent être datées de la période énéolithique; en effet, dans toutes les stations et les couches dans lesquelles ont été découvertes ces figurines, on a mis au jour des objets en cuivre. Les pièces du deuxième groupe trouvées à Vidra sont les plus anciennes, parce qu'elles ont été découvertes dans la couche II A, où on n'a trouvé aucune figurine en os d'un autre type. Cette couche est la plus ancienne de la civilisation Gumelnița A. D'autre part, la date initiale de la civilisation Gumelnița A doit être placée vers 2500 av. J.-Chr.⁵⁹); par conséquent, les figurines incertaines du II^{ème} groupe doivent être datées de la même époque et aussi un peu plus récemment. On peut dire la même chose pour les figurines de Vinča; elles appartiennent aux couches profondes (Vinča I, selon V. G. Childe) et sont postérieures à l'an 2500 av. J.-Ch⁶⁰).

Les figurines des groupes nos. I et III appartiennent aux phases Gumelnița A et B. Cependant elles manquent à Vidra II A (Gumelnița A 1), de sorte qu'elles apparaissent après celles du groupe no. II, c'est-à-dire quelque peu après 2500 av. J.-Chr. Les analogies établies avec les figurines en argile de Cucuteni B semblent même indiquer que les figurines en os du groupe no. III apparaissent à peine vers 2000 av. J.-Chr. Elles se retrouvent jusqu'à la fin de la phase B de Gumelnița, c'est-à-dire jusque vers 1600—1500 av. J.-Ch⁶¹). Le groupe no. IV est circonscrit aux limites de la phase B de Gumelnița (de 1800 à 1500 av. J.-Chr.).

3. — Il faut finalement noter que toutes les figurines étudiées ici n'ont pas été conçues en tant qu'oeuvres d'art. Elles représentent l'image anthropomorphe de la divinité féminine toute-puissante, divinité chtonienne, d'origine méditerranéenne-orientale.

Bucarest.

Vladimir Dumitrescu

⁵⁹) Vladimir Dumitrescu, La cronologia della ceramica dipinta, etc., loc. cit., p. 30; voir aussi Vl. Dumitrescu, A propos de la peinture de quelques vases de Gumelnița, dans *Revista Istorică Română*, I, 1931, p. 403—415, et *Betrachtungen über die «Steckdosen» der rumänisch-bulgarischen Boian-A-Kultur*, dans la *Wiener Prähist. Zeitschr.*, XXIII (1936), p. 142—150.

⁶⁰) Pour les motifs que nous exposerons ailleurs, nous préférons les dates établies par V. G. Childe (*The Danube in Prehistory*, p. 68 et suiv. et tableau chronologique) aux dates proposées par M. M. Vasić (*Preistoriska Vinča*, I, p. 87 et suiv.).

⁶¹) Vladimir Dumitrescu, La cronologia della ceramica dipinta, p. 307.

Über die Bedeutung der mittelalterlichen Bergbaukolonien für die slavischen Balkanvölker

Alle bedeutenden Bergbauzentren in Bosnien, Serbien und Bulgarien waren im Mittelalter von Fremden besiedelt. Für Kreševo, Olovo und Kratovo sind Kolonien von Deutschen urkundlich belegt; in Ostružnica, Hvojnica, Srebrnica, Brskovo, Zaječa, Koporice, Kučevo, Čiprovci, Železnica und Tärnovo haben Deutsche und Ragusaner, in Rudnik, Trepča, Novo Brdo und Janjevo ausser Deutschen und Ragusanern auch Cattarensen, Spalatiner, Traguriner sowie Zaratiner gewohnt; und in Zvornik, Krupanj, Plana, Kovači und Ostraci befanden sich ebenfalls Dalmatiner und Italiener.¹⁾ Mitten im slavischen Wohnraum gelegen, scheinen diese Kolonien von Fremden relativ stark besiedelt gewesen zu sein; denn die Orte erhielten vom Volke und in den erhaltenen Aufzeichnungen die Benennung »lateinische«. Am zahlreichsten waren wohl die Ragusaner, etwas weniger zahlreich anscheinend die Deutschen, die sich überdies ziemlich schnell durch Auswandern in unruhigen Zeiten verminderten, und indem sie durch Mischeiraten in den anderen Fremden aufgingen.²⁾

Die Deutschen waren vom Stamme der Sachsen. Aus der Zips,

¹⁾ Jireček C.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 66/7.

ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 45, 49/54, 56/7.

ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 278, 30.

ders.: Archäologische Fragmente aus Bulgarien, Prag 1886, S. 76.

Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 240, 378, 398.

Tomaschek W.: Zur Kunde der Hämus-Halbinsel II, Wien 1887, S. 90.

²⁾ Jireček, C.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 66.

also aus Ungarn — seit der bayrischen Gisela, der Gemahlin Stephans, und Andreas II. schon deutsches Kolonialland³⁾ — waren sie nach Bosnien, etwas später dann nach Serbien eingewandert⁴⁾ und mit den vordringenden Serben bis nach Kratovo (1282) vorgestossen⁵⁾. Čremošnik^{5a)} will aus dem Namen Brskovo, den er auf Breisgau resp. dessen alte Form Brisacowe zurückführt, folgern, die dort tätig gewesenenen deutschen Bergleute seien direkt aus dem Breisgau nach Serbien übergesiedelt, ohne erst in Ungarn Aufenthalt zu nehmen. Demgegenüber weist Čorović^{5b)} mit Recht darauf hin, dass diese Theorie unhaltbar sei, weil die Bergleute sonst Schwaben gewesen sein müssten, während man in allen Quellen nur von Sachsen liest. Auch mir erscheint es reichlich gewagt, wie Čremošnik^{5c)} empfiehlt, die Bezeichnung »Sachse« als Synonym für »Bergmann« zu halten. In den Erzdistrikt um Čiprovcí dagegen waren Siebenbürger übergesiedelt⁶⁾, deren Vorfahren nach Engel⁷⁾ aus Meissen und nach Stanev⁸⁾ aus Bayern gekommen waren, um in der neuen ungarischen Heimat den reichhaltigen Edelmetalladern nachzuspüren⁹⁾. In allen drei Balkanländern wurden die Sachsen von der alteingesessenen slavischen Bevölkerung ausdrücklich Saxones oder Sassii genannt¹⁰⁾. Wann sie in diese zugewandert sind, steht nicht einwandfrei fest. Wenn wir uns auf verhältnismässig spät entstandene Annalen stützen dürfen, waren sie in Serbien schon unter Stephan Vladislav (1234—1240)¹¹⁾ anwesend; urkundlich ist es jedoch erst für die Regierungsjahre Stephan Uroš I. (1243—1276) belegt¹²⁾, wie Jireček angibt, und Čremošnik^{12a)} weist auf zwei Dokumente, vom 10. 9. 1280 und aus dem Jahre 1285, hin, in denen als in Brs-

3) Jung, J.: Römer und Romanen in den Donauländern, Innsbruck 1887, S. 329/31.

4) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 28.

5) Jireček, C.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 68.

5a) Čremošnik: Razvoj srpskog novčarstva do Kralja Milutina, Beograd 1933, S. 7/9.

5b) Čorović, V.: Brskovo, in Glasnik geografskog društva, Beograd, S. 43/4.

5c) Čremošnik: Razvoj srpskog novčarstva do Kralja Milutina, Beograd 1933, S. 10.

6) Pejačević, J.: Peter Freiherr von Parchevich, Wien 1880, S. 7.

7) von Engel, J. Chr.: Geschichte des Ungarischen Reichs und seiner Nebenländer, Halle 1797, S. 192.

8) Stanev, N.: Geschichte der Bulgaren II, Leipzig 1917, S. 28.

9) Nistor, J.: Die auswärtigen Handelsbeziehungen der Moldau im 14., 15. und 16. Jahrhundert, Gotha 1911, S. 3/5.

10) Farlati VIII, 73, 245.

11) Jireček, C.: Geschichte der Bulgaren, Prag 1876, S. 400.

12) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 65.

12a) Čremošnik: Razvoj srpskog novčarstva do Kralja Milutina, Beograd 1933, S. 135.

kovu ansässig Deutsche unter Namensnennung (Dominikanerfratres Thodor und Hermann, Heinz von Biberi) erwähnt sind. In diese Zeit wird die Neuerschliessung der serbischen Silberbergwerke verlegt^{12b)}. Die Ansiedlung in Bulgarien verlegt Šafarik¹³⁾ in das zweite Carenreich (1186—1396) und meint damit allem Anschein nach die Herrschaftszeit Ivan Asens II. (1218—1241), der die ersten bulgarischen Kupfermünzen prägen liess, sowie der Carin Irina und ihres Sohnes Michail (1246—1257)¹⁴⁾, von denen die ältesten bulgarischen Silbermünzen stammen, während Urkunden¹⁵⁾ erst zur Zeit der Türkenherrschaft (1386—1878) von ihnen sprechen. Bezüglich Bosniens fehlt uns jegliche Überlieferung, den Termin der sächsischen Ansiedlung betreffend. Einwandfrei steht nur fest, dass vor ihnen schon die Ragusaner dort sesshaft gewesen sind. Bosnien war deren Tätigkeitsfeld, seit Bulgarien byzantinisch geworden (1018); nicht viel später hatte man ihnen daselbst auch das Exploitationsmonopol der Gold- und Silberminen eingeräumt¹⁶⁾. Vor allem unter Ban Kulin (1168—1204) waren sie ins Land gekommen¹⁷⁾. Die Ragusaner sind demnach die älteren Kolonisten.

Um der Erneuerung des Bergbaus willen, d. h. damit sie die Erdschätze abbauten und verwerteten, waren die Fremden von den Landesfürsten ins Land gerufen und der übrigen Bevölkerung gegenüber unabhängig und bevorrechtet hingestellt worden¹⁸⁾. Die Urkunden darüber sind leider nicht erhalten; wir wissen nur, dass man überall in den Bergbauorten nach besonderen Stadtrechten gelebt hat¹⁹⁾, für welche die in Böhmen und Ungarn den fremden Kolonisten eingeräumten Rechte die Vorlagen gewesen sein mögen²⁰⁾. Die Bewohnerschaft der Orte war damals noch nicht zu einer einheitlichen Bürgerschaft verschmolzen; im Gegenteil: eine jede Volksgruppe hatte ihre eigenen Sonderrechte²¹⁾. Da es für Čiprovcí überliefert ist²²⁾ und es der damaligen Gewohnheit entspricht²³⁾, dürfen

^{12b)} dto. S. 3/5.

¹³⁾ Kanitz, F.: *Donau-Bulgarien und der Balkan II*, Leipzig 1882, S. 294.

¹⁴⁾ Sakáčov, L.: *Bulgarische Wirtschaftsgeschichte*, Berlin 1929, S. 169.

¹⁵⁾ Jireček, C.: *Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien*, Prag 1879, S. 44.

¹⁶⁾ Luccari, G.: *Annali di Ragusa I, Venezia 1605*, S. 16.

¹⁷⁾ Thoemmel, G.: *Beschreibung des Vilajet Bosnien*, Wien 1867, S. 7.

¹⁸⁾ Smiljanić, M.: *Beiträge zur Siedlungskunde Südserbiens*, Wien 1900, S. 39.

¹⁹⁾ Jireček, C.: *Geschichte der Serben II*, Gotha 1918, S. 31.

ders.: *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I*, Wien 1912, S. 68.

²⁰⁾ ders.: *Das Gesetzbuch des serbischen Caren Stephan Dušan*, Berlin 1899, S. 166, 187.

²¹⁾ ders.: *Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I*, Wien 1912, S. 65.

²²⁾ Pejačević, J.: *Peter Freiherr von Parčević*, Wien 1880, S. 7.

²³⁾ Wilhelmy H.: *Hochbulgarien II*, Kiel 1936, S. 52.

wir vermuten, dass auch in den anderen Bergorten eine jede von ihnen besondere, von denen der Alteingessenen abgesonderte Quartale bewohnt hat. Indem überdies die Fremden in ihrer beruflichen Betätigung miteinander konkurrierten, ergab es sich als erforderlich, dass ihre Beziehungen zueinander einer bestimmten Abgrenzung unterworfen werden mussten; so wissen wir z. B., dass das Verhältnis der Ragusaner zu den Sachsen durch Stephan Uroš II. Milutin genau geregelt war und dass die Ragusaner mit den Cattarenern eigene spezielle Verträge über die beiderseitigen Zuständigkeiten eingegangen sind²⁴).

Eine vergleichende Prüfung der Privilegien hinsichtlich ihres Ausmasses und Inhaltes, soweit wir über sie orientiert sind, gestattet uns den Schluss, dass am stärksten die Stellung der Ragusaner gewesen sein dürfte. Das Recht, den Wald zu roden und ungehindert neue Siedlungen anzulegen, wo Erzadern entdeckt wurden, war schon von Nemanja (1186) den Ragusanern gegeben und später dann auch auf die Sachsen ausgedehnt worden²⁵). Von diesem hatten die Fremden anscheinend so ausgedehnten Gebrauch gemacht, dass die Wälder durch das Entstehen neuer Klöster und Siedlungen sich stark lichteten und die Jagdbeute gefährdet war²⁶). Deshalb beschränkte es Stephan Dušan (1349) für die Folgezeit auf den Bedarf der Hochöfen²⁷). Das Vorrecht, eigene Kirchen haben zu dürfen, stand allen Fremden in gleicher Weise zu; die Geistlichen an ihnen waren bezeichnenderweise nicht Ragusaner oder Sachsen, sondern Cattarenser und Albaner²⁸). 1233 waren die Franziskaner nach Bosnien gekommen²⁹), hatten sich von da aus über Serbien und bis nach Bulgarien hinein verbreitet und überall in den bedeutendsten Abbauzentren Klöster gegründet³⁰). Auch Minoriten gesellten sich ihnen bei diesem Werke zu³¹). Klöster sowohl wie die Kirchen (latinski crkvi oder šaski crkvi) unterstanden zuerst dem Bischof von Cattaro, später dem von Antivari³²) und im 17. Jhrh. dem von

²⁴) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 46/7, 69.

Ćorović, V.: Brskovo, in Glasnik geografskog društva, Beograd, S. 49.

Čremošnik: Razvoj srpskog novčarstva do Kralja Milutina, Beograd 1933, S. 6.

²⁵) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 29.

²⁶) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 22, 27.

²⁷) dto I, S. 66.

²⁸) ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 29.

²⁹) Róskiewicz, J.: Studien über Bosnien und die Herzegovina, Leipzig 1868, S. 78.

³⁰) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 49/52.

³¹) Huetz, J.: Beschreibung der Europäischen Türkei, München 1828, S. 191.

³²) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 48.

ders.: Geschichte der Serben, II, Gotha 1918, S. 22, 277.

Skoplje³³). Auf diese Weise bildete sich mitten im orthodoxen Bereiche eine katholische Kirchenorganisation heraus. Ein drittes wichtiges Privileg der Fremden bestand darin, dass sie eigene Richter, Notare und Urburare hatten. In Serbien ist die Gerichtsbarkeit der bergbaulichen Stadtgemeinden durch Stephan Dušan eingeführt worden³⁴). Die sog. curia Teutonicorum setzte sich zusammen aus dem Stadtrat und dem vom Caren ernannten und mit einem dem Stabe der italienischen Bürgermeister oder dem Silberstabe des Richters von Pressburg ähnlichen baculus iudicis regis ausgestatteten königlichen iudex, von Nationalität ein Dalmatiner, meist ein Cattarensen. Er war als richterlicher Beamter (knez) ein Organ der Provinzialverwaltung, neben dem militärischen Stadthalter (Kefalija), der stets ein Serbe war, und dem Finanzbeamten (Carinik, Drauerius), in der Regel auch ein Cattarensen oder Ragusaner³⁵). Die Vorrangstellung der Ragusaner ist weiterhin daraus ersichtlich, dass der ständige ragusanische Konsul gemeinsam mit zwei von Ragusa aus ernannten ragusanischen Nobiles (oder aber Konsuln mit Spezialfunktionen) die innern Angelegenheiten dieser Volksgruppe entschieden, und dass nur diejenigen Ragusaner zur Verteidigung der Bergstädte verpflichtet waren, welche in diesen Grundbesitz erworben hatten³⁶), während die übrigen Volksgruppen in Notzeiten uneingeschränkt an der Seite der anderen Bewohner zu stehen hatten.

Dass die Ragusaner eine die slavische Volksmasse und auch die anderen Fremden derart überragende Stellung einnehmen konnten wird wohl als die Folge ihrer schon traditionellen Beziehungen zu den Zaren und des sie fördernden Ansehens ihrer Heimatstadt zu werten sein. Die dalmatinischen und die italienischen Republiken waren während des Mittelalters die führenden Handels-, Industrie- und Finanzmächte auf der Balkanhalbinsel³⁷). Da wir ausserdem wissen, dass in den Bergorten vornehmlich gerade die reichsten und vornehmsten Söhne dieser Städte sich ansässig gemacht hatten³⁸), gehen wir kaum fehl mit der Vermutung, dass sie allen Kapital erfordernden Betätigungen nachgegangen sein werden. In ihrer, d. h. ragusanischer und cattarensischer³⁹), Hand befanden sich die

³³) ders.: Geschichte der Bulgaren, Prag 1876, S. 465.

³⁴) ders.: Das Gesetzbuch des serbischen Caren Stephan Dušan, Berlin 1899, S. 176, 187/8.

³⁵) Jireček, C.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 65.

³⁶) ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 45/7.

³⁷) dto, S. 58/9, 64.

³⁸) ders.: Die Beziehungen der Ragusaner zu Serbien, Prag 1885, S. 9.

³⁹) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 45/7.

bosnischen und serbischen Zollämter⁴⁰), aus denen sie grosse Einnahmen zogen, und auch die dortigen Münzämter (zeccha). Unter ihrer (dohaneri, gabellotti) sowie der landesfürstlichen Vojvoden Leitung und Aufsicht stellten Goldschmiede (aurifices) — Ragusaner, Cattarenser, Venezianer und eingesessene Slaven — mittels eiserner Formen die Geldstücke her⁴¹). Die um 1300 lebhafter einsetzende Münzprägung dieser Staaten lehnte sich deshalb auch eng an fremde Vorbilder an; die grossi bosnienses trugen z. B. das Bild des Ban Stephan II. und des hl. Blasius, des Schutzpatrons von Ragusa⁴²), und die serbischen grossi de Rassa aus Brskovo waren den venezianischen Münzen sehr ähnlich⁴³), was Venedig mehrmals zu energischem Protest Veranlassung gab^{43a}). Die anderen rohstofflich vom Erzbau abhängigen Handwerkszweige zählten nur vereinzelt italienische Meister; in ihnen betätigten sich vor allem Einheimische. In Bosnien verarbeitete man das gewonnene Eisen fast ausschliesslich zu Geräten (aber nicht landwirtschaftlichen) und Waffen; die bosnischen Eisen- und Waffenschmiede waren so berühmt, dass sie häufig in die Dienste der Stadt Ragusa berufen wurden⁴⁴). Čiprovci war das bedeutendste Zentrum zur Herstellung feinerer Gegenstände aus Gold, Silber und Bronze von ganz Bulgarien; von dort kamen Tassen⁴⁵) und andere Gebrauchsgegenstände auf die Tische der hohen türkischen Beamten, von dorthier bezogen die bulgarischen Kirchen und Klöster Kreuze, Hostienschalen und andere Erzeugnisse des Kunsthandwerks und der Emailliertechnik⁴⁶). Vielfach zeigen diese auffallende Übereinstimmungen mit den Werken der Sachsen in Siebenbürgen, der früheren Heimat der Čiprovci-er Sachsen. Die Dalmatiner und Italiener, und zwar die Venezianer, Cattarenser und Traguriner, in erster Linie aber die Ragusaner, beschäftigten sich jedoch vor allem mit dem Grosshandel in gefördertem Gold, Silber, Blei, Kupfer und Eisen; neben ihnen spielten

⁴⁰) dto, S. 50, 70.

⁴¹) dto, S. 48.

ders.: Das Fürstenthum Bulgarien, Prag 1891, S. 206.

⁴²) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 63/4.

⁴³) ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 66.

^{43a}) Vgl. die interessanten Ausführungen von Čremošnik (Razvoj srpskog novčarstva do Kralja Milutina, Beograd 1933, S. 35/70), in denen er den jugoslavischen Standpunkt gegenüber der Anschuldigung einer Verfälschung eingehend darlegt, der darin besteht, dass die Brskovoer grossi den anderen europäischen Münzen ihrer Zeit an Qualität nicht nachgestanden hätten.

⁴⁴) Róskiewicz, J.: Studien über Bosnien und die Herzegovina, Leipzig 1868, S. 72.

⁴⁵) Archiv von Resti, fol. 38, 74.

⁴⁶) Filov, B.: Staro bälgarskoto izkustvo, Sofia 1924, S. 98.

die einheimischen Landeskinder nur eine geringere Rolle, liessen sich, um der Vorrechte gleichfalls teilhaftig zu werden, gern in Ragusa naturalisieren⁴⁷⁾. Weil sie direkt bei den Gruben die Förderung aufkauften⁴⁸⁾, hatten die fremden Kaufleute ihre Faktoreien in allen wichtigen Bergbauzentren. Überall, wo abgebaut wurde, waren sie vertreten, entweder ständig ansässig oder nur vorübergehend dort verweilend⁴⁹⁾. Aber es bildeten sich auch, unter ihrem Einfluss, inmitten des Bergbaugesbietes, spezielle Handels- und Marktorte heraus; bei einigen von ihnen (Prizren, Peć) wurden in nächster Nähe der orthodoxen Klöster sogar bedeutende Jahrmärkte abgehalten⁵⁰⁾. Überwiegend war der Erzkauf noch ein Tauschhandel, indem Erze gegen Silberbarren⁵¹⁾ oder gegen für die Bergarbeiter lebensnotwendige Bedarfsgegenstände⁵²⁾ eingehandelt wurden oder, wie in Čiprovci, Silbertassen gegen Tuche und Damastzeug (siehe Fussnote 45). In Serbien hat sich beim Aufkauf des Silbers zeitweise ein Wettbewerb zwischen Ragusanern und der ebenfalls von den Grubenarbeitern kaufenden staatlichen Münze entwickelt; wir erfahren nämlich, dass 1442 der Silberpreis seitens des Landesfürsten auf eine bestimmte Maximalhöhe festgelegt worden ist⁵³⁾. Zu Gunsten des Inlandsbedarfes sind dort sowohl wie auscheinend auch in Bosnien zeitweise Beschränkungen der seit 1253 belegten und sonst im allgemeinen ungehinderten Ausfuhr eingeführt worden, z. B. von Stephan Dušan und Stephan Lazarević⁵⁴⁾, weswegen mit der Stadt Ragusa ernste Konflikte ausbrachen. Vom Gewinnungsort wurde das Erz mittels Karawanen von Lasttieren, also auf die damals übliche Verfrachtungsart nach Cattaro und Ragusa gebracht^{54a)}, wo es vollständig gereinigt — die Affination des Kupfers geschah mehr in Venedig — und verarbeitet wurde und von wo es dann nach Sizilien oder zurück in die Balkanhalbinsel transportiert wurde⁵⁵⁾.

47) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 58.

48) ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 46.

49) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 47.

50) dto I, S. 55/6, 68.

ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 31.

51) dto, S. 65, 284.

52) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 44.

53) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 46.

54) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 56.

ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 46/7.

54a) Ćorović, V.: Brskovo, in Glasnik geografskog društva, Beograd, S. 48.

55) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 47/8. 57, 69.

Nicht allein Bosnien und Serbien, auch Bulgarien und die asiatische Türkei verbrauchten, als die Halbinsel in die osmanische Gewalt gekommen war, relativ grosse Mengen von Erzen, viel Blei vor allem und Kupfer zum Decken von Palästen, Kirchen und Karawanseraien; vielfach trafen Reisende damit beladene Karawanen auf dem Wege nach Konstantinopel⁵⁶⁾.

Gefördert wurden die Erze durch die Sachsen. An keiner Stelle ist uns überliefert, dass auch Ragusaner tätige Bergmänner gewesen seien. Aber mit Kapital, als Eigner von Gewerkschaftsanteilen haben sie sich hervorragend betätigt⁵⁷⁾; die von den Landesherren, in Bosnien schon von Ban Kulin und in Serbien z. B. vom Despoten Georg Branković, gepachteten Minen erhielten von den Fremden die Form von Gesellschaftsunternehmen, deren Anteile — es waren bis zu 64 — frei und unbeschränkt übertragbar waren⁵⁸⁾. Sächsische Grubenbesitzer hat es dagegen nur vereinzelt und zeitweise gegeben; z.B. hat Ban Tvrdko die Silberminen von Ostružnica 1364 dem Chanussius Petri Saxinouich überlassen, der sie anfangs zusammen mit zwei Ragusanern betrieb, später jedoch an diese ganz abgab⁵⁹⁾. Soweit die Gruben sich nicht in Händen von Ragusanern befanden, gehörten sie Einheimischen⁶⁰⁾ oder weiter den ursprünglichen Eignern, d. h. den Landesfürsten⁶¹⁾, andere waren Klöstern zu eigen gegeben — wie Rogozno von Uroš II. dem Kloster Banjska — oder solchen zu Metallieferungen — wie Kloster Dečani durch Uroš III. — verpflichtet⁶²⁾; in deren Diensten haben also die Sachsen gestanden. Weil ihr Beruf ganz an die Erzgewinnung gebunden war, finden wir Kolonien von ihnen nirgendwo in Markorten; allein in Sofia sah der französische Gesandte des Hayes de Courmenin 1621 unter den dortigen

Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 460.

Huetz, J.: Beschreibung der Europäischen Türkei, München 1828, S. 96.

Jireček, C.: Die Beziehungen der Ragusaner zu Serbien, Prag 1885, S. 9.

⁵⁶⁾ Hans Dernschwam's Tagebuch, München 1923, S. 256, 259.

Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 62.

⁵⁷⁾ dto. S. 44.

⁵⁸⁾ dto.

Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 240.

Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 56.

⁵⁹⁾ ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 46.

⁶⁰⁾ dto, S. 44.

⁶¹⁾ ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 163/4, 268, 283.

⁶²⁾ ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien, Wien 1912, I, S. 67, II. S. 44.

150 Katholiken auch einige bulgarisierte Sachsen⁶³⁾, und aus dem gleichen Grunde, weil sich der Bergbau nicht mehr recht lohnte, suchten Bürger von Čiprovci und Železna im Handel einen einträglicheren Erwerb, durchquerten mit Pferden und Maultieren die Halbinsel, zogen mit ihren Karawanen auch in die Walachei, wo ihnen seitens der Vojvoden gegen eine bestimmte Abgabe von erst 150, später 400 und zur Zeit von Konstantin Bessarab dann 250 Dukaten freier Handel zugesichert wurde durch spezielle Dekrete über die Organisation des Čiprovci-Handels, die an den Vorsteher der Čiprovci-Bürgerschaft adressiert waren und mehrmals (1665, 1669) erneuert worden sind⁶⁴⁾.

Es kann daher, weil die beruflichen Interessen der fremden Volksgruppen derart scharf geschieden waren, als selbstverständlich vorausgesetzt werden, dass die Sachsen in engerem Konnex als die Ragusaner mit der einheimischen Bevölkerung gestanden haben und dass aus diesem Grunde auch ihr Einfluss auf die slavischen Balkanvölker stärker gewesen sein dürfte. Alle Fremden haben sich — wie sollte es auch anders sein? — ihrer eigenen Sprache bedient. Von den Ragusanern in Čiprovci wissen wir, dass sie epirotisch gesprochen haben⁶⁵⁾. Das Italienische muss wohl, wie es aus allen urkundlichen Belegen und aus den noch heute erhaltenen Sprachresten hervorgeht, mit dem Deutschen in regem Wettbewerb gestanden haben, der sich in der Regel zugunsten derjenigen entschied, die der slavischen Bevölkerungsmasse gewohnheitsmässig oder am häufigsten zu Gehör kam. Weil in den Bergbauorten Kolonien aller Fremden sich befanden, wurden die Bürger sowohl mit dem italienischen Ausdruck borghesani wie auch mit dem deutschen purgari genannt⁶⁶⁾. Die Pächter der Zoll- und Münzämter hiessen, entsprechend ihrer volklichen Zugehörigkeit, dohaneri oder gabelotti⁶⁷⁾. Auch die Bezeichnung für die Bergleute war durch die Vermittlung derer, welche die finanzielle Macht über die Gruben ausübten, aus dem Italienischen übernommen: valturchi, valturzi, vaoturchi⁶⁸⁾, wie Jireček meint, während Skarić^{68a)} es als

⁶³⁾ Jireček, K.: Pátuvanija po Bãlgarija, Plovdiv 1899, S. 26.

⁶⁴⁾ Fermeu. 93, 94, fol. 401.

⁶⁵⁾ Pejačević, J.: Peter Freiherr von Pärchevich, Wien 1880, S. 7.

⁶⁶⁾ Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 44.

⁶⁷⁾ dto, S. 48.

⁶⁸⁾ ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 45.

^{68a)} Skarić, V.: Stari turski rukopis o rudarskim poslovima i terminologiji, in Spomenik 79, Beograd 1936, S. 22.

von Waltwerk herkommend erklären zu können glaubt. Dagegen war deutsch bis 1600 bei den Bergwerken die vorherrschende Umgangssprache und viele geographische, geologische und technisch-bergmännische Termini sind aus ihr ins Slavische übernommen. Bei Sase, Višegrad, Studenica, Kratovo, Plevlje, Majdanpek, Srebrnica finden sich Spuren von ihr in Orts- und Flurnamen⁶⁹⁾; z. B. das Dorf Sase selber heisst »die Sachsen«, bei Plevlje liegt ein Šašinpólje, bei Majdanpek und Srebrnica fliesst die Šaška Rêka, bei Srebrnica gibt es ein Dorf Kvarc⁷⁰⁾. Aus dem Wort Zeche sind gebildet die Flurnamen Ceovine (ein Abhang bei Plana) und Ceovci im Bereich des Kopaonik bei den alten Gruben von Koporice und Sočanica⁷¹⁾. Viele Bergspitzen und Scheideplätze um Rudnik haben Namen, die auf deutsche Bezeichnungen zurückzuführen sind⁷²⁾. Die meisten Termini des Bergbaus sind in Bosnien aus dem Deutschen in die Landessprache eingegangen: u. a. šlag, šlegelj, šiber, orat, hutman, karan⁷³⁾. In Serbien waren es vor allem folgende: ceh, šljakna, šljaknište, kvarc⁷⁴⁾. In Bulgarien leben fort: šlakno, hutman⁷⁵⁾. Besonders reichhaltig ist der Bestand an deutschen Worten im damaligen Bergrecht: hutman, kilave, kluhta, lemšet, litloh, maršajt, muloh, pruh, štolna, šurf, treibar, vark oder kivarik, žol⁷⁶⁾. Das sind die von Jireček angegebenen bergbaulichen Terminologien deutschen Ursprunges im türkischen Bergrecht. Vor kurzem hat Skarić^{76a)} die aus der Zeit 1751/2 stammende Handschrift eines persisch-türkischen Wörterbuches im Wortlaut veröffentlicht und aus ihm eine Liste von 171 bergmännischen Termini aufgestellt. Dieser entnehme ich die folgenden als hauptsächlichste und am einwandfreisten aus dem Deutschen stammende: muloh (Mundloch), štolna (Stollen), šajbina (Scheibe), štorat (Stollenort), žol (Sohle), koruna (Krone), hašpula (Haspel), hagunat (Hangende eines Ganges), ligunat (Liegende eines

⁶⁹⁾ Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 30.

⁷⁰⁾ ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 66/7.

⁷¹⁾ dto. II, S. 46.

⁷²⁾ Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 444.

⁷³⁾ Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 44.

⁷⁴⁾ ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 57.

⁷⁵⁾ ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 46.

ders.: das Fürstenthum Bulgarien, Prag 1891, S. 215.

ders.: Archäologische Fragmente aus Bulgarien, Prag 1886, S. 76/7.

⁷⁶⁾ ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 29.

^{76a)} Skarić, S.: Stari turski rukopis o rudarskim poslovima i terminologijii, in Spomenik 79, Beograd 1936, S 13/24.

Ganges), šlag (Schlag), ort (Ort), kluhta (Kluft) špad (Spat), kvarac (Quarz), borovčica (Bahre), plinat (Flint), letloh (Lichtloch), šlam (Schlamm), retinica (Rent), hemplak (Hengebang), turnica (Türstock), pos (Pfofen), cimroví (Zimmerung), stube oder stupe (Stufen), kašna (Kasien), kočak (Kotze, Tragkorb), krik (Krieg), bruh (Bruch), tanab (Dampf), šurf (Schurf), maršajat (Markscheide), štuvnja (Stufe), haubolac (Bolzen), stuhunja (Stock), haodina (Halde), švad (Schwaden), sumšad (Sumpfschacht), glera (Gerölle), krmesnica (Kermesit), grinat (Grind), vanta (Wand), karan (Karn, Fels), batar (Bad), ganak (Gang), šlaknja (Schlacke), štos (Stoss), varak (Gewerke), hutman (Hüttenmann), šafar (Schaffner), lemšadnik (Lehenschaft), lenhvar (Lehenhäuer), hunta (Hund), drum (Trum), kilavica (Keilhaue), horan (Horn), pulhina (Bulge), žakna (Sack), rat (Rad), dajižna (Deichsel), rinjak (Ring), kavna (Kaue, Zechenhaus), hub (Hub), šturac (Stürzen), kišna (Kiste), buža (Buse, Pause), šinta (Schicht), branat (Brand), zamkoš (Samme-kost), klubštajn (Klaubstein), vatrug (Waltwerk), ležvarak (auslöschen), rošnjak (Röstbett), rošt (Rösten), fitrar (Füttern), kibil (Kübel), šmiočar (Schmelzer), dritava (Treibseil), plika (Blick), špur (Spur), ranta (Ranft), gleta (Glätte), maža (Mass), tribovac (Treibbolzen), omkoš (Kosten), finjat (Feinen, Reinigen). Bei Spaho^{76b}) fand ich ausserdem noch feršte (Fürste).

Daraus sowie aus der Tatsache, dass das eigene Gericht der fremden Kolonisten die Benennung curia Teotonicorum trug, darf man bereits mit gutem Grunde schliessen, dass der Einfluss der Sachsen auf das Rechtsleben nicht unerheblich gewesen sein dürfte. Es sei weiterhin noch einmal daran erinnert, dass die Bergbaustädte — und zwar nur diese neben den Küstenstädten — Sonderrechte gehabt haben, ähnlich denen, die man in Ungarn den fremden Kolonisten einzuräumen pflegte. Das oben erwähnte serbische Bergrecht, das uns in türkischer Übersetzung (Kanun-Sâs) vorliegt⁷⁷⁾, scheint, wenn man den Hauptinhalt seiner 135 Artikel ins Auge fasst, dem Bergrecht von Schemnitz (20 Artikel) sowie der Bergwerksgerechtigkeit von Kremnitz (26 Artikel) nachgebildet zu sein. Einige seiner Bestimmungen: Diebstahl zieht eine Geldbusse in Höhe von 25 Perper nach sich; ein Bergmann, der eine Grube absichtlich zugrunde richtet, wird in diese hinabgestürzt; einen Schurf, in dem seit drei Wochen nicht gearbeitet ist, einen Schacht, der seit sechs Wochen leer steht, sowie eine Grube, die seit einem Jahre und sechs Wochen verlassen ist, darf jedermann wieder in Betrieb setzen⁷⁸⁾. Auch die

^{76b}) Spaho, F.: Turski rudarski zakoni, in Glasnik zemaljskog muzeja, 1913, S. 167.

⁷⁷⁾ Glasnik bos. Jhrg. 1913, S. 133/94.

⁷⁸⁾ Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 29, 40, 56.

Einführung der Todesstrafe in Serbien für das zu damaliger Zeit in grossem Stile von den Kaufleuten vorgenommene Falschmünzen ist den Sachsen zuzuschreiben. Zu Ragusa und Spalato erlitt der Schuldige nur den Verlust der rechten Hand⁷⁹⁾, ebenso zunächst in Serbien, wo die Todesstrafe — analog der Entwicklung in Byzanz unter den Komnenen — vollkommen ungebräuchlich geworden war. Das Gesetzbuch von Stephan erhöhte die Strafe dann auf die von den Rechten der Bergstadt Deutsch — Brod von 1278 her bekannte⁸⁰⁾ poena ignis. Auf die Sonderrechte der sächsischen Bergleute ist es also wohl zurückzuführen, dass man in Serbien zur ursprünglichen, römischen Bestrafungsform zurückkehrte, die bei »de falsa moneta« den Goldschmied, der insgeheim Münzen prägte, mit flammaram executione und Vermögenskonfiskation bedrohte⁸¹⁾. Und schliesslich ist, soweit es wiederum Serbien betrifft, auch in der Organisation der Rechtssprechung sächsischer Einfluss bemerkbar. Der Landesherr wurde in seiner Funktion als oberster Richter schon seit Stephan Dragutin durch Würdenträger seines Hofes vertreten, in der Župa durch die Kefaliji, und bei der von Stephan Dušan 1349 durchgeführten Justizreform wurde die Rechtspflege eigenen kaiserlichen Richtern übertragen, genauer gesagt: drei Beamte bildeten zusammen mit dem ebenfalls adligen Kefalija den Gerichtshof. Zu Fällen, die, wie Rechtsstreite über Grund und Boden, Raub, Totschlag, Mord, Viehdiebstahl, weiterhin Reservate der landesherrlichen Kompetenz blieben⁸²⁾, sprach sich die porota über die Schuldfrage durch Mehrheitsbeschluss aus. Das war eine dem englischen Geschworenengericht sowie den aus den Bergrechten von Ungarn und Böhmen her bekannten iurati montanorum nach den Satzungen des Sachsen spiegels⁸³⁾ ähnliche Institution, bei der unter dem Vorsitz eines Pristav des Landesherrn 6—24 — je nach der Bedeutung des Rechtsstreites — Geschworene, von denen seit Stephan Uroš II. Milutin in Streitfällen mit Fremden die Hälfte aus den Reihen von deren Standesgenossen entnommen wurden⁸⁴⁾, zu Gericht sassen. Das serbische Recht dieser Zeiten stand also in seinem Grundprinzip ziemlich fern dem byzantinischen, vor dem alle Personen gleich waren und gleiche Behandlung erfuhren, und so hat Jireček⁸⁵⁾ recht mit

⁷⁹⁾ Mon. historico-juridica Slav. mer. 2, 161; 3, 128 cap. 34.

⁸⁰⁾ Jireček, C.: Codex juris bohem. 1, 102.

⁸¹⁾ Codex Justinianus 9, 24.

⁸²⁾ Jireček, C.: Das Gesetzbuch des serbischen Caren Stephan Dušan, Berlin 1899, S. 182.

⁸³⁾ ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 3/5.

⁸⁴⁾ dto, S. 8.

⁸⁵⁾ dto, S. 3.

seiner Behauptung, es habe sich zu Ende des Mittelalters bereits mehr an das mitteleuropäische angeglichen gehabt.

Um die wirtschaftliche Entwicklung der Balkanländer erwarben sich die Sachsen ein besonders hervorragendes — und auch in den Begleiterscheinungen nachhaltiges Verdienst, indem sie dem Bergbau zu neuer Blüte verhelfen. Gewiss haben die Ragusaner, indem sie ihre Kapitalien zur Verfügung stellten, die Aufschliessung der Lagerstätten sowie den Abbau erst ermöglicht; aber gerade ihr finanzielles Interesse war es, das sie leicht dazu verleitete, nur den reichsten Erzadern nachzugehen und sie auch mit geringerer Rücksichtnahme auf bergmännische Rationalität bearbeiten zu lassen⁸⁶). Dagegen brachten die Sachsen aus den ungarischen Gebieten ihre Kenntnisse und Erfahrungen mit und modernisierten durch ihre Verwertung das noch von der Römerzeit her in alten Überlieferungen gebundene Verfahren. Sie gruben, wie es schon seinerzeit in der Antike geschehen war, nur nach Erzen, und zwar im wesentlichen an denselben Orten und nach denselben Arten, nur mit dem Unterschied, dass im Zusammenhang mit der mittelalterlichen Bedarfsrichtung Silber und Blei mehr im Vordergrund gestanden haben. Die Goldbergwerke Bosniens, um Novo Brdo und Čiprovci sind auch von ihnen, jedoch nur in geringerem Masse, ausgebeutet worden, denn wir wissen, dass seit 1253 Gold aus diesen Gegenden ausgeführt worden ist⁸⁷). Vorzugsweise lieferten die Balkanminen aber Silber. Hadži Kalfa erwähnt Gruben dieses Erzes um Berkovića⁸⁸), und in Serbien und Bosnien unterschied man im Hinblick auf die Legierung zwei Sorten, das argento bianco von Srebrnica und das um Novo Brdo gefundene argento de glama, das nach einer ragusanischen Analyse 16,67% Gold enthalten haben soll⁸⁹). Um Kreševo, Kučevo, Rudnik und Kratovo war die Silbergewinnung mit gleichzeitiger Förderung von Kupfer⁹⁰), um Hvojinica, Kučevo, Kopaonik und Čiprovci von Eisen⁹¹) und um Olovo, Srebrnica, Zvornik, Zajača, Rudnik, Krupanj, Jagodnja, Plana, Kratovo und Železnica von Blei⁹²)

⁸⁶) Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 241.

⁸⁷) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien, Prag 1879, S. 47.

⁸⁸) ders.: Geschichte der Bulgaren, Prag 1876, S. 463.

⁸⁹) ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 58.

⁹⁰) dto.

ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 49.

⁹¹) dto, S. 49/50, 53.

ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 44.

ders.: Das Fürstenthum Bulgarien, Prag 1891, S. 217.

ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 58.

⁹²) dto, S. 283, 58.

verbunden. Auch das Blei kam in zwei Sorten vor⁹³): in Olovo als plumbum dulce und in Srebrnica als plumbum durum. Dass weiterhin auf Zinn gegraben worden ist, muss man daraus schliessen, dass ein Kaufmann in Zvornik diese Erzart auf Lager gehabt hat⁹⁴). Schliesslich lieferte Zajača Antimon⁹⁵), und Ostružnica und der Berg Avala lieferten Quecksilber und Zinnober⁹⁶).

Die technischen Betriebssysteme wurden durch die Sachsen im Vergleich zur Römerzeit modernisiert; das darf man bereits aus den oben klargelegten sprachlichen Einflüssen schliessen, aus denen hervorgeht, dass vornehmlich solche Bezeichnungen aus dem Deutschen übernommen worden sind, welche irgendwie mit der Technik des Abbaus oder mit der Kenntnis der Erze zusammenhängen^{96a}), während so gut wie alle mit der Reinigung und Aufbereitung der Förderung verbundenen Ausdrücke anderen Ursprunges sind^{96b}). Durch wie strenge Vorschriften man dafür sorgte, dass die Abbauarbeiten keine übergebährliche Unterbrechung erfuhren, ist schon durch Beispiele einiger Bestimmungen des Bergrechtes belegt worden. Besondere hutmani hatten die Aufsicht über die Werke und urburare waren zur Verbuchung aller Verträge und Zahlungen eingesetzt⁹⁷). Bevor man mit dem Bau begann, pflegten die Lager erst auf ihre Ergiebigkeit untersucht zu werden⁹⁸). Wie aus den bis in die Gegenwart hinein erhaltenen Resten von Anlagen erkennbar ist, gewann man in mittels Feuersetzens vorgetriebenen⁹⁹) Stollen mit Seitengängen oder in quadratischen Schächten, also vorwiegend in trockener Grubenarbeit. Jedoch wissen wir über den Eisenbau um Hvojnica, dass man nur mit Reisiggeflecht stützte und die Eingangsöffnungen viereckig und so schmal anlegte, dass für einen Mann nur gerade Platz zum Hinabsteigen war¹⁰⁰), und über das Bleigraben

Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 240.
ders.: Serbien, Leipzig 1868, S. 106.

Tomaschek, W.: Zur Kunde der Hämus-Halbinsel II, Wien 1887, S. 90.

Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 50/2.

⁹³) dto, S. 48.

⁹⁴) dto, S. 49.

⁹⁵) dto, S. 51.

⁹⁶) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 45.

^{96a}) Čremošnik: Razvoj srpskog novčarstva do Kralja Milutina, Beograd 1933, S. 12/5.

^{96b}) Škarić, V.: Stari turski rukopis o rudarskim poslovima i terminologiji, in Spomenik 79, Beograd 1936, S. 23/5.

⁹⁷) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 57.

⁹⁸) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 44.

⁹⁹) Radoslavov, B.: Das Bergwesen Bulgariens, Sofia 1931, S. 6.

¹⁰⁰) Boué, A.: Die Europäische Türkei II, Wien 1889, S. 39.

im Jagodnjagebirge wird uns berichtet, dass man in einem runden Schacht auf die Lagerstätte niederging, das gehobene Erz mit Krücken wusch und dann in runden Löchern mit Blasebälgen schmolz¹⁰¹). Es kann daher nicht verwundern, dass wir von Stollenzusammenbrüchen und, trotzdem die Lüftung und Wasserableitung, wenn auch noch primitiv, so doch wenigstens geregelt war¹⁰²), auch von Grubenbränden in Serbien erfahren und dass es, wie uns die erhaltenen Schlackenhalde lehren, den Sachsen nicht möglich gewesen ist, die Metalle restlos aus den Erzen herauszuziehen¹⁰³), trotzdem man im allgemeinen bereits Stampf- und Hammerwerke sowie Schmelzöfen, die mit der Wasserkraft der Gebirgsbäche getriebenen carri der Ragusaner, verwendet hat¹⁰⁴); in Čiprovci hat es z. B. 1640 noch 12 grosse Eisenhämmer und ausserdem andere Aufbereitungsanlagen gegeben, 1660 waren es aber nur noch einige wenige¹⁰⁵). So überlegen die Sachsen auch den Römern gewesen sind, ihre Tätigkeit hat doch nicht den Erfolg gezeitigt, der nach der Reichhaltigkeit der Lagerstätten erzielbar gewesen wäre.

Fast sagenhafte Berichte über die Mächtigkeit insbesondere der serbischen und bosnischen Erzadern liegen uns vor: dass Gold und Silber förmlich aus dem Boden wie aus natürlichen Quellen hervorgebrochen seien, und dass die Bergleute ununterbrochen damit beschäftigt seien, es zu gewinnen. Der Jahresertrag der serbischen Bergwerke wurde auf 100.000 Dukaten geschätzt¹⁰⁶), und die Bleiausbeute im Jagodnjamassiv soll 1000 Zentner betragen haben¹⁰⁷). Broquière hörte, dass die Gold- und Silberminen allein von Novo Brdo sogar jährlich 200.000 Dukaten abgeworfen hätten¹⁰⁸). Und aus den bosnischen Lagerstätten bezogen die Ragusaner eine Jahresrente von 250%¹⁰⁹). Zu damaliger Zeit, in der das Gold in Europa bereits knapp wurde und die überseeischen Lager noch unbekannt waren, lohnten auch weniger mächtige Vorkommen, zumal die Qualität eine relativ gute war: das bosnische Eisen z.B.

¹⁰¹) Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 406.

¹⁰²) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 56/7.

¹⁰³) Radoslavov, B.: Das Bergwesen Bulgariens, Sofia 1931, S. 6.

¹⁰⁴) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 47.

¹⁰⁵) Wiener Staatsarchiv Bulgaria I. I, f. 59.

¹⁰⁶) Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 241.

¹⁰⁷) Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 406.

¹⁰⁸) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 55.

¹⁰⁹) Luccari, G.: Annali di Ragusa I, Venezia 1605, S. 16.

soll besser als jedes andere europäische gewesen sein¹¹⁰). Zum grössten Teil flossen die Gewinne in die Taschen der Ragusaner als der Finanziers des Bergbaus; davon zeugen die hohen Pachtsummen, die sie zahlten. Čiprovci hatte zu reichen Bürgern die Familien Parčević, Knjažević, Pejačević¹¹¹); in Kopilovci wird 1678 ein gewisser Peter erwähnt, der Geld zu 48% verlieh¹¹²). Jedoch werden auch die Sachsen teil daran gehabt haben. Durch die Pachtsummen, welche sie von den Fremden für die Überlassung der Gruben sowie der Zoll- und Münzämter forderten, bezogen die serbischen und bosnischen Landesfürsten erhebliche Einnahmen — als wichtigste Stütze ihres Etats¹¹³) —, die sie zur Schaffung einer starken Heeresmacht gegen Byzanz verwendeten¹¹⁴). Zu gross waren diese nämlich, als dass sie hätten durch die Hofhaltung verschlungen werden können, gross genug, um aus ihnen auch noch Klöster (z. B. Panteleimon und Chilendar auf dem Athos, Dečani) mit Anteilen zu bedenken¹¹⁵). Aus Novo Brdo sollen sie zum Beispiel 200.000 Dukaten, aus Srebrnica ca 30.000 bezogen haben¹¹⁶). Der Despot Branković soll 1440 beispielsweise 500.000 Dukaten besessen haben¹¹⁷).

Bosnien und Serbien sind durch die mittelbaren und unmittelbaren Auswirkungen der erneuten Blüte des Bergbaus wohlhabend und ihre Bürger reich geworden. Die Abbauorte waren Stätten eines Luxus¹¹⁸), der einerseits die Fremden zu unmoralischem Lebenswandel verleitet¹¹⁹) und andererseits die leitenden Männer der Balkanstaaten in ihren Bann gezogen hat. Finanzminister Serbiens und Bosniens waren Bürger von Srebrnica und Novo Brdo¹²⁰). Zu Kreševo, Zajača, Brvenik, Rudnik und Novo Brdo pflegten die bosnischen Bane und serbischen Zaren zu residieren¹²¹). Bekannt ist

¹¹⁰) Spencer, E.: Travels in European Turkey in 1850 I, London 1851, S. 365.

¹¹¹) Arhiv na mina Pernik I, Sofija, Heft 5. S. 36.

¹¹²) Ragusaner Archiv, fasc. No 1859.

¹¹³) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918. S. 162.

¹¹⁴) dto I. Gotha 1911, S. 327.

¹¹⁵) ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 54.

ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien II, Wien 1912, S. 44.

Kanitz, F.: Serbien, Leipzig 1868, S. 626.

¹¹⁶) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 283.

¹¹⁷) Kanitz, F.: Serbien, Leipzig 1868, S. 491.

¹¹⁸) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 53.

¹¹⁹) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien III, Wien 1914, S. 32.

¹²⁰) ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 46.

¹²¹) dto, S. 49, 51/2, 54/6.

ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 270.

Kantakuzenos' Beschreibung der königlichen Pfalz von Pristina. Auch Prizren hatte ein Schloss¹²²). Bergbausiedlungen waren Hauptorte der Župa, der niederen Verwaltungseinheit in Serbien, deren jede zum Schutze der Gruben ihre Hauptburg hatte¹²³). In gleicher Weise war der Amtssitz des Kefalija der Berggemeinden eine bis in 300 m Höhe gelegene Burg, in die sich die Einwohner der um so viel tiefer gelegenen Orte bei Gefahr zurückzuziehen pflegten; denn deren hölzerne Häuser lagen, ungeschützt durch eine Mauer¹²⁴), weit verstreut in nächster Nähe der Bergwerke, um einen Hauptplatz, den Marktplatz mit Magazinen und Verkaufshütten, herum angelegt¹²⁵). Nirgendwo auf der Halbinsel haben die Fremden auf offenem Lande gelebt, vielmehr immer nur in Städten¹²⁶). Der Bergbau der Sachsen und mehr noch der Handel der Ragusaner mit ihren Begleit- und Folgeerscheinungen brachten Serbien — in Bulgarien war Čiprovci eine Kleinstadt¹²⁷) — den Übergang von der dörflichen zur städtischen Siedlungsform; denn noch 1332 hatte Guillaume Adam berichtet, es gäbe dort so gut wie keine befestigten Orte, sondern nur Landsitze und Dörfer¹²⁸). Mit der wechselnden Bedeutung der einzelnen Abbauzentren verschob sich auch die Rangfolge sowohl der Bergwerks- wie der Marktstädte. 1244 war Ban-Brdo der Sitz des Bischofs und Bans von Bosnien, nach ihm kam Visoki auf und im 15. Jhrh. wurde zum neuen Zentrum Bosniens Hvojnica und daneben noch Deževica, Dušina und Kreševo¹²⁹). In Serbien hatte zu Anfang des 13. Jhrh. Brskovo den Vorrang^{129a}), kurz darauf trat Rudnik hervor, im 14. Jhrh. blühte Prizren auf und zwischen 1350 und 1450 war Novo Brdo wohl die meistgenannte Stadt auf dem Balkan¹³⁰), dann erschien Srebrnica als Konkurrent und im 15. Jhrh. hatten Trepča und Pristina ihre Blütezeit¹³¹).

¹²²) Curipeschitz, B.: Itinerarium der Botschaftsreise nach Konstantinopel 1530, Innsbruck 1910, S. 29.

¹²³) Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 446.

¹²⁴) Jireček, C.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 65.

¹²⁵) ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 44.

¹²⁶) ders.: Geschichte der Bulgaren, Prag 1876, S. 400.

¹²⁷) Kanitz, F.: Donau-Bulgarien und der Balkan II, Leipzig 1882, S. 295.

¹²⁸) Jireček, C.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 65.

^{129a}) Ćorović, V.: Brskovo, in Glasnik geografskog društva, Beograd, S. 46.

¹³⁰) Jireček, C.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 61/77.

¹³¹) dto, S. 50/4.

Diese festen Bergstädte waren wegen des in ihnen pulsierenden Lebens und der in ihren Mauern herrschenden Wohlhabenheit — beides, um es noch einmal ausdrücklich hervorzuheben, die Folgen des blühenden Bergbaus — Jahrhunderte lang ersehnte Angriffsziele. Die Nachbarstaaten suchten sich gegenseitig deren Besitz streitig zu machen, bei ihnen kam das Vordringen der Türken nach Westen für eine Zeit zum Stocken und in ihnen hatte die Gegenoffensive der christlichen Westmächte ihre wesentliche Stütze. Dafür einige Beispiele. In den Besitz der Gruben am Pec haben sich die Byzantiner, Bulgaren und Ungarn abwechselnd gesetzt¹³²). Rudnik gehörte 1302 Uroš, 1313 dem rex Stephanus, 1323 wurde es erneut umstritten¹³³), 1458 ging es in türkische Hände über¹³⁴) und 1737, als die Österreicher angriffen, wurde es von den Türken niedergebrannt¹³⁵). Čiprovcı wurde zweimal eingeäschert, einmal 1596 von den vereinten Serben und Albanesen¹³⁶) und das andere Mal bei dem Eindringen der Österreicher im Jahre 1688¹³⁷). Bei derselben kaiserlichen Offensive wurde auch Kačanik zerstört¹³⁸), wie 1788/90 Zajača¹³⁹). Zvornik war bis zum Untergang des Despotats serbisch, danach wurde es von den Türken und Ungarn umkämpft¹⁴⁰). Srebrenica wurde 1410 durch König Sigismund den Bosniern entrissen, 1411 dem Stephan Lazarević, unter dem von einem Aufruhr der Bergleute gegen fürstliche Beamte berichtet wird¹⁴¹), geschenkt, 1440 wurde es türkisch, 1443 nahmen es anlässlich des glücklichen Feldzuges Vladislavs gegen die Türken die Bosnier wieder in ihre Gewalt und von da an blieb es ein ständiges Kampfobjekt zwischen Stephan Toma und Đorđe Branković¹⁴²), bis es 1464 nochmals die Ungarn und 1520 endlich wieder die Türken nahmen¹⁴³); genauer gesagt, allein zwischen 1411 und 1463 war diese reiche Stadt einmal ungarisch, fünfmal serbisch, einmal bosnisch und dreimal tür-

¹³²) Kanitz, F.: Das Königreich Serbien u. das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 238.

¹³³) Jireček, C.: Geschichte der Serben I, Gotha 1912, S. 348, 356.

¹³⁴) v. Hammer, J.: Geschichte des osman. Reiches I, Pesth 1834/6, S. 446/7.

¹³⁵) Kanitz, F.: Serbien, Leipzig 1868, S. 60.

¹³⁶) Jorga, N.: Geschichte des osmanischen Reiches III, Gotha 1908/13, S. 280.

¹³⁷) Jireček, C.: Das Fürstenthum Bulgarien, Prag 1891, S. 416.

¹³⁸) Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 546.

¹³⁹) Kanitz, F.: Serbien, Leipzig 1868, S. 88.

¹⁴⁰) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag, 1879, S. 51.

¹⁴¹) ders.: Das Gesetzbuch des serb. Caren Stephan Dušan, Berlin 1899, S. 190.

¹⁴²) ders.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 148.

ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 50.

¹⁴³) Jorga, N.: Geschichte des osmanischen Reiches II, Gotha 1908/13, S. 385.

bisch¹⁴⁴). Am ernstesten scheint jedoch das Ringen um Novo Brdo beurteilt worden zu sein. 1415 und 1428 wehrten die Serben, Sachsen und Ragusaner vereint monatelange Belagerungen des Sultan Musa und Murad II. ab, aber beim erneuten Angriff 1441 musste es vor dem Eunuchen Schehabeddin kapitulieren, nur für wenige Jahre, denn 1444 kam es wieder an Georg Branković; jedoch schloss es 1455 Mohammed II. erneut ein, bombardierte es 40 Tage lang und nahm es trotz tapferster Gegenwehr ein¹⁴⁵), woran auch ein Aufstand der Minenarbeiter (1456) nichts ändern konnte¹⁴⁶). Der serbische Despot benachrichtigte den König von Ungarn von Brdos Fall und nannte die Stadt dabei »caput patriae et ob mineras nervus belli«¹⁴⁷). Diese Nachricht wurde in Ungarn und Italien mit tiefer Trauer aufgenommen, weil man die Stadt als eins der festesten Bollwerke der Christenheit betrachtete¹⁴⁸). Nach ihr fielen schnell auch Trepča¹⁴⁹) und Prizren (1458)¹⁵⁰) in die Gewalt der Osmanen. Zusammenfassend ist festzustellen, dass der Bergbau zwischen 1439 und 1444 vollkommen darniedergelegen hat¹⁵¹) und während der ganzen Kampfzeit arg gelitten hat, aber während der österreichischen Zwischenherrschaft (1717 — 1739) um Majdanpek und Rudnik wiederaufgenommen worden ist¹⁵²). Die Kriege der damaligen Zeit scheinen also von der Sehnsucht nach dem Besitz der Bergwerke mit veranlasst gewesen zu sein.

Die Türken sind sogar bereit gewesen, für eine Zeit noch von der Einnahme von Bergstädten abzusehen, sofern ihnen ein Tribut gezahlt wurde. Auch dafür einige Beispiele. 1389 war eine der Friedensbedingungen Bajasids mit dem Sohne Lazars ein jährlicher Tribut aus den Silberbergwerken¹⁵³). 1438, als sie gegen Novo Brdo

¹⁴⁴) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 267.

¹⁴⁵) dto, 164, 175, 178, 183, 202.

v. Hammer, J.: Geschichte des osmanischen Reiches I, Pesth 1834/6, S. 345, 435.

Jorga, N.: Geschichte des osmanischen Reiches II, Gotha 1908/13, S. 65/7.

¹⁴⁶) Zinkeisen, J.: Geschichte des osmanischen Reiches in Europa II, Gotha 1840/62, S. 78, 111.

¹⁴⁷) Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 241.

¹⁴⁸) Jireček, C.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 56.

¹⁴⁹) dto, S. 54.

¹⁵⁰) v. Hammer, J.: Geschichte des osmanischen Reiches I, Pesth 1834/6, S. 446/7.

¹⁵¹) Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 241.

¹⁵²) Jireček, C.: Das Fürstenthum Bulgarien, Prag 1891, S. 215.

ders.: Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien, Prag 1879, S. 52.

Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Wien 1904, S. 238, 242, 444.

¹⁵³) v. Hammer, J.: Geschichte des osmanischen Reiches I, Pesth 1834/6, S. 183.

zogen und Bosnien bedrohten, zwangen sie Tvrdko zur Erhöhung der Zahlungen¹⁵⁴). 1453 hat eine serbische Gesandtschaft dem Sultan eine höhere Karadsch von 12.000 Dukaten überbracht, wodurch der Car sich freie Hand in der Primorje sichern wollte¹⁵⁵). 1458 hat der Sultan anscheinend Stephan den Besitz von Srebrnica gegen 9.000 Dukaten bestätigt¹⁵⁶). Während der Jahrhunderte der osmanischen Herrschaft hatten die Bergleute die bekannte Rajaabgabe zu zahlen, die für die Hohe Pforte eine nicht unbedeutende Einnahme darstellte. Wie hoch die gesamten Einkünfte der Sultane aus den Balkanminen gewesen sein werden, vermögen wir leider nicht genau zu bestimmen, weil alle Berechnungen auch die aus den asiatischen mitenthalten: 1590 brachten alle Bergwerke 500.000 Dukaten ein¹⁵⁷), 1646 die Gold- und Silbergruben 2,888.000 Kronen¹⁵⁸), im 18. Jhrh. sämtliche Gruben 100.000 Dukaten¹⁵⁹) und 1763 3,610.000 Reichstaler¹⁶⁰). Ausser dem finanziellen hatten die Türken an den Minen aber auch ein militärisches Interesse¹⁶¹); das ersieht man daraus, dass in ihrer Nähe Waffen- und Munitionsfabriken errichtet waren — z. B. Hvojnica¹⁶²), Novo Brdo¹⁶³), Samokov¹⁶⁴) —, dass sie zweitens allmählich die Förderung in Bosnien¹⁶⁵) — erst 1840/1 bereiste Dr. Schulze im Auftrage des Vezirs das Land und veranlasste die Öffnung einer Grube bei Sutjeska¹⁶⁶) — und auch in Serbien¹⁶⁷) so gut wie ganz eingehen liessen wegen der gefährlichen Nähe der feindlichen Grenze und das bulgarische Samokov zum neuen Abbau¹⁶⁸) und Tatar-Pazardžik zum Handelszentrum für Eisen¹⁶⁹) erhoben und dass sie drittens die Bergbaubevölkerung um

¹⁵⁴) dto, S. 345.

¹⁵⁵) Jorga, N.: Geschichte des osmanischen Reiches II, Gotha 1908/13, S. 55.

¹⁵⁶) dto, S. 108.

¹⁵⁷) Zinkeisen, J.: Geschichte des osmanischen Reiches in Europa III, Gotha 1855, S. 779.

¹⁵⁸) Türkische Staats- und Regiments-Beschreibungen o. O. 1664.

¹⁵⁹) Zinkeisen, J.: Geschichte des osmanischen Reiches in Europa III, Gotha 1855, S. 349.

¹⁶⁰) Neue und vollständige Beschreibung des Ottomanischen oder des Türkischen Reichs, Nürnberg 1763, S. 213.

¹⁶¹) Sakāzov, I.: Bulgarische Wirtschaftsgeschichte, Berlin 1929, S. 215.

¹⁶²) Ungewitter, F.: Die Türkei in der Gegenwart, Zukunft und Vergangenheit, Erlangen 1854, S. 34.

¹⁶³) dto, S. 238/41.

¹⁶⁴) Boué, A.: Die Europäische Türkei II, Wien 1889, S. 39.

¹⁶⁵) Huetz, I.: Beschreibung der Europäischen Türkei, München 1828, S. 163.

¹⁶⁶) Robert, C.: Die Slaven der Türkei II, Dresden 1844, S. 25.

Róskiewicz, J.: Studien über Bosnien und die Herzegovina, Leipzig 1868, S. 71.

¹⁶⁷) Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 238.

¹⁶⁸) Sakāzov, I.: Bulgarische Wirtschaftsgeschichte, Berlin 1929, S. 234.

¹⁶⁹) dto, S. 235.

des Bergbaus willen geschont haben. Die Bergleute durften in den Städten bleiben, nur aus Novo Brdo verschickte man sie nach Konstantinopel¹⁷⁰), aber trotzdem zogen sie vielfach aus Furcht die Auswanderung vor, d. h. aus Bosnien und Serbien gingen sie auf Einladung des Herzogs von Ferrara und des Königs Alfons von Neapel nach Italien¹⁷¹) oder die Ragusaner in ihre Heimat und die Sachsen mit diesen dorthin, vor allem aber zurück nach Ungarn¹⁷²). Die in Kratovo verbliebenen genossen Privilegien, unter denen sie sich so gut wie frei fühlten¹⁷³), desgleichen die Čiprovcier, die unter dem direkten Schutz der Sultaninmutter standen¹⁷⁴), sie haben unter den Türken als Katholiken freier gelebt als die Orthodoxen; ihre Klöster erhielten Schutz, Sicherheit und Glaubensfreiheit zugesichert¹⁷⁵).

Durch den Wiener Frieden 1615 erhielten die Katholiken die Erlaubnis, in der Türkei Kirchen zu errichten und ihren eigenen Gottesdienst abhalten zu dürfen. Seitdem begann erst die eigentliche katholische Propaganda. Čiprovcı wurde ihr bedeutendstes Zentrum, an dem auch die unter Förderung des Herzogs Christoph von Württemberg vom Mönchshof in Urach ausgehende reformatorische Aktion zerschellte¹⁷⁶). Unter den Erzbischöfen von Sofia, die ihren Sitz in Čiprovcı hatten, ragte Peter Parčević besonders hervor, dem es z. T. zu verdanken ist, dass der Wunsch nach Befreiung ins bulgarische Volk hineingetragen worden ist. Auf seinen Reisen nach Warschau, Wien und Venedig suchte er die Hilfe der christlichen Fürsten¹⁷⁷), leider ohne Erfolg; aber sein Wirken hatte immerhin doch die Wirkung, dass sich die Čiprovcier, unter der Führung von Georg Pejačević 1688 den Kaiserlichen anschlossen¹⁷⁸). Wer bei dem Rachegericht, dem die Stadt zum Opfer fiel, von den Türken nicht ermordet wurde, floh nach Siebenbürgen und erhielt von Leopold I. Sitze und Privilegien, die von Karl VI. bestätigt wurden¹⁷⁹).

Als in Serbien alles Sinnen und Trachten reif für den Befreiungskampf war, rief ein orthodoxes Kloster zu ihm auf. Melantie,

170) Jireček, C.: Geschichte der Serben II, Gotha 1918, S. 202/3.

171) dto. S. 282.

172) ders.: Staat und Gesellschaft im mittelalterlichen Serbien I, Wien 1912, S. 66.

173) Sakáčov, I.: Bulgarische Wirtschaftsgeschichte, Berlin 1929, S. 215.

174) Archiv der Katholischen Propaganda in Rom, Vol. 219, fol. 63.

Bibl. casanat in Rom, No 2670, fol. 41/8.

175) Róskiewicz, J.: Studien über Bosnien und die Herzegovina, Leipzig 1868, S. 78.

176) Murko, M.: Die ersten Versuche der Verbreitung westeuropäischer Geistesströmungen unter den Bulgaren, Leipzig 1928, S. 29, 31/2.

177) Hajek, A.: Bulgarien unter der Türkenherrschaft, Berlin 1925, S. 45/6 48/51.

178) dto, S. 55/7.

179) Kanitz, F.: Donau-Bulgarien und der Balkan II, Leipzig 1882, S. 294/5.

der Archimandrit von Vraćevšnica im Rudnik Gebirge, ritt mit Kreuz und Schwert den kampfeslustigen Scharen voran und führte sie Knez Miloš zu¹⁸⁰). Das Blei von Jagodnja hat ihnen die Kugeln geliefert¹⁸¹) und das Kupfer aus früher von Sachsen ausgebeuteten Bergwerken wurde zu Kanonen¹⁸²) verarbeitet; Karadorde hatte die Gruben um Majdan und Rudnik durch einen Banater Werkmeister, den er gegen den Willen der österreichischen Regierung mit Hilfe von gewonnenen Grenzsoldaten über die Grenze in sein Land brachte, wieder in Betrieb nehmen lassen¹⁸³). Seit Serbien frei geworden, hat wieder eine systematischere Förderung eingesetzt. Nachdem v. Herder schon 1836 im Auftrag von Miloš das Land bereist und auf die Lagerstätten aufmerksam gemacht hatte¹⁸⁴), wurden Majdanpek 1848¹⁸⁵), Kučajna 1863¹⁸⁶), Rudnik 1868¹⁸⁷) und später Ripanj¹⁸⁸) wieder erschlossen. Das alte Zentrum der mittelalterlichen fremden Bergbaukolonisten war also auch das Abbaugbiet des jungen serbischen Staates geworden.

Sofia.

Arno Mehlan

¹⁸⁰) ders.: Die Klöster und ihr Verhältniss zum Volk in Serbien, Wien 1863, S. 313.

¹⁸¹) ders.: Serbien, Leipzig 1868, S. 106, 199.

¹⁸²) Urquhart: La Turquie, ses ressources II, Brüssel 1837, S. 254.

¹⁸³) Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 444/5.

Boué, A.: Die Europäische Türkei I, Wien 1889, S. 238.

¹⁸⁴) dto.

Robert, C.: Die Slaven der Türkei II, Dresden 1844, S. 25.

¹⁸⁵) Kanitz, F.: Das Königreich Serbien und das Serbenvolk I, Leipzig 1904, S. 242/9.

¹⁸⁶) dto, S. 250/2.

¹⁸⁷) dto, S. 444/5.

¹⁸⁸) dto, S. 124/5, 235.

Ancient mining in the central Balkans^{*)}

Old Serbia. The eastern edge of the Dinaric Alps is extensively mineralised, mainly with deposits of argentiferous lead. To the north-west are the important Roman mines of Srebrenica and the probably medieval workings of Olovo and Čelebić.¹⁾ Further south was the famous medieval mint of Brskovo and the enormous workings of Kopaonik; smaller scattered mines are known between Novi Pazar and Andrijevica.²⁾ Further south again are Novo Brdo and Janjevo. Medieval records also mention mines in N. Albania, and here lived the Pirustae, who were dispatched by Trajan to work the goldmines of Dacia;³⁾ but the exploration of this country is so backward that nothing is now known of them.

*) Introductory note. This paper is mainly based on explorations carried out, in 1934 in Yugoslavia and in 1935 in Bulgaria. It is not an exhaustive survey, and I have included a great deal of material gleaned in earlier years in my book, *Roman Mines in Europe* (referred to as RME). I would like to thank the various governmental authorities in both countries, embassies railways and police, for their great kindness in assisting my travels in all respects, and in addition Prof. Filov and the Bulgarian Archaeological Institute for help in countless ways.

¹⁾ RME. pp. 189—191; Truhelka, *W. M. B. H.* II p. 235; Savić, *Rudarski i topionički Vesnik V* (1933) p. 99.

²⁾ E. g. Rudo Brdo and Rudeći by Andrijevica, Rudnik between Peć and Kos. Mitrovica, Saš by Bukovica. In the Bukovica valley I found one piece of iron slag, and scattered slag above Kovač and Rude between Novi Pazar and Tutin, where the name Kovači in the valley suggests majdans. But these workings were small and are now forgotten. Evans (*Archaeologia* XLIX p. 1) saw Rudnik, which he calls Mokra Gora; the spaced pitting here suggests exploration without result, and the sharpness of the contours of the tips points to a fairly recent date. Elsewhere I saw no remains.

³⁾ Šufflay, *Arhiv za arbanasku Starinu* II (1924) p. 217. Ugolini (*Albania antica* I) mentions old copper workings north east of Skutari. Trajan probably also dispatched other tribes to the Dacian mines. The Illyrian name of the husband of a Roman lady from Aequum (C. I. L. III 1262 from Alburnus Maior) shews that he hardly came from the Roman colony, but from the interior.

The mines of Brskovo appear to be entirely medieval. There was apparently extensive pitting at the outcrops; but the hillside is so overgrown that it is difficult to determine details. Fragments of timber and iron tools have been found in the workings.⁴⁾ Most of the slag is riverside; but there are a few scattered pieces on the saddle below the castle, which I regard from analogies in Čechoslovakia as early medieval rather than Roman; there is a little similar slag at Vojetin. The castle itself shews no signs of Roman work.

Nor is it possible to consider the majority of the mines on Kopaonik as pre-Saxon. By the courtesy of Trepča Mines Ltd. and the associated companies I have been able to carry out a thorough examination of many of the mines of this district. One of their most marked characteristics is extensive pitting, which was used both for exploration and, at Vojetin, for exploitation.⁵⁾ This is paralleled at Saxon mines such as Schemnitz (Banska Štiavnica) and Kremnitz, and is probably due to the small concessions, in each of which a shaft had to be sunk. Place-names also indicate that many of the mines between Kuršumljia (Bela-Crkva) and the Ibar were known to the Slavs. Trepča itself was exploited for three centuries after the battle of Kosovo Polje, and the name Kuršumljia shews that it was a market for lead under Turkish rule, though no mines are now known in the district.

The mining district of Kopaonik was not however discovered by the Saxons. The name of the mountain occurs in early Serbian literature, and there are traces also of Roman work. The »centurio officinarum« at Rudnica⁶⁾ may have been a mine-manager. A short way south of Sočanica are a few small slag-heaps.^{6a)} The ore was probably transported from a mine higher up the mountain; the easiest explanation of this is the proximity of the Roman town, as fuel and water-power are abundant nearer the mines. The pieces of slag are small and have not been tapped. The furnaces were built of stone lined with clay; I found also one piece of white concrete, like that at Trepča. There are some pieces of brick on the heaps, which may have been brought from the Roman town in later times. A stained stone could have been used for pounding ore. The situation of the slag indicates water-driven bellows or a

4) Bošković, Glasnik skopskog naučnog društva XII (1933) p. 147.

5) In addition to the style of the Vojetin workings, which is medieval, there are a few hut-foundations. In one of them I found a piece of medieval glazed ware just below the turf.

6) C. I. L. III 14606.

6a) A specimen contained 10·41% lead 18·04% iron, no copper.

hand-blast; there are uncertain traces of a water-channel. Water was however used by the Romans, not for bellows but for washing the ore and cooling the heated slag, as is seen by fragments of pipes on heaps at Rudnik Jezero, Rio Tinto and elsewhere. There is therefore a presumption that the Sočanica slagheaps are Roman, though it cannot be proved.

The extant remains at Novo Brdo and the objects thence in the Zvečan Museum are entirely medieval. The castle itself is of this date, and the broken bricks used occasionally in its construction may have come from a building not very much earlier. The large number of Turkish coins found there indicates that the town prospered for a time after the occupation. Roman remains are reported near the mine of Janjevo, but perhaps from the site at Gračanica, which is less than 3 kms. distant; at Janjevo itself are no signs of Roman work, and I could find no metallurgical remains at Gračanica. Nor need the town of Ulpiana, wherever it lay, have depended on mineral resources for its prosperity, which was derived mainly from the agriculture of the Kosovo Polje. Coins were issued in II century A. D. inscribed *Metallum ulpianum* and *Dardanici*.⁷⁾ It is hence presumed that at least one of the mines east of Priština was then exploited. But the former may not be connected with Ulpiana, and the »Dardanian Mines« may have been at Kratovo.

When we consider the wide distribution of Roman mines in the Balkans, we are the more surprised at their neglect of western Jugoslavia. This district was civilised by them; towns are known at Plevlje, Novi Pazar, Sočanica, Gračanica and elsewhere. Considerations of transport can hardly have weighed heavily, as fuel was abundant on the mountains, and many Roman mines in other provinces are equally remote. The inhabitants may have been unenterprising; but Dardania produced more than one Roman emperor, and the Roman government could have sent officials and labourers from elsewhere to exploit the district, if it had so desired. One consideration however strikes us, that this district, from Čelebić to Novo Brdo and from Brskovo to Kuršumlija, approximately corresponds with the old Serbian kingdom of Ras. It may be therefore that its mines were so extensively exploited in the middle ages that all Roman remains have been destroyed; it may also be that the same conditions operated in Roman times as enabled the Serbs to develop their own culture in isolation for several centuries. It cannot be denied that though the Romans built

⁷⁾ Mowat, *Revue numismatique française* (1894) p. 373.

roads and cities in this district, its mountains and rivers are difficult to cross; and it is significant that we know the ancient name of practically none of the sites here. Highways for through communications were not here developed before the middle ages, and then largely because of the mines. The Roman trunk-roads ran either north of Old Serbia from Salona, or south of it from Drač, or east of it from the Danube and the Aegean.

Krajina. Archaeologists and historians have in the past emphasised the ancient mining of the Krajina. The mountains of this province form a continuation of the Carpathian fold, and are extensively impregnated with ore-veins, especially of gold and copper. That the Romans exploited parts of this district cannot be denied. But we must now doubt Kanitz' localisation of numerous Roman forts throughout the mining area⁸⁾. The meaning of these forts is difficult to determine; many of them, from their remote and inaccessible situations, probably belong to the Justinianic period or slightly later, when the population of the Balkans was returning to the hilltop settlements largely abandoned in Roman times.⁹⁾ Others may have formed a defence in depth for the Danube frontier, created in the late Roman empire.

When allowance is made for Kanitz' exaggerations, we see that there are two principal lines by which the Romans penetrated the Krajina, the valleys of the Pek and the Krivovirski Timok. In the former there was copper-working even in prehistoric times. Some sherds from a ringwall near Majdanpek which I shewed to Prof. Vasić were pronounced by him to be of la Tène date. The numerous stone hammers from Majdanpek and from Jasikova point to a continuation of native methods and traditions, though the evidence from Spain and Britain makes it clear that these tools continued to be used in the early Roman period;¹⁰⁾ their absence however from the larger Roman mines of Jugoslavia, such as Babe and Rudnik, proves that they became obsolete in the Balkans, at least in state-directed enterprises, by the end of the I century A. D., as we should expect from the use of up-to-date mechanical appliances in the Dacian mines of this period. At the same time prehistoric men almost certainly washed the alluvia of the Pek and its tributaries for gold.

⁸⁾ Denkschriften der philosophisch-historischen Klasse der k. Akademie der Wissenschaft in Wien (1892) ii.

⁹⁾ Ср. especially Mutavčiev, Стари градища и друмове на Стрѣма и Тополница (Материали за археологическа Карта на България II)

¹⁰⁾ RME pp. 36—38; Transactions of the Institute of Mining and Metallurgy XLIII (1933—4).

The account of finds which I received at Majdanpek¹¹⁾ makes me think that this mine was at least partially abandoned after the Flavian period, probably in consequence of one of the raids of Decebalus. It may be that the district was too remote for the profitable production of copper and the gold percentage was too low; or, as the history of Verespatak shews, if the mine was once abandoned in the Dacian Wars, it would become flooded, and the ancients had no pumps sufficiently powerful to drain it. Roman remains are however frequent on the middle Pek, where the auriferous alluvia were probably still being worked; and the most important mine of the period was Kučajna. Here there are the remains of a considerable Roman town; and numerous galleries demonstrate the active exploitation of gold and silver ore. Here probably lay Aelia Pincensia, for which coins were issued in the II century A. D.¹²⁾

The other avenue of Roman penetration into the Krajina was by the valley of the Krivovirski Timok, where are traces of an important fortified road. Probably in this region should be located the mines of Aureliana and Argentares.¹³⁾ The gold and copper of Bor¹⁴⁾ were worked by the Romans, perhaps also the gold and silver of Zlot. Roman remains have been found on the south-eastern side of Deli Jovan; near Rusman are rows of pits some six metres apart, which may be Roman as medieval mines more normally used extensive areas of pitting. I doubt however whether the Romans exploited the central Krajina to any extent. There is no Roman fort on the pass between Tanda and Luka; Miloševa Kula, despite Kanitz' claims, is medieval. Nor are the reports of prehistoric finds satisfactory. Stone hammers and querns are said to have been discovered on Deli Jovan,¹⁵⁾ copper tools at Valakonje. The name of the R. Šaška indicates that we must attribute much of the mining to the medieval period. Most of the slag in the Krajina is riverside, and so should be dated after the XV century. The wealth of Kučajna is celebrated in Serbian poetry, Majdanpek was exploited under the Austrians.^{15a)}

11) RME pp. 218—221.

12) Mowat, *Revue numismatique française* (1894) p. 373.

13) Procopius, *Aedif.* 4 4; cp, Mowat, l. c.

14) Antula, *Rudarski Glasnik* II (1904) p. 2. Vasić (*Zapisnici srpskog geološkog Društva* III xv 5 (1905) p. 5) mentions from the mines of Bor some sherds believed to be prehistoric.

15) Jovanović, *Richesses minérales en Serbie*.

15a) Hofmann, *Godišnjak rudarskog Odeljenja Ministarstva narodne Privrede* I (1892) p. 149.

But though we must be cautious of attributing too much of the underground mining of the southern Krajina to the Romans, there can be no doubt that they worked the gold-placers in the Timok, the Bela Reka, and other streams north and south of Zaječar.^{15b)} Casual remarks in ancient literature shew that alluvial gold was once widely distributed in the Balkans, and was obtained in Macedonia,¹⁶⁾ Thrace, Dardania¹⁷⁾ and Bosnia.¹⁸⁾ One of the principal centres must have been Rhodope and the upper Marica,¹⁹⁾ where lived the Bessi whose name was to become equivalent to »gold-washer« and to lose all topographical significance.²⁰⁾ They were however migratory, and the mission of Nicetas was largely among them.²¹⁾ As his see was at Remesiana (Bela Palanka), the miners whom he converted perhaps worked mainly on the upper Timok.

There would have been uncertainty in Roman times as to the localities of gold or magnetite placers; for under the primitive economic conditions which then prevailed and still survive in the Sancak, the market-town whither peasants periodically brought their produce would have played an important part.²²⁾ The late empire »procuratores metallorum«²³⁾ were probably supposed to acquaint themselves with the activities of miners; but it would have been difficult to keep a check on a semi-nomadic population in the virgin forests of the Roman period.

The territory of Pautalia. A number of early III century medallions of Pautalia (Kjustendil)²⁴⁾ extol its gold-washing and silver-mining. The territorium of the city extended as far north as

^{15b)} Ср. Илић, Записници српског геолошког Друштва III xv 7 (1905) p. 3; Dumont, *Revue archéologique* (1868) ii p. 407.

¹⁶⁾ Ps.-Aristotle, *Mir. Ausc.* 45.

¹⁷⁾ Pliny, *N. H.* XXXIII 3 39; cp. Jireček, *Geschichte der Serben*.

¹⁸⁾ Florus IV 12; Pliny, *N. H.* XXXIII 4 67; Statius, *Silv.* I 2 153, III 3 90, IV 7 14-16; Martial X 78 5; C. I. L. III 1997. On stylistic grounds the Romans seem to have worked in the valleys of the Vrbas and probably the Lašva, but not the Fojnica.

¹⁹⁾ Ср. Škorpil, Природни богатства въ цѣлокупна България.

²⁰⁾ Pacatus, *Paneg. Theod.* 28; Vegetius, *R. M.* II 11, IV 24; *Epitome Codicis regii parisiensis*. Similarly among the inferior troops of the Roman army »Bessus« must have been a slang term for Thracian.

²¹⁾ Paulinus Nolanus, *Carm.* 269—272. Ср. the simile of the »aurilegulus« in Nicetas fr. 3 (p. 53 Burn), which shews that he was used to the customs of gold-miners.

²²⁾ For Balkan fairs in pre-medieval times cp. the Scaptoparene inscription.

²³⁾ *Codex Theodosianus* I 32 5.

²⁴⁾ Ruzicka, *Извѣстия на Българския археологически Институтъ VII* (1932/3) p. 1, nos. 360, 473, 634.

Caribrod,²⁵⁾ and probably some way west into what is now Jugoslavia. The gold was mainly derived from the sands of the Struma²⁶⁾. There are recent placers at Raždavica at the mouth of the gorge, but it is believed that those on the south slope of Vitoša are earlier.²⁷⁾ At an unidentified place called Čakljano was discovered an iron hook for gripping and levering up boulders in deposits of auriferous sand.

Gold was also mined in ancient times near Kjustendil. A coin of Domna was found in a gallery at G. Ujno.²⁸⁾ The mines south of Trn are partly for gold, partly for lead and silver; as much litharge has been found, lead seems mainly to have been thrown away. The discovery of early IV century coins²⁹⁾ in a gallery at Milkovci dates the exploitation as Roman, though there was probably also medieval working, as many of the tips at Businci have sharp profiles, and from Jerul Mr. Ahtarov shewed me a shield-shaped silver disc with arm-quarterings.³⁰⁾ There is said to be a great deal of high-level slag on the plateaus; it is not found beside the streams.

There are a few small silver-deposits on both sides of Osogov,³¹⁾ but they should almost certainly be ascribed to the middle ages. Hacı Halfa mentions silver from this district. More important was Kratovo. Turkish writers speak of a mint there; Roman remains have also been found, and the workings at Dobrevo can without hesitation be ascribed on stylistic grounds to the Roman period.³²⁾ Further north there are a few workings for galena or

²⁵⁾ Dimitrov, Годишникъ на народния Музей VI (1932/4) p. 123.

²⁶⁾ Jireček, Arch.-epigr. Mitt. aus Österreich-Ungarn X p. 43.

²⁷⁾ Ср. Vankov, Сборникъ за народни Умотворения XVI/XVII (1900) iii p. 38.

²⁸⁾ Zaharijev, Сборникъ за народни Умотворения XXXII (1918) p. 269.

²⁹⁾ Radoslavov, Bergbau in Bulgarien; id., Мини Кариери и минерални води въ Софийския Окръгъ. Some of the coins he ascribes to Magnus Maximus; but as he writes Maximus, and the other coins are all of the early IV century, there may here be a confusion with Maximin Daja.

³⁰⁾ It measures about $3 \times 2\frac{1}{2}$ cms., but seems clipped. On one side a triple castle and lion rampant quartered; on the other a central shield with dots; the left upper quarter is quartered with single castle and lion, the right upper quarter halved with vertical bars and an object resembling a thunderbolt vertical.

³¹⁾ In Bulgaria, a small riverside slag-heap at Srebreno Kolo, a mine at Stradialovo etc. Ср. Jireček, Arch.-epigr. Mitt. aus Österreich-Ungarn X p. 75; Bončev, Списание на Българската Академия на Наукитъ XIX (1920) p. I. On the Yugoslav side some pitting and unskilful grubbing at Petrovobrd, with a small riverside slagheap containing lumps of fused and reddened schist; on a spur a deserted settlement with about twenty houses: for medieval date ср. the name of the neighbouring village of Sasa. A slag-specimen contained 1.2% lead, 24.83% iron, no copper.

³²⁾ RME p. 227.

pyrites near Ruplje. Stylistically they are undatable, but this is the mining-district of Zaplanina or Zablna, known in the middle ages and as late as the XVI century.³³⁾ I have been told of other lead-workings at Glog near Krivafeja and at G. Tlamino south of Bosilegrad.

At Musulj many veins of argentiferous galena have been attacked. The method of work is not Saxon, as there is no extensive pitting, but the exploitation is by adits following the veins and occasionally by opencasts. The adits are of rather irregular section, often with rounded roof, from 1—2 metres high by $1\frac{1}{2}$ —1 broad; sometimes they follow the footwall of a vein. I saw no lamp-niches, such as characterise Roman mines, for instance, at Babe. The adits attacked the vein-outcrops at various levels; in one case the vertical interval is not more than 5 metres. This use of superposed galleries is perhaps Roman, being paralleled at Verespatak. At short distances from the adit-mouths shafts were often sunk to reach lower levels. This combination of adits and shafts is paralleled at the Roman mines of Dobrevo and Openica,³⁴⁾ and is due to the difficulty of propping a wide sloping stope; at Babe this difficulty was overcome, but by making the stopes so low that haulage must have been almost impossible. On one adit-wall at Musulj are many rope-marks, shewing that the ore was transported in trays. These are usually considered medieval in the Balkans; one from Rudnica seemed too fresh to be Roman, another was found at Vojetin, where Roman remains are unknown.³⁵⁾ On the other hand, trays of Roman date are reported from Srebrnica,³⁶⁾ Vulkoj-Korabia,³⁷⁾ and the western provinces.³⁸⁾ Musulj

³³⁾ Vinko, Rudarski i topionički Vesnik I (1929) p. 539.

³⁴⁾ I regard Openica as probably the ancient Damastium (Strabo 326). It suits the ancient topographical description better than any other silver-mine, cp. RME p. 239, and it is difficult to believe that the ancients did not discover a mine lying not more than 100 m. from the Via Egnatia. The absence of riverside slag shews that it is not Saxon or Turkish. The objection is the comparative insignificance of the workings; but they appear largely waterlogged, and probably extend a long way underground.

³⁵⁾ This tray is made of a single plank, 160 × 40 cms. The sides are 5 cms. higher than the centre, giving a slightly curved section. One end is square, the other rounded. It is a little worn and scratched on both sides. The objection to considering it a tray is that it appears to have no hole or nails at the end for the attachment of a handle; but there are no ancient workings at Vojetin where a shoot could have been used.

³⁶⁾ Bordeaux, Revue universelle des Mines IV vi (1904) p. 121.

³⁷⁾ Rákóczy, Bányászati és Kohászati Lapok XLII (1906) p. 529.

³⁸⁾ RME p. 30.

has yielded little slag in comparison with the tonnage of ore extracted, and much was probably smelted elsewhere. There are a few small heaps near the stream.³⁹⁾ The furnaces were lined with clay, and are perhaps medieval or more recent; on one heap I found a brick. This slag may however represent secondary working; for though I cannot parallel all the features of these mines, I obtained a strong impression that they are largely Roman.

Stara Planina. The Stara Planina is the most comprehensive name for the range of mountains which borders the lower Danube plain on the south. It contains many small deposits of copper and argentiferous lead ore, mostly worked in ancient times; they lie between the Timok valley and Etropole, but do not seem to extend east of the latter.⁴⁰⁾ North of the mountains and not far from Vidin is an iron-working area, with scattered slag-heaps at Medeševci, Čičil,⁴¹⁾ Milčina Luka⁴²⁾ and Vodna.⁴³⁾ The slag occurs high up the valley slopes, usually on a north face, and neither on the plateaus nor by the streams. The furnaces were probably thus located to obtain an adequate fuel-supply. The pieces of slag are small and badly smelted; there is little ore locally, and it is believed to have been brought from Car Petrovo. This slag cannot be accurately dated; it is clearly earlier than the late medieval and Turkish majdans; Dr. Atanasov, who told me of it, would connect it with a series of small towers, probably late Roman.

South of Belogradžik is a large series of workings at G. Lom Čiporovci and Želesna. At the first a vein of copper-ore⁴⁴⁾ has been extracted by an adit and shafts; there is a socketed gad from here in Vidin Museum (fig. 5). Close by is a slagheap within easy reach of water; some of the pieces are large, the furnaces were

³⁹⁾ A specimen contained 4.88% lead, 30.18% iron, no copper.

⁴⁰⁾ There are ancient lead workings at Osenovlak and Breze (Radoslavov, Мини карнери и минерални води въ софийския окръгъ), copper workings at Ovči Grb, Vilia Glava and Gerane by Osikovo. At Vilia Glava are very deep ancient shafts; an ore-specimen contained 47.45% copper, 11.26% iron, .16% lead, .49% zinc, no nickel cobalt antimony arsenic bismuth or silver. On a tip at Gerane I found a piece of a porphyry millstone and some hard wheel-made sherds, certainly post-Roman but perhaps contemporary with the tip itself; an ore-specimen contained 9.18% copper, 2.63% iron, .63% lead, .21% zinc, no nickel cobalt antimony arsenic bismuth or silver. At G. Belarečka are slag-heaps probably from lead working, and apparently ancient, as the heap is completely denuded; a glassy specimen contained 1.29% lead, 6.64% iron, .46% copper.

⁴¹⁾ A specimen contained 60.31% iron and no copper.

⁴²⁾ A specimen contained 12.55% iron and no copper. The iron percentage is remarkably low, and the piece cannot be considered a proper iron-slag.

⁴³⁾ A specimen contained 57.55% iron and no copper.

⁴⁴⁾ A specimen of schist with malachite and pyrites contained a little copper, 39.96% iron, .47% zinc, no nickel cobalt antimony arsenic lead bismuth or silver.

clay-lined. The ore-output here must have been several thousand tons. Čiporovci-Želesna is a much bigger mine, and may be compared with the great workings of Old Serbia. The vein, containing argentiferous galena, has been attacked along almost its entire length of 16 kms. There are many large stopes, and where the ore was less profitable it was exploited by rows of shafts 20 m. apart, which descend as far as 16 m. below stream-level; presumably some form of pumping was known. The rock was broken by fire-setting. The smelting took place along the stream. The slag-heaps are large, one of them lies within the town of Čiporovci, like the one at Kremnitz. There can be little doubt that most if not all the mining in this district is Saxon;⁴⁵ it is probable that Čiporovci is the most south-easterly Saxon settlement in the Balkans.

The chalcopyrite-lode of Plakalnica north of Sofia was the scene of an intensive Roman exploitation, probably mainly of the oxydised surface-ores. Finds have been made from time to time. A coin of Anastasius is reported from a gallery.⁴⁶ In the office is what seems to be the wooden barrel of a suction-pump (fig. I), an iron chisel-ended hammer-gad (fig. VI), and a coarse handle of a jar. Part of a granite quern that I found on the tips seemed to have been used for fine pounding. I heard of a copper-lamp, of which the description sounded Roman. Round the mine are numerous small slagheaps, sometimes near streams, sometimes in dry valleys. Beside one were remains of a settlement, with a good deal of probably Roman coarse pottery.

There are large ancient workings at Etropole, in the higher levels for argentiferous lead, lower down probably for gold. The ore was mainly attacked by horizontal adits. In one was found part of a beech-wood panning-bowl, nearly circular and 25—30 cms. across (fig. II); this is of a simpler type than the cradle from Leca near Leskovac (fig. IV), a mine which may be dated by a Roman site in the vicinity, while the cradle itself is paralleled from the Roman mine of Dolaucothy (Wales).⁴⁷ The Etropole adits are approached by cross-cuts through solid granite or following subsidiary veins; these normally slope inwards, and so were not used for drainage, though it is unknown how this was managed, as the workings are sometimes a metre or two below the valley bottoms. I picked up part of a red porphyry quern with three grinding-

⁴⁵ Ср. Škorpič, Сборникъ за народни Умотворения VIII (1892) p. 59.

⁴⁶ Mušmov, Извѣстия на българския Археологически Институтъ V (1928/9) p. 385.

⁴⁷ *Archaeologia Cambrensis* (1936) p. 51.

levels (fig. III); the process seems to have been rubbing to and fro rather than grinding with a circular millstone. Near the mine and in the plain is a certain amount of lead-slag. I suspect that Etropole is Roman. I heard of a pottery lamp being found in the mine, and it is said that lamp-niches have been discovered, a regular Roman feature. Dr. Mikov believes that the mine originated in pre-Roman times, from the number of Thracian fibulae found at Laja.

Čamšadinovo. About 200 m. south of Verinsko Sta. near Ihtiman are some old shafts, about 6 m. deep to judge from the size of the tips, and a few roughly-cut adits 1½—2 m. high × 1 m. wide. I found no specimens of ore, save a few fragments of ferruginous quartz,⁴⁸⁾ but it is believed that silver was exploited. On the tips I discovered three fragments of porphyry millstones and one quern. The mills were probably circular. The ore was perhaps washed in the stream below, near which are six oblong mounds unconnected with adits but not resembling grave-tumuli. Dr. Mikov would assign this working to the medieval period, especially as there is an important site of this date near the station.^{48a)}

Rhodope. In addition to some iron-smelting in majdan-furnaces,⁴⁹⁾ a few ancient workings are known in the heart of Rhodope.⁵⁰⁾ An old notice⁵¹⁾ speaks of gold at Despotovo; the name is probably that of Dospat Dağ, and the mines seem to be a series of washings, for gold or iron, along the south side of the Kriva Reka near Taş Boğaz. On Gümüüşçal is a large group of workings for silver, undated but probably post-Roman. No slag is known near by, so the ore was probably carried some distance for smelting, traditionally to Beglik. At Sarasin, about 10 kms. south of Hvojno, is a rich mine of argentiferous galena with some gold in ochre. The ancient workings are not very large, but there seems to have been two periods, the earlier for exploitation, and the later for prospecting. To judge by the richness of the ore left, the earlier period must have ended suddenly. Stone hammers are said to have been found at the entrance to one of the galleries. The mine has yielded copper coins of Philip II Alexander and Claudius II.⁵²⁾

⁴⁸⁾ A specimen contained .11% lead, 1.87% iron, no copper or zinc.

^{48a)} I was unable to identify the two old mines claimed to exist near Vakarel (Bešleviev, ГОДИШНИКЪ НА СОФИЙСКИЯ УНИВЕРСИТЕТЪ, ИСТ.-ФИЛ. ФАК. XXVIII (1931/2).

⁴⁹⁾ At Peštera and probably at Banja Čepinska.

⁵⁰⁾ The silver mines at Lakavnica and Dreanovo are apparently unimportant, if they were worked anciently at all.

⁵¹⁾ Hirschfeld, Arch.-epigr. Mitt. aus Osterreich-Ungarn I (1877) p. 63.

⁵²⁾ Mattingly & Sydenham, V i Claudius Gothicus, no. 163.

The finds of the Macedonian period are interesting, because the place lies close to the road from Xanthi to Philip's colony at Plovdiv.

The iron industry. There are a few notices in classical authors about Thracian metallurgy, especially of swords and daggers.⁵³⁾ This points to a great antiquity for the beginnings of the Balkan iron-industry. The ore was sometimes mined, but more frequently magnetite derived from disintegrating granite was washed in the streams. Thus the working of iron and gold were closely connected. It is known that the latter was also wide-spread in Bulgaria in Roman and medieval times, but owing to the lack of remains it is difficult to trace former deposits.⁵⁴⁾ The chief iron-working centres were Samokov Božica and Demir-Koli between Nevrokop and Sidirokastro; but magnetite was also smelted at Etropole, though it does not seem to have been mined in the vicinity.⁵⁵⁾

In the plain of Samokov, south of the town, are a number of small slagheaps beside a water-channel, in addition to the large heaps of the XVII—XVIII century. The former may be derived from furnaces which were used but once, being thus more primitive than the majdans. In addition, I found scattered pieces of slag on eight sites on the hills bounding the plain east of the Isker. They can be derived only from hilltop furnaces, though I doubt whether they are extremely ancient. On one site the slag lies in the turf, above a prehistoric layer 80 cms. thick. This represents an early period in the Samokov iron-industry, not previously observed.⁵⁶⁾

In Demir-Koli I discovered similar high-level slag derived from hillside furnaces. On one site it was associated with prehistoric and Roman remains.⁵⁷⁾

Hacı Halfa mentions iron from the district of Vlasina Ruplje and Božica. Magnetite sand was sometimes used, but ore was also obtained from small grubblings in the neighbouring hills, and there seem to have been extensive deposits of bog-iron in L. Vlasina. In Turkish times the smelting was carried out in clay-lined riverside

⁵³⁾ Homer, II. XIII 577, XXIII 808; Thucydides VII 27; Clemens Alex., Strom. I 16 75; Pollux I 149. Ср. Tomaschek, Sitzungsberichte der k. Akademie in Wien, phil.-hist. Kl., CXXVIII (1893) p. 4.

⁵⁴⁾ Ср. Škorpič, Изкопаеми богатства изнамаѣрени въ цѣлокупна България.

⁵⁵⁾ Ср. Zlatarski, Периодическо списание на Българското книжовно дружество въ Сръдецъ, I (1882/3) iii p. 84.

⁵⁶⁾ Semerdžiev (Самоковъ и околността му) mentions without details high-level slag in the forests.

⁵⁷⁾ I hope to publish a detailed account of the early slags at Samokov and Demir Koli shortly in a Bulgarian periodical.

majdans, of which many traces remain. These mines seem however to have been known also to the Romans. Procopius⁵⁸⁾ speaks of a place called Ferraria near Remesiana. A Roman fort is known at Karaguzov Dol, and other remains in the district. The older slag has probably been mainly carted away to be resmelted, and the rest is concealed beneath the turf. At Popova I found two small heaps in an exposed position,^{58a)} with fragments of fused clay and part of a coarse hand-made cup, perhaps post-Roman.

Magnetite sand is also found in Serbian Macedonia, especially at Poreč on Treška and at Samokov near Grašnica.

I have found iron slag, probably derived from smithies, on many ancient sites in the Balkans, such as Sočanica,^{58b)} Stobi,^{58c)} Scupi,^{58d)} Heraclea Lyncestis,^{58e)} Nicopolis as Istrum, Varna, and the castle of V. Trnovo. Iron was doubtless produced from time to satisfy local needs. The Kopaonik silver-mines contain much iron ore, and names like Kovači Kovačevac and Gvozdac indicate its exploitation. Novo Brdo in particular was rich in iron. Jireček⁵⁹⁾ mentions medieval mines near Dečani and at Gluhavica by Novipazar; we hear of others at Krajišnica south of Tetovo, Željesnica near Kičevo, and Morihovo near Bitolj.⁶⁰⁾ Near Sušica is the suggestive name Rudina Planina, and on a hill just to the south of the prehistoric site is some slag along with bricks and pottery which appears to be post-Roman. I found iron-slag also at Care near Kočane. At Damjan near Radovište is primitive working by irregular shafts about 1 m. \times $\frac{3}{4}$ m.; they were cut with gads and are without foot-holes or rope-marks. At the bottom of one were found bones of sheep or deer, one adult and one young, which had probably fallen in accidentally. On the Maden Dere is a majdan slag-heap with some fused clay. Though finds have been made at Damjan which suggest a Roman site, the similarity of this working to those at Vareš indicates a Turkish date for it. In what appears to be the annexe of a dark-age fort at Čerkavista near Pirdop is a little iron slag with fused clay.⁶¹⁾ Close by are ruins of a church which do not

58) Aedif. IV 4.

58a) A specimen contained 59.84% iron.

58b) A specimen contained 35.06% iron.

58c) A specimen contained 37.48% iron.

58d) A specimen contained 47.77% iron.

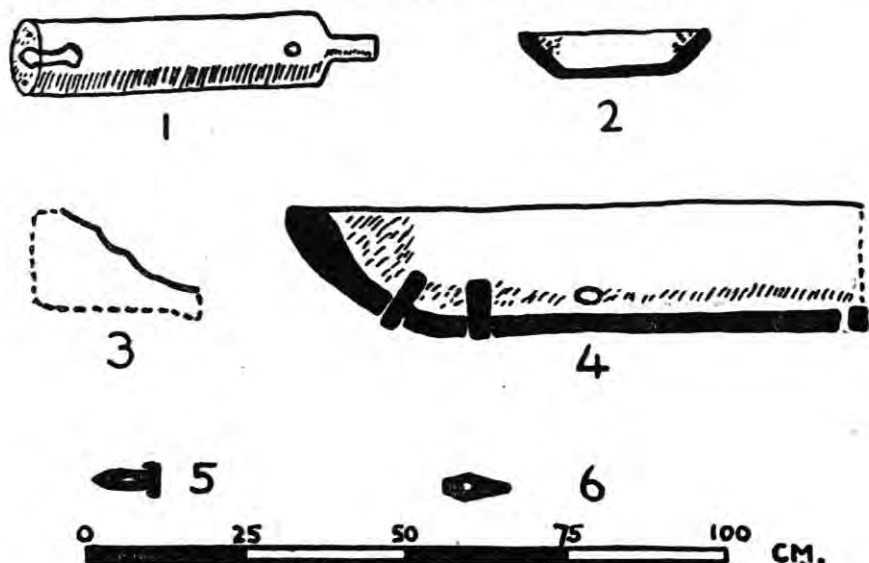
58e) A specimen contained 51.82% iron.

59) Geschichte der Serben.

60) Jireček, Arch.-epigr. Mitt. aus Österreich-Ungarn X p. 75; Cvijić, Geologie von Macedonien und Altserbien; Bončev, Списание на Българската Академия на Наукитѣ XIX (1920) p. I.

61) Mutafčiev, Стари градища и друмове изъ долинитѣ на

seem very ancient. The slag cannot with certainty be connected with the fort, but is undoubtedly earlier than the introduction of water-driven bellows, in probably the XV century.



1. Pump, Plakalnica; 2. Wooden bowl, Etropole; 3. Millstone, Etropole; 4. Gradle, Leca; 5. Gad, G. Lom; 6. Gad, Plakalnica.

We thus see that the Romans exploited intensively the mines of eastern Jugoslavia and Bulgaria.⁶²⁾ Bosnia and the Šumadija they also explored; we find traces of them at Srebrenica Krupanj Babe and Rudnik. It has often not been possible for me in this article to present full details, and I have had to give conclusions without the evidence which justifies them. This is however only a preliminary account, neglecting the mines of E. Bulgaria such as the Strandža Planina, those near Burgas, and the gold and copper workings of Altân-tepe in N. Dobrudža, which are also claimed as ancient. I hope that it may be possible for me later to publish more fully the results of my researches, and especially to supplement the meagre remarks on Bulgaria in my book on Roman Mines, whose brevity was largely due to the lack of printed sources then available to me.

Belfast

O. Davies

Стрѣма и Тополница (Материали за археологическа карта на България II). A specimen contained 65.12% iron.

⁶²⁾ Cp. Ammian XXXI. 6 6.

Trasitus und Sedatus

Über eine vermeintliche und eine problematische antike Gottheit

Eine grosse Autorität in der Erforschung der römischen Kaiserzeit, A. von Domaszewski, mass den Trägern zweier rätselhaften Namen: dem Trasitus und dem Sedatus provinzieller Motivinschriften, eine hervorragende Bedeutung zu. In jenen beiden erblickte er diejenigen pannonischen Gottheiten, die auch im römischen Heere verehrt wurden, und zwar verehrt unter einheimischen, oder doch oberflächlich latinisierten Namen, ohne in jedem Fall durch *interpretatio romana* mit irgendeiner klassischen Gottesgestalt der römischen Religion gleichgesetzt zu werden¹⁾. Es kann heute — ja es könnte eigentlich schon seit der Entdeckung wichtiger Kultmonumente der Mithrasreligion in Poetovio (Ptuj, deutsch: Pettau) — leicht gezeigt werden, dass die zwei Namen nicht nach dem gleichen Masstab zu beurteilen sind.

I

Ein Trasitus ist nur aus pannonischen Inschriften bekannt. Davon geht Domaszewski aus. Er stellt fest, dass der Name lediglich auf zwei Altarsteinen vorkommt. Der eine ist aus Petronell, also wohl aus Carnuntum²⁾. C. Cassius custos armorum hatte ihn aufgestellt in honorem collegii. Domaszewski vermutet, der Ort des Altars sei die schola armorum gewesen. Die genaue Lesung des Namens auf dem Steine ist eher Transito³⁾. Auf den anderen Steinen steht nur Trasito, der Dativ des angeblichen Got-

¹⁾ A. v. Domaszewski: Die Religion des römischen Heeres, Westdeutsche Zeitschrift 14, 55 k.

²⁾ CIL. III 4444.

³⁾ Vgl. CIL. III 11092. Kubitschek liest eine Ligatur, danach O in rasura, ein Buchstabe, den man nach ihm wieder herstellen wollte und ebendadurch ging ein Strich vom N verloren.

tesnamens⁴). Der Fundort ist Tömörd-puszta bei Tata (deutsch: Totis) in Ungarn. Aus diesem Umstand schliesst Domaszewski, Trasitus sei die Gottheit eines pannonischen Stammes, der Azalii.

Der Name klingt freilich lateinisch. Ja, er klingt so sehr lateinisch, dass wir die Form, die auf den Inschriften vorkommt, als den Dativ-Ablativ des lateinischen Wortes *transitus* auffassen dürfen, mit der im späteren Vulgärlatein gewöhnlichen Vermengung der 2. und 4. Deklination⁵). Die Schreibung *tras-* für *trans-* ist ebenfalls gewöhnlich⁶). Fraglich ist nur, wie ein Altar dem *transitus*, dem 'Übergang', dem 'Hinübergehen' geweiht werden konnte. Doch gaben zwei weitere pannonischen Inschriften längst die Antwort darauf. Beide wurden in einem Mithrasheiligtum des antiken Poetovio gefunden, kurz nach dem Erscheinen der angeführten Abhandlung von A. v. Domaszewski. Die Annahme einer pannonischen Gottheit *Trasitus* hätte schon damals berichtigt werden, und beide Inschriften hätten ihren Einzug unter die Kultmonumente der Mithrasreligion halten können.

Die zwei Inschriften von Poetovio sind Zeugnisse davon, dass Altare, Kultstatuen, wahrscheinlich sogar Tempel (eben das Heiligtum, in dem die Inschriften gefunden wurden) jener heiligen Tat des Mithras⁷), dem *Transitus* geweiht werden konnten. Es wird durch eine Statue dargestellt⁸), wie Mithras auf den Schultern mit dem Stiere »hinübergeht« — zweifellos eine entscheidende Grenze des Seins »übertritt«. Es wurde sogar ein Altar dem *Transitus* auf Grund einer Vision aufgestellt. Davon zeugt die eine Inschrift: *Invict(o) Mithrae et transitu dei Theodorus (publici) p(ortorii) scrut(ator) stat(ionis) Poet(oviensis) ex visu*⁹). Die andere Inschrift bezeugt, dass das Heiligtum zu Ehren des *Transitus* zurückgekauft und wiederhergestellt wurde: *Transitu C. Caecina Calpurnius temp(lum) redemit et restit(uit)*¹⁰.

Transitus ist also nur insofern eine pannonische Gottheit, als etwa der Löwe (*leo*), ein Grad in den Mithrasmysterien, dessen Altar in Aquincum gefunden wurde¹¹), oder die Natur des Gottes (*natura dei*), die nach einer Inschrift von Poetovio ebenda ver-

⁴) CIL. III 10963.

⁵) Beispiele bei Diehl: Vulgärlateinische Inschriften Nr. 1092, 1094 ff. Aus Pannonien: Luzsénszky: *Egyetemes Philologiai Közlemény* 57, 229.

⁶) Beispiele bei Diehl 6 f. usw. und bei Luzsénszky 98.

⁷) Vgl. Cumont: *Textes et Monuments relatifs aux mystères de Mithra* I 171.

⁸) M. Abramčić: *Poetovio*, Wien 1925 Abb. 118 f.

⁹) CIL. III 14354, 27.

¹⁰) CIL. III 14354, 28.

¹¹) Vgl. auch das Material bei R. Marić: *Antički kultovi u našoj zemlji*, Beograd 1933, 110, 35.

ehrt wurde, wo der heilige *Transitus*. Solange beweiskräftige Funde diesen Namen nicht in anderem Sinne beleuchten, müssen wir ihn für ein lateinisches Wort halten. In seinem Hintergrunde steht keine dem pannonischen Boden entsprungene Religion, sondern eine noch immer wirksam empfundene mythische Tat eines grossen altpersischen Gottes: des *Mithras*.

II

Sedatus ist zweifellos der Name eines Gottes. *Deo Sedato* steht auf einem *Votivstein*, der in *Saint-Maurice en Valais*, in der Schweiz gefunden wurde¹²⁾. Der Gebrauch des Wortes *deus* neben dem Namen wird allgemein so aufgefasst, dass dadurch der einheimische, nicht römische Charakter der betreffenden Gottheit zum Ausdruck kommt¹³⁾. In diesem Fall hat jedoch die Betonung der Göttlichkeit noch eine besondere Bedeutung: durch solche Bezeichnung wird der Gott *Sedatus* unterschieden von gewöhnlichen Sterblichen, die gleichfalls den Namen *Sedatus* tragen. *Sedatus* und die davon abgeleiteten Bildungen *Sedatius*, *Sedatianus*, *Sedatinus*, *Sedatinus* sind im ganzen römischen Reiche als Personennamen verbreitet¹⁴⁾. Man konnte auf Grund des Vorkommens und der Verbindung mit *cognomina* feststellen, dass *Sedatus* sowohl für einen italischen als für einen keltischen Namen gehalten werden darf¹⁵⁾.

Als Name eines Gottes kommt er auf einem viel mehr beschränkten Gebiete vor. Fünf Inschriften erwähnen den Gott *Sedatus*. Am westlichsten wurde die schon erwähnte Inschrift in der Schweiz, in der Gegend der *Alpes Poeninae* gefunden. Nach Südosteuropa führt uns der östlichste Fund: eine Inschrift aus dem Kastell *Ratiaria* (heute: *Arčer*) am bulgarischen Donauufer in *Moesia superior*. Nach diesem Zeugnis wird *Sedatus* mit dem *Genius* des *collegium fabrum* zusammen verehrt¹⁶⁾. Die übrigen drei Inschriften bezeichnen gleichsam die Verbindungslinie zwischen diesen beiden. Eine ist aus *Raetien*, aus dem *Limes-Kastell* bei *Pfünz*. Hier war es die *cohors I. Breucorum*, die ein Gelübde an *Sedatus* getan hat¹⁷⁾. Ein weiteres Kultmonument von alpinem Gebiet gehört schon *Pannonia superior* an: diese Inschrift wurde nicht allzuweit von *Raetien* in *Krško* (deutsch: *Gurkfeld*) gefunden. Ein gewisser *P. Paconius* hat

¹²⁾ Vgl. Keune: *Sedatus*, in *Pauly-Wissowa-Krolls Realencyclopädie*; die neueste und beste Zusammenstellung des Materials.

¹³⁾ Keune a. O.

¹⁴⁾ Nach Holder: *Altceltischer Sprachschatz* zusammengestellt von Keune a. O.

¹⁵⁾ Keune a. O.

¹⁶⁾ *CIL*. III 8086.

¹⁷⁾ *CIL*. III 11929.

nach ihr Tempel und Altar dem Sedatus versprochen¹⁸⁾. Es wurde mit Recht bemerkt, dass der Name des Stifters, der noch von keinem cognomen begleitet wird, eine verhältnismässig frühe Zeit bezeugt¹⁹⁾.

Pannonia inferior hat bis jetzt eine einzige Sedatusinschrift geliefert. Sie wurde in 1874 in Székesfehérvár (deutsch: Stuhlweissenburg) in einem mittelalterlichen Turm eingebaut gefunden. Sie bewahrt das Gedächtnis dessen, dass Publius Aelius Crescens, magister des collegium centonariorum in 210 n. Chr. sein Gelübde dem Sedatus hielt²⁰⁾. Die Annahme von A. v. Domaszewski, Sedatus sei eine einheimische pannonische Gottheit gewesen, gründete sich auf die Inschriften von Pfünz und Krško und insbesondere auf die von Székesfehérvár. Die cohors Breucorum, die bei Pfünz stationierte, wurde nämlich rekrutiert in Südpannonien, wo der Stamm der Breuci an den beiden Ufern der Save zuhause war. Andererseits suchte man seit Mommsen an der Stelle von Székesfehérvár den Kultmittelpunkt von ganz Pannonien. Dies war der Grund davon, dass zuletzt noch auch die Möglichkeit bezweifelt wurde²¹⁾, der Sedatus-Stein könnte von Aquincum nach Székesfehérvár verschleppt worden sein. Domaszewski liess noch diese Möglichkeit gelten, da der Sitz des in der Inschrift erwähnten collegium centonariorum bekanntlich Aquincum war²²⁾. Die Annahme eines Kultmittelpunktes von besonderer Bedeutung in Székesfehérvár ist dann neuerdings nach sorgfältiger Prüfung und Lesung der dortigen Steine zusammengebrochen²³⁾.

Doch hatte Domaszewski noch einen besonderen Grund, um zu glauben, dass Sedatus ein pannonischer, mit dem römischen Volcanus gleicher Gott war. Der besondere Kult gerade des Volcanus war im römischen Heere nicht üblich. Es fällt umsomehr auf, dass im nordöstlichen Teil von Pannonia inferior an zwei einander naheliegenden Orten: in Aquincum²⁴⁾ und in Cirpi²⁵⁾ (bei Dunabogdány) Monumente des Volcanuskultes erhalten blieben. Domaszewski setzt diesen Umstand in Verbindung mit dem Sedatuskult und erblickt in dem römischen Gottesnamen eine interpretatio romana der pannonischen Gottheit. Das collegium fabrum und centonariorum diene ja als Feuerwehr und Sedatus wurde

18) CIL. III 3922.

19) Keune a. O.

20) CIL. III 10335.

21) Von Keune a. O.

22) Über dieses collegium vgl. L. Nagy, Egyet. Phil. Közl. 56. 93 kk.

23) Vgl. Alföldi, Pannonia, 1, 185 f.

24) CIL. III 3505.

25) CIL. III 3646.

sowohl in Moesia superior wie in Pannonia inferior von diesem collegium verehrt. So spricht alles dafür, dass das Wesen von Sedatus und Volcanus wenigstens in diesem einen Zuge gleich war.

In der Tat ist die Verwandtschaft von Sedatus und Volcanus nicht zweifelhaft. Es ist schon weniger sicher, dass sich der pan-
nonische Volcanuskult ausschliesslich auf diese Verwandtschaft grün-
dete, und es steht keineswegs fest, dass die angenommene Gleich-
setzung erst pannonischen Ursprungs ist. Dass Sedatus in diesem
Lande ebenso wie an der unteren Donau die Gottheit von Hand-
werkerkollegien war, zeugt vielmehr davon, dass sein Kult hier
ebensowenig eine dem Boden entsprungene Religion bildete wie
die des Trasitus. Als Analogie steht in diesem Fall der christliche
Kult des Heiligen Florianus besonders nah. Doch entbindet uns eine
solche Analogie nicht der Pflicht, dem Ursprung der problemati-
schen Gottheit, wenigstens versuchsweise, nachzugehen.

III

Die Zahl der Sedatussteine ist in den Alpenländern grösser
als in Ungarn und in Südosteuropa, und der Kult erscheint dort
nicht in ausschliesslicher Verbindung mit Handwerkerkollegien. Hin-
zukommt noch, dass die Inschrift von Krško verhältnismässig alt
ist. Das alles sind Zeichen dafür, dass der Punkt, von dem aus
dieser Kult so weit bis nach Südosten ausstrahlte, in den Alpen zu
suchen ist. Die pannonischen Breuci konnten ihn ebensowohl von
ihrer alpinen Station in ihre südpannonische Heimat mitbringen,
wie dies umgekehrt möglich war. Für die Richtung vom Südosten
nach Nordwesten spricht nichts Entscheidendes, für die entgegen-
gesetzte Richtung auch das, was wir vom Namen Sedatus von
sprachlichem Gesichtspunkte sagen können.

Keine bloss mögliche Etymologie ist hier entscheidend. Holder
— nach Zeus — leitet den Namen von einer angeblichen keltischen
Wurzel sed- ab. Dieser Auffassung schliesst sich auch Keune an²⁶⁾.
Die angenommene Wurzel sed- soll mit lat. pax gleichbedeutend
sein, also Sedatus soviel, wie pacatus, pacificus, eine euphe-
mistische, beschwichtigende Benennung des Feuergottes. Das Suffix
-ato- ist auf keltischem Gebiet sehr häufig²⁷⁾. Zum Sedatus als
cognomen sind andere gleichbedeutende lateinische cognomina
anzuführen, wie Quietus, Tranquillus, Pacatus²⁸⁾. Diese Ety-

²⁶⁾ A. O.

²⁷⁾ Vgl. E. Norden: Alt-Germanien 133.

²⁸⁾ Keune A. O.

mologie ist so klar und einfach, dass dies an sich schon Verdacht erwecken muss, zumal man weiss, dass im Worte wenigstens zwei Schichten erhalten sind. Keune selbst spricht hier vom »Zusammenfliessen von ungefähr gleichlautenden lateinischen und keltischen Wörtern oder Namen«, von einem »Zusammenfallen, welches in unserem Fall begünstigt wird durch die Verwandtschaft in Ableitung und Bedeutung«²⁹⁾.

Es ist erstaunlich, mit wie vielen Unbekannten man in diesem Falle zu arbeiten wagt. Unsicher ist ja schon die keltische Wurzel sed- und unbekannt ihre Bedeutung. Unsicher ist auch die Erklärung des italischen Personennamens Sedatus aus dem Zeitwort sedo, -are. W. Schulzes berühmte Studie zur Geschichte lateinischer Eigennamen³⁰⁾ hat eine ganze Reihe solcher Scheinetymologien zunichte gemacht. Im allgemeinen ist die Etymologie eines Namens, besonders der Götternamen, immer unsicherer als Beobachtungen, die einen Sinn des Wortes zwar nicht ausschliessen, sich jedoch lediglich auf formale Eigenheiten stützen. Eine solche Eigenheit des Namens Sedatus springt uns geradezu in die Augen: er ist auf einem riesengrossen Gebiet in überwältigender Menge Personennamen und nur auf einem verhältnissmässig kleinem Gebiet, ganz spärlich, kommt er als Gottesname vor. Die vielen Sedati, Sedatii usw. in Ländern, wo von einem Sedatuskult keine Rede ist — wie in Italien — dürfen unmöglich so aufgefasst werden, dass sie den Namen eines Gottes tragen. Das Umgekehrte ist hier das Mögliche: gerade in Italien kommt es vor, dass ein Gott den Namen einer Menschengruppe — einer gens oder Familie — erhält.

Ein naheliegendes Beispiel bietet sich im Namen des Volcanus. Der Vergleich von Volcanus mit ai. ulkā 'Flamme' stammt noch von A. W. Schlegel. Bei der Ableitung aus einer gemeinsamen idg. Wurzel blieb Kretschmer³¹⁾, obwohl inzwischen eine andere Auffassung sich unter italischen Verhältnissen als ebenso berechtigt erwies. Der Zusammenhang des Gottesnamens mit etruskisch-lateinischen Personennamen, wie: Volca, Volceius, Volcanus, etr. velχa velχai, velχanei darf heute als gesichert gelten³²⁾. Danach war Volcanus Gentilgott der gens Volca, er trug diesen Namen in dieser Beziehung. In anderer Beziehung war der griechische Hephaistos, den er in Italien darstellt, bei den Etruskern als seϑlans bekannt. Ähnlich kam die Beziehung einzelner Gottheiten zu den von ihnen beschützten gentes wahrscheinlich auch im Namen,

²⁹⁾ A. O.

³⁰⁾ Abh. Göttingen 1904.

³¹⁾ Glotta 20, 201 ff.

³²⁾ Vgl. F. Altheim: Griechische Götter im alten Rom, Giessen 1930, 172 ff.

Saturnus und Mercurius vor. Der eine kann aus dem Namen der gens Saturna, der andere aus dem einer anzunehmenden gens Mercuria³³⁾ abgeleitet werden. Möglich ist auch, dass der Gottesname und der Gentilname Weiterbildungen einer gemeinsamen Wurzel sind³⁴⁾. Auf dem Gebiete etruskisch-italischer Kultur ist jedenfalls charakteristisch eine Verbindung von Götternamen und Gentilnamen, die entweder so aufzufassen ist, dass der Gottesname vom Gentilnamen stammt, oder so, dass beide aus derselben Wurzel abgeleitet sind.

Soviel ist im allgemeinen festzustellen. In unserem besonderen Fall geht uns nicht so sehr der Name Volcanus, wie gerade sedlans an. Dieser Name drückt wohl, ebenso wie Volcanus, eine gentilizische Beziehung des Hephaistos, der griechischen — ja wahrscheinlich schon der vorgriechisch-altmediterranen — Gottheit des Feuers und der mit Feuer arbeitenden Handwerke aus; die Endung -ns (aus -anus) darf in diesem Sinne aufgefasst werden. In solcher Beziehung gehört sedlans zu einem Gentilnamen sedla, der nach Analogie von Macula: Maculanus, Vaccula: Vagellanus angenommen werden darf³⁵⁾. Gestützt wird diese Annahme durch kleinasiatische Namen, wie Σέδλος und Σέτας, und besonders dadurch, dass Sethlos wahrscheinlich der Heros eines hephaistischen Handwerks: der Goldschmiedekunst war³⁶⁾. Eine ganze Reihe von italischen Namen konnte angeführt werden, die alle die Wurzel von sedlans enthalten: Setilius, Sedilius, Setullius, Setuleius, Sedulatus sind solche Beispiele³⁷⁾. Nehmen wir hinzu, dass das Element -l- ein kleinasiatisch-etruskisch-altitalischer Formans ist³⁸⁾, so gehört auch die Gruppe sedna-Setinius hierher³⁹⁾ (ebenso wie der schon angeführte pisidische Σέτας) und zuletzt auch Sed-atus.

In Raetien, in dessen Umkreis auf alpinem Gebiet der Ausgangspunkt des Sedatuskultes zu suchen ist, stehen wir sozusagen auf etruskischem Boden, oder doch in einem historisch bezeugten Schlupfwinkel des Etruskertums. Die Raeter sind nach Livius V 33 in die Alpentäler zurückgedrängte Etrusker. Ihre bekannten Inschriften⁴⁰⁾ wurden verschiedentlich beurteilt. Ob wir ihre Sprachen jedoch mit Thurneysen⁴¹⁾ für etruskisch oder mit Wathmough⁴²⁾ und Kretsch-

³³⁾ Altheim 45 f.

³⁴⁾ Altheim 46 f.

³⁵⁾ Altheim 206 ff.

³⁶⁾ Vgl. Altheim ebenda.

³⁷⁾ Bei Altheim 173.

³⁸⁾ Vgl. Thurneysen, Glotta 21, 6.

³⁹⁾ W. Schulze a O. 231.

⁴⁰⁾ Herausgegeben von J. Wathmough: The Prae-Italic Dialects of Italy II.

⁴¹⁾ Glotta 21, 1 kk.

⁴²⁾ Glotta 22, 31 kk.

mer⁴³⁾ für eine etruskisch-indogermanische Mischsprache halten: jedenfalls besteht eine Verbindung mit Etrurien nicht nur in der gemeinsamen, die Alpentäler einschliessenden italischen Kultur, sondern auch in der Sprache. Nicht *seḏlans* ist die einzige etruskische Gottheit, deren Spuren wir im Norden Italiens begegnen: im »Winkel der Veneter« gibt es noch andere Beziehungen⁴⁴⁾; um von den grossen Entdeckungen in der Val Camonica, wahrscheinlich dem Schlupfwinkel eines hinterlassenen Teils des einwandernden Latinitertums, hier nicht zu sprechen⁴⁵⁾.

Die Richtung der Beziehungen zwischen den Alpentälern und Mittelitalien ist nicht immer die gleiche. In diesem Falle entscheidet aber wohl der altmediterrane Charakter des Hephaistoskultes. Der Name *seḏlans* scheint in Italien nicht weniger als der in verschiedenen Sprachen dem *Volcanus* entsprechende verbreitet zu sein. Als Name des Feuergottes *Sethlrano*, *Settrano*, *Sethano* ist er angeblich bis zu den letzten Zeiten im italienischen Volksglauben erhalten geblieben⁴⁷⁾. Dadurch werden auch die etruskischen Namen *seḏra* und *seḏrna*⁴⁶⁾ zu den schon angeführten sprachlichen Varianten gezogen. *Sedatus* mag seine Bildung im keltischen Oberitalien erhalten haben und diese Form war auch gerade die, die dem sich zunächst ausgleichenden Sprachgebrauch des grossen römischen Reiches am meisten entsprach.

Neben dem Sprachlichen kommt hier aber auch noch etwas Anderes in Betracht. Es ist wohl kein Zufall, dass der Personennamen *Sedatus* gerade unter Töpfern, in einem mit Feuer arbeitenden Handwerk, so oft vorkommt⁴⁸⁾. Unter dem Schutz des Hephaistos — oder wie er immer genannt war — stand die Kunst der antiken Töpfer nicht weniger als die der Schmiede und Erzgiesser. Auf *terra sigillata*-Gefässen von *Aquincum* fällt eine Darstellung des schmiedenden Feuergottes unter den sonst ganz anders gearteten Themen sehr auf⁴⁹⁾. Dass die Feuerwehr, die mit derartigem Handwerk oft verbunden war, eine Rolle in der Verbreitung des *Sedatus*kultes spielte, war immer ein naheliegender Gedanke. Die Bearbeitung des Erzes kommt hier aber auch unmittelbar in Betracht. Man wird wohl mit Altheim eine Bedeutung dem Umstand beimessen müssen,

⁴³⁾ *Symbola* Danielsson, Upsala 1932, 134 ff.

⁴⁴⁾ Auf die mögliche Identität von *venet. Cautus* und *etr. cauda* (Sonnengottheit) weist Krahe, *IF.* 53, 308 f. hin.

⁴⁵⁾ Vgl. Altheim und Trautman, *Die Welt als Geschichte*, 3, 83 f.

⁴⁶⁾ E. Fiesel: *Sethlans*, bei Pauly-Wissowa-Kroll.

⁴⁷⁾ A. Trombetti: *La lingua etrusca* 57.

⁴⁸⁾ Keune a. O.

⁴⁹⁾ B. Kuzsinszky, *Budapest régiségei* 11, Abb 101, 6. Ich wurde darauf von meinem Schüler, Dr. A. Brelich aufmerksam gemacht.

dass nördlich von Etrurien, in engstem Zusammenhang mit diesem Lande, dermassen geeignete Ausgangspunkte für die Verbreitung eines mit Erzbearbeitung verbundenen Kultes liegen, wie Bologna und Este⁵⁰), und dass der andere bis jetzt nur angenommene etruskische Name des Hephaistos: $\nu\epsilon\lambda\chi\alpha\nu\upsilon$ neulich gerade in Raetien auf einem Bronzegefäss auftauchte⁵¹).

Auch darin wird man also kaum einen Zufall erblicken dürfen, dass die Linie des Volcanuskultes ebenso wie die der Sedatusverehrung von Pannonien nach Raetien führt. Der eine von den erwähnten beiden niederpannonischen Volcanus-Steinen — der von Cirpi — wurde von der *cohors II. Alpinorum* aufgestellt, von den übrigen ist der eine in Raetien gefunden worden⁵²), andere in den Alpenländern: in Poetovio⁵³) und Celeia⁵⁴) (Celje, deutsch: Cilli). Alle Wahrscheinlichkeit spricht heute dafür, dass der kunstreiche Feuergott mit seinen beiden Namen aus Italien durch Raetien und Pannonien nach dem Norden der Balkanhalbinsel gelangte.

Budapest

Karl Kerényi

⁵⁰) Brieflicher Hinweis. Auch darauf macht Altheim aufmerksam, dass Sedatus Sedata, Sedatina als Gentilnamen bei den Venetern ebenfalls vorkommen; vgl. Praeit. Dial. III 135.

⁵¹) Praeit. Dial. II 28; Altheim, Die Welt als Geschichte 1, 413, 1.

⁵²) CIL. III 5799.

⁵³) CIL. III 10875 und Marić a. O. 104, 63 f.

⁵⁴) CIL. III 11699, Marić a. O.

Notes comparées sur les *çorbacı* chez les peuples balkaniques et en particulier chez les Bulgares

I. Le terme *çorbacı*

Le terme *çorbacı* est connu plus ou moins chez tous les peuples balkaniques. Ce terme vient du mot *çorba*, mot arabe qui, avec le suffixe turc *-cı*, devient *çorbacı*. Le *çorbacı* était celui qui faisait la *çorba*, potage préparé avec différents légumes, du riz et de la viande. Ce mets était l'aliment essentiel de chaque repas chez les turcs aisés.

Dans le corps des janissaires (*yanıçeri*) on servait toujours une *çorba*. Celui qui la préparait portait le nom de *çorbacı*. Il y avait aussi un *çorbacı-başı*, chef qui contrôlait la préparation et la distribution de cette soupe. D'ailleurs, non seulement dans le corps des janissaires, mais dans tous les régiments de l'armée ottomane c'est la *çorba* qui était l'aliment de faveur, puisqu'elle était très facile à préparer, pouvait être servie chaude et était agréable au goût, sans coûter beaucoup d'argent ni d'efforts.

Consultant quelques dictionnaires turcs (*luğatnamé*), comme par exemple ceux de Sami-bey et de Ahmet-Vefik paşa nous trouvons l'explication suivante du terme: «*çorbacı* est celui qui prépare la *çorba*; on donne le nom de *çorbacı* également aux notables dans les villages et bourgs pour les distinguer des autres membres de la population». Malouf (dictionnaire turc-français) explique: «*çorbacı* — celui qui prépare la *çorba*; maître d'une maison, magasin ou boutique; (autrefois) commandant d'un régiment de janissaires». Dans le nouveau dictionnaire turc illustré de Ali-Seidî, au mot *çorbacı*, nous lisons: titre donné aux notables des villages dont les maisons servaient comme auberges aux passagers, aux maîtres de maison, aux maires et anciens des villages, aux pro-

priétaires des magasins et autres établissements. Dans l'organisation des janissaires ce titre était porté par les premiers lieutenants, par les chefs des officiers.

Comme on le verra plus loin, cette dénomination est devenue très populaire parmi les Bulgares et est employée souvent non seulement parmi eux, mais aussi dans les relations des fonctionnaires ottomans avec les notables et propriétaires des biens immeubles en Bulgarie. Quant au mot *çorba* il faut souligner qu'il est resté dans la vie et les relations quotidiennes de tous les Balkaniques jusqu'à ce jour.

II. Origines des çorbacis

La dénomination de *çorbacı* est très répandue parmi les Bulgares. Cette dénomination apparaît pendant la domination ottomane. Faisant des recherches détaillées sur l'emploi du terme chez tous les Balkaniques nous rencontrons le mot chez les Serbes, les Grecs, les Koutzovalaques, les Albanais et les Roumains.

Pourtant pour trouver les origines de la dénomination «*çorbacı*» il me semble qu'il faut avant tout exposer ce qui est connu sur les *çorbacis* chez les Bulgares.

Je ne puis accepter l'opinion de l'historien K. Jireček que les *çorbacis* d'Elena (département de Trnovo) étaient des descendants des anciens *boliars* (notables) du royaume de Trnovo (cf. K. Jireček, *Histoire du peuple bulgare*, trad. russe, éd. d'Odessa, 1878, p. 508). En effet, dans les environs d'Elena il y a deux villages: Gorni-Bolierci et Dolni-Bolierci où les habitants sont installés depuis des temps assez reculés, mais tout de même après la conquête du pays par les Ottomans. Pourtant aucune trace, aucune preuve, aucun document ou tradition qui pourraient confirmer l'opinion de Jireček. D'après moi, entre les petits *boliars* de Trnovo et les *çorbacı* d'Elena et d'autres bourgs et villages, il n'y a aucun rapport, aucune liaison. Les *çorbacis* de l'époque de la domination ottomane sont des notables plus ou moins aisés, plus ou moins influents, respectés par la population à cause de leur honnêteté, influence et la défense qu'ils prenaient du peuple auprès des autorités ottomanes (*subaşı*, *kadı*, *naıbs* etc.) devant lesquels on avait une affaire quelconque.

Les Turcs, surtout les organes du *hukûmat* (gouvernement), dans leur contact avec les bourgeois qui les accueillaient souvent dans leurs maisons où ils trouvaient une chambre à coucher et le repas, appelaient ces propriétaires de maison *çorbacis*. L'emploi fréquent du terme attira l'attention du peuple qui commença à donner le même nom à ces notables qui donnaient l'hospitalité

aux meymours — fonctionnaires turcs. Par extension, les Turcs, organes de la police et surtout du service du fisc, qui visitaient les villages et bourgs pour recouvrer les impôts, les taxes et les corvées, donnaient à tous les contribuables le nom *çorbacı* qui, dans ce cas-là, signifiait propriétaire qui paie un impôt.

Le peuple, s'habituant à considérer chez les personnes les plus riches de ses anciens et notables les vrais *çorbacis* finit par composer bon nombre d'adages, proverbes et locutions proverbiales concernant le *çorbacı*:

«Chacun est *çorbacı* (maître) dans sa maison»; «il vaut mieux être *çorbacı* dans le village que charbonnier dans la ville»; «il se pavane comme un *çorbacı*»; «chez le *çorbacı* même les coqs pondent des oeufs» etc.

Çorbacı signifie de même le maître, le patron dans les organisations corporatives (*esnafı*) et, en général, dans le domaine des métiers; les apprentis disent: «Un tel est mon *çorbacı* (patron)».

Pendant la domination ottomane, les gouvernants (*paşas*), *kadıs*, *aşans*, *müdürs*, *voévodes* (*subaşı*), étant en contact avec les populations, sentirent le besoin d'arbitres, d'intermédiaires, d'une sorte d'adjoints, pour faciliter l'exercice de leurs fonctions, surtout celles concernant le fisc, les corvées, les amendes pécuniaires etc. etc. Par conséquent, ils s'adressaient aux notables bien connus ou influents auxquels ils proposaient différents emplois et services, comme par exemple ceux de percepteurs d'impôts, de corvées etc., de mandataires (*vekils*), désignés pour recevoir les *zabıts* ou *meymurs*, venus pour les besoins du service d'état etc. De cette manière ces notables, choisis ou nommés, se rangeaient dans la série des employés d'état et portaient différentes dénominations: *çorbacıs* (*kocabası*, *kabakçı* etc).

De même le bailli local (*subaşı* ou *müdür*) trouvait commode de s'adresser à ces notables pour s'en servir soit comme conseillers dans les affaires des corvées et des impôts, soit comme adjoints pour régler certains différends, plaintes, querelles ou petites actions civiles. Bien des fois le *subaşı* (bailli), ainsi que le *kadı* (juge de *şeri*) même s'adressaient aux anciens, aux notables et leur disaient: «*çorbacılar*, occupez-vous de ces affaires, plaintes, querelles, consultez-vous et jugez-les d'après vos us et coutumes (*adetiniz-mucebince*)».

Mutatis mutandis, ces notables (*çorbacıs*) étant si influents, furent très respectés de la part de la population qui commença, et pour cause, à les considérer comme patrons et défenseurs de leurs droits et intérêts. Plus les *çorbacıs* étaient intelligents, éloquents et zélés dans la défense de ceux qui s'adressaient au *hükûmat* (gouver-

nement), plus ils gagnaient de popularité parmi la population. Tous ceux qui avaient besoin d'aller devant le juge, subaşı etc. cherchaient dans quelque çorbacı un arbitre et un défenseur. Et cette défense était presque toujours celle d'une cause juste, car ordinairement les plaignants étaient persécutés sans motifs.

Les gouvernants turcs trouvèrent qu'il était bon et sage d'avoir comme arbitres, entre les populations et le gouvernement, des çorbacis élus par les populations mêmes. Ce besoin du gouvernement correspondait au désir des populations, d'autant plus qu'ils avaient la coutume de se servir d'anciens çorbacis choisis, ayant leur confiance pour gouverner leurs affaires communales, ecclésiastiques, locales etc. etc. Ordinairement l'élection du çorbacı se faisait pour un an, après quoi on pouvait réélire le même çorbacı si, par ses capacités, sa conduite honnête et ses services dévoués, il méritait la confiance de ses électeurs.

Ces çorbacis n'étaient pas toujours désignés ou élus pour être percepteurs des impôts et des corvées. Pour ce service il y avait des employés spéciaux, quoique parfois on chargeât quelques-uns des çorbacis de cet emploi, mais alors ils étaient appelés kocabaşis, anciens chefs.

Notons ici qu'il y avait des çorbacis des villages et bourgs et des çorbacis élus pour un département entier qu'on appelait memleket-çorbacısı (çorbacis du district).

L'élection des çorbacis se faisait d'une manière solennelle de la part de toute la population ou de la part des délégués de cette population quand il s'agissait du memleket-çorbacısı. Une fois élu, celui-ci devait se présenter au chef-lieu, par exemple à Trnovo où le paşa, voëvoda, ayan, recevait le nouveau çorbacı et lui donnait un bâton, en signe de pouvoirs, lui disant «va et sois çorbacı de tel ou tel village». C'était une sorte d'investiture qui se faisait dans le chef-lieu de la province.

III. Le terme çorbacı chez les différents peuples balkaniques

Je dois répéter que la dénomination de çorbacı a été très répandue parmi les Bulgares, comme cela est évident par le chapitre qui précède. Surtout on ne peut pas trouver de documents prouvant plus ou moins que parmi les autres balkaniques, excepté les Bulgares, il y ait eu l'institution des çorbacis a) comme maires, b) comme représentants du peuple devant les autorités administratives et c) comme représentants d'un district entier (memleket-çorbacısı) terme très répandu dans les rapports des autorités administratives judiciaires, féodales.

Il est intéressant de rechercher en premier lieu si l'institution des çorbacis dans ses trois catégories, comme je viens de les énumérer n'existait pas aussi parmi les autres peuples balkaniques et non seulement parmi les Bulgares. Car les termes çorba et çorbaci ont été bien connus chez tous les Balkaniques sans exception.

Vuk Karadžić dans son dictionnaire de la langue serbe (Српски Рјечник), rappelle les mots suivants concernant les termes sur le sujet qui nous occupe: чорба -f. Die Suppe, jus, jusculum, cf. (vide) (јуха). од јевтина меса чорба за плот; чорбација m. der Brotherr, dominus, (vide господар и богатун), cf. газда, чорбацијин, -а, -о, des Brotherrn, domini; чорбацијница, f. die Brotfrau, domina; чорбетина, augm. v. чорба; (cf. чорбурина); чорбица f. dim. v. чорба. Tous ces mots publiés par Karadžić ont leurs équivalents dans le dictionnaire bulgare de Najden Геров — Рѣчникъ на блъгарския езикъ 1895—1904 et de Duvernoy: Словарь болгарского языка, Москва, 1885—1889, ainsi que dans le dictionnaire de Nestor Markov, se trouvant en manuscrit, déposé dans les archives de l'Académie bulgare des sciences. Je trouve superflue la répétition de ces mots, quoique la rédaction n'y soit pas tout à fait identique à celle de Vuk. Dans le livre de Đorđe Поповић, Турске и друг. источ, речи у нашем језику, грађа за велики српски рјечник, Београд, 1884, p. 255 on rencontre le mot чорбација m. du mot turc çorba, celui qui prépare la çorba et qui la distribue: c'est ainsi que l'on appelle le chef d'une bande de janissaires; aujourd'hui ce mot signifie un chrétien distingué.

Ainsi, comme on le voit, en Serbie aussi le mot çorbaci correspond au mot notable, employé beaucoup chez les Bulgares. Pourtant dans les districts de Niš et en Macédoine çorbaci est employé de la même manière qu'en Bulgarie.

Mes recherches sur les çorbacis en Roumanie me permettent de donner sur le sujet qui m'occupe ici les renseignements suivants: le mot çorbaci, ainsi que le mot çorba sont assez répandus parmi les populations de quelques bourgs et villages. Le çorbaci en général est un homme aisé, peut-être pas très riche, mais disposant tout de même de tout ce qui est nécessaire pour un bon ménage.

Dans le Dictionarul Universal al limbei romanei VI-e édition de Lazar Şaîneanu à la page 133 nous rencontrons les notes suivantes sur le mot ciorbagiu: «1. commandant d'un régiment de janissaires... 2. seigneur, un homme riche et de marque: 3. aujourd'hui en Turquie on donne ce nom aux maires de villages. Presque les mêmes explications du mot çorbaci se trouvent dans le «Dictionarul Enciclopedic Ilustrat» Carte Româneasca de J. A. Candrea et G. Adamescu, publié il y a deux ou trois ans: 1. commandant d'un régiment de

janissaires: 2. notable, homme aisé, — propriétaire de marque; 3. maire de village (en Turquie).

On trouve des détails très intéressants sur le mot *çorba* et le titre *çorbacı* dans le Dictionnaire de la langue roumaine, édition de l'Académie Roumaine des Sciences. Sous le nom *ciorba* on rencontre des citations de grand nombre d'écrivains, historiens, folkloristes. Il résulte de ces citations que le mot *çorba*, très répandu en Roumanie, y est employé depuis les temps les plus reculés de la domination ottomane jusqu'à nos jours. Le *çorba* signifie: 1. soupe, potage (aigre); 2. neige boueuse; 3. mortier. On y note aussi que *çorba* vient du mot arabe «sorba», d'où sorbet (fr.), *şarab* (vin-turc), *scioppo* (fr. *sirop*).

Les renseignements donnés sous le mot *ciorbagiu* sont encore plus intéressants pour nous. Ici le Dictionnaire cite les différentes significations du terme: 1. commandant d'un régiment de janissaires; 2. maire (turc); 3. notable; 4. fermier étranger; 5. maître, patron; 6. un district en Moldavie. Enfin le mot *ciorbagiu* est donné aux distributeurs de la soupe dans le corps des janissaires d'après l'idée que c'est au nom du Sultan qu'est distribué ce mets, le sultan étant le grand nourricier du corps de janissaires. Le Dictionnaire rappelle que le mot tend à disparaître de nos jours. Ces constatations lexicographiques indiquent que le terme *çorbacı* en Roumanie et Serbie est connu et employé dans un sens ou dans l'autre et que quelquefois le *çorbacı* roumain rappelle le *çorbacı* bulgare, c'est-à-dire que c'est un notable, homme de marque, etc. etc. comme en Bulgarie.

Concernant les Grecs habitant la Bulgarie, et surtout, autrefois, la Roumélie Orientale, la Thrace et la Macedoine, je possède nombre de données d'après lesquelles le *çorbacı* grec avait le même état que le *çorbacı* bulgare. Ajoutons que parmi les grecs, mêmes des îles et d'Anatolie, il en est certains qui portent le surnom de *çorbacıoğlu* (fils de *çorbacı*), *tchorbadjidès* etc., ce qui est employé aussi chez les Bulgares en général.

Une question non éclaircie est la suivante: est-ce que les Ottomans se donnaient entre eux le titre de *çorbacı*? Nestor Markov, dans son dictionnaire déjà cité, dit que le titre de *çorbacı* ne peut pas être donné aux Ottomans. Cependant, d'après mes recherches, il y a des Ottomans qui portent le surnom de *çorbacıoğlu*. Quand j'ai demandé ce que cela signifiait on m'a donné une réponse pure et simple: ce surnom est porté par des descendants des commandants des janissaires, commandants qui portaient le titre de *çorbacı* et *çorbacıbaşı*.

En ce qui concerne les Albanais je dois dire que le mot *çorba* et le titre de *çorbacı*, sont très peu connus parmi les différentes

tribus de l'Albanie du Nord et du Sud, en tout cas *çorba* et *çorbaci* sont des mots employés.

Une autre question intéressante à résoudre est celle-ci: pourquoi les quatre catégories des *çorbacis* — comme maîtres de maison, comme riches et notables, comme anciens et maires des villages et villes et enfin comme arbitres des communes et du gouvernement — ne se rencontrent-elles pas également chez tous les Balkaniques?

Avant tout il faut remarquer qu'avec la proclamation de l'indépendance des Serbes et des Grecs et la constitution de la Roumanie les *çorbacis* comme anciens et maires, comme arbitres entre les communes et le gouvernement ne pouvaient plus porter ce titre et cette nomination. D'autre part, les autorités administratives et judiciaires turques pendant l'époque de la domination ottomane n'ont pas exercé et manifesté une intervention si grande dans la vie communale des autres pays que cela a été le cas dans les relations avec les populations bulgares. En effet, les mots turcs ont été empruntés par tous les Balkaniques: les Serbes surtout ont emprunté bon nombre de mots usités jusqu'à présent, mais la langue bulgare a emprunté des termes administratifs, judiciaires, de droit criminel, quoique tous ces termes empruntés aient eu dans la langue parlée et écrite leurs synonymes employés *ab antiquo*. Nous pourrions citer ici une longue série de ces termes. Et si nous évitons de faire cette citation c'est dans le but de ne pas tirer en longueur notre exposé sur les *çorbacis* balkaniques.

Donc, l'existence des différentes catégories de *çorbacis* et leur nomination parmi les Bulgares sont dues principalement au contact immédiat et prolongé des autorités ottomanes avec le peuple bulgare.

Après cette excursion dans les différents domaines de la vie des Balkaniques, nous allons continuer notre exposé sur les *çorbacis* bulgares.

IV. Les *çorbacis* bulgares comme pionniers de la Renaissance et défenseurs du peuple

J'ai remarqué que parmi les *çorbacis* — notables — dans les villages et les bourgs bon nombre s'étaient donné la tâche de faire le possible pour défendre les pauvres et en général les nécessiteux devant les autorités ottomanes. Ces mêmes *çorbacis* s'étaient distingués par les grands services rendus à la culture spirituelle du peuple, culture qui commençait à fleurir parallèlement avec la Renaissance nationale. Étant plus ou moins aisés et indépendants, ces *çorbacis*, toujours influents, sacrifiaient souvent leur repos et risquaient leur situation en servant les causes nationales et les causes des populations. Ces *çorbacis* n'étaient pas de la catégorie de ceux

qui étaient choisis et nommés comme arbitres et comme employés administratifs dans les villages et les bourgs.

Soit comme commerçants, soit comme artisans, ces çorbacis visitaient les grandes villes et les marchés de la Roumanie, de l'Autriche, de la Bessarabie et leur attention était attiré par le progrès des autres nations. Ce progrès, la haute culture qu'ils voyaient à l'étranger encourageait les çorbacis à recommander les mesures indispensables pour le relèvement économique et national de leurs localités natales. Ceux d'entre eux qui étaient plus riches, grâce à quelque entreprise commerciale ou grâce aux rachats des dîmes et impôts qu'ils recoutraient pour le fisc (beylikçis) ou qui comme celeps, fournissaient le bétail pour l'armée, enfin comme fournisseurs de draps et d'autres matériaux nécessaires à l'armée, étaient en état de faire des sacrifices au profit de l'instruction des écoles, des églises et des monastères bulgares. C'est ainsi que nous les voyons au rang des plus importants collaborateurs soit dans le domaine culturel, soit dans le domaine des luttes patriotiques pour gagner la liberté spirituelle et politique de la patrie.

Des légendes plus ou moins mal fondées ou tendencieuses ont induit en erreur Rakovski et, après lui, d'autres publicistes révolutionnaires qui ont attaqué les çorbacis en général. C'était une grave injustice qui devint populaire et qui ne put être complètement réfutée même devant la réalité des choses et les innombrables services patriotiques et nationaux des çorbacis. On ne peut nier que parmi les çorbacis (notables) il y ait eu quelques-uns dont les abus de confiance, favorisés par leur situation, ainsi que ceux de leurs clients ou de leurs subordonnés compromirent le nom, la dignité et le prestige des çorbacis. D'autre part Rakovski même a cité parfois des çorbacis bienfaiteurs, défenseurs des pauvres, apôtres de la Renaissance nationale et bien des fois martyrs pour la cause du peuple.

Parmi les çorbacis j'en citerai ici quelques-uns qui incontestablement se sont distingués par leurs sacrifices, grands ou petits, et par leurs bienfaits soit aux particuliers, soit à leur commune, soit enfin dans un domaine beaucoup plus large, culturel ou national.

A Plovdiv (Philippopoli) l'attention est retenue par les grandes figures des çorbacis Goliam et Malak Valko, Stojan Čalaka, çorbaci Salčo (tous les quatre natifs de Koprivštica). Ces çorbacis se distinguent par les grands services rendus à la cause nationale, par la défense des intérêts ecclésiastiques de leurs compatriotes et enfin par leur lutte — franche et ouverte — contre les abus et oppressions du haut clergé grec à Plovdiv et dans toute la Thrace orientale. Les trois premiers ont apporté leur contribution à la Zavéra

de 1821 (insurrection pour la délivrance des chrétiens grecs), dès le commencement de cette *Zavěra* (littéralement «pour la foi»). Des données concernant cette participation sont relevées dans les annales familiales des contemporains et dans les renseignements ou plutôt les allusions de quelques voyageurs en Bulgarie. Rappelons, parmi ces derniers, le cas rapporté dans les journaux «la Bulgarie» et «Zora» no. 4735 du 7. IV. 1935 par M. Siméon Radev. M. Radev, dans ses recherches et citations de l'histoire de Philémon, ainsi que de la correspondance de M. Bris le Comte, révèle le nom du *çorbacı* Stojan Čalakov.

On relate beaucoup de choses favorables sur l'activité bienfaisante des *çorbacı* à Sofia et à Samokov, tels Hadži-Mano et Denkoglou (Sofia). Ce dernier était devenu très riche grâce à son commerce en Russie. Ayant sa résidence provisoire à Moscou, ses services culturels, les bourses qu'il donnait à des élèves sofioles et et aux écoles nationales lui ont valu une réputation très grande. Quant à Hadži-Mano, il fut un grand bienfaiteur local. Rappelons ici les *çorbacı* de Samokov - Srébarnika et Mano *çorbacı* dont les avis étaient des lois pour les autorités locales. On raconte que ces deux *çorbacı*, à la veille des plus grandes fêtes chrétiennes de l'année, allaient au marché acheter un grand nombre de chaussures, de fez, de bas, même d'habits dont ils remplissaient quelques sacs ou grands paniers et ils chargeaient leurs domestiques de les distribuer aux pauvres ou y allaient personnellement. De vieux Samokoviotes, qui me vantaient leurs bienfaits, parlaient avec enthousiasme de ces *çorbacı* et m'assuraient que les pauvres bénissaient toujours ces bienfaiteurs sur lesquels se propageaient beaucoup de récits.

A Kazanlik on connaît Koïolou et la grande figure de Grouioglou, dont la renommée rayonnait dans toute la Thrace et le vilayet d'Andrinople. Ils pouvaient faire destituer par un rapport écrit ou oral tel ou tel fonctionnaire: *subaşı*, *kaïmakam*, etc. dont la population avait des causes sérieuses de se plaindre. Le *paşa* d'Andrinople même, craignait Grouioglou, qui voyageait — escorté d'une dizaine de gardiens, armés de pied en cap. Il était privilégié et inviolable. Les privilèges et l'immunité de Grouioglou étaient reconnus par le sultan avec un *bérat* qui le plaçait au rang des grands négociants européens — *Evropa tücarlara* (v. des détails dans mon recueil des coutumes juridiques bulgares, t. III. *Državno pravo*, p. 206/a).

A Elena, on cite plusieurs *çorbacı* qui se sont distingués par leur grande influence devant les autorités turques non seulement dans leurs bourgs natals, mais aussi à Trnovo et dans tout le dé-

partement. Les çorbacis d'Elena étaient les créateurs et les premiers protecteurs de l'instruction populaire. Grâce à leurs soins et à ceux des esnafs (corporations), l'école bulgare à Elena fut organisée à l'exemple de celle de Gabrovo. Les çorbacis et les Esnafs du comité-directeur de l'école avaient réussi à engager comme instituteurs les bien-connus en leur temps Nikola Mihajlovski, Ivan Momčilov (plus tard fondateurs d'une librairie à Trnovo, éditeur d'un grand nombre de manuels pour les écoliers) et Nikifor P. Konstantinov, père du premier Ministre de la guerre bulgare, Nikiforov. Ces instituteurs avaient gagné une grande popularité dans toute la Bulgarie du Nord, de sorte que des élèves de Trnovo, Svištov, Kotel, Kotel etc. venaient à Elena pour compléter leur instruction. Parmi ces élèves on cite le poète et publiciste Petko Račov Slavejkov, ainsi que l'homme d'état Dragan Czankov. Slavejkov avait donné à l'école d'Elena l'épithète «daskalolivnica» (la fonderie des maîtres d'école).

Parmi les çorbacis d'Elena méritent d'être notés Hadži Ivan Kisjov, Hadži Stojan Mihajlovski, Hadži Todor etc. Sur Hadži Ivan Kisjov on raconte jusqu'à présent des actes très intéressants ayant un caractère de réformes pour le bourg. Il avait ordonné que les femmes cessassent de porter des monnaies d'or en colliers à leur cou. Motif: ces monnaies d'or attiraient l'attention des représentants du fisc ottoman et cela leur servait de base pour augmenter l'imposition de différents impôts et corvées. Comme quelques femmes d'autres çorbacis ne voulaient pas se soumettre à l'ordre de Hadži Ivan un jour il prit place à la porte de l'église et avec l'aide des serviteurs de l'église il enleva par force les colliers de monnaies d'or de celles qui persistaient à en porter.

Il faut noter que les çorbacis d'Elena avaient pris une part considérable aux préparatifs de la Zavëra en 1821 (pour la délivrance des chrétiens grecs), de même pour la Zavëra de 1835, appelée Velčovata zavëra pour laquelle une vingtaine de çorbacis et d'habitants d'Elena avaient prêté serment. Dans ces deux «Zavëras» Elena se livrait à une activité secrète: on avait préparé des fusils, de la poudre, des sabres et d'autres munitions. A la tête de la Zavëra de 1835 était Hadži Jordan Bradata, qui fut pendu à la veille de Pâques à Trnovo, le complot était dénoncé d'après la légende d'Elena par une femme (v. mon Državno pravo, p. 200). L'activité de Hadži Ivan Kisjov à Elena rappelle un autre çorbaci de Brezovo (département de Plovdiv), Radnjo Adarski, qui joua le rôle de réformateur, surtout dans la question du costume des femmes et le port des colliers en monnaies d'or qu'il arrachait lui-même du cou des femmes soit à l'église, soit au horo (lieu où

l'on se réunit pour danser les danses populaires bulgares qui portent ce nom).

Pour clore l'énumération de ces quelques çorbacis, qui se distinguèrent à des degrés différents dans leur activité sociale, n'oublions pas les çorbacis de Trnovo, Hadži Nikoli en tête, les çorbacis de Roustchouk, Hadži Ivančo Penčovič en tête, les çorbacis de Koprivštica avec le vieux Petko Dogana, dont l'influence était si grande que, d'après la légende, la population ne pouvait croire la nouvelle de l'appel sous les drapeaux des conscrits chrétiens bulgares dans l'armée ottomane, étant donné que la femme de Petko Dogana n'avait pas donné son consentement à cela.

En général les çorbacis ayant pour collaborateurs les «esnafs» (corporations) et les obštinas (communes, c'est-à-dire conseils des villages et bourgs) tenant beaucoup à leur autonomie, ont développé toujours une activité remarquable dans la lutte pour conquérir la liberté ecclésiastique et obtenir une église indépendante nationale. Ce sont eux qui ont envoyé à Constantinople des représentants (le docteur Čomakov, Petko Slavejkov et autres), lesquels pendant un certain temps recevaient des subsides, quoique très petits, de leurs mandataires. On accuse à tort les çorbacis d'avoir été sourds aux actions révolutionnaires d'avant la délivrance de la Bulgarie. Des recherches consciencieuses sur ce thème présenteront des données concluantes dans ce sens que s'il y avait des çorbacis qui craignaient d'être pendus par les Turcs, bon nombre d'entre eux protégeaient et aidaient les apôtres de la révolution, leur donnaient un asile, même des moyens pécuniaires pour faciliter leur mission patriotique. (A ce sujet v. les archives de Najden Gjerov, consul russe à Plovdiv pendant une vingtaine d'années, édition de l'Académie des sciences Bulgare).

V. Les prémisses du kanunnamé de 1857, organisant l'institution des çorbacis dans le sancak de Trnovo

Les autorités ottomanes, très larges dans leurs rapports avec les Bulgares dans les villages et bourgs, reconnaissant toujours une certaine autonomie aux communautés ecclésiastiques ou nationales, ne pouvaient ignorer la grande signification des çorbacis demeurant et agissant partout en Bulgarie. Ces autorités sentaient toujours l'utilité de la part que les çorbacis prenaient dans leurs rapports avec les rayas. Soit à cause de la facilité avec laquelle les çorbacis gouvernaient et expédiaient leurs affaires de service, les gouvernants ottomans complaignent beaucoup sur eux. Ils les invitaient pour être consultés sur les coutumes et traditions du vieux temps, ils les

consultaient aussi sur les différends ou litiges qui se présentaient pour être jugés et liquidés.

L'autonomie communale, transmise de génération en génération pendant des siècles, était gardée par les Bulgares avec beaucoup de zèle. Dans les anciens (stareï) les populations voyaient leurs vrais représentants, patrons et même instituteurs. Groupée autour de ses anciens, la population trouvait qu'ils avaient une grande autorité pour sauvegarder ses droits, ses intérêts et quelques-uns des privilèges qui lui étaient conservés comme un héritage des temps les plus reculés. Ces anciens étaient toujours les représentants d'une sorte de self-gouvernement, jaloux de garder lesdits droits et intérêts du peuple. Un grand nombre d'occasions avaient prouvé aux populations que leurs çorbacis méritaient bien leur respect et leur reconnaissance. Par tradition, douze anciens formaient un conseil, celui de l'obština, qui s'imposait aux autorités ottomanes, lesquelles devaient, bon gré mal gré, les reconnaître comme tels.

Entre autres considérations il y en avait une très importante, qui obligeait les autorités ottomanes à s'adresser aux çorbacis. C'était la grande nécessité de recouvrer les différents impôts, corvées et taxes au profit du fisc. Ce service n'était pas facile à exécuter de la part des gouvernants. En effet, ces gouvernants disposaient de gardes champêtres et agents divers comme les çauş, les bölük-başı, seymens et autres, qui parcouraient villages et bourgs, mais la conduite de ces agents de police était si provocante que partout ils s'attiraient les justes plaintes des populations. Voilà pourquoi les gouvernants trouvaient commode d'inviter aux différents services du fisc et de la police les anciens ou d'autres membres de la commune et de les charger de quelques emplois, comme celui de percepteur des impôts et taxes. On choisissait dans ces milieux des mandataires, vekils, qui accueillaient les employés ottomans, visitant villages et bourgs, et leur indiquaient un konak (en bulgare stan) dont les propriétaires étaient désignés sous le nom de stanjanin. En même temps les gouvernants trouvaient indispensable d'avoir parmi ces anciens quelques personnes qui étaient des arbitres officiels entre les populations et les autorités locales. Voilà pourquoi ce besoin leur avait dicté de nommer ou de faire élire quelque çorbaci comme çorbaci spécial, çorbaci du village ou çorbaci du memleket (district).

Très lourde et très responsable était la fonction des çorbacis, arbitres, représentant d'une part la population et d'une autre le gouvernement ottoman. Ces çorbacis au service du peuple et du gouvernement ottoman devaient bien des fois percevoir des impôts qui n'étaient pas toujours prévus dans les règlements, étant donné

qu'ils devaient, avec quelques sommes prélevées sur ces impôts, racheter quelques actes de violence ou d'oppression dont des agents de la police s'étaient rendus coupables. Cela étant, le peuple s'indignait souvent contre ces çorbacis et une grande série de plaintes était formulée contre ces derniers. Ces plaintes devinrent très fréquentes, surtout pendant la guerre de Crimée (1854—1856), car c'est alors que toutes sortes d'agents de police imposaient aux çorbacis de payer ce qui leur était indispensable pour leur voyage et pendant leur séjour dans les bourgs et villages. Ces agents exigeaient des corvées, de l'argent, de la nourriture et ne s'inquiétaient guère si les çorbacis pouvaient ou non trouver ce qui leur était nécessaire et même indispensable pendant leur passage d'un bourg à l'autre.

Les plaintes se multiplièrent après la guerre de Crimée et eurent leur répercussion jusqu'à Istanbul. Consuls et ambassades avaient appris qu'elles venaient principalement de ce que les çorbacis devaient donner satisfaction aux abus et arbitraires des organes du gouvernement dans les provinces; mais les accusés n'osaient pas toujours se justifier en exposant les vraies causes de leur abus de pouvoir. Porter des plaintes contre les organes de la police, en général contre les organes du gouvernement, était risqué et même dangereux pour les plaignants. Voilà pourquoi en même temps que contre les çorbacis arrivaient à Istanbul des plaintes contre les évêques, archevêques et autres chefs religieux phanariotes, connus par leur cupidité qui ne tenait aucun compte de la situation des pauvres et nécessiteux. Parmi les évêques et archevêques grecs il y avait cependant de braves gens, loyaux et même indulgents, qu'on estimait et louait même; néanmoins la grande majorité était composée de phanariotes cupides, ne se gênant en rien pour percevoir les impôts et taxes ecclésiastiques, permises ou non, car évêques et archevêques devaient payer les dettes qu'ils avaient contractées chez les banquiers du Phanar pour payer les grandes taxes nécessaires pour leur nomination.

Les plaintes des populations bulgares devenues très fréquentes, ne furent pas connues seulement à la Sublime porte. Elles arrivèrent jusqu'au palais du sultan, alors Abdul-Mecid, car les plaignants avaient la possibilité de faire parvenir leurs pétitions par l'intermédiaire des Bulgares, serviteurs au palais du sultan, souvent de grands palefreniers, cuisiniers, jardiniers etc. Voilà pourquoi la Sublime porte devait prêter attention aux dites plaintes et s'empressait de déléguer un envoyé spécial dans le sancak de Trnovo d'où elles émanaient en majorité. Alors l'ancienne capitale de la Bulgarie, Trnovo était le chef-lieu d'un grand département (sancak) et était souvent visitée par des touristes européens, curieux de voir ce

centre jadis culturel du deuxième royaume des Assénides et des Chichmans. Comme envoyé extraordinaire fut nommé et envoyé le jeune intellectuel turc Mithat Efendî qui devait, dans un temps pas très lointain, jouer un grand rôle dans l'empire ottoman soit comme vali (gouverneur général de la Bulgarie du Nord, appelée vilayet du Danube, Tuna vilayeti) soit comme ministre, membre du conseil d'état et grand vizir, toujours comme un grand réformateur. Comme on le sait, c'est lui qui prépara et fit octroyer la constitution ottomane de la fin de 1876.

L'arrivée du jeune homme d'état Mithat Effendî à Trnovo fut accueillie avec un grand intérêt par toute la population bulgare. On parlait de lui comme d'une personne très énergique, ayant les pleins pouvoirs, même sans avoir besoin de consulter Istanbul, de faire tout ce qui est nécessaire pour apaiser et tranquiliser les plaignants et leur donner satisfaction en proclamant des mesures promptes tendant à prévenir à l'avenir les abus et les forfaitures non seulement des çorbacis, mais aussi des organes de la police. Mithat Effendî lui-même ne cachait pas les pleins pouvoirs qu'on lui avait donnés à Istanbul et proclamait qu'il pouvait même créer et publier un kanunnamé sur le çorbacılık afin de le réglementer et prévenir les abus des agents de la police. Il avait même déclaré quel serait le contenu de cette loi qu'il préparait et qu'il devait publier. De cette manière Mithat Effendî voulait probablement relever la nécessité criante de supprimer les abus fiscaux dont souffraient les populations en Turquie et pour la suppression desquels les sultans du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e s. avaient octroyé et publié partout des bérats et firmans spéciaux.

Une correspondance de Trnovo dans le journal bulgare «Carigradski vĕstnik», publié alors à Constantinople (19 juillet 1857) relate les principales dispositions de ladite loi (kanunnamé). On y voit que le régime des çorbacis au service administratif est réglé d'une manière assez raisonnable. Dans la dite correspondance on voit que parmi les dispositions de la loi on prévoit la nomination des çorbacis pour un an, leur obligation de donner un compte-rendu de leur revenus et de leurs dépenses, la manière de leur élection et leur nomination, les sanctions contre les agents de police coupables etc. etc.

Il est intéressant de rappeler ici la tradition, selon laquelle se faisait l'élection des çorbacis, surtout dans le département de Trnovo. Au mois de mars, chaque année, on se préparait à ces élections. «Les chats miaulent, on doit faire l'élection du çorbaci», et la procédure de cette élection était la suivante: Les villageois s'assemblaient sur la place publique (meydan ou megdan). Un des notables bien

connu et respecté prenait la parole et proclamait ce qu'on devait faire: Eh bien, disait-il, nous devons faire l'élection de notre *çorbadžija*. Je vous propose de réélire Hadži Miho, êtes-vous contents de lui? Dans le cas positif, on criait: très bien, très bien! Dans le cas contraire, un autre des anciens proposait Hadži Stojan. Les villageois acceptaient la proposition et l'élection était considérée comme définitive et prise à l'unanimité. Le droit coutumier ne connaît pas la majorité. C'est l'ancienne coutume et la tradition slave en général qu'on soit unanime et dans le cas contraire si l'on ne pouvait obtenir l'unanimité, on ajournait l'élection à un autre jour, ordinairement au dimanche suivant. Mais en général par respect pour l'ancien (*staréïa*) on tombait d'accord et l'élection se faisait en une séance. L'ancien et le nouveau *çorbaci*, après l'élection faite, accompagnés de quelques notables allaient au chef-lieu du département, dans notre cas à Trnovo, et exposaient au *paşa* (*ağan* ou *voévoda*) le fait et le résultat de l'élection. Le représentant de l'autorité allait dans la salle où se trouvaient un grand nombre de bâtons et en en prenant un le donnait au nouvel élu en lui disant: »Var Elena *kariesine çorbaci ol*! (Va et sois le *çorbaci* du village d'Elena). Comme on le voit, c'était une sorte d'investiture primitive que la tradition avait gardée et transmise depuis des générations.

La loi rédigée par Mithat Effendi venait comme une grande réforme disposant une procédure plus rationnelle, prévoyant le temps du service, l'obligation de tenir compte des recettes et dépenses, de ne toucher d'autres taxes sous quelque appellation que ce soit, étant donné que le *çorbaci* recevant ses appointements fixes ne pouvait toucher d'autres honoraires.

Notons, pour achever ce chapitre, que la lutte des populations contre les mauvais *çorbacis*, dans les temps les plus reculés, finissait quelquefois par le meurtre de quelqu'un qui ne voulait pas rendre compte de sa gestion comme *çorbaci*. Dans les annales d'Elena on cite les insurrections des populations contre de tels *çorbacis*, tués sur la place publique. On ne jugeait pas ordinairement ces insurgés. Jusqu'à ce jour on montre les tombeaux des *çorbacis* tués.

VI. Dispositions prises en 1857 par le «Kanunnamé» et concernant les *çorbacis* du département de Trnovo

Le Kanunnamé pour les *çorbacis* du sancak de Trnovo de 1857 est connu chez nous par la traduction de son texte et sa publication dans la revue *Bălgarski knižici* (livrets bulgares) de février 1858. Je n'ai pu trouver le texte turc dans le recueil des codes et lois. J'ai consacré à cette loi une étude spéciale dans la

revue de l'Académie bulgare des sciences, livre XXIX pour 1923. Ce Kanunnamé contient 10 articles. D'après l'article 1, la fonction du çorbaci est prévue pour un an. D'après l'article 2, personne ne peut être réélue, l'année suivante à la même fonction, le çorbaci peut être élu une seconde fois seulement après un an. L'article 3 oblige le çorbaci à présenter ses comptes une vingtaine de jours avant l'échéance de son service et à inviter la population à procéder à l'élection du nouveau çorbaci. L'art. 4 prévoit les dispositions suivantes: le peuple élit son çorbaci à l'unanimité ou par majorité des voix et l'élu reçoit des appointements; s'il est caissier des deniers publics ou communaux, il doit présenter un garant solvable; l'élu se présente au meclis qui confirme son élection.

L'article 6 du kanunnamé contient des dispositions très importantes: a) le çorbaci étant payé par appointements fixes, n'a le droit de recouvrer aucune taxe à son profit; b) tout organe de police (zaptie, gendarme) qui visite le village et y séjourne doit payer pour sa demeure un groche s'il est piéton et deux groches s'il est à cheval, soit qu'il demeure dans un han (auberge), soit dans une maison privée où il est installé par le çorbaci; c) il est rigoureusement défendu aux organes de l'autorité d'acheter n'importe quel produit agricole et surtout du blé ou de la soie à des prix plus bas que ceux du marché; d) le çorbaci ne peut imposer de son propre chef aucune corvée.

Les articles 7 et 8 prévoient des sanctions contre les abus de tous les organes de l'autorité publique ainsi que des çorbacis. Personne ne peut imposer n'importe quelle taxes, corvées etc., autres que celles prévues dans les lois et règlements publics.

Pourtant le kanunnamé prévoit expressément des taxes ou impôts pour l'entretien des écoles et églises ainsi que pour les appointements fixes du çorbaci.

Le même kanunnamé prévoit des peines pour ceux qui enfreignent la loi en même temps que pour les juges qui osent prendre des taxes plus élevées que celles prévues. La loi prescrit une punition sévère et ils sont jugés pour leurs actes illicites devant la cour supérieure de justice à Istanbul.

Enfin l'article 10 oblige les citoyens à veiller à l'exécution stricte de ce kanunnamé et à faire connaître aux autorités compétentes les contreventions éventuelles. Néanmoins les faux dénonciateurs sont prévenus qu'ils seront poursuivis et punis.

*

Le kanunnamé de 1857 pour les çorbacis dans le département de Trnovo est important comme source de droit usuel et d'histoire

du droit bulgare et balkanique pendant l'époque de la domination ottomane au XIX^e siècle. Le document dont nous parlons ici vient témoigner et confirmer que les çorbacis mutatis mutandis sont devenus une institution officielle ayant un caractère social-administratif. Il prouve aussi que les gouvernants turcs en Bulgarie devaient, pour les besoins de leur cause et la facilité de leurs fonctions, recourir à l'intervention des notables bulgares en les chargeant officiellement de quelques fonctions, surtout ayant pour but de servir d'arbitre entre l'autorité et les institutions autonomes, ainsi que les communes, les comités directeurs des églises, les corporations (esnafs) etc. Donc, ce kanunnamé vient une fois de plus témoigner d'une manière positive l'existence d'un self-gouvernement bulgare dans la personne des communes, des églises et des esnafs. Il prouve de même que la Sublime Porte et en général les autorités supérieures à Istanbul devaient au moins de temps en temps prêter attention aux plaintes et pétitions qui venaient des provinces contre les nombreux abus de pouvoir, actes illicites et contraventions aux lois, afin de témoigner des soins à la population souffrante. Dans notre cas le document constate l'intention sérieuse du gouvernement central de défendre les populations sur lesquels pesaient les abus des organes de police. Voilà pourquoi le gouvernement d'Istanbul ne se contente pas de la manière formelle: de juger et publier un règlement ou une loi et l'envoyer pour être exécutée en province.

Cette fois-ci on envoie un des meilleurs fonctionnaires d'état, indépendant et sévère, Mithat Effendi, auquel on donne de pleins pouvoirs très larges dans le but de faire l'enquête la plus minutieuse, d'en tirer les conclusions sur place et même de publier de suite les mesures prévues dans une nouvelle loi. Car, si le kanunnamé se donne pour tâche de régler d'une manière sérieuse l'institution des çorbacis, il ne se contente pas de ce sujet, mais d'une manière habile et pratique il prévoit certaines prescriptions touchant les abus des pouvoirs et les contraventions de tous les organes de la police (meymurs et zabıts) les menaçant de sanctions et de responsabilité réelles, probablement par délicatesse et pour ne pas charger le kanunnamé de prescriptions plus ou moins étrangères à la matière. Le kanunnamé n'intervient pas dans le domaine des abus et actes illicites des organes du haut clergé phanariote, contre lequel les plaintes étaient très nombreuses, ainsi que cela est constaté dans la correspondance de Trnovo, publiée dans le Carigradski vëstnik (7—19. VIII 1857).

En achevant ces notes, nous devons ajouter que le kanunnamé de 1857 peut, par son importance pour les çorbacis, être rangé

dans la série des documents qui caractérisaient le régime juridique, social et communal de l'empire ottoman non seulement du point de vue négatif. On y voit en relief, et constatée officiellement, la corruption dans les sphères gouvernementales qui, entre autres, avaient causé la décadence de l'empire, circonstances qui maintenant sont reconnues et avouées par les hommes d'état de la nouvelle Turquie.

Sofia

S. S. Bobčev



Albanais et roumain commun^{*)}

Les plus simples questions, envisagées à plusieurs points de vue, arrivent souvent — malgré toutes les données connues jusqu'à présent — à des interprétations insuffisantes, même insolubles. Ainsi, l'absence des sources historiques plus nombreuses sur les transformations ethniques opérées dans l'Empire d'Orient et au Nord du Danube pendant le moyen-âge, est de nature à compliquer à l'infini les problèmes qui se posent à chaque pas aux historiens et aux linguistes; et, en l'absence des sources certes et nombreuses, les solutions sont souvent des hypothèses qui varient d'après les savants qui s'en occupent, ou des interprétations incomplètes des données dont nous disposons.

On considère séparément, et de cette manière on a expliqué presque toujours la question que nous essayons de présenter dans les pages suivantes, deux séries de faits: d'une part les faits historiques, les faits linguistiques de l'autre. Mais, les faits linguistiques ne sont que les conséquences des faits historiques, et bien des fois les seuls témoins pour les temps qui ont suivis les événements. L'interprétation abstraite donnée aux faits linguistiques, en dehors du cadre où ils se sont produits, s'éloigne plutôt de la réalité.

Car on ne doit jamais oublier que tout fait linguistique a une cause; et celle-ci n'est que la conséquence d'un fait historique qui l'a précédé.

L.

1. — On est d'accord que la plus importante caractéristique, distinguant le roumain, l'italien, l'élément latin de l'albanais et les

*) Sur le sens que nous donnons à l'expression de «roumain commun», ainsi que pour la chronologie de cet état du développement de la langue roumaine, nous renvoyons le lecteur à notre livre roumain *Problemele vocabularului român comun*, Iași, 1934, p. 3-4 et à l'étude *Sur les plus anciennes sources de l'histoire des Roumains*, publiée dans l'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales (Mélanges Bidez), t. II. 1933-34, Bruxelles, 1934, p. 861 et suiv.

restes du dalmate de toutes les autres langues romanes, c'est l'amuissement de l'-S final latin. Le phénomène est très ancien, et, notamment pour la flexion, a eu de grosses conséquences. Ce fut d'ailleurs l'une des particularités qui détermina Diez à classer le roumain et l'italien dans un seul groupe de l'Est.

D'autre part, le roumain et les dialectes italiens méridionaux ont conservé sans aucun changement les sourdes latines P, T, C, S entre deux voyelles. M. Bartoli (*Das Dalmatische*, I, § 160—5) constitua notamment d'après ces deux changements le groupe apennino-balkanique, formé par le roumain, l'italien central et méridional et le dalmate; le reste des langues romanes, groupées sous le nom de langues pyrénéo-alpines, s'opposant d'une manière nette aux deux faits de phonétique mentionnés ci-dessus. Il est difficile pourtant d'attribuer la même valeur probante à ces deux phénomènes: le premier, celui de l'amuissement de l'-S final latin, montre de fait un développement commun des domaines italien et roumain; quant au second phénomène, il est en rapport avec l'articulation plus ou moins intense des phonèmes, et apparaît même dans les parlers espagnols (cf. Saroïhandy, *Revue des Études basques*, VII, p. 475), ou de l'Italie du Nord (v. J. T. Clark, *Romania*, 32, p. 93 sqq.).

Parmi les cinq phénomènes phonétiques qui ont servi à M. Bartoli à la constitution du groupe apennino-balkanique, on trouve aussi la palatalisation des occlusives gutturales C, G suivies d'une voyelle palatale e, i. M. Bartoli affirmait (*Das Dalmatische*, I, col. 298) que le groupe apennino-balkanique dans le traitement des occlusives C, G + voyelle palatale, reste «dans le voisinage de la phase K', G'». Pour nous limiter au latin d'Orient, on peut admettre que cette phase caractérisait le latin dans les provinces danubiennes, aussi bien que le latin parlé dans toutes les autres provinces (v. A. Meillet, *Bull. Soc. Ling.*, XXIII, p. 181). Il est vrai que l'albanais et le dalmate (pour l'occlusive gutturale + ē, ĭ) maintiennent dans la plupart des cas cette phase K', G'. Mais il est douteux que la conservation est due au médio-grec, qui conserve toujours le phonème K', comme le voulait M. Bartoli (*Das Dalmatische*, I, col. 313; cf. dalm. če, čī < CĚ, CĪ; alb. du Nord tš, *Grundriss*², I, p. 1051); et il est plus difficile encore de supposer que les phases K', G' seraient de simples régressions phonétiques.¹⁾

De cette phase K', G' le domaine pré-roumain s'est éloigné de bonne heure, par un développement qui lui est propre²⁾. Le déve-

¹⁾ V. Meyer-Lübke, *Mitteilungen d. rum. Inst. Wien*, I, p. 13; M. L. Wagner, *Literaturblatt f. germ. und roman. Phil.*, 1918, col. 130.

²⁾ Sur ce développement, voir notre article dans la *Romania*, t. 56, 1930, p. 336—7.

loppement du roumain vers les mi-occlusives serait difficile à comprendre, en admettant l'unité territoriale et de fréquents rapports entre toutes les provinces romanisées de l'Orient. Une telle séparation territoriale exista, en vérité, à partir de 379, lorsque Gratien partagea la *praefectura praetorio Illyrici*, cédant à l'Empire d'Orient les diocèses de Dacie et de Macédoine. Dès ce temps l'administration de l'Illyrie occidentale était dépendante de la *praefectura praetorio Italiae, Illyricum et Africam*³⁾, et ainsi s'explique la dépendance directe de l'église et de l'administration dalmate aux autorités d'Italie⁴⁾.

En 424 ou 437 après J.-C. les provinces panoniques ont passé aussi sous la juridiction du *praefectus praetorio Illyrici*; elles ont formé avec la Dacie nouvelle l'ensemble dénommé *Justiniana prima*, dont la résidence était à Scupi⁵⁾. Les provinces du Nord du Danube qui appartenaient encore à l'Empire, ainsi que la Dalmatie, ont donc eu des rapports plus prolongés avec l'Empire d'Occident; et ce n'est que plus tard que ces provinces, moins la Dalmatie, ont été rattachées aux provinces du Sud du Danube.

Les rapports des provinces romaines qui appartenaient dans l'Europe orientale aux deux Empires, d'après ce que nous savons aujourd'hui, n'ont pas été très fréquents; on connaît une inscription trouvée à Salones (C. I. L., III, 9551), indiquant un émigré de Sirmium au VII^e siècle. Les autres sources sont assez peu précises, notamment parce que la séparation des deux Empires fut suivie du passage des peuples nordiques et des invasions des peuples de la steppe, des Slaves et des Bulgares⁶⁾. Il suit de là que le territoire romain dans l'Empire d'Orient fut limité dès le V^e siècle aux deux Mésies et aux provinces qui, pendant le règne de Justinien, formaient la *Justiniana prima*: la Dardanie, le diocèse de Dacie

³⁾ Cf. J. Zeller, *Les origines chrétiennes dans les provinces danubiennes de l'Empire romain*, Paris, 1918, p. 5—6.

⁴⁾ Jireček, *Die Romanen*, I, p. 1. — Donc, l'incertitude affirmée autrefois par M. Charles Diehl dans ses *Études sur l'administration byzantine dans l'exarchat de Ravenne (568—751)*, Paris, 1888, p. 170 n'existe pas. Suivant M. Diehl, dès que Valentinien III céda l'Illyrie occidentale à Théodose II, la Dalmatie n'appartint plus au diocèse d'Italie; et, par suite, la Dalmatie «dépendait du *praefectus Illyrici*». Mais, on sait que l'Illyrie occidentale appartenait à l'Italie, de sorte que l'affirmation de M. Diehl: «On est donc étonné de voir, dans les lettres de Grégoire le Grand, l'exarque de Ravenne intervenir dans les affaires de cette province», trouve dans ce fait son explication.

⁵⁾ Zeller, *ouvr. cit.*, p. 6—7.

⁶⁾ Niederle, *Manuel de l'antiquité slave*, I, Paris, 1923, p. 50, sqq.; Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*, Paris, 1900, p. 218 et suiv., 406—408.

et les Pannonies (peut-être sans la Pannonia I et la Savia). A ces provinces, il convient d'ajouter les régions du Nord du Danube qui n'appartenaient plus en réalité à l'Empire, bien que Justinien ait affirmé que son autorité s'imposait sur les deux rives du fleuve⁷⁾. La frontière des deux Empires romains était formée par les montagnes qui se trouvent entre le golfe de Cattaro jusqu'à l'Ouest de Belgrade⁸⁾.

L'histoire du mot *BASILICA*, dont l'extension comme terme chrétien s'est effectuée après la seconde moitié du IV^e siècle, nous offre également un point d'appui pour cette chronologie. M. Kretschmer a étudié de près la question⁹⁾; il a montré que dans les langues romanes *BASILICA* est plus récent qu'*ECCLESIA*, et le point de départ du premier mot a été le centre de l'Empire d'Orient. Tandis que les provinces danubiennes ont connu partout ce terme (cf. dr.¹⁰⁾ *biserică*, mr. *băseăr(i)că*, mégl. *băserică* (bi-), istr. *baserike*), aussi bien que les provinces romanes du Nord-Est (rhét. *baselgia*, végl. *basalca*, valtell. *baselga*; comme nom de lieu en Toscane), l'albanais a le mot roman ancien provenant du grec *ἐκκλησία* (ital. *chiesa*, prov. *gleisa*, franç. *église*, esp. *iglesia*, port. *igreja*). Quant à la diffusion du mot *BASILICA* dans les autres domaines romans, où il est attesté par des noms de lieu (au Rhin, v. Jud, *Herrig's Archiv*, 127, p. 429; en Espagne, dans les documents des IX^e et X^e siècles, v. *Revue hispanique*, X, p. 351; en Portugal et en France, v. Kretschmer, l. cit.), on ne peut pas décider si elle appartient à la même époque¹¹⁾. L'extension de quelques autres mots en rhéto-roman et en roumain (cf. *INCIPERE*, roman de l'Ouest: *INCEPTARE*, etc. v. Jaberg, *Revue de ling; romane*, I, p. 121, etc.), et les faits historiques dont nous avons parlé ci-dessus, nous montrent donc l'existence des rapports entre le domaine pré-roumain et le reste de la Romania jusqu'à la moitié du V^e siècle.

2. — Il ne saurait être question, en conséquence, de «l'unité» du latin au VI^e et même au VII^e siècles, comme le croyait autrefois

7) V. Nov. XI; Procopios, *Corpus juris civilis*, Berlin, 1895, III, p. 94: «Cum igitur in praesenti, Deo auctore, ita nostra republica aucta est, ut utraque ripa Danubii jam nostris civitatibus frequentaretur et tam Viminacium quam Recidava et Litterata que trans Danubium sunt, nostrae iterum dicioni subactae sint».

8) Jireček, *Die Romanen*, I, p. 17.

9) Kuhn's *Zeit. f. vergl. Sprach.*, XXXIX, p. 539 sqq.

10) Les abréviations employées signifient: r. comm. = roumain commun; dr. = daco-roumain; mr. = macédo-roumain; mégl. = meglénite; istr. = istro-roumain.

11) On ne peut pas admettre, par des raisons de phonétique, que dans les noms de lieu *Bieška še Mërisë*, etc., on a «ohne Zweifel» *BASILICA*, tel qu'affirmait C. Jireček (*Die Romanen*, I, p. 52); en albanais — *šk* — suppose un lat. — *SC* —, etc. Nous croyons qu'on a ici le mot féminin *biešk* 'montagne' (v. G. Meyer, *Alb. Wört*, p. 58).

Schuchardt (*Vokalismus*, I, p. 101) d'après l'assibilation du C devant e, i et la diphtongaison de \acute{e} , \acute{o} . En ce qui concerne le dernier phénomène tardif, d'après lequel Schuchardt faisait durer l'unité romane jusqu'à l'an 700, il est nécessaire une distinction.

La diphtongaison de \acute{e} est connue tant par le roumain que par l'élément latin de l'albanais. D'après un exemple comme le mot roumain vine < VENIT, à côté de l'alb. vién, où en roumain \acute{e} + implosive nasale a été fermé en \acute{e} sans aboutir à une diphtongue, on voit tout de suite que le changement s'est produit indépendamment. D'autre part, d'après le traitement différent d'un \acute{e} tonique provenant du lat. AE dans un mot comme HAEDU[S], -V[M (> dr. iéd, à côté de l'alb. éđ, comme GRAECUS > alb. grek, etc.), ou d'après les diphtongues ié en albanais pour le latin \bar{E} (cf. alb. tiégulë, riét < TĒGULA, RĒTE; ital. tegola, rete, etc.), on voit que les conditions de la diphtongaison ont été en albanais tout autres qu'en roumain, et, par conséquent, que le phénomène s'est produit d'une manière indépendante dans ces deux domaines. À la même conclusion mène l'analyse de quelques mots paroxytons latins avec \bar{E} + N, en albanais et en roumain: tandis que \bar{E} tonique dans un mot comme TĒNE[T s'est diphtongué en roumain (tine; tout comme l'ital. tien e) en albanais nous avons la voyelle veulaire ë, comme pour tout \bar{E} , \bar{E} latins + n, m: ndën, nděj (cf. Meyer-Lübke, *Mitteilungen*, I, p. 31),

Cette conclusion est d'autant plus évidente, si l'on compare l'italien et le roumain; en italien ESCA, -A[M, HEDERA, -A[M, PELLI[S], -E[M, PECTU[S], -U[M, PERDERE, etc. sont devenus: esca, edera, pelle, petto, perdere, à la différence de HĒRI (> ital. ieri), PEDICA, -A[M (< vital. pīedica), etc. qui ont en roumain le même traitement ié: iáscă (< *iēscā), iéderă, piéle, piépt, piérdere, iéri, piédecă, etc.

Enfin, cette innovation produite d'une manière indépendante dans les domaines albanais et roumain, a provoqué dans le dernier une modification essentielle des occlusives dentales et des sifflantes¹²; ces changements ne sont plus connus de l'albanais, et apparaissent parfois, comme on peut le voir, en d'autres conditions ou avec d'autres résultats, dans quelques langues romanes occidentales.

Quant à la diphtongaison de \acute{o} , malgré l'exemple attesté par une inscription dalmate (SUORA, C. I. L., III, 13845), elle n'est pas connue par le domaine roumain. Selon Meyer-Lübke (*Revista Filologică*, I, p. 32), c'est toujours d'une manière indépendante que

¹² Le phénomène a été admis comme postérieur à l'état du roman commun, suivant d'autres considérations que les nôtres, aussi par v. Ettmayer, *Geschichte der indog. Sprachwissenschaft*, hgg. v. W. Streitberg, I, p. 260 sqq.

s'est produite en roumain la diphtongaison d'ó — en ũó —; mais ce phénomène est, sans doute, tout à fait récent¹³). La diphtongaison de ó manque aussi en albanais, car les cas de -o + l > -uol > -ual, guèg. -uel ou -ul, connus aussi par l'élément italien (lensuolo > alb. lentsuel, etc.; cf. Gröber's Grundriss, 2, I, p. 1045) nous montrent l'âge récent du traitement.

Il s'ensuit donc, que les changements tardifs attribués par Schuchardt au développement commun des langues romanes jusqu'à l'an 700, et par d'autres jusqu'au VI-e siècle, apparaissent dans le latin oriental comme produits d'une manière indépendante, ou sont complètement ignorés.¹⁴)

Et même dans le latin oriental, à partir d'un moment qui coïncide avec la séparation définitive des deux Empires romans, les changements se sont produits d'une manière différente, quoique leur point initial ait été probablement identique (cf. PISCIS > roum. péšte, alb. pešk; PLUMBU[M > roum. pl'úmb, alb. plúmp, comme GŪLA > ngr. γούλα, et roum. gúra, etc.).

3. — Ces différences phonétiques ont été accentuées après la séparation des deux Empires. Nous donnerons ici quelques faits, qu'on peut déduire de la comparaison de l'élément latin de l'albanais et du roumain, sans avoir la prétention d'épuiser la matière. Il est très intéressant à remarquer, que dans ces divergences l'élément latin de l'albanais connaît en général le même développement que dans le reste de la Romania, en s'opposant au domaine roumain.

Tandis que le mot roumain commun *kămeáše (> adr. kămeáše, -ă; dr. kămáše, -ă, kămésă; mr. kămēáše; mégl. kămésă; istr. kămése) suppose une forme originairé CAMĪSIA, -A[M, avec ĭ devenu é, diphtongué ensuite en eá sous l'influence d'-A de la syllabe suivante; en albanais, la formé kēmīšë demande une forme avec í fermé, comme presque¹⁵) dans toutes les autres langues romanes (cf. A. Thomas, Romania, XXX, p. 420; Ascoli, Arch. glott. ital., XIV, p. 469). Il semble qu'à cette divergence prenait également part le roman de Dalmatie, qui montre plutôt dans le végl. kamajsa le traitement normal de ĭ.

Un autre exemple remarquable, c'est la place de l'accent dans le mot SECALE. Les formes dialectales roumaines (adr., dr. seká-

¹³) Cf. aussi Miklosich, Beitr. Lautgr., p. 61: «im Anlaut vorkommende ũ ó für ó hat mit der romanischen Diphthongierung wohl nichts zu thun».

¹⁴) La supposition de Philippide, Originea Romînilor, II, p. 73 suivant laquelle le roumain aurait connu aussi le phénomène ó > ũó, sorti de l'usage par des traitements phonétiques «ultérieurs» (?), n'est pas à retenir.

¹⁵) Dans Candrea-Densusianu, Dicț. etimol., 235 on cite encore friul. k'ameže et bellun. kamesa comme remontant à la forme avec í bref.

ră, să-; mr., mégl. sikáră, istr. sekōre) remontent à la forme commune *sekáră (pour la finale, cf. vén. triest. segála, sékala, etc.). L'accent a la même place dans quelques dialectes de l'Italie septentrionale (v. Pușcariu, Et. Wört., No. 1493). L'albanais, comme toutes les autres langues romanes a l'accent sur la syllabe initiale: Θékērë, comme ital. ségale, prov. seguei, afr. soi(g)le, fr. seigle, catal. ségol.

D'autre part, dans le traitement du groupe latin CT devenu en roumain commun *pt, l'albanais présente le même traitement que les autres langues romanes, à savoir la vocalisation de l'occlusive gutturale sourde: PACTARE > alb. paitoj, TRACTARE > alb. traïtoj, etc. Pour le traitement ft en albanais du groupe CT, Meyer-Lübke a montré qu'il dépend de la voyelle labiale précédente: alb. luftë, troftë, etc. (v. Zeit. f. rom. Phil., 43, p. 643—4).

Tout le domaine latin oriental a pris part à quelques innovations comme: la métathèse de la liquide dans la forme PADŪLEM (Schuchardt, Vok., III. p. 8) pour la forme classique PALUS,-ŪDEM (cf. rhét. palū(d), afr. palu, prov. palut, etc.), ou *PLOPPU[S, -U[M (Candrea-Densusianu, Dicț. etimol., No. 1412); l'albanais ne connaît pourtant pas ce phénomène dans le mot CING[U]LA: tandis que le roumain commun *k'ingă (> adr., dr. k'ingă, mégl. k'ingă), montre que la métathèse dans la forme *CLINGA,-A[M (v. R. E. W., 1926,2) s'est produite avant le passage de CI (=k') à la mi-occlusive, l'albanais k'ingëlë, ital. cinghia, cigna, log. k'ingă, fr. sangle, prov. sengla prouvent un même état, sans aucun changement.

Du développement phonétique de ce dernier mot, on peut déduire que la séparation du domaine latin oriental de celui d'Occident s'effectua pendant que tout C + I était à la phase K'; car c'est après la séparation de deux domaines et avant le passage de k' à la mi-occlusive qu'eut lieu la métathèse de la liquide.

II

4. — Les considérations précédentes étaient nécessaires pour apporter un peu de lumière sur la grande incertitude concernant les rapports des domaines albanais et roumain, et les plus anciennes influences entre les deux peuples¹⁰).

¹⁰) L'état actuel des problèmes concernant ces questions est présenté dans la belle étude de Matthias Friedwagner, *Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit*. (Sonderabdruck aus Zeit. f. roman. Phil., 54, Halle (Saale), 1934, p. 682—687) et dans Kr. Sandfeld, *Linguistique balkanique*, Paris, 1930, p. 70—2; 124—45. Les plus nombreux faits de vocabulaire et de grammaire sont signalés et discutés aussi par A. Philippide, *Originea Romînilor*, t. II.

On a proposé deux explications pour les mots communs à l'albanais et au roumain, ayant dans cette dernière langue des traitements phonétiques très anciens: suivant la première, ces éléments seraient des vestiges pré-romans dans les deux langues; d'après la seconde, ces mots sont des éléments indo-européens et même latins de l'albanais, empruntés au roumain à une époque assez tardive (après le VI^e siècle).

La première explication suppose l'existence d'une seule langue qui ait donné cet élément pré-roman au roumain et à l'albanais; la langue originaire a été, suivant les uns, le thrace (Hasdeu, *Cine sînt Albanezii*, Bucureşti, 1901, dans *Analele Academiei Romîne*, 2^e série, t. XXIII, p. 103—113; Hirt, *Festschrift für H. Kiepert*, Berlin, 1898, p. 178—188 et *Indogerman. Grammatik*, I, Heidelberg, 1927, p. 32); l'illyrien, suivant les autres (Miklosich, *Denkschriften*, Wien, phil.-hist. Cl., XII, 1862, p. 5 et suiv.; Densusianu, *Histoire de la langue roumaine*, I, p. 28—30 et *Revue critique*, LIII, p. 239); ou même le mélange du thrace et de l'illyrien (cf. Patsch, *Jahresb. d. österr. archäolog. Instituts*, X, p. 169 et suiv.; Jokl, *Ebert's Reallexikon der Vorgeschichte*, I, Berlin, 1924, p. 86 sqq).

La question de l'origine de ces éléments, comme on peut le voir, se prête à des interprétations diverses, qui montrent, en même temps, l'élasticité des conclusions résultant des faits incertains et peu nombreux.

Laissant de côté l'origine thrace ou illyrienne, la théorie admise par Gustav Weigand (*Balkan-Archiv*, III, p. 208), d'après laquelle les plus anciens mots seraient des éléments thraces an albanais, pris par les Roumains à leur époque commune, nous semble encore moins probable.

La seconde théorie suppose, pour le roumain commun, la possibilité de traiter certains phonèmes, dans les mots d'emprunts, de la même manière que dans les éléments provenant de l'époque pré-roumaine; toutes nos recherches ont donné, pourtant, à cette assertion une réponse négative.

5. — L'analyse suivante est limitée aux éléments se trouvant aujourd'hui au moins dans les dialectes daco- et macédo-roumain, et à ceux attribués au roumain commun par G. Weigand, dans son étude *Albanische Einwanderung im Siebenbürgen* (*Balkan-Archiv*, III, p. 209—218).

G. Weigand admettait la théorie de Hirt¹⁷⁾; mais il laissait de côté le fait important que cet élément thrace même constitue, cer-

¹⁷⁾ Il sort de notre but, de montrer ici sur quoi se fonde cette opinion exclusive; de même, il n'y a pas lieu de faire ressortir combien d'imprécision se trouve

tainement, le substrat du roumain. Expliquer, par conséquent, l'albanais *m o δ u ĩ* du dace *m o z u l a* (attesté par Dioscoride), et ensuite, reconstituer des formes thraces d'après les mots albanais *v i e δ u ĩ*, *δ a ĩ ĩ*, etc., n'est pas moins arbitraire.

La disparition de la forme pré-romane¹⁸⁾ dans le domaine roumain ne peut être admise, parce que le mot *m á (d) z ä r e* 'pois' se trouve aujourd'hui en daco- et macédo-roumain; et le roum. comm. *-*r e*, prouvé par les formes roumaines, ne peut pas être expliqué que par *-*l e* ou *-*r e* pré-roumains. En effet, si nous considérons les mêmes formes latines développées par l'albanais et le roumain, on voit que de *-L L -* geminé entre deux voyelles résulte: en roumain *-l -*, en albanais *-l' -*: *CABALLUS* > rum. ** cá l u*, alb. *k a l'*; et de *-L -* latin entre deux voyelles résulte en roumain *-r -*, en albanais *-ĭ -*: *FILUM* > rum. ** f i r u*, alb. *f i ĩ*.

Le traitement de *-l -* > *-r -* en roumain montre que le lat *-L -* était, en pré-roumain, dental (cf. Grammont, *Bull. Soc. Ling.*, XXIV, p. 58). Donc un *ĭ* vélaire albanais, provenant d'après Weigand d'un *ĭ* vélaire thrace (*Balkan-Archiv*, III, p. 209) ne pouvait pas aboutir, après le VI-e siècle, à un roumain commun *-*r*. Par contre, le roumain *-r -* et l'albanais *-ĭ -* ont résulté dans le mot roumain *m á (d) z ä r e* et l'albanais *m o δ u ĩ* du même prototype commun *-*l -*, comme dans les mots latins.

De même, on a des grandes difficultés pour dériver la forme roumaine d'une forme primitive albanaise *m a δ u ĩ a* (p. 209), tout en admettant que l'alb. *m o -* provient d'une forme plus ancienne *m a -* (cf. alb. *m o t r ĩ* 'soeur'; vind. *m a t e r*, lit. *m a t e r*, etc., avec l'indo-eur. *ā* > alb. *o*): *-u -* de cette forme devait être maintenu (cf. *lingură* > *LINGULA*), ainsi que *-ă* provenant d'un *-a* précédé de liquide non-palatale. Mais la plus grande difficulté, de nature à infirmer la thèse de Weigand, c'est le reflet double de l'alb. *δ* en roumain, comme (d)z et d: — thrace (dace) *m o z u l a* > alb. primitif ** m a δ u ĩ ĩ* > roum. *m á (d) z ä r e* d'une part; thrace ** u r d z a* > alb. *u r ĩ - a* > roum. *ú r d ä* (à côté de *b á r (d) z ä*) d'autre part. On voit bien ici, le grand rôle de l'équation personnelle.

Les mots dr. *b ú (d) z ä* et mr. *b ú d z ä*, alb. *b u z ĩ* et valb. *b u d ĩ* 'lèvre' ont dans la deuxième syllabe *- d z ä*, qui s'explique

dans la théorie contraire, sur la descendance illyrienne. D'ailleurs, l'imprécision est ici presque totale, parce qu'on doute si l'illyrien appartenait au groupe indo-européen (cf. Meillet, *Bull. Soc. Ling.*, XXX³, p. 64: «L'illyrien paraît être une langue indo-européenne»).

¹⁸⁾ Attestée par les écrivains, ainsi que les autres noms de plantes, d'une manière plus qu'incertaine (cf. Gustav Meyer, *Bez. Beitr.*, XX, 1894, p. 117: «Form und Bedeutung sind hier gleicherweise fragwürdig»).

par - *diā ou - *gia primitives (cf. Barić, *Ar. arb. star.*, I, p. 81, et G. Meyer, *Bez. Beitr.*, XX, p. 121). D'autre part, le lat. RADIA est arrivé en roumain et en albanais à la même forme -dză (dr. rá(d)ză, alb. rezë, v. G. Meyer, *Alb. Wörterb.*, p. 364). Il s'ensuit que dans des cas comme: dr. bú(d)ză, mr. búdză alb. buzë (dont l'étymologie est loin d'être claire¹⁹), ou d'éléments latins comme SPODIA > alb. špuzë, dr. spú(d)ză, mégl. spúză (sprúză > spúză + sprúnă; cf. Pușcariu, *Etym. Wörterb.*, 1630), on ne doit pas conclure à un emprunt de l'albanais, parce que ó (< lat. o) se ferme jusqu'à ú en roumain aussi dans d'autres mots d'origine latine, qui n'ont jamais été expliqués par l'intermédiaire de l'albanais:

roum. comm. *kúrte (< *kúrte = *CŌRTE[M; cf. G. Paris, *Romania*, X, p. 56; lat. class. COHORS-RTEM) > vdr., dr. kúrte, mr. kúrte (Kav., No. 204);

roum. comm. *múra (< *múra = MORA = lat. class. MORUM) > vdr., dr. múră, mr. (a)mură;

roum. comm. *núme (< *núme = NŌMEN) > vdr., dr. núme, mr. númă, mégl. númi, istr. lúme.

Le même traitement se trouve dans le mot dr. kúte (< CŌS, -TIS).

Le passage de ó à ú dans la racine de quelques verbes, doit être expliqué comme dû à l'influence des formes atones: vdr., dr. kúdžet (< COGITO), múrsek (< *MORSICO-MORDERE), roum. comm. *úrdinu (< ORDINO; cf. vdr., dr. úrdin, mr. úrdin, Papahagi, *Basme*, p. 727); et l'explication de ú, provenant d'un ó latin (=Ō), est sans doute la même: roum. comm. *kúlkú (< CŌLL[O]CO) > vdr., dr. kúlk, mr. kúlkú, Papahagi, *Basme*, p. 570), d'après *kulkáre, *kulkátu, etc.

La forme roumaine commune de l'adverbe et de la conjonction *kumu (< *kómo = QUOMO[DO; vdr., dr., mr., mégl., istr. kúm) est due à l'emploi du mot comme atone dans un groupe rythmique (v. Candrea-Densusianu, *Dict. etim.*, no. 443). Mais quelle est l'explication des autres formes citées ci-dessus?

D'abord, on doit observer que dans tous ces mots ó était suivi dans la syllabe immédiate de -a, -e ouvrants; pourtant la diphtongaison en oá ne s'est pas produite, et ce fait nous montre que le passage ó à ú l'a précédé. Le phénomène a été reconnu comme pré-roumain déjà par Miklosich (*Beitr.*, *Voc.*, II, p. 66:

¹⁹ Cf. G. Meyer, *Alb. Wörterb.*, p. 57, Pușcariu, *Etym. Wörterb.*, No. 242; Philippide, *Originea Românilor*, II, p. 702: le mot albanais est autochtone. Il n'y a aucun motif de conclure à un emprunt pour le mot roumain, quoiqu'il soit «certainement le même mot que l'albanais».

«vorrumänischen Zeit»); mais il met sur le même plan des mots très anciens avec des formes récentes et n'a pas essayé de donner aucune explication. Suivant G. Meyer (*Zeit f. rom. Phil.*, XII, p. 546), le mot *mr. úrdín* < *ORDINO* serait un emprunt fait à l'albanais; mais nous avons vu que la vraie explication est tout autre.

Pour le mot **kúrte*, la forme albanaise *kúrt* nous montre l'état **ú* même pour le latin d'Orient (cf. aussi le vsard. *kúrte*). Les formes connues par les autres langues romanes nous montrent aussi pour le mot *múra*, dès le latin vulgaire, une forme **MURA* à côté de *MORA*: on a d'une part les formes: rhét. (a)*mura*, sard. log. *mura*, vfr. *moure*, fr. *mûre*; les formes: ital. *moro*, prov., cat., port. (a)*mora*, esp. *mora* d'autre part. Enfin, pour le mot **núme*, on trouve en vsard. *lumene* le même traitement de la voyelle tonique. D'après M. M. Candrea et Densusianu (*Dicț. etim.*, No. 1258) le changement serait dû à l'analogie du mot *númăr*; ils supposent l'existence d'une forme de singulier **nōáme*, substituée par *núme*, qui s'est modelé d'après le pluriel *númère* (= *númene* < *NOMINA*). Il est pourtant difficile à admettre une forme **nōáme* pour le singulier; la persistance de cette forme jusqu'au temps ultérieur à la diphtongaison de *ó—e*, aurait empêché que la substitution soit générale dans tout le domaine roumain. On pourrait voir plutôt une influence analogique de la part des formes accentuées sur les désinences, du verbe *NOMINARE* > roum. comm. **numeráre* (> vdr. *numărăre*, *mr. numiráre*) à l'époque pré-roumaine.

Il y a encore à noter l'existence d'un **ú* tonique à l'initiale résultant de *ó* (= lat. class. *o*), dans le mot roumain commun **úše* (> vdr. dr. *úše* (-ă), *mr. úše*, Papahagi, *Basme*, p. 729); les formes ital. *uscio*, prov. *uís* montrent que le changement est un phénomène du latin vulgaire.

Par conséquent rien ne s'oppose que la forme roumaine *spu(d)ză* représente directement *SPODIA* par la forme intermédiaire **SPUDIA*, antérieure à la diphtongaison *ó—a* (phénomène du roumain commun).

On a encore deux transformations pré-roumaines admises par Weigand dans deux mots attribués par lui à l'albanais: d'abord, *á + n* implusif > *ín*; et ensuite, le traitement *g + i u* > *dž*, dans les mots dr. *bríu*, *mr. brín* (*bîrn*, *bărnú*), et dr. (d)*žumătáte*, *mr. džumítáte* (-át; Papahagi, *Basme*, p. 609), supposant les formes roum. comm. **brínu* et **džumetáte*. Pour le roum. comm. **brínu* on peut admettre l'étymologie **BRANU* (proposée par Meyer-Lübke, *Zeit. f. rom. Phil.*, 41, p. 559), ou **brenu* (même **breno*, suivant G. Meyer, *Alb. Wörterb.*, p. 46—7; en tout cas, jamais **bren*, comme le voulait Weigand, *Balkan-Archiv*, III, p. 211—2). La

forme albanaise *brenc*, demande une forme plus ancienne **bran + z*, provenant, d'après Weigand, du thrace **bran-*; la forme simple de ce mot a été conservée par le roumain. En ce cas, on ne voit pas pourquoi Weigand considérait le mot parmi les éléments albanais du roumain.

En ce qui concerne la forme roum. comm. **džumetáte*, restituée par nous ci-dessus, la seule partie discutable c'est le commencement du mot. Selon la vieille opinion de Miklosich (Beitr., Cons., II, p. 12, 76), celui-ci ne serait autre que l'alb. *g'ümës,-ë demi'*, et le mot roumain serait le croisement du mot albanais avec le lat. *MEDIETATE*. G. Weigand admettait (l. c., p. 212) cette opinion, en proposant une forme *gjumetate* antérieure à la forme roumaine.

A quelle époque ce croisement de formes a-t-il pu avoir lieu dans les provinces danubiennes romanisées? Weigand considérait (l. c., p. 208) comme terme initial de ces influences le VI^e siècle. A cette époque-là, pourtant, *MEDIETATE* était devenu **medzetáte*; et après le VI^e siècle, la semi-occlusive *dz* ne pouvait plus résulter dans l'albanais *g'ümës* (si l'*u* était déjà transformé en *ü*; cf. vdr. *džint* < *GENTE*[M], à côté de *mr. g'imtă* < alb. *g'int*). Par conséquent, beaucoup plus avant la date établie par Weigand, on doit envisager circulant dans le latin d'Orient, avec la même fréquence, le lat. *MEDIETATE* et une forme **dýúm-*, *γ'úm-* ou *ýúm-*. De la forme **ýúme(di)etáte* (ou bien **γ'u-*, **d'ýú-*), peut résulter vraiment la forme du roumain commun, avec la syncope de la syllabe atone *di*, *ti*, comme dans d'autres mots latins (cf. *PARTICELLA* > **parcélla* > dr. *părceà*, fr. *parcelle*, prov. *parcela*, port. *parcella*, etc.).

Mais qu'était ce **dýúm-*, **γ'úm-*, **ýúm-* ayant le même emploi, comme le lat. *MEDIETATE*, dans le latin vulgaire d'Orient avec le sens 'demi'? Est-ce l'illyrien ou le thrace **g'*- (car il ne peut être question, à cette époque, de l'albanais), représentant un indo-europ. **s-* (cf. vind. *sami*, gr. *ήμι-*, lat. *SEMI*, vhall. *sami-*), comme le croyait autrefois G. Meyer (Bez. Beitr., VIII, 1884, p. 192)? Ou est-ce plutôt, le reflet du vgr. *ήμισυ*, avec *η* devenu *γ* au deuxième siècle de l'ère chrétienne (v. Brugmann, *Griechische Grammatik*³, München, 1900, p. 21 et 29), et, sous l'influence de la labiale, changé en **ýúm-* dans le territoire latin de l'Orient européen? Gustav Meyer (Alb. Wörterb., p. 143) expliquait l'albanais *g'ümës* du gr. *ήμισυς*, admettant l'apparition d'une spirante entre l'article et le mot (*ó ήμι-* > *o j'm-*). D'autre part, A. Philippide affirmait la même origine grecque pour la forme roumaine²⁰). En ce cas, il ne s'agit plus

²⁰ v. *O rămășiță din timpuri străvechi*, Iași, 1914, p. 11. Dans *Originea Românilor*, II, p. 719, Philippide admet l'origine «obscur» du mot, niant en même temps le rapport entre les formes roumaine et albanaise.

d'un élément albanais en roumain; mais, il reste encore l'incertitude si c'est la forme grecque introduite en thrace, ou le mot thrace même avec le sens de 'demi'.

Il résulte de l'analyse précédente, nous le croyons du moins, l'impossibilité pour les formes roumaines — de provenance pré-romane — d'être considérées comme des emprunts faits à l'albanais après le sixième siècle.

De la même manière que le mot roumain *mázăre*, analysé plus haut, en ce qui concerne le phénomène *-l- > -r-*, s'expliquent, aussi les mots dr. *viézure* à côté de l'alb. *viëduțë*, *múgur(e)* — alb. *muguț*, *măgură*²¹⁾ — alb. *maguțë*, guèg. *gamuțë*, *sîmbur(e)* — alb. tosc. *șumbuț*, guèg. *sumuț*, -a. De même que le mot dr. *búză* (v. plus haut), en ce qui concerne (d)z à côté de l'alb. *ð*, s'expliquent les mots dr., mr. *bár(d)z*, -ă à côté de l'alb. *barð* et le dr., mr. *grumá(d)z* à côté du valb. *grumadz*, alb. *grumaz*, (*gur*).

Quant au mot dr., mr. (d)zără, dr. (d)zăr, il ne peut provenir d'un thrace *dzalla (proposé par Weigand, *Balkan - Archiv*, III, p. 209), qui expliquerait aussi l'alb. *ðatë*; car il est plus probable que l'-r- roumain soit originaire, que provenu d'un *-l- (-ll- proposé par Weigand est inadmissible). Car l'étymologie proposée du thrace *zera = sara — zara 'eau' (cf. *Germisara* 'eau chaude' et les autres noms en -sara /-zara), par A. Philippide, malgré les difficultés insurmontables, est préférable aux autres²²⁾.

6. — Il y a tout un départ à faire entre les mots communs à l'albanais et au roumain. Un exemple sera suffisant pour montrer la nécessité d'une étude autant détaillée que possible.

Pour le dr. *vátră*, mr., mégl. *ⱥ*, istr. *vátra* (< roum. comm. **vátră*), alb. *vatrë*, *votrë*, *votërë* et ruth., nsl., cr., serb. *vatra*, russ. *vatruha*, -*uška* (de *Cihac*, *Dictionn.*, II, p. 721), russe, polon., morave et silés. *vatra*, J. Rozwadowski a proposé une origine iranienne; cf. avest. *ātar* 'flamme'. La voie d'emprunt serait, suivant Rozwadowski: iran. > slave; ou iran. > thrace > roumain; iran. > slave > roumain; ou même: iran. > roumain. M. Jokl a essayé de montrer que les formes slaves ont été transmises par les bergers roumains; que la forme roumaine proviendrait de l'alb. tosc., parce que *va-* > iran. *at-* ne peut être expliqué que par l'albanais (tout comme l'affirmait de *Cihac*, l. c.); que l'alb. tosc. *vatrë* < iran. *ātar*, ou une forme apparentée²³⁾.

²¹⁾ Selon Ov. *Densusianu* (*Grai și Suflet*, I, p. 351) le mot roumain serait «indubitablement albanais»; mais en albanais le mot est très récent, comme on peut le voir d'après le -g- intervocalique conservé.

²²⁾ v. *Originea Romînilor*, I, p. 444-7.

²³⁾ *Albanisch-iranische Berührungen*, dans *Wiener Zeitschrift f. Kunde des Morgenlandes*, XXXIV, 1927, p. 31 sqq.

Nous croyons pourtant nécessaire, avant toute décision sur l'origine de ce mot, de préciser quelques faits remarquables: les formes alb. tosc. *va-* ou *ve-* ne sont pas très anciennes; elles dérivent d'une forme *vo-*, conservée en guègue, et celle-ci provenant à son tour de **wo-*. On a bien des raisons à croire que cette forme est la forme albanaise commune. Elle résulte de tout O-initial tonique latin: OVUM > guèg. *vo*, tosc. *ve*; ORFANUS > guèg. *vorf*, tosc. *varfērë*; OLEUM > guèg. *voj*, tosc. *vaj*. En conséquence, les formes albanaises tosc. *vatrë*, *vatër*, guèg. *votër* proviennent de formes plus anciennes: **wotrë* < **ötër*, **ótrë*. Ces formes **otër-* **otrë* sont à côté de l'iran. *atar*, comme l'alb. *motrë* en face du vind. *mātā*, grec *μάτηρ*, etc., c'est-à-dire indo-europ. *ā-* > alb. *o-* (cf. G. Meyer, *Die Stellung des Alb. im Kreise der indog. Sprachen*, dans *Bezzenberger's Beiträge*, VIII, p. 193).

Mais le roum. comm. **vātră* ne peut être considéré comme dérivant d'une forme albanaise récente (après le passage *o-* > **wo-* > **vo-* > tosc. *va-*); la forme roumaine commune est au moins du même temps que l'albanais commun **wo-*, et par conséquent, doit être expliquée par autre voie que les formes albanaises. Le roumain, ainsi que les formes slaves, suppose une forme iranienne **vātra*²⁴) ayant un *v-* comme dans la langue des Alains, dont le nom était prononcé par eux *Valani* (v. Tomaschek, *Die Goten in Taurien*, Wien, 1881, p. 49).

7. — Un autre aspect du problème est représenté par les emprunts que l'albanais aurait fait au roumain commun. On comprend aisément, que tout élément d'emprunt à cette époque du roumain, doit avoir les caractéristiques de l'état de la langue restitué par la méthode comparative.

Philippide admettait comme éléments roumains («incertains») en albanais les mots *ciocán*, *mînzát* et *toácă*, ayant en albanais les formes *tsokánë*, *mëzát*, *tokë*²⁵). Le premier mot, malgré sa présence en mr. (*ciocán*) et mégl. (*ciucán*), n'est pas un élément ancien en roumain, parce qu'il contient *-án* conservé. Les mots *mînzát* et alb. *mëzát* ont la même racine, suivie de suffixes d'origine probablement diverse. Comme le mot dr. *toácă*, mr. *toácă* (< roum. comm. **toácă* < onomat. *toc-*, Meyer-Lübke, *R. E. W.*³, 8767), l'albanais *tokë* doit être lui-même à l'origine une onomatopée,

²⁴) L'étymologie de Fr. Diez, *Grammatik*, I (et acceptée par Philippide, *Originea Romînilor*, II, p. 741) du grec *βάθρον*, n'est plus à retenir. — Sur les mots iraniens en roumain commun, v. Siadbei, *Problemele*, p. 41—48.

²⁵) *Originea Romînilor*, II, p. 749.

comme le reconnaît aussi Philippide, l. c., p. 737, et, sans doute, indépendant du mot roumain.

Il n'est pas clair le moyen de transmission du roumain *brumă* (< BRUMA), en guèg. *brum* (G. Meyer, *Alb. Wörterb.*, p. 49), à côté de l'albanais *brëmë*; de même le passage du mot *cucută* (< CICUTA) en albanais *kukutë* (v. Candrea-Densusianu, *Dicț. etimol.*, No. 67). L'emprunt fait au macédo-roumain (*brumă* et *cucută*), ne saurait être exclus, si l'on prend en considération les deux formes différentes: *brëmë* et guègue *brum*²⁶).

Les autres mots albanais expliqués par le roumain sont des formes récentes, dues à l'influence des Macédo-Roumains habitant jusqu'à nos jours en Albanie.

Il résulte de ces faits qu'il n'y a pas d'influence roumaine commune en albanais, comme l'ont déjà affirmé, sans la justification nécessaire et pour des époques ultérieures, Treimer et Kr. Sandfeld²⁷).

Par quelle merveille aurait pu se produire une forte influence d'un seul côté, sans que l'autre²⁸) — au moins dans le même état de civilisation, ne montre plus les traces de ces rapports?

III

8. — Les conclusions de la présente étude concernant les rapports de l'albanais avec le roumain commun peuvent se résumer de la manière suivante:

1. Les différences des traitements phonétiques dans l'élément latin de l'albanais et du roumain commun, montrent, jusqu'à l'évidence, qu'on n'a jamais eu la «symbiose»²⁹) des Roumains et des Albanais, dont parlait Kr. Sandfeld (*Linguistique balkanique*, Paris, 1930, p. 74).

2. Les formes communes à l'albanais et au roumain qui ont eu dans cette dernière langue des traitements antérieurs à l'époque du roumain commun, ne sont pas des emprunts faits à l'albanais

²⁶) Le mot albanais *rutë* < RUTA était expliqué par G. Meyer — Meyer-Lübke, dans *Gröber's Grundriss*², I, p. 1047, comme provenant du roum. *rútă*. Le nom de la plante en daco-roumain n'est pas pourtant connu par le peuple dans cette forme savante (*Ruta graveolens*).

²⁷) V. *Zeit. f. rom. Phil.*, XXXVIII, p. 388; Sandfeld, *Linguistique balkanique*, p. 64.

²⁸) Et quelle sera l'explication satisfaisante, si l'on considère la grande réceptivité de l'albanais pour les mots d'origine grecque, slave et turque?

²⁹) Nos conclusions sont d'ailleurs en concordance avec les études anthropologiques et ethnologiques de M. Eugène Pittard, exposées brièvement dans l'oeuvre de synthèse *Les races et l'histoire*, Paris, 1924, p. 110—111, et dans ses autres recherches sur les Roumains et les Albanais. Il est démontré que le peuple roumain appartient à la race — ainsi nommée — celtique, tandis que les Albanais font partie de l'ensemble constituant la race dinarique.

(v. Barić, *Ar. arb. star.*, II², p. 393: «gewiss in die urrumänische Epoche fallen»). Les formes roumaines supposent des formes identiques aux formes conservées par l'albanais. Ces formes identiques on peut les nommer pré-romanes, sans les attribuer au thrace ou à l'illyrien, dont la connaissance nous est encore si imparfaite.

3. L'existence d'un mot dans tous les dialectes roumains, remontant à l'époque du roumain commun, et d'une forme identique dans les dialectes de l'albanais, ne constitue pas une preuve de l'influence albanaise en roumain (cf. No. 6).

4. Enfin, on chercherait vainement en albanais la preuve certaine d'une influence du roumain commun.

Jassy

J. Šiadbei

Sur l'expression grecque moderne

«βασιλεύει ὁ ἥλιος».

De nombreux savants se sont occupés de l'origine de la curieuse expression du grec moderne «βασιλεύει ὁ ἥλιος» = le soleil se couche.

Nous avons longuement exposé nos vues sur ce sujet dans la revue «Ἀθηνᾶ», vol. 47, p. 79—93, en même temps que celles d'un grand nombre de savants que nous avons réfutées. Nous nous bornerons ici à résumer notre interprétation* afin de la faire connaître aux savants des pays balkaniques, qui s'intéressent à la question, en ajoutant quelques nouvelles remarques sur le sujet.

Ce qui nous y a engagés, c'est l'article de feu V. Bogrea, savant Roumain, dont nous n'avions pas connaissance au moment de la publication de notre étude et dont nous remercions profondément M. le professeur N. Cartoian, de Bucarest, de nous avoir signalé l'existence.

Nous exposerons d'abord nos remarques sur l'article de Bogrea, puis nos propres points de vue sur le sujet.

Dans un article intitulé «Semantism românesc și semantism balcanic» (in «Omăgiu lui I. Bănu din partea colegilor și foștilor săi elevi», București 1927, p. 51—69), Bogrea, étudiant des expressions roumaines relatives au lever et au coucher du soleil, consacre quelques pages (59—69) à l'expression grecque moderne «βασιλεύει ὁ ἥλιος», qu'il considère comme répondant à l'expression roumaine «soarele asfințește» (= le soleil est sanctifié).

A propos de ce rapprochement, l'auteur croit (p. 59) que l'expression grecque signifie «abit ad sanctos» et y voit un rapport

*) Je dois ici signaler que le résumé de mon interprétation, donné dans une notice bibliographique de la «Byzantinische Zeitschrift» (vol. 37, p. 517), ne correspond pas tout à fait à mes propres vues sur le sujet en question.

avec la tradition romaine, d'après laquelle les empereurs étaient divinisés à leur mort¹).

Bogrea, considérant ensuite les expressions albanaise «diefi perendon» et néogrecque «βασιλεύει ὁ ἥλιος», analogues à son avis, expose, en les discutant, les principales interprétations proposées. Se fondant sur le fait qu'en Orient et en Égypte la notion de roi est presque toujours confondue avec celle de soleil, il trouve naturel que chez les Grecs et les Romains l'empereur — même quand il s'agit de Néron — soit appelé: le soleil. De là il conclut que l'identification du roi au soleil est sans nul doute une conception orientale. Il est donc plus vraisemblable, selon lui, que l'expression soit passée du grec en albanais plutôt que le contraire²).

Cependant dans cette explication il se heurte à une difficulté: on ne trouve pas d'expression analogue, concernant le coucher du soleil en grec ancien; en plus, l'auteur se demande pourquoi le soleil couchant seul a le privilège d'être considéré comme roi. Au début il admet l'opinion de Hesselting³) sur l'expression, mais il ajoute qu'on y pourrait sous-entendre quelque élément de majesté dû au fait que ceux qui l'employaient (les Grecs sous la domination turque) songeaient à la splendeur des empereurs byzantins à leur déclin. Mais il ne s'arrête pas à ce point de vue, étant donné que, déjà en 1365, on rencontre dans un texte grec l'expression en question et qu'il trouve ailleurs en roumain une expression analogue à l'expression néogrecque.

Suivant l'opinion de T. Papahagi,⁴) il croit trouver dans le nom de lieu aroumain «Impiratoarea», qui se prononce en réalité Mpiritoare, (ou n Piritoare), un adjectif dérivé de *perire* (= perte, disparition, déclin), signifiant «occidental» et il admet

¹) Signalons que L. Spitzer donne de cette expression une explication différente dans la Revue internationale des Etudes balkaniques (II^e année, tome I=II (3—4), p. 225) et la rend par: «bekommt eine Gloriele wie der Heilige», en ajoutant: «Mit dem rumänischen Ausdruck wird die Lichterscheinung christlich aufgefasst als ein feierlicher Augenblick des Eingehens eines Heiligen in himmlische Glorie».

²) On sait que N. Jokl, dans son étude: Eine albanesisch-neugriechische Wortparallele (Mitteilungen des Rumänischen Instituts der Universität Wien I, 1914, 298—308), considère l'expression βασιλεύει ὁ ἥλιος comme une traduction de l'expression albanaise analogue: *diéfi perendon*. Cf. K. Sandfeld, Linguistique balkanique, Paris 1930, p. 67.

³) D. C. Hesselting (Le coucher du soleil en Grèce, Neophilologus 5[1920], 165—169) soutient que dans les pays méridionaux et notamment en Grèce «le dieu de la lumière achève son parcours dans la plénitude de son bonheur; en quittant la terre, il montre sa majesté, sa βασιλεία. S'il ne règne plus, il est roi plus que jamais».

⁴) T. Papahagi, O problema de romanitate sud-ilirica, vol. I, 1923, de «Grai și Suflet», p. 72 suiv.

une autre forme plus ancienne *mpiritor (il s'agit du i de l'antépénultième) d'après le verbe kirire (synonyme aroumain de perire). Selon lui on pourrait confondre cette forme restituée avec imperatorem. L'influence du mot imperatorem sur l'adjectif qui signifie «occidental», paraît à Bogrea suffisante pour expliquer à la fois les expressions grecque et albanaise, dans lesquelles se confondent les sens de se coucher et de régner.

Dans ces conditions Bogrea croit impossible de nier que ces deux expressions aient pour source commune une forme roumaine archaïque de la partie méridionale de la péninsule des Balkans exactement comme les synonymes grec «συρρουπώνει» et albanais serposeť proviennent du roumain soare apune et il finit par accepter comme plus vraisemblables les opinions de Hesseling et Jokl sur le «βασιλεύει ὁ ἥλιος». Il préfère l'opinion du second, par laquelle, selon lui, l'expression roumaine așfinți trouve une explication.

Discutons maintenant les opinions de Bogrea. Tout d'abord nous devons exclure le point de vue, d'après lequel les Grecs sous la domination turque voyaient dans le soleil couchant le déclin des empereurs byzantins et par la suite considéraient le soleil à son coucher comme »régnant«. Outre que les Grecs connaissaient, déjà avant la prise de Constantinople, cet emploi du verbe βασιλεύω, nous pensons qu'en aucun cas, en voyant le soleil se coucher, même dans sa plus grande splendeur, ils ne pouvaient penser aux empereurs byzantins. Cette identification est par trop poétique et ne nous semble guère conforme à la mentalité des Grecs des premiers temps, si obscurs, de la domination turque. Mais une autre difficulté se présente également: Les passages cités, qui justifieraient l'identification entre l'idée du roi et l'idée du soleil, nous semblent inutiles du moment que nous ne pouvons expliquer pourquoi on n'identifie au roi que le soleil couchant.⁵⁾ D'ailleurs, si les Grecs et en général les peuples de l'Orient et de l'Égypte avaient considéré leurs rois comme des soleils, ils auraient pu dire d'eux qu'ils se levaient et qu'ils se couchaient, mais en aucun cas que le soleil règne du moment qu'il n'est pas appelé roi, comme le laisse entendre Bogrea, qui ne cite pas les passages attendus.⁶⁾ En dehors de ce point, trouver un toponyme en rapport avec le verbe, qui en roumain signifie: se coucher, susceptible d'avoir été confondu avec imperatorem, ne peut suffire, à notre avis, à démontrer le rapprochement de sens des verbes se coucher et régner, étant

⁵⁾ Cf. plus loin l'explication de ce fait.

⁶⁾ Voir plus loin le passage de Plutarque où le soleil «βασιλεύει καὶ ἡνιοχεύει».

donné qu'en aucun lieu les verbes qui, en roumain, signifient se coucher ne peuvent être rapprochés du verbe signifiant régner.⁷⁾ En outre l'idée de G. Meyer (Neugr. Stud. II, 78), admise par Bogrea, que le verbe grec *σουρρουπώνω* provient du roumain *soarele apune* = le soleil s'est couché⁸⁾ n'est pas admissible, parce que le coucher du soleil est une chose différente du crépuscule! Par les substantifs *σουρρούπωμα* et *σούρρουπο*, les Grecs désignent le moment de la journée où, après le coucher du soleil, il reste dans l'atmosphère un peu de lumière. L'influence de *soarele apune* sur la formation de *σουρρουπώνω* est donc inacceptable.

Remarquons également que l'étymologie du verbe *σουρρουπώνω* qui — soit dit en passant — dans certaines régions, s'applique également à l'aube, a déjà été proposée par des savants Grecs. C'est surtout St. Xanthoudides,⁹⁾ qui a étudié ce mot et qui en explique l'origine par **συρρυπῶ*.

Je voudrais maintenant essayer de retracer l'évolution sémantique du verbe *βασιλεύω* dans l'usage qui nous intéresse.

l'estime que nous devons, pour expliquer l'expression, partir du sens du verbe *βασιλεύει* (ὁ ἥλιος) = se trouve à son apogée, tel qu'on le rencontrait à Oenoè, ville naguère du Pont. C'est sur ce sens que G. Hatzidakis aussi a appuyé sa propre explication.¹⁰⁾ Nous devons de plus rapprocher de l'expression d'Oenoè l'expression parallèle qu'on rencontre encore aujourd'hui en Crète: *βασιλεύει ὁ ἀετός* = le cerf-volant se trouve suspendu en l'air d'une façon stable, il est, pour ainsi dire, le roi du firmament. Mais nous rencontrons également un usage transitif de ce verbe: *βασιλεύω τὸν ἀετὸ* = je fais »régner« le cerf-volant, c.-à-d. je lui fais prendre une place stable, la place du roi du firmament.¹¹⁾ Je crois que l'usage actuel du verbe *βασιλεύω* rattaché au

7) Ce n'est que dans un seul passage d'une chronique roumaine inédite que l'on trouve au lieu du verbe roumain, qui signifie se coucher, le verbe *impărăți*. Mais Bogrea attribue le fait à un héliénisme du chroniqueur d'autant plus que cette chronique, selon Russo et Cartoian, a été traduite du grec.

8) Cette même opinion est soutenue par C. Nicolaïdis, l'auteur du *Ἑτυμολογικὸν Λεξικὸν τῆς Κουτσοβλαχικῆς γλώσσης*, Athènes 1909, s. v. *σκάπτου*. (Cf. dans le même dictionnaire le verbe *σουρουπιάστε* (s. v.) qui, selon nous, provient du grec *σουρρουπώνω*). Mais — doit-on ajouter — Nicolaïdis manquait de compétence sur les questions linguistiques.

9) *Ἀθηνᾶ* 38 (1926), 137—38.

10) *Ἐπετηρίς Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν*, 1911—1912, p. 1—2. Cf. *Ἀθηνᾶ* 28 (1916), *Λεξικογραφ.* *Ἀρχεῖον*, 17—19.

11) Dans le livre de la Septante (Juges 9, 6) on rencontre le verbe *βασιλεύω* avec le sens d'imposer un roi. Cf. St. Psaltes, *Grammatik der byzantinischen Chroniken*, Göttingen 1913, p; 318.

substantif cerf-volant provient de l'expression bien connue et jadis très usitée βασιλεύει ὁ ἥλιος = le soleil règne, il est le roi, le maître du firmament. Il était facile d'identifier au soleil le cerf-volant qui plane.¹²⁾ Mais revenons à l'expression d'Oenoè, qui, selon nous, devait être autrefois plus couramment employée.

On sait qu'en grec l'aoriste ne marque pas seulement une action accomplie une fois, mais aussi tantôt le commencement de l'action verbale tantôt la fin de cette action. Ainsi nous avons, outre les aoristes du premier type, deux autres aoristes différents,¹³⁾ p. ex. ἀπέθανεν, ἐγεννήθη, τσοῦαυτα εἰπὼν ἐπαύσατο. Bien entendu, certains verbes ont d'après leurs sens un aoriste inchoatif, d'autres un aoriste terminatif. Mais il arrive souvent que le même verbe, suivant son emploi dans la phrase, forme tantôt un aoriste inchoatif, tantôt un aoriste terminatif. Le sens que l'expression βασιλεύει ὁ ἥλιος possède à Oenoè pourrait aboutir à la signification: le soleil se trouve au firmament, étant donné qu'il est impossible de déterminer exactement le moment où le soleil se trouve au zénith pour que la signification du verbe ait pu rester fixée.

Mais nous ne pouvons non plus négliger une autre évolution sémantique, d'après laquelle βασιλεύει ὁ ἥλιος primitivement signifiait: «il est le roi du firmament, il se trouve au firmament»; cette expression était par la suite employée à Oenoè par excellence au sens littéral (βασιλεύειν τὸν ἥλιον — se trouver au zénith = μεσουρανεῖν). Si cette dernière hypothèse est plus vraisemblable, nous devons considérer le passage de Plutarque qui suit comme contenant pour la première fois le verbe βασιλεύω au sens de se trouver au firmament (pour le soleil): Plut. 2,155 A: «ἡ μόνος (sc. ὁ ἥλιος) ἡ μάλιστα τῶν θεῶν ἐλεύθερός ἐστι καὶ αὐτόνομος, καὶ κρατεῖ πάντων, κρατεῖται δὲ ὑπ' οὐδενός· ἀλλὰ βασιλεύει καὶ ἡνιοχεύει».

L'emploi du verbe βασιλεύει ὁ ἥλιος = il est le roi du firmament, il se trouve au firmament, montre que nous avons à faire ici à un aoriste terminatif. En ce qui concerne le verbe βασιλεύω on devait dire autrefois: le soleil «règne» pendant toute la journée. Quant au soleil couché, on devait

¹²⁾ A Conistres de l'île d'Eubée (M. Phavis a bien voulu nous donner cette information), les enfants emploient entre eux l'expression: «αὐτὸς τῇ βασιλεύει τὴν πέτρα του = celui-là fait «régner» sa pierre, c.-à-d. il la lance très haut. Dans cet emploi le sens du verbe βασιλεύω doit être considéré comme voisin du verbe μετεωρίζειν, sens qui est également d'usage dans le cas du cerf-volant.

¹³⁾ Cf. Γ. Ν. Χατζιδάκι, Ἀκαδημικὰ Ἀναγνώσματα, vol. 2, p. 230, note I.

dire qu'il ne «règne» plus, qu'il «a régné» et que demain il «régnera» de nouveau. Ainsi ἐβασίλευσε prit le sens de: il a accompli son travail quotidien (comme un roi), par conséquent: il s'est couché. Mais quand par l'usage l'aoriste ἐβασίλευσε concernant le soleil a signifié «s'est couché», le présent a pu très facilement prendre le sens «se coucher»¹⁴). Il est arrivé que le verbe βασιλεύω (dans l'usage en question) a pris une signification contraire à celle qu'il avait auparavant du fait qu'une fois le soleil couché, il se produit un état de choses nouveau, opposé au précédent (L'usage et le sens de l'aoriste ont exercé une influence, comme il a été dit plus haut); la nuit succède au jour. D'ordinaire, les autres verbes ne subissent pas pareille évolution sémantique, à cause de leur signification. Pour cette raison, bien que plusieurs verbes forment des aoristes terminatifs, cependant ces aoristes n'influencent nullement leur présent au point de vue sémantique¹⁵). Néanmoins, nous pouvons trouver dans le grec moderne certains verbes qui, par une influence analogue de leur aoriste terminatif, ont changé de sens. Ainsi le verbe πλαγιάζω (= se coucher, se mettre au lit) qui, en certaines régions, a également le sens d'être dans son lit 'd'être couché, doit cette seconde signification à son aoriste ἐπλάγιασα, qui signifiait: je me suis couché, je me suis mis au lit. Je crois avoir trouvé¹⁶) une évolution sémantique analogue pour le verbe μακρένω (Eroto-kritos, édit. Xanthoudides, IV 351—2:

μὰ ζωντανή ἄ μ' ἀφήσετε καὶ νὰ σάσε μακρένω,
 χίλιες καὶ πλιότερες φορὲς τὴν ὥραν ἀποθαίνω.

¹⁴) L. Spitzer (Rev. Int. des Et. Balk., année II, vol. I—II (3—4), p. 225) rapproche de cette expression l'expression roumaine soarele asfințește = le soleil est sanctifié. Cependant nous croyons qu'on ne doit en aucune façon la rapprocher de notre βασιλεύω. L'origine de chacune de ces deux expressions doit être recherchée ailleurs.

¹⁵) Nous étions déjà arrivés à notre conclusion concernant, l'origine de cette expression, quand, en parcourant la bibliographie, qui s'y rapporte, nous avons remarqué que J. Grimm (Deutsche Mythologie, Berlin 1876, p. 618, note) explique l'aoriste ἐβασίλευσεν ὁ ἥλιος par: hat geherrscht, herrscht nicht mehr, ist untergegangen, sans aucun commentaire. Le savant n'ajoute rien de plus sur cette question. Cette coïncidence sur le point de départ de l'explication de cette expression doit certainement être invoquée à l'appui de l'explication que nous avons donnée ici. G. Meyer (Philol. Wochenschrift, 1893, p. 303), discutant en passant l'opinion de Grimm, qu'il n'admet d'ailleurs pas, écrit: «steht das Präsens im Wege, nur das Perfekt konnte diese Bedeutung haben». Nos remarques exposées plus haut montrent, à ce que nous croyons, comment de l'aoriste on a abouti au présent.

¹⁶) Cf. ce que j'ai écrit in Byzant.-neugriech. Jahrb. 10 (1933), 410 et suiv.

Tandis que le verbe μακρένω signifie ordinairement: je m'éloigne, dans le passage ci-dessus on ne peut le comprendre que dans le sens de: je suis loin, c.-à-d. que le verbe μακρένω a subi la même évolution sémantique. De l'aoriste ἐμάκρυνα = je me suis éloigné, j'ai été loin, le présent μακρένω a pris le sens de: je suis loin. L'évolution sémantique (due à l'aoriste) de ces deux verbes rend, à notre avis, plus vraisemblable l'explication présentée plus haut, que nous proposons pour l'expression βασιλεύει ὁ ἥλιος (= le soleil se couche).

*

Tandis que je publiais dans l'Ἀθηναῖα l'étude précitée, mon collègue M. N. Andriotis, rédacteur du Dictionnaire historique de la langue grecque moderne, faisait imprimer dans la «Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung» un article, que je n'ai connu qu'en épreuves et dans lequel il donne une explication du verbe ἑκμάζου (ἐκμάζω) de l'île d'Imbros (ἡ ἰόρδα ἑκμάζ' = das Huhn mausert), s'appuyant entre autres sur l'explication sémantique de βασιλεύει ὁ ἥλιος, que je lui avais communiquée oralement. Et en effet, l'évolution sémantique de ἐκμάζω > ἑκμάζου à Imbros rappelle celle de βασιλεύω. Par conséquent, nous pouvons également ajouter ce verbe à ceux que nous avons mentionnés dans notre étude, comme ayant subi une évolution sémantique analogue.

En terminant, nous insisterons sur la nécessité des recherches relatives aux langues balkaniques qui ne sont pas limitées simplement à la connaissance de la langue à laquelle se rapportent les observations faites. En tout cas nous considérons comme indispensable du point de vue méthodologique que les savants, qui s'occupent des questions pouvant avoir un intérêt commun pour les langues balkaniques, soient au courant des recherches de leurs collègues dans d'autres pays des Balkans. Ce n'est qu'à cette condition que l'on pourra éviter des erreurs scientifiques et que la recherche pourra être plus féconde. Mais ce résultat ne sera atteint que lorsque les langues balkaniques seront accessibles aux savants des Balkans et lorsque les relations intellectuelles entre les pays de la Péninsule seront plus développées.

Athènes

M. Kriaras

Les peuples balkaniques dans le folklore roumain

Les relations économiques et sociales des Roumains avec les peuples voisins, ont influé naturellement sur leur esprit et déterminé des appréciations sur les traits caractéristiques des individus d'autre nationalité, avec lesquels ils sont venus en contact. Les gens du peuple ont exprimé leurs appréciations dans des proverbes, des anecdotes, des chansons, — en un mot dans tout ce qui constitue le folklore du peuple roumain. Certains des peuples balkaniques sont fréquemment mentionnés dans le folklore roumain.

Tel n'est pas le cas des Serbes dont il y est rarement question. Citons un jeu de mots — ou plutôt une épigramme — que les jeunes gens lancent pendant la danse:

Sur le coteau fleuri,
Le Serbe fait paître les moutons,
Et sa femme les chèvres.
Le Serbe a perdu son sarrau,
Et sa femme le tablier.¹⁾

C'est une raillerie, motivée par la conviction du paysan roumain qu'il est plus sagace que les représentants des autres peuples... Pour la même raison on trouve souvent, dans les dictons des Roumains, des appréciations défavorables sur l'intelligence des gens d'autre nationalité:

«On n'a jamais vu un cheval vert ni un Serbe prudent»,²⁾

est le dicton le moins sarcastique, en comparaison à ce que l'on dit sur les Bulgares et sur les Grecs:

¹⁾ Șezătoarea, revue de folklore. Directeur: Arthur Gorovei, Folticeni.

²⁾ J. A. Zanne: Proverbele Românilor (Les proverbes des Roumains). VI, p. 308. București, 1901.

»On n'a jamais vu un cheval vert ni un Bulgare intelligent«³⁾

»On n'a jamais vu de Bulgare intelligent, ni de Juif qui ne trompe pas, ni de Grec sot«;

»Il n'existe pas de Grec généreux, ni de Juif sot ni de Tzigane honnête«;

»Il y a deux choses que l'on ne trouve jamais: un cheval vert et un Grec raisonnable«.

•

On trouve, dans le folklore roumain, beaucoup d'anecdotes dans lesquelles les Bulgares sont décrits ironiquement.

Dédou Ivan est le personnage caractéristique qui symbolise le manque de sagesse des Bulgares.

Écoutons:

Une bande de Bulgares, conduite par Dédou Ivan, traversait un champ, pendant une nuit où la lune pleine brillait splendidement. Près d'un puits, ils s'arrêtèrent pour puiser de l'eau, mais ils remarquèrent que la lune était tombée au fond du puits.

Que faire pour remonter la lune à sa place, au ciel?

— C'est toujours à moi que vous demandez des conseils, dit Dédou Ivan. Que faire? Eh bien, introduisez vos crocs dans le puits, enfoncez-les dans la lune et tirez!

Les crocs s'accrochèrent aux madriers du puits, les Bulgares tirèrent à toute force et tombèrent, la face en haut.

En voyant la lune dans le ciel, ils étaient bien fiers de leur œuvre⁴⁾.

•

Les Bulgares avaient semé du sel, comme si c'était de l'oignon.

Le sel ne poussant pas, ils croyaient qu'on leur avait volé les graines de sel, et ils installèrent des veilleurs, pendant la nuit.

Un de ces veilleurs s'endormit. Une corbeille s'assit sur la tête du veilleur endormi⁵⁾.

•

Une dizaine de Bulgares, sur la proposition de Dédou Ivan, se promenaient dans un champ; tout à coup parut un lièvre, qui se perdit dans les broussailles.

Comment faire pour l'attraper?

Dédou Ivan trouva le moyen: Allons chez nous pour prendre des pics, et revenons ici pour fouiller les broussailles; de cette manière nous trouverons le lièvre.

³⁾ Zanne, op. cit., p. 24 (la même note pour toute la série des proverbes cités).

⁴⁾ Zanne, op. cit., p. 27.

⁵⁾ Zanne, op. cit., p. 27.

— Bravo! Vive Dédou Ivan!

Les pics sous les bras, les Bulgares se disputaient au sujet du tranchant de leurs outils.

— Le mien est le plus aiguisé, dit l'un d'entre eux.

— Ce n'est pas vrai, répondit un autre, c'est le mien.

Comme ils étaient sur le point d'en venir aux mains, il passa près d'eux un prêtre montant sur une jument, dont le poulain trotait à ses côtés.

— Pourquoi vous querellez-vous? demanda le prêtre.

— Voilà pourquoi...

— Eh bien, je vais trancher le différend. Démontez les pics; retenez les bois et mettez les fers dans mes besaces; je vais courir à toute hâte: le plus aiguisé des pics sera celui qui brisera mes besaces.

— Bravo! crièrent les Bulgares.

Le prêtre partit et ne revint plus.

Comment ce venger?

On proposa de tuer le poulain qui s'était attardé parmi les broussailles.

Mais comment y procéder?

Dédou Ivan trouva la solution:

— Déshabillons-nous complètement, chargeons le poulain de tous nos habits; écrasé sous ce fardeau il tombera mort.

— Bravo, Dédou Ivan!

Chargé de tous les habits des Bulgares, le poulain prit la fuite, sur les traces de la jument⁶⁾.

*

Et, maintenant, apprenons comment les Bulgares ont conquis Constantinople.

Les Bulgares, sous le commandement de Dédou Ivan, ont décidé de conquérir Constantinople; mais, comme ils ne connaissent pas l'usage des outils de guerre, ils se sont armés de gros poireaux, qui leur servent en même temps de nourriture.

Arrivés sous les murs de Tzarigrad, les Bulgares s'arrêtent contrariés: comment procéder pour les démolir?

Dédou Ivan trouva le moyen: tout le monde va pousser les murs, jusqu'à ce qu'ils tomberont sur les Turcs.

Dédou Ivan, à la tête de son armée, donna le signal:

— Oudri, bré! (Allez-y!)

— Oudri, oudri, répondirent ses fidèles, qui poussaient de toutes leurs forces.

⁶⁾ Zanne, op. cit., p. 73.

Pendant la nuit, la terre, tout le long des murs, mouillée par les gouttes de pluie qui tombèrent, prit l'aspect d'un terrain glissant, ce que fit croire à Dédou Ivan que les murs avaient déjà été déplacés.

Ils recommencèrent à pousser.

— Oudri bré!

— Oudri, oudri!

Les Turcs, alarmés par ces cris, montèrent sur les murs, et comme, dans ces murs, il y avait des trous par lesquels coulait de l'eau fraîche, les Turcs remplacèrent l'eau par du vin. Les Bulgares, fatigués, burent de ce vin, s'enivrèrent et s'endormirent.

C'est de cette manière que les Bulgares ont conquis Tzarigrad⁷⁾.

*

Du temps de la domination des Phanariotes dans les pays roumains, les paysans, qui souffraient de la rapacité des agents chargés de recueillir les impôts excessifs dont ils étaient accablés, composèrent des dictons qui survivent encore de nos jours.

On peut entendre des appréciations comme celles-ci:

«Le Grec est une maladie pernicieuse qui pénètre jusqu'aux os»⁸⁾.

«Le Grec a la langue noire»⁹⁾.

Pour exprimer l'indifférence des Grecs aux souffrances du peuple, on disait:

«Le Grec a allumé sa pipe à la lampe suspendue devant les saintes images de l'église»¹⁰⁾.

Pour expliquer la ruse des Grecs, on disait:

«Un Juif trompe deux Roumains; un Grec trompe deux Juifs, et un Arménien trompe quatre Grecs»¹¹⁾.

D'autre part, on reconnaît la supériorité des Grecs, en affaires de commerce, par le dicton:

«Faites bouillir un Juif, il en sortira deux Grecs». Faites bouillir deux Arméniens, il en sortira trois Juifs»¹²⁾.

La politesse des Grecs est raillée par le proverbe:

«Ils s'invitent comme des Grecs à l'entrée de la prison»¹³⁾.

*

Comme les paysans ne pouvaient pas comprendre les mots que les Grecs prononçaient rapidement, ils ont inventé une anecdote pour expliquer la cause de ce qu'ils appellent «le bêlement» des Grecs:

7) Zanne, op. cit., p. 25.

8) Zanne, p. 133.

9) Zanne, p. 133.

10) Zanne, p. 134.

11) Zanne, 135.

12) Zanne, p. 175.

13) Zanne, p. 135.

Dieu et Saint Pierre se promenaient sur la terre et rencontrèrent un Grec.

Dieu dit à Saint Pierre:

— Pierre, ôte les entrailles de cet homme, lave-les bien et remets-les à leur place.

Saint Pierre ôta les entrailles du Grec, les lava, mais, au moment où il voulait introduire les entrailles dans le ventre du Grec, Dieu l'endormit profondément.

Pendant le sommeil de Saint-Pierre, les chiens dévorèrent les entrailles, que le Saint remplaça par les entrailles d'une chèvre.

— As-tu exécuté mon ordre? demanda Dieu.

— Si, Seigneur, je lui ai lavé les entrailles.

— Dis-lui de se lever!

Le Grec se leva.

— Dis-lui de parler!

Le Grec commença à bêler comme les chèvres¹⁴).

*

Comme les Grecs, partis pauvres de leur pays, s'enrichissaient rapidement en Roumanie, on raconte l'anecdote suivante:

A la veille de la nouvelle année, le ménage grec ramasse tous les objets de la maison et en forme un amas au milieu de la chambre. Le mari, assis d'un côté de l'amas, demande à sa femme qui le regarde du côté opposé:

— Est-ce que tu me vois?

Et la femme de répondre:

— Oui, je te vois.

A quoi le mari réplique:

— Cette année-ci, tu me vois, mais l'année prochaine, tu ne me verras pas¹⁵).

*

Le paysan roumain tenait les fonctionnaires grecs du temps passé pour des individus très rapaces. Une chanson parle d'un Grec qui a vendu sa femme:

George, enfant de Grec,
Avait été bien riche,
Et puis il devint pauvre,
Et traversa les déserts
Avec sa femme,
Cherchant des affaires.

¹⁴) Șezătoarea, IV, p. 6.

¹⁵) Șezătoarea, VII, p. 88.

Il arriva dans une foire.
Les Turcs lui demandèrent:
— Est-ce que ta femme est à vendre?
— A vendre, la pauvrete.
— Et à combien veux-tu la céder?
— Une centaine et quelque chose de plus.

Les Turcs commencent à compter;
Elle commence à soupirer;
On la vend sans regret,
Comme si elle n'était pas sa femme.
Et elle dit:
— Je n'ai jamais pu croire
Que l'amour ait une fin:
Je n'ai jamais pu penser
A boire le verre jusqu'à la lie.¹⁶⁾

*

De tous les peuples balkaniques, ce sont les Turcs qui occupent le plus de place dans le folklore du peuple roumain. mais, fait curieux et difficile à expliquer, l'on ne trouve, dans le folklore roumain, aucune trace de haine contre les Turcs. qui ont été, de tous temps, les ennemis les plus acharnés des Roumains et de leur religion chrétienne.

Aucune raillerie sur les Turcs dans les proverbes roumains; quand il y est question d'eux, on pourrait croire qu'il s'agit de gens qui ont traversé le pays en voyageurs et n'ont exercé qu'une très faible influence sur les moeurs et la mentalité du peuple.

Voici les proverbes les plus courants:

- «Tel Turc, tel pistolet».
- «Le Turc te bat, le Turc te juge».
- «La justice n'existe plus du temps des Turcs».
- «Donne au Turc de l'argent, et arrache-lui les yeux».
- «L'amour du Turc est sur les genoux».

Le souvenir des invasions turques se maintient vivant, encore de nos jours, dans un ancien dicton:

«Il se hâte comme si les Turcs arrivaient». Et quand on dit:
«J'ai mangé comme un Turc pauvre»¹⁸⁾,

on veut exprimer que le plus pauvre des Turcs se nourrissait, en Roumanie, comme un richard du pays.

*

¹⁶⁾ Șezătoarea, III, p. 58.

¹⁷⁾ Zanne, pp. 413—416.

¹⁸⁾ Șezătoarea, I, 218.

Il y a beaucoup de chansons populaires où l'on exprime la terreur qu'inspirait au peuple la possibilité de tomber en esclavage chez les Turcs:

A travers le coteau verd
Passent deux amants:
Lui est vaillant et effilé,
Elle est blonde et belle.
En marchant, il lui dit:

— Chante ta chanson, ma mîe,
Car je l'aime de tout mon cœur.
— Je chanterais, mon chéri,
Mais l'écho de la forêt
Pourrait attirer le brigand.
— Tant que tu seras à mon bras,
Ne crains pas le danger!

Elle a chanté la chanson.
Le brigand se présenta,
Et la lutte s'engagea;
Leurs armes se brisèrent,
Leurs ceintures se dénouèrent.
— Viens nouer ma ceinture,
Et que Dieu te protège.

Pour ne pas devenir l'esclave des Turcs, une jeune fille se jette dans la rivière.

Au sommet de la montagne
Chante le petit du coucou;
Là-bas siègent Irina avec Pintea.
Irina se coucha,
De bon matin elle se leva,
Les yeux noirs elle se lava,
La cour elle balaya,
Des larmes elle versa,
Les balayures elle porta
Là où dansent les jeunes gens,
Où tiennent conseil les vieillards,
Dans la cour elle entra,
Du fond du cœur elle soupira,
Et toute la cour trembla.
— La chérie de ton père, Irina,
De bon matin tu te levas,
Tes yeux noirs tu lavas,

— Non, non, mon chéri:
La Justice va en décider!

Le vaillant meurt dans la forêt,
Et sa belle est enlevée.
En marchant à pied près de lui,
Elle se fatigue et lui dit:

— Seigneur, laisse-moi monter sur le cheval:

Les pieds ne me soutiennent plus.

— Je le ferais volontiers,

Ma petite,

Mais je crains la faute:

Mon coursier est encore jeune,

Ses pieds sont minces,

C'est à peine qu'il me porte

Avec tous mes péchés

Et avec mes armes lourdes.

— Moi, je vais te maudire:

Que tu te sèches comme les bois,

Que tu trembles comme l'herbe,

Que tu deviennes esclave chez les

Turcs.¹⁹⁾

La cour tu balayas,
Les balayures tu portas
Là où dansent les jeunes gens,
Où tiennent conseil les vieillards;
Et dans la cour quand tu rentras,
Du fond du cœur tu soupiras,
Et toute la cour trembla.
— Comment ne pas soupirer,
Quand je vois la grêle
Qui nous menace.

— La chérie de ton père, Irina,
Ce n'est pas un nuage portant la grêle:
Ce sont les Turcs qui nous envahissent,
Et ils viennent pour t'enlever.
Mais, moi je ne te lâcherai
Tant que la tête restera sur mes épaules.

¹⁹⁾ Șezătoarea, II, p. 5.

Il ne finit pas sa parole,
Et les Turcs arrivent.
Irina se cache.
Les Turcs entrent dans la chambre:
— Bonjour, oncle vieux.
— Je vous prie: venez dîner.
— Nous ne sommes pas venus pour
dîner,
Nous sommes venus pour demander en
mariage.
— Mais qui demander en mariage?
Irina est morte.
— Ce n'est pas à croire.
— Venez voir son tombeau;
Je l'ai enterrée
A la fontaine où pousse
L'herbe vieille.

Ils ont monté sur leurs coursiers
Et partirent à la hâte,

Et, regardant en arrière,
Ils dirent:
— Je ne sais pas:
C'est le soleil qui se lève,
Ou c'est Irina qui paraît.
En se retournant,
Ils trouvèrent Irina
Qu'ils enlevèrent,
Et partirent à grand trot.
Irina dit:
— Turcs, payens,
Laissez-moi rentrer,
Car j'ai oublié
Mon ouvrage au bord de la fenêtre,
Et la bourse sur la table.
Comme les Turcs la lâchèrent,
Elle se précipita dans la rivière.
Et cria:
— Plutôt que d'être l'esclave des Turcs,
Je préfère être la nourriture
Des grenouilles et des poissons.²⁰⁾

On redoutait l'esclavage chez les Turcs, parce que ceux-ci avaient la réputation d'être cruels: d'après une croyance populaire ils étaient les descendants d'un chien, comme l'affirme le conte suivant:

Il était, à Tzarigrad, un grand Empereur qui n'avait qu'une seule fille, qu'il aimait beaucoup, et dont il satisfaisait tous les caprices. Il lui aurait donné du lait d'oiseau, si elle lui en avait demandé. Naturellement, l'Empereur avait l'intention de marier sa fille à un fils d'empereur comme lui, et de la doter de la moitié de son empire.

La fille de l'Empereur aimait passionnément les chiens et, par malheur, elle devint enceinte d'un de ses chiens.

Désolé, l'empereur assembla un grand conseil, qui décida que la pécheresse soit chassée.

L'Empereur fait monter sa fille dans un navire bien approvisionné qu'il livra à la merci des vents.

Le navire accosta dans une île, où la fille de l'Empereur mit au monde sept monstres: hommes jusqu'à la taille, chiens pour le reste du corps.

Comme elle ne pouvait allaiter que deux de ses enfants, elle jeta à la mer les petits d'une truie, et les remplaça par les enfants.

²⁰⁾ Șezătoarea, I. p. 43.

Arrivés à l'âge où ils pouvaient déjà comprendre, la mère leur confia qu'elle était la fille d'un empereur, dont ils étaient donc petits-fils. Les enfants montèrent dans le navire avec leur mère, et naviguèrent jusqu'à Tzarigrad, où ils se présentèrent au palais de l'Empereur.

— Qui êtes-vous, demanda l'Empereur.

— Nous sommes les neveux de votre Majesté.

— Et que voulez vous de moi?

— Nous voulons de la terre.

— Mais je ne crois pas que vous soyez mes neveux.

Alors ils creusèrent un fossé, de la mer jusqu'à la porte du palais, qu'ils remplirent avec du millet; dans ce fossé ils poussèrent le navire, dans lequel était leur mère, qui se couvra le visage, en arrivant à la porte du palais de son père.

L'Empereur la maudit et lui défendit de montrer jamais son visage au monde, et c'est depuis lors que les femmes turques portent des voilettes.

L'Empereur ordonna qu'on donnât à ces monstres tant de terre que pouvait en couvrir la peau d'un buffle. Mais ses petits-fils tranchèrent la peau en de très minces lacets, avec lesquels ils entourèrent toute la ville de Tzarigrad, qui devint ainsi leur propriété²¹⁾.

Dans une chanson il s'agit des relations sentimentales entre une jeune fille de Moldavie et un Pacha turc, dont elle était la fiancée.

Lorsque la feuille de l'arbre
Est comme une petite monnaie,
La forêt est comble de vaillants;
Quand la feuille est comme une grande
monnaie,
La forêt est comble de brigands;
Quand l'herbe est de la grosseur d'une
aiguille
Et la feuille comme une monnaie,
Tout brave est comme le hêtre.
Près du hêtre le plus grand
Un Pacha est couché malade,
Et à ses pieds veille sa bien aimée
Qui lui dit:
— Meurs, mon fiancé chéri,
Ou bien lève-toi,
Car j'en ai assez
De tourner tes coussins
Tantôt à l'ombre,

Tantôt au soleil.
Il lui répondit:
— Ma bien chérie maîtresse,
Je serai guéri
Lorsque tu m'apporteras
Des mûres à la Mi-Carême,
Du fromage blanc à l'Épiphanie,
Des glaçons pendant l'hiver.
— Mon bien petit chéri,
Tu peux vivre, tu peux mourir,
Je ne trouverai pas de telles choses.
— Ma bien petite chérie,
Ma bien aimée maîtresse,
Tu n'es plus un enfant,
Et pourtant tu ne comprends rien.
Les mûres sont tes yeux,
Le fromage blanc est ton âme,
Les glaçons sont ta bouche,
Tu me consoles avec elle.²²⁾

²¹⁾ Șez ătoarea, III, p. 73; XI, p. 188.

²²⁾ Șez ătoarea, I, p. 115.

On raconte encore, dans les villages, les combats des Roumains avec les Turcs, auxquels on attribue parfois des sentiments de franchise, comme dans le conte suivant:

Après une guerre entre les Roumains et les Turcs, les deux armées se mirent d'accord pour élire chacune un représentant parmi ses combattants. Les deux soldats élus devaient se blasphémer l'un l'autre et dorénavant, l'armée représentée par le combattant dont le blasphème serait moins outrageant, devait être considérée comme vaincue pour toujours.

Le combattant turc de maudire:

— Qu'il vous périsse tant de combattants que vous abattez de porcs pour les fêtes de Noël. Et le Roumain de répliquer:

— Que parmi vous périssent tant de combattants que nous cassons d'oeufs pendant Pâques. Comprends-tu, Turc?

— Oui, bré, je comprends. Trop, trop, bré Roumain, c'est trop²³⁾.

Il y a, dans le folklore roumain, beaucoup de ballades célébrant les exploits de certains héros qui luttaient bravement contre les Turcs, qu'ils allaient attaquer même à Constantinople.

Citons les ballades «Novac» et «Gruia, le fils de Novac» qui sont les plus caractéristiques.

NOVAC

Dans les temps anciens
Il n'y avait pas de fusils
Ni d'épées
Qui pussent abattre Novac.
Sur le coteau verdi,
Au balcon de sa maison,
Novac dine de poisson;
Il boit et se distrait.
Gruia reste fâché,
Il ne boit, il ne mange pas,
Le chapeau lui cache les yeux.
— Pourquoi es-tu fâché,
Gruia, sans boire ni manger,
Le chapeau sur les yeux?
As-tu envie de te marier,
Ou as-tu la nostalgie de Tzarigrad?
— Je n'ai pas envie de me marier,
Parce que toutes les filles me repoussent,
Mais j'ai la nostalgie de Tzarigrad.
— Gruia, Gruia, mon fils chéri,
Ne va pas à Tzarigrad,

Car le vin des Turcs est dangereux;
Tu en boiras, tu t'enivreras,
Les Turcs te découvriront
Et te lieront.
Mais Gruia n'obéit pas,
Son coursier il étrilla,
Rapidement il le monta
Et partit pour Tzarigrad.
A l'auberge de l'Empereur,
Il s'assit à la table
Et commanda du vin à la vadra²⁴⁾
Qu'il va payer avec son schako
Plein d'argent.
Anitza, la cabaretière lui dit:
— Mon brave,
Tu bois depuis trois jours,
Tu as déjà vidé trois fûts,
Et tu n'as rien payé.
— Toi, Anitza la cabaretière,
Es-tu jeune fille,
Ou bien es-tu épouse?

²³⁾ Sezătoarea, XVI, p. 125.

²⁴⁾ Ancienne mesure de capacité pour les liquides, équivalente au décalitre.

— Je ne suis ni jeune fille
Ni épouse:
Je suis une fleur sur la mer,
Et je fais mettre les braves en prison.
— Si tu es une fleur sur la mer,
Moi, je suis le grand brumaire,
Je tomberais sur toi, fleur,
Jusqu'à midi prochain,
Si je ne craignais pas ma perte.

En entendant, elle s'effraya;
Elle se vêtit de blanc,
Se chaussa de pantoufles jaunes,
Et courut chez l'Empereur
— Toi, Anitza la cabaretière,
Tu es depuis neuf ans à mon service,
Et tu ne t'es jamais présentée
Tant effrayée.
Es-tu venue pour me payer de l'argent,
Ou n'as-tu plus de vin à vendre?
— Le vin n'est pas fini,
Je n'apporte pas d'argent,
Mais, dans mon cabaret,
Il se trouve un joli jeune homme
Qui a la taille d'un soldat,
Et le visage d'une grande dame:
Son visage est comme l'écume du lait,
Ses yeux sont comme la mûre du champ
Cueillie au frais,
Que le soleil n'a pas touchée;
Cueillie à fleur de terre,
Et que le vent n'a pas agitée;
Et de voir ses sourcils
Qui sont comme la plume du corbeau!
Sa petite bouche
Est surmontée d'une moustache noire,
Comme celle de l'écrevisse
Qu'il fait nouer à la nuque.
Il pousse des cris comme un ours;
Il t'effraye en te regardant.
— Je te prie, pour l'amour de Dieu,
Ne lui dis pas où je demeure.
C'est Gruia, le fils de Novac;
Il a déjà trois fois pillé le pays,
Et s'il se fâche
Il ne me ménagera pas.
Rentre chez toi,
Donne-lui à boire tant qu'il voudra,
Et ne lui demande pas de payer.

Donne-lui du vin vieux de neuf ans,
Comme aux fils de l'Empereur:
Une goutte pour un thaler,
Une vadra pour un ducat,
Et demain j'enverrai
Sept mille Turcs braves,
Les plus choisis;
Ils vont le lier
Et l'enfermer dans la plus forte prison
Qui n'a jamais reçu d'esclaves.

Gruia a bu et il s'est enivré,
Il a couché sur les îles de la mer.
Quand les Turcs approchèrent,
Le vent lui remuait la chevelure;
Les Turcs s'enfuirent.
Mais un vieux Turc
A la barbe de payen,
Avec une corde de soie
Six fois entrelacée,
Grosse comme ma main,
Le surprit et le lia
Et l'enferma dans la prison.
Au-dessus de la prison.
La Coarba²⁵⁾ croassait.
Gruia lui dit:
— Ohé, Coarba, ma chérie
Dieu ne te sera pas favorable
Si tu te nourris de mon corps,
Et si tu bois de mon sang.
— Je ne suis pas venue avec cette
intention;
Je suis envoyée par ton père
Pour te prêter mon secours.
— Si tu es justicière, Coarba,
Descends chez moi,
Apporte-moi un bout de papier
Et une plume, pour écrire
A mon père et l'avertir
Que demain les Turcs vont me pendre.
La Coarba repartit.
Elle trouva Novac au dîner,
Et lui dit:
— Novac, grand brave,
Laisse le dîner au coin du feu
Et jette la cuillère:
On va pendre ton fils.
Il jeta la cuillère,
Prit ses armes,

²⁵⁾ La femelle du corbeau; en roumain «corb».

Se travestit en moine,
 Et alla à Tzarigrad
 Chez l'Empereur turc,
 A qui il dit:
 — J'ai ouï dire,
 Grand Empereur,
 Que tu as des esclaves à exécuter,
 Et il n'est pas permis
 De les faire pendre
 Sans qu'ils aient communié,
 Et il n'est pas permis de les perdre
 Sans qu'ils soient confessés.
 — Bien, je vais les confesser,
 Mais je ne leur pardonnerai pas.

Novac, en allant vers la prison,
 Lançait des ducats dans les rues,
 Que les Turcs cueillaient.

A la prison, il dit à Gruia:
 — Gruia, Gruia, mon enfant,
 Tu n'as pas suivi mon conseil,
 Et Dieu t'a puni.
 Veux-tu lutter aux flancs
 Ou au milieu du groupe?
 — Je vais lutter au milieu.
 — Gruia, Gruia, mon enfant,
 La prison t'a affaibli,
 Je ne peux pas compter sur toi;
 Tu vas lutter aux flancs
 Et moi au milieu.
 Par où passait Gruia,
 La rue resta déserte,
 Par où passait Novac,
 Le vide se fit.
 Après une heure et demie
 Il n'y avait plus de Turcs combattants.²⁵⁾

GRUIA, FILS DE NOVAC ET SA MERE

Au pays de Hatzeg,
 Dans l'auberge de l'Empereur,
 Où les bergers boivent l'argent,
 Les freins, les massues
 Et jusqu'aux troupeaux,
 Gruia boit avec les jeunes femmes:
 L'une lui rend le vin doux,
 L'autre lui prépare le lit.
 Et la troisième le cajole.
 Le jour passe, la nuit passe,
 Gruia s'amuse avec elles.
 Mais lorsque la mère entendit
 Que son Gruia chéri
 Était toujours à l'auberge,
 Elle courut vers lui
 Et lui dit:
 — Gruia, mon fils,
 Tu cèdes toujours à tes caprices;
 Quitte l'auberge et les filles,
 Car tu perds même tes habits,
 Et pars pour Belgrade
 Pour t'acheter des boeufs.
 Echange ton cheval contre deux boeufs,
 Tes armes contre deux autres,
 Et comme chez nous il y en a encore
 deux,

Tu laboureras les champs avec six
 boeufs.
 Puis Gruia obéit,
 Il courut à la ville,
 Il vendit son cheval pour deux boeufs,
 Les armes pour en acheter encore deux,
 Et comme chez lui il y en avait encore
 deux,
 Il sortit au champ avec six boeufs.
 En rentrant à la maison
 Il dit à sa mère:
 — Voici, j'ai acheté des boeufs,
 Mais avec qui labourer?
 — Ne questionne plus, Gruia:
 Avec ta soeur Roxandre.
 — Mais de quoi me faire un fouet?
 — Avec les cheveux de ta soeur,
 Car elle a une chevelure
 A six mèches,
 Du temps où elle était fillette.

Gruia partit pour le champ
 Et commença à labourer;
 Il laboura au printemps
 Jusqu'à midi et jusqu'au soir.
 Mais, parfois Roxandre

²⁵⁾ Șezătoarca, I. p. 107.

S'en allait lui apporter de l'eau;
 Elle cueillait de belles fleurs
 Et en faisait une couronne
 Dont elle fit cadeau à Gruia:
 — Gruia, mon petit frère,
 Quand tu te marieras
 Je vais te parer de cette couronne.
 Alors Gruia l'embrassa
 Et lui dit: je te ferai danser.
 En apportant de l'eau,
 Roxandre fut surprise de ce qu'elle
 voyait:
 Gruia, mon petit frère,
 Regarde les nuages noirs qui avancent,
 Et les boeufs qui quittent le sillon;
 Il va pleuvoir et il fait nuit.
 — Ma soeurette, que tu es intelligente!
 Ce que tu regardes,
 Ce ne sont pas des nuages:
 Ce sont les Turcs payens
 Qui viennent pour tuer les Roumains;
 Ils viennent pour m'égorger,
 Parce que je ne leur fais pas du bien.
 — Bonjour, laboureur,
 N'as tu pas vu passer à cheval
 Gruia de Novac le Grand?
 — Mais oui, je l'ai vu,
 Il est passé comme un diable.

Et ils ont couru
 Comme le vent
 Vers le pays de Hatzeg,
 A l'auberge de l'empereur,
 Où les bergers boivent leur argent.
 Mais un Turc, un brave soldat,
 Dit à ses compagnons:
 — Vous êtes fous, Turcs;
 Arrêtez-vous, ne courez pas,
 Car vous ne trouverez pas Gruia;
 Si vous voulez l'attraper,
 C'est celui-ci même; liez-le;
 Dès que je l'ai aperçu,

Tout d'un coup je l'ai reconnu,
 Car j'ai lutté avec lui
 Quand il a pillé notre pays.
 Les Turcs alors de ceindre Gruia,
 Et un Turc de lui crier:
 — Dis donc, cochon de Gruia,
 De quelle mort veux-tu mourir:
 Que je t'étrangle avec des cordes,
 Ou que je te réduise en cendre,
 Ou te pique avec la lance,
 Ou te coupe avec l'épée?
 — Nobles Turcs,
 Tuez-moi comme vous voudrez,
 Mais permettez-moi d'abord
 D'écrire une lettre;
 De mon chapeau je tirerai
 Une feuille de papier,
 De ma poche une plume,
 Et j'écrirai à ma mère,
 Afin qu'elle sache
 Que je me rends mort à vous,
 Et qu'elle ne m'attende plus.

Alors les Turcs lui permirent
 D'écrire à sa mère.
 Il fourra la main dans sa poche,
 Mais au lieu d'en tirer la plume,
 Il sortit l'épée aiguisée,
 Au tranchant empoisonné.
 Il en a tué tant qu'il a pu,
 Les Turcs tombèrent en amas.
 Un seul Turc il épargna,
 Pour faire porter la nouvelle au village.
 — Ma petite soeur,
 Fais sortir les boeufs,
 Car il fait soir,
 Et nous rentrerons,
 Car nous avons labouré,
 Nous avons semé,
 Nous avons fait mûrir
 Et nous avons moissonné.²⁷⁾

Quoique redoutés, les Turcs avaient la réputation d'être honnêtes et justes.

Un petit conte veut qu'ils aient eu une conception spéciale sur l'éducation que les parents devaient donner à leur enfants.

Du temps où les Turcs étaient tout-puissants dans notre pays, un Turc demanda l'hospitalité à un Roumain, pour dîner et passer la nuit.

²⁷⁾ Şezătoarea, XXII, p. 118.

Le Roumain avait un enfant de six ans, très mal élevé: il ne mangeait que sur la table mise sur le sommet de la tête de son père.

Pendant le dîner, l'enfant pleurait.

— Pourquoi ton enfant pleure-t-il? demanda le Turc.

— Il n'a pas de raison pour pleurer, répondit le Roumain.

— C'est impossible, «bré ghiaour». Je ne mange plus. Va voir pourquoi l'enfant pleure. Fais tout le possible pour le tranquilliser.

Afin de contenter le Turc, le Roumain s'assit sur le plancher, mit la table sur sa tête, l'enfant mangea et ne pleura plus.

Le Turc, pour punir le père qui ne savait pas donner une bonne éducation à son fils, lui coupa la tête²⁸).

*

Dans une ancienne coutume, une espèce d'exhibition à l'occasion des fêtes de Noël, un personnage comique, «l'Oncle Turc», joue le rôle principal.

La Brézaïa

A la veille du jour de Noël.

Un tzigane, que l'on appelle «l'Oncle Turc», conduit la «Brézaïa»: un autre tzigane déguisé en animal qui rappelle une espèce de chèvre.

Celui qui joue le rôle de Brézaïa, se couvre la tête d'un morceau de toile; il s'arrange la bouche en bec de cigogne et porte au-dessus de la tête ainsi qu'aux genoux un cercle garni de rubans et de clochettes. L'Oncle Turc est vêtu de deux peaux de moutons, les poils en dehors, entourés de quatre cloches.

La Brézaïa pénètre dans toutes les maisons, où l'Oncle Turc récite un certain cantique de Noël (colind), et reçoit des cadeaux: un gâteau, des pommes, du rôti, de l'argent, etc.

Pour la maison où il y a une jeune fille à marier, le cantique récité par l'Oncle Turc a le contenu suivant:

Les saints demandèrent à Dieu
De quoi est fait
Le vin et l'huile sacrée.
Le maître de cette maison
A une jeune fille
Que le Grand Serdar
Demande en mariage.
Quand elle partit pour la danse,
Et que le Grand Serdar l'aperçut,
La dot de la jeune fille

Diminua de mille brebis.
La jeune fille rentra chez elle,
Et se cachant dans le cellier,
Elle se mit du blanc sur le visage,
Et du rouge aux lèvres,
Et se crayonna les cils et les sourcils.
Elle partit pour la danse;
Le Grand Serdar la vit,
Et la dot diminua
D'une dizaine de bœliers.

²⁸) Șezătoarca, XII, p. 181.

Quand la jeune fille rentra chez elle,
Se cacha dans se cellier,
Se mit du blanc sur le visage
Et du rouge aux lèvres,
Et se crayonna les cils et les sourcils.
Quand elle partit pour la danse,
Et que le Grand Serdar la vit,
La dot de la jeune fille diminua
Du cheval brun de l'écurie,
Qui est bon à monter.

L'Oncle Turc et la Brézaia font des drôleries, pour amuser les auditeurs, que l'Oncle Turc tâche de frapper avec une massue de laïche²⁹).

Fălticeni

Artur Gorovei

²⁹) Mircea Gorovei, dans la revue «Șezătoarea», XXIII, p. 31.

Faute d'impression. P. 470, après la ligne 28
d'en haut ajouter:

«C'est le voleur», se dit son compagnon
et, tirant sur la corbeille, il tua le veilleur
endormi.

Balkanische Betrachtungen

Erster Teil

I.

Eine Gruppe balkanischer Freunde hat in Beograd ein Buch veröffentlicht mit dem Titel »Der Balkan und die Balkaner«, ohne im einzelnen ihren persönlichen Anteil am Gedankengute und seiner sprachlichen Ausprägung abzugrenzen. Wenn sie sagen »der Balkan und die Balkaner«, so meinen sie natürlich: der Balkan den Balkanern. Diese politische Forderung ist durchaus verständlich, nicht nur aus einer Art von politischem Naturrecht heraus, sondern auch aus der besonderen Geschichte des Balkans und den bitteren Erfahrungen der Balkaner im letzten Jahrtausend, zumal im letzten Jahrhundert der sogenannten orientalischen Frage. Um diesen politischen Grundsatz mit Erfolg erheben zu können, müssen sich seine Vorkämpfer nach zwei Seiten wenden: einmal an den Balkan und die Balkaner selber, dann an Europa und die Europäer.

Sonderbarerweise liegt die Sache so, dass sie beiden Parteien dasselbe sagen. Das pflegt sonst bei politischen und kulturellen Ideologien nicht immer der Fall zu sein. Es gibt da oft gewisse Unterschiede für den Hausgebrauch und für die Ausfuhr. Es zeugt jedenfalls von einem guten geistigen und moralischen Gewissen, wenn man zwischen diesen beiden Seiten keine wesentlichen Unterschiede feststellen kann, im Gegenteil, die Worte, nach verschiedenen Seiten gerichtet, ergänzen einander polar; so erst ergeben sie den letzten Gehalt der Gedanken.

Was dem einen recht ist, ist dem anderen billig. Wenn andere ihre Ideologie haben, z. B. eine panslawistische oder eine des ewigen Fortschritts der euroamerikanischen Zivilisation oder eine, nach welcher der Staat Ein und Alles, Volk und Volkstum wenig und die Summe der Staatsbürger gleich der Nation ist, oder eine, nach welcher das Volk alles und der Staat nur die politische Form des

Volkes ist, warum sollten die Balkaner nicht das Recht auf ihre eigene, ihre balkanische Ideologie haben? Sie brauchen nur zu beweisen, dass sie wirklich Balkaner und sich selber als solche bewusst sind, sie müssen nur beweisen, dass sie unter gewissen Gesichtspunkten eine balkanische Einheit bilden, eine eigenständige und eigenwertige Einheit sowohl unter sich wie, als Ganzes genommen, gegenüber anderen kulturellen und politischen Grossräumen, etwa gegenüber »Europa« oder Südeuropa oder Mitteleuropa oder Westeuropa oder Osteuropa oder dem Pontus oder dem vorderen Orient, der Levante. Ich füge gleich hinzu, dass ihnen dieser Beweis nicht schwer fällt. Die Schwierigkeiten liegen wo anders.

Wer sich von deutschen Lesern in bündiger Kürze über diese balkanischen Gemeinsamkeiten unterrichten will, der braucht nur Doelgers Aufsatz in der »Geistigen Arbeit« IV, Nr. 14, zu lesen: »Dis kulturgeschichtlichen Grundlagen der politischen Einigungsbestrebungen des Balkans«.

Welcher Art nun diese Ideologie sein wird, das hängt von zwei Faktoren ab: 1. von einem objektiven, von dem Material an sicheren Tatsachen, das als Beweis für die Angemessenheit (nicht »Richtigkeit«) der Ideologie dient, und 2. von einem subjektiven, von dem Ziele und Zwecke, den die Begründer der Ideologie mit dieser verfolgen.

Eine Ideologie ist niemals »richtig« im logischen, wissenschaftlichen Verstande. Wenn sie es ist, so ist sie es ausserdem. Mit dem Wesen der Ideologie als solcher hat das an sich nichts zu tun. Eine Ideologie ist darum auch niemals »falsch« im logischen Sinne. Wenn sie »Fehler« aufweist, so tut ihr das noch keinen grossen Abbruch oder braucht es wenigstens nicht zu tun. Eine Ideologie muss aber immer bis zu einem gewissen Grade »richtig« sein, dh. zum mindesten müssen die Tatsachen, auf denen sie fusst, in hohem Grade objektiv einwandfrei sein. Einen gewissen grösseren Grad von »Falschheit« verträgt keine Ideologie auf die Dauer.

Man muss bei jeder Ideologie unterscheiden zwischen den Tatsachen, auf denen sie baut, und zwischen den Folgerungen, die sie aus diesen Tatsachen zieht. Manchmal stimmen nämlich wohl die Tatsachen, aber nicht die Folgerungen, manchmal sind die ideologischen Endergebnisse nicht unrichtig, aber die Grund-Tatsachen stimmen nicht. Das klingt nur für logische, aber unwissenschaftliche Köpfe sinnlos.

Die geforderte Unterscheidung zwischen dem Baumaterial und der Baugestaltung ist ihrerseits wieder allzulogisch. In der Wirklichkeit der Ideo-Logik hängt nämlich die Auswahl des Tatsachenmaterials, noch mehr seine Bewertung und Ausdeutung, ja die blosser Möglichkeit

und Fähigkeit, solches Material zu entdecken, von dem Zwecke und Ziele ab, den der Ideo-Logiker verfolgt.

Damit ist wiederum noch längst nicht gesagt, dass das Material oder seine Auswertung wissenschaftlichen Ansprüchen nicht genüge. Oft im Gegenteil: Augen mit *ira et studio* sehen manchmal schärfer, manchmal sogar richtiger als solche, die dem *faciteischen* Ideal entsprechen. »Scharf« ist übrigens nicht immer auch »richtig«. Manchmal erhält man die Richtigkeit erst bei einem gewissen Grade von Unschärfe. Maler wissen das mitunter besser als Gelehrte.

Man kann auch sagen: eine Ideologie spricht also noch längst nicht gegen die Richtigkeit der von ihr benutzten Tatsachen oder deren Auswertung, nur gehört die Richtigkeit nicht zu ihrem philosophischen Wesen und Wert. Und noch dieses, ehe wir weiter sehen: Die Möglichkeit, gewisse Tatsachen, die bisher unbemerkt oder unbeachtet brachlagen, überhaupt zu sehen und der Betrachtung für wertzuhalten, hängt oft von dem erwachten Eifer — es ist sehr schön, dass das deutsche Wort Eifer im weitesten und tiefsten Sinne *ira und studium* in sich begreift — eines baulustigen Ideologen ab. Wie mancher Stein, den die hochnasigen Baumeister der Zunft einst verworfen hatten, ist auf diese Weise zum Eckstein geworden.

Eine Ideologie, die in der Geschichte der Menschheit Bedeutung gewonnen hat und über die nachzudenken sich verlohnt, verfügt über andere Kardinaltugenden als über wissenschaftliche Richtigkeit, selbst wenn sie von dieser noch so viele Prozente besitzt. Ihre Kategorien bewegen sich nicht auf der Linie Richtig: Falsch, sondern auf einer Linie Wirksam: Unwirksam, Schöpferisch: Unfruchtbar. Eine Ideologie braucht gar nicht «evident wahr» zu sein, es genügt, dass sie überzeugend wirkt. Tut sie das, und dazu ist nur ein gewisser Grundstock von einwandfreien Tatsachen und Schlüssen nötig, so setzt sie schöpferisch neue Tatsachen und neue Werte, die ihr eigenes Leben leben.

Man wird einwenden, das seien Kategorien, die für anderes auch gelten, z.B. für die Reklame, für jede Art von Werbung, sogar für die bewusste, lügnerische Irreführung des Einzelnen und der Massen. Stimmt. Aber deswegen ist die Reklame noch lange keine Ideologie und die Ideologie noch lange keine Lüge.

Es gibt Reklamen, die mit pseudowissenschaftlichen Materialien arbeiten. Die Absicht der Täuschung liegt auf der Hand. Ein Vergleich mit der Ideologie auf dieser Tiefebene wäre für die Ideologie beleidigend und dumm dazu. Mit Urteilen über die Weltreligionen wie: Moses, Christus und Mohammed seien die grössten Betrüger der Weltgeschichte, oder: die Religion sei eine Erfindung der Priester, kommt man keiner Ideologie bei.

Ideologie ist auch nicht Utopie. Nur populären Meinungsstreichereien ist es erlaubt, ideologische Ziele, deren Erfüllung nicht gewünscht oder nicht geglaubt wird, «utopisch» zu nennen. Wenn sich der restlosen Erfüllung ideologischer Ziele unüberwindene, ja unüberwindliche Hindernisse in den Weg stellen, ist darum die Ideologie noch keine Utopie. Und eine Utopie noch lange keine Ideologie.

Die Utopie unterscheidet sich unter anderm dadurch von der Ideologie, dass sie statisch, abstrakt ist und sich in dieser statischen Abstraktheit hundertprozentig gebärdet. Die Ideologie ist dynamisch. Da das Leben selber nicht hundertprozentig ist, ist es auch die Ideologie nicht. Sie ist elastisch, wandelbar. Wehe darum der Ideologie, wenn sich einmal ein Utopist ihrer bemächtigt: er hetzt sie zu Tode wie der Bettler bei Shakespeare das geschenkte Pferd.

Ich sage dies alles darum, weil ich mich späterhin nicht mit dem Einwurf abgeben möchte, die Ziele der «an sich gewiss richtigen und löblichen balkanischen Idee» seien unerreichbar, «utopisch». Es handelt sich in diesen Dingen nur um den dynamischen Grad und um die Art des Erreichbaren, nicht um die Erfüllung. Restlosigkeit ist Tod.

Es gibt nun einen Punkt des Archimedes, von dem aus jede Ideologie, die sich für die Menschheit als bedeutsam erwiesen hat oder zu erweisen anlässt, fruchtbar betrachtet werden kann. Auf dieser höheren Ebene sinken alle inneren, d. h. im Baumaterial oder in der Bauführung beruhenden Kriterien zur Bedeutungslosigkeit herab, einerlei in welchem Ausmasse sie «falsch» oder «richtig» waren: Die schöpferische Ideologie zeugt aus sich selber neue Tatsachen, wenn sie auch nur einen bestimmten Teil ihrer Ziele tatsächlich erreicht. Dann setzt sie neue Tatsachen in die Welt, auch wenn man an den alten Tatsachen und Wertungen noch so vieles auszusetzen hatte. Dann hat die Ideologie den maikäfernden Kritiker überholt, dann kann er von vorn anfangen.

Dafür ein bekanntes Beispiel: Niemand kann leugnen, dass es einen Panславismus gibt. Aber auch die Anhänger dieser Ideologie können nicht leugnen, dass in ihrer wissenschaftlichen Begründung vieles nicht stimmt. Die Gegner des Panславismus würden sich jedoch täuschen, wenn sie nun meinten, dass dieser damit »erledigt wäre«. Oder wie man sehr treffend gefragt hat: Wer würde nicht lachen, wenn er hört, dass die indogermanischen Feuerwehrleute einen Kongress abhalten wollen, — wenn aber in Split ein slawischer Ärztekongress oder in Pressburg eine slawische Juristentagung oder in Sofia ein slawischer Geographenkongress abgehalten wird, so ist das schon eine ernstere Sache, die von den

wissenschaftlichen Grundlagen der Idee ziemlich unabhängig ist. Und wenn man einer Ideologie auch eine ganze Reihe von pseudo-wissenschaftlichen Erschleichungen nachsagen könnte, so darf das die Wissenschaft nicht hindern, diese Ideologie als einen höchst wichtigen Gegenstand ihrer Bemühungen anzusehen. Hat eine Ideologie erst einmal eine Auswirkung grösseren Ausmasses oder längerer Zeitdauer hinter sich gebracht, dann kann man nur raten, sie so ernst wie möglich zu nehmen. Sie ist inzwischen eine kulturgeschichtliche Tatsache geworden, ein wundertätiges Heiligenbild, gegen das der Holzklötz im Walde, aus dem es abgesplittert wurde, vergeblich murrte.

Das ist die Schwierigkeit, die sich bei der wissenschaftlichen Betrachtung von Ideologien einstellt, — dass man zunächst einmal mit der Ideologie in ihrer eigenen Sprache reden muss, auf der gleichen Ebene, die sie als ihre wissenschaftliche Grundlage beansprucht, und dann noch einmal auf jener höheren Ebene, von der wir zuletzt sprachen.

Über der Erörterung einer jeden Ideologie steht das Wort des Gamaliel: »Denn wenn der Plan oder das Werk von Menschen ist, so wird es zu nichte werden, ist es aber von Gott, so vermöget ihr nicht sie zu vernichten«. Ich sehe noch heute das betroffene Gesicht unseres protestantischen Pastors vor mir, als ihm von den findigen Primanern vorgehalten wurde: Im Verhältnis zum sadduzäischen und pharisäischen Judentum hat der Sprecher wohl recht: die Lehre der Apostel hat sich erhalten, also war sie von Gott. Aber warum hat sich dann in denselben Ländern des Orients das Christentum nicht gehalten gegen den schon nach sechs Jahrhunderten siegreichen Islam? War es nicht von Gott? —

Aus der religiösen Sprache in die profane übersetzt: Es wird doch wohl so sein, dass der Islam für jene Völker und Länder wenn auch nicht die «richtige», so doch die angemessenere Ideologie war. Der Islam war für sie dann eben doch mehr von Gott und weniger von den Menschen als der unterliegende Teil, und dass er in Sizilien und Spanien halt gemacht und zurückgewichen ist, das scheint doch weniger an der Religion als am fremden Lebensraum und seinen Völkern gelegen zu haben. Woraus sich vielleicht der Schluss ergibt, dass eine Ideologie nicht nur einiges mit Tatsachen und der wissenschaftlich einwandfreien Auswertung von Tatsachen zu tun hat, sondern dass zu bestimmten Ideologien auch bestimmte Räume und Völker gehören.

Nochmals in der religiösen Sprache gesprochen: ist es von Menschen gemacht, konstruiert, gewollt, erdacht, ausgedacht, so wird es zu nichte werden, kommt es aber aus Gott, aus dem von ihm

geschaffenen Boden und aus dem von ihm geschaffenen Wesen der Völker, so vermöget ihr nicht es zu vernichten.

Es ist ein langer Weg von der Tiefebene der Tatsachen und Ausdeutungen dieser Tatsachen bis zu jener Hochebene des Archimedes, und ich werde froh sein, wenn ich in den folgenden zwanglosen, oft aphoristischen Betrachtungen auch nur ein paar jener Fragen etwas erzählen kann, die mir im Gespräch mit den balkanischen Freunden eines besonderen Nachdenkens wert zu sein scheinen.

II.

Es handelt sich im wesentlichen und zunächst um drei Grundaufgaben, die erfüllt werden müssen, um der balkanischen Idee Anerkennung, Erfolg und kulturelle oder politische Gestalt geben zu können. Erstens der Abstempelung kultureller Minderwertigkeit, die in Europa bisher üblich war, wirksam, d. h. mit wissenschaftlich einwandfreien Gründen und eindrucksvollem Aufzeigen balkanischer Werte entgegenzutreten. Zweitens die Balkaner selber der Unwissenheit über ihre Volks- und Kulturwerte und den Minderwertigkeitsgefühlen zu entreissen, die sich bei ihrem Zurückgebliebensein hinter dem euroamerikanischen »Fortschritt« eingemistet haben. Drittens das Gefühl der balkanischen Solidarität durch die wissenschaftlich einwandfreie Herausarbeitung und praktische Bewusstmachung balkanischer Gemeinsamkeiten zu wecken.

Diese Aufgaben erscheinen auf den ersten Blick gerade heute nicht unlösbar. Im Gegenteil, es gibt zahlreiche Anzeichen, die eine Erleichterung dieser Vor-Aufgaben verheissen. So hat die balkanophobe öffentliche Meinung Europas in letzter Zeit viele und wirksame Stösse erfahren: sie hat seit der Erledigung der orientalischen Frage durch Balkan- und Weltkrieg manchen Anreiz verloren, in der kulturellen und moralischen Verläumdung des Balkans fortzufahren, ja im Gegenteil, einige Staaten und Völker des Balkans sind heute politisch und wirtschaftlich so umworben, dass sie auch um kulturelle Komplimente nicht erst lange zu werben brauchen.

Mögen sich Politiker und Wirtschaftler mit solchen billigen Komplimenten zufrieden geben, der Balkaner, der dauerhaftere Grundlagen für seine Idee verlangt, darf es nicht. Er überlegt sich heute, anders als früher, wieviel diese nachträglichen Ehrenrettungen und Liebeserklärungen jenseits und ausserhalb der politischen Absicht wert sind; er misst bereits, wie man aus mancherlei Zeichen erkennen kann, den Grad der Ehrlichkeit dieser balkanophilen Strömungen nicht mehr am politischen und wirtschaftlichen Nutzen, den sie dem fremden oder auch seinem eigenen Volke bringen, sondern an der

Ernsthaftigkeit der kulturellen, besonders der wissenschaftlichen und künstlerischen Bemühungen, die von europäischer Seite eingesetzt werden, um die balkanischen Werte zu erkennen und ihre Anerkennung auf dem Balkan und ausserhalb des Balkans durchzusetzen. Der Balkan, besonders der südslawische, hat ja ein untrügliches Kriterium dafür, wie eine solche politisch selbstlose Bemühung ausschaut, wenn er sie misst an der Haltung und Ausführung, wie sie vor hundert Jahren von den besten Geistern Europas betätigt wurde, von Herder, Goethe, Jakob Grimm und Ranke.

Die Erinnerung an diese Männer führt zu einer wichtigen Erkenntnis. So sehr die balkanische Idee die Eigenständigkeit und Eigenwertigkeit des Balkans betonen wird, muss sie sich auch darüber klar sein, dass sie sich nicht von Europa scheiden darf, im Gegenteil, der Weg zum Balkan führt, auch für die Balkaner, gerade für die Balkaner, über Europa, allerdings über ein Europa Herders, Goethes, Grimms und Rankes, nicht über ein Europa balkanophober Publizistik, aber auch nicht über eine europäische Geistesart, die den Exotismus des Balkans spielerisch zu allerlei, wenn auch noch so geistreichen Mystifikationen benutzt, wie sie im Gefolge der deutschen Entdeckung der balkanischen Patriarchalität aufgetreten sind. Der volksbewusste Slowene und politische österreichische Slawe, der Wiener Bibliothekar und Bücherzensor Kopitar hat ganz genau gewusst, warum er sich solche Mühe gab, über Jakob Grimm den alten Goethe an die grosse Entdeckung seiner herderisch beeinflussten Jugend zu erinnern und ihm jenen Mann zuzuspielen, der damals allein imstande war, das erste richtige, wenn auch noch nicht vollständige Gemälde des wahren Balkans zu malen: Vuk Karadžić. Erst als die Hand des grössten damaligen Europäers, die väterliche Hand Goethes die schüchterne sich ihres Wertes noch so wenig bewusste balkanische Muse — Milica srpska djevojka — vor das europäische Publikum zog, war der Erfolg für alle Zeiten gesichert. So steht die Betonung der Eigenständigkeit und Eigenwertigkeit des Balkans in einem unlösbaren Zusammenhang mit der Erkenntnis und der Aufnahme dieser Werte durch die gesamte europäische Kulturgemeinschaft. Diese damals angebahnte Kulturgemeinschaft, die Europa und den Balkan umfasst, soll ja gerade jenen anderen, auf die Dauer für beide Teile untragbaren und schädlichen Zustand der kulturellen Ausschliessung ablösen, in die der Balkan infolge der türkischen Eroberung geraten war. So wie es beiden Teilen zum Schaden gereichte, dass sie voneinander getrennt waren und sich fremd wurden, so wird es beiden von Nutzen sein, wenn sie sich wieder vereinen. Oder wer möchte für Europa leugnen, dass die geistige Erkenntnis und kulturelle Einver-

leibung der balkanischen Patriarchalität zum mindesten das deutsche Geistesleben der Klassik und Romantik wesentlich bereichert hat, nicht nur mit den Zuschüssen vonseiten der Exotik her, sondern, was immer wichtiger ist als jeder Exotismus, mit der vertieften Erkenntnis eigenen deutschen Wesens, der eigenen germanischen Patriarchalität und des eigenen Volkstums. Was die balkanische Idee aber auf ihrem eigenen Boden um so bewusster vermeiden will, wenn anders ich sie recht verstehe, das ist das kritiklose, unwürdige und oft schädliche Nachahmen der jeweils herrschenden europäischen Kulturströmungen und Zivilisationsmoden, besonders des europäischen Rationalismus und Materialismus. Man kann die balkanische Begeisterung für den Rationalismus, für die Aufklärung durchaus verstehen bei Völkern, die infolge der vierhundertjährigen Abschnürung von Europa die Renaissance, das Barock, das Rokoko gar nicht oder nur an ihrer Peripherie erlebt haben; man darf die Erziehung, die der Rationalismus, der kulturelle und der politische, dem Balkan geliefert hat, nicht unterschätzen, man darf sie aber nicht zur ewigen Grund- und Generallinie machen, zumal dann nicht, wenn sich schon in Europa die Anzeichen mehren, das uns vor unserer eigenen Kultur bange wird. Das ist der Sinn von Eigenständigkeit und Eigenwertigkeit. Wer nicht Eigenes mitbringt, der wird eine kümmerliche Rolle in der grösseren Gemeinschaft spielen.

III.

»Die balkanischen Völker und Rassen« heisst ein besonderes Kapitel des Buches. — Ein häufiger Einwand gegen die balkanische Einheit weist auf die grosse Zahl der verschiedenen Völker des Balkans hin. Früher pflegte man in diesem Zusammenhange auch die sprachliche Zersplitterung zu betonen. Das zieht heute nicht mehr; die auffälligen Gemeinsamkeiten der Hauptsprachen, die verschiedenen Sprachgruppen angehören, erweisen sich als um so eindrucksvoller, je verschiedener die Sprachgruppen unter sich sind. Aber wie hilft sich der Balkanideologe aus den ethnischen und anthropologischen Schwierigkeiten?

Ich glaube bei den Vertretern der balkanischen Idee eine gewisse Besorgnis zu bemerken, es könne die Vielheit ihrer Völker (von den eingemischten Volkssplittern nicht zu reden) durch ein zweites Koordinatensystem, das anthropologische nämlich, noch mehr aufsplittern. Aus Furcht vor solch einer Aufsplitterung der oft erst nach tausendjähriger Arbeit mühsam erreichten volklichen Einheit ist schon mancher zum Gegner dessen geworden, was er dann Rassentheorie nennt. Überdenkt man das Problem aber gerade

im engsten Zusammenhange mit der balkanischen Idee, dann gewinnt diese einen neuen Bundesgenossen, den anthropologischen.

Die Balkanhalbinsel beherbergt folgende Völker: Jugoslawen, Bulgaren, Griechen, Rumänen, Albanesen, Türken, — immerhin sechs Hauptvölker. Diesen Völkern entsprechen sechs balkanische Schriftsprachen, aber anthropologisch teilen sich die sechs Völker im wesentlichen auf vier Rassentypen auf: auf die armenoide, die lapponoide, die nordische und die mittelländische Hauptrasse. Ich lege, wie man sieht, die Einteilung von Czekanowski zugrunde, warum gerade diese, kann ich hier nicht erörtern. Die anthropologische Betrachtung vereinfacht also das Völkerproblem, statt es zu verwickeln.

Näher betrachtet sehen die Dinge so aus: auf dem ganzen Gebiete der Halbinsel gibt das armenoide, beziehungsweise das dinarische Element die verbindende Einheit, den Untergrund des rassischen Gewebes ab. Die Ausläufer und Fransen dieses Untergrundes erfassen noch Nordspanien, Südfrankreich, Süddeutschland, besonders den bayrischen Stamm, das venetische und adriatische Italien, die ehemalige habsburgische Monarchie, Rumänien, Griechenland, Bulgarien, die europäische Türkei, Südrussland. Das dinarische Kerngebiet in diesem armenoiden Gürtel erstreckt sich von Istrien bis Mittelgriechenland, indem es die ostadriatischen Küstengebirge entlangstreicht. Dieses Kerngebiet des dinarischen Elements ist zwei balkanischen Völkern gemeinsam: Jugoslawen und Albanern. Das dinarische Element bildet aber zugleich die anthropologische Verbindung aller balkanischen Völker untereinander. Es gibt kein Balkanvolk, das nicht mehr oder weniger stark dinarisch unterbaut wäre. Das dinarische Kerngebiet von Istrien bis Nordgriechenland spielt auf dem Balkan dieselbe Rolle wie das nordische Kerngebiet für den Kanal-Nordsee-Baltikumgürtel: Reservoir stetiger Ausstreuung vom Kerngebiet zu den Rändern. Das dinarische Element ist auch das einzige, das alle Balkanvölker miteinander verbindet, denn das nordische fehlt z. B. (als wesentlich) in Mittel- und Südgriechenland, im östlichen Bulgarien und im Pontus, und das lapponoide (alpine) Element fehlt (als wesentlich) wieder dem dinarischen Westen wie dem hauptsächlich mediterranen Osten der Halbinsel. Andererseits herrscht das mediterrane Element (Kerngebiet Unteritalien, Sardinien, Korsika, Spanien) auf der Balkanhalbinsel, als wesentlich, nur in Südgriechenland, Bulgarien und dem Pontus, nicht aber in der kontinentalen Mitte und nicht im Westen.

Daraus scheint hervorzugehen, dass die sechs Völker des Balkans eine naturhafte, anthropologische Gemeinsamkeit aufweisen,

eine dinarische Konkordanz gleichsam, die im Westen der Halbinsel zur Dominante wird. Die anthropologische, die dinarische Profilinie geht also in einem grossen Bogen von der ostadriatischen Küste bis zum Kaukasus, über den kontinentalen Block des Balkans und den Pontus hinweg, sodass die Enden eine absolute armenoide Majorität haben, das Mittelstück aber eine Verdünnung des armenoïden Elements aufweist. In diesem Mittelstück, in Bulgarien und im Pontus, herrscht das mediterrane Element, während sich zwischen dem dinarischen Westen und dem mediterranen Osten der Halbinsel, genau in der Mitte zwischen dem serbischen und dem bulgarischen Volke, nämlich im Morava-Vardartale, eine fühlbar stärkere nordische Beimischung einschleibt, die zum besseren Verständnis des sogenannten Schopluk beitragen kann.

Ich weiss nicht, ob man diesen sanften Einschub mehr eine Zäsur oder mehr eine Diärese im Verze der Rassen und Völker nennen soll. Jedenfalls gehören auf diese Weise, d. h. infolge der stärkeren nordischen Beimischung, Mazedonien und Slowenien enger zueinander als man ohne dergleichen anthropologische Betrachtungen wissen würde, — eine neue, erst durch die Arbeiten der Polen zu erkennende Konkordanz.

Die balkanische Bilanz, die man aus diesen Tatsachen ziehen kann, ist also garnicht so ungünstig. Es lohnt sich, diese Dinge gründlich durchzudenken und alles daran zu setzen, die Anthropologie der balkanischen Völker wissenschaftlich auf die Höhe und Breite zu bringen, die sie haben muss, damit sie als sicherer Baustein der balkanischen Ideologie dienen kann. Wir brauchen darum ein übersichtliches Buch, in dem alle bisher bekannten und gesicherten Tatsachen anthropologischer Balkanforschung verzeichnet und im balkanischen Zusammenhange gewürdigt werden, damit wir ändern, anthropologische Laien, nicht Dinge reden, über die nachher die Fachleute die Köpfe schütteln, wie vielleicht über die vorstehenden Betrachtungen.

Wenn die Anthropologie eine schwierige Wissenschaft ist (u. a. weil sie den Nichtfachmann mehr zum Kombinieren reizt als den Fachmann), so gilt dasselbe nicht minder von der Volkswissenschaft, die, wenigstens in Deutschland, schon niemand, der etwas auf Klarheit seiner Begriffe hält, mehr mit Volkskunde, Ethnographie, Völkerkunde und dergleichen verwechselt. So wie ein Serbokroate noch lange kein Slawist und ein Deutscher noch lange kein Germanist ist, so genügt die gefühlte und gewusste Zugehörigkeit zu dem, was Volk ist, noch lange nicht, um einen Volkswissenschaftler zu machen. Ich sage das, weil ich immer wieder sehe, dass man östlich und südöstlich von Deutschland heute noch immer bei Her-

der steht, genau da, wo vor mehr als 100 Jahren die Herderschen volkswissenschaftlichen Ideen zahlreiche Völker aus der Unbewusstheit ihrer Volkstümer in die Bewusstheit volklichen und nationalen Seins gehoben hat. Die balkanischen Völker, die keinen Grund haben, ihren Hauspatron zu verleugnen, wie es andere Patenkinder Herders zu tun belieben, haben ihn wenigstens nicht vergessen, aber Herder allein genügt nicht. Man darf nicht bei Herder stehen bleiben, wenn man sich nicht des geistigen Rüstzeugs berauben will, um eine europäische Unterhaltung zu führen. Man wird sich von Herder zu Justus Möser und von W. H. Riehl bis zu den heutigen deutschen Volkswissenschaftlern durchzulesen haben und sich bei diesem Nachlernen damit trösten können, dass man in guter Gesellschaft ist: Leo Tolstoj und Jovan Cvijić haben die Riehlsche Naturgeschichte des deutschen Volkes mit grossem Gewinn gelesen.

Man wird dann u. a. auch die Angst vor der Anthropologie verlieren, weil man gar nicht mehr in die Gefahr kommt, zwischen Volk und Rasse Gegensätze zu konstruieren, die geeignet sind, entweder das eine oder das andere in Misskredit zu bringen. «Völker sind historische Schöpfungen, die durch gemeinsamen Raum, gemeinsames (historisches und kulturelles) Schicksal, gemeinsame Sitte und gemeinsame Sprache verbunden sind». Diese Definition unserer Freunde, die die Tatsache ausschaltet, dass neben den vier grossen S der Siedlung, des Schicksals, der Sitte und der Sprache noch das fünfte des Stammes steht, der Abstammung, enthält genau so viele Fehlerquellen, wie sie von Herder bis zur heutigen deutschen Volkswissenschaft und Soziologie aufgedeckt worden sind. Ich kann sie hier nicht anführen, ich will nur betonen, dass man auch im Rahmen der Balkanideologie nicht die Erwägungen über Volk und Völker von denen über die ihnen zugrundeliegenden Rassen trennen kann. Man muss eine Synthese suchen und wird sie finden. Man kann nicht auf der einen Seite das fünfte grosse S aus dem Begriff Volk ausschalten, auf der anderen Seite aber das Hohelied des Dinariers singen (vollkommen mit Recht übrigens, aber z. T. mit Gründen, die nicht stichhalten, darüber bei Betrachtung der Volksmusik), und man kann nicht auf der einen Seite den Dinarier als die Dominante der rassischen Hierarchie des Balkans preisen, ohne den anderen Elementen des anthropologischen Aufbaus, dem nordischen (das schon im dinarischen steckt), dem lapponoiden, dem mediterranen die gleiche liebevolle Aufmerksamkeit zu widmen. Und ferner: man kann nicht einerseits die Dinarier als das balkanische Urvolk bezeichnen, das auf dem Balkan noch eine wichtige Rolle zu spielen habe, und dann im nächsten Abschnitt plötzlich von den Slawen sprechen. Man kann nicht, wenn man

eben die balkanischen Gebirge als Refugium und Mutterschoss (utoka i rastoka) des dinarischen Menschen bezeichnet hat, der seit undenklichen Zeiten auf diesem Raume lebt, plötzlich die Slawen, die eine ganz andere rassische Zusammensetzung haben, von den Karpathen herunter marschieren und in gewaltiger Zahl in diese Gebirge, dieses Refugium und diesen Mutterschoss des dinarischen Menschen einwandern lassen, in diese Gebirge, die dann trotz der massenhaften Einwanderung der slawisch sprechenden Ansiedler ihren überwiegend dinarischen, alle anderen rassischen Elemente überlagernden Charakter behalten. Das gleiche gilt mutatis mutandis natürlich auch vom überwiegend mediterranen Bulgarien.

Die slawisch sprechenden Völker, die auf den Balkan einwanderten, sind die einzigen, die sich von den germanischen und asiatischen Völkern der Völkerwanderungszeit auf dem Balkan dauernd sesshaft gemacht und sich bis zum heutigen Tage erhalten haben. Das konnten sie, wie man oft gesagt hat, auf Grund von drei Tatsachen: 1. Ihrer grossen Zahl, 2. der langen Dauer und Stetigkeit ihres Einsickerns und 3. ihrem starken Streben nach ackerbauerischer, nicht eroberischer und ausbeuterischer Landnahme in einem bäuerlich stark gelichteten Lande mit einem schon zerfallenden Urbanismus. Aus den umgekehrten Gründen seien die slawisch redenden Zuwanderer in der Ägäis und dem Peloponnes als eigenständiges Volkstum zugrunde gegangen, während sie im kontinentalen Block ihr slawisches Volkstum samt der Sprache den romanisierten und gräzisierten Einwohnern aufgezwungen und den balkanischen Block slawisiert hätten.

Wir halten fest: «slawisch» ist ein sprachlicher Begriff, kein anthropologischer. Man kann nicht in einem Atem von «dinarisch» und «slawisch» und «südslawisch» reden. Unter diesem Vorbehalt fahren wir fort: Wenn das alles so ist, wenn diese slawisch sprechenden Einwanderer so zahlreich, so ackerbauliebend, so dem Ideal der Sesshaftigkeit ergeben waren (wie etwa die Goten alles dies nicht waren), wenn sie dazu, wie die alten Quellen sagen, im grossen Durchschnitt gastlich, fried- und musikliebend waren, dann waren sie doch wohl in anthropologischer Beziehung nordisch und lapponoid bestimmt, wie ihre Urheimat noch heute? Wenn sie aber so zahlreich waren, wie man annehmen zu müssen glaubt, um ihre dauernde Sesshaftigkeit auf dem Balkan zu erklären, wie kommt es dann, dass sie nicht imstande gewesen sind, die neue Heimat auch rassisch zu bestimmen, die im Westen armenoïd, im Osten mediterran blieb? Waren sie also nicht so zahlreich? Waren der Ureinwohner mehr? Wenn sie aber nicht so zahlreich waren, warum konnten sie dann den Zahlreicheren ihre Sprache aufnö-

tigen? Aber selbst wenn wir uns hier nicht weiter in die noch ganz dunklen Fragen der serbischen, kroatischen, bulgarischen Volkwerdung einlassen, steht doch wohl eins fest: diese «Slawen» haben das Land genommen und bebaut, sie haben dem Neulande ihre Sprache gegeben, aber sie haben sich offenbar anthropologisch an die ursprünglichen Besitzer der neuen Heimat verloren, — anthropologisch, das aber heisst mit Leib und Seele. Denn es ist doch nicht so, dass erst die slawische Einwanderung die armenoide Urbevölkerung durch den Zusatz von nordischem Blut aus Armenoiden zu Dinariern gemacht habe. Diese Nordisierung der Armenoiden zu Dinariern hat doch wohl, schon durch die skytisch, illyrisch, griechisch, mazedonisch redenden Menschen der indogermanischen Einwanderung stattgefunden. Die späteren slawisch redenden Landnehmer haben höchstens die nordische Beimischung der bereits bestehenden Dinarier verstärkt, aber das heutige Kerngebiet der Dinarier mit absoluter und relativer dinarischer Mehrheit haben sie im wesentlichen rassisch unangetastet lassen müssen.

Anthropologisch, das heisst mit Leib und Seele. Wenn das auch im Begriff der Rasse noch nicht läge und viele die Seele im Begriff der Rasse nicht zu Worte kommen lassen möchten, weil für sie (oder für die exakte Wissenschaft, wie sie sagen) seelische Dinge nicht greif- und beweisbar seien, — wenn also auch der rein biologische Begriff der Rasse kein Wissen vom seelischen Wesen einer bestimmten anthropologischen Gruppe einschliesse, so mag uns hier das Ergebnis genügen, das die Erfahrung lehrt: diese Südslawen, besonders die Serbokroaten und Bulgaren, unterscheiden sich anthropologisch und charakterologisch so wesentlich und so auffallend von den anderen nördlicheren und östlicheren Angehörigen der slawischen Sprachgemeinschaft, von den Tschechen, den Polen, den Gross- und Weissrussen, dass es keinen Sinn hat, heutzutage noch von etwas anderem als eben einer slawischen Sprachverwandtschaft zu reden. Anthropologisch sind die slawischsprechenden Völker insoweit verwandt, als sie mehr oder weniger die Prozente des anthropologischen Aufbaus teilen, und die sind sehr verschieden. So bildet z. B. für die Tschechen nicht die dinarische sondern die alpine Rasse das Grundgewebe (fast die Hälfte), während (nach Matiegka) die dinarische und subdinarische sowie die baltische mit je 20% und die nordische mit höchstens 10% und die in Bulgarien vorherrschende mediterrane mit kaum 10% vertreten ist. Aber man hüte sich vor der Meinung, man habe mit einer wenn auch noch so genauen anthropologischen Statistik (so genau, wie wir sie in Wirklichkeit niemals haben werden) nun das klare Rezept für das seelische Wesen eines Volkes oder für die charakterologische

Differenzialdiagnose zwischen den Völkern, nein, der Herdersche Herrgott, der die Völker schuf, ist kein Apotheker und lässt sich auch von Apothekern bei der Arbeit nicht über die Schulter schauen. Denn es kommt noch hinzu, welche Gruppe nun in der anthropologischen Hierarchie den charakterologischen Ton angibt. Das kann die Minderkeit sein, das kann die Mehrheit sein, hier ist vieles möglich. Und nun kommen eben zu dem einen grossen S des Stammes noch die anderen der Siedlung, der Sippe, des Schicksals, der Sitte und Gesittung, aber ein bestimmter Grundton ist doch hörbar für den, der Ohren hat zu hören, und ein bestimmter herrschender Grundtypus ist erkennbar, — für den der Augen hat zu sehen und den Willen dazu. Und wenn diese Dinge noch so dunkel, noch so verwickelt sind, verzerrt durch der Parteien Hass und Gunst, so müssen sie streng durchdacht und mit allen anderen Dingen verglichen werden, die hier ein Wort zu sprechen haben. Über dem anthropologischen Grundwesen der Menschheit spannt sich eben die Klammer jenes geheimnisvollen und unerbittlich in seinen Bann zwingenden Wesens, das wir Volk nennen. Da kann es kommen, dass z. B. zwei Völker den gleichen Raum teilen und in dem ersten grossen S, der Siedlung und Besiedlung, auseinandergehen, — dass sie auch das historische Schicksal auf weiten Strecken der Geschichte teils freiwillig, teils gezwungen teilen, — dass das eine von ihnen, was Sitte und Gesittung anlangt, ausserordentlich viel von dem anderen entlehnt, ja sich bis zu einem sehr hohen Grade im Lebensstil dem anderen angeglichen hat, — ja, dass sie in ihrer anthropologischen Zusammensetzung eine sehr grosse Aehnlichkeit aufweisen (bei beiden herrscht das alpine und baltische Element vor), und doch volklich so von einander geschieden sind — wie Tschechen und Sudetendeutsche. Man darf sich nicht scheuen, alle balkanischen Völker, einzeln und als balkanische Gesamtheit, in dieser Weise anthropologisch durchzudenken und die dynamische Spannung, die zwischen ihrem rassischen und ihrem volklichen Wesen herrscht zu fühlen und zu erklären, nur scheint mir, es gehört, ausser einer herben Ehrlichkeit auch noch viel mehr anthropologisches Wissen dazu als das ist, über welches wir verfügen, — zum mindesten wir Laien. Ich will mich gerne von den Anthropologen einen Ignoranten schelten lassen, wenn ich die Gewissheit habe, dass sie das noch fehlende Material beschaffen und es nachher im Zusammenhange mit all den Fragen, die uns arme Laien so tief beunruhigen, durchdenken werden.

Sind die noch heute der Gentilität nicht ganz entwachsenen balkanischen Dinarier das übrigens nicht ihren eigenen Vorvätern schuldig, die, wie kaum ein anderer Menschenschlag in Europa, seit

vielen Jahrhunderten, so weit wir ihr Werden und Wesen verfolgen können, auf eine zwar nicht wissenschaftliche, wohl aber auf eine praktische und instinktsichere Erfahrung und Betätigung in anthropologischen Dingen zurückschauen können?

Neben der anthropologischen Arbeit harrt die vielleicht noch schwierigere Arbeit an den dunklen Fragen der Volkwerdung der einzelnen Balkanvölker ihrer Meister. Sprechen wir nicht von Meistern, wir werden schon die Lehrlinge und Gesellen dankbar begrüßen. Wenn wir über die Volkwerdung der Albaner, Neugriechen, Bulgaren, Serben, Kroaten, Rumänen einigermaßen sicher unterrichtet sind, werden wir klarer sehen.

Prag

G. Gesemann

The Albanian and Yugoslav immigrants in America

Beginnings of immigration. — The beginnings of the Albanian immigration to the United States belong to that late period when the South and East European national groups began to immigrate to America. Mr. Faik Konitza, Albanian Minister to the United States, believes that the first Albanian immigrant to America was Kol (Nicholas) Kristofor, now Albanian Orthodox priest in Southbridge, Massachusetts, who came here in 1885. He started the thin inflow of the Albanians¹⁾, which began to strengthen in the late eighties. In general, the pre-war Albanian immigration was composed of two distinct groups: those who decided to leave their native country because of economic reasons, and those who took this step for political reasons. In the latter case the civil wars and feuds in Albania, the insurrections of 1904—1905, were the main factors. From May 1909 to the outbreak of the first Balkan War in October 1912, Albanian history is merely a chronicle of oppressions and revolts caused by the nationalistic policy of the young Turks, which utterly disillusioned the Albanians. Many came here then and during the Balkan Wars of 1912—1913 and in the summer and fall of 1914 as a result of the devastation of Southern Albania at that time.

¹⁾ Rev. T. Burgess in his »Report on the Albanians« in Protestant Episcopal Church in the United States, *The People of the Eastern Orthodox Churches, The Separated Churches of the East, and Other Slavs* (a pamphlet, Springfield, Mass., 1913), states (p. 102): »About twenty-five years ago two Albanians came to America, and settled in Cambridge, Mass. Ten years ago a few more began to come. But it was not until five or six years ago that immigration proper of the race began.« Some information on the pre-war Albanian immigration can be found in C. A. Chekrezi, *Albania Past and Present* (New York: The MacMillan Co, 1919), pp. 227—33, which is most extensively utilized in J. Swire, *Albania* (London: Williams and Norgate, 1929), especially pp. 38, 69, 223, 265, 284-6, 296-7, 401, 356. See also: »Our Albanian Population«, *Literary Digest*, Oct. 18, 1919, p. 37.

Political refugees, however, predominated. This is a very important fact as it explains why a very considerable number of Albanians have returned to their native country.

Estimates of Albanian immigration. — We have no reliable American statistics for the pre-war period, for the simple reason that nearly all of the pre-war Albanians were allowed to enter this country on Turkish passports; others were classified as Greeks as they belonged in many cases to the Eastern or Greek Orthodox Church. Quite obviously the figures of the United States Census Bureau which state that 2,312 foreign-born spoke Albanian as their mother tongue in 1910, 5,515 in 1920, and 7,586 in 1930 are misleading. The same criticism applies to the census figures stating that in 1900 or earlier 128 Albanians landed here, 1,807 between 1901—1910, 1,528 between 1911—1914, and 694 between 1915—1919. The figures for the period of 1920—24 are probably more acceptable; they show that 2,410 Albanians had been allowed to enter, 1,074 between 1925—1930, and 959 between 1931—1935.

All in all, Mr. Konitza estimates that some 80,000 Albanians landed here between 1885—1914.²⁾ He appraises that there are in America now some 30,000 Albanians, some 50,000 having returned to their native country in the post-war years, especially after the re-establishment of normal civil conditions by King Zogu. Quite obviously, the estimate of the 1920 census showing 5,608 foreign-born Albanians in America is inadequately low just as that of 1930 which shows that we had 8,814 foreign-born Albanians with 4,409 Albanians of mixed or native parentage — a total of 13,223 Albanians of foreign white stock.³⁾

National background. — There are several interesting points about the Albanian immigration. One of them is that nearly all of the Albanian immigrants have come from the southern parts of Albania. The northern parts are inhabited by a socio-tribal system that is not so clearly defined. Only 2,000 to 3,000 came from the northern regions, while the rest had their origin in Southern Albania.

Occupational background. — Another interesting point is that to a most unusual degree have the Albanians given up their former pursuits as soldiers, sheep-herders, livestock keepers, and farmers; they are chiefly employed as unskilled workers in facto-

²⁾ Burgess, *op. cit.*, p. 102, places the figure at 50,000.

³⁾ According to the figures provided by the Bureau of Immigration, which in the case of Albania begin only in 1924, between 1921—1930, 1,379 Albanian aliens departed from the United States, 23 in 1931, 122 in 1932, 105 in 1933, 36 in 1934, and 21 in 1935.

ries or industrial plants of varied production. As tradespeople they may be found in considerable number, proprietors of restaurants, lunchrooms and candy stores.⁴) In fact, almost unanimously they have been seeking work in factories, mines, or established small shops. Thus in 1930, out of 8,814 foreign-born Albanians, 8,179 lived in urban areas, 576 in small towns or villages of less than 2,500, and only 59 lived in the rural districts. Only a few professional men can be found in Massachusetts.

Settlements in America. — As the first immigrants settled around Boston, their friends followed them there, whence they spread to other parts of Massachusetts, and then to Pennsylvania. Comparatively few were in New York. There was a colony in Jamestown, N. Y., and another at Saint Louis, Missouri. A few went to other western cities. To-day the American Albanians are scattered mostly in New England (Maine, New Hampshire, Massachusetts, Rhode Island, and Connecticut, with the exception of Vermont), the remainder being located in Michigan, Wisconsin, Ohio, Illinois, Indiana, northern New York, Minnesota, Utah, Pennsylvania, Missouri, Washington and California.

According to the 1930 census figures, the largest numbers were settled in the following states:

	foreign born	foreign white stock
Massachusetts	2,938	4,557
New York	1,206	1,748
Pennsylvania	728	1,100
Michigan	577	733
Ohio	564	726
Maine	243	406

The official census of 1930 shows which of those cities of over 25,000 the Albanian-speaking foreign-born mostly prefer:

Boston	741
Somerville, Mass.	113
Worcester, Mass.	521
Bridgeport, Conn.	125
Waterbury, Conn.	120
Jamestown, N. Y.	271
New York	510
Philadelphia	453
Chicago	212
Detroit	364
St. Louis	225

⁴) As unskilled workers, they are, or were, a migrant population; for example, the needs of war industry brought some 3,000 Albanians to Waterbury, Connecticut, where no group of Albanians had ever been before.

In addition, the Albanians are dispersed in the following settlements: Massachusetts: Brockton, New Bedford, Lynn, East Cambridge, Natick, Hudson, Southbridge, and Fitchburg; Rhode Island: Woonsocket and Providence; Maine: Biddeford, Portland, Augusta, Rockland, Lewiston; New Hampshire: Manchester, Concord; New York: Buffalo; Ohio: Canton, Akron, Cleveland, and Massillon; Pittsburgh, Pa., Seattle, Washington, and North Grosvenordale, Connecticut.

Disproportion of sexes. — Of interest is also the enormous discrepancy in the proportion of men and women. The trend becomes apparent when we learn from the census of 1920 that there were 4,905 men and only 703 women (443.6 males to 100 females) and in 1930 6,549 men and 2,265 women (or 294.2 males per 100 females). This can be accounted for by three causes. First of all, the primitive conditions in Albania and the Moslem as well as Greek Orthodox heritage do not encourage the independence of women's status. Secondly, many Albanians came here for political reasons and left their wives behind hoping that they would return home sooner or later. Thirdly, the Albanian Government until quite recently was opposed to emigration, and prohibited the women to leave the country in order to sustain the much-needed increase in the population.

This lack of Albanian women in America is also reflected in the percentage of marital relations. In this respect the official American figures indicate the trend, but differ from the Albanian estimates. Whereas the official American statistics in 1930 show that of 6,425 foreign born Albanians of fifteen years of age or over, 2,430 (37.8%) were single, and 3,727 (57.9%) married⁵, Mr. Kowitz estimates that out of 100 Albanian men only 15 have wives; that from the total of some 30,000 American Albanians, only 1,000 are women, while the rest have their wives in Albania.

Naturalization trends. — This marital situation is also reflected in the trends of naturalization in this group. As can be expected the number of those who have become naturalized is extremely low. On the other hand, the Albanians contributed their share to America's World War activities and it is estimated that more than 3,000 Albanians joined the American military forces. Nevertheless, in 1920, out of 5,608 Albanians, only 413 (7.4%) had become naturalized; 517 had had their first papers; 4,551 had retained their foreign citizenship; and 127 were unknown. With the

⁵ On the other hand, out of 2,149 females, 15 years of age or over, only 199 (9.3%) were single, 1,700 (79.1%) married, and 247 (11.5%) widowed.

departure of those Albanians who had wanted to return to their country sooner or later, the figures for 1930 are more favorable in this respect: out of 8,814 foreign-born Albanians, 2,797 (31.7%) had become American citizens, 1,510 had had their first papers, 4,315 were still aliens and 192 were unknown. At any rate, these figures are very low; in 1930, for instance, only the American Mexicans had a lower rate for naturalization and in 1930 only the immigrants from Spain, Portugal, Cuba, Mexico, Central and South American and Azores surpassed the Albanians in their lack of interest to acquire citizenship. An explanation of this «moral island of isolation» is that the Albanian is before all else proudly an Albanian, dominated by an intense nationalistic and ethnic spirit, the result of centuries of oppression and struggles as well as of the geographical isolation of his home. We must remember that the modern Albanian is the direct descendant of the ancient Illyrian, who has persisted for more than 4,000 years. Goth, Slav, Venetian, and finally Turkish invasions beat about the edges of his land, and only partly or never wholly conquered it. The Albanian rarely intermarried or became assimilated with the invaders, although he often furnished their armies with the best fighting men. The traditions of his patriarchal and feudal system, which was prevalent in Albania until recently, is still a social force with him.

Literacy. — One would expect that most Albanians were illiterate on their arrival to this country, and especially so because until recently education among the Albanians was practically nonexistent.⁶⁾ This high degree of illiteracy was reflected in a very marked degree in the Albanian immigrant, so that an Albanian observer remarked that «in 1906 there were hardly more than ten or twenty persons who could read and write their native language;»⁷⁾ and, yet, when we examine the official statistics of illiteracy, we find that out of 8,683 Albanians in America, ten years of age or over, only 1,579 (18.2%) were illiterate in 1930. It is even more surprising to learn that the immigrants from Poland, Italy, Lithuania, Portugal, Syria, and Azores have higher percentages of illiteracy.

The Albanian immigrants, in this respect, show another very interesting characteristic. Although they are not very desirous of becoming naturalized and assimilated in America — a process which is usually connected with the decline of illiteracy — the movement

⁶⁾ See: J. S. Roucek, »Recent Albanian Nationalist Educational Policy«, *School and Society*, October 7, 1933, vol. XXXVIII, pp. 467-8; and »The Albanian Educational Progress«, *Ibid.*, February 4, 1933, vol. XXXVII, pp. 149-51.

⁷⁾ Chekrezi, *op. cit.*, p. 230.

for adult education among the Albanians in the United States was originated really by their own leaders, independently of the American influences. The Albanians of the pre-war days were lucky to have a few able leaders powerful enough to convince their compatriots that their nationalistic sentiment could be expressed in constructive channels only by learning more about Albanian history, language and culture. The first nationalistic organization was founded at Jamestown, New York, around 1905, named «Motherland».⁸⁾ The real spurt was given to the movement by the arrival of Faik Bey Konitza to the United States in 1908. Konitza is a graduate of two universities: Université de France and Harvard. He moved to London and Brussels where he published a monthly *Albania*, a review of Albanian literature, folklore, politics, and history, in French and Albanian, which contained a mass of valuable historical documents, the result of scrupulous research.⁹⁾ His literary abilities and caustic writings made Konitza feared by the Turks, the masters of Albania at that time. To Konitza the Albanian nation owes the expurgation of foreign words from Albanian and its reconstruction. In 1908 Konitza came to America, and began to put the smouldering Albanian nationalistic spirit into more constructive channels by founding a year later the Pan-Albanian Federation of America. This *Vatra* (The Hearth) united some fifteen Albanian societies and grew up into an organization embracing some fifty branches¹⁰⁾. Its objects were educational, as well as nationalistic; it taught Albanian and English, published inexpensive literature, and above all fostered the national Albanian traditions. Thanks to its efforts, the high degree of illiteracy of the Albanian immigrant was reduced to a remarkable degree, not so much as a part of the desire to «Americanize,» as rather a part of the process which had in its view the eventual freedom of Albania¹¹⁾.

Konitza's Career. — Konitza returned to Albania in 1911, and went to the London Conference in 1912 as an Albanian delegate. During the World War he was interned in Vienna with Ahmet

⁸⁾ Chekrezi, p. 228.

⁹⁾ See: J. S. Roucek, »Characteristics of Albanian Politics«, *Social Science*, January, 1935, vol. X, 76-78.

¹⁰⁾ The *Vatra* had its office at 10 Ferdinand Street, Boston. For a Greek attack on the claims of the *Vatra* and the leadership of Konitza, see: N. Y. Cassavetes, *The Question of Northern Epirus at the Peace Conference* (New York: Oxford, 1915), pp. 5—8.

¹¹⁾ There were other educational Albanian organizations. For instance, the Educational Society of Korcha had for its object the spreading of national education in the city of Korcha, wherefrom most of the immigrants had come.

Zogu, the present King of Albania. At the end of the World War he was released; for a while he opposed the conservative tendencies of Zogu, but the sincerity of Zogu's patriotism brought Konitza to his side. Zogu knew the value of Konitza as the real head of the Vatra, an organization which had loaned one quarter of a million of dollars to the Albanian Government after the World War¹²). In 1925, Zogu, President of his country at that time, sent Fazli Frasherli to Boston to confer with him as the head of the Vatra. A year later Konitza was appointed the Albanian Minister to the United States, a position which he has occupied with much distinction until to-day.

The Vatra. — With the realization of the independence of Albania, the main *raison d'être* of the Vatra is gone. The most enthusiastic members have returned to Albania, and, in fact, today some 15.000 Vatra members are back in their native country. Those who have remained in America keep its nominal existence more as a matter of sentiment than for any other definite reason.

Social divisions. — With the realization of the independence of Albania, the American Albanians divided into several factions. In general, the main line can be drawn between those who uphold the present régime of King Zogu in Albania and those who oppose it. In fact, the latter group is subdivided into some twenty or more factions, which recently lost their leadership in Fan Noli.

Fan Noli started his career as an actor in Athens, became an Eastern Orthodox priest in Boston in 1908, and gained his ecclesiastical title of Bishop by founding the Christian Albanian Church in Boston which separated the Albanian Orthodox Church from the Greek Orthodox Patriarchate in Constantinople. He was graduated from Harvard in 1921, was Albania's first delegate to the League of Nations, and then became a member of the Albanian legislature and assumed the position of the regular Orthodox Archbishop of Durazzo. In May 1924 Fan Noli led the revolt against Ahmed Zogu and was in turn overthrown in December 1924. Exiled, for a while he played with the communistic activities in Central and Eastern Europe, and tried to organize the Albanians of America against King Zogu in opposition to the leadership of Konitza, who had thrown the support of the Vatra to the new ruler¹³). In May 1930 Noli toured the Albanian settle-

¹²) As Konitza was interned in Austria at the end of the World War, the Vatra had commissioned his brother, Mehmed Bey Konitza, to represent it in London. See: M. Konitza, »Delegate of the Pan-Albanian Federation of America, Vatra«, *The Albanian Question* (London, 1918).

¹³) Fan Noli was one of the founders of the Vatra and one of the most enthusiastic workers for the Albanian cause with Konitza before the World War.

ments in America on a passport issued by the League of Nations. In 1932 he returned to America, was detained at Ellis Island, and eventually released. In 1935 he applied for financial aid from King Zogu, which was granted on the promise that he would abstain from all political activities. He now heads one Albanian Orthodox Church in Boston.

In addition to these factions, stained with political coloring, each larger Albanian settlement in America usually has its mutual benefit society.

Newspapers. — The *Vatra* still publishes its weekly, the *Dielli* (Sun), the first American-Albanian newspaper published by an organization in America. The first Albanian newspaper was the *Kombi*, started in Boston in 1906 by Sotir Pesi. The *Dielli* started in 1909, appeared as daily in two editions between 1916—1923, and is now opposed by the newly started *Bota* (The World), which as a weekly of Boston represents the personal factionalism of the *Vatra* since 1936¹⁴).

Religious differences. — From the religious standpoint, the Albanian immigrants are divided into two chief denominations — Orthodox Albanians and Moslems. There are some Catholic Albanians and some Protestant Albanians, but the first named classifications are by far the largest. The large majority are Eastern Orthodox Tosks. The Mohammedans are concentrated for the most part in Saint Louis, Missouri, Biddeford and New Bedford, Massachusetts. Only a few are Roman Catholics and they live mostly in Chicago, Indiana, and New York.

The principal bulk of the Albanian immigrants were those of the Greek Orthodox faith. They were prohibited before the World War from using the Albanian language by a decree of excommunication by the Greek Patriarch of Constantinople, which, if broken, would work hardships on their families in Albania. In 1908, a convention held in Boston, proclaimed the religious independence of

¹⁴) For the list of the Albanian periodicals, published in America from 1906 to 1918, in Boston, St. Louis, New York, Jamestown, N. Y., Denver, Colorado, Chicago, Framingham, Waterbury and Worcester, Massachusetts, see Chekrezi, *op. cit.*, p. 250. Altogether fourteen periodicals were started at one time or another during that period. *The Albanian Era* (P. O. Box 95, Denver, Colorado), published by John Adams (Ian Adam in Albania) between January 1915 and September 1916, is a very interesting example of the interest of the European authorities in the public opinion of their immigrants. In this case, Adams, whose periodical was published in Albanian and only partly in English, was supporting the cause of William I (William of Wied). Some of the editorials, trying to reconcile the royal domination with the new democratic outlook of the American Albanians, are often quite naive.

the Orthodox Christian Albanians and formed an independent Albanian Orthodox Church under Fan Noli, who received his investiture at the hands of the Russian Bishop of New York.

There are altogether nine Albanian Orthodox Churches in America; three in Boston, two in Philadelphia, and one each in Worcester and Southbridge, Massachusetts, Jamestown, New York and Saint Louis, Missouri. All these churches, however, cannot support their priests, who visit their congregations on circular travels. In some communities the oldest member of the Church reads the services to the congregation. The total membership was 1.993 in 1926, comprising 1,135 males and 858 females. The Church is affiliated with the Russian Orthodox Church and has its headquarters in Boston. It follows the doctrine and ritual of the Orthodox Church, the only difference being that it officiates in the Albanian language.

There are no Albanian Catholic and Moslem churches or priests, although the Moslem National Alliance supported a regular school at Waterbury, Connecticut, before the World War. Many Albanian Moslems are members of the Unitarian churches.

Whatever the religion of the Albanian he is never strictly orthodox. Tribal and communal loyalty, the codes of ancient customs, and the national pride are far more important to the Albanian than religion.

Second generation. — As is usually the case with other immigrant groups, the second generation is a real problem to the Albanians.¹⁵⁾ In spite of the strong pro-Albanian nationalistic feeling of the foreign-born Albanians, the American-born generation tends to give up its father's background as quickly as possible and tries to imitate to an excessive degree the «American ways». The Albanian churches are trying to teach Albanian in their Sunday schools without, however, much success.

Returned American Albanians in Albania. — The Albanians who have returned to their native country are settled mostly in Southern Albania, around Korcha, where they cultivate their properties, follow trades and business, and exercise a considerable influence in the introduction of the more modern methods, learned in America. Some of them have obtained governmental positions.

¹⁵⁾ Notice, however, that the birth-rate is not very high, proportionately, for the Albanians, in spite of their low cultural level. While, for instance, the Albanians had 8.814 foreign born and 13.223 Albanians »of the foreign white stock«, the Italians, on the other hand, had in 1930, 1,790.429 foreign born Italians and 4,546.877 American-born Italians.

Outstanding American Albanians. — There are only a few really outstanding Albanians in America. The most successful and the best known Albanian is Faik Bey Konitza, the Albanian Minister to the United States, an accomplished philologist and historical scholar, whose unobtrusive but scholarly qualities have done much to promote the good reputation of American Albanians and of his country. Professor La Piana of Harvard, who is a specialist in early Church history, traces his roots to an Albanian family which had settled in Italy. Mr. George Prifti, the Albanian Consul in Boston, who arrived in this country when fifteen years of age, is a graduate of Boston University, a member of the Massachusetts and Federal bar and represents his country officially in Boston.

II

Due to the fact that America is still dominated by the so-called «Nordic theory» and the claims of the descendants of the Mayflower, the thinkers and historians of the «new» immigrant groups from Eastern and Southeastern Europe are now developing their own historical proofs that their nationals landed in America even before the Mayflower or Columbus.

As far as the American Yugoslavs are concerned, claims are advanced that among the crew on Columbus' caravels were some sailors from the Yugoslav Dalmatian littoral. But no substantial proofs can be produced to that effect. Of a better historical value is the incident concerning Sir Walter Raleigh's second colony on Roanoke Island, under the command of John White, who upon leaving it hurriedly, returned only in the spring of 1590, to find the colony completely destroyed. As White describes it: »One of the chief trees or posts at the entrance had the bark taken off, and five feet from the ground, in fair capital letters, was graven Croatan, without any cross or sign of distress.¹⁾ From this imprint on the tree it is assumed that a Croatian ship had called at this first permanent settlement in America and had left only the name of the ship there as a guide. An island in the group of the coast of North Carolina is still named to the present day «Croatan».

Thereafter a number of Yugoslavs served as missionaries among American Indians. A Croatian Jesuit, Baron Ivan Rataj, died in New Mexico in 1640, while a missionary there. Among his fol-

¹⁾ Cited by Jurica Bjankini, »Yugoslavs in the United States«, in *First All-Slavic Singing Festival*, compiled by the Souvenir Program Committee of the Participating Nationalities, Edited by A. W. Vanek & Dr. J. E. S. Vojan (Chicago, National Printing and Publishing Co., 1934), p. 95.

lowers was Ferdinand Konščak, better known under the Spanish adaptation of his name as Gonzales, who carried on his work in Mexico and in California. He produced the first known geographical map of Lower California. Joseph Kundek, another prominent Croatian missionary, arrived in 1838 and was active in the Middle West and founded there several cities, among which are Ferdinand and Jasper in the State of Indiana. The Croatians financed this missionary work, and between 1830 and 1840 over 57,000 florins were sent to the United States.

Slovene missionaries were also active, especially in the North West. Frederick Baraga arrived in 1830, and worked among the Indians of Michigan, Wisconsin and Minnesota. He found there a prosperous farmer, Petar Pohek of Metlika, Yugoslavia. Baraga became Bishop of the newly founded Marquette Diocese in 1853. He must be also credited with a Grammar and Dictionary of the Chippewa language and a translation of the Bible into this same language. One of the counties of the State of Minnesota is named after him. From Baraga's numerous followers, four achieved the high honor of becoming Bishops: Ignatius Mrak, Ivan Vertin, Jacob Trobec and Ivan Stariha.

The first mass immigration. — The first mass immigration of Yugoslavs was due to religious motives. Many Yugoslavs found refuge in Prussia following the bloody uprisings of peasants in Croatia and Slovenia in 1573 and the suppression of the reformation movement by edict of the Archduke Ferdinand in 1598. Their descendants left in organized groups for America at the beginning of the eighteenth century. One group of about 1,200 individuals went to Georgia and settled on the right bank of the Savannah River, led by Pastors Gronau and Bolcius. The settlement was abandoned after the Civil War, but the cemetery there still remains. In fact, these settlers had introduced the silk worm cultivation in Georgia.

The other side of the American Continent also began to receive Yugoslav immigrants about that time. A Dalmatian ship arrived on the Pacific coast at the beginning of the eighteenth century by way of India.

Many sailors settled in New Orleans and until the middle of the nineteenth century, that rollicking city was the principal Yugoslav settlement in the United States, whose members were occupied as fishermen, traders, in shipping and in the oyster industry.

From New Orleans many American Yugoslavs spread to other states. Many were attracted from there and from abroad by

the gold-rush of '49 in California. They became the pioneers in the apple, grape and vine and fishing industries in California and along the Pacific coast. Their contribution is described in Jack London's famed story, *The Valley of the Moon*, who calls their settlement in the Pajaro Valley «New Dalmatia» and «Apple Paradise». Others pioneered in the cultivation of grapes and figs. Their fishing boats are still sailing in and from San Pedro, Monterey and the Columbus River in California. The largest cannery in California, San Pedro, for sardines, tuna and mackerel, is owned by them. Many are merchants in San Francisco, establishing themselves also in the restaurant and hotel business where they are still prominent.²⁾

Immigrants, especially from the coastal regions of Dalmatia, after 1850 came in numbers to region farther east. Slovenian settlers founded Kraitown in Minnesota (named from Carnolia) and also Brockway, Minnesota. They came also to Chicago, Omaha, and parts of Iowa. In 1873 they arrived to Joliet, Illinois, where they now are represented in large numbers. In New York, their settlement dates from 1878.

But it was not until after 1890 that Yugoslavs began to immigrate in large numbers. Serbia proper contributed very few, which is true also of Montenegro. The bulk of Yugoslavs in the United States — Serbs, Croats, and Slovenes — are from the provinces formerly belonging to Austria-Hungary. They found employment in heavy industries, though a majority of them were agriculturists in their homeland, in the East and Middle West³⁾. Gradually some of them changed to various trades; but the majority are still working in mines, steel and iron works, quarries, railroad tracks, as masons, longshoremen, lumbermen, and similar industries.

²⁾ For the additional historical details, see, Bjankini, *op. cit.*; Ivan N. Marovich, «Our 100,000 Yugoslavs on the West Coast», *South Slav Herald*, March 10, 1934, p. 4; Anonymous, «Yugoslavs in America», in a Century of Progress International Exposition, *Slavs with Special Reference to Americans of Slav Ancestry* (Chicago, 1935), pp. 44—47; Anonymous, «Yugoslavia in America», *Chicago Tribune*, June 1950 (special issue, *The Kingdom of Yugoslavia*), pp. 10—11; Anonymous, *The Yugoslavs in the United States of America* (published by the Yugoslav Section of America's Making, Inc., New York, 1921); L. St. Kosier, *Les Serbes, Croates et Slovènes en Amérique* (Zagreb, Bankarstvo, 1928); I. Mladineo, «Yugoslavs in America», *Interpreter*, Vol. IV, pp. 3—6; B. Angelinović and I. Mladineo, *Jugosloveni u Sjedinjenim Državama Amerike* (New York, 1931); J. Lavertnik, *Ameriski Slovenci* (Chicago: Slovenska Narodna Podporna Jednota, 1925); J. S. Roucek, «The Yugoslav Immigrants in America», *American Journal of Sociology*, March, 1935, Vol. XXXX, pp. 602—611.

³⁾ These are mostly Slovenes in the Northwest. According to the U. S. census of 1950, 73.1% Yugoslavs live in urban districts.

Estimates of immigrations — Although no reliable statistics are available as to the actual number of Yugoslavs who have immigrated, it is probable that close to 700,000 Yugoslavs have settled in the United States, with two or three hundred of them in Alaska. Of this total the Croatian group should be credited with 400,000, the Slovene group with 200,000 or somewhat less, and the Serbian group with about 100,000⁴).

The official statistics of the United States census before the World War do not isolate this group since they record immigrants from the territories that now belong to the Kingdom of Yugoslavia as Bulgarians, under the general classification of Bulgaria, Serbia, and Montenegro, or as Germans, Austrians, or Hungarians, since many Yugoslavs belonged at that time to Austria-Hungary. Furthermore, the Yugoslavs tended to classify themselves according to religion, either as Eastern Orthodox (or Greek), Roman Catholic, or Mohammedan. Thus Bulgarians, Serbs, and Montenegrins were grouped together in one division, Croats and Slovenes in another, Dalmatians, Bosnians, and Herzegovians in a third group, while a considerable number were classed as Austrians. Only since 1908 has the census been taken on nationality. From the year 1900 to 1930 the number of Yugoslavs, Bulgars, Dalmatians, and Bosnians to enter the United States was 700,127 plus the 78,750 entering the United States up to 1900 — making a total of 778,877 by 1930. Of this number 343,935 returned to Yugoslavia, leaving the total here at 434,942. Of this number (according to the statistics of the various beneficial organizations) 98,215 had died, so that on June 30, 1930, the number living Yugoslavs in the United States was 335,727. Of this number about 12,000 are Bulgars, making Yugoslav total about 325,000. According to Ivan Mladineo there have been born to these Yugoslavs in America 334,500 children. According to another estimate there are 700,000, divided as follows: Croats, 345,000; Slovenes 295,000; Serbians, 60,000.

Settlements. — Sixteen states have nine-tenths of the Yugoslav population as indicated in Table I.

TABLE I
Principal Distribution of Yugoslavs in America

Pennsylvania	172,000	Indiana	25,000
Ohio	102,000	New Jersey	17,000
Illinois	80,000	Colorado	15,000
Michigan	44,000	Montana	15,000
New York	35,000	Kansas	14,000
Minnesota	30,000	Missouri	13,000
California	26,000	West Virginia	12,000
Wisconsin	25,000	Washington	10,000

⁴) *The South Slav Herald*, May 16, 1934, p. 4.

The Chicago region has the greatest number of Yugoslav immigrants of any urban area, estimated at between 40,000 and 60,000⁵). This distinction is, however, also claimed by Pittsburgh; which has the most important Serb colony in America and which is one of the two most important centers of Croats (25,000 with the environment), the other one being Chicago. Cleveland and surroundings is the most important Slovene colony with its some 50,000 Yugoslav immigrants. San Francisco and Oakland have about 17,000 Yugoslavs. Other main groupings of these South Slavs can be found in New York City and Hoboken, New Jersey (25,000), Buffalo and surroundings; the hard coal district of Eastern Pennsylvania and adjacent parts of the state of New York; Western Pennsylvania (especially in the steel and coal districts of Johnstown and Pittsburgh), with adjacent parts of West Virginia (Wheeling), and Ohio (Youngstown, Detroit, and Akron); the copper-mining district of Northern Michigan, Milwaukee, and surroundings to Sheboygan (Michigan); the iron ore district of Northern Minnesota, Kansas City, and the coal basin of Pittsburgh (Kansas); Denver and the Colorado mining districts, the mining districts of Wyoming, Montana, and Salt Lake City; the whole coast of California; the copper mining districts of Arizona, Seattle (Washington), Portland (Oregon), Galveston (Texas), New Orleans (Louisiana) and the Mississippi Delta, and Juneau (Alaska).

Occupations. — The majority of Yugoslavs are employed in mines and industries (about 40 per cent), and a comparatively small number in agriculture. Only in Minnesota, Colorado, and California are to be found well-established Yugoslav farm settlements. But to-day the percentage of those working in the coal mines and industries has dropped considerably. On the other hand, the percentage of those working in the automobile industry has increased about five-fold since 1920 (about 10 per cent), most of such workers being located in Detroit. In California the Yugoslavs have contributed to the apple industry, particularly in Watsonville and the surrounding territory; the thriving population of this apple center is composed in great majority of Slavonians. In and about Fresno, they have contributed in great part to the success of the grape industry. Monterey and San Pedro have been attracting the Dalmatian fisherman. On the northern coast of the Pacific, in Portland, Seattle, and Tacoma, Yugoslav immigrants have their own fishing companies and shipbuilding yards. In the southern

⁵) *Ibid.*, May 1, 1934, p. 5.

states, especially around the mouth of the Mississippi, Yugoslav oyster fishers are leading in this business.

But it was only during and after the World War that Yugoslav immigrants entered the commercial life of their newly adopted country. To-day they are more and more interested in trade, in road construction and various other public works, and in some of the smaller industries. This applies, however, mainly to the American-born Yugoslavs.

Religion. — Contrary to the tendency of the Czechs to form «Free Thinking» societies, the Yugoslavs are more prone to persist in their religious background. The Croats and the Slovenes belong as a rule to the Roman Catholic Church, although we find a certain percentage of Greek-Catholics among the Croats. The Serbs are usually of the Greek Orthodox religion.⁶⁾

We find very few Mohammedans in this country. Scattered throughout the country are thirty-three Croat Catholic, forty-four Slovene Catholic, two Greek Orthodox, and thirty-five Serb Greek Orthodox parishes: two Roman Catholic Churches of the Greek Rite.

Schools. — All the Yugoslav Schools in the United States belong to the various churches. There are 38 Yugoslav parochial schools, with 13,000 students and 264 teachers taught by the Sisters of the Catholic Order of St. Francis. All the parochial schools are taught by nuns. All classes are conducted in English, although in many of these institutions the respective dialects of the Yugoslav language are taught. In addition, we find numerous classes held on Saturdays for the purpose of teaching the native language. There is also one Roman Catholic High School for girls.

Divisions. — During the World War most of the Yugoslav political and social organizations in the United States were concentrated into one central Yugoslav Council in Washington, D. C., which again created the Yugoslav Chancery. Thousands joined either the Serbian army, or the Yugoslav volunteers of the American army. We hear of the Yugoslav Federation of the Socialist Labor Party, the Yugoslav Socialist Federation, the Yugoslav section of the communist party of America; the circle of Serbian Sisters Societies, Croatian Ladies and Yugoslav Ladies, The Slovene Ladies Federation and The Baraga Federation. Physical culture is mainly under the aegis of Sokol (Falcon) and Orlovi (Eagles) societies. A total of 20 Sokol Societies with about 3,000 existing to-day and of which 15 are independent, the rest in the Yugoslav

⁶⁾ The See of the Serbian Orthodox Bishop is at Libertyville, Illinois.

Sokol Federation of Chicago, consisting of two subdivisions, the Chicago and the Pacific Coast. Most of the Fraternal organizations have sections devoted to the support of sports among their members. There are nearly 200 National Homes in various colonies, the total value of which is estimated at 3 million dollars.

In addition to religious and political divisions, the Yugoslav tribes have different social and cultural outlooks because of their different historical experiences. Though the Serbs and Croats use a language which is identical, the Serbs write it in Cyrillic, while the Croats use the Latin alphabet. Furthermore, the Croats and Slovenes are more subjected to western influences⁷⁾.

Organizations. — In common with many immigrant groups, the Yugoslavs are very strong in their benevolent fraternal organizations, which are frequently used to influence conditions in Yugoslavia. They combine the functions of insurance societies and of societies for the assistance of unemployed and disabled Yugoslav workers with that of centralizing various Yugoslav groups in America. The first Yugoslav society was founded in 1857 in San Francisco, the second in 1874 in New Orleans, until to-day there are some 3,000 of them. These societies, in turn, are grouped into unions which again are federated. There are fifteen various national fraternal and insurance organizations; about 80,000 (out of 250,000 members) are in the junior branches, composed chiefly of American born Yugoslavs. Some of the unions number over 1,000 societies with more than 80,000 members. The various unions have a total membership of about 250,000, and the value of their property is over dollars 12,000,000.⁸⁾ The individual lodges are usually given Saints' names as patrons for the members. All of them are based on provincial and religious lines. The most important of these lodges is the Croatian Federal Union (Zajednica), Pittsburgh, Pennsylvania, with a fund amounting to dollars 5,500,000 and a membership of 80,000. It owns the «Children's Home Of the Croatian Federal Union» at Desplaines, Illinois, worth nearly dollars 500,000. Next in importance is the Slovene National Benefit Society (Jednota) of Chicago, with a fund of dollars 5,250,000 and a membership of 60,000; the oldest is the Slovene Catholic Society of Joliet, Illinois, with dollars 2,500,000 and a membership of 40,000; the Serb National Federation, Pittsburgh, Pennsylvania, with dollars

⁷⁾ For the background of the various historical and present difficulties influencing the social behavior of the Yugoslav immigrants, see J. S. Roucek, »The Social Character of Yugoslav Politics«, in *Social Science*, Vol. LX, 1934, pp. 294—305.

⁸⁾ *The Chicago Tribune*, *op. cit.*, p. 11

1,500,000 and a membership of 20,000. Several unsuccessful attempts have been made to weld these units into a compact unit. The Serb National Federation is the leading champion of this ideal. These unions support their own organs. Thus the Serb Union publishes its daily *Srbobran*, the Croat Union the *Zajedničar*, and the Slovene Union the *Prosveta*. The membership is, however, decreasing steadily, although these organizations have launched intensive campaigns to add new members to their ranks, which have been considerably thinned by the economic depression and by the passing of older members. The Slovene Society of Chicago, for instance, is offering as a grand prize, a trip to Yugoslavia, with all expenses paid.

Newspapers. — Many Yugoslav newspapers have been published in the United States but several were of short duration only. The first Yugoslav-American periodical, the *Slovenian Unity* (*Slavenska Sloga*), appeared in San Francisco in 1884, followed by the *Napredak* of Hoboken, New Jersey, in 1891, and the *Amerikanski Slovenec* of Chicago in the same year. Since then some 200 different ones have died (42 in New York, 29 in Chicago, 16 in Los Angeles, 15 in Pittsburgh, 12 in San Francisco, etc.), lasting from a single issue to 43 years of existence. At the present time there are 45 established Yugoslav publications, 8 dailies (with some 61,000 subscribers), 5 weeklies (with some 128,000 subscribers), 9 monthly and some semi-monthly papers (with some 39,000 subscribers), two quarterlies, numerous bulletins of the beneficial organizations with over 50,000 subscribers) a total of 45 periodicals, with a total of some 270,000 issues, with the circulation varying from a thousand to 60,000 copies. The Slovenes publish 15, the Serbs and the Croatians the remainder of the total. Various Almanacs are a regular yearly feature of most of the newspapers. European politics is the main topic, while only lately some interest is being evidenced in American politics.

American-born generation. — The problem of the second generation is one of the most difficult faced by the Yugoslavs and their organizations. Politics and religious discussions do not interest, for the most part, the American-born Yugoslav children. English-speaking lodges are introduced, and in 1930 there were 63 Croat English speaking lodges alone, which centralized their activities around mushball teams, basket-ball teams, swimming parties, picnics, socials, etc. There are about 70 choral societies, 50 orchestras, many dramatic, gymnastic, social, «tamburica» orchestras, and other kinds of clubs. This preponderance of musical organisations can

be explained by the fact that of all Europeans, the Yugoslavs are said to have developed most fully the art of folk-lore narrative, and these Yugoslav immigrants are still carrying on their musical inclinations in such societies. More than a half of them are made up of Slovenes.

Following the example of the Czechoslovaks, in 1933 a Yugoslav University club was organized in Chicago. The movement was started after similar organizations have been formed in Pittsburgh and Cleveland. But the prohibition of further immigration and the force of Americanization are still victorious forces. This is well shown in the «Americanization» of the Yugoslav names. Thus Mr. Ollack is now Mr. O'Black; Mr. Jaska or Jaksic has become Mr. Jackson; or M. Belko or Belic signs himself now as Mr. White⁹).

Contributions to America. — The immigrant Yugoslavs have contributed in no small measure to American progress, particularly in the fields of science, invention, education, and literature. The late Dr. Mihailo Pupin of Columbia University is well known for his inventions in long distance telephony and wireless telegraphy¹⁰). Nikola Tesla is the inventor of polyphrase induction motors and alternating power transmission system, developed by the Westinghouse Electric Company. Science accords to him 75 original discoveries and all electrical machinery using or generating alternating current is due to him¹¹). Dr. Eduard Miloslavich, one of the foremost pathologists in the United States, formerly Professor in Marquette University in Milwaukee, Wisconsin, has occupied a Professor's chair at the University of Zagreb since 1933. The late Dr. Henry Suzallo, who died in 1933, was one of the foremost educators in the United States, President of the University of Washington from 1915 to 1926, and then President of the Carnegie Foundation for the Advancement of Teaching, he was also a trustee of the Carnegie Corporation of New York¹²). Dr. Vecki Victor of San Francisco is considered one of the outstanding specialists in the world of medical science on venereal diseases. Frank Jaeger, Professor of

⁹) See L. Adamic, «Yugoslav Speech in America», in *American Mercury*, 1927, Vol. XIII, pp. 319—21.

¹⁰) See his autobiography, *From Immigrant to Inventor* (New York: Scribners' 1927). See also A. E. S. Beard, «A Serbian-American Scientist — Michael Pupin», in *Our Foreign Born Citizens* (New York: Crowell, 1922), pp. 202-7.

¹¹) See Slavko Boksan, *Nikola Tesla und sein Werk* (Leipzig & Vienna: Deutscher Verlag, 1933); Beard, «An Electrical Wizard — Nikola Tesla», *op. cit.*, pp. 284—88; «Nikola Tesla», in *Slavs*, pp. 54—56.

¹²) According to the report of the *New York Times*, September 26, 1933 «his father was a former sea captain of Czechoslovak birth», — a mistaken assumption.

Agriculture in the University of St. Paul, Minnesota, has revolutionized the field of the honey industry with his contributions. Louis Adamic was a holder of a Guggenheim Travelling Fellowship in 1932—33; his *The Native's Return* (New York: Harper, 1935) was a best seller for a time¹³).

Dr. Paul R. Radosavljevich, Professor of Experimental Pedagogy in New York University, has written numerous leading works in his field published in Serbian, Croatian, Russian, German, and English. He is best known for his classic *Who are the Slavs?* (2 vols., Boston: Richard G. Badger, 1919), and his introduction to *Lay's Experimental Education* (New York: Prentice-Hall, 1936).

These great names, however, do not exhaust the contributions of the Yugoslavs to American culture¹⁴). In the field of education prominent are: Professor Francis Preveden of the University of Chicago, De Paul and now Minnesota, on philology; Professor Emil Weise, formerly of the Zagreb University, now of Loyola University, on pathology and bacteriophage; Professor John Zvetina Jr. of the De Paul and Loyola Universities, on history of law; Dr. Hugon Bren, Professor of Theology, formerly of Ljubljana and now with the Slovene Theological Seminary of Lemont, Ill., Professor Živkovic of the Chicago University; Professor Mr. Kronic of the University of California; Professor Tomic, Dr. I. Altarac and many others.

In the field of literature, Ivan Zorman, M. Sojat, Rev. Alexander Urunkar and Vinko Ujcic (pseudonym Georges) are leading in poetry; Dr. A. Biankini and Ivan Mladineo have contributed to the knowledge of the American Yugoslavs and their history. Francis A. Bogadek, Dr. F. J. Kern and the late George Schubert were compilers of dictionaries.

In art, Harvey Gregory (Perusek, a Slovene), Macanovic with his yearly exhibits on the Pacific Coast and in Chicago, Tanasko Milovic, Mr. and Mrs. Gosar, Vuk Vucinic and several young ones are artistpainters of Chicago. The world famous Ivan Mestrovic has contributed the two monumental Indian statues at the entrance of the Grant Park in Chicago.

As composer, Maestro Alexander Savine Djimic has obtained world notice; as conductors, Arthur Rodzinski of the Cleveland Symphony is prominent. The pioneer organisation in presentation of chamber music in America, the famous Kneisel Quartet, had as

¹³) Adamic's description of the peasant customs and folk-lore is really delightful. But his conclusions on politics, expressed especially in the last chapter, are naive.

¹⁴) See: Jurica Bjankini, »Yugoslavs in the United States«, in Vanek and Vojan, *op. cit.*, pp. 95—99.

its original member the late Louis Svecenski, also a Yugoslav. In singing, the famous Milka Ternina of the Metropolitan Opera, at the beginning of the century, created an unexcelled tradition in the rendition of Wagnerian roles in America. Worthy followers were J. Naval-Pogacnik, Tino Patiera, J. Marion-Vlahovic and M. Nikolic of the Chicago Opera, joined recently by Teodor Lovich (Pasko Alujevic) and Mato Culic-Dragun of the San Francisco Opera. In the modern art of cinema, among several members of the actors' guild we find Laura La Plante (Laura Turk) and John Miljan, with Petrovic, presently engaged in Europe, but for years active in Hollywood, where a director, Vorkapic, is one of the outstanding modernizers of the technique of cinematography.

We must mention the achievement in civil engineering of John Jager and Lazarovich-Hrebelianovich; in tunnel construction of A. Dilic; and the interesting fact that the father of the oil industry in Texas was Captain Anthony F. Lucas, a native Yugoslav, who was the first one to strike oil in that state.

Returned immigrants. — In recent years the flow of immigration into Yugoslavia has become greater than emigration. In 1931, for instance, 3,427 immigrants from the United States took up their abode in their native land. At present the government of Yugoslavia is faced with the task of repatriating the returning emigrants. The ministry of Social Welfare has created a special section for that purpose, and there is also the organization «Oris» (Organizacija Iseljenika). There exists a central organization, the Association of Emigrant Organizations, in Zagreb, with branches in Belgrade and Ljubljana.

New York

Joseph S. Roucek

APPENDIX ADDITIONAL ENGLISH BIBLIOGRAPHY

Books and pamphlets:

L. Adamic, *Laughing in the Jungle* (New York: Harper, 1952) — an interesting account of the conditions in Slovenian communities in the United States; immigrant types are drawn with clarity and vividness.

E. G. Balch, *Our Slavic Fellow Citizens* (New York: Charities Committee, 1910) — although Miss Balch's work was written in 1910, it still remains the most comprehensive and scholarly treatment that we possess of the Slavic immigrant in America; there are separate passages dealing with Croatians, Dalmatians, Herzegovinians, Serbians and the other South Slav groups.

K. Bercovici, *On New Shores* (New York: Century, 1925), «Yugoslav Farmers in the United States», pp. 134—150. This chapter is a delightful and colorful sketch of a Yugoslav agricultural community in Ohio.

M. F. Byington, *Homestead: the Household of a Mill Town* (New York: Charities Committee, 1910) — a depressing picture of the industrial immigrant worker.

E. E. Ledbetter, *The Jugoslavs of Cleveland* (Cleveland Americanization Committee, 1918) — a very useful pamphlet.

K. D. Miller, *Peasant Pioneers* (New York: Council of Women for Missions and Missionary Education Movement, 1925) — broad general characterization, although exaggerated and designed for religious work.

B. O. Peholsky, *Slavic Immigrant Women* (Cincinnati: Powell and White, 1925).

P. Radosavljevich, *Who Are the Slavs?* (Boston: Badger, 1919), 2 vols. — the best work on the background of Slavs and their contributions to America.

F. J. Warne, *The Slav Invasion of Mine Workers* (Philadelphia; Lippincott, 1904).

ARTICLES:

L. Adamic, »The Land of Promise«, *Harper Magazine*, Oct. 1931, Vol. 163, pp. 618—628.

E. G. Balch, »Questions of Assimilation«, *Charities and Commons*, Dec. 7, 1907, Vol. 19, pp. 1162—74.

A. E. Cane, »Slav Farmers on the Abandoned Farm Area of Connecticut«, *Survey*, Oct. 7, 1911, Vol. 27, pp. 951—6.

K. H. Claghorn, »Changing Character of the Immigrant«, *World's Work*, 1900—1901, Vol. 1, pp. 581—87, »Slavs, Magyars and others in the New Immigration«, *Charities and Commons*, Dec. 3, 1904, Vol. 13, pp. 199—205.

J. R. Commons, »Slavs in the Bituminous Mines of Illinois«, *Charities and Commons*, Dec. 3, 1904, Vol. 13, pp. 227—229.

M. Kecera, »Slavic Races in Cleveland«, *Charities and Commons*, January 14, 1905, Vol. 13, pp. 377—378.

I. Mladineo, »The Southern Slavs in America«, *Our World*, Dec. 1923, Vol. 4, pp. 91—93.

M. S. Orenstein, »Servo-Croats of Manhattan«, *Survey*, Dec. 7, 1912, Vol. 29, pp. 277—86.

T. Roberts, »The Slavs in the Anthracite Coal Communities«, *Charities and Commons*, Dec. 3, 1904, Vol. 13, pp. 215—22.

E. A. Ross, »Slavs in America«, *Century*, August 1914, Vol. 88, pp. 590—8.

M. B. Sayles, »Housing and Social Conditions in a Slavic Neighborhood«, *Charities and Commons*, Dec. 3, 1904, Vol. 13, pp. 257—61.

F. J. Sheridan, »Italian, Slav and Hungarian Unskilled Labor in the United States«, U. S. Labor Bureau *Bulletin*, 1907, Vol. 15, pp. 403—486.

C. Sheridan, »Racial Factors in Desertion«, *Family Magazine*, Nov. 1922, Vol. 3, pp. 165—170.

F. Warne, »Industrial Effects in Slav Immigration«, *Charities and Commons*, Dec. 3, 1904, Vol. 13, pp. 223—6.

H. A. Miller, »Jugo Slavs and Czechoslovaks«, Chapter X of *Immigrant Backgrounds*, Edited by H. P. Fairchild (New York: Jon Wiley, 1927).

New York

J. S. R.

Des mouvements vers les Balkans à la fin du néolithique

Dans cet article j'ai l'intention de résumer les recherches hongroises concernant les mouvements vers les Balkans à la fin du néolithique hongrois. C'est M. Čalogović qui donne quelques renseignements très exacts d'ordre géographique qui peuvent nous servir de point de départ. A son avis, les migrations des peuples du grand bassin hongrois ne pouvaient se dérouler qu'à travers des régions ayant une connexion hydrographique ou structurale avec le bassin hongrois. «A cet égard on peut indiquer à l'Ouest la Basse-Autriche, la Bavière, la Moravie, la Tchécoslovaquie et la Silésie reliées au bassin hongrois par le Danube, d'autre part, au Sud, vers le nord de la Péninsule balkanique, à savoir la Yougoslavie et indirectement la Thessalie, provinces, qui ont une relation structurelle très proche avec notre pays»¹⁾.

Voici tout d'abord la chronologie relative du néolithique hongrois:

A l'ouest du Danube	A l'est du Danube
Céramique linéaire ancienne	Céramique rubanée ancienne
Céramique linéaire récente Zseliz ²⁾	Bükk I
Zseliz	Bükk II
Tisza I—II (Lengyel)	Groupe de Kőrös ³⁾
	Bükk III Tisza I
	Tisza I—II
Culture aénéolithique de Bodrogkeresztúr (Tisza III)	

¹⁾ A. E. 1930. p. 45.

²⁾ Fr. Tompa. Bericht. XXIV p. 2.

³⁾ Fr. Tompa. l. c. pp. 13 et 14.

Les premiers habitants de la Hongrie à partir de l'âge néolithique appartenaient à un peuple représentant la céramique rubanée ancienne. Une variété très spécialisée et locale de la céramique rubanée ancienne se développa dans la montagne de Bükk et dans ses environs (Bükkien I—III). L'extension de ce peuple créa la civilisation de la Tisza I—II. La civilisation de la Tisza s'étendait le long de cette rivière et atteignait les Balkans⁴).

Les mouvements des peuples de la civilisation tibiscine (Tisza I—II) s'opérèrent dans toutes les directions indiquées par Čalogović, vers les régions hydrographiquement et structurellement ouvertes. C'est l'extension vers le Sud et vers l'Est qui retiendra pour le moment notre attention.

1. Tordos⁵). La station de Tordos représente plusieurs civilisations dont la stratigraphie est incertaine. M. Roska essaya d'y pratiquer des fouilles, mais ses efforts ne réussirent pas à éclaircir le problème⁶). Selon M. Tompa outre les tessons de la civilisation de Tordos proprement dite, on y reconnaît les vestiges de Boian A, Gumelnița A, Erősd I, Glina III (Nestor), et Tisza I—II. Parmi ceux-ci, Boian A doit être plus ancien que les autres. Tisza I—II, Gumelnița A et Erősd sont contemporaines⁷). Nestor fait également mention, en passant, de l'infiltration de la culture de la Tisza⁸), mais ses remarques y relatives appellent plus d'une correction. Il ne s'agit pas seulement d'une «infiltration des éléments,» mais d'une vraie station des peuples de la civilisation de la Tisza, venus du bassin hongrois⁹). Sans admettre ceci, il faudrait y voir une importation très considérable pour expliquer la grande quantité de tessons du style Tisza pur, trouvés à Tordos.

Il faut considérer Tordos comme la station la plus avancée vers l'Est de la civilisation tibiscine. Vers l'Est la route est barrée par la population déjà très abondante de la Transylvanie¹⁰). Mais

⁴) Fr. Tompa. A. H. V-VI. 1929.

⁵) Fr. Tompa. A. H. V-VI. p. 45 et 57; fig. 4 (p. 45). Schroller. Die Stein und Kupferzeit Siebenbürgens. Berlin 1933. p. 8—12; pl. 4—7. Roska. Az ősrégészet kézikönyve. 1927. II. p. 406 et ss. fig. 78 (p. 146), fig. 91 (p. 156), 139 (p. 218), 166 (p. 272), 169 (p. 275), 171 (p. 277), 261 (p. 385), et 266—268 p. 407—411). Fr. Tompa. Bericht. XXIV. p. 29 et 42.

⁶) Roska. l. c. p. 406 et ss.

⁷) Fr. Tompa. A. H. V-VI. p. 45.

⁸) Nestor. Bericht. XXII. 1932. p. 43.

⁹) Pour l'outillage du style Tisza trouvé à Tordos V. Fr. Tompa. A. H. V-VI. fig. 4. (p. 45). Roska l. c. fig. 78 image 9, 10, (p. 146), 163 image 7 (p. 272), fig. 261 image 7—8 (p. 385). Schroller. l. c. pl. 7 images 4, 11—12. Hubert Schmidt. Zeitschrift für Ethn. 1903. p. 450. fig. 31 a—c.

¹⁰) Fr. Tompa. A. H. V-VI. p. 63. »A l'Est la route de la civilisation tibiscine est barrée par la culture de Tripolje — Cucuteni — Erősd.«

bien entendu, cette station de style Tisza est loin d'être identique avec la civilisation de Tordos proprement dite. La civilisation de Tordos appartient au même style que Vinča I—II et Starčevo (nous y reviendrons). L'opinion de Schroller doit être corrigée en ce sens¹¹⁾.

2. **Petris**¹²⁾. Cette station est parvenue par une erreur dans la liste des stations fournissant les vestiges de la civilisation de Tisza en expansion. Les tessons provenant de Szamosujvár-Petris¹³⁾ appartiennent à une civilisation de l'âge de bronze. C'est la même civilisation qui a induit en erreur Schroller. Il la nommait «civilisation de Wietenberg» et la rangeait dans le néolithique¹⁴⁾.

3. **Vinča**¹⁵⁾. Je présente un groupement des opinions différentes concernant la stratigraphie de Vinča.

Childe	Menghin	Vasić	Tompa
Vinča III m. 2.50	Vinča III (Schnurkeramik. Vučedolkultur)	Oberste Schichte	
m. 4.50	Vinča II a—b (Bandkeramik) Obsidiane	Mittlere Schichten	
Vinča II m. 5.60			infiltration tibiscine.
Vinča I (red slipped)	Vinča I (Ostmediterrane Dorfkultur)	Wohngrubenschichte	Obsidiane red slipped
m. 9.50 ¹⁹⁾	18)	17)	identique avec Starčevo ¹⁶⁾

céramique rubanée

¹¹⁾ Selon Schroller, la station de Tordos est une station tibiscine. Schroller l. c. p. 10 et 12.

¹²⁾ Csalogovits. A. E. 1930. p. 44. Fr. Tompa. A. H. V-VI. p. 45.

¹³⁾ A. E. 1901. p. 17 et ss, 146 et ss, 220 et ss, et pp. 426—427, (la provenance des derniers est indiquée d'une façon erronée; pour les corrections cf. A. E. 1902. p. 85) A. E. 1904. p. 227.

¹⁴⁾ Schroller. l. c. p. 12 ss. Hubert Schmidt. Zeitschrift für Ethnologie. 1903 p. 451 fig. 32 a-c A. E. 1932/33 p. 184.

¹⁵⁾ Fr. Tompa. Bericht. XXIV. p. 41.

¹⁶⁾ Fr. Tompa. l. c.

¹⁷⁾ Vasić. Prähistorische Zeitschrift. Berlin. 1911. p. 24. ss.

¹⁸⁾ Menghin. Weltgeschichte der Steinzeit. 1931. p. 52—54.

¹⁹⁾ Childe. The Danube in Prehistory. 1929. p. 26 ss. La carte de Childe (Mape III, p. 68.) est déjà complètement surannée.

L'obsidiane, qui est mentionnée aussi par Menghin, est d'origine hongroise. Son apparition est attachée à l'apparition des tessons de style Tisza pur²⁰). Malheureusement, les publications sont très incomplètes et dans la matière publiée on trouve rarement les tessons en question²¹). Mais à l'avis de M. Tompa qui a eu la chance d'étudier personnellement les vestiges de Vinča, la colonisation par les peuples du bassin hongrois est hors de doute. Naturellement, l'immigration n'était pas assez forte pour perturber gravement la continuité des chistes de Vinča I—II. (cf. fig 1—2).

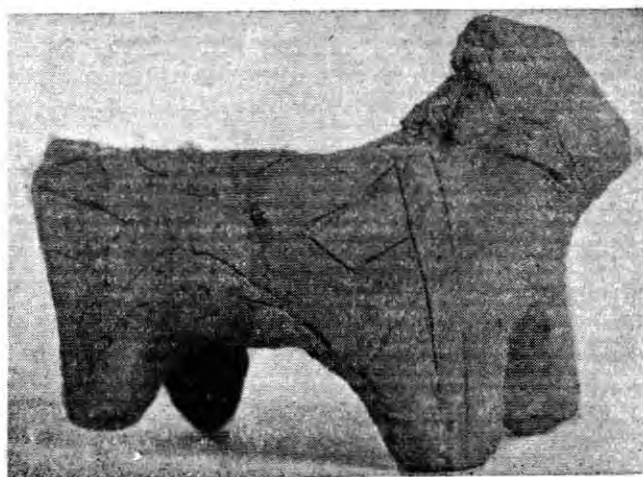


Fig. 1. — Petit «autel» de Vinča. (Musée National de Budapest). La matière est brune, mal faite. Civilisation tibiscine. Grandeur naturelle.



Fig. 2. — L'ornementation de l'objet fig. 1.

4. Pločnik²²). Dans la matière de la station nous pouvons également retrouver un campement appartenant à la civilisation

²⁰) Fr. Tompa. Bericht p. 41.

²¹) Miloje M. Vasić. Prehistorička Vinča I. 1932. p. 53 et 54; pl. 27. nr. 114 a-b, 115 a-b.

²²) Miodrag Grbić. Pločnik. Belgrad. 1929. Nr. 52, 53, 61—63 et 67. Csalogovits. A. E. 1930 p. 46.

de la Tisza. Les trouvailles publiées par Grbić ne sont pas d'un type uniforme, mais nous pouvons facilement y distinguer l'outillage du style Tisza.

5. **Gradac près Zlokućani**²³⁾. On y peut constater d'une façon très nette la présence de la civilisation de la Tisza.

6. **La Slavonie**²⁴⁾. D'après M. Tompa, l'extension de la civilisation de Tisza vers l'Ouest se déroule en partie à travers la Slavonie. Comme exemple caractéristique il mentionne la station de Babska.

7. **Philippi** (dans les environs de Salonique). Selon les renseignements de M. Tompa, le musée de Plovdiv garde quelques tessons de cette station. Les tessons sont peints d'une couleur blanche, pasteuse, lavable (technique de Tisza). Les ornements sont les mêmes que les vestiges de la station de Tiszapolgár²⁵⁾ en Hongrie.

L'expansion de la civilisation de la Tisza au delà du Danube vers le Sud, que nous avons établie, grâce aux vestiges retrouvés dans les stations mentionnées, explique l'influence que cette civilisation exerça sur la population des Balkans. Par conséquent, les tribus relativement peu nombreuses de la civilisation de la Tisza se mêlaient à la population indigène jusqu'à s'y perdre complètement. Mais nous gardons un document très exact de l'influence et de l'immigration: c'est le changement du style de l'ornementation assez abrupte en Thessalie (civilisation de Dimini²⁶⁾). La civilisation de Dimini est profondément mêlée d'une part de la population et des éléments de la culture indigène de Sesklo et d'autre part d'éléments d'infiltration²⁷⁾. Nous pouvons encore relever l'influence de la civilisation d'Erősd²⁸⁾. Il est très important qu'en Thessalie on trouve les tessons originaires des deux civilisations mentionnées, c'est-à-dire des tessons provenant de tribus immigrées et encore non mêlées aux habitants indigènes²⁹⁾. L'obsidiane trouvée à Dimini provient de la Hongrie³⁰⁾.

²³⁾ Fr. Tompa. A. H. V-VI. p. 57 et 63. Csalogovits. A. E. 1930 p. 46. Hoernes-Menghin. Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa. 1925 p. 285 fig 3,4 (voir Fr. Tompa. A. H. V-VI. pl. 55 nr. 1 pl. 56 nr. 4 et pl. 58 nr. 3) et 10.

²⁴⁾ Fr. Tompa. A. H. V-VI. p. 63. Fr. Tompa. Bericht. XXIV. p. 42.

²⁵⁾ Fr. Tompa. A. H. V-VI. pl. 55—57.

²⁶⁾ L. c. pp. 60 et 63

²⁷⁾ L. c. p. 63

²⁸⁾ L. c.

²⁹⁾ Magulén dans les environs de Larissa. Grundmann. Mitteilungen der Deutschen Archeologischen Gesellschaft in Athen. 1932. fig. 5 (p. 121). Grundmann garde dans sa collection quelques tessons, encore inédites, du style Tisza pur. Le tesson publié l. c. fig. 3 (p. 116) pourrait être d'origine tibiscine.

³⁰⁾ Fr. Tompa. Bericht. XXIV. p. 41.

D'autre part, l'influence du style de Tisza se manifeste dans la civilisation Tripolje-Cucuteni-Erösd³¹). Elle n'est rien d'autre qu'une conséquence du contact contemporain des deux civilisations. Selon M. Tompa, quelques stations de la Bulgarie sont également influencées par la civilisation de la Tisza. Il mentionne les stations de Tell Denev, Jamboli et Vidboli³²). Dans les travaux hongrois on trouve l'opinion que la station de Butmir garde quelques traces de l'extension balkanique de la civilisation de la Tisza³³). A mon avis, les éléments communs ne sont pas assez importants pour qu'on puisse établir une «influence» du style Tisza. C'est tout au plus la spirale de Butmir qui pourrait avoir une origine commune avec la spirale de Lengyel³⁴). D'autres éléments, comme par exemple la ressemblance de quelques façons de poterie, pourront être expliqués par l'origine de caractère céramique rubanée des deux civilisations.

En suivant les lignes de l'expansion de la culture tibiscine, nous avons pu constater que dans sa route elle a rencontré des régions ayant une population assez dense. C'est pourquoi les tribus de Tisza arrivées aux Balkans s'y laissaient assimiler en peu de temps.

Les colonisateurs de Tisza furent devancés partout par des tribus appartenant à la civilisation Vinča I—II—Starčevo—Tordos, avec une ornementation caractéristique de «Winkelband» ponctué. Dans cette civilisation on peut facilement reconnaître une espèce de céramique rubanée³⁵). Le «Winkelband» ponctué est autochtone dans la céramique rubanée ancienne³⁶). La civilisation Vinča I—II—Starčevo—Tordos immigra peut-être à travers la Sloénie et trouva

³¹) L. c. L'obsidiane provenant de la Hongrie, le »Schrögmeander« et quelques formes de poterie marquent l'influence tibiscine. L'influence d'Erösd se manifeste dans la peinture des tessons de Tiszapolgár. (Fr. Tompa. A. H. V-VI. p. 56; pl. 55 nrs 1, 4, 8 et pl. 56 nrs 4 et 10).

³²) Fr. Tompa. l. c. p. 63. Csalogovits. A. E. 1930. p. 46.

³³) Fr. Tompa. l. c. pp. 45 et 65.

³⁴) Hoernes-Fiala. Die neolithische Station von Butmir. II. 1898 pl. 8. Radimsky-Hoernes. Die neolithische Station von Butmir. I. 1895. pl. 5 nrs 3 et 6. Fr. Tompa. l. c. pl. 60.

³⁵) Fr. Tompa. Bericht. XXIV. pp 41 et 47. L'opinion de M. Menghin est difficile à accepter. A l'avis de M. Menghin les couches de Vinča I et II sont différentes. Tandis qu'il déclare Vinča II comme céramique rubanée, il range Vinča I dans une civilisation sans caractère définniomée »Ostmediterrane Dorfkultur«. (Menghin. Weltgeschichte der Steinzeit. 1931. pp. 353—354 (Tant Nestor que Vasić affirment le caractère homogène des couches de Vinča. (Nestor. Bericht. XXII. 1932. p. 35. Vassits. Prähistorische Zeitschrift. Berlin. 1910. pp. 24—25.)

³⁶) Hoernes-Menghin. Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa p. 267 nrs 1—3. Albin Stocký. La Bohème Préhistorique. I. pl. 9 nrs 4 et 12, pl. 10 nrs 3, 8, et 21. Etz.

d'ici son chemin vers les Balkans du Nord, dont le vaste territoire n'était pas encore peuplé à ce temps-là³⁷). Malheureusement, je ne suis pas en état de pouvoir donner des renseignements précis sur ce problème. Les spécialistes de la préhistoire hongroise n'ont pas suffisamment approfondi l'étude de ce problème. C'est pourquoi je me borne à signaler quelques détails. Selon M. Tompa, la civilisation Vinča I—II—Starčevo—Tordos s'avance non seulement vers les Balkans³⁸) mais aussi vers le Nord, vers le bassin hongrois. M. Tompa range les traces de cette civilisation sous la dénomination du groupe de Kőrös³⁹).



Fig. 3. — Vaisseau trouvé à Dévabánya. Sa surface, d'une couleur jaune tirant sur le brun, est polie.
Hauteur: 10 cm. Groupe de Kőrös.

Il me semble que le problème du groupe de Kőrös est plus difficile. Le caractère de céramique rubanée est indubitable⁴⁰), il y

³⁷) Nestor voit très nettement les voies de l'expansion, mais en sens inverse! (Nestor. Bericht, XXII. p. 35) Une station bien ancienne de la même civilisation est Nándorválya. (Schroller. I. c. pl. 2—3. Roska. I. c. II. pp. 403—405.)

³⁸) Par exemple Butmir. J'ai également vu quelques tessons très caractéristiques dans le musée de Volo.

³⁹) Fr. Tompa. Bericht. XXIV. 1934 pp. 45—47.

Banner. Dolgozatok. Szeged. VIII. 1932. p. 52 et ss. Banner donne une dénomination erronée. La carte de Banner (I. c. p. 29) est également inexacte. Il faut supprimer par exemple les stations Bodrogkeresztúr et Rakamaz. Ils y sont parvenus par une interprétation erronée de la matière. Il est à remarquer que ses planches, à partir du pl. 18 (provenant des publications anciennes) y montrent les objets du groupe de Kőrös, mêlés avec autres objets appartenant aux civilisations de Baden (Ossarn), Bodrogkeresztúr, et l'âge de bronze.

⁴⁰) Cf. Banner. I. c. pl. 51 nr. 11 et pl. 55 nr. 5.

a certainement des affinités avec la civilisation de Vinča I—II—Starčevo—Tordos (décoration de la poterie avec des figures en relief, pintadéras, les petits «autels» en terre cuite, la peinture⁴¹), mais le «Winkelband» ponctué est presque tout à fait supprimé et l'ornementation donne des affinités avec le groupe de la céramique pointillée de Stocký⁴²). En plus, il existe des affinités avec les cultures qu'on trouve au Nord de la Hongrie⁴³). Très énigmatique est une façon de poterie que nous retrouvons en Thessalie⁴⁴). (Fig. 3). Il est dommage que la stratigraphie ne soit établie que d'une façon insuffisante. Nous ne pouvons pas établir exactement la chronologie relative des deux civilisations, celle de la Tissa et celle du groupe de Kőrös⁴⁵).

Le nombre des tribus de la population tibiscine immigrée ne devrait pas être considérable. Sur les stations de Vinča, Tordos et Pločnik il s'agit seulement d'une colonisation très mince et de peu de durée⁴⁶). L'aboutissement eut lieu, comme je l'ai déjà remarqué, dans la Thessalie. L'influence réciproque de la civilisation Vinča I—II—Starčevo—Tordos et celle de la Tissa se laisse reconnaître avec une netteté remarquable. D'une part, dans le bassin hongrois nous retrouvons le «Winkelband» ponctué⁴⁷) et de l'autre, Tordos fournit quelques beaux exemples de l'hybridation⁴⁸). C'est la même chose qui s'est produite à Vinča aussi⁴⁹). Les petits «autels» si fréquents dans la civilisation de Vinča I—II—Starčevo—Tordos

⁴¹) Banner. I. c. pp. et 44. Vasić. Prehistorička Vinča I Pl. 13 nr. 47 a-b et pl. 21. concernant les petits «autels» voir Banner. I. c. pl. 22 nr. 46, pl. 29 nr. 18 et pl. 30 nr. 2. En forme spécialisée cf. Banner. I. c. pl. 5 nr. 9, 11 et 16, pl. 23 nr. 41 et 42, pl. 24 nr. 18 et 19, pl. 29 nr. 16 et 19 pl. 30 nr. 1, 5—6. Nous retrouvons dans le groupe de Kőrös les coupes peintes en rouge (Vasić. Prähistorische Zeitschrift. 1910. p. 29. et Banner. I. c. pl. 17 nr. 12). Concernant la peinture cf. Banner. I. c. p. 40. Dans sa traduction allemande il oublie de mentionner les tessons peints en rouge ou ocre monochrome provenant de Szarvas-Szapannos.

⁴²) Le «Winkelband» supprimé: Banner. I. c. pl. 29 nr. 15, pl. 30 nr. 2 pl. 35 nr. 53. et pl. 41 nr. 7. Concernant la céramique pointillée cf. Stocký, I. c. I. pl. 30—52, spécialement pl. 38. Pour des affinités dans les façons de la poterie cf. Stocký I. c. pl. 49. et Banner. I. c. pl. 17 nr. 4.

⁴³) Stocký, I. c. pl. 76 nr. 10 (céramique cordée) et Banner, I. c. pl. nr. 10, Stocký, I. c. Pl. 58 nr. 5 et 9 (céramique de Jormansmühl) et Banner. I. c. pl. 17 nr. 12.

⁴⁴) Banner. I. c. pl. 17 nr. 6 et 7. Grundmann. I. c. Pl. 19 fig. 1.

⁴⁵) Fr. Tompa. Bericht. XXIV. pp. 45—47.

⁴⁶) L'opinion de Schroller doit être corrigé en ce sens. Cf. notre note 11.

⁴⁷) Fr. Tompa. A. H. V-VI. pl. 59 nr. 11. (Bodrogresztúr) Pl. 45 nrs. 7—10 (Csòka).

Banner. Dolgozatok. VI, 1930. pl. 21 nrs 7 et 8, Pl. 22 nr. 14, pl. 24. (Kökénydomb).

⁴⁸) H. Schmidt. Zeitschrift für Ethnologie. 1903. fig. 23 (p. 445).

⁴⁹) Vasić. Prehistorička Vinča I pl. 25 nr. 107 a-c.

manquent presque parfaitement dans le groupe de Tisza⁵⁰). Les pièces que nous avons trouvées, laissent entrevoir l'influence exercée par Vinča. Il est important de remarquer qu'elles datent de Tisza I très ancien. L'un des deux fut trouvé après l'indication du vendeur à Szeged. L'ornementation montre beaucoup d'affinités avec Bükk III. A cet égard il suffit de rappeler la spirale faite dans la manière du bükkien⁵¹) et l'ornementation en damier⁵²). De même le méandre rappelle le style du bükkien⁵³). L'objet représente le même stade de Tisza I très ancien (stade de transition) comme le vase anthropomorphe de Kenézlő⁵⁴). La surface de «l'autel» était peinte, dans

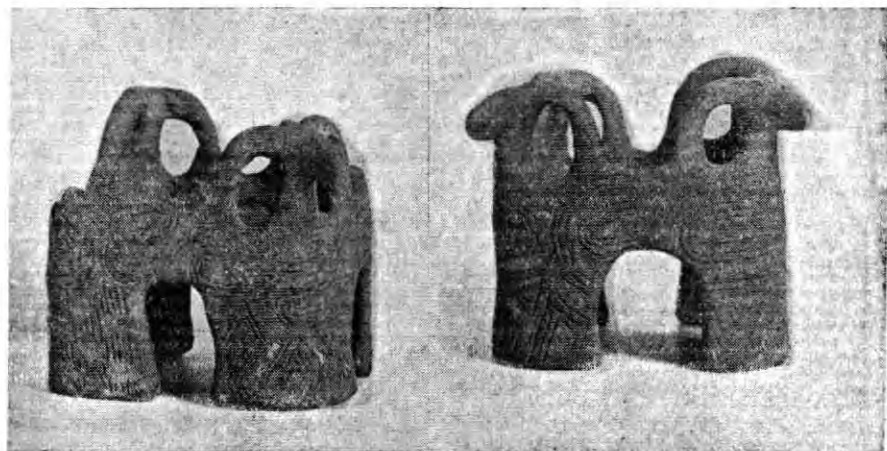


Fig. 4. — a—b L'«autel» de Szeged. a) Avant la restauration. b) Restauré.

les champs dépourvus d'ornementation, d'une couleur ocre clair pasteuse, lavable. La couleur naturelle de l'objet est rouge de terre cuite. La longueur d'un côté est à peu près de 11 cm. Les têtes d'animaux rappellent la civilisation de Tordos⁵⁵). (Fig. 4).

L'autre «autel» est fait dans le même style. Il fut trouvé à Nádálja. L'objet est bien cuit. La surface polie est brune. (Ici nous

⁵⁰) Mais on les retrouve, comme j'ai montré, dans le groupe de Körös. L'opinion de Schroller et de Csalogovits doit être corrigée (Csalogovits. l. c. p. 47, Schroller l. c. p. 11). La citation de Schroller concernant A. H. V—VI pl. 40 nr. 16 est erronée parce que la provenance de l'objet cité est Gyulafehérvár. La citation de Csalogovits est également erronée. La station de Obessenyö (A. E. 1911. p. 153 pl. 4) est une station qui contient l'outillage du groupe de Körös.

⁵¹) Fr. Tompa. A. H. V—VI. pl. 29 nr. 22, pl. 24 nr. 1 et pl. 33 nr. 5.

⁵²) L. c. pl. 12.

⁵³) A. E. 1956. fig. 42 (p. 71) deuxième ligne, à droite.

Fr. Tompa l. c. pl. 15 nr. 20, pl. 34 nr. 14 et pl. 35 nr. 12.

⁵⁴) Fr. Tompa. l. c. pl. 41 nr. 1 a-b.

⁵⁵) Roska l. c. II. fig. 170 nrs. 9—10 (p. 276).

avons encore une technique qui ne se retrouve pas dans Tisza II). Le méandre rappelle le style de bükkien⁵⁶). La longueur du côté plus large (mesurée tout près des pieds) est de 8 cm. La stilisation des deux têtes rappelle la civilisation de Vinča⁵⁷). (Fig. 5—6).

La poterie ornée d'un masque humain se trouve aussi dans le bassin hongrois, à Tordos et à Vinča⁵⁸).

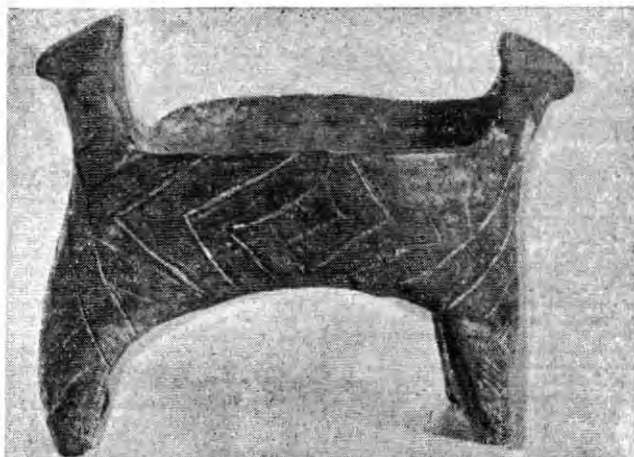


Fig. 5. — L'«autel» de Nádajja. Civilisation tibiscine.

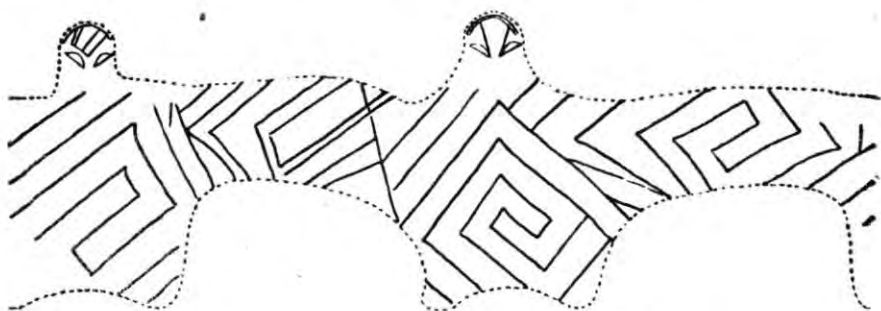


Fig. 6. — L'ornementation de l'objet fig. 5.

En résumé, on peut donc établir que dans le bassin hongrois les mouvements du néolithique recouvrent très probablement les mouvements d'une population qui, malgré son inclination à former très tôt des unités individuelles, représente dans son ensemble la

⁵⁶) Cf. la note 53.

⁵⁷) Vasić, Prehistoriska Vinča I.

⁵⁸) Roska. l. c. II. fig. 171 (p. 277).

Fr. Tompa. A. H. V—VI. pl. 40 nr. 11 (Szentcs).

Vassic. Prähistorische Zeitschrift Berlin 1910. Fig. 7 (p. 29).

civilisation de céramique rubanée. Dans la Transdanubie, c'est la céramique linéaire qui s'étend, avec toutes ses variétés (groupe de Zseliz), sans franchir pourtant la ligne du Danube. A l'Est du Danube, c'est la civilisation bükkienne qui représente un stade local plus évolué de la céramique linéaire; Bükk II est contemporaine avec la civilisation de Zseliz. La fin du bükkien coïncide chronologiquement avec le groupe de Kőrös qui a, à l'avis de M. Tompa, son rôle dans la formation de la civilisation tibiscine. Cette dernière est la seule civilisation qui franchit les frontières de ce domaine pour donner ensuite naissance, après s'être assimilée à la culture des peuples balkaniques, de sa part aussi, à la civilisation de Dimini.

Budapest

Sándor Gallus

Table des abréviations.

A. É. = Archeológiai Értesítő. Budapest.

Bericht. = Berichte der Römisch-Germanischen Kommission des Archäologischen Institutes. Frankfurt am Main.

A. H. = Archeologia Hungarica. Budapest.

Zur Semasiologie des Kuckucks im Balkanslavischen

Der Name des Kuckucks, dieses klassische Beispiel aller Vertreter der onomatopoetischen Theorie von der Sprachentstehung, bietet uns samt seinen Ableitungen auch ein klassisches Beispiel für die linguistische Disziplin vom Leben der Wörter, der Semasiologie. In ähnlicher Weise, wie seine Benennung auf Grund seines charakteristischen Rufes entstand, so sind auch die weiteren mannigfachen Ableitungen und Bildungen davon teils der nämlichen teils den anderen auffallenden Eigentümlichkeiten dieses sonderbaren Vogels zu verdanken. Diese Erscheinung, die sich mehr oder weniger in der Mehrzahl der europäischen Sprachen erblicken lässt, werden wir hier in einer ganz kurzen Fassung darzustellen versuchen, soweit sie sich im Spiegel der Balkansprachen herausstellt.

Zum Unterschied von den meisten anderen nicht-slavischen Völkern, stellen sich die Balkanslaven in Übereinstimmung mit den Albanesen¹⁾ in ihrer anthropopathischen Ätiologie über den Kuckuck diesen als vermeintliches früheres weibliches Wesen vor. Am häufigsten ist es die Mutter, Schwester, Tochter oder Braut, die ihren Sohn, Bruder, Vater oder Mann beklagt²⁾. Der Grund für eine solche Auffassung und Vorstellung vom Kuckucke liegt einmal in der auffallenden melancholischen Eintönigkeit seines Rufes, zu dem sich am passendsten die ihm eigene schwarze Farbe, Scheuheit und Vorliebe für das einsame nächtliche Auftreten gesellen; anderseits aber in der Psychologie des kriegerischen balkanslavischen Elementes selbst, dem das Erlebnis und damit das Bild des klagenden weiblichen Wesens wegen des Todes eines im Kriege gefallenen teuren Familienmitgliedes immer sehr nahe lag. Dies bestät-

¹⁾ G. v. Hahn, Albanesische Studien 16 5.

²⁾ Ausführlicher darüber s. in meiner Abhandlung «Kukavica» (Etnološka biblioteka 19) S. 10–17.

figen uns vor allem die zahlreichen Stellen aus der epischen Volkspoesie, wo das erwähnte Erlebnis vom tragischen Tode eines Helden und dessen Beklagung am häufigsten behandelt wird und wo folgerichtig der Name des Kuckucks die metaphorische Bedeutung einer tief betrübten und klagenden weiblichen Person (Mutter, Schwester, Tochter, Braut) zu allererst annahm. Aus dem Gebiete der Volkspoesie ging diese Übertragung allmählich in die alltägliche Volkssprache über, wo sie dann auf Grund der Assoziation vermittels der lautlichen Veränderungen und grammatikalischen Adaptationen des Grundwortes mit Anspielung an die anderen auffälligen Eigenschaften dieses Vogels weiter entwickelt und semantisch differenziert wurde.

Das Bild des semasiologischen Geschehens in Verbindung mit dem Kuckucksnamen dürfte in diesem Falle, nach unserer Auffassung, in folgender Weise rekonstruiert werden.

I

Tertium comparationis: Ruf des Vogels + schwarze Farbe + Scheuheit + Einsamkeit.

1. Der dem Namen des Kuckucks zu Grunde liegende Ruf «ku - ku» verbindet sich durch den Eindruck von ermüdender melancholischer Eintönigkeit mit dem Gefühle des Schmerzes bzw. der Trauer und resultiert in der Sprache als Ausruf: kukul' wehl au wehl'

Beispiele: a) In der Volkspoesie: «I salomi krila braći? — kuku brate! — Kad ti dođe na temelju, — sestri kuku!» (Vuk, Nar. pjes. 5.89). «Kuku, dive, evo Jovan ljudi!» (2.37). «Kuku mene i srcu mojemu!» (4.452). «Kuku nama jutros i dovišek» 4.116). «No kad čuše zauhnuše uh ti u dom! — da si nama preminuo, — triput kukul!» (Živ. i ob. 198). «Kuku njojzi, ako ne vjeroval!» (Gorski vijenac 31). b) In der Prosa: «Ko se ne muči u mladosti, kuku mu u starosti» (Vuk, Nar. posl. 154). «Kuku samu i na vaganu» (Bogišić, Zb. 4). «Kuku mu kući koja ga ima!» (Vrčević, Nar. prip. 172). «Blago onome ko dava, a kuku ko izgleda» (Vuk, Nar. posl. 16). «Ni blago da dođe ni kuku da ne dođe» u. s. w. Im Bulgarischen kommt «kuku» nur verneinend vor, also: ni kuku 'kein Wort, nichts': «Ne mu reče ni kuku» (Gerov, Rječnik II. 429).

2. «Der Name «kukavica» = Vogel, der «ku ku» schreit: Also das Gesamte unter «kuku» + Eigenschaften: grosse Scheuheit, Vorliebe für die Einsamkeit, schwarze Farbe, welche in der primitiven animistischen Psychologie den Mythos von der Verwandlung einer unglücklichen Mutter, Schwester, Tochter oder Braut in

diesen Vogel hervorriefen und erst dadurch in der Sprache: «eine Unglückliche» ergab.

Beispiele: a) In der Volkspoesie: (skr.) «Zakukaše do tri kukavice:... koja kuka, nikad ne prestaje, — to je tužna Jovanova majka. — Koja kuka jutrom i večerom, — to je tužna Jovanova seja — Koja kuka, kad joj na um padne, — to je mlada Jovanova ljubica» (Vuk, Nar. pjes. 1. 430). Diesem serbokroatischen entspricht genau folgendes bulgarische Motiv: «Na srjed dvori edno suho drvo, — na drvoto do tri kukavici: — De-to kuka, ta e onjemala, — taja mi e mojata stara majka; — de-to kuka mi e prisipnala, — taja mi e mojata mila sestra; — de-to kuka i mi pogledava, to mi e moeto prvo libe (Miladinović N° 100; Verković N° 321; Bezsonov 1. 122—3). Weiter (skr.): «Postaće ti majka kukavica, — ostaće ti ljubica udovica» (Vuk, Nar. pjes. 4. 233). «Što j' danica krvava izljegla, — to ćeš stara (d. h. Mutter) ostat kukavica, (3. 22)». «Ne ostavljaj devet sestrenica — svijeh devet mladih kukavica» (2. 510). «Što će ova crna kukavica?» (5. 106) — fragt sich eine Witwe in ihrer Klage nach dem gefallenen Manne. Und wieder: «Što učinje vele jade mladoj tvojoj kukavici, — kojoj si vjeru dao da je nećeš ostaviti?» u. s. w. Zwar selten, aber es kommt doch vor, dass auch eine männliche Person in derselben Rolle eingeführt wird, so z. B.: «A što kuka tica kukavica, — ono jeste proto Milutine (4. 177). «Tad zakuka sinja kukavica — usred zime, kad joj roka nije; — to ne bila sinja kukavica, — već to bio Vučićević Pero» (4. 2—3). b) In der Prosa: «Žena mu prenemažući se odgovori: «Kuku meni kukavici! evo ga (sc. der Mann) u kući gde leži mrtav» (Nar. prip. 215). «Hitaj, kukavice crna, doma» (Ljubiša, Prip. 247). «To sam kukavica na zelenoj grančici krila» (288).

3. Ableitungen: a) die Verba: skr. kukati, i. 'clamo cu cu, (vom Kuckucke); zakukati, pf. 'dasselbe'; fig. (vom Menschen) intr. 'klagen, wehklagen, jammern'. Beispiele: «Muči šcerce, u jadu kukalal!» (Vuk, Nar. pjes. 1. 466). «Ona kuka Mari čelo glave» (1. 553). «Osta Vilip nogom kopajući, — a ljubica mu mlada kukajući» (2. 355). «Ona trči svome gospodaru — kukajući i lice grdeći» (2. 16). Neka bježi, kukala mu majka!» (4. 365). «Tako u jadu ne kukalal!» (Posl. 311). «Žena kuka u vas glas» (Ljubiša, Prip. 201). «Šta kukaš?» «On samo kuka»; bulg. kukam, i. 'kuckucken'; fig. a) 'einsam leben, einsames Leben führen'; kukuvam, b) 'klagen, wehklagen, jammern'; zakukam, pf. dass. wie im Serbokroatischen. Cf. die Verwünschung: «Zakukal da zakukaš!» slov. kúkatí, i. 'schreien wie der Kuckuck'; fig. 'traurig, betrübt sein'; tr. (skr.) kukati = 'klagen, beklagen, beweinen': «Kuka

majka svog jedinka sina» (Vuk, Nar. pjes. herc. 91). «Brata kuka, ovako govori» (63). «A ljuba mu plačem selo guši, — svoga živa kukajuć i druga» (Martić, Osvetn. 1.69). «Mene moja neće kukat majka» (2.70). «Jer si ovo dočekala, — da ti kukaš sreću tvoju od napretka» (Vuk Kovč. 101). «Pa potrči k majci kukajuć svog oca» (Vrčević, Nar. prip. 9). «Ako me kukaš, a 'no me žali» (Bogišić, Zb. 588); b) die Nomina: skr. kukanje 'Wehklagen, Jammern:' «Kad je došla u bijeli dvore, — začu lelek i začu kukanje, staru majku Jova kukajuć» (Vuk, Nar. pjes. herc. 91); kùkanja = dass.: «Prepade se i pomisli da umrije, i otada je kukanja i lelekanja za majkom» (Vrčević, Nar. prip. 54); kukandžija (mit türkischer Endung) = dass.: «Stane ga kukandžija i pomagnjavina» (Srb. dalm. Magaz. 1868. 58); kùknjava = dass.: «Kuknjava i lelek stane svijeh Misiraca» (Daničić, Prip. iz st. i nov. zav. 42). «Udariti u kuknjavu» (oft); kùknjavina, augm. von kuknjava (vereinsamt und zwar von den Tieren): «Stoji buka nekakih telaca, — stoji bleka malenih janjaca, kuknjavina starijeh majaka» (Ak. Rj. s.v.); kukuvijest [von kuku und vijest] = 'traurige Nachricht': «Izišla pripovijes, iznijela kukuvijes, pa došla listina, da nije istina» (l. c.); slov. kukava 'ein in Schluchten verborgener, einsamer, spärlich bewohnter Ort': Na povelje božje bodo po kukavah skriti pokoro delali» (cit. Pleteršnik, Sl. I. 485); bulg. kukanje, kukuvanje = 'ululatus'; 'einsames Leben'; c) die Adjektiva: kukav = jämmerlich, kläglich, kleinlich, nichtig: «Za ona tri kukava šolda» (in Dalm.), slov. kukav, kukast 'traurig, düster'; a d v.: kukasto gledati; kukav 'elend, erbärmlich'.

II

Tertium comparationis: Heimliches Legen der Eier in die Nester anderer Vögel; Fliehen vor anderen Vögeln.

Kukavica 'Kuckuck' — Vogel, der kein eigenes Nest baut, weil träge; legt er heimlich seine Eier in die Nester fremder Vögel — niederträchtig; flieht vor den anderen Vögeln — feige!) — gibt in der Sprache: «Feigling, Hasenfuss, Memme.» Beispiele: «Turci njemu neveselo vele: — Ali-pašo, sinja kukavicol (Vuk, Nar. pjes. 4.272). «Velikaši, gđne kukavice, — postadoše roda izdajice» (Gorski Vijenac 9). «Ti si kukavical!» (oft). «Ti si tić od kukavice!» (Du bist ein Kuckucksjunge!) sagt der Montenegriner einem, der sich ohne Grund gebärdet und prahlt²⁾.

¹⁾ Bei den alten Griechen: schlau — feige — faul — (Philologus 73. 563, 567).

²⁾ Was uns an die Stelle in Platos com. Laos (fr. 1) erinnert:

Die Schwäche und Machtlosigkeit werden im seelischen Leben gewöhnlich vom Mitleidsgefühl begleitet. Sind aber diese Mängel und Defekte aus eigener Schuld entstanden, und wenn man sich dazu mit solchen Defekten einigermaßen bewusst zufrieden gibt, dann tritt an die Stelle des Mitleids eher Verachtung. Solche Interpretation der oben erwähnten unsympathischen Eigenschaften des Kuckucks haben in der primitiven anthropopathisch disponierten Volkspsychologie zur Folge gehabt, dass man den Namen des Kuckucks, wie auch Ableitungen davon, zur Bezeichnung analoger unsympathischer Eigenschaften beim Menschen, d. h. in der Sprache, angewendet hat. So zu deuten sind z. B., unter anderen, folgende Ausdrücke: skr. *kūkaṽ* 'armselig, jämmerlich, kläglich, beklagenswürdig, elend, unglücklich, (am öftesten vom Menschen, aber auch vom Tiere und von den anderen Sachen): «Znam ja kukava kukavica!» (sagt eine Frau von sich) «Kukave bile!» (Vuk, Rj. s.v.). «On kukav bez oružja ne može ništa». »Kukavi pas lovački cio dan zeca tira i sasvim umoran jedva ga ufati». «Jesu na krvavu kasapnicu određeni (nämlich die Ochsen), kukava im indī njihova debljina» (cit. Ak. Rj. s.v.); *kūkāvān* 'elend, arm, armselig, kümmerlich': «Ode kukavna baka put carevih dvora». «Tu kukavnu večeru počmu ova dvojica večerati» (ib.). «A šta može sa ono svoje kukavne plate?! (oft); *kūkāvno*, adv.: «Moram ovako kukavno živeti» (ib.). «Živi jedno i kukavno» (oft); *kūkāvstvo*, n. 'Eigenschaft desjenigen, der kukav oder kukavica ist, Feigheit': «To kukavstvo tajila bi vila» (Martić, Osvetn. 537); *kukavština* = *kukavstvo*: «Da se dignem nad svaku kukavštinu» (Pavlinović, Rad 6). «Dalje od sanjarija... dalje od kukavština» (Razl. sp. 29); *kukavičluk* [*kukavica* + türk. End. — *luk*] = dass.: «To je kukavičluk! (oft). «To 'e od tebe, moj b'rtē, pravi kukavičluk» (in Lika). «I to bi bio neki kukavičluk, a šta više od mene» (cit. Ak. Rj. s.v.); *kūkavac*¹⁾, m. 'Arme(r), armer Schlucker, elender Kerl': «Ne budali, kukavče». «Ovaj kukavac

οὐχ ὁράς ὅτι
ὁ μὲν Λέαργος, Γλαυκῶνος ὦν μεγάλου γένους,
. κόκκυς ἡλίθιος περιέρχεται
σικίου πέπονος εὐνουχίου κνήμας ἔχων;

¹⁾ Budmani (Ak. Rj. V. 756) vertritt die Meinung, dieses Substantiv sei vom Adjektiv *kukav* durch die Endung —*ь с ь* abgeleitet worden, zum Unterschied von «*kūkavac*» = 'Kuckucksmännchen', was aber doch nicht als ganz unbestreitbar angenommen werden muss, umsoweniger als wir gleich in Vuk's Wörterbuche ein all.ägliche und für solche Auffassung nicht genug gewährendes Beispiel auffinden, wo es nämlich heisst: «Što ću kukavac sinji!» und wo das stehende Epitheton «sinji», analog «sinja kukavica», vielmehr auf den Begriff «*kukavičji mužjak*» (Kuckucksmännchen) hinweist.

psuje Vaše veličanstvo» (ib.). «Šta ćeš sad, kukavče moj?» (off). «Kud ću (oder: Što ću) sinji kukavac! (off); kukavičak, m. als dem. von kukavac: «Šta ćete na tom kukavičku?» (Ak. Rj. V. 758); kukavelj, m. dass. wie kukavac: «U što si se ti upleo, kukavelju moj!» «O moj žalosni kukavelju, pa se ti ženiš!» (ib.). «On je kukavelj (= kukavica — off); kukaveljica, f. analog m. kukavelj: «Kako se ona prežalosna kukaveljica smije udati?» (čit. Ak. Rj. s.v.); kukavičkī, a. posses von kukavica = 'feigherzig, feige, hasenmässig, memmenhaft: «Pokazao bi malodušnost i kukavičku slabost» (ib.). «Njegovo je ponašanje (držanje) bilo kukavičko!» (off); adv.: «On se poneo kukavički!» (off). «Vama se ja ne čudim, već se čudim Filipović na glasu bezima, — kukavički de su se predali.» «Turci Bošnjaci, ne hoteći kukavički ustupiti Bosne, spremahu se na krvav otpor» (cit. Ak. Rj. s.v.).

Der widernatürliche Weg, auf welchem der Kuckuck zu seiner Nachkommenschaft zu kommen strebt, wirkt auf den der Natur treu gebliebenen primitiven Menschen sehr unangenehm, was auch in der Sprache zum Ausdruck kommt, indem man diese Eigenschaft des Kuckucks durch entsprechende Ausdrücke mit analogen unsympathischen Eigenschaften des Menschen in Verbindung bringt. So nennen z. B. die Montenegriner die Kinder der aus Albanien nach Kuče übersiedelten Albaner «kukavčići» (die Jungen vom Kuckuck) deswegen, weil sie auch weiter Albaner bleiben und die Sprache der neuen Heimat nicht sprechen wollen. Die Verachtung dieser Eigenschaft des Kuckucks spiegelt sich, unter anderem, auch in dem der Brandmarkung der Niedertracht und des Schwindels zugeordneten Sprichworte: «Pod meće kao kukavica jaje» u.s.w.

III

Tertium comparationis: **Erscheinen im Frühling (Frühlingsvogel).**

Mit seinem durch den auffallenden Ruf leicht bemerklichen Erscheinen am Anfang des Frühjahrs galt der Kuckuck seit jeher als sympathischer Frühlingsbote. Als solcher wird er uns geschildert schon vom alten Hesiod in seinem Hauptwerke Ἔργα καὶ ἡμέραι, wo es steht: κόκκυξ κοκκύζει δρυὸς ἐν πετάλοισι — τὸ πρῶτον, τέρπει τε βροτοὺς ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν... μηδέ σε λήθοι — μητ' ἔαρ γυγνόμενον (v. 486 sqq.). Dieselbe Rolle wird dem Kuckucke auch seitens der Balkanslaven zugeschrieben, was wir aus ihren verschiedenen Ausdrucksweisen herausnehmen können, wo der «Kuckuck» entweder als synonym für «Frühjahr» gebraucht wird, oder sein Erscheinen und Ruf als Zeichen des begonnenen Frühlings behan-

delt werden, z. B. skr. «Ja ti mlada ponude nosila: — šećer s mora, smokve iz Mostara, i janjeta prije premaljeća, — zeljanice prije kukavice» (d. h. vor dem Frühling — Vuk, Nar. pjes. 1.286). «Zelene se lugovi posavski — i kukaju sinje kukavice — ima trave oko vode Save» (3.373). «Zakukala sinja kukavica — od Durdeva do Petrova danka» (ZbNŽ. 1.4). «Listaj goro, kukaj kukavico: — nek se čini xopa za xajAyke» (Vuk, Rj. 323); bulg.: «Kukavica kuka, gora se razviva — kosoveto svirjat u uso'eto — vojnici se pišat ot vojnički sela». «Kukavica kuka — na zelena buka, — vojnici se pišat — na vojničko pole» (Stoilov, Kuk. 82); skr. «Kad dođu lastavice i kukavice, ne boj se više snijega» — sagt das Volk in Lipovo Polje in der Lika (ZbNŽ. 16.153). «Ne čuo kukavice!» gilt als Verwünschung mit der Bedeutung: «Er möge (oder: du mögest) den Frühling nicht erleben!»

Hierher gehört ja auch die Mehrzahl von den Pflanzennamen, welche in der Gesellschaft mit dem Namen des Kuckucks vorkommen, da sie so benannt worden sind gerade deswegen, weil ihre Blüte bzw. Aufkeimen mit dem Erscheinen des Kuckucks¹⁾ zusammenfällt, z. B. skr. kukavica 'orchis'; 'erythronium dens canis'; kukavičica, kukavčica oder kukavičin hleb²⁾ 'orobus (lathyrus) vernu'; kukovica 'orchis coriophora'; kukavičina trava 'phu minore'; 'valeriana officinalis'; kukovavčina 'arum maculatum'; kukavičino perje 'orchis maculata'; kukavičin vez 'Art Pflanze' (Šulek, Jugosl. im. bilja 181; Ak. Rj. V. 758; 761); slov. kukavica 'lychnis flos cuculi'; 'orchis morio'; kukavice, pl. 'orchidae'; kukavica čeladasta 'orchis militaris'; kukavica dvoлистна 'orchis bifolia'; kukavica širokolistna 'orchis latifolia'; kukavec 'orchis morio'; kukovička 'Art essbarer Schwamm'; kukovičnik, kukovniščnik 'arnica montana'; kukavičja róža 'lychnis flos cuculi' (Šulek l. c.; Pleteršnik, Sl. I. 485—6); bulg. (kukavičina (kukavičja) prjažda 'cuscuta europaea'; kuko oder kukavičino grozdje 'muscari racemosum' (auch: kukuvičina pljunka, kukuvičin hljeb);²⁾ 'fumaria officinalis'; 'sedum'; 'muscari botryoides' (auch: kukovici); kukuvičin hljeb²⁾ 'rhynchospora alba'; kukuvičina pljunka 'equisetum arvense'; muscari racemosum'; kukuviče grózdje 'muscari pyramidatum'; kukuviče mljeko 'chelidonium majus'; 'lathrea squamaria'; kukuvičini slъzi 'Art Pflanze' (Gerov, Rječnik II. 429; Pančev, Dod. 180—1).

Beograd

P. Bulat

¹⁾ Dazu vergleiche man im Griechischen: κόκκυγες dicuntur etiam grossi caprifici arboris: οἱ ὄλυνθοι: quoniam sc. γαίνονται κατ' ἕαρ ἅμα τοῖς κόκκυξι. Und in analoger Weise: κόκκυγῶν — κόκκυγίαν vocant Crotoniatae ventum quendam, Hesych: forsan quod eo tempore spiret, quo ὁ κόκκυξ incipit κόκκυζειν (Thesaurus Gr. L. IV. 1736, 1737).

²⁾ Analog dem alb. (tosk) бουκ (ogn. λουλι') ε κjúkjε (Kuckucksbrot) 'Art blaue Blume', in welche die Schwester aus Trauer um den verstorbenen Bruder verwandelt worden sei (G. v. Hahn, Albanische Studien 165).

Bogišić en Bulgarie (1877)

Le célèbre juriste yougoslave Balthasar Bogišić est connu comme investigateur du droit coutumier yougoslave, comme professeur d'histoire de droit slave à la chaire d'Odessa, comme éditeur savant du Statut de Raguse et des chants épiques yougoslaves, enfin comme auteur de l'excellent Code Civil du Monténégro et comme ministre de la justice de ce pays.

Mais il y a une épisode presque inconnue de sa vie, c'est sa participation à l'organisation judiciaire de la Bulgarie, à peine libérée par les Russes en 1877. Ayant scruté les archives de Bogišić, conservées pieusement à Cavtat en Dalmatie (sa ville natale), nous y avons trouvé ses deux mémoires en langue française: I. Organisation de la justice en Bulgarie et II. Observations sur la nomination des juges dans les tribunaux de la Bulgarie, ainsi que quelques notes et documents qui nous permettront de ressusciter cette épisode intéressante de la vie du grand juriste.

Il est bien dommage que Bogišić n'ait pas tenu de journal dans ces temps; c'est pourquoi nous ne pouvons donner qu'un aperçu assez court des événements.

Il est connu que, depuis la révolte en Herzégovine de 1875, un courant slavophile puissant se forma en Russie; l'expédition du général Černiaëv en Serbie en fut le fruit. Depuis les massacres en Bulgarie, l'opinion publique slavophile (conduite par J. Aksakov et par Dostoïevski) demandait d'entrer en guerre pour libérer les Slaves Méridionaux. Mais le gouvernement russe hésitait longtemps, parce que la position diplomatique de la Russie n'était pas favorable de même que celle de ses finances, et que l'empereur Alexandre II était de par son caractère opposé à faire une guerre. Tout de même, en novembre 1876 la Russie mobilisa son armée du Sud; son état-major se porta à Kichinev. La guerre devint inévitable, on n'attendait que les résultats de la conférence de Londres, ainsi

que le manifeste qui devait la déclarer. Les transports slavophiles d'avant-guerre gagnèrent aussi Bogišić qui se trouvait ce temps à Paris, et finissait justement son édition des chants épiques yougoslaves provenant des Bouches de Cattaro.

Quoique Bogišić fût envoyé par le gouvernement russe à l'étranger (depuis 1872) en mission spéciale pour préparer le Code Civil du Monténégro, il n'était pas en état de penser maintenant à ce labeur. Le gouvernement monténégrin lui-même, occupé par des préparatifs de guerre, ne pourrait trouver personne pour s'occuper d'un paisible travail de commission, de lecture et de révision de chaque paragraphe d'un code civil futur.

Le 1 avril¹⁾ 1877 Bogišić arriva de Paris à St. Pétersbourg; le 3 avril il eut une entrevue avec le comte Nicolas Ignatiev, l'ambassadeur impérial tout-puissant à Constantinople (les relations diplomatiques entre la Russie et la Porte étaient déjà rompues, et le comte Ignatiev se trouvait dans sa capitale). Bogišić fit sa connaissance encore au mois de mai 1871, quand il fit un voyage d'Odessa à Constantinople; encore plus tôt, en 1870 Bogišić lia amitié avec Michel Al. Hitrovo, consul général de Russie à Constantinople, qui venait souvent à Odessa²⁾.

Dans son entretien avec N. P. Ignatiev, Bogišić apprit que la guerre est décidé et que son ami M. A. Hitrovo se trouve déjà en qualité de connaisseur de la Turquie au quartier général du grand duc Nicolas, le futur généralissime.

Bogišić écrivit tout de suite une lettre à Hitrovo en le félicitant de pouvoir prendre part aux événements si importants pour l'avenir slave. Il écrit qu'il l'envie même, et que «cette envie ainsi que le désir d'être utile à la cause très sainte le stimulèrent à offrir ses services au comte Ignatiev»³⁾. Il pria Ignatiev de le recommander au prince Vladimir Čerkaski, chef de l'administration civile de l'armée russe; il prie maintenant M. A. Hitrovo d'appuyer sa demande à Kichinev, au quartier-général.

Sur ces entrefaits, la guerre fut déclarée par la Russie le 12 avril 1877 et les troupes russes s'apprêtaient à franchir le Danube.

Le 21 avril Bogišić reçut probablement une offre du prince Čerkaski, car il lui envoya un télégramme de réponse: «De tout mon coeur suis prêt de servir la cause sainte; puis partir dans trois

¹⁾ Toutes les dates sont d'après le calendrier orthodoxe.

²⁾ Nous avons trouvé une lettre dans laquelle M. A. Hitrovo félicite Bogišić d'avoir organisé la Bibliothèque Slave à Odessa (en 1870) et lui adresse des vers slavophiles à ce sujet.

³⁾ Brouillon de lettre adressée à M. A. Hitrovo (en russe) — arch. Bogišić, rayon 26, fasc. LXI.

jours»⁴). Tout de même Bogišić ne quitta St. Petersbourg que le 20 mai, en route pour le quartier-général; il s'arrêta à Odessa pour se pourvoir de livres nécessaires pris de la bibliothèque de l'Université. Le 28 mai il arriva à Ploești où se trouvait le quartier-général russe et fut reçu par le prince Čerkaski⁵). La position officielle de Bogišić devint: «professeur à l'Université d'Odessa, attaché à la chancellerie civile du quartier-général».

Nous ne savons malheureusement rien quelles questions (outre celle de la solde supplémentaire) furent discutées dans cette première entrevue de Bogišić avec son nouveau chef, l'homme d'Etat remarquable. Il est probable que le prince proposa alors au professeur de faire un projet général d'organisation de la justice dans la Bulgarie qui sera occupée par l'armée russe⁶). Ce projet devait répondre aux goûts scientifiques de Bogišić. Il entreprit hardiment ce travail, tout indépendant, sans chefs ni adjoints. Le 5 juin il fut en audience chez le grand duc Nicolas (frère de l'empereur Alexandre II), le commandant en chef de l'armée. Bogišić choisit domicile dans un hôtel à Bucarest et commença son travail qu'il acheva le 1 juillet. Il écrivit pour le prince Čerkaski un aperçu concis des institutions juridiques turques se trouvant en Bulgarie, uni à un projet de réforme de ces institutions par des nouveaux tribunaux désignés par le gouvernement russe.

Dans ce projet Bogišić embrassa toutes les branches de l'organisation judiciaire; il y démontra une connaissance profonde de la matière en cause ainsi qu'un esprit de circonspection dans les réformes proposées. Ce projet fut remis au prince Čerkaski le 2 juillet. Dans sa lettre (en russe) qui suivait ce projet, Bogišić suggère à son chef l'idée qu'il serait nécessaire d'organiser une enquête sur le droit coutumier en Bulgarie, comme complément aux lois turques en vigueur. Cette enquête pourrait être accomplie par une personne qui aurait pour seul but — s'informer (avec ses adjoints) sur les coutumes juridiques bulgares dans les tribunaux et hors les tribunaux. Il est évident que Bogišić avait en vue d'être placé à la

⁴) Brouillon de télégramme, *ib.*

⁵) «Je lui ai remis un mémoire sur la solde supplémentaire», dit Bogišić dans une petite note en français, *ib.*

⁶) Le prince Vladimir Čerkaski déploya une grande activité comme chef de l'administration civile: p. ex une commission, ayant reçu de lui un programme détaillé pour étudier la Bulgarie, commença le 30 avril ses travaux à Bucarest; le 21 mai elle publia déjà un livre de 150 pages: «Matériaux pour l'étude de la Bulgarie», v. *E. Utin*, P i s m a i z B o l g a r i i v 1 8 7 7 g o d u, p. 116. Sur le rôle du prince Čerkaski, v. les articles de *M. Popruženko* dans *B'lgarska misl* II (1927), 251-263 et de *D. Usta-Genčev*, dans *Izvestia na istor. družestvo v Sofia* IX (1929).

tête d'une commission pareille qui correspondrait le mieux à ses goûts scientifiques et à son expérience dans cette matière.

Mais la chancellerie civile n'eut pas le courage d'organiser une commission scientifique pareille au temps des opérations militaires qui furent justement menées avec une fortune variable dans ces mois de juillet et d'août.

Nous ne trouvons dans les papiers de Bogišić aucune réponse officielle à son premier travail et à sa lettre. Nous ne savons rien de quoi il fut occupé en juillet, il paraît qu'il n'a reçu aucune mission nouvelle.

Le 31 juillet il fut délégué dans la nouvelle «commission juridique» de la chancellerie civile; mais il ne fut nommé ni président ni jurisconsulte, comme il s'y attendait, seulement membre ordinaire, ce qui fut pour lui une déception cruelle.

Le 14 août Bogišić reçut enfin un sauf-conduit des autorités militaires, lui permettant de voyager dans toute la Bulgarie occupée pour étudier le droit coutumier. Mais cette permission, qui venait comme réponse à sa lettre du 2 juillet, vint trop tard. Bogišić avait déjà reçu un nouveau chef, un juriste-bureaucrate, Serge Iv. Lukianov, nommé président de la «commission juridique». Dans la première séance de cette commission, tenue le 25 août à Svištov, le président répartit le travail entre les membres et chargea Bogišić: 1. de lui fournir (en écrit) des renseignements sur la compétence des Kadis et sur la procédure dans leurs tribunaux, 2. d'écrire un mémoire exposant quelles parties du droit, en vigueur en Bulgarie, se trouvent codifiées et lesquelles ne le sont pas et 3. d'élaborer un projet de Code de procédure civile.

Cette commission mécontenta Bogišić: il adressa une lettre au prince Čerkaski dans laquelle il mit au clair qu'il se considérait comme jurisconsulte savant qui aurait la charge d'apprécier et de réviser les projets élaborés par des fonctionnaires; au lieu de cela on le traitait maintenant comme un fonctionnaire commun engrené dans la machine bureaucratique.

Le 25 août Bogišić prit part à la seconde séance de la commission; il paraît qu'il y eût une explication désagréable avec le président Lukianov, car le même jour il alla droit chez le médecin de Svištov, le docteur Radoslavov, et reçut de lui une attestation de maladie. Bogišić résolut de démissionner.

Le 31 août Lukianov écrivit une relation officielle au «membre de la commission juridique, conseiller d'État Bogišić», le demandant dans quel stade se trouve le travail qui lui a été confié et

lui en rappelant que ce travail doit être prêt dans le délai le plus court⁷⁾.

Bogišić lui répondit en demandant sa démission motivée par une maladie de foie. Sa démission fut confirmée le 8 septembre. Le 14 septembre Bogišić était déjà à Bucarest où il trouva son ami M. Hitrovo et lui remit un mémoire en français destiné au prince Čerkaski «Observations sur la nomination des juges dans les tribunaux de Bulgarie» et une lettre d'adieu.

Ce mémoire écrit en langue française, nous montre une fois de plus comment Bogišić envisageait lui-même son rôle en Bulgarie. Ne connaissant pas bien le russe, qu'il commença à oublier à Paris, Bogišić se sentait dans la chancellerie civile russe comme un spécialiste étranger, comme un savant international, auquel les commissions russes devraient présenter leurs projets pour qu'il les critique et commente. Les années passées à Paris, l'accoutumèrent à une indépendance complète.

Les autorités russes ne le comprenaient pas (peut-être, excepté le comte Ignatiev et M. Hitrovo). Pour eux Bogišić n'était qu'un fonctionnaire de 7^e classe, qu'un professeur de province qui passa quatre ans à Paris au lieu de professer *ex cathedra*; s'il reçoit une solde supplémentaire dans le quartier-général, il n'a qu'à exécuter le travail qui lui est confié par les préposés, et cela dans le délai le plus court. La méfiance des bureaucrates et leur manque d'égard à un grand savant donnèrent lieu à un malentendu. Bogišić quitta la Bulgarie trop tôt pour prendre part à son organisation définitive, comme le fit le savant tchèque Constantin Jireček.

Mais les deux mémoires, écrits de la main de Bogišić, méritent à être publiés. Ils ont leur valeur comme premiers essais d'organisation judiciaire de la Bulgarie régénérée; ils attestent les sympathies ferventes du grand savant yougoslave pour le peuple bulgare.

Beograd

Alexandre Soloviev

I. Lettre de Bogišić au prince Čerkaski

(traduit du russe par A. S.)

Votre Excellence,

Prince Vladimir Alexandrovič,

J'ai l'honneur de présenter au jugement de Votre Excellence le mémoire ci-joint sur les questions principales de l'organisation provisoire judiciaire en Bulgarie. Ce mémoire ne concerne que ces changements dans l'organisation actuelle qui me

⁷⁾ On voit que la commission improvisée manquait de moyens et de chancellerie. Ce document officiel est écrit en toute pièce de la main du président (qui n'avait pas de secrétaire) et porte le No 2. Lukianov ne manqua pas de signer: «Conseiller d'Etat actuel» (fonctionnaire de IV classe) pour marquer sa supériorité devant Bogišić qui n'était que «statski sovjetnik» (fonct. de V classe).

semblèrent les plus nécessaires et les plus importantes pour les premiers temps de l'activité du gouvernement Russe dans ce pays. Je n'ai pas entamé les réformes plus étendues qui seront nécessaires plus tard, pensant que ce serait une question prématurée; les motifs de mon opinion sont exposés dans mon mémoire.

J'ose espérer que les défauts que V. E. trouvera dans le mémoire ci-joint, mériteront Votre indulgence spéciale, vu non seulement la complexité de la matière, mais aussi les inconvénients du lieu et la courte durée de temps que j'ai eu pour l'élaborer.

Dans mon mémoire je ne parlais que des tribunaux proprement dits et des institutions qui s'occupent directement d'affaires judiciaires; j'ai pensé qu'il serait anticipé de parler encore de l'administration de la Justice. Tout de même je pense que les circonstances exigent qu'une institution (centrale) provisoire soit fondée, dont je me permettrai de dire ici quelques mots.

Pour introduire activement et strictement les changements nécessaires dans l'organisation judiciaire et pour les appliquer avec succès, vu les habitudes originales actuelles, ainsi que pour régler l'exercice des fonctions juridiques dans une direction nouvelle, il faudrait à ce qu'il me semble, établir une commission spéciale ou une institution qui les surveillerait sans intermédiaires.

Outre cette tâche principale, on devrait, selon mon opinion, charger cette institution encore de devoirs suivants:

a) recueillir les règles *non-écrites* qui complèteront les statuts concernant l'organisation des tribunaux et leur fonctionnement, selon le but exposé dans ce mémoire (section A, No. 6^o);

b) noter toutes les institutions anciennes et nouvelles ou leurs parties spéciales, qui se trouveront incapables de répondre à leur tâche durant leur fonctionnement actif; ensuite rapporter ceci aux autorités supérieures et faire les propositions nécessaires pour leur modification.

Les tâches nommées sous a) et b) peuvent être imposées à la personne, qui s'occupera avec ses adjoints spécialement à rechercher et à étudier les coutumes juridiques nationales, dans les tribunaux et hors de ceux-la, dans toutes les classes de la population.

Veillez agréer etc.

(Bucarest, le 2/14 juillet 1877)

V. Bogišić

II. *Mémoire de Bogišić sur l'organisation de la justice en Bulgarie*

(L'orthographe de Bogišić est mise à point par la rédaction)

J'ai l'honneur de soumettre à l'appréciation de V. E. les observations requises sur *l'organisation transitoire du fonctionnement judiciaire en Bulgarie*. Les imperfections que V. E. va rencontrer dans cet exposé, seront suffisamment excusées, je l'espère, en vue de la difficulté naturelle du sujet, de l'absence presque absolue dans ce moment et dans cet endroit des sources sûres et suffisantes; en vue enfin du délai d'à peine quelques jours qui m'a été fixé pour livrer ce travail.

En exprimant mes opinions sur les différents points de la question qui nous occupe, je me suis fermement tenu aux trois règles suivantes que je considère comme principes fondamentaux:

I. Laisser pour le moment intactes toutes les institutions de la machinerie judiciaire actuelle, et ne recourir aux changements ou plutôt aux modifications, que dans le cas où elles sont absolument incompatibles avec le nouvel ordre des choses.

II. Quand ces modifications se rendent en effet indispensables, tâcher de toucher le moins possible aux cotés extérieurs des institutions respectives.

III. En faisant des changements et même en laissant subsister les choses *in statu quo*, le faire de façon que cela ne soit d'aucun préjudice et ne présente point d'entraves plus tard au moment qu'on voudra introduire des réformes plus radicales.

A. Observations concernant la générosité des tribunaux :

1° Tous les tribunaux, de quelle catégorie et degré qu'ils soient, qui existent actuellement en Bulgarie sous la domination turque, devraient être conservés jusqu'à une réorganisation définitive et complète, à moins que quelques changements de compétence, que je vais proposer tout à l'heure ne rendaient superflu quelques *kadis* ou *naibs*. De ces changements dans la compétence et de la cassation naturelle du fonctionnement de quelques instances judiciaires par suite des événements (à cette catégorie pourrait appartenir p. e. la cour de cassation de Constantinople), dépendra uniquement la création des nouvelles.

2° La circonscription des tribunaux devrait rester, pour le moment, telle qu'elle est, sans aucun changement.

3° Par rapport à la constitution des tribunaux, au nombre et à la qualification de leurs membres et enfin à leur nomination, je serais pareillement d'avis de conserver en général le *status quo*. Il y a pourtant une disposition qui, dans les tribunaux collégiaux, ayant le caractère de tribunaux ordinaires du droit commun, devrait être, à mon avis, abolie aussitôt, que possible; je pense à la fixation préalable du nombre des membres pour chaque religion. De la même manière devrait être abolie une autre disposition d'après laquelle le ministre de la religion musulmane (le *kadi*) préside *de jure* dans ces tribunaux.

Ceci du reste sera traité plus bas.

4° En général, la compétence des différentes catégories des tribunaux reste aussi *in statu quo*. Seulement il faudrait éliminer tout d'abord de la compétence de certains tribunaux ayant un caractère religieux, quelques matières appartenant au droit civil, mais qui grâce au caractère et aux dogmes de la religion dominante sont considérées être du ressort spirituel. Du reste en les éliminant il faut procéder avec une circonspection particulière pour ne pas heurter trop brusquement l'ordre établi par l'habitude et ne pas produire par là de la confusion dans l'administration de la justice.

5° L'ordre des instances resterait en général le même et ne serait modifié que d'autant que cela deviendrait indispensable par la suite des modifications introduites dans la compétence des différentes catégories des tribunaux.

6° Parmi les règles de la procédure il n'y a, à mon avis, qu'une disposition seule qui à l'instant devrait être abrogée dans tous les tribunaux où elle est pratiquée ouvertement ou sous des prétextes, car elle est absolument incompatible avec le nouvel état des choses; j'entends ici l'inadmission du témoignage des non-musulmans. La validité de la déposition en justice et de tout autre témoignage devrait plutôt dépendre des qualités morales de l'individu qui la rend, ce qui dans les cas douteux devrait être laissé à l'appréciation du tribunal.

En terminant ces observations générales, il me semble bien utile d'en ajouter une qui à mon avis est d'une importance de premier ordre. On sait que la plupart entre nous a puisé ou puise ses connaissances sur l'organisation de la justice en Bulgarie principalement si non exclusivement dans les documents législatifs ottomans: lois dont le plus grand nombre est destiné pour la généralité des provinces de l'Empire. L'expérience nous apprend, que même en Europe où les lois judiciaires se font et s'exécutent sans arrière-pensée, quand ces lois embrassent un espace plus ou moins considérable, laissent, par leur nature même, un champ bien vaste à la formation des règles *non écrites*; — ces règles se manifestent dans l'*usus fori*, dans des coutumes de toute sorte, dans des interprétations plus ou moins forcées du sens de la loi. Or si ces

éléments *non écrits* sont étudiés et pris en considération en Europe, de combien cette nécessité ne doit-elle pas être plus grande et Turquie, où à l'impossibilité de prévoir tous les cas par les lois écrites, se joint enfin la mauvaise foi, la corruption, l'abus de tout genre et de tout degré, non moins dans l'organisation que dans l'administration de justice? En Bulgarie, par conséquent, il nous faut connaître les nombreuses règles non écrites, non seulement comme matériaux indispensables pour la réorganisation définitive de la justice, qu'on devra entreprendre plus tard, mais encore pour deux besoins d'une actualité immédiate: a) pour opposer des moyens efficaces aux mauvais usages et aux abus, ainsi qu'à toute interprétation tendencieuse ou chicane de la loi; b) pour faire respecter celles parmi les règles non écrites qui ne contiennent rien d'immoral ou d'injuste, mais qui se sont développées de l'ensemble des besoins et des circonstances dans lesquelles viennent se confondre les différentes classes de la population. En nous tenant exclusivement à la loi écrite, ou ignorant, ou ne pas respectant les règles *non écrites* de cette dernière catégorie, règles qui se sont développées spontanément et organiquement par la vie positive — nous serions plus radicaux et violents que si nous abolissions d'un coup toute l'organisation qui se base sur les lois écrites publiées, par exemple, dans le recueil de parade de M. Aristarchi-Bey.

Passons maintenant aux

B. Observations concernant les différentes catégories des tribunaux.

I. Tribunaux ordinaires *vel quasi*:

1) La commune rurale. Celle-ci ne figure point parmi les instances judiciaires dans le recueil de Mr. Aristarchi; et pourtant la loi accorde aux membres de chaque Ihtiar-Meclisi — à la catégorie duquel appartient aussi la commune villageoise — le droit d'aplanir les petits différends entre les habitants du bien quand il se soumettent volontairement à ses décisions. Mais, à ce qui semble, l'Ihtiar-Meclisi n'a pas le droit d'employer les moyens coërcitifs pour faire exécuter ses décisions. Je crois, que ce droit devrait leur être accordé et que même leur compétence devrait être élargie. Pourtant je n'ai pas le courage de le proposer pour le moment — à moins que cela n'ait pas été déjà introduit spontanément par la coutume. Dans ce cas qui, d'après des renseignements, n'est pas rare, il faudrait le laisser subsister tacitement, sauf le droit d'appellation qui, dans tous les cas, doit être réservé aux parties. La commune villageoise, participant jusqu'à un certain degré de la nature organique de la famille, il faut bien se garder d'y vouloir introduire la moindre innovation sans une étude approfondie de sa nature intime et de tous les cotés de son fonctionnement. Le maximum des innovations qu'à mon avis on pourrait introduire pour le moment, c'est de leur faire tenir un livre dans lequel on enregistrerait sommairement les sentences rendues, les actes accomplis et les arrangements à l'amiable faits devant les anciens de la commune. Ces livres, entre autre, pourraient en son temps servir aussi comme matériaux lors de l'organisation définitive de la justice dans le pays.

2) Les *Mekhémés chériées*, tribunaux où jugent les kadis d'après le Coran, se trouvent dans tous les centres administratifs de circonscription telles que *Kaza*, *Sandjak* et *Vilayet*; mais on les rencontre bien souvent aussi dans les *nahies*. Ces tribunaux depuis l'introduction des *mehkeméf nizamié* ne pouvaient plus être considérés comme tribunaux ordinaires dans les centres cités, mais dans les *nahies* où il n'y a pas de tribunaux réglementaires, le tribunal du kadi ou naib a conservé jusqu'à présent son caractère de Tribunal ordinaire par rapport à toutes les confessions. Après l'occupation de la Bulgarie par nos troupes l'existence de ces tribunaux religieux musulmans comme instance ordinaire pour les chrétiens, me semble incompatible, même dans

les *nahies*, avec le but de l'occupation. A mon avis les *Mekhémés chériées* devraient être déclarées incompétentes même pour les différends entre musulmans et chrétiens. Je crois que non seulement la justice mais tout aussi bien la politique exige qu'une telle mesure soit prise à l'instant (sans attendre la réorganisation complète de la justice) vis-à-vis des tribunaux qui se sont rendus fameux par leur corruption et leurs abus qui atteignent bien souvent l'extrême du cynisme.

Pour les Musulmans, au contraire, pour lesquels, comme on sait, les dispositions sacrées du Coran dominent toutes les parties du droit civil (et même pénal) le tribunal du *kadi* doit subsister aussi à l'avenir dans tous les lieux où le chiffre de la population musulmane le rend nécessaire. Le besoin de laisser subsister les tribunaux chériés pour les Musulmans est reconnu même par les Etats de l'Europe Occidentale qui ont des Musulmans sous leur domination (la France dans l'Algérie, l'Angleterre dans les Indes, la Hollande dans ses possessions des Indes et de l'Afrique).

De cette manière les tribunaux chériés deviendraient de suite ce que par leur nature ils doivent être, ils seraient purement une juridiction spéciale, comme toute autre espèce des tribunaux religieux.

Mais de quelle manière remplacerait-on les tribunaux des *kadis* de la *nahie* dans ce qui devra être exclu de leur compétence? Surtout à qui doivent être dévolus les cas mixtes, c'est à dire les contestations entre musulmans et chrétiens?

Je crois qu'il suffirait d'instituer à cet effet quelque chose dans le genre de nos *szjedy mirowych sudej*, composé de membres d'élites des différents *Ihtiar-Meclisi* villageois du district (*nahie*).

On pourrait leur ajoindre le *kadi* ou l'un des *naïbs* de la *nahie* bien entendu comme membre simplement, jamais comme président; — ce dernier serait élu parmi les autres membres et par eux-mêmes, à la majorité des voix et confirmé par l'autorité supérieure.

Quant au *kadi*, sa présence pourrait paraître de prime abord superflue dans ce tribunal, car les cas de contestations concernant le droit de famille et de succession ne peuvent presque pas avoir lieu entre chrétiens et musulmans, et c'est précisément le droit de famille et de succession qui en général est le plus soumis aux influences religieuses. Mais il ne faut pas oublier non plus qu'en Turquie même les autres parties du droit civil, quoique moins nationales par leur nature, ne sont pas exemptes d'éléments religieux.

En outre, au point de vue politique, cette admission ferait voir que, quoique tendant à la laïcité des tribunaux ordinaires, le gouvernement ne néglige point les intérêts religieux, même de la population musulmane. Du reste, si l'on ne veut pas que le *kadi* assiste à toutes les séances, on peut le faire paraître toutes les fois qu'il s'agira des questions qui touchent de près les institutions de la religion musulmane. Ce tribunal pourrait tenir ses séances une ou deux fois par semaine aux temps et lieux qui seraient fixés d'avance et publiés une fois pour toutes.

Si l'on trouvait que la collégialité de ces tribunaux — dans les circonstances actuelles ou en général — rend trop compliqués leur organisation et leur fonctionnement, on pourrait alors faire élire tout simplement un juge de paix pour toute la *nahie*. Pour simplifier cette élection, on pourrait, pour le moment, la confier aux membres actuels de tous les *Ihtiar-Meclisi* de la *nahie*.

Si, du reste, on trouvait trop hasardé de confier les contestations mixtes à ces tribunaux des *nahies*, surtout s'ils ne doivent pas être collégiaux, on pourrait alors les déclarer compétents seulement pour les non-musulmans. Dans ce cas, les contestations mixtes (entre musulmans et non-musulmans) qui auparavant étaient jugées par les *kadis*, seraient de compétence exclusive des tribunaux réglementaires de la *kaza*.

Pour les *kazas* dont l'extension est tellement petite qu'elles n'ont guère été subdivisées en *nahies*, il est bien entendu que cette catégorie de tribunaux est tout à fait superflue; dans ce cas le tribunal réglementaire de *kaza* étant compétent en première instance pour toute sa circonscription.

5) A mon avis, il n'y a que bien peu à changer au fonctionnement actuel des tribunaux réglementaires des *kazas*; par conséquent, la *Kaza Deavi Meclisi* resterait ce qu'il était jusqu'à présent: le tribunal du droit commun pour toute la circonscription, sans égard à la religion des parties. Seulement le président de ce tribunal qui était jusqu'à présent toujours un kadi, devrait être nommé par le gouvernement, parmi les individus qui offrent le plus de garanties pour la marche régulière des affaires. Le nombre actuel des membres du tribunal pourrait être laissé — à l'exception de leur rapport numérique d'après la religion — tel qu'il a été fixé *a priori* par le règlement turc. Ceci, à mon avis, devrait être aboli immédiatement. Il est vrai que cette disposition du règlement actuel donne quelques garanties à la population bulgare, dans les circonscriptions où le nombre des musulmans dépasse celui de la population chrétienne, mais cette unique garantie peut facilement être rendue illusoire, par la coalition de membres musulmans avec les non-musulmans d'une autre nationalité hostile aux Bulgares.

Quant au *modus eligendi*, l'un des suivants pourrait être adopté: laisser subsister la manière déjà établie par le règlement turc, ou bien, appeler à l'urne tout individu domicilié dans la *kaza* (ou bien) et payant le cens voulu.

La première de ces deux formes serait à mon avis préférable, car elle nous offre quelque chose d'établi et de connu à la population; d'ailleurs elle présente aussi des garanties suffisantes au gouvernement en lui attribuant le droit de composer les listes primitives, de les réviser et même de faire le choix définitif. En outre, le gouvernement aurait toujours des moyens pour se débarrasser du personnel abusant de sa position; il peut charger de la décision d'un cas ou d'une catégorie entière de cas un autre tribunal etc., — il peut même dans des cas graves dissoudre le tribunal en ordonnant immédiatement de nouvelles élections etc.

4) Par rapport à la constitution et au fonctionnement du *Meclisi Temisi-Hukuk* tribunal du *Sandjacet* — et du

5) *Divani Temisi* (tribunal d'appel du *villayet*) valent en général, *mutatis mutandis*, les observations ci-dessus exposées à propos des tribunaux de la *kaza*.

Celles qui vont suivre immédiatement, se rapportent de la même manière à toutes les trois catégories de tribunaux que nous venons de mentionner (sub 3, 4, 5) naturellement, d'autant qu'elles sont applicables à l'une ou à l'autre de ces trois catégories.

Quoiqu'il soit désirable au plus haut degré que toutes les particularités provenant de la différence de religion, soient éliminées des tribunaux ordinaires, pourtant, vu la nature tout à fait spéciale de l'islamisme et les usages enracinés dans le pays par la longue domination turque, on est forcé à maintes concessions sur ce point. Donc, puisque ces particularités ne peuvent pas être complètement écartés, je veux proposer une combinaison qui, si elle est réalisable, nous dispenserait du moins d'augmenter le nombre des tribunaux spéciaux.

a. — Toutes les fois qu'il y aurait à décider sur des contestations entre musulmans et non-musulmans, ou bien entre musulmans seulement, ceci sera fait avec participation d'un *mufti* ou d'un *kadi* du lieu, n'importe qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas des musulmans parmi les membres du tribunal. Cette participation du *mufti* ou du *kadi* pourrait avoir lieu, soit en l'invitant à être présent aux délibérations du tribunal, pour donner les informations requises, ou émettre son opinion sur les questions qu'on lui poserait; soit en demandant son avis par écrit. Dans ce dernier cas,

quoique d'après le *chérié*, les *fetvas* des *muftis* soient obligatoires pour les juges, ceci à mon avis ne saurait être admissible dans le nouvel ordre des choses. Si on faisait participer personnellement le kadi aux délibérations, je crois qu'alors il faudrait fixer un ou deux jours par semaine où le tribunal (surtout celui de la *kaza*) s'occuperait des objets dans lesquels sa participation serait nécessaire, afin de laisser au kadi le temps de vaquer à ses fonctions ordinaires.

Pour les actions pénales, on n'aurait pas besoin à mon avis de l'assistance du représentant de la religion musulmane, à l'exception peut-être des cas où parmi les juges il n'y aurait aucun membre appartenant à cette religion et où l'accusé ou les intéressés dans la question seraient des musulmans.

b. — Toutes les fois qu'il s'agirait des immeubles *miri* ou *mevcoufé* dans ces tribunaux, on inviterait un fonctionnaire de l'administration de ces espèces d'immeubles (si c'est possible, ce fonctionnaire devrait être un *muffeti*) à assister à la séance où l'on traiterait la question. Sa fonction principale serait de donner le renseignement dont le tribunal aurait besoin; mais il peut aussi, dans le cas où il croira lésés les intérêts de l'administration de ses biens, pourvoir un appel contre la décision du tribunal, indépendamment ou en s'unissant à la partie qui se croirait lésée par la dite décision. Pour les lieux où il n'y aurait pas de tels fonctionnaires, il faudrait inviter l'administration des biens domaniaux et des *deveaf* (ou toute autre autorité par laquelle celle-ci pourrait être remplacée) à désigner à tel effet un délégué connaissant la cause et les règles particulières qui régissent ces espèces d'immeubles.

6) Dans le centre administratif d'un *vilayet* ou tout ailleurs, il faudrait créer une instance suprême de justice qui remplacerait la cour de cassation (*ahiamiadlié*) de Constantinople. Les membres devraient être nommés par le gouvernement. Ce sénat devrait avoir pour le moment trois sections qui, à leur tour, pourraient être subdivisées d'après les besoins en sous-sections.

La première section, la principale, s'occuperait des affaires du droit commun; la deuxième formerait une petite commission de révision pour les affaires concernant les immeubles *miri* et *mevcoufé* (le vrai vakouf et le vakouf improprement dit) et à laquelle on pourrait appeler en dernier ressort directement, sans passer les instances intermédiaires.

Quant aux membres de cette cour, je crois que la section principale (la première) peut se passer de membres musulmans, ou tout au plus on pourrait accorder une ou deux places aux membres ayant les qualifications requises.

Dans la deuxième section, à mon avis, le nombre de non-musulmans devrait prévaloir; mais parmi les membres musulmans il devrait y avoir en tout cas quelques *muffeti*.

Du reste, ces deux sections, si on le trouve plus opportun, pourraient être aussi bien érigées en *sénats* complètement séparés.

Le penchant naturel au parallélisme m'avait d'abord fait penser à une troisième section ou sénat, qui déciderait en dernier ressort des contestations qui sont de compétence exclusive des *kadis* et des autres autorités purement musulmanes. Mais en vue de l'organisation tout à fait spéciale des tribunaux musulmans et de leur procédure, qui rendent les appellations extrêmement rares; en vue aussi du caractère religieux par trop prononcé de la judicature musulmane, je crois qu'on ne devrait introduire aucune innovation à l'ordre établi en cette matière. S'il deviendrait ensuite indispensable d'instituer une autorité en remplacement du *cheik-ul-islam* de Constantinople, on consulterait là-dessus les *ulemas* du pays et leur avis, tant qu'il n'est pas contraire aux intérêts du gouvernement, devrait être pris en considération lors de la création d'une telle instance.

II. Tribunaux spéciaux ou extraordinaires.

1) Dans l'organisation et le fonctionnement des tribunaux de commune, il n'y a pour le moment rien à changer. De même, on laissera intactes la compétence et les fonctions des tribunaux de la *kaza* comme tribunaux supplémentaires en matières commerciales.

2) En principe général, il faudrait laisser pareillement intact le fonctionnement des tribunaux ecclésiastiques de toutes les confessions. Par conséquent, rien ne sera changé non plus dans le fonctionnement de ceux de l'église orthodoxe, à laquelle appartient la grande majorité de la population du pays. Je me permettrai seulement de faire quelques observations sur un côté de la compétence de ces tribunaux.

On sait qu'en Bulgarie l'évêque ou le conseil éparchial est compétent non seulement pour les affaires purement ecclésiastiques et matrimoniales, mais aussi pour tout ce qui concerne la dot, les conséquences civiles de la dissolution des fiançailles et du divorce; en outre, il décide bien souvent même les contestations qui se rapportent aux *droits des successions*. C'est particulièrement cette dernière matière qui, d'après les principes de la laïcité du droit civil, devrait être dévolu plutôt aux tribunaux ordinaires, d'autant plus que ceux-ci maintenant vont être christianisés. Mais il y a encore des motifs bien sérieux qui rendent recommandable une telle dévolution, et si celle-ci n'est pas opportune pour le moment, du moins quelques modifications dans la manière actuelle de traiter cet objet.

En Bulgarie, comme chez tous les Slaves Meridionaux (à l'exception des Slovènes de la Styrie, Carinthie et Carniole) il y a un double système de droits de succession; c'est-à-dire que les principes de cette partie du droit civil sont tout à fait différents à la campagne, de ceux qui dominent dans les villes. Ceci est la conséquence naturelle du fait déjà constaté à savoir: que la famille villageoise sud-slave est basée sur des principes économiques et juridiques tout à fait différents de ceux des familles bourgeoises; et on sait que le droit de succession n'est qu'un appendice du droit de famille dont, par conséquent, il suit la nature. Or, les évêques ou leur conseil dans toutes les questions d'hérédité appliquent les lois romano-byzantines, d'après lesquelles les filles sont traitées comme les fils, chose qui détermine bien souvent le paysan bulgare à préférer le tribunal du *kadi*, car la loi turque assigne à la fille seulement la moitié de la portion du fils. Les habitants des villes se sont presque habitués à cette égalité entre fils et filles, quoique dans les villes *purement bulgares* (où l'individualisme absolu n'a pas encore atteint son point culminant au détriment de la famille comme être collectif) on n'a pas encore pu se convaincre que cette égalité corresponde à la justice naturelle, tant que la famille repose sur les bases données. A part donc le bourgeois, à part aussi l'examen de la justice des dogmes juridiques cités, il est évident que si l'on conserve les choses purement *in statu quo*, le paysan du moins, c'est-à-dire le gros de la population du pays, vont (sic) regretter de ce côté-ci l'absence de la justice du *kadi*: chose scandaleuse, si l'on veut, mais inévitable.

Malgré tout cela, je n'aurais pas le courage de conseiller pour le moment la dévolution de cette matière *exclusivement* aux tribunaux ordinaires, quoique, d'un autre côté, on ne peut pas empêcher que les partis s'adressent à ces tribunaux. Pour toute innovation dans cette matière, je pourrais donc proposer un moyen modificatif qui, naturellement, ne serait que bien provisoire.

L'autorité supérieure devrait, à mon avis, recommander aux tribunaux épiscopaux que dans les questions des successions et des divisions du patrimoine entre paysans, ils fassent élire (bien entendu seulement dans le cas où l'on n'a pas pu aboutir à un arrangement à l'amiable), par les parties mêmes, parmi les *honoratiors*

des paysans de la Nahie respective, deux arbitres qui, après avoir prêté serment, décideront la question d'après la coutume et d'après la conscience.

Dans les cas de désaccord entre les arbitres, eux-mêmes ou le tribunal éliront un troisième qui trancherait définitivement la question.

Les sentences arbitrales seraient inappellables, hors le cas du dol manifeste. Considérant que la plupart des membres des tribunaux *nizamîé* sont des habitants des villes, ne serait-il pas plus convenable de faire aussi décider de pareilles questions par les arbitres?

Tout le reste concernant les tribunaux de l'église orthodoxe, je le répète, peut rester *in statu quo* jusqu'à l'organisation définitive des autorités ecclésiastiques et de leur compétence; organisation qui, vu l'importance capitale du sujet, ne peut pas tarder à devenir un fait accompli.

3) Par suite de ce qui a été dit ci-dessus sur les tribunaux des *kadis* de tous degrés, ceux-ci vont devenir des tribunaux purement spéciaux, à cause de leur caractère religieux. Comme tels, leur compétence même vis-à-vis des musulmans ne va pas au-delà des matières ayant caractère religieux, bien entendu dans le sens musulman, où, comme l'on sait, nombre des matières civiles sont censées appartenir au domaine religieux. Mais pour ces dernières, cette compétence doit-elle être obligatoire et exclusive même pour les musulmans? Je ne serais pas de cet avis. Car, outre, qu'il est de l'intérêt du gouvernement d'élargir de plus en plus le champ d'activité des tribunaux ordinaires, — les musulmans eux-mêmes n'ont pas confiance dans la justice du *kadi* par rapport à plusieurs matières.

En Bulgarie, parmi les Turcs mêmes, il y a des anecdotes et des dictons satiriques sur la justice du *kadi* en général. La même antipathie envers ces tribunaux a été constatés en Algérie chez les Kabyles et même chez les Arabes («L'Algérie assimilée» p. 123, 129). L'on sait aussi que l'une des principales causes de l'impopularité de l'administration de Schamyl, c'était précisément sa préférence pour le *chériat* et son mépris pour l'*adat*.

Dans le reste, rien n'est changé par rapport au fonctionnement des tribunaux des *kadis* ni dans les nahies ni dans la résidence des trois catégories des tribunaux réglementaires tant qu'ils ne viennent pas en collision avec les dispositions qui modifient l'ensemble de l'organisation judiciaire du pays.

4) Nos tribunaux militaires devraient être compétents pour les crimes de lèse-majesté, de haute trahison, de révolte, de résistance à l'exécution des ordres de l'autorité et quelques autres crimes ou délits de pareille nature. Cette compétence extraordinaire devrait durer jusqu'à l'organisation définitive de la justice dans le pays, ou du moins jusqu'à la fin de la guerre.

5) Il me faudrait dire encore quelques mots sur la compétence judiciaire par rapport aux étrangers.

Dans tous les pays civilisés, le *droit international privé* est réglé presque de la même manière; la Turquie seule et ses dépendances en font exception. Cet état exceptionnel dans ce pays se base entièrement sur les *capitulations* qu'ont les nations européennes *ab antiquo* avec la Turquie par rapport à la compétence des consulats dans les affaires judiciaires de leurs compatriotes. Ici donc, se présente avant tout la question: faut-il respecter ces capitulations, ou faut-il les ignorer complètement et agir tout simplement d'après les règles du droit commun européen, dès que notre administration se sera installée dans les territoires respectifs?

Il serait naturellement plus convenable, vu l'égard qu'on doit avoir au nom russe, d'adopter la dernière des ces alternatives. Car il serait vraiment injurieux de

permettre même l'ombre d'une comparaison entre notre organisation judiciaire la plus transitoire et la plus improvisée, avec la justice turque la plus définitive et la plus *ni-zamé* du monde.

En outre, le moment présent me semble bien propice pour se libérer d'un coup de ces capitulations, dont la Roumanie et la Serbie, par exemple, n'ont pu jusqu'à nos jours se débarrasser complètement. Mais malheureusement la solution de cette question dépend de toutes espèces de combinaisons de la politique internationale, ce qui naturellement n'est pas de mon ressort. Je me permettrai donc seulement de faire suivre quelques observations sur la possibilité d'une dévolution de cette matière aux tribunaux du pays.

1) Possibilité formelle:

a) Les capitulations relatives au *privilegium fori* des étrangers ont été conclues avec la Turquie; or, dans les territoires occupés et administrés par la Russie ces capitulations ne peuvent pas être obligatoires pour celles-ci (sic). L'on sait du reste que le gouvernement Ottoman même dans ces derniers temps, faisait tout son possible pour restreindre de plus en plus la juridiction des tribunaux consulaires, avec tendance systématique de s'en débarrasser complètement.

b) Cette juridiction consulaire en Turquie ne doit pas être considérée comme un droit absolu des Etats respectifs, mais simplement comme une anomalie inévitable, dérivant de la nature toute spéciale de la justice musulmane et de ses anomalies organiques et inorganiques. Or, la justice turque n'existant plus, il s'ensuit qu'une institution exceptionnelle qui n'en était qu'une simple conséquence, n'a plus la moindre raison d'être. Je crois donc que l'ancienne règle: *cessante ratione legis cessat lex ipsa* trouve sa meilleure application au cas qui nous occupe.

c) L'absence d'un code civil et pénal (un code contenant certaines parties du droit pénal existe déjà) ne peut pas servir de prétexte pour conserver les capitulations, car le Monténégro par exemple, de même que plusieurs pays de l'Allemagne et plusieurs cantons de la Suisse, n'ont pas encore leur code, et pourtant aucun Etat ne prétend obtenir dans ses pays des compétences privilégiées pour ses sujets.

2) Possibilité matérielle:

d) Les tribunaux de commerce avec lesquels les étrangers ont le plus à faire en Turquie, sont organisés à peu près à l'européenne et leur fonctionnement surveillé par notre administration ne peut que gagner en régularité et en sûreté.

e) Les tribunaux réglementaires vont subir un grand changement dans leur personnel et, chose importante, c'est qu'ils vont être libérés de la présidence du kadi. Ceci déjà équivaut à une réforme.

Du reste, on pourrait, si on le trouverait nécessaire, pourvoir les tribunaux ordinaires d'un petit règlement ou d'une instruction sur l'application des lois dans les matières du droit privé international.

Dans le cas où la suppression des capitulations ne pourrait pas avoir lieu à l'instant, en vue de quelques combinaisons de politique extérieure, il faudrait à mon avis se réserver expressément ce droit dès que l'organisation définitive de la justice aura eu lieu, et la clause y relative devrait être insérée dans les décrets des publications des modifications provisoires qui vont être apportées à l'organisation judiciaire actuelle.

Le développement ultérieur et le complément des détails de ces quelques observations sur l'organisation de la justice en Bulgarie pourront être fait lors de la discussion orale sur cette matière. Dans la même occasion, pourront aussi être rectifiées les erreurs qu'on rencontre dans cet exposé et qu'il était bien difficile d'éviter à cause de l'absence presque absolue, dans ce moment et dans cet endroit, de sources sûres et suffisantes, et de l'extrême brièveté du délai qui m'a été accordé pour le livrer.

Il est presque superflu d'ajouter en terminant que tout ce qui a été proposé ci-dessus, se rapporte uniquement à l'organisation extrêmement provisoire et transitoire, qui serait introduite à mesure que nos troupes occuperont le pays. L'organisation définitive d'une branche aussi importante et aussi compliquée et délicate présuppose de longues et profondes études sur la vie domestique et sociale, économique et juridique, religieuse et morale, publique et privée des habitants de toutes les parties du pays et des besoins qui en découlent. Or ces études, pour qu'elles aient une valeur réelle, peuvent être faites seulement par de patientes recherches «autoptiques» dans les pays mêmes et nullement sur la base du petit nombre de publications sur le pays; car ces travaux ont été faits ou par des touristes, donc superficiellement, ou par des spécialistes d'autres sciences qui n'ont que des rapports indirects ou même nuls avec les questions qui nous occupent.

Bucarest ce 1/15 Juillet 1877.

V. Bogišić.

III. *Observations sur la nomination des juges dans les tribunaux de la Bulgarie*

Dans la loi sur les vilayets, publiée par le gouvernement turc, il y a une disposition bien importante, d'après laquelle toutes les places de juge dans les tribunaux réglementaires, sont électifs, le kadi du lieu (dans les kazas et les sandjaks) en étant le président. Le projet de loi rédigé par la commission juridique de Svištov a essentiellement modifié cette disposition, en ce sens que: non seulement le président du tribunal serait nommé par le gouvernement, mais aussi deux de ses membres. Les autres seraient électifs.

Malgré mes objections contre l'innovation, elle a été admise dans la séance à la majorité des voix. Je me suis réservé le droit de présenter mes observations séparément, vu l'importance exceptionnelle de la question, mais n'ayant plus l'occasion de les déposer au bureau de la commission, je me suis décidé à les soumettre à l'appréciation du chef de l'administration civile du pays. Tout en comptant la nomination du président par le gouvernement, je me suis prononcé contre la nomination officielle des deux juges proposés par le projet, pour les motifs suivants:

1. Avant tout, on déroge au principe déjà posé, de ne pas introduire, quant à présent, des innovations dans l'organisation de la justice en Bulgarie, à moins que celles-ci ne soient absolument indispensables en vue du nouvel ordre de chose, ce qui, sans aucun doute, n'est pas le cas.

2. En outre, il est évident que par une telle innovation on augmenterait considérablement les frais de l'administration de la justice.

3. Mais abstractions faites des principes et des dépenses; où prendre à l'heure qu'il est, les spécialistes pour peupler une telle quantité de tribunaux, si même en Russie, où il y a une douzaine de facultés et écoles de droit, on est à peine en état den trouver un nombre suffisant; pour les besoins des tribunaux.

4. Il y a en effet quelques Bulgares qui ont fait leurs études de droit à l'étranger; et on dit que la disposition que je combats, donnerait des places sûres à ceux-ci. Mais je crois que les places de juges ont un but bien autrement important que celui de devenir une institution de bienfaisance. D'ailleurs si on veut absolument caser les juristes du pays, il y aura bon nombre de places dans les différentes branches de l'administration. Rien n'empêche, du reste, que ces spécialistes soient choisis par les électeurs: leur seule qualité de spécialistes les recommandera, de la manière la plus efficace, à leurs compatriotes.

5. En admettant même que tous ces spécialistes ont fait des études excellentes, il y a pourtant l'inconvénient que l'un a étudié en Russie, l'autre en Serbie, le troisième en France, le quatrième en Autriche et ainsi de suite. On peut bien s'imaginer quelle

homogénéité de vues et, par conséquent, quelle harmonie devra présider à leurs débats dans des tribunaux, où la tradition régulière et un *usus fori* n'ont pas encore eu le temps de s'affirmer.

6. L'expérience nous apprend que les juges qui ont fait leur cours de droit, même ceux qui l'ont fait dans des écoles homogènes, ont besoin, plus que tout autre d'avoir à leur disposition des codes du droit matériel et formel. Sans code ils seraient, comme des aveugles sans guides, habitués qu'ils étaient à la Faculté d'entendre parler presque exclusivement de lois positives.

Or, en Bulgarie il n'y a point de codes nationaux; et quant aux codes et lois turques encore en vigueur, nous savons que les anciens juges populaires savaient pourtant les appliquer.

7. En Bulgarie, à proprement parler, il n'a que le droit non écrit, droit qui est à la portée de tout le monde, à l'exception toutefois des légistes dont les maîtres étrangers l'ignoraient complètement. Les juges populaires, au contraire, qui n'ont jamais interrompu leurs rapports de vie commune avec le peuple, le connaissent parfaitement, à peu près de la même manière, qu'on connaît la langue maternelle, sans qu'on se soit particulièrement occupé de la grammaire.

8. Mais on m'objecte: outre les juges nommés officiellement, il y en a bien d'autres qui sont élus par les habitants. Réponse: jusqu'à présent dans les tribunaux du Kaza, je n'ai jamais rencontré à la séance plus de deux ou trois juges. Il n'est pas à prévoir que cela soit changé à l'avenir, car une disposition du projet de loi mentionné, fixe à trois le minimum des juges présents à la séance. Donc, les tribunaux qui jusqu'à présent étaient éminemment populaires, vont devenir *en effet* des tribunaux (qu'on me passe le mot) savants.

9. De cette façon nous allons offrir au monde un spectacle bien étrange; un procédé diamétralement opposé à ce qu'on voit ailleurs dans le monde civilisé. En France et en Allemagne p. ex., où il y a des myriades de juristes, l'élément populaire dans les tribunaux est représenté par les *jurés*, par les *Schöffen*; en Russie, outre les *prisažnyje zasédатели*, dans les tribunaux de l'Etat, et il y a des catégories entières de tribunaux tout à fait populaires (les juges de paix, les *volostnyje sudy*). Et en Bulgarie? Ici, au contraire, on est sur le point d'installer des tribunaux purement savants!

10. On me fait encore une objection: Tous les juges qui vont être nommés par le gouvernement, quoique ayant reçu une éducation juridique à l'étranger, seront dans tous les cas des indigènes, qui connaissent les coutumes, les usages, les idées et les besoins du peuple. Vous mesurez la valeur et la sincérité de cette objection, on n'a que se rappeler: que les juristes qui, au moyen âge, venaient de l'université de Bologne en Allemagne, pour combattre et annihiler, avec une énergie digne d'une cause meilleure, toutes les institutions du droit germanique et y introduire avec le droit romain le chaos, qui a duré pendant des siècles, — étaient de véritables Allemands s'étant éloignés de la patrie pour quelques années seulement, afin de faire leurs études à l'étranger. Des exemples analogues, du reste, peuvent être tirés de l'histoire du droit à une époque et dans des pays bien plus rapprochés de nous. Et en effet, on est bien près de la Serbie et de la Roumanie, pour se convaincre, que c'étaient bien des juristes indigènes qui, introduisant des institutions et des formes juridiques étrangères, ont naguère amené un chaos dans l'administration de la justice de leur pays respectif; — état de choses qui dure encore, qui a eu et qui aura des conséquences bien funestes par rapport à l'état économique et moral de ces populations.

11. Admettons pour un instant que je me trompe complètement sur le compte des conséquences qu'aurait en Bulgarie l'innovation dont il s'agit, — mais en vue du caractère bien provisoire de l'organisation judiciaire qu'on est sur le point d'introduire,

ne serait-il pas plus prudent de conserver, du moins provisoirement, ce qui existe? De telle sorte on aurait le temps d'en faire l'expérience. Dans le cas où la pratique nous montrerait des défauts incorrigibles, rien n'empêcherait, lors de l'organisation définitive, d'introduire l'innovation proposée, car alors seulement elle serait justifiée par le besoin, constaté d'une manière positive.

12. Au contraire, si l'innovation est introduite dès à présent, et que l'expérience démontre ensuite qu'elle ne peut être maintenue, il est évident qu'alors le changement ne serait pas aussi facile, même au point de vue matériel. Et au point de vue moral? Un tel changement équivaldrait évidemment à un aveu solennel de la part du gouvernement, que l'institution, telle qu'elle était octroyée par les Turcs, était bien meilleure; or un tel aveu même tacite ne saurait être que préjudiciable au prestige du gouvernement.

13. Enfin s'il y a des intérêts du gouvernement à surveiller incessamment dans les tribunaux, il me semble que le président qui serait nommé officiellement, pourrait suffire à cet office, sans parler même de l'influence considérable que le gouvernement peut exercer toujours sur les élections.

Bucarest, ce 14/26 septembre 1877.

V. Bogišić.

IV. *Lettre d'adieu de Bogišić au prince Ćerkaski*
(en français)

Mon prince.

En prenant congé de V. E. j'ai promis de lui remettre mes observations sur un point important du projet de loi d'organisation des tribunaux en Bulgarie. Habitué à remplir scrupuleusement mes promesses, — j'ai l'honneur d'envoyer ci-inclus à V. E. les observations sur le sujet sus-mentionné.

Ces observations, je peux l'affirmer, sont l'expression fidèle de mes convictions intimes; — à V. E. de juger sur l'objectivité des vues qui les ont dictées.

Veillez agréer, mon Prince, les assurances de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être de V. E.

le très obéissant serviteur

V. Bogišić

Bucarest, ce 14 septembre 1877.

(Expédiée au Prince Ćerkaski par l'entremise de M. Hitrovo).

Albaner und Slaven in Süditalien

Gegen Ende des Mittelalters hat die Balkanhalbinsel durch den Einbruch der Osmanen einen heftigen Stoss in ethnischer Hinsicht erlitten. Die Folge waren massenhafte Auswanderungen der Bevölkerung der Westhälfte nach Italien hinüber. Um die Mitte des 15. Jdts. treten uns Albaner und Slaven an der Ostküste Italiens und deren Hinterland neben- und miteinander wohnend entgegen. Bereits im Jahre 1437 treffen wir diese Siedler in der Stadt Recanati in den Marken an (Thalloczy, Arch. f. sl. Phil. 27, 82 ff.), wo sie noch in den folgenden Jahren bis 1479 erwähnt werden. 1458 begegnen uns alb. Kolonisten in der Stadt Ancona (Makušev, Monum. hist. Slav. Merid. I 204). 1491 trifft man Albaner und Slaven in der Stadt Ariano bei Avellino in Kampanien an (Tommaso Vitale, Storia della regia città di Ariano e sua diocesi 408).

Es ist das Verdienst Ascolis (Politecnico, Mailand 1867, S. 309 ff., Studi critici II 70ff.), Baldaccis (Globus XCIII (1908), Nr 3 u. 4, S. 44ff.) und Rešetars (Die serbokroat. Kolonien in Süditalien, Schriften der Balkankom., Lingu. Abteil. IX (1911), Sp. 45ff.), auf die albanisch-slavische Bevölkerung Süditaliens nachdrücklich hingewiesen zu haben. Die wechselvollen Schicksale dieser rauhen Ankömmlinge auf dem Boden des Molise und ihre oft gewaltsamen Verschiebungen mag man bei Rešetar und bei Max Lambertz KZ 51, 260 ff. nachsehen.

Von dieser alb.-slav. Volkswelle sind nunmehr in der Provinz Campobasso die Dörfer Campomarino, Montecilfone, Portocannone und Ururi alb. geblieben, während von den ehemals slav. Ansiedlern Süditaliens nur noch Montemitro, S. Felice Slavo und Acquaviva Collecroce in der gleichen Provinz weiter bestehen. Diese sind, wie Rešetar zeigt, aus Dalmatien eingewandert.

Dagegen ist die alb.-slav. Mischbevölkerung im übrigen Unteritalien geschwunden. Von ihnen besiedelte um 1461 ein Teil den

nordapulischen Flecken Castelluccio dei Sauri; 1513 liessen sie sich in der Stadt Giovinazzo in der Terra di Bari als Bauern und Kaufleute, und schon 1485 in Brindisi und 1491 in der alten Messapierstadt Oria nieder. In der Stadt Matera in der Basilicata hat Rešetar alb. und slav. Familiennamen aufgedeckt. Das Verhältnis der Slaven und Albaner zueinander ist die gegenseitige Vermischung gewesen. So bemerkt Rešetar: «Höchstwahrscheinlich aber zogen ungefähr um dieselbe Zeit mit den aus Nordalbanien geflüchteten Albanern auch Serbokroaten (deren es im Mittelalter viel mehr gab als heutzutage!) sowie aus der benachbarten Zeta aus; jedenfalls verbindet die Tradition in Italien Albaner und Slaven miteinander, indem sie die von diesen beiden Völkern in Italien gegründeten Kolonien an den Namen des albanesischen Helden Georg Kastriot Skanderbeg verknüpft».

Es ist anzunehmen, dass der alb.-slav.-roman. Völkermischung eine Sprachmischung gefolgt ist, nur sind leider die zerstreuten slav. Volkssplitter bis auf die Reste von Molise geschwunden. Stellt aber die Sprache das statische Endergebnis historischer Ereignisse dar, dann darf man hier zwei prinzipielle Fragen anknüpfen: 1. Ist bei den heutigen Albanern oder Slaven von Molise irgendwelche sprachliche Spur von der einstigen gegenseitigen Durchdringung zu sehen? 2. Sind durch die einstige Überflutung Unteritaliens durch Slaven und Albaner slav. Wortelemente zu Griechen und Romanen der Umgebung gewandert? Wenn 2. zutrifft, dann folgt als Korollar die Frage, ob diese etwaigen Elemente direkt durch die Slaven in die einheimische Bevölkerung verschleppt wurden oder ob nicht die alb. Kolonisten die Vermittlerrolle dabei gespielt haben.

1. Unter den slav. Elementen der alb. Mundarten von Molise sehe ich keines, das durch seine Lautgestalt als sicheres Merkmal einer sprachlichen Beeinflussung seitens ihrer slav. Nachbarn auf italien. Boden gelten könnte. Wohl aber lässt sich umgekehrt an einem bei den heutigen Italoslaven üblichen Worte der alb. Einfluss erkennen: In Rešetars Glossar findet sich, ohne nähere Erklärung, das Wort *bruka* «Brot», also eines der häufigsten Wörter der täglichen Umgangssprache. Ich deute das Wort als Kontaminationsform serbokr. *krūh* Brot-alb. *buka* dss.; darin hat alb. *buka* sein *r* unter dem Gehörseindruck von *krūh* erhalten. Die Entstehung eines neuen Brotnamens aus den Synonymen zweier verschiedener Volkssprachen ist bezeichnend genug und deutet auf ein dereinst inniges Zusammenleben der beiden Volkselemente. Dieses durch Kreuzung entstandene neue Wort ist ein sprachlicher Niederschlag der einstigen ethnischen Symbiose.

2. Gerhard Rohlfs bemerkt in Griechen und Romanen in Unteritalien 149, dass slav. Lehnwörter sich bisher in Unteritalien nicht haben nachweisen lassen; und doch versichert Ascoli aa0. für das romanisierte Slavendorf S. Biase im Molise, dass manche slav. Wörter in der italien. Mundart weiterleben. Die Frage nach dem Vorhandensein slav. Lehnwörter oder Elemente in Süditalien erfordert somit eine erneute Überprüfung; sie wird gerade durch das von Rohlfs gesammelte, dankbare Material aus Unteritalien erleichtert.

Bei Rohlfs Et. Wb. d. unterit. Grätz. 2662, S. 295, wird aus dem gri. Corigliano zwischen Lecce und Gallipoli in Südapulien píccí weibl. Geschlechtsteil belegt. Dem entspricht aus Albanien aufs genaueste das gleichbedeutende tosk. píç und píçkë mit deminut. -kë. Píç wird auch bei Kristoforidhi 329 ohne nähere Provenienz angegeben und für das Nordgeg. in der Form píçigë durch Rossi bezeugt. Auch das Alb. in Griechenland kennt es als píçúl Geschlechtsteil kleiner Mädchen, G. Meyer Et. Wb. 336. Bei píçúl wird das Suffix -ul deminutivisch verwendet, wofür sich semantische und formantische Analoga bieten: gri.-alb. kaçúl (so bei Meyer in den Berichtigungen und Nachträgen des Et. Wb. verbessert) Geschlechtsglied bei Säuglingen, zu it. cazzo, venet. heisst es cazzeto, Meyer Et. Wb. 183; bicúl Ferkel in Gjinokastra (süd-tosk.) neben bic dss., vgl. auch Meyer 38, u. a. m. Dieses Suffix wird auch im Ngrí. zur Bildung von Deminutiven verwandt: neben σάκκος m. sac existiert das neu. σακκούλι petit sac, bourse, daneben ein fem. σακκούλα sac; besace; bourse, s. Legrand Dict. grec-mod.-franç. 769. —Píç wird in Alb. auch mit bekannter Metapher in der Bedeutung «tüchtiger, geriebener Kerl» gebraucht, genau wie die Namen des Bastards, worüber allgemein Ch. Nyrop, Les dénominations des enfants illégitimes, in Linguistique et histoire des mœurs 124 unterrichtet.

C. Meyer stellt aa0. das alb. Wort «zu slov. píčka poln. pica, píczka magy. pícs pícsa pít weibliches Glied, das man mit bulg pikaja pissen verbindet». Damit wird nach diesem Forscher wohl slav. Herkunft des Wortes angenommen.

Bei dieser evidenten Wortgleichung: gri. píccí in Süditalien-alb. píç dss. interessiert uns die Frage nach dem lehngeschichtlichen Zusammenhang der beiden Glieder. Man darf in dieser Frage die alb. Kolonien in Süditalien nicht ausser acht lassen, da diese Albaner in ihrer neuen Heimat zu Romanen sowohl als auch zu Slaven und Italogriechen in enge Beziehungen getreten sind. Tatsächlich kommt nach Lambertz KZ 53,295 bei den Albanern von Molise píçuór und bíçuór, bíçwór schwanger, partic. zu *píçonj «schwängere», Weiterbildung von píç γυναικ. αἰδοῖον

vor. In dem alb. Villa Badessa in den Abruzzen fand dieser Forscher KZ 53,306 «πίσι γυναικεῖον αἰδοῖον; dazu auch *piçkuriq* nackt; *piçkuriq* ist Kombination von *lakuriq* und *piçi*, wörtlich nackt bis auf die Scham» usw. Eine semantische Parallele zum alb. *piçkuriq* liefert m. E. *cunnirípula* Fledermaus in roman. Mundarten Kalabriens, Rohlfs *Dizionario Dialettale delle Tre Calabrie* 253, das nach diesem Forscher *Et. Wb. d. unterit. Gräz. 1471* aus gri. *νυκτερίδουλα* stammt, jedoch lautlich stark zersetzt bzw. volksetymologisch an *kunnu vulva* angeglichen wurde. So könnte wohl alb. *piçkuriq* Lehnübersetzung (*calque linguistique*) aus dem Süditalien. sein. Wichtiger noch für unseren Fall ist eine Angabe G. Meyers, der in der *ZfomPhil*, vom J. 1891, S. 549 aus dem apul-alb. Orte S. Marzano bei Tarent *piçi* m. il conno, weibl. Geschlechtsteil belegt.

Es ergibt sich also aus obigen Angaben, dass dieses Wort in Apulien auf alb. Gebiet nur noch in S. Marzano bei Tarent, auf gri. aber in Corigliano zwischen Gallipoli und Lecce ein isoliertes Dasein fristet.

Bei zwei voneinander relativ so weitabliegenden Ortschaften wie S. Marzano und Corigliano ist eine Verschleppung des Wortes von dem einen Orte zum anderen schwerlich anzunehmen. Gelingt es aber, mundartliche Zwischenglieder historisch zu verfolgen, dann kann man zur Erklärung dieser Wortwanderung schreiten. Zur Deutung der Sachlage sei erwähnt, dass S. Marzano den nunmehr letzten Rest der einstigen östlich von Tarent gruppierten alb. Sprachklave darstellt; diese zählte nach Ferdinando Ughelli *Italia Sacra* um 1721 noch acht Albanorum, seu Epirotarum Pagi, Graecoritu viventium. Nach P. P. Rodotà, *Dell'origine, progresso e stato presente del rito greco in Italia* III 103 waren ihrer um 1763 nur noch sechs alb. geblieben. Nun ist aber aus der Existenz acht alb. Dörfer bei Tarent für eine frühere Zeit eine grössere Verbreitung unseres Wortes in dieser Gegend anzunehmen. Indessen lässt sich die alb. Kette bis zu den gri. Sprachinseln im östlichen Südapulien historisch vervollständigen; was zunächst die gri. Enklave betrifft, so umfasst sie nach Rohlfs, Griechen und Romanen in Unteritalien 49 neun Dörfer, die ca. 8 km. südlich von Lecce knäuelförmig zusammengedrängt liegen. Einst aber war dieses Gebiet der *Grecia* wesentlich grösser, namentlich reichte sie im 15. Jdt. weiter nach Westen, umfasste hier unter anderem die Ortschaft Galatina und die Stadt Gallipoli an der Küste. Überblicken wir die gleichzeitigen alb. Kolonistenverhältnisse dieser Gegend, so sehen wir Skanderbegs Sohn Johann Kastriot im Jahre 1485 zum Herzog von S. Pietro in Galatina und zum Marquis von Soleto geworden (Ch. Hopf, Chro-

niques gréco-romanes 533), zum Herren über Ländereien also, wo auch noch gri. Ortschaften wie Galatina bestanden. In diesem Gebiet wurden nun nicht weniger als dreizehn alb. Siedlungen angelegt, die einen Kanton Albania bildeten zum Unterschiede von dem anschliessenden Grecia. Nun sind wohl, wie die alb. Gemeinden bei Tarent, so auch die von den Kastrioten angelegten Ansiedlungen der Albania hauptsächlich Soldatenkolonien gewesen. Um 1725 scheint diese alb. Sprachinsel vollständig geschwunden zu sein, denn Ughelli macht ihrer keine Erwähnung mehr. Sie ist in der gri.-roman. Umgebung aufgegangen.

Es ist nun meine Ansicht, dass diese Soldatenkolonien es gewesen, von denen ein neues Wort der Sexualsphäre, eben píććí, zu den Griechen der Umgebung austrahlte. Wörter dieser Sphäre gehören bekanntlich zu den wanderfähigsten; besonders gerne pflegt die Soldateska sie weithin zu verschleppen. Das ist die sozialgeschichtliche ratio der Entlehnung. Wollen wir noch die geographische ratio beraten, so ist gerade der Ort, in dem unser Wort vorkommt, nämlich Corigliano, von allen heutigen Griechendörfern der am westlichsten vorgeschobene und in unmittelbarer Nachbarschaft des einstigen Herzogtums der Kastrioten gelegen. Damit glaube ich gezeigt zu haben, dass dieses Wort den Griechen Apuliens durch alb. Vermittlung zugekommen ist. Weniger naheliegend wäre m. E. die Annahme einer unmittelbaren Wanderung des Wortes von den apul. Slaven zu den Griechen, da diese einstigen Slaven etwas weiter abliegen, während Albaner und Griechen in Kontaktnähe zueinander beheimatet waren.

Wir verlassen Apulien und wenden uns nach Kalabrien, um ein Wort der Hauswirtschaft zu untersuchen. Der auch als Gräzist bekannte kal.-alb. Schriftsteller Vincenzo Dorsa belegt in seinem Werke *La tradizione greco-latina nei dialetti della Calabria Citeriore*, Cosenza 1876, S. 30 «cullacciu in Acrí e altrove, pasta di farina intrecciata a corona; nel Cosentino una treccia fatta di fichi, e la torta composta degli avanzi della pasta di pane che si cuoce nella cenere». Bei G. Rohlfs *Diz. Dial. delle Tre Cal.* 249 steht «cullacciu» m. sorta di pane intrecciato a corona sormontato da un uovo; treccia di fichi». Seine Gewährsmänner sind Dorsa und L. Accattatis, *Vocabolario del dialetto calabrese*, Castrovillari 1897. Doch scheint Accattatis das Wort nach Rohlfs' Bemerkungen aaO. 44 dem Buche Dorsas entnommen zu haben. Also wird cullacciu in Bedeutungsnuancen bei den Romanen von Acrí unweit Cosenza in Kalabrien und auch sonst im Cosentinischen verwendet.

Mit diesem Wort identisch ist das in ganz Albanien lebende kuláč m., bei G. Meyer *Et. Wb.* 212 ungesäuerter Brotkuchen,

Ringelbrezel. Das sind die zwei Hauptbedeutungen des Wortes, die auch Kristoforidhís Wörterbuch 169 bezeugt: kulác, pl. kulácëtë κουλούριον κοινώς, 2. ἄζυμον ψωμί; ebenda als Adv. kulác eingeringt, im Kreise, in: gjarpëri rri kulác Die Schlange hat sich eingeringt. Speziell bei den Christen von Elbasan bedeutet kulác auch die Ringelbrezel, die zu Ostern gebacken und den Besuchern geschenkt werden. Bashkimi 214 belegt aus Nordalbanien kulác, pl. kuléc (mit Umlaut) ciambella di pane (it. ciambella wird in den Wörterbüchern als pasta dolce a mo' di grosso anello d. i. süßes, ungesäuertes Brot in Ringelform erklärt). Die bei Kristoforidhí angeführte adverbelle Metapher wird bei Bashkimi sowohl von der Schlange als auch vom Hunde verwendet. Bei den Albanern in Griechenland existiert kulác mit Bedeutungsentwicklung in landwirtschaftlicher Hinsicht: κουλούρι τοῦ ἀλετριοῦ (τὸ τρικελωτὸν ζύλον ὅπου ἐκβαίνει τοῦ στραβαριοῦ ἢ ἄκρη Reinhold bei Meyer Et. Wb. 212; 2. adv. «im Kreise», vgl. o. Kristoforidhí und Bashkimi.

Im Tosk. ist das Wort ebenfalls allgemein gebräuchlich: In Gjinokastra bezeichnet kulác, pl. kuléc das ungesäuerte Brot überhaupt, während brumë të ardhur den gesäuerten Brotteig bedeutet. Dies süsse Brot wird hier entweder aus Maismehl (kulác i kallamboqtë) oder aus Weizenmehl (kulác i grinjë) geknetet. Der Teig kommt so in den grossen Kupferteller (tëpsi, s. Meyer 427) und wird obenhin gezeichnet: beim Maisbrot wird gewöhnlich die Oberfläche durch einen Holzlöffelstiel (bisht i lugës) in Parallelogramme oder Rhomben eingeteilt, in deren Mitte je ein grosser Punkt eingedrückt wird. Beim Weizenbrot werden die gleichen Figuren mit einer Gabel gezeichnet, sodass ihre Kanten aus vier Linien bestehen. Gebacken wird dieses Brot folgendermassen: Auf dem Herd wird eine Glutschicht gelegt, darauf kommt der Kupferteller mit dem Teiginhalt und darüber die eiserne Backglocke (saç, s. Meyer 379), auf der noch Glut gestreut wird. Ganz so wird auch in der Malsija das Brot gebacken, wie Baron Nopcsa, Albanien. Bauten, Trachten und Geräte Nordalbaniens 99ff. uns lehrt: «Der Teig wird in die irdene, vorher zur Rotglut erwärmte Backschüssel (Çerep) gelegt, mit der eisernen Backglocke bedeckt und auf die Backglocke (Kakini) wird dann Glut gehäuft. Um die Glut am Herabrutschen von der Backglocke zu hindern, legt man auf dieselbe einen, die Glut haltenden, eisernen Reifen. Wenn man irgendwie zufällig der Backschüssel entbehren muss, so fegt man die Feuerstätte rein, legt den Teig auf die vom Feuer erhitzte Votra und bedeckt ihn dann mit Blättern. In weiterer Ermangelung der Backglocke legt man dann die Glut auch auf die Blätter. In Bezug

auf die Form ist die albanische Backglocke mit der bosnischen, serbischen und bulgarischen identisch. Dieses Objekt ist mithin panbalkanisch.» Die toskische Backglocke von Gjinokastra stimmt mit der bei Nopcsa fig. 74 abgebildeten überein, nur ist sie wohl etwas grösser und flacher; übrigens ist sie nicht doppeltgehenkelt wie die nordalb., sondern der eine Henkel befindet sich in der Mitte oben. Kulturhistorisch interessant ist die Art des Backens ohne Backschüssel oder Backglocke, mitunter ohne beides, wie Nopcsa hervorhebt und wie sie auch dem Süden Albaniens bekannt ist. Ein so gebackenes Brot wird hier als *kuláč në hí* «in Aschen(glut) gebackenes Brot» bezeichnet. Zu diesem Namen und zu der soeben geschilderten Art der Zubereitung findet sich nun, wie oben erwähnt, jene frappante Entsprechung der aus Kalabrien (Dorsa): «*cullacciu.... la torta composta degli avanzi della pasta di pane che si cuoce nella cenere*».

Erwähnenswert dünkt mir noch eine rituelle Verwendung des *kuláč* in Gjinokastra: Nachdem hier die Braut am Sonntag heimgeführt worden ist, gehen bei den Christen dieser Stadt ihre Angehörigen am darauffolgenden Montag abends zum ersten offiziellen Besuch ins Haus des Eidams. Dabei bekommt der Trauzeuge (nun) den Hochzeitskuchen (*kuláč*), zerbricht ihn über den Häuptern des jungen Ehepaars, tunkt ein Stück davon in Honig ein und isst es, dann verteilt er das Brot stückweise unter die Anwesenden und so kostet ein jeder davon. Das Zerbrechen des Brotes ist hier wohl ein Symbol für die ersehnte Fruchtbarkeit in der Ehe, das Eintunken in Honig das Symbol des harmonischen Ehelebens. Es ist für die Entstehungsgeschichte der alb. Hochzeitsbräuche wichtig, dass diese Sitte mit dem Brauch der römischen *confarreatio* übereinstimmt, bei dem Braut und Bräutigam den *farreus panis* (oder *farreus cibus*) brechen und von ihm kosten mussten.

Was die Etymologie von *kuláč* betrifft, so ist es entlehnt aus slav. *kolač* von *kolo* Kreis, s. G. Meyer Et. Wb. 212. Zur Bedeutungsentwicklung verweist Meyer auf gri.-alb. *kulaç* «im Kreise». Auf ein gleiches kann man aus Albanien hinweisen, wo z. B. in Radhima bei Vlora *rrathët eig.* die Kreise nach freundlicher Mitteilung des Herrn Sezai Radhima «Ringelbrot» bedeutet.

Wie erklärt sich nun diese alb.-kalabres. Übereinstimmung in Lautgestalt und Bedeutung eines Wortes des Haushalts und in seiner sachgeschichtlichen Verwendung? Haben es etwa die Slaven zu den Romanen Kalabriens getragen oder ist es aus den alb. Kolonien zu diesen gewandert? Welche ist ferner die kulturgeschichtliche Ursache der Entlehnung? Das Wort lebt noch bei den Slaven von Molise, wie ich Baldacci aaO. S. 54 entnehme: «Das national-

slavische Fest des St. Blasius wird auch noch gefeiert. St. Blasius ist der Schutzheilige gegen die Halskrankheiten. An seinem Tage (3. Februar) salbt der Priester den Dorfbewohnern die Kehle mit einem speziell dem heiligen Märtyrer geweihten Öle. In der Familie bereitet man eine Art von Biskuit (k o l a č) gefüllt mit Brotkrumen und Weinmost, der mit Sauerteig und Gewürzen zusammengekocht wird, und ausserdem eine Art von Brötchen (p a n t i c e), in die man eine Schüssel abdrückt. Die Biskuits und die Brote werden vor der feierlichen Mittagsmesse geweiht und darauf in sehr feierlicher Weise in den Häusern verteilt, wo man isst und trinkt, wo man singt, musiziert und tanzt. Dieses Fest ist gleichzeitig ein Fest der Kirche und des Karnevals, und zu ihm eilt viel Volk der Umgegend usw. Es geht aus diesem Bericht hervor, dass diese Biskuits bei den Italoslaven eine Bedeutung bei rituellen Handlungen des nationalen Jahresfestes besitzen. Nun findet man den kuláč auch bei den Albanern Italiens anlässlich der kirchlichen Feiern in Verwendung. In Portocannone im Molise wird der kuláč, wie mir Herr Costanzo Ciarla, Schuldirektor in Termoli, freundlichst mitteilt, zu Ostern zubereitet. Er hat die Gestalt eines Ringelbrazels, wobei das eine Ende hakenförmig inwendig gekehrt ist. Er wird aus grobem Mehl, Orangen, Gewürzen udgl. hergestellt und wird damit zu einer Art Marmeladenkuchen. In Villa Badessa in den Abruzzen bedeutet kuljaçi nach Lambertz KZ 53,305 «Brot in Fladenform; kulaç i bukëve ist der gesäuerte Maiskuchen, k i ndormëtë das ungesäuerte Brot. In Piana dei Greci auf Sizilien bedeutet kuláč 1. eine kranzförmige Brotart, Ringelbrazel; 2. Hausmehlspeise, die zu Weihnachten für die Kinder gebacken wird, aus zerstampften Feigen, Honig und Zucker besteht und dann auch të plotit «das Volle» genannt wird (freundliche Mitteilung des Herrn Prof. Gaetano Petrotta¹⁾). In ähnlicher Bedeutung findet es sich auch in einem alten Kirchenlied des Nicolò Brancato aus Piana dei Greci (18. Jdt), dessen Übersetzung bei Camarda, Appendice 180 buccellato, bei Marchianò Poesie sacre albanesi 40f. tortello lautet; 3. «eingeringelt»; Qen i buxët kuláč (x̣ = Achlaut) Der Hund ringelt sich ein, vgl. die ob. Belege aus Albanien bei Kristoforidhi und Bashkimi und aus Griechenland. In Piana besteht nämlich, wie mich Herr Dr. Giovanni Schirò und Prof. Gaetano Petrotta gütig belehren, der Glaube, dass wenn am letzten Augustmorgen der Hund eingeringelt aufwacht, ein strenger Winter bevorsteht. Wird er hingegen am gleichen Morgen der Länge nach liegend aufgefunden, so ist

¹⁾ Zur Bedeutungsentwicklung Fülle: Kuchen vgl. gri. πέλανος Opferkuchen, dt. p a r i n a s — «Fülle» F. Specht KZ. LXII 284 ff, Kretschmer Glotta XXVI 67.

das ein Vorzeichen für einen milden Winter; 4. in sprichwörterlichen Redensarten: U vdes uríe e tatës i thon kuljác Ich verhungere und mein Vater heisst k., dem aus dem nahen Palazzo Adriano Tata jím kljuhej kuljác e ú vdes uríet, Pitrè Bibl. delle tradiz. popol. 24, 462 entspricht. —kuljác ist auch kal.-alb., s. Bruno Guyon Studí glottol. ital. 5,20.

Zusammenfassend ergibt sich also für unsere Betrachtung folgende Sprachgeographie dieses slav. Wortes: Albanien, alb. Diaspora in Griechenland und Italien, Slaven von Molise, roman. Mundarten in Kalabrien. Wie ist diese Area zu verstehen? Zweifellos haben sowohl die Moliseslaven als auch die Italoalbaner Wort und Sache aus ihrer respektiven Heimat mitgebracht. Woher haben sie die Romanen Kalabriens erhalten? Nach der Lage der historischen Geographie Kalabriens glaube ich nicht, dass den Kalabresen das Wort direkt durch slav. Wanderscharen zugekommen wäre. Betrachten wir hingegen die italoalb. Siedlungsverhältnisse näher, so liegt gerade in der Provinz Cosenza die noch heute grösste alb. Sprachenklaue. Hier hat sich, begünstigt durch den gebirgigen Charakter der Gegend, die alb. Sprache in zahlreichen Ortschaften erhalten. Diese Albaner — und damit gelangen wir zur sachgeschichtlichen ratio der Entlehnung — brachten aus ihrer alten Heimat eine neue Brotart mit eigener Herstellungsweise mit, die sie auch an kirchlichen Festtagen und auch bei Hochzeiten — vgl. o. den Hochzeitskuchen in Gjinokastra — zuzubereiten pflegten, und die den Romanen der Umgebung als wohl etwas Neues auffallen musste. Nichts lag demnach für die in ähnlichen Verhältnissen wie die Albaner lebenden Kalabresen näher, als Sache und Wort zugleich von den benachbarten alb. Siedlern zu entlehnen.

Zum Schluss betrachten wir einen italien. Windesnamen aus Kalabrien und Sizilien: sizilian. puía vento dí terra V. Mortillaro, Nuovo Diz. Sicil.-Ital. 883, «siz. puía venticello che spira nella notte dalla parte del mezzogiorno Stud. glott. 7,56, siz. puía, puýía «vento dí terra» Pasqualino, regg. (d. s. die Mundarten um Reggio Calabria) púya «vento freddo e spiacevole» Mandalari, kosent. (Serra Pedace) puýía «leichter Abendwind», nordkal. (Casano) na póya í víéntə ein leichter Wind» Rohlf's Et. Wb. d. unterit. Grätz. 2729.

Das Wort ist bei Rohlf's unerklärt geblieben. Ich bin geneigt, es mit alb. nordgeg. puhíi-a vento placido e fresco Bashkimi 368, tosk. in Radhíma bei Vlora fryn era me puhí Der Wind weht mit Kraft (Mitteilung des H. S. Radhíma) zu verbinden. Das alb. Wort stammt seinerseits nach Meyer Et. Wb. 356 aus slav. puhati blasen. Doch ist m. E. das Substantivum auf Rechnung

des Alb. zu ziehen, indem aus dem slav. Verbum ein dem Slav. fehlendes Nomen *puhí* nach Analogie der zahlreichen Feminina auf *-í*, älter *-iĭa*, (Pedersen Rom. Jb. 9, I 208, Jokl Stud. z. alb. Etym. 101ff.) neugeschaffen wurde. Möglich ist auch, dass bedeutungsverwandte und gleichfalls zweisilbige Wörter wie tosk. *stihí* Drache, geg. *stuhí* Sturmwind, geg. *duhí* dss. zur Bildung von *puhí* als volksetymologischem Reimwort beigetragen haben²⁾.

Besteht nun die Identität des süditalien. *puía* mit alb. *puhí-a* zurecht, so bleiben die näheren Umstände der Entlehnung zu suchen. Das Wort kann aus sprachlichen und wortgeographischen Gründen nicht direkt von den Slaven Italiens zu den Romanen gewandert sein: aus sprachlichen deshalb, weil das Nomen dem Südslav. wohl überhaupt abgeht: aus wortgeographischen darum, weil die Slaven nicht so weit nach Süden bis Sizilien gewandert sind. Der einzig methodologisch gangbare Weg ist die Annahme, dass die Albaner Italiens das von ihnen ihrerseits entlehnte Wort den Romanen weiter zubrachten. Die einzigen Vermittler können dabei nach der geographischen Lage der Dinge die Albaner gewesen sein. Tatsächlich kommt das Wort bei diesen vor. Aus Kalabrien findet man es bei Girolamo de Rada, *Canti di Serafina Topia* S. 38 *pu^χís ngrirët alla brezza frígida*, und bei Giuseppe Serembe, *Vjershe* S. 57: *puhjí*. Mit *χ* und *hj* wird der Ichlaut (wie in deu. Städtchen) umschrieben. Bei den siz. Albanern bedeutet *pu^χí*, *-ia* ebenfalls *brezzolina di vento*, Brise. Bedenkt man, dass die alb. Kolonien dereinst von Nord bis Südkalabrien reichten und dass die jetzt auf Westsizilien beschränkte Sprachenklave einst auch in Ostsizilien Sprachinseln zählte, so ist die einstige Verbreitung des Wortes bei den Italoalbanern höchstwahrscheinlich grösser gewesen als heutzutage.

Da die roman. Area von *puía* über Kalabrien und Sizilien nicht hinausgeht und da in diesem Gebiet ein gleichbedeutendes und gleichlautendes alb. *pu^χí*, *-ia* besteht, so ist m. E. die Quelle des roman. Wortes das Alb. in Italien. Die semantische Gleichheit haben wir bereits gesehen, die lautliche Erklärung bereitet keine Schwierigkeiten: Die italien. Wortsippe lautet meist *puía* und *pu^γía*, worin *γ* = *j* in deutsch Jäger, ital. *buio*, *pietra* ist, s. Rohlf's aa0. XIII. Das italoalb. *pu^χí* besitzt Ichlaut. Nun sind *j* und *χ* zwei homorgane Laute, nur ist *j* stimmhaft und *χ* stimmlos. Nach Jespersen Lehrbuch der Phonetik⁴ (1926) S. 133 sind bei *j* «die Lippen in der Regel spaltförmig, Zungenspitze in Ruhe. Vorderzunge bildet spaltförmige Öffnung gegen den harten Gaumen.

²⁾ Nach freundlicher Mitteilung des Herrn Prof. L. Ndenrika lautet das Wort im *Vunó* in der Himara *pujĕ* f. Wind. Dieses ist ein Fem. nicht auf *-í*, sondern auf *-jĕ*, älter *-iĕ*.

Stimmbänder schwingen. Bei ζ (d. i. χ) ist dieselbe Einstellung wie bei j , jedoch die Stimmbänder voneinander entfernt». Also konnte das alb. χ , zumal wenn es schwach artikuliert wurde, von den Romanen leicht als stimmhafter Laut gehört und auch als solcher wiedergeben werden. Was ferner $p\acute{u}ya$ bei Reggio Calabria mit Rückverschiebung des Akzents gegenüber alb. $pu\chi\acute{ia}$ betrifft, so vgl. man regg. $agr\acute{a}ppidu$ wilde Birne aus gr. $\acute{\alpha}γραπιδε\acute{\alpha}$, regg. $sp\acute{a}lassu$, $sf\acute{a}lassa$, $sp\acute{o}lessu$ etc. «*virgulto spinoso appartenente alla famiglia dei leguminosi*», aus gr. $\acute{\alpha}σπαλάθιον$, regg. $\chi\acute{\alpha}m\acute{o}ripu$ neben $\chi\acute{\alpha}mar\acute{o}pa$ junge Eiche aus gr. $\ast\chi\acute{\alpha}μαραι\acute{o}πιον$, regg. $\zeta\acute{e}d\acute{i}ri$ essere antipatico aus gr. $\ast\chi\eta\delta\acute{\epsilon}\omega$, Rohlf's Grī. u. Rom. in Unterit. IO ff.

Sachgeschichtlich ist die Entlehnung verständlich, gehören doch überall die Windesnamen zu den am meisten verbreiteten Wanderwörtern: Alb. $maistr\acute{a}ll$ Nordwestwind in Himara — einem der Hauptzentren der Verbreitung alter italien. Lehnwörter —, ζ amisch $mastrale$, aus it. $maestrale$ über ngrī. $\mu\acute{\alpha}\iota\sigma\tau\rho\acute{\alpha}\lambda\lambda\iota$ Tagliavini Pedersen — Festschrift 171. alb. $pon\acute{e}nt$, $pun\acute{e}nt$, best.- $nd\acute{i}$ Westwind, ngrī. $\pi\acute{o}n\acute{e}ν\tau\epsilon\varsigma$ dss., grī. in Bova $ponenti$, aus it. $ponente$ Meyer 347 Hesseling Les mots maritimes empruntés par le grec aux langues romanes, bei Sanfeld Linguistique Balkanique 56, alb. $bunac\acute{e}$ in Gjinokastra und noch häufiger in Vlora «Finsternis»¹⁾ ngrī $\mu\pi\acute{o}\nu\acute{\alpha}\tau\alpha$ bonace, Meeresstille aus ven. $bonazza$, it. $bonaccia$, s. über die grī. Wörter Sandfeld aa0. 56; alb. $jug\acute{e}$ Süd, Südwind aus slav. $j\acute{u}g$ dss. Meyer 164; $vor\acute{e}$ f. Nordwind, $ver\acute{i}$ dss., aus ngrī $\beta\acute{o}ρ\acute{e}\acute{\alpha}\varsigma$ $\beta\acute{o}ρ\acute{e}\iota\omicron\varsigma$ Meyer 477, alb. (mird) $grr\gamma k-u$ leichter und frischer Wind, Brise, dem ein südslav. $\ast gor(\gamma)nrk\acute{b}$ von $gor\acute{n}\acute{b}$ zum Berge gehörig zugrundeliegt, Jokl Miletic-Festschrift 144. Tosk. $gorr\acute{e}n$ Nordwind, Norden aus der bulg. Entsprechung $goren$ mit hartem n , Jokl ebda. Das letztere Wort ($gor\acute{e}n$) hat bei Meyer E. W. 477 eine unhaltbare Erklärung gefunden. Zum Semantischen: $gor\acute{e}n$ — slav. $gora$ vgl. alb. ζ amisch $m\acute{a}lij\acute{e}$ Nordwind, er $mal\acute{i}t$ Nordostwind zu mal Berg Pedersen Alb. Texte mit Glossar 124, 154. $Gvor\acute{e}$ bei Xyländer (Meyer ebda.) kann eine Kreuzung von $gor\acute{e}n$ und $vor\acute{e}$ sein.

Blicken wir zurück, so gibt es m. E. slav. Elemente bei den süditalien. Griechen und Romanen. Ein Wort aus der sexuellen Sphäre in Apulien, ein anderes aus dem Haushalt und ein drittes aus der maritimen Lebenssphäre in Kalabrien und Sizilien glaube ich aufgedeckt zu haben. Die Vermittlerrolle ist notwendigerweise

¹⁾ Auch im Volkslied: Hapu moj bunacē, bēnu vetētimē, Tē shkojē bandidhi tē gjejē shtēpinē. Kläre dich, du Finsternis und werde hell, Damit der Liebhaber geht und das Haus findet.

den Albanern Italiens zugefallen. Also sind sie hier den Romanen und Griechen gegenüber die Gebenden. Dies trifft auch sonst zu: so haben italien. Dichter und Komponisten manchen Stoff zu ihren Kunstwerken bei diesen Kolonisten gefunden.

Würde einmal der süditalien. Wortschatz mit genauen lokal-geographischen Angaben besser bekannt werden als heute, so würde wahrscheinlich noch manches andere slav.-alb. Reliktwort bei süditalien. Romanen oder Griechen festgestellt werden können.

Gjinokastër

Eqrem Çabej



Notules

VI. Dumitrescu: «Les figurines anthropomorphes en os du Sud-Est de l'Europe pendant la période énéolithique»

Supplément

L'article précédent de M. VI. Dumitrescu ne renferme pas toutes les analogies de Vinča publiées en 1936¹⁾.

Les objets de Vinča que M. Dumitrescu classe dans son deuxième groupe de «figurines en os» doivent encore être considérés comme des spatulae, et non comme des figurines. Ces objets ont à Vinča un caractère sépulcral — *in usum mortuorum* — ce que prouve leur forme, puis les tombeaux dans la couche de Vinča et enfin les nombreux vases plastiques²⁾ trouvés dans cette couche et qui ont, en cosmétique, des rapports très étroits avec les spatulae.

Aux figurines du III^e groupe doit être comparée une terracotta de Vinča de la profondeur de 4,9 m. ³⁾ Cette terracotta est plate et représente d'une façon sommaire une figure humaine avec des moignons. J'ai fait déjà les rapprochements de cette terracotta avec les «figurines en os» de Bulgarie et de Roumanie. Sur le visage de cette terracotta de Vinča les yeux sont représentés par deux piqûres plus profondes. Le nez n'est pas représenté plastiquement. Dans la partie inférieure du visage il y a quatre concavités horizontalement rangées et qui représentent la bouche ainsi que sur les «figurines en os». A la hauteur des moignons il y a une rangée horizontale de piqûres qui correspondent à celles des «figurines en os». Sur le derrière de la terracotta de Vinča il n'y a que des piqûres peu profondes et qui ne sont point rangées dans un ordre déterminé. Il est inutile, je crois, d'insister sur les ressemblances de cette terracotta de Vinča avec les «figurines en os» de Bulgarie et de Roumanie.

Cette terracotta n'est pas cependant l'unique exemplaire de son espèce à Vinča. L'autre exemplaire en est une terracotta de

¹⁾ Miloje M. Vasić, *Vinča préhistorique II et III*, Belgrade 1936.

²⁾ *Vinča préhistorique IV*, page XIX.

³⁾ *Vinča préhistorique III*, page 62, fig. 335.

la profondeur de 5,8 m, sur laquelle se trouvent des piqûres confusément rangées du côté gauche et du côté droit de la tête, sur la poitrine et sur le dos. Quelques-unes de ces piqûres, celles du visage, représentent peut-être la bouche, tandis que les piqûres du dos seraient les parties d'un collier sculpté(?). — Par cette sorte de piqûres elle ressemble à une terracotta archaïque de Lindos en Rhodes, que M. Blinkenberg⁴⁾ considère comme un produit local de l'île de Rhodes.

Les analogies existant entre les objets en question et la terracotta de Vinča ne sont point un simple effet du hasard. Au contraire, ils sont une preuve certaine des rapports entre la civilisation de Vinča et celle révélée par les fouilles du Bas Danube. Le fragment d'une terracotta trouvé dans la profondeur de 4,3 m. ⁵⁾ a les mêmes caractères. Cette terracotta a toutes les qualités caractéristiques pour les terracottas de Bulgarie et de Roumanie, autre fait sur lequel j'ai déjà attiré l'attention. La terracotta de ce type est étrangère à Vinča. Cet exemplaire avait été probablement importé à Vinča des régions du Bas Danube.

M. Dumitrescu ne pose pas la question sur l'emploi de ces «figurines en os» déjà étudiées, bien que la solution de cette question soit importante à plusieurs égards. À cause déjà de la forme de ces figurines, ainsi qu'à cause de petits trous qui s'y trouvent, on ne saurait supposer que ces figurines n'eussent représenté que la figure humaine et qu'en cette qualité elles eussent été employées indépendamment des autres objets. Au contraire, elles sont exécutées comme parties appartenant à d'autres objets, soit comme pièces de marqueterie, soit comme des pendentifs décoratifs sur une autre espèce d'objets (colliers, courroies etc.). Cependant, les fouilles effectuées en Bulgarie et en Roumanie n'ont jusqu'à présent fourni aucune donnée sur l'emploi de ces figurines. De telles données sont offertes — indirectement, il est vrai — par les objets de Vinča.

De cette manière j'ai déjà auparavant comparé ces «idôles en os» ou «figurines» aux deux statuettes de pierre (marbre ou calcaire blanc) trouvées à Vinča à la profondeur de 6,1 m. et de 5,8 m.⁶⁾ La statuette plus récente — celle trouvée dans la profondeur de 5,8 m — est malheureusement sans tête.

Sur le visage de la statuette plus ancienne — de 6,1 m. — il n'y a qu'une saillie plastique verticale comme celle de la «figurine en os» (voir plus haut, fig. 5b) de Bulgarie. Mais ce qui est beaucoup plus important sur cette statuette plus ancienne de Vinča c'est un trou creusé qui passait à travers le vertex et la nuque de la figure. Cette statuette devait être employée même après l'endommagement de ce trou dans la tête, parce que dans la partie inférieure de la statuette on avait commencé (mais non pas fini) à creuser un trou pour y faire passer la ficelle afin d'employer la statuette comme amulette-parure. On trouve des statuettes ainsi employées sur les figures hiératiques de la déesse de Achna en

⁴⁾ Chr. Blinkenberg, Lindos I, Berlin 1931, page 467, No 1885, cf. aussi page 459.

⁵⁾ Vinča préhistorique III, page 76, fig. 406.

⁶⁾ Vinča préhistorique II, page 140, fig. 295 et 296.

Chypre datant de l'époque du style orientalisant et sur lesquelles apparaissent comme insignia de petites figures anthropomorphes, puis les clés des temples et les sceaux⁷⁾. On a trouvé à Vinča, mais pas encore décrit, des exemplaires de telles clés en marbre avec un trou sur le côté opposé pour le passage de la ficelle. Ajoutons encore que l'habitude du personnel cultuel de porter de tels insignia était venu en Chypre d'Égypte, d'où étaient aussi parvenues jusqu'en Rhodes de pareilles figures en faïence (au VII^e siècle)⁸⁾.

Sauf de rares exceptions, toutes les «figurines en os» de Bulgarie et de Roumanie ont deux ou plusieurs trous qui avaient servi à pendre les figurines au collier ou à quelque autre espèce de parure ou d'habit (courroies etc.).

A ce point de vue un exemple classique est offert par un collier d'Este en Italie, datant de l'époque du «4-ème stade (II période)»⁹⁾. Le collier est composé de menues perles en pâte blanche et verte et de grains plus gros d'ambre jaune avec des pendentifs en os et en bronze. Les pendentifs en bronze sont pour la plupart des plaques triangulaires à petites saillies repoussées. Les pendentifs en os sont particulièrement intéressants. Ils sont, à ce qu'il semble, des représentations schématiques des figures humaines que M. Hoernes avait considérées comme des représentations de la déesse carthaginoise Tanit¹⁰⁾. M. Mac Iver croit que ces objets avaient été importés à Este des régions circumméditerranéennes. Les figures humaines employées comme pendentifs sont connues aussi de Novilara¹¹⁾ ainsi que les exemplaires du musée d'Ascoli¹²⁾. Je ne peux pas m'arrêter ici davantage sur ces phénomènes, mais pourtant j'insiste sur les pendentifs du collier d'Este, dont la céramique montre déjà les qualités remarquables que nous trouvons aussi dans la céramique de Vinča — dont je parlerai une autre fois.

Cependant je voudrais encore souligner en passant un fait important. L'«idôle de Kličevac»¹³⁾ et les terracottas de Žuto Brdo¹⁴⁾ sont munis sur la courroie (idôle de Kličevac) et sur les colliers, ainsi que sur les parures pour la tête et le dos (idôle de Kličevac, terracottas de Žuto Brdo) de pendentifs affectant des formes différentes, entre autre celle des pendentifs en bronze appartenant au collier d'Este.

⁷⁾ Vinča II page 140; H. B. Walters Catalogue of the Terracottas in the British Museum, London 1905, page XXXVI; British Museum, Excavations at Ephesus, the archaic Artemisia, London 1908, page 175.

⁸⁾ Lindos I, page 26.

⁹⁾ David Randall Mac-Iver, The Iron Age in Italy, Oxford 1927, page 19. tombe 122, fig. 8.

¹⁰⁾ A comparer aussi M. Hoernes, Urgeschichte der bildenden Kunst in Europa, Wien 1915, page 49.

¹¹⁾ D. R. Mac-Iver, The Iron Age, page 122.

¹²⁾ Ibidem, pl. 27, 28.

¹³⁾ Urgeschichte, 1915, page 409, fig. 2.

¹⁴⁾ Urgeschichte 1915, page 411, fig. 4—7.

Ce type de terracottas apparaît en Serbie ensemble en même temps avec la «céramique pannonienne» qu'on trouve à Vinča le plus tôt à la profondeur de 3,9 m.¹⁵). C'est le degré postérieur de l'âge de fer à Vinča, au degré antérieur auquel appartiennent aussi les statuettes de marbre déjà mentionnées de Vinča, fondée comme je l'ai prouvé, vers l'époque de transition entre le VII^e et le VI^e siècle avant J.-Chr.

Or, c'est justement avec ces statuettes de marbre de Vinča que les «figurines en os», dans la précédente figure 5 a-c, ont la forme commune. C'est là un fait significatif, puisque la littérature qu'on cite ici, comprend aussi des photographies (prises au Musée d'Ascoli) de pendentifs de l'âge du fer ayant — entre autre — la forme de figures humaines à jambes écartées, qui rappellent les «figurines en os» (de Bulgarie et de Roumanie) reproduites au tableau précédent (4 a-d). Pour les «figurines en os» du tableau précédent (3 a-b) nous pouvons, sans hésiter, nommer les figures féminines habillées, que nous représentent les statues en pierre de l'époque grecque archaïque ainsi que les statuettes en ivoire d'Artémis à Ephèse¹⁶).

Ce n'est presque exclusivement que par les matériaux utilisés que les figurines en os étudiées par M. Dumitrescu sont caractéristiques pour la Roumanie et la Bulgarie. Mais elles ne peuvent pas, comme un tout particulier, être séparées du groupe entier de cette espèce, ni être non plus datées uniquement selon la méthode typologique, car on trouve aussi dans d'autres régions civilisées des pendentifs de même forme en la même (os) ou une autre matière (marbre, faïence, métal etc.). Nous ne pouvons malheureusement pas indiquer avec précision la provenance de chaque objet, surtout quand il s'agit d'objets qui avaient été certainement employés comme amulettes-parures. De tels objets peuvent avoir été importés de l'étranger ou bien avoir été exécutés sur place par des ouvriers étrangers. Une chose, cependant, est claire et certaine. Les pendentifs à la forme humaine sont exécutés d'après les types de plastique qui avaient existé à l'âge du fer dans leurs régions de provenance, ce que prouvent aussi les exemplaires de Vinča, ainsi que les autres pendentifs sur l'Idôle de Kličevac et sur les terracottas de Žuto Brdo, dont la chronologie est, par la stratigraphie de la «céramique pannonienne» à Vinča, définitivement confirmée.

Dans ce supplément je n'ai présenté que de petites remarques sur un sujet qui mérite toute notre attention et une analyse plus développée. Je crois, cependant, que même les groupes particuliers d'objets de l'époque préromaine ne peuvent être étudiés avec succès si on ne les rattache pas à la civilisation entière des régions où ont été effectuées les fouilles en question. Vinča l'a montré de la manière la plus éclatante, et nous devons profiter de cette expérience.

Beograd

Miloje M. Vasić

¹⁵) Vinča préhistorique IV, page XV, 119.

¹⁶) Excavations at Ephesus, pp. 155 et suiv. pp. 170 et suiv.; Valentin Müller, Frühe Plastik in Griechenland und Vorderasien, Augsburg 1929. Ta. XXIX 327—329.

I Miscellen

1. «Le participe *περασμένος* signifie «avancé en âge»: *ἄνθρωπος περασμένος* de même en roumain om trecut, arom. om tricūt» Sandfeld, Linguistique balkanique 38. Auch alb. in meiner Heimatmundart Gjinokastra in Südalbanien (woher auch die unten folgenden Belege stammen): *njeri i shkuar* dss., aber auch *njeri që shkron* scil. mirë ein gesellschaftlich umgänglicher Mensch.

2. An dem unter slav. Einfluss entstandenen Reflexivum des Rum.: arom. *me arâdu* «je ris», bulg. *smēja se*, istrorum. *rde se* *il rit* usw. Sandfeld aa0. 151 nimmt manchmal auch das Alb. teil: *skut. qeshet* er lacht, er lächelt, s. auch Meyer Et. Wb. 224. Dagegen bedeutet tosk. u *qesh* «er ist betrogen worden».

3. «L'ordre des mots particulier qu'on observe dans des tours comme: *mulțimea a umplut biserica, în frunte cu mitropolitul* la foule a rempli l'église, l'archevêque en tête» litt. «en tête avec l'archevêque»..., *călarimea, in cap cu novacul și cu arapul* «les cavaliers, le géant et le nègre en tête», se trouve aussi en bulgare: *imeniti ezikovedci, na čelo s Miklošiča* «d'illustres linguistes, Miklosich en tête» Sandfeld 155: Die Redewendung findet sich auch im Alb.: *Fshatarët, me krie plakun në krie* Die Dorfbewohner, an ihrer Spitze der Dorfälteste.

4. «A fi tare de inger», litt. être fort d'ange veut dire en roumain «avoir du caractère, être plein d'énergie», a fi slab de inger litt. «être faible d'ange», «être sans énergie, être faible». Ces locutions se basent sur la croyance populaire, selon laquelle l'homme porte sur l'épaule droite un ange et un diable sur la gauche... En bulgare on dit paraillement *jak mu bil angelät* «son ange a été fort», c'est-à-dire «il s'est tiré d'affaire», *slab mu bil angelät* «il a eu du malheur», *toj ne es angelite si* «il n'est pas avec ses anges» c'est-à-dire «il est dans une mauvaise disposition d'esprit» Sandfeld 155. An dieser Redensart beteiligt sich auch das Alb., allerdings mehr in Übereinstimmung mit dem Bulg.: *Eshtë në ëngjëll të mirë* «Er ist bei guter Seelenverfassung, bei guter Laune»; *nuk është në ëngjëll të mirë* «Er ist bei schlechter Laune».

5. Dem arom. un *džone mustaț asudaț* «un jeune homme (à la) moustache naissante» Sandfeld 158 begegnen wir auch im Alb.: *I dërsi mustaqja*. Sein Schnurrbart ist bereits gesprossen. Aus dem Geg. *ndjers, ndërsif* belegt es Meyer 70.

6. Über die adjekt. Verwendung der Präposition mit + Substantiv belehrt uns Sandfeld 211ff. Dem von ihm angeführten rum. *cuminte inteligent, sage, raisonnable* aus *cuminte* »avec intelligence», *ngri tò παιδι, ποῦτανε με γνώσι* «le garçon, qui était intelligent», *τοὺς ἀνθρώπους ποῦ δὲν εἶναι με φρόνησι* «les hommes qui ne sont pas raisonnables» sei jetzt das alb. *njeri me mënt* ein kluger, gescheiter Mensch hinzugefügt. Auch adverbial: *și cu adevarat*, alb. *dhe me të vërtetë* «und wirklich». *Me* wird im Alb., wie ich den Vorlesungen Prof. Jokls entnehme, auch temporal verwendet: *me kohë* rechtzeitig (*pa kohë* spät), *me diell* bei Sonnenlicht, *me ditë* bei Tag, *me natë* frühmorgens (eig. bei

Nacht), daher die italoalb. Hypostase *menatë* f. Morgen; *zura një bîrbil me vesë* Ich fing eine Nachtigall noch bei Morgentau (Volkslied in Gjinok.). Dieser Verwendung entspricht vollkommen das Ngrî. *mé in περιπατεῖ με τὸ φεγγάρι* er geht bei Mondschein spazieren, das ich dem Ngrî.-deu. Wb. von Mitsotakis 564 entnehme, vgl. oben alb. *me hënë* dss. Vgl. auch *me vdekël t'ime ti do mbretër* óc nach meinem Tod wirst du König sein Pedersen Alb. Te. m. Gl. 158. Alb. *me të* mit Partizip drückt die Gleichzeitigkeit aus, «als, sowie, indem»: *me të hÿrë (hÿmun) foli* sowie er eintrat, sprach er Pekmezi Gram. d. alb. Spr. 195.

7. Kommen = passen im Alb., Ngrî. und Rum.: Alb. *Të vinë robat?* Passt dir das Kleid? Ngrî. *Τὸ φόρεμα δὲν μοῦ ἔρχεται* Das Kleid passt mir nicht Mitsotakis 387. Rum. *îmî vine bine* es passt mir, *îmî vine greu* es ist mir peinlich, Pop Rum.-deu. Wb. 492, vgl. alb. *më vjen mirë* es freut mich, *më vjen rëndë* es beleidigt mich (daneben *më vjen rëndë të ngrihem* Es fällt mir schwer, vom Platz aufzustehen). Das Verbum findet im Rum. und Alb. auch sonst die gleiche Verwendung: rum. *îmî vine să fug*, alb. *më vjen të ikî* ich könnte davonlaufen; rum. *nu-ti vine să crezi*, alb. *s'të vjen t'a besoc* man sollte es gar nicht glauben.

8. Wie serbokr. *pût* Weg auch «Mal» bedeutet, so gelegentlich auch alb. *udhë*: *udhën e parë* das erste Mal. Dasselbe gilt auch von arom. *cale* und von bulg. *pat* Sandfeld 891). Mehr berührt sich das alb. Wort in seiner Verwendung mit rum. *cale* Weg: rum. *cu cale* recht, in der Ordnung, gerecht, vernünftig, billig Pop 74, alb. *me udhë* dss.; rum. *a afla* oder *a găsi cu cale* es für gut halten ebda., alb. *neve jemî më të mbëdha*, *edhe ishte e udhësë*, *qëtë martónemi* *neve më rëpara*, *jo ajó*, wir sind älter, und es ist billig, dass wir zuerst verheiratet werden, nicht sie Pedersen aa0. 201; rum. *din cale afară* od. *afară din cale* äusserst, ausserordentlich, ungewöhnlich ebda., alb. *jashtë udhës* unerhört, unziemlich, ungerecht; rum. *a pune ceva la cale* etwas veranstalten, verfügen; ordnen ebda., alb. *e vuri punën në udhë* etwas in die richtige Bahn lenken.

9. Zu P. Papahagis Parallelen Ausdrücken Nr. 137: Grüne Pferde = Aufschneiderien, frz. des *blagues*. Drum. *caî verzî* (*pepereti*), Ngrî. *πράσινα ἄλογα* habe ich in dieser Zeitschrift II^{ème} année, Tome I—II (3—4) S. 227 alb. *tí do kalë jeshil* Du verlangst unmögliches hinzugefügt. Wie ist die Redensart entstanden? Es ist mir wahrscheinlich, dass manche Redensarten alte Märchenfiguren widerspiegeln: Tatsächlich begegnen uns die grünen Pferde in Hahns Griechischen und Albanesischen Märchen: So heisst es im Märchen Nr. 26: Vom jüngsten Bruder, der seine geraubte Schwester vom Drakenberge holt (aus Negades in Epirus): «Von da ging er (der Prinz) in die Ställe und in einem Stalle sah er drei Flügelpferde, ein weisses, ein rotes und ein grünes, und er liess sie in den Hof, um sich an ihren Sprüngen zu ergötzen». Einen analogen Ursprung hat die alb. Redensart «*si i mari me derë*» wie der

1) Auch im Vegliot. bedeutet *cale* «Mal» Meyer Lübke REW 1520.

Narr mit der Tür, von jemandem, der einen Gegenstand unnützlich herumträgt. Der Ausdruck ist als Rest einer Märchengestalt aufzufassen: In Hahns Märchen Bakala (Nr. 34) aus Wisiani in Epirus heisst es: «Da ihm (dem Narren) aber dieser (der Bruder) aufgetragen hatte, auf die Haustüre acht zu haben, so versuchte er sie zuzuschliessen, und als er damit nicht zurecht kommen konnte, hängte er sie aus, nahm sie auf die Schulter und ging mit ihr auf die Weide». Ähnlich im Märchen Nr. 126: Der närrische Knecht, aus Kalliopi: «Als der närrische Knecht darin (im Gefängnis) sass, hob er die Türen aus ihren Angeln, nahm sie auf den Rücken und ging fort». Desgleichen in der Variante aus Kukuli in Epirus, Hahn II. 386. Ob die Gestalt vom närrischen Knecht sich auch im alb. Märchen findet, kann ich nicht entscheiden, ebensowenig, ob die Redensart auch dem Ngri. eignet. Jedenfalls findet sich also eine ngri. Märchengestalt in einer alb. Redensart wieder. Die psychologische ratio für die Entstehung der grünen Pferde im Märchen liegt darin, dass die volkstümliche Phantasie gerade von dem Irrealen, Unmöglichen angezogen wird. So ist im alb. Märchen auch «die Schwalbenmilch» (qumështi i dallandusheve) beliebt und häufig.

10. Dem rum. ieftin la făină și scump țărîțe entspricht vollkommen das alb. i lirë në miell e i shtrenjtë në krunde «Billig beim Mehl und teuer bei der Kleie», d. i. sparsam am unrichtigen Platze.

11. Auge auch = «Öffnung» überhaupt: a) Schlinge: alb. syth Schlinge Meyer 383, serbohr. òka pl. die Augen im Netze oder im Brückenbogen, rum. ochiú Loch, Ose, Oar, Masche, Schlinge, Ring, Glied einer Kette, Lichtung im Walde Pop 313; b) Fach: alb. sir'i dollapit Fach eines Wandschranks, rum. ochiú Fach eines Schrifftkastens; c) Schein: alb. sa për si e faqe zum Schein, rum. de ochiú lumniú des Scheines wegen, zum Schein, ngri. diá tà máta zum Schein. Alb. auch sa për si të botës des Scheines wegen; d) Knospe: ngri. tò máti bourgeon Legrand dict. 525, otr.-gri. ammáy Auge, Knospe aus óμπάτιον Rohlf's Et. Wb. d. unter. Gröz. 1517; e) rum. a fi cu ochiú în patru vorsichtig sein, fleissig überwachen, alb. e ruan me katër si er bewacht ihn fleissig; f) rum. ochiú de gãmã (Siebenbürgen) Leichdorn, alb. syth Knöchel am Fusse u. am Handgelenk Meyer 383, sir'i këmbës Knöchel am Fusse; g) pl.: «Spiegeleier»: rum. ochi, alb. ve matja dss., aus ngri. máta. Jedoch auch italien. occhio di bue dss. h) im Sprichwort: rum. ochiú ce nu sã vãd, sã uitã aus den Augen, aus dem Sinn, alb. çam. sit qe s pigen, harrónenë çpejt die Augen, die sich nicht sehen, vergessen sich schnell; auch gri.-alb. bei Reinhold; auch neugri. Pedersen aa0. 190.

12. G. Weigand Alb. Gram. 104 verbindet alb. hek mirë gut leben, hek keq schlecht leben mit rum. a trage tîrer, endurer, woran Sandfeld 140 auch altfranz. provenc. traire (traire mal) anknüpft. Die Übereinstimmung greift weiter aus und umfasst auch das Alb.: heq bedeutet hier ziehen und leiden, s. schon Kristoforidhi 475, çam. hilynë heq sie litten Not, i tha të gjitha se ç kish helqur «erzählte ihm alles, was er ausgestanden hatte» Pe-

dersen aa0. 132; rum. mult(e) (mult necaz) am tras viel habe ich ausgestanden Pop. 468; auch ngri. τὶ ἐπράβηξα μὲ αὐτὸν τὸν ἀνθρώπων was habe ich mit diesem Menschen ausgestanden! Mitsotakis 872; rum. a trage o palmă eine Ohrfeige versetzen, alb. do tē tē heq njē pëllëmbë Ich werde dir eine Ohrfeige versetzen; rum. a trage tutun rauchen Pop aa0., alb. e heq duhanin dss.; rum. a trage de moarte in den letzten Zügen liegen Pop. aa0., alb. heq; po hiqte er lag in den letzten Zügen; rum. a trage (focuri cu puşca einen Schuss abgeben, schiessen; alb. lemë tē heq një herë! lass mich einmal schiessen!; rum. tras la faţă mit eingefallenen Wangen Pop 469, alb. i hequr mager ngri. τραβῶ χέρι von etwas abstehen, auf etwas verzichten Mitsot. 871, alb. heq dorë dss. Im übrigen bedeutet alb. heq: trans. jemand verleumden; intrans.: muaji heq der Monat hat 31 Tage; heq me këtë (eig. mit jem. ziehen) jemandes Partei ergreifen. Alb. auch in Komposita: heqkeqës jemand, der an Leiden gewöhnt ist. Ferner sagt man: i hoqa drekën ich habe ihm das Mittagmahl bezahlt. Hiqet (medial) sagt man auch vom Begattungstrieb der Kühe und Stuten.

Gjinokastër

Eqrem Çabej

Moses Kohen aus Beograd und sein Epistolarium

(Ein Beitrag zur Geschichte der Juden in den Jahren 1688—90)

Mit der Einnahme Beograds durch die Oesterreicher (6. September 1688) beginnt die Tragödie der dortigen Juden. Die Befehlshaber der österreichischen Armee sahen in ihnen türkische Gefangene und als solche wurden sie ins Innere Oesterreichs verschleppt. Ueber die Leiden dieser Unglücklichen berichtet uns ein Augenzeuge, Isaak Almosnino, welchen man samt seinem Vater, dem Rabbiner Joseph A. nach Nikolsburg abgeführt hat: «Eine jede Heeresabteilung trieb die Gefangenen in eine andere Richtung»¹⁾.

Ein Teil wurde nach Osijek abgeführt²⁾. Darüber besitzen wir eine bisher wenig beachtete Quelle, das Epistolarium 'Et Söfer (Die Feder des Schreibers, Titel nach Ps. 452), erschienen in Fürth, 1691. Der Verfasser ist der Schriftgelehrte Moses Kohen, Sohn des Michael K. In der Vorrede erzählt er uns, dass er aus Beograd³⁾ ver-

¹⁾ Vorrede zum Werke seines Vaters, l'Edut bihösef, I Slang, Jevreji u Beogradu 1926, 38ff, 49.

²⁾ Die kaiserlichen Truppen drangen im September 1687 in Osijek ein; Festungskommandant war Graf Aspremont, Smičiklas, Dvijestogodišnjica oslobođenja Slavonije II 24 und R. Horvat, Povijest Hrvatske, 1904, 42.

³⁾ Im Text Belgrado, einmal auch Beograd, oder Beligrad (14b); vgl. Starine 1875, 193 ff und B. Wachstein, Die Inschriften des Judenfriedhofes in Wien II 450; über die Regeln der hebräischen Transkription fremder Namen s. Festschrift zu S. Dubnows 70. Geburtstag 154. M. Kohen stammte aus Saloniki, D. Kaufman in Revue des Etudes Juives, 1898, 288. (Im Folgenden zitiert REJ).

trieben wurde und nach vielen überstandenen Leiden nach «Ossik» kam⁴⁾. Wegen dieser sogenannten ikav'schen Form des Ortsnamens konnte man nicht gleich erkennen, dass es sich um Osijek handelt, zumal den deutschen Gelehrten der Name Essek geläufig war. So versah M. Steinschneider⁵⁾ die Behauptung, dass hier Osijek gemeint ist, mit einem Fragezeichen. Später hat D. Kaufmann⁶⁾ die Identifizierung als sicher hingestellt und B. Wachstein bemerkt in einer Fussnote seines Werkes, Die Inschriften des Judenfriedhofes in Wien I 291, dass die oben erwähnte Schrift noch wenig für die Zeitgeschichte ausgenützt wurde. Diese Lücke wollen wir nun ausfüllen, die in der Quelle enthaltenen historischen Nachrichten verwerten und namentlich das Schicksal der Gefangenen schildern.

Die Schrift besteht aus 2 Teilen. Der erste enthält Epigramme und Lobsprüche, welche als Einleitung zu den im zweiten Teile enthaltenen Bittbriefen dienten⁷⁾. Diese Briefe versendete man an verschiedene Rabbiner und Gemeinden. Am Anfang befindet sich der Briefwechsel zwischen M. Kohen und dem Amsterdamer Rabbiner Joseph Zarfati (15b ff). Kohen fragt an, ob er nicht in Amsterdam als Thoraschreiber seinen Lebensunterhalt verdienen könnte (datiert am 25. Chešwan 450 = 8. November 1689). Auf den negativen Bescheid hin (der Brief Zarfatis ist vom 28. Adar 450 = 6. März 1690) berichtete er über die Lage der Gefangenen. Der Ort wird als Wüste bezeichnet, die Gefangenen sind ohne Mittel⁸⁾. Wenn

⁴⁾ Die Schreibung Ossik kommt bereits in lateinischen Urkunden des Mittelalters vor, Smečiklas l. c. 12, Oppidum Ozsik seu olim Oszek; vgl. J. Bösendorfer, Franjevci u Osijeku, 9.1809 erscheint ein Buch v. Jozepac: Ossik, kralj. varosh., und noch 1842 wird die Stadt in einem Kalender so genannt, handschriftlich in der Universitätsbibliothek Zagreb, Signatur 3122. Vgl. noch Nastavni vjesnik XI (1903).

⁵⁾ Catalogus librorum hebraeorum in Bibliotheca Bodleiana p. 1946, Nr. 6528.

⁶⁾ REJ I. c.

⁷⁾ Auf den ersten Blick könnte man sie für fingierte Anschriften (Anreden) eines Briefstellers halten, zumal in der Vorrede 'Et söfer mit den Brifstellern »Lešon limudim« von Eljakim Melamed (Amsterdam 1686) und »Lašon nakī« von Joseph Rakower (Frankfurt a/M. 1689) verglichen wird. Ein Vergleich mit den Briefen zeigt aber, dass diese Lobsprüche feste Bestandteile der geschriebenen Briefe waren. Vor jedem Brief steht der betreffende Anfang der Anrede mit e. c. t schliessend, also auf den ersten Teil verweisend. Da es dieser Epigramme mehr als hundert gibt (der Verfasser registriert 100, die übrigen sind ohne Nummern), so sind viele Briefe weggelassen, was in der Schlussbemerkung (24b) auch erwähnt ist. Hier sind nur 20 Bittbriefe abgedruckt, mit einer Antwort Zarfatis, also zusammen 21 Briefe. Die Epigramme sind nach dem damaligen Geschmack im Musivstil gehalten, aus Zitaten aus Bibel und Talmud, mit vielen Floskeln zusammengestellt und enthalten überschwengliches Lob des Adressaten. Leider fehlen *bestimmte* Angaben, die uns die Persönlichkeiten eruieren könnten. Hie und da kommt der Name vor, was uns wenig nützt.

⁸⁾ Diese Mitteilung scheint nicht von Moses Kohen zu stammen, da der ganze Passus (beginnt mit »gam'anī....«) von einem Anonymus gezeichnet ist. Es handelt sich wohl um eine Zuschrift eines Mannes, der ebenfalls nach Amsterdam ziehen wollte. Er habe immer für Befreiung anderer gesorgt, jetzt schmachte er selbst

man den Ausdruck «ich befinde mich noch in Fesseln» (17a) wörtlich nimmt, so ist anzunehmen, dass man ihnen, wenigstens zu bestimmten Stunden, Fesseln anlegte. Die Nahrungsmittel waren sehr knapp bemessen. Brot für 50 Personen sollte für 80 ausreichen (19a)⁹⁾. Das darf man nicht nur auf die Grausamkeit des Kommandanten zurückführen, sondern schuld daran war wohl auch der in Kriegszeiten herrschende Mangel an Nahrung, welche wegen der schlechten Verkehrsstrassen auch für das Militär schwer zu beschaffen war. Am meisten beklagt er sich darüber, dass keine Juden dort wohnen, welche mit ihnen Mitleid hätten (19a). Sehr lebhaft schildert er die Auswirkungen des Klimas. Im Winter (wahrscheinlich des J. 1690) starben vor Kälte gegen 100 Menschen, und im Sommer haben wir vor Hunger Geschwollene ebenfalls 100, die mit der Steigerung der Hitze sterben werden (22b), denn sobald die Hitze stärker wird, schwellen die Leute wie Blasen an (23a), jeden Tag sterben 2—3, auch die Lebenden stehen kaum auf den Füßen, denn sie sind geschwollen vor Hunger und sehen schlecht aus (21a). Möglich, dass das Sumpfgebiet viel zur Krankheit beigetragen hat¹⁰⁾.

Osijek war Kriegsgebiet und Operationsbasis, daher waren die Gefangenen in ständiger Furcht, dass sich «das Schwert des Krieges» nicht der Stadt nähere und sie dadurch in eine andere (noch schlimmere) Gefangenschaft geraten würden. Wenn man nun die Umstände berücksichtigt, unter denen M. Kohen und seine Glaubensgenossen lebten (Hunger, Krankheiten, Todesfälle und Angst vor neuen Gefahren), so wird man verstehen, warum in den Briefen nichts über die Bevölkerung oder sonst über die Zustände in Osijek berichtet wird. Musste doch der Verfasser Tage und Nächte mit dem Schreiben der Briefe verbringen und vor allem die Not schildern und Unterstützung verlangen (20a). Die Leiden und Sorgen scheinen ihn krank gemacht zu haben, er spuckte Blut (19a-b). Sonst hätte M. Kohen, ein heller Kopf und geschickter Stilist, sein Interesse auch anderen Dingen zugewandt. Zufällig findet sich eine

in Gefangenschaft, von den Kindern sei ihm nur eine Tochter geblieben, das Geld sei im Winter aufgegangen. Vielleicht erwähnt denselben M. Kohen im Passus »umisad ahejnu«.... (17b). Zum Ausdruck »Wüste« (auch v. Kohen S. 3b gebraucht) wäre zu bemerken, dass die Nachrichten über die Bevölkerungszahl divergieren: Eine österreichische Kommission fand im J. 1687 bloss 86 Häuser, Narodna Starina 1929, 33; nach Kolonitsch, Einrichtung des Königreichs Ungarn, Cod. man. 8653 der Nationalbibliothek Wien, gab es in Osijek und Darda im J. 1688 296 Häuser und 2819 Menschen (cit. bei Smičklas I. c. 52). Nach R. Horvat, Slavonija 1936,9 soll es nach einem Bericht eines Jesuiten damals 4000 Zivilbevölkerung und 2000 Soldaten gegeben haben. Die Zahl der Gefangenen lässt sich nicht feststellen. Auf Grund der in der Quelle angeführten Zahlen schätze ich dieselben auf 500—600.

⁹⁾ Zwar handelte es sich um eine Sondermassnahme, weil sie damals, ohne Mittel dastehend, nicht ziehen wollten (vgl. unten im Text), aber sie scheinen auch sonst Hunger gelitten zu haben. Die österreichische Verwaltung liess auch nach dem Zeugnis Oesterreicher viel zu wünschen übrig. Viele Kroaten sahen sich genötigt, aus dem Lande zu fliehen, und zogen die Herrschaft der Türken vor. Smičklas I 142 Anm. 2.

¹⁰⁾ Vgl. J. Matasović, Stari osječki most (die alte Esseker Brücke) 1929, 3, Sonderdruck aus Narodna starina VIII.

sehr wertvolle Notiz. Im Frühling des J. 1690 erhielten die Gefangenen einen Wechsel eines Nichtjuden (cambio šel gōj) «aber wir erhielten noch nicht das Geld, da der Nichtjude krank daniederliegt» (22a)¹¹⁾. Nehmen wir nun an, dass dieser Nichtjude aus Osijek war, so könnte man den Schluss ziehen, dass trotz des Krieges und der Verwüstung doch irgendwelche Beziehungen finanzieller und wirtschaftlicher Art zum Ausland bestanden haben. Vielleicht sind wichtige Nachrichten in den übrigen Briefen enthalten, welche der Verfasser in einer besonderen Schrift «Keseṭ sōfer», das Tintenfass des Schreibers, Titel nach Ezechiel 92, herauszugeben plante (23b, Schlussbemerkung)¹²⁾.

Nachrichten über andere Länder

Die Gefangenen waren in Verbindung mit den Glaubensgenossen anderer Länder durch Boten (š^eliḥim). Diese brachten Geld und es scheint, dass sie auch die Briefe übermittelten. Von den ausländischen Gemeinden werden die deutschen am meisten gelobt, denn sie sind die freigebigsten (sie sandten 200 fl., 21b). Ferner wird die Wohltätigkeit der italienischen Gemeinden gerühmt, welche man der schriftlichen Empfehlung eines Rabbiners verdankte (22b). Geld kommt aus Venedig (20b), und einmal hören wir, dass man Geld nach Wien überwiesen hat (23a). Ueber Amsterdam schreibt der Rabbiner J. Zarfati (Brief v. 6. März 1690), dass es dort sehr teuer ist, daher können die eingewanderten Juden nur schwer ihr Brot verdienen. Sie befassen sich mit Thoraschreiben, halten Predigten und unterrichten die Kinder. Andere wieder gehen von Haus zu Haus (Hausierer). Einige Aškenasim¹³⁾ haben ihren Erwerb gefunden, da sie einigermaßen die Sprache beherrschen (Jod^e im hallašon b^ekirub, 16b). Jeden Tag kommen Gefangene aus ihrem heiligen Lager, und ich bin nicht imstande, alle zu befriedigen. Das «heilige Lager», das ist die Beograder Gemeinde, deren Juden in aller Welt herumwandern¹⁴⁾.

Die Befreiung

Mit dem Schreiben der Briefe hatte man zwei Ziele verfolgt. Erstens wollte man Geld sammeln, um die Not zu lindern, zweitens sollten die Glaubensgenossen anderer Länder angehalten sein,

¹¹⁾ Cambio ist spanisch und italienisch ein Wechsel. Dass er im 16. Jahrhundert bei Juden im Gebrauche war, geht aus den Responsen des Samuel di Medina hervor. Vgl. Sombart, Die Juden und das Wirtschaftsleben, 1911, 66.

¹²⁾ Diese Schrift dürfte sich irgendwo handschriftlich befinden.

¹³⁾ Aškenasim bezeichnen im Gegensatz zu den spanischen, sogenannten sephardischen Juden, die Juden Deutschlands und Osteuropas.

¹⁴⁾ Ueber die wirtschaftliche Lage der Juden in Amsterdam s. REJ. I. c. 289 und S. Seeligman in Poznanski — Festschrift, Warschau 1927, 148; 1690 begegnen wir zwei Beograder Juden auf der Leipziger Messe, sie zahlen keinen Zoll, da sie Almosen sammeln (M. Freudenthal, Die jüdischen Besucher der Leipziger Messe, 14, zit. nach Wachstein).

an der «Erlösung» zu arbeiten, natürlich wieder durch Geld. In den Briefen werden die Namen Noah¹⁵⁾ und Jehuda erwähnt, die sich um die Sache sehr bemühten. Namentlich Jehuda scheint Beziehungen zum General (Kommandanten der Osijeker Festung) gehabt zu haben. «Wir wissen, dass von Ihnen die Sache abhängt und seine Bitte nicht abgewiesen wird» (24a). In einem Briefe ist über die Verhandlungen zur Auslösung der Gefangenen die Rede¹⁶⁾.

Bereits in dem an Zarfati gerichteten Brief fragte er den bei ihm seit 8 Monaten weilenden Joseph Ibn Danon über die Reiseverhältnisse aus. Der Letztere sollte mitteilen, wie hoch die Spesen sind, ob ihm vielleicht die jüdischen Gemeinden Wagen zur Verfügung gestellt hätten und was ihm sonst auf der Reise passierte (17a)¹⁷⁾. Man wollte orientiert sein, sobald sich die Möglichkeit zur Abreise bieten würde. Bevor sie sich aber auf den Weg machen konnten, hatten sie noch vieles mitzumachen, die Erlösung ging langsam vonstatten. Da sie keine Mittel (Geld und Nahrung) hatten, mussten sie die Ankunft der Boten abwarten, die sich vermutlich um eine geregelte Abwanderung kümmern sollten. Die Juden waren daher ausser sich, als am 7. August 1689 (21. Ab 449), an einem Sonntag, plötzlich der Sekretario (Sekretär des Generals?) erschien und ihnen mitteilte, sie seien frei und müssten sofort gehen. Das hätte er mit dem Kommandanten (šar ha'ir) besprochen. Diesen Befehl empfanden sie als grausam, denn wie sollten sie, jeder Mittelbar, mit Frauen, Kindern und schwachen Greisen sich auf einen gefahrvollen Weg machen? Aber der Sekretär hielt sich nur einige Stunden auf, dann fuhr er plötzlich fort und liess die Gefangenen in einer Ungewissheit zurück. Sie entschlossen sich nun, den Wasserweg, die Drau zu benützen und sich vorläufig nach Ofen (im Text Bodon = Budim) zu begeben. Zu diesem Zwecke ersuchten sie den General, er solle ihnen Nahrung, Schiffe und Wächter zur Verfügung stellen. Der General wies die Forderungen zurück und erklärte, ihnen Brot nur noch für 8 Tage zu gewähren, falls sie blieben. «Das Weinen der Unglücklichen drang bis zum Himmel», aber nolens volens mussten sie nach 3 Tagen nachgeben, umsomehr

¹⁵⁾ 20b. Zu vergleichen ist 6a (Nr. 5), Moses Kohen spricht dem Noah sein Beileid anlässlich des Todes seines Sohnes aus.

¹⁶⁾ Die Boten berichten über den Beschluss der italienischen Juden, vorläufig bloss das Geld für die Befreiung eines Teiles der Gefangenen (300) bereitzustellen, was allgemeine Entrüstung hervorruft. Man wusste ja nicht, wen man bevorzugen sollte. Schliesslich einigte man sich dahin, dass zunächst 350 gehen sollten und es blieben 160 (25a).

¹⁷⁾ An einer Stelle interessiert sich Kohen um Nachrichten aus der Türkei (19a), sicherlich, um über die Auslösung etwas zu erfahren. Die diesbezüglichen Verhandlungen mit den Vertretern der türkischen Regierung einerseits und den Juden andererseits sollen in Nikolsburg geführt worden sein. So I. Šlang in seiner Geschichte der Juden in Beograd, 40. Er beruft sich auf das mir leider nicht zugängliche Werk von S. Büchler, *A Zsidók története Budapesten, 169. Ibn Danon ist später nach London gekommen.* REJ I. c. 284. Joseph Ibn Danon richtet von London aus eine rabbinische Frage an Jakob Saspertas, Rabbiner in Amsterdam. In diesem Schreiben (Responsen 'Ohel Jakob, Nr. 74, Amsterdam 1737) klagt er über sein Leid.

als die Nahrung immer geringer wurde. Nach vielen Bitten erhielten sie 3 kleine Schiffe, in welche sich 400 Menschen stürzten. Wenn wir auch diese Zahl als übertrieben ansehen, so dürfen wir dem Verfasser glauben, dass ein furchtbares Gedränge entstand. Am Mittwoch, den 10. August 1689 sind die Schiffe abgegangen und am Ufer beobachteten dieses Schauspiel die 60 zurückgebliebenen Geiseln. Ausser ihnen gab es noch 20 schwache Menschen, die nicht mitfahren konnten. Am Freitag, den 12. August 1689, trafen die Boten ein und waren über die Abfahrt der Gefangenen bestürzt. Diese Mitteilung ist durch einen Satz aus dem Wochenabschnitt (Perikope) «*ki tese*» datiert, welcher am 26. August gelesen wurde (19a).

Wir wissen nicht, ob diese aus Ofen zurückgekehrt sind, oder von dort weiter wanderten. Jedenfalls hören wir, dass der General auch die übrigen Gefangenen «befreite» und drängte, sie sollten gehen. Bereits am 24. Februar 1690 (ein Tag nach dem Purim-Feiertag, so ist das Datum zu ermitteln) drohte der General mit Rutenschlägen und strengem Gefängnis, nachdem aber 2 Monate seit der «Auszahlung» (Lösegeld) verstrichen waren, wiederholte er die Drohungen. Sie hofften, im Frühling, zu Ostern, gehen zu können,¹⁸⁾ aber noch im September 1690 waren sie dort, wie dies aus einem Schreiben an die Gemeinde Nikolsburg hervorgeht (20b). Dort lebte sein Sohn, vielleicht waren dort noch andere Mitglieder seiner Familie. Als sie der Befreiung entgegensahen, ersuchte er die Vorsteher der Gemeinde Nikolsburg, sie mögen seine Familie bis zu seiner Ankunft ernähren. Denn, wenn auch nur 46 Jahre alt, sei er durch Leiden derart gebrochen, dass er nicht imstande sein werde, die Weiterfahrt, allein, ohne Familie anzutreten. Sonst gedenke er nicht, dort zu bleiben (19a). Die Gemeinde erfüllte seine Bitte (19b), aber wie wir sahen, zerstoben seine Hoffnungen. Die Gründe für die Verzögerung der Abreise sind uns nicht klar, der Mangel an Mitteln wird wohl eine Rolle gespielt haben. Am 27. Juni 1690 (20. Tamuz) berichtet er jubelnd über die Befreiung (23a), um den 8. Juli ersuchen sie um Geld für Nahrung und Kleider (datiert durch den Wochenabschnitt *Mas'e*, der am 8. Juli gelesen wurde (23a), aber noch 6. August, am Neumondstage Elul, erwarten sie die Boten (24a). In den letzten Briefen bittet er R. Jehuda, er solle für die Gefangenen 2 Gruppenpässe besorgen, denn die einen wollen aufwärts, von Gemeinde zu Gemeinde, die anderen aber wollen abwärts gehen (24). Herr Dr. J. Bösendorfer, Osijek, interpretiert auf meine Anfrage diese Stelle so, dass ein Teil nach Požega (der grössten Stadt in Slavonien) ging, der andere aber sich über Fünfkirchen nach Pest, Wien und Deutschland begeben hat. Ausdrücklich heisst es aber, dass sich manche wieder in Beograd niederlassen wollen (daselbst)¹⁹⁾.

Die Gefangenen sind zur rechten Zeit gegangen, denn «bald traf das ein, was sie am meisten fürchteten». Das Schwert des Krieges näherte sich der Stadt. Nach dem Falle Beograds (8. Oktober

¹⁸⁾ In einem Briefe an Jehuda, datiert durch den Wochenabschnitt *Vajjigaš* (gelesen am 9. Tebet = 1. Januar 1690) ersuchen sie um Geld und Wegzehrung.

¹⁹⁾ Unklar ist die der *Mišna Joma 59* entlehnte Phrase: Die Absicht Einiger ist, einen (Schritt) aufwärts und 7 (Schritte) abwärts zu machen. Vielleicht bedeutet es,

1690) zog sich General de Croy nach Osijek zurück, befestigte es, versah es mit einer Besatzung, und im November stand der Türke vor der Stadt (Fessler-Klein, Geschichte von Ungarn, IV 481 ff). Moses Kohen ging nach Nikolsburg (Vorrede), seinem Versprechen gemäss blieb er dort nicht lange, eine gewisse Zeit hielt er sich wohl in Fürth auf, wo er sein Epistolarium zum Drucke übergab (24b, Schlussbemerkung). Später sehen wir ihn als Bücherkorrektor in Venedig (B. Wachstein im schon zit. Werke).

Die Darstellung der Ereignisse nach dieser Quelle halten wir für eine vorläufige. Vieles ist noch unklar. Wir wissen nicht, wie die Verhandlungen zur Befreiung vor sich gingen, kennen die Adressaten nicht; namentlich wäre es wichtig, die genannten Persönlichkeiten Noah und Jehuda zu eruieren, da diese durch ihren Einfluss wohl die Hauptrolle spielten. Es werden noch genannt als Philantropen Samuel (20b) und Moses (6b, Nr. 64). In Samuel, «dessen Name weltbekannt ist», dürften wir vielleicht den Hoffaktor Samuel Oppenheimer vermuten, der damals eine grosse Rolle in Wien gespielt hat²⁰). Ferner ist uns das Verhältnis der Gefangenen zu den Behörden und zur übrigen Bevölkerung (sie war vorwiegend deutsch, Narodna starina 1929, 33) unbekannt. Erst wenn es gelingen wird, die übrigen in Archiven jüdischer Gemeinden oder in Handschriftensammlungen verstreuten Briefe zu finden, und die Militärberichte über diese Ereignisse (sie dürften sich in den Wiener Archiven finden) heranzuziehen, dann werden wir volle Klarheit über diesen Gegenstand mit seinen weitverzweigten Beziehungen haben²¹).

Bjelovar

Dr. David Ginsberg

Die Reihenfolge der Briefe

¹) An Joseph Zarfati, vom 8. November 1689.

²) Die Antwort Zarfatis vom 6. März 1690.

³) An Zarfati, ohne Datum.

⁴) An einen Dajan (Rabbinatsassessor, datiert durch die Perikope »ki tese«, welche am Samstag, den 11 Elul = 26. August 1689 gelesen wurde). Vgl. 5a (Nr. 13).

⁵) An die Vorsteher der Gemeinde Nikolsburg, ohne Datum, vgl. 9b.

⁶) An dieselben und an das Rabbinat, ohne Datum, vgl. 10b.

dass sich die Betreffenden nicht auf eine Marschroute festlegen, sondern den Kriegsverhältnissen entsprechend den geeigneten Weg wählen wollten.

²⁰) Der in 20b erwähnte Samuel ist mit dem in 8a (Nr. 85) genannten identisch. Dagegen dürfte es sich beim Samuel in 6b (Nr. 63) um eine andere Person handeln. Vgl. noch 4b (Nr. 32).

²¹) Im Britischen Museum befindet sich unter Add. 26, 967 ein Manuskript von Moses Kohen. Es ist dies eine Kompilation religiöser Gedichte von verschiedenen Autoren. Einige Gedichte stammen von Kohen selbst. Zum Beispiel S. 8. Aus der Vorrede geht hervor, dass Kohen die Stelle eines Kantors an der levantinischen Synagoge in Venedig bekleidete. Diese Tatsache ist bereits von G. Margoliouth in seinem Katalog III 263 verwertet worden. Das Manuskript stammt vom Jahre 1702.

⁷⁾ An einen Rabbiner, wahrscheinlich aus Nikolsburg, nicht datiert, vgl. 4a, Nr. 27.

⁸⁾ An Noah, einflussreiche Persönlichkeit, vgl. 6a, Nr. 57. Es folgt ein Passus, der vielleicht eine Zuschrift an Brief 8 ist. In diesem wird berichtet, dass die Gefangenen 18 fl. erhielten, die an Herrn Samuel überwiesen wurden. Der Adressat (Noah?) wird ersucht, die Gefangenen bei Herrn Samuel zu entschuldigen, dass sie an ihn kein besonderes Schreiben gerichtet haben. Der Brief ist ohne Datum.

⁹⁾ Der Adressat ist unbekannt, ohne Datum, vgl. 6a-b, 56 und 68.

²⁰⁾ Undatierter Brief an einen Rabbiner, vgl. 2a, Nr. 4.

²¹⁾ Ohne Datum. Nach 4a Nr. 28 scheint es sich um einen Prediger zu handeln. Ein Zitat, »m^ehar paran« aus dem Berge Paran, Deuteronomium 352 ist mit Strichen versehen, also eine Anspielung auf einen Namen.

²²⁾ An die Gemeindevorsteher, vielleicht aus Nikolsburg, ohne Datum vgl. 10a.

²³⁾ Brief an einen Rabbiner, vgl. 2a, datiert durch einen Satz der 10 Gebote, welche man zwei Mal im Jahre liest, er kann also im Winter oder Sommer geschrieben worden sein.

²⁴⁾ An einen Rabbiner, nicht datiert, vgl. 3b, Nr. 21.

²⁵⁾ An einen Rabbiner, wahrscheinlich aus Italien, vgl. 2b, Nr. 12, kein Datum.

²⁶⁾ An Gemeindevorsteher, vgl. 9a) datiert durch die Perikope, maše welche am Samstag, den 2 Ab-8. Juli 1690 gelesen wurde.

²⁷⁾ An Jehuda, datiert durch die Perikope »vajjigaš«, gelesen am 9. tebet = 1. Januar 1690.

²⁸⁾ Ebenfalls an Jehuda, nicht lange vor der Abreise.

²⁹⁾ Brief v. 6. August 1690 (Neumondstag Elul).

^{30, 32)} Geschrieben unmittelbar vor der Reise. Die Briefe 18—21 scheinen an R. Jehuda gerichtet zu sein, sie stehen auch neben 17, der bestimmt Jehuda gehört.

Der Thrakische Reiter — eine Heilgottheit

Die bisherigen Deutungen der Natur des Thrakischen Reiters nehmen fast keine Rücksicht auf die Ueberreste seines Kultes¹⁾, welche aber ermöglichen würden einige Funktionen dieser Gottheit zu erraten, wie an einem Beispiele gezeigt werden soll.

Zweimal jährlich, am Georgstage und am Himmelfahrtstage Christi, sammelt sich das Volk an der Quelle Glava Panega (Bezirk Teteven, Bulgarien), die als Heilquelle gilt. Die Nacht vorher schläft man neben der Quelle und am Festtage selbst badet man in ihr »der Gesundheit halber«. Am Tage vor den Festtagen schlachten einige ein Opfertier (kurban), andere dagegen werfen Münzen in die Quelle oder stellen Hirse, Kuchen und Eier hin, während die Kranken ihre Stäbe oder Gürtellappen niederlegen, in der Meinung, dass auch die Krankheit an dieser Stelle bleiben werde. Dobrusky, welcher diese Angaben gesammelt hat, sagt nur, dass der Heilige Georg hier seit ältesten Zeiten als Vertreter des Thrakischen Reiters verehrt wird, ohne daraus weitere Schlüsse zu ziehen.²⁾

¹⁾ Vgl. Kazarow, Heros, Pauly-Wissowa, Real-Encyclopädie d. classischen Altertumswissenschaft (RE) Suppb. 3, 1147 ff. und Thrakische Religion, RE 5 A, 478. ff.

²⁾ Vgl. Archäologische Mitteilungen d. Nationalmuseums (bulgarisch) 1, 1907, 4²⁾.

Die Angaben sind etwas unvollständig — man sagt weder, welche Tiere geopfert wurden (denn es ist klar, dass hier an bestimmten Tagen Opfer dargebracht werden — diesen Sinn hat offenbar das Werfen von Münzen in die Quelle und das Hinstellen von Hirse, Kuchen und Eier) noch dass auch Heilungen durch Inkubation stattfinden, auf welche das Schlafen bei der Quelle und das Baden «der Gesundheit halber» hinweisen, und doch sind sie wertvoll. Aus den am Tage vor dem Georgstage dargebrachten Opfern kann man schliessen, dass bei Glava Panega ein Kultus des Heiligen Georg besteht, während die Angaben über die Heilungen durch Inkubation beweisen, dass er hier als Arzt verehrt wurde. Der Heilige Georg ist indessen ein Militärheiliger und Nothelfer³⁾, welcher aber keine Heilungen durch Inkubation bewirkte⁴⁾, darum kann er in diesem Falle nur die Interpretatio Christiana einer älteren, vorchristlichen Gottheit sein. Dieser Schluss wird bestätigt auch durch die der christlichen Religion unbekanntes Opfer, welche bei Panega dargebracht werden. In dem Volksglauben im heutigen Bulgarien aber erscheint der Heilige Georg nicht selten als Vertreter des Thrakischen Reiters, und es kommt heute sogar vor, dass die Reiterreliefs als Bilder des Heiligen betrachtet und verehrt werden, wie zum Beispiel in der armenischen Kirche in Plovdiv⁵⁾. Nun aber ist bei Glava Panega ein im Altertume sehr besuchtes und bekanntes Heiligtum des Thrakischen Reiters zu Tage getreten, in welchem man zahlreiche Reliefs fand, darunter sehr viele mit seiner Darstellung⁶⁾. Auch diese Reliefs wurden für Heiligenbilder gehalten und die Bäuerinnen aus der Umgebung kamen sogar, um sie zu küssen und Kerzen vor ihnen anzuzünden⁷⁾. Aus der Tatsache, dass bei dieser Quelle ein dem Thrakischen Reiter geweihtes Heiligtum bestand, kann man schliessen, dass der Kultus des Heiligen Georg, welcher noch heute an dieser Stelle stattfindet, tatsächlich eine Fortsetzung des thrakischen Kultus war, wie Dobrusky meinte. Da der Heilige Georg sonst niemals als Arzt erscheint, müssen auch die hier durch Inkubation bewirkten Heilungen einer anderen Gottheit gehören, und zwar sollen sie ein Ueberrest aus dem Kultus des Thrakischen Reiters sein, wodurch anderseits bewiesen wird, dass diese Gottheit ein Heilgott war. Dieser Schluss wird bestätigt durch die Tatsache, dass die Reiterreliefs, welche bei Panega gefunden wurden, grösstenteils eine Widmung an Asklepios, den Heilgott durch Inkubation par excellence, tragen⁸⁾: es ist ohne weiteres klar, dass die Interpretatio Graeca den Thrakischen Reiter mit dem sowohl kultisch als ikonographisch unähnlichen Asklepios

3) Vgl. Lucius-Anrich, Die Anfänge d. Heiligenkultus i. d. christlichen Kirche, Tübingen 1904, 240 ff.; Joh. Aufhauser, Das Drachenwunder d. Heiligen Georg, Leipzig 1911, 1 ff, 178 ff.; *Miracula S. Georgii* ed. Aufhauser, Lipsiae 1913.

4) Es sind verschiedene mit Diospolis verbundene Wunder dieses Heiligen erwähnt, dessen Reliquien auch Wunderheilungen bewirken; über alle diese Wunder haben wir jedoch keine Angaben, vgl. Lucius — Anrich 240.

5) Vgl. Dumont-Homolle, *Mélanges d'archéologie et d'épigraphie*, Paris 1892, 219, 291.

6) Vgl. Arch. Mitt. 1, 1907, 1 ff.

7) Vgl. Arch. Mitt. 1, 1907, 42.

8) Vgl. RE 5 A, 499.

eben deswegen ausglich, weil beide Gottheiten Inkubationsgötter waren⁹⁾. Auch die von den thrakischen Ortsnamen abgeleiteten Epitheta, welche dem Asklepios in diesen Inschriften beigegeben sind¹⁰⁾, beweisen zur genüge, dass es sich um eine lokale thrakische Gottheit und nicht um den griechischen Gott handelt.

Das Heiligtum bei Glava Panega ist nicht das einzige neben einer Quelle gefundene Heiligtum des thrakischen Reiters — solche Heiligtümer befanden sich bei Madara, Viden und Köpeklîi (diese gilt auch jetzt als Heilquelle¹¹⁾), und es ist wahrscheinlich, dass auch an diesen Stellen Heilungen durch Inkubation stattfanden.

Am Schlusse können wir einen ganz rätselhaften kultischen Ausdruck im Kulte bei Glava Panega erwähnen. Nach Dobruskys Mitteilung wird das dargebrachte und geopfert Speisenerlei von dem Volke als *satira* bezeichnet¹²⁾. Das Wort *satira* in diesem Falle bezeichnet offenbar Fruchtgemengeopfer (*πανσπερμία* oder *παγκαρπία*) und erinnert auffallend an das lateinische *satura*, *satira*, das nach einer Angabe des Grammatikers Diomedes (Gramm. lat. vol. 1, 485, 36 K) eine Schlüssel mit der der Ceres dargebrachten Erstlingen bezeichnete¹³⁾. Es ist aber so ohne weiteres schwer zu entscheiden, ob wir es mit einem Zufall oder vielleicht mit einem alten, durch Jahrhunderte unveränderten sakralen Ausdruck zu tun haben.

Beograd

Rastislav Marić

⁹⁾ Auch Fernand Charpouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, Paris 1935, 284 meint, dass Asklepios auf den bei Glava Panega gefundenen Inschriften an die Stelle einer lokalen Gottheit getreten sei: «mais ici..., le dieu grec a pris la place d'un dieu local, guérisseur lui aussi: à plusieurs reprises..., se substitue, à l'image classique du dieu appuyé sur son bâton, celle du héros chasseur».

¹⁰⁾ Vgl. RE 5 A, 479 f.

¹¹⁾ Vgl. Arch. Mitt. 1, 1907, 4²: «Man wirft einige Münzen in das Wasser oder stellt Hirse, Kuchen oder Eier hin: wenn jemand ein wenig vom allem hinstellt, sagt man dass er eine «*satira*» hingestellt hat».

¹²⁾ Ueber den angeblich etruskischen Ursprung der *satura* als *lanx deorum* vgl. Muller, *Philologus* 78, 1923, 231 ff, besonders 235 ff und Ernout-Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, Paris 1932, s. v. *satira*.

Comptes rendus

N. Iorga, Histoire des Roumains et de la romanité orientale. Publiée sous les auspices de sa Majesté le Roi Charles II par l'Académie Roumaine: Vol. I, 1^{ère} partie: **Les ancêtres avant les Romains.** Vol. I., Partie 2: **Le Sceau de Rome** (pp. 410). Vol. II: **Les Maîtres de la terre** (jusqu'à l'an mille) (pp. 422). Vol. III: **Les fondateurs d'état** (pp. 424). Vol. IV: **Les chevaliers** (pp. 537). Imprimerie de l'État, Bucarest, 1937.

Riche de l'expérience d'une vie entière consacrée à d'innombrables recherches dans les domaines variés de l'histoire de la civilisation et maître d'un vaste capital d'informations diverses, M. N. Jorga nous donne aujourd'hui un admirable exposé synthétique de l'histoire du peuple roumain. Il faut avouer dès le début qu'avec son large esprit de synthèse, uni à ce discernement critique que donne l'intuition réelle des faits historiques, M. N. Jorga était le seul indiqué pour élever cet édifice grandiose qui couronne avec éclat tout ce qu'il a écrit jusqu'ici dans le domaine de l'histoire du peuple roumain.

Ayant accepté la charge d'en donner un rapide compte-rendu aux lecteurs de la présente revue, nous porterons notre attention sur les questions de langue, que M. N. Jorga a traitées sous leur aspect historique et qui présentent par là un vif intérêt pour le linguiste.

Au chap. IX du vol. I, 1^{ère} partie (115—135), parlant des Thraces, M. N. Jorga croit que leur langue, dont il ne nous est guère parvenu qu'une collection de près de cent noms de plante, l'inscription avec des noms propres sur l'anneau découvert à Ezerovo et toute la nomenclature toponomastique et anthroponomastique, a laissé en roumain aussi bien que sur tout le territoire occupé jadis par les Thraces des vestiges que certains linguistes se refusent à reconnaître. Assurément, aujourd'hui où la théorie de l'influence des substrats sur l'évolution des langues qui se sont développées ultérieurement dans leur aire gagne sans cesse de nouveaux partisans, surtout parmi les savants qui étudient les langues indo-européennes, il nous est impossible de ne pas reconnaître dans certains faits de langue, surtout du domaine de la phonologie, le reflet des particularités très anciennes. Ainsi l'existence des phonèmes *a* et *i* dans la langue roumaine et celles des phonèmes apparentées dans les autres langues sud-est-européennes qui se sont développées sur le substrat thraco-illyrien pourraient fort bien représenter, comme le soutient M. N. Jorga, une particularité du parler des Thraces; malheureusement, la chose serait difficile à démontrer positivement, et la tentative de Mateescu à laquelle se réfère l'auteur ne prouve rien. Il serait tout aussi difficile

d'expliquer, à partir du fond thrace, la labialisation de la postpalatale à appendice labio-vélaire *qu* : *p* (aqua : a.p.a) d'autant qu'elle apparaît dans le groupe *et* : *pt* (pectus : piept). Ce phénomène, comme on le sait, existe en dehors du roumain dans trois autres langues indo-européennes : en grec, en italique (osco-ombrien) et en celtique (britannique). A. Meillet croit que cette évolution s'est produite séparément dans chaque domaine. »Le passage de *kw* à *p* a pu se produire indépendamment en brittonique et en osco-ombrien, comme il s'est produit indépendamment en grec ou en roumain« (*Les dialectes indo-européens*, 9, cf. 39). Pour le roumain, toutefois, il faut tenir compte aussi de la langue sarde, qui manifeste le même phénomène et à peu près dans les mêmes mots que le roumain. Cela étant, l'origine dialectale (osco-ombrienne) du phénomène, sur laquelle M. Bartoli a attiré l'attention (Matteo Bartoli, *Alle fonti del neolatino*. Estratto dalla Miscellanea di studi in onore Attilio Hortis, Trieste 1910. Cf. Sextil Puscariu, *Etudes de linguistique roumaine* 1937, 11), semble plus probable. En échange, le rhotacisme commun aux Roumains et aux Albanais pourrait avoir une origine identique. Et cette même origine peut être attribuée, comme le veut l'auteur, à toutes les particularités morphologiques, syntactiques et lexicales qu'on relève aussi dans les autres langues sud-est-européennes.

Il est intéressant d'observer que M. N. Iorga n'admet pas, lui non plus, le rôle décisif qu'aurait joué la langue grecque dans la diffusion de ces particularités, opinion que M. Kr. Sandfeld a défendue dans toute son œuvre, à la suite de Pedersen. Dans notre étude sur la romanité balkanique (*Romanitatea balcanica*) nous avons montré que les réalités de la vie balkanique, telles qu'elles se présentent aujourd'hui et telles qu'elles ont toujours été au cours des siècles, sont loin de justifier la théorie des savants danois. M. N. Iorga admet, au contraire, une influence des Thraces sur les Grecs ; cette influence aurait pu s'exercer par l'intermédiaire des Doriens. »Nous ne savons rien d'une langue commune, une ΚΟΙΝῆ grecque, où se seraient trouvés de pareilles phénomènes, mais ils sont possibles seulement à cause des coulées thraces vers le Sud, qui se sont continués, et de la profonde influence de ceux que les philologues appellent les «Doriens», lesquels n'étaient que les barbares du Nord dans tous les domaines de la vie hellénique«. L'auteur repousse de même l'opinion que le roumain aurait fait des emprunts à l'albanais, pour la raison que, les Albanais comme les Roumains s'étant développés sur le substrat thraco-illyrien, ces prétendus emprunts pourraient représenter en réalité des mots hérités de ce substrat.

Passant à la formation de la langue roumaine à partir du fond latin, M. N. Iorga estime que le roumain s'est développé dans la Dacie. »C'est la *Dacie populaire* qui, employant tout ce qui s'était fait dans le domaine du latin sur des territoires plus anciens au-delà du Danube, a fixé, a développé et a conservé la langue roumaine«. Plus loin : »la consolidation, sur un territoire déterminé, des formes flottantes n'a pu se faire que dans une formation politique, fût-elle même de caractère populaire, et celle-ci n'a pas pu être réalisé dans la région du Sud du Danube, perpétuellement troublée et qui avait passé officiellement à la suprématie de la grécité byzantine, mais dans un monde fermé, autonome, malgré la souveraineté nominale des tribus de ces nouveaux maîtres qui vivaient seulement dans leurs camps ou en hordes.« C'est par suite des mouvements de transhumance que la langue est demeurée aussi uniforme chez tous les Roumains. Au sujet des transformations qu'a subies le latin balkanique, l'auteur relève dans les inscriptions et les documents toute une série de particularités, morphologiques et syntactiques d'où il résulte que »cette langue nouvelle est donc celle de tout le Sud-Est roman qui forme une seule unité, chaque région donnant sa partie«. En fait, pour ce qui concerne la langue roumaine, son originalité ne consiste pas seulement dans ce qu'elle a hérité des Romains, mais aussi dans une certaine phraséologie qu'on ne retrouve pas dans les autres langues sud-est-européennes et qui

appartient au fond populaire. Si cela n'a pas été étudié jusqu'ici, c'est par suite de l'importance excessive qu'on a accordé à l'aspect sud-est-européen.

Touchant l'influence slave subie par la langue roumaine, M. N. Iorga, conformément à une opinion antérieure exprimée dans d'autres de ses ouvrages historiques, la suppose plus ancienne qu'on ne se l'imagine. Ainsi, s'appuyant sur la toponymie slave de Transylvanie, il croit que les Slaves auraient pu pénétrer en Dacie comme élément de la confédération sarmate: »Nous avons dit que leur existence, surtout en Transylvanie où on trouve tant de noms topographiques d'origine slave n'ayant pas de sens dans le roumain actuel, ne peut pas être exclue. Il est possible qu'ils soient entrés comme un élément de la confédération sarmate, dont la formation restera toujours obscure.»

Si, sous le rapport historique, on peut, à la rigueur, admettre cette apparition hâtive des Slaves en Dacie, par contre, sous le rapport linguistique, aucun fait de langue ne vient la confirmer: ni la toponymie slave de Dacie, ni les plus anciennes traces de l'influence slave sur la langue roumaine ne peuvent remonter au-delà des IV^e—VII^e siècles. Cela prouve qu'ils ne sont entrés en relations plus suivies avec les Roumains qu'après avoir franchi le Danube.

Les idées de M. N. Iorga relatives à la différence qu'il fait entre Serbes et Bulgares sont particulièrement intéressantes: Les premiers ont été influencés dans leur langue par l'élément roman du moyen Danube, les derniers, par l'élément roman du Danube inférieur: »La différence entre Serbes et Bulgares, les deux formes des Yugoslaves, vient de leur façon de s'initier au romanisme avant de passer le Danube. Chez les premiers, avec l'amollissement du *l*, avec le penchant vers les voyelles claires, avec la sympathie pour les formes en *o* et en *oa*, ceci sans nous arrêter sur la syntaxe totalement différente, nous voyons l'influence de la langue romane du Danube moyen, qui était aussi profondément influencé par le *fond celte* à sa base. Aussi certains traits d'esprit, vient de leur mélange avec cette race celte, l'élan et le caprice. En échange, ceux des Slaves qui arriveront à être intitulés Bulgares d'après la domination de cette bande de Turcs qui les a conquis, ont été cultivés au point de vue roman par l'élément roman du Danube inférieur, et non après leur descente en Moesie, mais pendant le stage, assez long, ainsi que le prouve la nomenclature restée, qu'ils ont fait au Nord du fleuve«. Si la première partie de cette affirmation, quoique probable, est plus difficile à démontrer, la seconde, en échange, paraît évidente, surtout si l'on tient compte de l'influence roumaine sur la langue bulgare à l'époque des premiers contacts slavo-roumains. L'auteur s'occupe longuement de cette influence, mettant à profit les sources d'informations les plus récentes du domaine des recherches linguistiques.

Entre les deux mille pages et plus qui constituent les volumes parus jusqu'à ce jour, nous n'avons choisi dans ce bref compte-rendu que quelques idées dans les parties qui concernent l'étude de la langue, afin de donner une image de la façon dont un des nos historiens les plus réputés voit la formation de la langue roumaine au cours de l'évolution historique mouvementée du Sud-est européen.

Cluj

Th. Capidan

Gamillscheg, Ernst: *Romania germanica*. Sprach- und Siedlungsgeschichte der Germanen auf dem Boden des alten Römerreichs. Band I—III. Berlin und Leipzig, Walter de Gruyter & Co 1394—1396.

Les trois volumes de M. G. faisant partie de la collection bien connue du *Grundriss der germanischen Philologie* réunissent les connaissances sur les destinées des Germains établis dans l'empire romain et dans les pays romans

pendant l'époque des migrations des peuples. C'est un ouvrage de synthèse historique et linguistique à la fois. La synthèse y est basée sur l'étude des restes des langues germaniques conservés dans l'onomastique, la toponymie et dans les mots d'emprunt de toutes les langues romanes. Les trois volumes de cet ouvrage d'ensemble renferment non seulement un riche répertoire des éléments linguistiques, mais ils retracent l'influence exercée par les Germains sur tout le développement linguistique de la Romania et, enfin, ils caractérisent les langues germaniques respectives en tant que cela se dégage de l'étude des vestiges linguistiques conservés en roman.

Pour notre revue ce n'est que la partie consacrée à l'élément germanique de la Romania orientale qui doit être prise en considération. La grave question de savoir, entamée déjà il y a longtemps, s'il y a des éléments germaniques conservés du temps de la première époque dans les langues balkaniques, est reprise par M. G. de nouveau et d'une façon vigoureuse. L'élément germanique du roumain qu'étudie M. G. est celui qui a été discuté par l'auteur de ces lignes et qu'ont mis au jour les études de MM. Diculescu, Giuglea, Kisch et Löwe. M. G. se borne à faire des observations de détail aux étymologies proposées jusqu'ici. Ce qu'il apporte du nouveau c'est le dépouillement onomastique des inscriptions dont le résultat ne donne cependant rien de précis.

M. G. abandonne le principe observé jusqu'à présent d'après lequel il faut être extrêmement prudent lorsqu'il s'agit d'admettre des étymologies germaniques pour les mots roumains. Le point de vue de M. Diculescu qui découvrirait en roumain à pleines mains des mots d'origine germanique sans s'informer au préalable s'ils peuvent être ou non attribués aux langues limitrophes du roumain est malheureusement confirmée par l'autorité du romaniste berlinois. On trouve chez lui comme nouveaux gépidismes des mots roumains où il est facile de reconnaître l'origine slave. Tels sont: 1. rudă (II, p. 254, mot du Banat roumain) «Stange, Deichsel, gaule, perche, brancard», qui est évidemment scr. rudo du même sens; 2. stinghie «barre de bois, traverse», mot qui a sa famille parmi les slavismes roumains (tîngă, ză tîgni, răstîgni, potîng) du slave balkanique sъ tĕ ga (cf. scr. stĕ ga, pol. wstęga »Band», a. sl. éc. vъstągy); 3. tapă «scobitură în lemn» (Pușcariu DR III 680) dont a repose sur ea (cf. țeapă «Schlag, trempe, espèce»), mot qui, étymologiquement, appartient à la même racine que țeapși «schlagen», en slave tepo, teti du même sens; 4. a(se) căina, căini «plaindre», dérivés verbaux roumains du slave kajati se > a(se) căi «regretter, déplorer».

Les critiques que j'ai apportées aux étymologies de Diculescu M. G. les repousse de son côté. Je ne vois cependant pas qu'il y a réussi. ateia (II, p. 249) doit être un mot gépidique latinisé en *attewiare plutôt que latin aptabiliare ŽitPh 50,265, parce que w est intervocalique, dit-il, et il doit disparaître «wie sonstiges lat. w». Pour cette affirmation il n'y a pas de preuves. Quant au sens de aptabiliare, hypothétique, il est vrai, que j'ai proposé cf. en roman aptus, apticulare, artificare de REW³.

boare = aboare «sanfter Wind, soufle léger, brise, odeur» est un déverbal roumain de abura, aburi «verdunsten». Il faudrait donc prouver pour les verbes roumains l'origine gépidique et non pour les substantifs qui en dérivent. On ne voit pas non plus pourquoi il faudrait proposer de différentes étymologies pour les mots signifiant «1. Dampf et 2. Hauch, Odem et 3. sanfter Wind». A côté des déverbaux boare = aboare il y en a aussi d'autres comme bură «Dampf», abur (cf. aburul vîntului), abure, abor d'où dém. aburel. M. G. ne parle rien sur les rapports probables du mot en question avec néogrec μπόρα «feiner Regen» (cf. o bură de ploaie «une petite pluie fine») et alb. avu(ë)ll «Dunst.»

burtă «ventre, panse» dont -lă se retrouve en roumain dans folte(a) du même sens cf. *ZftPh.* 50, 274 et la racine dans buric «nombril», a se burica «se gonfler», burdui «ventre», burduhan «homme obèse», tous dérivés roumains humoristiques pour désigner «l'homme ventru», pour lesquels il est exclu toute pensée à l'origine gépidique.

Dans l'article consacré à butură (II 251) «souche» il figure toujours butaș «marcotte» d'origine hongroise. Il manque d'autre part le renvoi aux dérivés butoarcă «tronc d'arbre creux», buturugă «souche» qui sont faits au moyen des suffixes slaves. Le dérivé roumain butuc prouve de son côté que la terminaison -ure -ură de butură est une formation roumaine obtenue du pluriel buturî de but qui ne s'est pas conservé. Il est franchement exclu de postuler un dérivé gépidique en -ilô même pour le cas où l'on ne veut pas voir dans but le mot slave бѣт (cf. bîtă).

M. G. se défend très souvent de prendre en considération les formes secondaires. A côté de rofiî il y a rofinî. La terminaison -ii remonte par conséquent à -inî, observation qui fait songer à une terminaison collective slave en-ine.

Il en est de même de rapăn, rapură, rapor «gale, rogne» (II 255), que M. G. fait remonter à gépidique rappô -ons, il y a encore rapciugă «morve». Avant de proposer une étymologie quelconque il faut élucider le rapport des terminaisons -ăn, -ură, -or et -ciugă.

Il en est de même de targă «brancard, civière» (II 256). Là il y a encore tragă, teargă et traglă. Pour la première forme est donné, d'après Löwe et Kisch, comme origine gépidique targa. La forme traglă est cependant évidemment hongrois taraglya. Les autres trois n'en sont que les déformations.

Il en est de même, ensuite, de brusture «bardane, glouteron, feuille de chou», mot qu'on ne peut séparer ni de brustan, brostan «laitue» ni de bruscălan. Le gépidique Brustilô convient à peine à la première forme.

Que știmă et șteamată «apparition» s'expliquent mieux par σχῆμα du même sens (Pușcariu), c'est là ce qu'il faut dire maintenant aussi.

strănut = stărnut = streinel «mit einer Blässe versehen», adjectifs pour lesquels străinele sau stelele «étoile» présentent toute possibilité de les expliquer par les moyens roumains, devraient, d'après l'auteur, être tout de même d'origine gépidique.

Cette fois nous apprenons que même un verbe roumain appartenant à la troisième conjugaison qui, achainé comme elle est partout, ne présente nulle part des emprunts aux langues germaniques, est à attribuer au gépidique. Il s'agit de a să screme «s'éprendre» dont dérive scamură DR V 410.

Un substantif dont le redoublement de la racine montre à lui seul l'origine onomatopéique figure aussi parmi les emprunts gépidiques. C'est le cas de l'adv. fôrfota «confusément, pêle-mêle», d'où le nom abstrait forfoteală du verbe a (se) forfoti «bouillonner, grouiller». L'adverbe roumain devrait remonter à gépidique *fidwor fôta «quatre pattes»!

Je ne vois pas comment râncațiu râncaș «qui n'a qu'un seul testicule», dont le dernier se trouve aussi en scr. hrnjkaš = hrnjkovit du même sens, s'expliquerait mieux par *wrankš «verdrecht» que par lat. ramex > *ranx, gén. *rancis, type obtenu d'après *salx, salcis au lieu de salix > roum. salcie, cf. Giuglea DR III 768. Scr. hrnjkovit s'accorde d'autre part avec roum. râncațu où la terminaison -ău = scr. -ov(it) est hongroise (-ô).

Roum. dop (de plută, de sticlă) «Stöpsel, Pfropfen» se trouvant aussi dans l'allemand de Transylvanie demanderait des raisons de beaucoup plus convaincantes que ne l'apporte l'auteur pour prouver l'origine gépidique.

Nous apprenons ensuite que a gǎsi «trouver» remonte à un mot abstrait gépidique *gasihts «Erblicken, la vue, apperception» et non au verbe slave imperfectif gasiti «éteindre» qu'on emploie aussi avec les compléments: žeđu, želje, požude «trouver le moyen pour faire disparaître la soif, les désirs, les passions», sens métaphorique basé sur le sens concret («faire disparaître l'incendie, la rébellion»). Dans la langue pastorale, ce mot de la vie quotidienne en slave a pu remplacer lat. adflare > aflà dont les difficultés sémantiques ne sont pas du tout moins grandes.

De minces nuances phonétiques à elles seules suffisent à M. G. quelquefois à postuler l'origine gépidique. Ainsi dans amari, -i au lieu de -i après r suffit à admettre le croisement entre lat. amarire et gép. marrjan. Le même passage s'observe cependant aussi dans omori d'origine slave et, à l'initiale, dans les mots d'origine latine: rima, riu, riz sans que l'intervention d'un mot ayant r géminée nécessaire.

Cette fois aussi on attend en vain l'explication de tureatcă, forme qui existe à côté de tureac, pour lequel on postule gép. tubrucus.

Dans son exposé, M. G. a introduit parmi les gépidismes aussi les mots que le roumain a en commun avec d'autres langues balkaniques. Ainsi gard «clôture, haie» (II 252) dont le correspondant albanais est garh, gardhi. M. M. Kisch et G. sont les premiers à y voir gép. gards. L'origine slave du mot albanais est exclue du fait que les slavismes albanais ne connaissent pas l'évolution -d > -th, -dh qu'on ne trouve pas non plus dans les mots d'origine latine. Ce fait phonétique nous oblige à voir dans gardh- un mot autochtone, d'origine thrace ou illyrique.

D'origine thrace ou illyrique pourrait être ensuite aroum. bal'u > alb. balë «cavallo a fronte bianca» = grec moderne φάλιος «clair», cf. βάλας chez Procope.

Roum. pungă «bourse, escarcelle, sac, poche» (II 252) qui figure, d'après Kisch, parmi les emprunts gothiques, se trouve, avec le même sens, en grec byzantin πούγγη, grec moderne πουγγίον, πουγγί, en albanais pungë (Godin) et, avec un autre sens, en slave eccl. ПЖГЪІ, gén. -ЪВЕ, ПЖТВѦ, — ИЦѦ» ροίσκοζ, corymbus, globulus». La forme albanaise punashkë ou punashe(ë) a le même sens que les mots roumain et grec moderne. Le mot roumain peut sans doute être d'origine gothique, mais on ne sait pas si les Roumains l'ont directement d'eux.

Il en est de même de tufă «buisson» qui se trouve en albanais comme tufë du même sens, en grec byzantin τούφα «apex cassidis» et en grec moderne de l'Épire. Les deux mots que nous examinons ont vraisemblablement appartenu au latin vulgaire des Balkans et de là ils ont pu entrer en roumain.

Ce qui est sûr, c'est que sur pareil matériel lexicologique on ne peut fonder aucune synthèse concernant l'influence de la civilisation gépidique sur les Roumains. Il ne peut fournir non plus de données sur leurs anciens habitats. Pour de pareils jugements ne se prêtent que les mots dont l'explication est absolument sûre. La prudence qui s'impose impérieusement en ce cas est d'autant plus nécessaire que l'examen onomastique et topomastique ne présente absolument rien de précis. M. G. a voulu voir dans l'explication que M. Diculescu a proposée du nom de lieu transylvain Radnót = roum. Ernut = allemand Radnau < gép. *Hardino ꝥ «einen unwiederleglichen Beweis etc.» pour l'existence des Roumains au Nord du Danube. M. Kniesz a cependant réussi à infirmer complètement cette manière de voir¹⁾. Le nom de lieu en question est d'origine hongroise. Il contient en effet le nom de famille d'origine germanique Rainhold introduit ici à une époque récente. A ce que dit M. Kniesz j'ajoute encore ceci. La forme roumaine repose sur la hon-

¹⁾ V. Archivum Europae centro-orientalis, t. III, p. 215 et suiv.

groise et non inversement. Le fait phonétique $dn > n$ se trouve aussi dans les slavismes roumains, cf. $pon\check{t}\check{a} < podnica$, $po\check{v}oiu < po\check{v}od\check{b}\check{n}\check{b}$. La métathèse $ra > ar$, $re > er$ de la syllabe inaccentuée est en règle, cf. $f\check{i}rtat$, $str\check{a}nut > st\check{a}rnut$. La formation du nom de lieu hongrois est en ordre. Il faut sous-entendre le mot commun $falu$ ou $falva$ «village».

On regrette de lire dans un ouvrage très sérieux des jeux étymologiques tels que l'explication du suffixe hypocoristique roumain très répandu $-ea$ par le pronom latin $illa$. $Gotea$ proviendrait de * $Goto-illa$!

Dans cette discussion, un point nouveau est introduit par M. G. avec l'admission des mots d'origine longobarde en roumain. Les Longobards, avant de s'établir dans la Lombardie actuelle, vivaient ensemble avec la population romane en Pannonie entre 546—568, espace de temps peu considérable pour former un état qui aurait pu donner la base aux mots d'emprunt. Parmi ces éléments l'auteur compte $ba\check{r}d\check{a}$. La traduction qu'il donne de ce mot «*Streitax*» est inexacte. Cette acception ne se trouve ni chez Tiktin ni dans *Dicționarul limbei române*. Ce modeste terme de charpentiers ne prétend nullement à la gloire d'être, en roumain, un terme guerrier, «*Angriffswaffe*». L'origine hongroise est très probable, cf. *Mellich-Gombocz, Magyar. etym. szótár* I 289, *Berneker, Slav. etym. Wörterbuch* 73.

Ni $ghioag\check{a}$ n'est traduite exactement par «*Streitkolben*». Au sujet de ce terme pastoral je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit dans *ZfrPh* 50,277 et suiv. Il n'y a pas lieu de le considérer comme longobard.

Scruntar «terrain pierreux» est sémantiquement trop loin de longobard $skrun\check{t}a$ «*Scharte, Riss*».

Quant au verbe $a\check{s}gudu\check{i}$, M. G. se refuse de prendre en considération l'explication que j'ai donnée dans *ZfrPh* 50,265. Ses raisons ne sont pas de nature à me forcer d'abandonner l'étymologie que j'ai proposée.

Dans son explication de $smicui$ il néglige de prendre en considération $zmicura$. Je ne vois pas pourquoi les dérivés verbaux faits au moyen de l'infixe duratif slave $-uj\check{o} > u\check{i}$ seraient impossibles d'adjectifs roumains?

Quant à $smice\check{a}$ je dois renvoyer une fois de plus à mon explication de *ZfrPh* 50,266, ce dérivatif s'expliquant parfaitement comme formation roumaine.

Dans $cr\check{a}ng$ «bocage, taillis» (II 264) on ne voit pas pourquoi il faut abandonner l'explication usuelle par $sl. kr\check{o}g\check{b}$ (*Berneker, o. c.* 624) qui suffit à tous les points de vue.

Pour ce qui est de *strugure* «1 grappe, 2. raisin», à côté duquel il y a en Moldavie aussi *strug* «grappe», je crois avoir démontré qu'il s'y agit a) du passage sémantique «grappe > raisin», b) de $k > g$ et c) singulier *strug* > *strugure* refait d'après le pluriel *strugur\check{i}*. En somme, on a élargi sing. *strug* de $-ure$ pour empêcher l'homonymie entre *strug* = *strung* «tour (du tourneur)», déverbal slave de *strugati* (scr. *str\check{u}g*), et *strug* «grappe». Je ne vois pas du tout pourquoi l'explication par scr. *struk* serait «*laulich und begrifflich abzulehnen*».

Quant à $strung\check{a}$ (II 266), M.G. a sans doute raison de dire «*wahrscheinlich vorlateinisch*», mais pourquoi ne pas citer à ce propos scr. *struga*, bulg. *str\check{a}ga*, alb. *shtrung\check{e}* et grec moderne $\sigma\tau\rho\upsilon\gamma\kappa\alpha$ qui appuient son point de vue?

Far\check{a} (II 261) est en effet un mot d'origine longobarde, mais il vit aussi dans les Balkans où il est venu d'Italie. Les migrations roumaines ont pu l'apporter de là en Transylvanie. Il ne constitue aucune preuve pour le séjour des Longobards en Pannonie.

Le matériel lexicologique de cette nature qui, même dans le cas où son origine germanique serait mise hors de doute, pourrait provenir du gothique, par conséquent, être emprunté aussi dans les Balkans. En tout cas il ne permet pas du

tout de se prononcer catégoriquement dans la question des anciens habitats des Roumains au Nord du Danube. M. G. s'obstine à partager tout de même le point de vue de M. Diclescu. Pour l'appuyer, il infère aussi le développement sémantique de *romanus* > *român* «glebae adscriptus». Il dit notamment: (II 242): «Wären die Rumänen, die, seit sie in der Geschichte besonders erwähnt werden, nicht als rumâni, sondern als Vlachi Vlachoï bezeichnet werden, erst im Mittelalter in ihre heutigen Wohnsitze vorgestossen, so wäre es unverständlich, dass sie, die ihre Wohnsitze verlassen hatten, ihre alte Volksbezeichnung mit der Bedeutung 'glebae adscriptus' mitgebracht hätten». Ces mots suscitent l'objection que voici. La signification albanaise de *romanus* > *rëmër* «pâtre, villageois» (en Grèce) prouve que le développement sémantique dont parle M. G. s'est opéré aussi dans les Balkans, conformément à celui de βλάχος à Byzance et de вlahъ chez les Slaves balkaniques. Ce changement ne prouve rien en ce qui concerne les plus anciens habitats des Roumains.

L'autre preuve qu'invoque M. G. à ce sujet regarde la terminologie agricole en tant qu'elle est d'origine latine. Elle prouverait «die Bodenständigkeit des Rumänentums im Westen des heutigen Rumänien». Le plus important terme *plug* étant au Nord du Danube d'origine slave et *aratu* < *aratrum* ne se trouvant que chez les Aroumains, je ne vois aucun profit de ce côté pour la thèse que défend l'auteur.

Que dans cette question *Dunăre* ne prouve rien, c'est M. Sandfeld qui l'a dit très bien. J'ai montré dans *Slavia VII 721—731* que *Dunăre* coïncide avec *Dunavis* > *Dunav(o)* qui ne se trouve que chez les Slaves balkaniques.

De tous les mots examinés par M. G. il n'y a que *nasture* qui, si l'on ne préfère pas l'expliquer par les moyens latins indiqués par moi dans *ZfrPh 50,254*, puisse être d'origine germanique, gothique ou gépidique. La comparaison avec d'autres langues romanes nous autorise à postuler pour ce mot l'existence de l'emprunt germanique dans le latin vulgaire balkanique. Dans tous les autres cas examinés par M. G. on est autorisé à formuler de très sérieux doutes au sujet de l'origine gépidique.

Quant à ce que dit M. G. sur l'élément germanique de l'ancien dalmate des côtes adriatiques je n'ai rien à observer.

Il y a pourtant un fait très positif qui se dégage de la lecture du grand ouvrage de M. G. Cela regarde la question de principe: pourquoi la Romania orientale ne montre-t-elle pas l'élément germanique en des proportions aussi considérables que la Romania occidentale? La réponse ne peut être que la suivante. C'est parce que les Goths, les Longobards et les Francs ont réussi à former dans l'Occident des Etats qui se sont maintenus pendant un laps de temps plus ou moins prolongé. En Occident, leur langue a pénétré dans la vie sociale et dans l'administration. Le latin médiéval s'en est ressenti très profondément. Leur onomastique et leur toponomastique a remplacé en des proportions très considérables l'ancienne latine, preuve suffisante qu'en Occident il y avait assez d'agglomérations germaniques qui, avant de sombrer dans la mer romane, vivaient assez longtemps en symbiose avec les Romains. Rien de pareil ne s'est produit en Orient. Pour les tribus germaniques, les Balkans ne constituaient, dans leurs migrations vers l'Occident, que le pays de passage. L'onomastique et la toponomastique des Roumains, en tant qu'elle est ancienne, est d'origine slave. L'élément linguistique d'origine germanique est remplacé ici par le slave. En Roumanie le slave joue le même rôle que le franc, le burgond etc. en France.

Zagreb

P. Skok

Gunnarson, Gunnar: Das slavische Wort für Kirche. Fascicule 7 du Recueil de travaux publié par l'Université d'Uppsala, 1937, p. 66.

La littérature sur le problème des origines du terme slave chrétien *crъky* etc. «église» s'est enrichie d'une nouvelle étude dont les résultats sont de nature à déconcerter les partisans des étymologies proposées jusqu'à présent.

Après avoir démontré que les formes slaves conservées accusent toutes l'origine balkanique. M. G. s'efforce à faire provenir le mot en question non pas directement du grec *κυρι(α)κόν(η)*, mais de roum. *biserică* < lat. *basilica*. Voilà ce à quoi personne n'a songé jusqu'à présent.

L'auteur étale sa nouvelle étymologie par des raisons d'ordre historique et linguistique. Toute la première partie, et la plus grande de la seconde, de son étude méritent en effet d'être prises en très sérieuse considération. Moi aussi je partage entièrement les résultats de l'analyse qu'il a donnée des formes slaves conservées. Son analyse nous amène indubitablement à chercher dans un milieu balkanique les origines du mot en question. Seulement je ne puis partager l'explication proposée des formes *cirkva* = *crikva* qu'on constate dans les territoires čakavien et slovène à côté de slov. *cerkva* et de štokavien *crkva*. Dans les premières, le phonème *-ir-* = *-ri-* ne s'explique nullement par *r* voyelle, parce qu'elles se trouvent justement dans l'aire qui la possèdent. Les groupes *-ir-* et *-ri-* doivent sans doute remonter à leur source primitive et ne sont point secondaires. Quant à la métathèse dans *cir-cri-*, c'est là le même phénomène qu'on constate aussi dans *crъky* de **сърky*. Les formes des Slaves méridionaux présentent donc l'alternance *cer-cir* qui, toutes les deux, peuvent engendrer *r* voyelle. Ce qu'il faut expliquer, c'est la question d'où provient cette alternance. Elle pourrait remonter à *e* fermé du latin vulgaire de *baseleca*, ici de même que dans bon nombre d'autres cas, mais de là à l'origine proposée par l'auteur il y a bien loin. Tout d'abord, *be-* ou *bi-* pour *bă-* dans *basilica* repose sur une assimilation roumaine de date récente et, comparant p. e. roum. *stăpîn* à scr. bulg. *stopanin*, on ne peut pas admettre que *ă* protonique roumain soit représenté par *ъ* dans un mot si ancien, pour disparaître ensuite de sorte qu'il n'en resterait que **pserbka* > **pserbka* > *cerъky*, *cirъky*. Tout cela est trop factice et trop imaginaire, *c* pour *s* n'est constaté jusqu'à présent que dans l'aire adriatique où cette alternance est d'origine vénitienne.

Que dire de *l > r*? L'auteur peut, il est vrai, invoquer en sa faveur la thèse de M. Pușcariu qui dit que ce passage appartient au roumain commun ou primitif (*urumänisch*). Il peut, ensuite, penser que ce passage est prés slave. Les mots slaves du roumain ne le présentent pas. *Băserică* serait donc prés slave. Mais cette manière de voir n'est pas confirmée par les faits tels que sl. *Solun* = *Sărună*, équation qui prouve que les Slaves maintiennent *l* latin de cette époque et que les Roumains le changent en *r*. Il est sûr que *cerъky* — *cirъky* ne peut s'expliquer pas du tout par le roumain *b(ă)iserică*.¹⁾

La terminologie chrétienne slave, en tant qu'elle est d'origine latine, ne présente que quatre cas où elle s'accorde étymologiquement avec la roumaine; c'est 1. bug. *komkamъ* *komka* s. f. = roum. *cuminică*; 2. *žežip* s. m., *žeži-*

¹⁾ Cf. maintenant la même manière de voir dans les comptes-rendus que M. M. Vasmer et Rosetti ont consacrés au mémoire en question, le premier dans la *Zeitschrift für slav. Phil.*, v. XIV, p. 463 et suiv et le second dans le *Bulletin linguistique*, v. V, p. 226 et suiv.

ñ atí en Dalmatie et en Bosnie = roum. ajun; 3. scr. subota, bulg. сѣбота = = roum. sâmbătă et 4. skr. bulg. kum, č. kmoř = roum. cumătru. De cette liste il faut tout d'abord rayer žežin. Roum. ajun < lat. jejun- montrant la disparition de *j* initial en regard de žežin qui le conserve, ces deux formes du mot latin ne s'accordent pas.

D'autres termes chrétiens slaves ayant la même base latine que les expressions correspondantes en roumain, telles roum. paresemî = slave korizma de lat. quadragesima > *quadresima, accusent des intermédiaires différents. La forme roumaine remonte à nom. acc. pl. quarésimas du latin balkanique et la forme slave à karez(i)ma du latin d'Aquileia. D'où il suit que la terminologie chrétienne slave a des sources latines très diverses concordant avec des principaux foyers de l'évangélisation des Slaves méridionaux.

Il faut, d'autre part, souligner que la terminologie chrétienne latine est très souvent d'origine grecque, témoin justement la terminologie de domus Dei qui est partout grecque. C'est le terme grec κυρι(α)κόν ou κυριακή = lat. dominicum qui explique parfaitement toutes les formes germaniques et slaves à la fois.

Il faut prendre en considération que toutes les trois expressions se sont conservés en latin et que, sous forme latinisée, elles furent passées aux Germains et aux Slaves. Κυριακός ne se trouve dans les langues romanes que comme le nom d'un saint très vénéré: Sanctus Quiricus = Cypriacus. La désinence grecque *γ* est remplacée par le suffixe -īcus dû à Dominicus, autre saint également très vénéré en Occident. L'accent du nom grec dut, à cause de cela, reculer sur l'initiale, d'où, d'après la prononciation de la voyelle grecque *υ*, très variable en latin (*υ* > *ui* ou *iu*, *u*, *e*, *i*), les formes *Céricus ou *Círicus attestées dans la toponomastique romane. Dans le territoire scr. c'est la forme purement grecque qui, avec *υ* > scr. *u*, s'est maintenue dans l'onomastique: Kurjak.

Le germanique, par contre, accuse, dans ses emprunts, les quatre prononciations latines que nous avons signalées: a) *υ* > *iu* en ancien frison *ziurke*, b) *υ* > *u* en anglais *church*, c) *e* < *υ* en ancien norois *kerika* ou *kerka*. d) l'ancien bas allemand (niederdeutsch) et l'ancien haut allemand peuvent s'expliquer par *υ* > *e* ou bien par *υ* > *i*: *kirika* ou *kerika* en regard de *kiriha*

Le slave méridional, avec *cerbky ou *cīrbky, s'accorde donc parfaitement avec l'état des choses allemand.

Il *γ* a plus encore, le slave méridional a maintenu, comme partout dans ses emprunts faits au roman, la place de l'accent latin: *céricum ou *círícum* < κυριακόν. Aucune trace de l'accent grec dans le mot en question, aucune trace de la pénultième grecque -α-.

Si le genre grec *γ* a été remplacé par le féminin, en germanique de même qu'en slave, cela s'explique très facilement par l'influence de *ecclesia* et de *basilica* qui existaient à côté de κυριακόν. On est autorisé à supposer dans la terminologie latine chrétienne aussi *cérica ou *círica à côté de *basilica* et *ecclesia*, ces deux dernières transmises aux langues romanes.

Ce qui déconcerte en slave, c'est le fait qu'on *γ* décline le mot en question non pas d'après la déclinaison -a, comme d'autres emprunts romans (type *focacea* > *pogača*), mais d'après la déclinaison -ŭ > ъ, ѣve qui est de beaucoup plus rare que la première et qui, dans les mots d'emprunt d'origine latine, ne se rencontre que dans les noms d'arbres fruitiers (type: *breskva* à côté de *praska* < lat. *persica*). Ce fait je l'ai expliqué par l'adjectif grec féminin κυριακή (sc. οικήα). Je formule maintenant moi-même des doutes là-dessus. C'est parce qu'on admettrait par là l'influence grecque après que le mot grec fut latinisé.

En tout cas on voit bien que le mot emprunté par les Slaves au latin ecclésiastique des Balkans n'a suivi ni la déclinaison de *kōšta* «maison» ni celle de *hramъ* «temple», déclinaisons auxquelles on s'attendrait vu le sens du mot en question, mais celles des mots abstraits de la déclinaison *-и ъве*, des types tels que *любѹ, ъве* «amour» ou bien **mollitѹ -ъве* «prière».

La déclinaison abstraite que les Slaves donnent à lat. **cērica*, **cīrica* nous porte à penser que le mot en question fut communiqué aux Slaves par les milieux savants ecclésiastiques chargés d'évangéliser les Slaves plutôt que par la symbiose des deux populations, slave et romano-balkanique. S'il en est ainsi, l'adjectif grec *κυριακός* au féminin aurait pu être en effet pour quelque chose dans la question de la désinence slave *-и, -ъве*, les missionnaires slaves ayant été d'origine grecque.

Envisagé de cette façon, le phonétisme du mot slave en question ne présente plus d'embarras.

Je partage toute ce que l'auteur a dit dans le second chapitre de son étude sur le milieu balkanique où le mot slave a pu être emprunté. Il y a seulement un point sur lequel M. G. ne se prononce pas et que je voudrais relever ici. Il faut poser la question de principe: Comment le mot en question a-t-il été communiqué aux Slaves? Il paraît que l'auteur admet que les Slaves ont appris à connaître les églises en vivant en symbiose avec la population romane des Balkans. C'est là qui est sans doute possible, mais quand il s'agit de termes techniques chrétiens, il faut penser aussi à la voie savante, aux prêtres missionnaires chargés d'évangéliser les Slaves. Ce sont eux qui les ont pu communiquer aux Slaves. L'analogie est donnée par les missionnaires actuels. En chinois p. e. la terminologie chrétienne diffère sensiblement d'après la confession des missionnaires. Les missionnaires catholiques et protestants ne répandent pas en Chine la même terminologie.

Les missionnaires sont donc ceux qui ont dû avoir des raisons spéciales de répandre en pays germaniques et slaves **curica*, **ciurica*, **cerica* ou **cīrica* et non pas *basilica* ou *ecclesia*, raisons que j'ai tâché d'élucider dans la Revue des Etudes Slaves; VII, p. 177—184, dans l'étude dont l'auteur n'a pas eu connaissance.

Somme toute, M. G. a apporté deux points de vue qu'il faudra prendre en sérieuse considération lorsqu'on abordera de nouveau le problème des origines du terme slave en question. Ces deux points de vue nous les avons mentionnés ci-dessus. Mais son rapprochement de **cerъky = cīrъky* du roum. *biserică* doit rester intéressant, bien qu'il ne soit pas du tout de nature à résoudre ce problème.

Il est utile enfin de relever aussi son troisième point de vue, à savoir, que le mot en question n'appartient pas à l'époque du slave commun (*urslavisch*), mais qu'il a été emprunté successivement et à plusieurs reprises par les langues slaves du Nord aux Slaves balkaniques. Ce point de vue me paraît très raisonnable. Il devra être appliqué à l'examen des autres termes chrétiens slaves toutes les fois qu'il s'agit d'emprunts faits à d'autres langues; aucun d'eux ne remonte à l'époque du Slave commun.

Zagreb

P. Skok

Dr. D. J. Popović: **О Цинцарима. Прилози питању постанка нашег грађанског друштва.** (*Sur les Tsintsares. Contribution à l'étude de la question des origines de la bourgeoisie serbe*). 2e édition sensiblement augmentée. Avec 30 gravures et une carte géographique. Beograd, 1937, p. 520, in 8°.

L'étude que M. le docteur D. J. Popović a consacré aux Aroumains nommés communément Tsintsares (*Cincari*) par les Serbes et les Bulgares, étude dont la première édition est de 1927 et la traduction roumaine de 1934, n'embrasse pas tout le domaine de l'activité de ce peuple balkanique. Dans son livre l'auteur a ramassé et classé bon nombre de documents relatifs à cette partie des Aroumains qui, dès le début du XVIIIe siècle, plus particulièrement à partir de la destruction, par le fameux Ali-Paşa (de Ianina), de Moschopole, ville d'Epire, venait s'établir comme commerçants ou comme artisans, dans les villes et les bourgades serbo-croates de quelque importance, notamment dans ceux qui sont situés sur le Danube, comme Novi Sad, Zemun, Beograd etc. C'est cette population, extrêmement intelligente, douée d'un sens d'affaires des plus marqués, qui a contribué d'une façon extraordinaire à la formation de la vie citadine parmi les Serbes du XVIIIe et XIXe siècles. Se distinguant non seulement par l'esprit pratique très développé, mais aussi par le goût pour les donations destinées aux institutions publiques, les gens de cette provenance ont contribué beaucoup au développement de la civilisation spirituelle et matérielle des Serbes de ce temps. Leurs donations se rapportaient aux écoles et aux églises à la fois.

Les Aroumains qui s'établissaient à cette époque parmi les Serbes sont épris de civilisation hellénique et ils passent généralement pour Grecs. Il est très souvent malaisé de distinguer nettement parmi eux les véritables Grecs de purs Aroumains, ce que l'auteur a très bien relevé. En pays serbo-croates ils commencent à fonder des écoles grecques et à former des communautés ecclésiastiques grecques. L'auteur s'est attaché à recueillir une large documentation sur les luttes entre Grecs et Serbes pour les écoles et les églises.

En dehors de la documentation se rapportant à la vie matérielle des Aroumains établis sur le territoire de la Yougoslavie actuelle, l'auteur a réuni sur eux beaucoup d'observations d'ordre psychologique. En lisant son ouvrage nous arrivons à mieux comprendre la célèbre comédie de Jovan Sterija Popović, lui-même d'origine aroumaine. Page 79 nous lisons l'inscription funéraire de la famille Popović se trouvant dans le cimetière de Vršac, inscription qui nous permet de situer exactement l'action qui se passe dans la comédie intitulée *Kir Janja*.¹⁾

C'est donc le petit milieu tsintsare de Vršac que J. S. Popović avait en vue en retraçant les deux types de sa comédie, *Kir Janja* et *Kir Dima*.

L'antagonisme qui s'était produit maintes fois entre Serbes et Tsintsares grécomanes, fait que l'auteur a illustré avec beaucoup d'exemples, nous fait mieux comprendre aussi la conception fondamentale de la comédie de Jovan Sterija. *Kir Janja* et *Kir Dima* représentent en effet ce milieu tsintsare d'une petite bourgade de la Vojvodina tandis que le serviteur de *Kir Janja* est un Serbe de pure origine. Sa comédie est donc basée sur l'antagonisme de deux races.²⁾

L'auteur a, d'autre part, établi le territoire d'où provient cette population. A la page 23 il a même* donné une carte géographique indiquant les lieux de leur provenance.

¹⁾ *Kir Janja* (ou *Jánjo* (cf. *Ak. Rj.*, IV, 456, 458) correspond exactement à la forme grecque moderne Γιάννης = grec littéraire Ιωάννης. La palatale nasale *nj* pour *n* est en ordre, cf. *fenjer* pour φανέρη. La voyelle grecque finale *-i* a été rendue par *a* parce qu'elle était confondue avec la terminaison serbo-croate *-i* au datif de la déclinaison *sluga*.

²⁾ L'auteur de ce compte-rendu prépare une étude détaillée sur la comédie en question.

C'est, en somme, la Macédonie occidentale grecque (δυτική Μακεδωνία) et l'Épire. Ce fait nous aide à comprendre la langue slave ridiculisée par Jovan Sterija. Le slave macédonien que parle Kir Janja est caractérisé tout particulièrement par le passage de *e* inaccentué en *i*. L'ouvrage très documenté dont nous rendons compte ici sert donc, dans une large mesure, de commentaire à l'intelligence de la commédie de Jovan Sterija.

La nouvelle édition de cet ouvrage contient non seulement un exposé très détaillé des résultats auxquels l'auteur est arrivé dans ses recherches, mais aussi la liste faite par ordre alphabétique des familles tsintsares, ce qui est fort à louer. Le contrôle étant facilité par là, le livre a gagné en utilité.

Quant à l'anthroponymie tsintsare, l'auteur a très bien établi quelques faits très remarquables. Il a raison de considérer ceux parmi les noms des familles tsintsares qui sont serbes dès leur apparition parmi les Serbes, comme une espèce de mimicrie linguistique leur permettant de s'adapter plus facilement au nouveau milieu où ils viennent s'établir, mais cette mimicrie se fait dans une direction nettement déterminée. Ils slavisent leurs noms toutes les fois qu'il s'agit de noms de Saints grecs que portait quelqu'un de leurs ancêtres. Dès qu'un Serbe de nos jours porte un nom de famille tel que *Dimitrijević*, *Anastasijević*, etc. ou bien *Dimović*, patronymique serbe tiré du raccourci tsintsare *Dimu* (de *Demetrois*), il est indubitablement d'origine tsintsare. Mais ils ne traduisent pas, ou très rarement, les sobriquets aroumains des différents types. Ainsi, par exemple, un des ressortissants de la famille *Kapmar(u)* (à Novi Sad 1781, à Budapest 1774, à Slavonski Brod, page 32, 37, 454), provenant de Šipiska en Épire, n'a abandonné son nom aroumain³⁾ que très tardivement en l'échangeant contre *Popović*. *Naum Krnar*, nom qui s'écrit aussi *Krnara*⁴⁾ ou *Kanara* (page 256), originaire de Moschopole en Épire, compagnon d'exil de Karadorde (en 1817 à Hotin), n'est connu que sous ce nom de pure origine aroumaine.⁵⁾

Le livre de M. Popović renferme, en outre, des informations très utiles sur le nationalisme des Tsintsares ainsi que sur leurs agglomérations actuelles se trouvant éparpillées çà et là dans la Serbie méridionale, notamment sur celle de Kruševo qui est la plus considérable.

Comme on peut voir de ces remarques, l'exposé qu'a donné M. Popović du problème tsintsare n'embrasse qu'une partie des sorts de ce peuple essentiellement balkanique, comme il est appelé très justement par l'auteur. L'objet de son étude, ce n'est que l'époque de leur formation spirituelle et matérielle sous les deux derniers siècles de la domination ottomane: leur grécisation, leur activité comme commerçants et comme artisans et leur établissement partiel dans les territoires de la Yougoslavie actuelle. L'autre activité que les Aroumains déployaient comme pâtres nomades, le territoire respectif où ils nomadisait, activité qui précédait de beaucoup de siècles celle qu'examine l'auteur, — le nomadisme était, on le sait, la principale caractéristique de leur vie balkanique à l'époque byzantine, — tout cela n'est pas entré dans le cadre de ses recherches. Il est bon que l'auteur a ainsi limité le domaine de son étude. Seulement, il a dû tirer de là des conséquences au sujet de la solution du grave problème de leurs origines. La limite que s'est imposé l'auteur ne permet pas de se prononcer en quoi que ce soit sur la Mégalovlachie des Byzantins (p. 55) ni de faire des allusions aux rapports tsintsares avec les Grecs byzantins, remarques que l'auteur donne inutilement dans son épilogue.

Zagreb

P. Skok

³⁾ *Kapmar*, de *capu mare*, veut dire mot à mot «grosse tête».

⁴⁾ -a pour -u final est comme dans *Drakula* de roum. *draculu* «diable».

⁵⁾ Il s'agit sans doute de *carnar* «boucher», mot aroumain conservé de nos jours en Albanie, cf. Capidan, *A r o m á n i*, p. 145 et *REW*³ 1706.

Eine Geschichte der Juden in Saloniki. (Dr. I. S. Emmanuel: Histoire des Israélites de Salonique I Paris, 1936).

Trotz des grossangelegten Werkes von Rosanes (Geschichte der Juden in der Türkei) sind Einzeluntersuchungen notwendig. Die berühmte jüdische Gemeinde in Saloniki fand jetzt in einem Saloniker Kinde ihren vortrefflichen Historiker. Der Verfasser, von Kindheit mit den Traditionen der Gemeinde und der Stadt überhaupt vertraut, hat zahlreiche Drucke und Handschriften erforscht, namentlich die Schätze in Oxford, London und Paris und stützt sich vornehmlich auf die s. g. Responsen, rabbinische Gutachten. Diese sind eine historische Quelle par excellence, denn der Rabbiner erzählt nur *nebenbei* über Ereignisse und Zustände, die Hauptsache ist ihm die Beantwortung der gestellten Frage. Die Responsen verdienen daher die stärkste Beachtung. Sie sind eine Hauptquelle, wenn das archivalische Material vernichtet wurde, wie es bei Saloniki der Fall war.¹⁾ Benützt wurden auch die Inschriften des Judenfriedhofes, welche der Verfasser in einem hebräischen Werke veröffentlicht hat.²⁾

Die wissenschaftlichen Ergebnisse sind auch für die Geschichte der Juden in Jugoslawien von Bedeutung. Denn die türkische Gesetzgebung war in allen Ländern der Monarchie die gleiche und auch die innere Verfassung der jüdischen Gemeinden war eine einheitliche. Die Verordnungen der Saloniker Rabbiner galten in Beograd, Skoplje und sicherlich auch in anderen Gemeinden. So die Verordnung über die Hasaga, ein altes talmudisches, den türkischen Verhältnissen angepasstes Gesetz, wonach kein Jude irgendwelche, Rechte eines andern Juden (Immobilien oder Pachtung von Zöllen) erwerben durfte³⁾. Bezüglich der Gemeindesteuer bildete Beograd nur in dem Punkte eine Ausnahme, dass auch der zeitweise angesiedelte Jude die Steuer entrichten musste.⁴⁾

Aus den Responsen erfahren wir vieles über die wirtschaftlichen Beziehungen zwischen Saloniki, einem Industrie- und Handelszentrum, und den jüdischen Gemeinden der jugoslawischen Gebiete. »Die Eroberung Beograds, Ungarns und eines Teils von Griechenland durch Solisman schuf ein grosses Hinterland und die Karawanen konnten die in S. gekauften Waaren nach Sofia, Bukarest, Beograd und noch weiter befördern (S. 112)«. Den Verkehr erleichterten die sephardischen Elemente, die Marranen, welche nach der Vertreibung der Juden aus Spanien (1492), aus Portugal und Neapel (1497) und aus der Provence (1501) sich in grosser Zahl in der Türkei ansiedelten. In Venedig, Konstantinopel und wohl auch in anderen Gemeinden lebten Saloniker Juden als Vertreter der hoch entwickelten Webindustrie.⁵⁾ Die reichen Marranen, deren Kapitalien in den überseeischen Kolonien engagiert waren, suchten für ihre Erzeugnisse neue Märkte und diese fanden sie in wirtschaftlich noch nicht ausgenützten Gebieten.⁶⁾ Besonders abhängig von diesen Märkten waren sie während des Krieges zwischen der Türkei und Venedig.

Die Rabbiner und Gemeindevorsteher griffen durch ihre Beschlüsse tief ins Wirtschaftsleben ein.⁷⁾ Die oben erwähnte Hasaga hatte den Zweck, die Konkurrenz auszuschalten. In dieser Hinsicht ist das Responsum des Samuel di Medina (1508-89), Hošen mišpat 363 interessant. Die Gemeinde in Bitolj verordnete, dass die Saloni-

¹⁾ Monatsschrift für Geschichte und Wissenschaft des Judentums, zitiert MGWJ 1930. 321. — ²⁾ Gedole Saloniki ledoratom Tel-Aviv 1936. — ³⁾ Vgl. die aufschlussreichen Ausführungen S. 72 ff. Der Begriff. »Mulki«, erwähnt bei Medina, Hošen mišpat 222—3, 244, wird bei Emm. nicht erklärt. Auch »Mukata« (ibid 227) ist nicht ganz klar. Emm. 73, Note 62. — ⁴⁾ S. 130, Note 276. — ⁵⁾ Histoire de l'industrie des tissus des Israélites de Salonique, Paris 1935 S. 20—3. Diese auf Responsen aufgebaute Studie ist der allgemeinen Geschichte beige druckt. — ⁶⁾ Dona Gracia und Don Joseph Nassi, der Herzog von Naxos, hatten in Beograd und Sarajevo eigene Vertretungen (226, Anm. 76). — ⁷⁾ Vgl. die rabbinische Verordnung gegen Wolleexport ins Ausland; wer sich nicht fügte, wurde mit dem Bann belegt. Histoire des tissus... 31 ff.

ker Juden das Leder nicht in rohem Zustande kaufen dürften, sie müssten es von Handwerkern in Bitolj bearbeiten lassen. Da aber die Türken weiterhin Rohleder kaufen konnten, beklagten sich die Juden aus S. bei Medina, dass diese Verordnung einen Ruin für sie bedeute. Medina gibt ihnen Recht, betont aber, dass auch andere Gemeinden auf diese Weise die Konkurrenz schlagen. (Vgl. Jore dea 122). In Hošen mišpat 445 hebt Medina hervor, dass S. eine jüdische Mehrheit hat, man dürfe daher einem Juden aus Skoplje keine Hindernisse stellen, wenn er nach Saloniki ziehen will, denn in Skoplje sind die Nichtjuden in der Mehrheit.

Auch in kultureller Hinsicht bestand ein Austausch zwischen den einzelnen Gemeinden. Der berühmte Rabbiner Joseph ben Leb stammte aus Bitolj (Šlang, Jevreji u Beogradu, 19), Salamon Halevi aus S. kommt 1568 nach Skoplje (Emm. 189).

Abraham Gascon treffen wir in Saloniki und in Beograd (ibid. 187).⁸⁾ In Skoplje verbrachten ihren Lebensabend Joseph Handali und der Lehrer Isaak Pardo (ibid. 285—6), die grösste talmudische Autorität, der Nachfolger Medinas, war eine gewisse Zeit in Bitolj (ibid. 269)⁹⁾; Meir Angel, Gelehrter und Dichter, fungierte in Konstantinopel, Sofia und zuletzt in Beograd (Emm. 283, Šlang, 21); Moses Alfas, der Mitarbeiter Salomon Hakohens hielt Predigten in Saloniki, Sofia und in Dubrovnik (Ragusa).

Die Uebersiedlung in eine andere Stadt erfolgte oft aus wirtschaftlichen Gründen, so wegen eines Konkurses (Medina, Hošen mišpat 346, von S. nach Sofija; Nr. 227, die Flucht aus Beograd), wegen Gemeindesteuer (aus S. nach Skoplje und Bitolj, Emm. 145), schliesslich nötigten Feuerkatastrophen und Epidemien zum Verlassen der Gemeinde (Medina ibid. 349; Abraham Blanko aus S. war während einer Epidemie eine gewisse Zeit in Štip).

Natürlich, unter den Häfen, welche im Verkehr mit S. standen, hat Dubrovnik eine hervorragende Rolle gespielt. Die Juden aus Dubrovnik wandten sich oft an Medina um Entscheidung in religiösen Angelegenheiten. Interessant ist das Responsum 350, wo uns berichtet wird, dass Juden dort nur kurze Zeit weilen, und bloss *wenige* hingekommen sind. Es handelt sich um die Gültigkeit eines Testaments, das in Erwartung der Vollstreckung des Todesurtheiles diktirt wurde.¹⁰⁾

Den Juden ging es in der Türkei verhältnismässig gut. Sie mussten wohl sehr viele Steuern und Abgaben entrichten (man schickte oft Delegationen nach Konstantinopel, um eine Erleichterung der Lasten zu erwirken), man hatte unter Naturkatastrophen zu leiden. Aber die türkische Regierung förderte Handel, Industrie und Gewerbe und in diesen Fächern konnten die rührigen Juden ihre Kräfte voll entfalten. Ausserordentlich wichtig war hierbei die feste innere Ordnung, die Verfassung der Gemeinde, die Regelung aller Angelegenheiten von oben, von den Führern der jüdischen Gemeinde und den Rabbinern. Ohne die Tatkraft der letzteren, welche mit ihrem Einfluss in alle Domänen des Lebens eingriffen, es regelten, nach Möglichkeit die Schwachen vor den Uebergreifen der Starken schützten, hätten sich die Gemeinden kaum erhalten können. Freilich gab es Faktoren, gegen welche alle Massnahmen nichts nützten. Erstens die Willkür der Janitscharen, die selbst der Regierung viel zu schaffen machten, zweitens die Bestechlichkeit der Richter (allerdings wandten sich die Juden nur selten an türkische Richter, ihre Streitigkeiten entschied der Rabbiner), schliesslich die Unsicherheit der Strassen.

⁸⁾ Ihm folgten im Amte Elia Arbaro und Ahron Abajut. — ⁹⁾ Vgl. Grabinschriften Nr. 277. — ¹⁰⁾ Das Responsum ist leider nicht datirt. Ein genaues Datum haben wir in Nr. 63. Es ist dies ein Handelsvertrag vom 13 Sevat 5336 = 14 Januar 1576 (das Datum des Tages ist falsch). Medina spricht mit Verachtung über Dubrovnik: Sie haben keinen König, nichts ist bei ihnen beständig, ich hörte, dass sie jeden Monat einen Führer wählen. Der im Milieu des türkischen Despotismus aufgewachsene Medina konnte kein Verständnis haben für die Freiheiten der Ragusaner Republik.

Die letzteren gingen über jugoslawische Gebiete. Eine Strasse, die berühmte Via Egnatia, hatte Durazzo zum Ausgangspunkt und führte über Ohrid, Bitolj und Saloniki nach Konstantinopel, die zweite umfasste die Strecke Saloniki—Beograd und die dritte hatte die Richtung Sofija. So ist es verständlich, dass die Serben und Bulgaren immer ein Interesse für den Hafen Saloniki bekundeten. Von Beograd ging man mit der Donau nach Ofen. Die rabbinischen Schriften geben uns diesbezüglich ein anschauliches Bild über die damaligen Verhältnisse. Sie erwähnen oft Raubüberfälle und Morde auf den Strassen, die Karawanen wurden beraubt, die Reisenden erschlagen und die Rabbiner hatten die schwierige Frage zu entscheiden, ob die Frau eines Verschollenen wieder heiraten dürfe. Vom J. 1547 haben wir das Zeugnis des Beograder Rabbinats über den Mord an Juden, welche von Beograd nach Ofen fuhren.¹¹⁾ Im Jahre 1564 liess der Kapitän eines Schiffes 6 Juden umbringen, welche im Dienste Dona Gracias standen und von Beograd nach Vidin fuhren (Emm. 255, Anm. 121).

Es seien noch einige Bemerkungen gestattet. Trotz der gründlichen Studien des Herrn Emmanuel gibt es noch unbehobenes Material in den Responsen, namentlich zur Rechts- und Kulturgeschichte. So wäre über das wichtige Zahlungsmittel, den Wechsel *lettra di cambio* genannt (Em. 56) etwas mehr zu berichten und genauer sein Wesen zu bestimmen.¹²⁾ Das gilt auch für das Dokument beim Kauf einer Magd (*Medina Hošen mišpat* 88—9, 165), das nicht einmal erwähnt wird. (Ueber »Kompromisso« vgl. *Jore dea* 112). Wichtig sind die Geldverhältnisse verschiedener Länder (ibid. 35, 142). Nicht ohne Interesse sind für uns technische Namen für Zoll und Zollhaus (ibid. 82, 429). Wirtschaftliche Nachrichten finden wir in Nr. 90 (Heringe gekauft in Konstantinopel werden nur im Winter verkauft), über Mord handelt Nr. 5; über Homosexualität ist in *Jore dea* 115 zu lesen; Eben haeser 125 berichtet über Gepflogenheiten bezüglich der Morgengabe, vgl. daselbst 137, 167 über Sittlichkeit überhaupt. Der Uebertritt von Juden zum Islam verursachte dem jüdischen Geschäftspartner viel Schaden (*Hošen mišpat* 130, 359). Die Meeresversicherungen haben nicht die Juden erfunden, denn bereits im römischen Recht ist der Begriff »*pecunia traiecticia*« bekannt (Institutionen des röm. Rechts von Baron Anrassy, kroatisch 226). Die Stoffe *Al Quimja* scheinen nach *Medina Hošen mišpat* 147 nicht aus Saloniki zu sein (anders *Histoire de tissus...* 118). Auch nichtoffizielle Rabbiner waren von Steuern befreit (ibid. 136), Emm. 136 spricht nur von *rabbins officiels*. Im Kapitel über die Marranen hätten die Arbeiten von Asaf,¹³⁾ Roth¹⁴⁾ und Zimmels¹⁵⁾ erwähnt werden sollen.

Im ersten Band wird die Geschichte der Gemeinde von den ältesten Zeiten (die Gemeinde besuchte der Apostel Paulus) bis zum Jahre 1640 fortgeführt, zu einer Zeit als sich die ersten Zeichen des Verfalls zeigen. Dem Erscheinen des zweiten Bandes dieses bedeutenden Werkes sehen wir mit Spannung entgegen.

Bjelovar (z. Z. London)

Dr. David Ginsberg

¹¹⁾ *Medina*, Eben haeser 44. Ausser dem Richter Moses ben Nachman (*Šlang*, 142) zeichnen hier noch die Richter Jehuda ben David und David bar David. Somit ist die Liste von *Šlang* zu ergänzen. Auch fehlt in dieser Liste der Richter (dajan) R. Abraham ben Chananja, bei Moše Benvenisti im Werke *Pne Moše II* 27 erwähnt. Ein interessanter Fall, welcher Beograd mit Vidin verbindet, ist angeführt bei Moše Trani (genannt Mabit); s. *Rosanes-Festschrift*, Sofia 1933, 63. Über Uskoken spricht *Medina Hošen mišpat* 395. — ¹²⁾ Dieser Wechsel war im XVI. Jhd. bei den Juden in Gebrauch. Zum Ursprung desselben vgl. F. Bauer, *Die Juden im Cristlichen Spanien*, Berlin 1929 I. 1063, Anm. 9 und W. Sombart, *Die Juden und das Wirtschaftsleben*, 1911, 66. — ¹³⁾ Jerusalem 1932. — ¹⁴⁾ London 1931. — ¹⁵⁾ Berlin 1932.

Chronique Scientifique

De l'utilité d'un théâtre enfantin interbalkanique¹⁾

(Communication)

I

La corruption des mœurs que nous remarquons de notre temps nous a amené à en rechercher la cause dans cette soif du gain et de l'exploitation à tout prix qui caractérise notre époque. Si nous devions prouver ce que nous avançons nous n'aurions qu'à reporter ce qu'on entend dire à tout le monde en toute occasion, les événements que nous voyons se dérouler sous nos propres yeux et ceux que nous apprennent la lecture des journaux qui pullulent de faits divers odieux et immoraux.

Or la recherche illicite du gain dans ses dernières années s'est tournée opiniâtrement contre l'enfance qu'elle empoisonne par des publications scandaleuses et par des spectacles peu propres à développer les bons germes.

¹⁾ En date du 6 Février 1935, l'Institut International de Coopération Intellectuelle de Paris (S. d. N.), adressait à Mme Londos-Dimitracopoulos la lettre de félicitation suivante: »Madame, le Secrétariat de la Société des Nations me communique votre lettre du 20 Décembre 1934 ainsi que votre brochure sur le théâtre enfantin. Nous avons pris connaissance et de vos lignes et de votre étude avec le plus vif intérêt et nous tenons à joindre nos vœux de succès à ceux que le Secrétariat de la Société des Nations vous a adressés le 4 Janvier dernier. Veuillez agréer etc. (signé): H. Bonnet.

L'éminent professeur de pédagogie, M. N. Exarchopoulos, ancien recteur de l'Université d'Athènes et membre de l'Académie, parlant du théâtre enfantin au cercle littéraire »Parnassos« a apprécié l'oeuvre de Mme Fr. Londos-Dimitracopoulos de la manière suivante:

»Mme Dimitracopoulos a été la première chez nous à se rendre compte de l'importance de la création d'un théâtre enfantin et plus que tout autre elle était indiquée pour entreprendre une oeuvre pareille, vu qu'elle concentre en elle toutes les qualités requises. Institutrice distinguée, ayant étudié de près l'âme enfantine pendant de longues années en sa qualité de fonctionnaire de l'instruction publique, on peut dire qu'elle a pénétré à fond la nature de nos enfants et qu'elle en connaît les besoins aussi bien que ce qui provoque l'intérêt du jeune âge. Elle est remplie du plus beau zèle pour l'oeuvre d'éducation de la génération qui s'élève. Douée pour la musique, le chant et l'art de la scène, elle est surtout un écrivain remarquable, ce qui nous est prouvé par l'abondance de ses oeuvres, la perfection de son style et leur contenu didactique«.

»Il serait souhaitable que l'effort qui a donné de si bons fruits à Athènes fût étendu aux autres villes et provinces de la Grèce.

M. Th. Tourkovassilis, ministre de l'Instruction publique et des Religions de la Grèce a adressé la lettre suivante à Mme Londos (en date du 9 mai 1935): »Ayant en vue votre effort pour la création d'une Scène Infantile, le grand service que celle-ci a rendu et continue à rendre pour le divertissement des petits enfants, ainsi que la contribution avantageuse de la Scène Infantile à l'éducation des enfant grecs nous vous exprimons notre satisfaction pour l'oeuvre que vous avez réalisée et que vous n'avez cessé de continuer«.

La vie intellectuelle et morale de l'homme dépend en grande partie de la solidité des bases sur lesquelles elle doit s'élever, bases qui doivent être jetées depuis la première enfance.

Tout bon pédagogue sait qu'en pédagogie on dispose principalement de deux moyens très efficaces pour atteindre le but qu'on se propose, ce sont: la suggestion et l'exemple, quoique la suggestion appartienne plutôt aux moyens de l'enseignement. Mais comme pédagogie et enseignement visent souvent le même but, nous croyons être en droit d'unir la suggestion à l'exemple. Chacun sait qu'en parlant de suggestion on entend la conception directe d'une chose par les sens, et la dite suggestion, de sa nature exerce l'influence qu'on sait sur l'esprit humain en général et sur celui des enfants en particulier. C'est pourquoi J. J. Rousseau voulant démontrer à Emile les conséquences du vol se sert du passage d'un voleur dans les fers, et combine étroitement ainsi l'influence de la suggestion à celle de l'exemple. Mais comme, en se servant de l'exemple et de la relative suggestion, on devrait disposer de maîtres d'une capacité et d'une promptitude d'esprit exceptionnelles, c'est pour cela que je souligne que la pédagogie et l'enseignement ne sont pas seulement des sciences des plus difficiles, sciences qui offrent continuellement de nouveaux problèmes, mais des arts des plus délicats et des plus compliqués. Le vrai pédagogue peut être comparé à un nouveau Pygmalion, car entre ses mains l'âme enfantine se dégage de son enveloppe pour prendre la forme qu'il plait à l'artiste de lui donner. Ces arts, en sus de l'exemple et de la suggestion, emploient aussi les données de la logique et de la psychologie. L'application de ce qui précède se trouve dans le système pédagogique, dit «théâtre enfantin» que nous avons créé et qui fonctionne à Athènes (Grèce) depuis l'année 1931. Que personne ne fronce les sourcils à ce mot de théâtre, qui d'ordinaire passe pour synonyme d'immoralité: Le théâtre n'est immoral que lorsque le contenu de la pièce est immoral et ceux qui la jouent sont des êtres vicieux, mais quand la pièce est d'un contenu élevé on peut la comparer à un autel où brûle l'ensens de la vertu.

Chez tous les peuples à l'origine le théâtre revêt un caractère sacré et pour nous borner à un seul exemple le plus caractéristique, chez les Grecs le culte de Dionysos a donné naissance à la tragédie. A leur tour Basile le Grand et Jean Chrysostome, au IV-e siècle de notre ère ont eu en vue, en rédigeant l'office divin, la représentation symbolique du mystère de Jésus et de sa mort sur la croix. Ils se sont servis de coulisses, d'un avant-scène, de choeurs. D'autre part, à la même époque Grégoire de Nazianze n'a pas hésité à écrire une pièce de théâtre sur la Passion, pièce qui est considérée dans son originalité comme chef-d'oeuvre du genre.

Et nous voilà revenus à notre sujet: Nous avons pensé que faute d'un programme pédagogique extra-scolaire, pour empêcher les enfants de suivre des spectacles et des auditions qui ne sont pas pour leur âge, qu'il fallait créer un théâtre où, grâce à la qualité des oeuvres représentées, on pût contre-balancer les mauvaises influences du dehors et inculquer dans l'âme enfantine les principes de la famille, le respect de la religion, l'amour de la patrie et l'idée de fraternité universelle sans laquelle on ne saurait atteindre au renouveau d'une paix durable entre les peuples. Ce théâtre se propose de développer chez l'enfant ses connaissances, pour mieux les adapter aux exigences de la vie, de faire éclore les talents, et de distinguer les mieux doués pour les mettre sur la bonne voie et en faire les artistes, les écrivains et même les penseurs de demain. Mais pour obtenir ce résultat il faut que les pièces traitent de la vie familiale, sociale, psychologique de l'enfant et rien que de cela.

Or, en voilà les raisons: Pour que tout enseignement porte ses fruits, il est nécessaire que cette enseignement s'adapte à des idées analogues antérieures, idées déposées dans le sub-conscient. Dans quelles conditions cependant les connaissances nouvelles peuvent-elles s'ajouter aux anciennes? Cela ne fait de doute lorsqu'elles sont de même nature

et du niveau de l'intelligence de l'enfant, car alors seulement les connaissances nouvelles peuvent s'enchaîner logiquement aux anciennes et constituer un seul tout. Mais en vue de ce résultat nos maîtres d'école aussi bien que nos élèves doivent se livrer à des efforts surhumains, même s'ils disposent d'un matériel et de moyens irréprochables. L'apport nouveau sous forme de spectacle réveille dans la mémoire les anciennes images et les idées acquises et l'assimilation se fait dans les conditions les plus favorables grâce à la façon dont les matières sont présentées, matières qui deviennent l'apanage absolu de l'enfant. C'est pour cela que le sujet des pièces de théâtre que nous avons en vue doit être tiré de la vie enfantine qui, par ailleurs, est inépuisable. C'est sur ce terrain qu'il faut placer la force constructive du théâtre qui, sous les yeux de l'enfant, fait passer une foule de personnages parlant, agissant, vivant d'une vie semblable à la sienne, modèles dont la beauté morale doit peu à peu l'influencer. N'oublions pas que l'âme enfantine n'est pas un bourgeon qui donne immédiatement une rose parfumée ou un lis d'éclatante blancheur. C'est cependant un bourgeon qui, en se développant, réserve des surprises bonnes ou mauvaises, et il arrive aux pédagogues les plus consommés de se demander parfois à quoi peuvent bien leur servir leurs recherches et leur expérience s'ils ne sont encore parvenus à se former une méthode nette et infaillible, applicables à tous les cas. Il y a parfois dans l'âme de l'enfant des dispositions et des tendances innées contre lesquelles l'éducation doit entrer en lutte.

Nous savons tous que les exemples les plus nobles, exposées théoriquement à l'enfant, même en admettant les conditions les plus favorables, laissent une impression faible et éphémère sur son esprit. D'ailleurs, l'enfant réagit instinctivement contre tout exposé théorique de la morale, et il considère en ennemi celui qui, par ses conseils, tâche de le moraliser, de mettre un frein à l'épanouissement libre de ses tendances et de ses désirs. Il est impatient de la tyrannie que les grandes personnes semblent exercer sur lui en le grondant ou en le conseillant, et, pour prouver sa liberté, lorsqu'on a cessé de le surveiller, il fait tout le contraire de ce qu'on lui a appris. Le théâtre pédagogique cultive, en outre, l'ensemble de sentiments et exerce une influence heureuse sur la vie morale de l'enfant en exploitant les deux sentiments cardinaux, de la joie et de la douleur. Les suggestions gaies ou tristes transmises par le véhicule du théâtre et assimilées à celles que l'enfant a déjà reçues donnent des impressions fortes et ineffaçables en raison de leur nature même.

L'enfant qui voit traîné sur les planches le menteur, le gourmand, le fourbe, le blasphémateur, etc. rit, gesticule, pousse des cris, se lève et se rassied, tout en approuvant le châtement qui lui échoit. D'autre part, en assistant à la récompense de la vertu, il se réjouit du triomphe qu'elle remporte sur le vice. Quel meilleur résultat peut donc se proposer la pédagogie et quelle autre voie, plus directe, plus sûre, plus courte peut-elle suivre pour arriver à son but? Aucune. Il est naturel que les prédispositions au mal subissent l'influence morale environnante et qu'elles s'émoussent. En ce qui concerne la vigueur et la durée des impressions enfantines, nous renvoyons notre lecteur à sa propre expérience: Chacun de nous en ce moment peut se représenter dans son esprit une longue suite d'événements, qui l'ont frappé pendant l'enfance, tandis que nous ne serions peut-être pas à même de nous souvenir de choses très récentes. Toute impression agréable et réjouissante stimule l'esprit et l'aide à former des réflexions et des jugements durables. Or, sans que nous ayons l'intention de rabaisser le rôle des pièces sérieuses sur la formation du caractère, on peut dire que les pièces gaies exercent une influence plus immédiate et plus durable. L'intérêt et l'attention que le maître a tant de peine à réveiller chez ses élèves et sans lesquels, toutefois, ses efforts restent stériles, naissent spontanément au théâtre, surtout lorsqu'on y représente une pièce gaie, car alors l'action combinée de l'intérêt et de l'attention se transforme en une curiosité extrême. Cette curiosité fait merveilles. En outre, il est connu

que, pour graver une impression ou une idée dans l'esprit, le mieux c'est de s'y arrêter souvent; or, nous nous attardons plus volontiers sur nos souvenirs gais et cette insistance de la pensée sur un même objet contribue à rendre sa représentation ineffaçable.

La mémoire aussi s'exerce par l'assimilation rapide d'idées nouvelles et la comparaison intérieure avec celles qu'elle a déjà reçues et cet exercice, malgré sa complexité, n'exige pas le moindre effort de la part de l'enfant. Ainsi le théâtre enfantin remporte un nouveau succès en ce qui concerne la mémoire, contrairement à l'école traditionnelle qui exige des efforts répétés et fastidieux de la part de l'élève. Même résultat se produit par les pièces à contenu sérieux, mais dans une mesure inférieure. Et voilà la cause. D'instinct, l'âme humaine répugne aux impressions tristes et l'esprit évite, autant que possible, de se les rappeler et nous savons bien quel grand rôle joue le retour fréquent d'un fait ou d'une idée dans l'esprit et combien il contribue à consolider les notions qu'il renferme.

Il est aussi plus facile de faire comprendre aux enfants la responsabilité d'un personnage par le comique car la confusion du méchant que nous voulons corriger se fait presque automatiquement. Le ridicule est ridicule en soi et la punition qu'il mérite est évidente pour tout le monde, à plus forte raison pour l'enfant, dont le jugement s'exerce sans peine et sans avoir besoin de passer par les stades successifs du raisonnement.

Il est évident que par cette voie on ne fatigue pas le jugement en formation de l'enfant, comme cela arrive par les effets dramatiques; parce qu'en règle générale les caractères sont plus compliqués dans le drame. L'enfant comprend avec peine la responsabilité qui dérive de l'activité de chaque personnage, responsabilité sur la base de laquelle le dit personnage est puni ou récompensé. Il reste froid au dénouement parce qu'il n'a pas pu suivre les discussions qui ont eu lieu sur la scène. Les enfants sont rendus à une trop grande tension intellectuelle pour être à même de tirer une conclusion, que leur esprit ne saurait encore leur fournir. Malgré cela il ne faut pas exclure totalement les impressions tristes parce qu'elles ennoblissent l'âme de l'enfant, polissent son caractère, accroissent sa sensibilité et le rendent mieux apte à comprendre et à compatir les souffrances d'autrui.

Et nous voilà revenus à ce que nous disions: Le théâtre adapté à la pédagogie doit présenter une gradation soignée dans le choix des pièces, gradation correspondant à l'évolution intellectuelle de l'enfant: soit pour les tous petits, une grande dose de comique et une quantité minime de sérieux, soit pour les enfants d'âge moyen une dose égale de comique et de sérieux, soit pour les adolescents une dose considérable de sérieux sans négliger tout à fait le comique. Le genre sérieux, dont nous parlons, se rapproche du dramatique et n'a aucun rapport avec la tragédie qu'il faut exclure absolument comme exerçant une action néfaste sur le système nerveux. Voilà toutes les distinctions que nous avons à faire au sujet du comique et du sérieux.

Un élément psychologique qui s'oppose à l'action de l'enseignement et de l'éducation, c'est l'imagination. Chacun sait que l'enfance est l'âge de l'imagination. L'enfant vit la plupart du temps dans un monde imaginaire qu'il s'est forgé lui-même. Le mensonge qui, si ce n'est toujours, monte souvent à ces lèvres, les fausses nouvelles qu'il débite à toute heure et en toute occasion, les craintes qu'il éprouve sans raison, ses jeux surtout, sont la preuve de ce que nous avançons.

Le théâtre enfantin circonscrit cette tendance de l'imagination dans le cadre de la réalité par la représentation des scènes de la vie quotidienne. Toute représentation fabuleuse doit être sévèrement proscrite du théâtre enfantin comme développant à l'excès ce mauvais élément psychique qui domine dans le jeune âge.

Le théâtre enfantin suppose une école vivante en comparaison de celle qui existe et demande logiquement des élèves qui incarnent les différents personnages. Les en-

fants spectateurs s'enseignent mieux seulement quand ce sont des enfants qui jouent sur la scène et qui blâment, ridiculisent, flétrissent les différents défauts ou exaltent la vertu; et cela parce que les petits spectateurs réalisent en eux-mêmes ce qui se passe sur la scène bien mieux qu'ils ne feraient si la pièce était jouée par des acteurs de profession ou des amateurs quelconques. C'est la nature même qui semble l'exiger. Les enfants s'enseignent mieux par leurs propres camarades et comme preuve ils n'ont rien de plus naturel que de les imiter dans ce qu'ils font. Ils suivent moins volontiers les exemples des grandes personnes. Par ce système on cultive aussi le libre arbitre des enfants sans s'engager cependant dans la voie dangereuse d'une liberté sans contrôle, liberté appelée à tort civilisation.

Nous avons, en outre, la certitude que le théâtre enfantin exercera avec le temps une influence heureuse sur le théâtre traditionnel. Ayant amélioré la moralité des acteurs, ceux-ci choisiront sans doute des pièces plus saines et, il va sans dire, la moralité publique en profitera. Nous appelons particulièrement l'attention sur le fait que le théâtre enfantin cultive en même temps la mémoire et le jugement malgré l'opinion courante des psychologues qui prétendent au contraire que l'un se développe au détriment de l'autre. La raison s'exerce tout aussi puissamment car, pour interpréter et même pour comprendre un rôle de caractère souvent opposé au nôtre nous sommes obligés d'exercer notre sens critique, ce que les enfants font sans peine et même avec plaisir, grâce à l'intérêt qu'ils prennent à l'action.

II. La scène enfantine

Le théâtre enfantin sous le titre »la scène enfantine«, que j'ai fondé à Athènes il y a déjà sept ans, basée sur des données scientifiques, a un but didactique, pédagogique, familial, social et, par conséquent, national. Sur cette scène ont été jouées jusqu'à présent une cinquantaine de pièces, comédies, drames, comédies et drames musicaux, jeux accompagnés de musique, ces derniers destinés à diriger les récréations. Ces pièces ont été toutes écrites et enseignées gratuitement par moi-même à des élèves des écoles privées et de l'Etat. Ces pièces se proposent d'exhalter le sentiment national chez nos enfants, tandis que d'autre part elles cultivent en eux l'idée de la paix et de la fraternité universelles; elles ont pour but de leur inspirer la reconnaissance envers tous ceux qui leur rendent service et surtout envers les héros qui ont tout sacrifié, même leur propre vie, sur l'autel d'une patrie libre et grande.

A l'enseignement des pièces ci-dessus j'ai cru bon d'ajouter celui des danses classiques et de la musique chorale, non seulement parce que les enfants, comme les grandes personnes, ont besoin de délassement, mais parce que je crois que l'âme enfantine qui a subi une culture artistique soignée est plus portée à la floraison totale des trésors moraux qui existent en elle à l'état latent.

J'ai déjà pu constater une amélioration dans les moeurs de mes petits élèves quant à leurs sentiments familiaux, religieux, patriotiques. Les rapports entre eux sont fraternels; ils ont du penchant à s'entraider; l'ingratitude est comme bannie et on la considère presque comme un crime; ils évitent la société des enfants dissipés, menteurs, moqueurs, impudents, gourmands, vaniteux, blasphémateurs. La cruauté si habituelle à leur âge tend à disparaître, ils ont en général plus de politesse dans les rapports sociaux; ils sont plus facilement désarmés par le repentir des méchants. »Le chant de la Paix« est celui qu'ils préfèrent chanter et qu'ils apprennent à leurs compagnons d'école; ce chant est actuellement connu de presque toute la jeunesse hellénique.

Sous le rapport didactique j'en suis arrivée aux conclusions suivantes et j'appelle une fois de plus l'attention du lecteur sur ce point capital: La psychologie traditionnelle nous enseigne que la mémoire et le jugement ne sauraient coexister dans une forte

mesure pendant l'enfance, mais l'une se développe au détriment de l'autre. Ce principe ne s'applique pas, d'après les observations que j'ai eu lieu de faire pendant sept ans de suite sur les pensionnaires de mon théâtre qui ont remarquablement augmenté de mémoire et de jugement, au point d'apprendre par cœur cinquante programmes différents de la durée d'environ deux heures et demies chacun, sans avoir besoin de l'aide du souffleur, ce qui prouve justement leur mémoire, et en donnant toutes les nuances des caractères qu'ils sont appelés à interpréter, ce qui prouve la force de leur jugement. En outre, ils sont en état de présenter des compositions parfaites quant aux règles de l'art d'écrire et il s'est trouvé qu'une de mes élèves écrit des contes publiés par les journaux d'Athènes malgré son jeune âge, puisqu'elle n'a que 16 ans. Un élève semble avoir le talent de la composition musicale à un haut degré et une fillette de 4 ans et $\frac{1}{2}$ est douée pour la mimique. Je passe sous silence d'autres sujets presque aussi remarquables. Le 95% de mes pensionnaires ont les meilleurs points à l'école et il n'est pas rare qu'ils obtiennent des bourses d'études.

De ce qui précède on peut déduire que le théâtre pédagogique enfantin peut donner d'un côté le délassement intellectuel et de l'autre apporte le développement de l'âme et de l'esprit — éducation morale et éducation nationale.

J'ai fondé le théâtre enfantin en Grèce après vingt ans d'études et de recherches et après avoir écrit cinq volumes contenant en tout une cinquantaine de pièces de théâtre.

III

Parallèlement aux avantages que chaque peuple en particulier peut attendre d'un théâtre enfantin scientifiquement organisé et fonctionnant de la manière qu'il est dit, je crois utile de faire ressortir le rôle non moins considérable qu'il peut avoir sur les rapports mutuels des peuples balkaniques: rapports politiques et commerciaux, mais quelle que soit leur nature, rapports pacifiques où joue le secours mutuel et l'idée d'étroite solidarité.

Il serait à souhaiter que chez tous les peuples des Balkans fussent fondés de pareils théâtres enfantins obéissant tous aux mêmes directives scrupuleusement appliquées et reposant sur le principe essentiel qu'il faut inculquer à la jeunesse, soit garçons ou filles, sans distinction de sexe, l'opinion que les peuples des Balkans ne doivent pas se considérer comme étrangers les uns aux autres, ni, à plus forte raison, comme ennemis les uns des autres, mais au contraire comme une grande famille unie par des liens de fraternelle amitié.

Il faut que les enfants sachent de bonne heure que chaque peuple, pris en soi, n'est tout au plus qu'un monade sans grande résistance et qu'abandonné à ses propres forces, il court de grands risques s'il subit le choc d'un ennemi puissant; que, d'autre part, tout peuple ayant des droits égaux à la liberté il résulte que c'est à juste titre qu'il appelle le respect de ces droits, car comme chacun aime sa propre patrie et souhaite de la voir prospérer, ainsi en est-il de ses voisins qui ne peuvent avoir que des sentiments analogues.

Lorsque nous aurons réussi à inculquer ces simples vérités dans les jeunes esprits, alors on verra naître spontanément le secours mutuel et la solidarité entre nations.

Donc, que tout écrivain balkanique, inspiré par l'éclat sacré du flambeau d'Olympie qui naguère traversait son pays et lui était solennellement remis au passage, engage son activité future dans cette noble voie! Qu'il ait toujours présent à l'esprit que la civilisation d'Olympie n'a pas été fécondée par des cadavres épars et des ossements blanchis; que l'Olivier sauvage d'Atlas n'a été arrosé ni de sang ni des larmes du désespoir et que l'une et l'autre ont ombragé de leurs branches l'autel immaculé de l'Idéal, l'autel sublime de la Paix et de la Civilisation.

Il y a six ans, lorsque se déploya dans le monde diplomatique d'Europe l'intense mouvement pacifique que l'on sait en faveur de la paix et des moyens pratiques de l'assurer dans l'avenir, ayant suivi les débats avec le vif intérêt qu'ils méritaient que chaque particulier leur témoignât, à mon avis j'écrivis une pièce de théâtre sur cette question capitale et je l'intitulais «Le Chant de la Paix», pièce qui fut envoyée à M-r le Secrétaire Général de la S. D. N. Sir Eric Drummond avec un mémoire très étendu où je faisais ressortir que tous les efforts des peuples pacifiques doivent se porter sur la jeunesse éduquée convenablement depuis la plus tendre enfance. Mon envoi me valut les félicitation de la S. D. N., quant à mon activité, par une lettre m'annonçant qu'il avait été déposé aux archives du Secrétariat Général pour être consulté par les intéressés (N^o 5 c/270 14/300).

Encouragée par cet écrit je me mis en devoir de poursuivre mon expérience et je créais le théâtre enfantin, soit la «Scène enfantine» comme je le nommais, auquel j'appliquais l'ensemble de mes idées et de mes théories.

Je souhaite que les Etats Balkaniques stimulent le naturel amour propre et le zèle de leurs écrivains afin de mieux cimenter l'oeuvre de Paix si heureusement commencée et qu'ils daignent considérer cette modeste idée que je jette d'un Théâtre Enfantin Interbalkanique.

En effet il serait l'annonce d'un lendemain prometteur où les Etats trouveraient leur sécurité moins dans les traités et les conventions que dans l'amour que chacun nourrit pour sa propre patrie et le respect qui doit en découler pour celle des autres.

Athènes

Euphrosyne Londos-Dimitracopoulos

Les Aroumains

Extrait de mon livre «O Cincarima» (2^e édit.) Beograd 1937

Que faut-il entendre au juste par le mot aroumain? La réponse à donner n'est pas bien simple. L'Aroumain est d'origine illyrienne, thrace, rarement slave, de langue romane, de religion orthodoxe, de culture grecque du moins dans les villes, de profession pasteur, commerçant ou artisan. Tout le reste: son nom, son nom de famille, son patriotisme, sa nationalité, de tout cela rien n'est déterminé. La caractéristique la plus saillante de l'Aroumain, c'est l'imprécision. Les Aroumains, dans les temps modernes, descendent de Hristifor Zefarović, ce même Hristifor Žefarović, sujet turc, qui écrivit et illustra notre premier livre moderne imprimé: «le zoographe général illyrico-racien». Il était originaire de Dojran, mais avec une forte dose d'attaches grégoromanes, «presque un Yougoslave grecisé», qui «n'est jamais arrivé à savoir le slave d'église, ni notre langue ni le russe», mais il écrivait soit en grec, soit en se servant d'un curieux mélange de néologismes livresques et de nos différents dialectes méridionaux. Il signait: «le gardien du peuple bulgare» ou bien «le bulgare Zefarov» (ou Zefarović), il a écrit son testament en grec et l'a signé en grec Hristoforos Zefar! Par sa profession c'est le prototype de l'Aroumain: il peignait en couleurs, il gravait des livres et des icônes, il faisait le commerce des livres, des objets d'église, des chasubles et des antiminses, de Vienne à Bucarest. En 1741—42 il grava Saint Théodore Stratilate et Théodore Thirone avec les médaillons des saints les plus populaires de cette région: Constantin et Hélène, Démétrius et d'autres. A la même époque, il grava, à la commande de quelques commerçants aroumains de Moskopolje, le saint serbe Jovan-Vladimir, entouré de médaillons représentant les

villes de Moskopolje, Elbasan et Berat. Un peu plus tôt il avait publié la Stémato-graphie, c'était le premier livre imprimé de la littérature serbe contemporaine. Il appartenait donc aux Grecs, aux Serbes, aux Bulgares, aux Albanais, aux Aroumains et aux Roumains.¹⁾ Un de ses proches parents appartenait même à la noblesse d'Autriche.

*

Il est injuste et inexact de croire — en dépit même de certains intellectuels aroumains — que le sentiment national est faible chez les Aroumains, et qu'ils restent commerçants même quand il s'agit de patriotisme. D'autres peuples commerçants tels que les Juifs, les Arméniens et les Grecs, commerçants plus anciens et meilleurs que les Aroumains, n'ont pas le sentiment national bien développé. Les Juifs sont très souvent de nationalité double, mais en réalité, c'est l'adaptation au groupe dans lequel ils vivent. Ils étaient Juifs et le sont toujours restés. Leur nationalisme, même s'ils ont oublié la langue, était très solidement cimenté par la religion, une grande culture et un passé magnifique. Or on sait que les Arméniens et les Grecs abandonnent difficilement leurs idées nationales. Si l'on veut bien comprendre le sentiment patriotique des Aroumains il faut se remémorer certains épisodes de leur existence. Avant la conquête de la presqu'île balkanique par les Romains, les Illyriens, les Thraces et les Grecs habitaient ce territoire. Les Romains ont réussi à imposer leur langue, leur culture et leur nom aux peuples soumis. Les Thraces et les Illyriens se sont adaptés presque complètement à la langue latine, à la culture et au nom romains. Ces Illyriens et ces Thraces latinisés, ce sont les Aroumains. Mais cette romanisation n'était en somme que culturelle. Les croisements entre vainqueurs et vaincus étaient minimes.

L'arrivée des Yougoslaves a été un facteur décisif dans la destinée des Aroumains. A ce moment-là dans le Nord de la presqu'île balkanique la population, pas très dense, était presque exclusivement composée de Romains. Cette population romane alla se réfugier dans les hautes montagnes dès l'apparition des Slaves qui étaient bien plus nombreux qu'eux. De cette manière leur corps ethnique était brisé, et repoussés dans les montagnes, ils eurent désormais une position insulaire.

Ainsi il ne resta plus de toute cette grande étendue de terre peuplée d'habitants à langue romane, que quelques oasis disséminés. Le sort de cette population romane était tranché. Leur assimilation ne fut plus qu'une question de temps.

Comme nous venons de le voir, cette population romane, dont les Aroumains font partie, n'avait pas de vie politique propre, elle n'avait pas d'état et par conséquent elle ne se croyait chargée d'aucune mission spéciale. Enfin la profession de ces gens joue également un rôle très important dans cette question. Ils gagnaient leur pain hors de leur patrie et n'avaient pas d'idées communes profondément ancrées. Commerçants pour la plupart, ceux qui n'étaient pas grecisés purent très facilement prendre la nationalité de n'importe quel groupe ethnique des Balkans, surtout s'ils étaient de même religion. Ce sont les causes premières de la disparition des Aroumains. Ce processus a dû commencer très tôt. Ainsi certaines familles aroumaines ont donné de grands hommes à différents groupes ethniques de la presqu'île balkanique comme par exemple les Botsaris — Bocarić — Boțariu.²⁾

Ensuite, ajoutons un autre argument de grande importance. Parmi la population chrétienne de la presqu'île balkanique il s'est formé une certaine solidarité

¹⁾ En 1400, Arta fut pris par un certain Vonko, que la chronique de Comnène et Procles nomme »serbe-arbanito-bulgaro-valaque.«

²⁾ Ce cas d'indifférence nationale n'est pas nouveau, surtout pas dans le pays d'où viennent ces hommes.

qui est la conséquence du long esclavage sous la domination turque. En premier lieu la même religion les unissait, mais aussi en quelque sorte une culture semblable et une position sociale presque identiques. Cette solidarité apparaît surtout dans les premières années du XIX^{ème} siècle. Les insurrections contre les Turcs sont considérées comme la cause commune de tous les chrétiens des Balkans. Ainsi, dans la guerre de 1778—1790 (Kočina Krajina), et dans l'insurrection serbe de nombreux Aroumains prennent part. Kovačević publie son livre sur l'insurrection de Karador-de grâce surtout »à tous les habitants de Zemun qui sont Serbes, Grecs et Valaques«. La famille grecque des Ypsilanti était à la tête du mouvement national grec en Roumanie. Un certain Vasa Monténégrin prend part comme »général« à l'insurrection grecque de 1821. La même année Jorgaš meurt glorieusement à la bataille du monastère Sek, avec sa compagnie où il y avait pas mal de Serbes qui avaient guerroyé avec Hajduk Veljko.

La nationalité et les noms de famille ne jouaient pas chez les Aroumains de rôle spécial, surtout pas s'il s'agissait d'un autre groupe chrétien de la presqu'île balkanique; là ils savaient être des nationalistes ardents, grecs, serbes, bulgares et roumains. Le passé les unissait aux Grecs, le milieu aux Albanais et aux Roumains. Leur patrie s'étendait jusqu'à la région d'Ohrid, là où allait se développer la plus ancienne culture des Slaves du Sud. Il est certain que des Slaves habitaient leur contrée encore auparavant. Les noms des endroits indiquent une population slave: Vlahoklisura, Vlaholivada, Selica, Trnovo. L'influence de la nouvelle culture slave n'a pas été sans importance. Le culte des principaux personnages du temps: Saint Naoum et Saint Vladimir — surtout du premier — était très répandu; ces saints slaves sont devenus leurs saints locaux.

*

Les premiers rapports entre Yougoslaves et Grecs n'ont lieu qu'après l'arrivée des Yougoslaves dans la presqu'île balkanique. Le moment était passé depuis longtemps où les Byzantins d'alors, autrefois les Hellènes, étaient montés à l'apogée de leur gloire. Au moment de l'arrivée des Yougoslaves dans les Balkans, les Byzantins sont les héritiers de la grande oeuvre politique et culturelle qu'est l'Empire romain d'autrefois. Bien que l'empire byzantin fût nouvellement créé, au point de vue politique et culturel, il marquait néanmoins une renaissance grandiose de l'esprit hellénique. Dix siècles entiers, après la chute de l'empire romain d'Occident il réussira à soutenir l'éclat du nom romain et à rester, dans le proche Orient, un facteur décisif au point de vue politique et culturel.

Quand les Yougoslaves arrivèrent dans la presqu'île balkanique, ce ne fut pas d'un coup, mais lentement et pour ainsi dire insensiblement que Byzance leur permit de s'établir sur son territoire. Pendant longtemps les Byzantins les considérèrent comme des barbares, ils le faisaient d'ailleurs pour d'autres peuples aussi. S'ils leur accordaient des concessions, et quand ils le faisaient, c'était contre leur gré. Depuis la fondation de l'Etat serbe ce sont surtout les rapports politiques qui sont importants; au moyen de ces derniers on en arrive aux rapports religieux et culturels. Il est tout à fait compréhensible que nos aïeux aient à peu près tout pris à Byzance, le pays le plus cultivé d'Europe, en ce temps là. Toute notre civilisation médiévale est plus ou moins le reflet de la civilisation byzantine d'alors; les traits originaux de notre culture sont minimes et marqués de primitivité. L'influence byzantine s'est exercée plus particulièrement dans nos classes sociales les plus élevées et les plus cultivées. La plupart de nos rois et de nos grands personnages furent les disciples et les admirateurs de Byzance. Certains d'entre eux, comme par exemple le petit-fils de Stevan Nemanja, le fondateur de la dynastie qui a régné chez nous au Moyen-âge, le roi Radoslav, se sen-

taient plus grecs que serbes. Ce cas n'est pas isolé, on le retrouve au temps de l'apogée de notre état médiéval même chez les membres de la maison royale et ceux de la noblesse. Nos classes les plus hautes sont à ce moment-là en rapports avec les principaux représentants de la vie politique et culturelle de Byzance. Il n'est pas besoin de nouvelles preuves à cette affirmation. Mais les influences directes de la culture byzantine sur le gros de la population n'ont certainement pas dû être importantes.

Il en est tout autrement quant aux rapports de notre peuple avec les Grecs au moment de la domination turque et après ce temps. A partir de ce moment-là nous avons eu très peu à faire avec de véritables Grecs. Jusqu'à présent nous n'avons pas rencontré un seul Grec qui fût originaire d'Athènes ou de Constantinople, nous en avons trouvé quelques-uns seulement de Salonique et il nous semble qu'ils n'habitaient pas notre pays mais s'y trouvaient de passage pour affaires pendant un temps plus ou moins long. Nos Grecs sont en somme des Aroumains grécisés et originaires des villes purement aroumaines où se trouvaient très peu de Grecs, qui n'étaient pas venus de l'Hellade mais des contrées à demi barbares — comme les Hellènes considéraient ces régions — de la Macédonie, de l'Épire et de la Thessalie. Mais on ne peut le contester, les Aroumains se sentaient Grecs et ils apportaient réellement la langue, la manière de vivre, l'esprit grecs au monde occidental et dans nos pays.

Les Aroumains n'ont jamais été nombreux dans les milieux serbes du moins pas autant que les Allemands en Croatie. Il y a quarante ans ils étaient environ 5.000 selon Weigand, dans la Serbie d'avant 1912. Aujourd'hui on pourrait à peine en trouver un millier dans tout notre peuple au nord et au sud de Niš. Ils n'ont jamais été suffisamment nombreux chez nous pour y faire prédominer le grec, publier un journal dans leur langue et donner des représentations en grec au théâtre; pourtant c'était autrefois le cas et ça l'est aujourd'hui encore, dans un certain sens, avec l'allemand en Croatie. Chez nous les Aroumains étaient toujours peu nombreux et dispersés, mais cependant leurs qualités intellectuelles et artistiques étant incomparablement plus grandes que celles des Allemands ou des Yougoslaves, leur influence donc a été très puissante, surtout sur notre bourgeoisie, en somme créée par eux. Nous tâcherons d'exposer tout ce qu'il y a de négatif et de positif dans l'héritage qu'ils nous ont laissé.

Comme nous venons de le voir, les Aroumains étaient doués de qualités rares, parfois même géniales, non seulement pour les affaires mais aussi pour d'autres choses. Par leurs capacités ils pourraient prendre place au rang des peuples anciens réellement doués, tels que les Hittites, les Phéniens, les Assyriens, les Syriens, les Juifs, les Grecs et les Arméniens, au nez aquilin si caractéristique. Lorsque, un jour, on aura analysé le sang de nos grands hommes, on verra comment la plupart, issus de la bourgeoisie, ont des liens de parenté avec ces hommes si bien doués, soit du côté paternel soit du côté maternel. Les Aroumains sont à la base de notre culture moderne et de la vie de notre bourgeoisie au XVIII^{ème} siècle, et en Serbie dans la première moitié du XIX^{ème} siècle. A mesure que nous nous éloignons de cette époque et que nous nous approchons des temps modernes, leur importance diminue. Aujourd'hui on peut dire qu'elle est inexistante. A cette époque-là ils ont joué le plus grand rôle au moment de la création et du développement de notre classe moyenne actuelle. Ils furent, pour la plupart, les maîtres de nos commerçants et de nos artisans et leur influence a certainement dû être importante, nous ne savons pas encore jusqu'à quel point, car la question n'a pas été étudiée à fond. En tant que commerçants, voyageant très souvent à l'étranger, ils se présentaient sous des noms serbes aux étrangers de nos villes d'Autriche-Hongrie. C'est à eux que revient le mérite d'avoir exporté sur les marchés d'Occident certains produits de notre pays (le bétail, les denrées alimentaires et le vin de Karlovci). Pendant qu'ils tenaient en mains la vie économique chez nous, les Juifs ne pouvaient pas réussir. Vers 1870, la disparition des familles aroumaines, grandement serbisées, amena

la décadence de notre bourgeoisie dans les régions serbes d'Autriche-Hongrie. A leur place, des Juifs en grand nombre vinrent s'établir; dans les villes serbes d'Autriche-Hongrie ce furent les Juifs allemands, et dans les villes de Serbie des Juifs espagnols. Cette décadence dans notre bourgeoisie serbe d'Autriche-Hongrie fut un coup terrible pour tout notre peuple, qui avait trouvé dans ces familles aroumaines ses plus grands bienfaiteurs. Il serait difficile, je crois, de trouver une institution tant soit peu importante, qu'elle soit culturelle ou de bienfaisance, à laquelle les hommes de ce milieu-là ou bien leurs descendants n'aient pas prêté leur concours ou le secours de leur richesse. Depuis la disparition des familles aroumaines de nos villes d'Autriche-Hongrie, le nombre des bienfaiteurs du peuple diminua sensiblement. Si l'on compare les mérites des individus d'origine aroumaine et leur apport matériel et intellectuel pour le bien et le progrès des régions serbes de notre peuple au rôle des Juifs dans la bourgeoisie croate (aujourd'hui encore ils y occupent une place très importante — bien plus importante que celle des Aroumains chez les Serbes) on pourra peut-être se rendre compte de la contribution positive que cet élément constructif a fourni à la cause publique.

Voici ce que nous pourrions dire de leurs qualités positives. Leur économie dans les affaires ne semble pas avoir pris racine dans notre bourgeoisie où l'on trouve plutôt le goût du travail que celui de l'économie. De même il n'y a guère chez nous de traces de conservatisme et de piété — traits caractéristiques des Aroumains. — Et leurs autres qualités telles que la propreté, la lucidité d'esprit, la sobriété, n'ont pas laissé de traces bien profondes. Si notre peuple avait seulement deux des qualités de ce peuple-là: l'acharnement au travail et le goût de l'économie — peut être pas dans la mesure extrême où on les rencontrait chez ces gens — il serait un des mieux armés pour la lutte culturelle d'aujourd'hui. Malheureusement, au lieu de ces qualités positives ce sont les qualités négatives qui nous sont restées.

Dans les mouvements d'idées de notre passé, tels la lutte ardente de notre jeunesse — issue surtout de la bourgeoisie — contre la haute hiérarchie, on retrouve l'esprit querelleur des Grecs et leur haine de la hiérarchie. De même le vilain esprit de partisans, de si mauvais goût, prend sa source dans cet esprit-là. Dans notre bourgeoisie il y a encore d'autres qualités négatives que les Aroumains nous ont léguées: la vanité, l'étroitesse d'esprit, l'égoïsme et surtout la tricherie. Ces défauts sont très significatifs surtout pour notre milieu, notre état et notre peuple. Peut-être qu'il ne serait pas sans intérêt de voir quels sont les résultats de cet esprit dans le passé du peuple grec lui-même, par ailleurs un des peuples les plus anciens, et on peut même dire, le fondateur de la civilisation européenne.

Historiquement et quant à leur civilisation les Grecs sont antérieurs aux Romains. Pourtant, contrairement au peuple romain, qui a réussi à édifier un puissant empire, et qui a fait de si grandes conquêtes au point de vue de la langue et de la culture, le peuple grec, devenu le maître de toute la partie orientale du grand empire, n'a pas réussi à greciser les masses, et ce qui est très intéressant, depuis le Moyen-Âge l'emploi de la langue grecque a constamment diminué. Les Grecs n'ont jamais eu le sentiment du droit bien développé, et naturellement leur état n'était pas fondé sur le droit. Il leur manquait cette belle âme slave ou pour mieux dire russe, idéale et large, qui par son ardeur a pu conquérir et assimiler, au point de vue de la race, de la langue et de la civilisation, les grands groupes ethniques si différents les uns des autres, sur le territoire presque illimité de l'Europe du nord et de l'Asie. La vanité, l'étroitesse d'esprit, l'égoïsme et surtout la tricherie ne conquièrent pas les âmes. Et en dépit de toute son énorme prédominance culturelle, l'esprit grec n'a pas réussi à faire des conquêtes importantes. Nous ajouterons encore que cet esprit-là ne s'est pas montré, nous semble-t-il, dans toute son ampleur chez le peuple grec. Une civilisation ancienne l'a préservé

des conséquences funestes que cet esprit pourrait produire dans un peuple tel que le nôtre, qui se trouve à un tournant de son histoire, où il passe de l'état patriarcal à l'état civilisé. Le nombre des illettrés diminue chaque jour, et il y a danger que les qualités négatives de cet esprit ne se propagent dans le gros de la population. De plus, notre peuple se trouve dans une période de transition, non moins importante pour son avenir, c'est-à-dire qu'il veut s'unifier et devenir homogène comme il l'a été autrefois, or, pour ce travail-là, d'autres qualités sont requises.

Notre peuple montre jusqu'à présent une grande diversité. Avec différents noms, de clans et de nations, des religions et des cultures différentes, il ne présente pas un problème bien simple. Ce qui est plus important encore, cette population n'a jamais vécu dans une communauté plus intime, surtout pas aux moments difficiles, et ce qui est tout aussi important, pour la création d'un état homogène, les différentes parties de notre peuple n'ont pas versé le sang à parts égales. Notre homogénéité est plutôt scientifique, objective, il nous manque toujours une idée commune qui seule peut nous souder plus intimement, car les peuples peuvent ne pas avoir d'état et vivre en groupes ou bien dispersés par le monde, mais on ne peut les imaginer sans idée commune.

Les Aroumains présentent un problème très important et très intéressant, non seulement pour notre peuple, mais pour tous les peuples balkaniques. Kanitz a déjà très justement remarqué, qu'ils sont un des éléments culturels les plus importants dans la presqu'île balkanique. Leurs familles ont donné les hommes les plus doués non seulement chez nous mais aussi chez les Bulgares, les Roumains et les Albanais. Parmi les peuples balkaniques, ils ont été balkaniques au plus haut degré. Ils ont donné des individus qui se sont dévoués à la fois pour tous les groupes chrétiens de la presqu'île balkanique. De leurs rangs sont sortis: Camblak, Zefarović, Jorgaç, Steria, Trandafil. Les mêmes familles (Darvar, German, Bocarić) ont droit à la reconnaissance de différents groupes ethniques de notre presqu'île. Il n'y a pas un seul groupe de qui ils n'aient pas mérité. Donnant généreusement à tous, ils se sont dissous. Leur influence est très grande mais cependant très différente sur chaque groupe ethnique. Leur rôle aussi est différent parmi les Slaves, les Roumains et les Albanais. Une étude minutieuse précisera que les Aroumains furent moins nombreux chez nous que chez les autres peuples des Balkans. Ils ont beaucoup fait pour l'unité culturelle de la presqu'île balkanique. Et les savants, dans les Balkans, auront pour devoir d'étudier leur grande influence dans la vie politique, économique, scientifique, littéraire et artistique de chaque groupe ethnique.

Beograd

D. J. Popović

Le Deuxième Congrès turc d'Histoire

La Société turque d'histoire qui fut fondée ou plutôt renouée en 1931 a organisé jusqu'ici deux congrès. Le premier congrès eut lieu à Ankara en juillet 1932 dont les actes ont été publiés dans un ouvrage volumineux.¹⁾ Le deuxième congrès turc d'histoire siégea du 20 au 26 septembre 1937 à Istanbul, au palais de Dolmabahçe (sur le Bosphore), sous le haut patronage du Président de la République turque, S. Exc. Kamal Atatürk. A ce congrès prirent part plus de trente savants étrangers des diffé-

¹⁾ T. C. Maarif Vekâleti: *Birinci Türk Tarih Kongresi, konferanslar-müzakere zabıtları*. Istanbul 1932. (XV + 631 pp., avec illustrations et une carte; tout en turc).

rents pays d'Europe. Le 20 septembre, avant l'ouverture du congrès, une exposition archéologique et historique fut inaugurée, dans une partie du palais mentionné, en présence d'Atatürk lui-même qui témoigna un grand intérêt pour cette exposition. Selon l'opinion générale, cette exposition a été très bien organisée; c'est surtout l'état actuel des fouilles hittites, phrygiennes et autres en Asie Mineure dont elle donne un tableau exact.

Au congrès même ont été faites plus de soixante-dix conférences soit en turc soit dans une des grandes langues européennes. Ce dernier fait donne à ce congrès turc un certain caractère international, d'autant plus que la plupart des conférenciers étrangers traitaient des questions qui, en même temps, intéressent fortement l'histoire générale. Les conférences ont été précédées de deux rapports importants: la communication de Madame Afet, vice-présidente de la Société, au sujet de l'activité archéologique de la Société d'histoire et celle de M. Muzaffer Göker, secrétaire général, au sujet de l'activité de la Société dans d'autres domaines (publications diverses, *Bulletin* de la Société, etc.).

Quant aux conférences elles-mêmes, elles se rapportaient, en principe, à la pré-histoire, à l'histoire et à l'état actuel des pays de la République turque, et surtout de son noyau, Asie Mineure. Bien que l'archéologie et la préhistoire y prédominèrent, une grande partie de conférences touchaient aux Turcs eux-mêmes en général ou spécialement aux fondateurs de l'Empire ottoman. Ayant l'intention de donner une idée plus complète des travaux du Congrès, je mentionnerai ici brièvement même les conférences qui ne se rapportent pas à ma spécialité, mais qu'il me semble bon de ne pas omettre, car l'énoncé seul de leurs titres annonce suffisamment leur contenu et leur but.

Les conférences suivantes concernant la période *préhistorique* me paraissent avoir un caractère plus général: *Les relations anthropologiques entre l'Asie Mineure et l'Europe à la période néolithique* (M. E. Pittard), *La Turquie, point de jonction entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique* (M. H. Breuil), *Les relations entre la Grèce et l'Asie Mineure aux temps préhistoriques, surtout en vue des fouilles projetées à Milas en Carie* (M. A. W. Persson), *Le résumé d'une conférence sur la population préhistorique de la steppe turcomane et ses relations avec l'Anatolie* (M. T. J. Arne), *Coutumes funéraires d'Anatolie à l'époque de la préhistoire* (M. K. Bittel), *De l'importance des bronzes découverts en Anatolie* (M. St. Przeworski), *Les dernières découvertes énéolithiques en Asie-Mineure considérées à la lumière des premières recherches historiques concernant le Caucase* (M. Fr. Hantschar) et *Nouvelles découvertes dans la préhistoire d'Ankara et de ses environs* (M. Ş. A. Kansu).

Parmi les conférences traitant des thèmes de l'ancienne histoire on peut mentionner celles-ci: *Les questions fondamentales de l'histoire de l'Asie Antérieure* (M. Landsberger), *L'Anatolie dans l'histoire* (M. Cl. Bosch), *La Grèce, l'Iran et les Enfants d'Israël* (M. Myres), *Résultats des fouilles d'Alacahöyük* (M. H. Z. Koşay), *L'historiographie chez les Hittites* (M. H. G. Güterbock), *La stratégie des rois guerriers hittites* (M. J. Garstang), *De l'influence de la langue sumérienne sur la langue babylonienne* (M. Ş. Akkaya), *L'art monumental des Sumériens* (M. Andrae), *Les faits récents en archéologie et les Subars* (M. Y. Z. Özer), *L'état actuel du problème des Etrusques* (M. W. Brandenstein) et *La découverte de l'imprimerie* (M. H. Bossert.²⁾

La culture égéenne et la période classique de l'Asie-Mineure font le sujet des conférences suivantes: *Le monde crétois et vieil anatolien pendant le deuxième millénaire* (M. Marinatos), *La question des Akas dans l'histoire égéenne* (M.

²⁾ D'après M. Bossert, un procédé d'imprimerie primitive était en usage déjà au XVII^e siècle avant J.-Chr.

A. Müfit Mansel), *Les fouilles de Troie-Hissarlik* (M. W. Dörpfeld), *Les fouilles de Troie 1932—1937* (M. Blegen) et *Recherches sur les ruines grecques et romaines en Anatolie* (M. Schede).

Les conférences qui viennent d'être mentionnées touchent plus ou moins à la préhistoire et à l'histoire de l'Anatolie, mais non pas aux Turcs eux-mêmes, aux Seldjoukides et Turcs osmanlis respectivement, depuis qu'ils s'y sont installés. Cependant, le congrès a abordé plusieurs questions relatives aux Turcs avant leur arrivée en Asie-Mineure, ou aux anciens Turcs avant qu'ils aient même embrassé l'Islam. Ainsi, par exemple, M. Ismaïl Hakki Izmirli alla jusqu'aux vestiges de la culture turque en Arabie préislamique. M. Bossert, dans sa communication précitée, a suffisamment traité aussi des Ouïgours, ancien peuple turc qui avait formé un Etat indépendant déjà au VIII^e siècle, et de leur haute culture, en prétendant qu'ils ont même connu l'art de l'imprimerie. M. R. Rahmeti Arat étudia, d'après les rares textes turcs de l'époque ouïgoure, les formules de dates chez les Turcs. M. Fatin Gökmen exposa en détail sa manière de concevoir l'astronomie et le calendrier chez les anciens Turcs. M. G. Fehér parla de la culture des Turco-Bulgares, des Magyars et des nations apparentées, mais en même temps de l'influence de la culture turque en Europe. La communication de M. L. Rásonyi expliqua les traces que les différents peuples turc du moyen-âge ont laissées dans la toponymie de Transylvanie. Enfin, c'est à ce groupe qu'appartient aussi l'importante conférence de M. Fuad Köprülü concernant *Les institutions juridiques turques au moyen-âge* (avec le sous-titre: *N'y a-t-il pas un droit public turc en dehors du droit public islamique?*) dans laquelle le savant turc, contrairement à l'opinion généralement adoptée, prouve que les Turcs, a v a n t d'entrer dans la communauté islamique, possédaient une ancienne et forte connaissance du droit qui, par l'intermédiaire des Protobulgares, a exercé une influence sur les Slaves balkaniques.

Ensuite viennent les conférences qui traitent du rôle des Turcs après qu'ils furent entrés dans la grande communauté culturelle de l'Islam. Que certains savants arabo-islamiques de grande renommée étaient d'origine turque, c'est ce que les spécialistes savaient depuis bien longtemps; mais dans les conférences dont il est question cette note a été particulièrement soulignée. Ainsi M. H. H. Sayman, se basant sur le fait que Muḥammad al-Khwārizmī, auteur de la première algèbre arabe (IX^e siècle), est originaire de Khwārizm (Khiva), en Turkestan, appelle toute la période algébrique (825—1637) dans l'histoire des mathématiques la période turque. C'est d'une manière semblable que M. Ernst von Aster fait ressortir l'indépendance de la pensée philosophique turque en appuyant son assertion sur les faits que les célèbres philosophes musulmans al-Fārābī (mort en 950) et Ibn Sinā (en Europe connu sous le nom d'Avicenne; mort en 1037), quoique écrivant, il est vrai, en langue arabe, étaient d'origine turque (le premier de la province de Transoxanie, le second de la Boukhara). De même, M. Nevzat Ayas qui, dans sa conférence, analyse les conceptions des Turcs avant et après leur islamisation, conceptions relatives aux lois de la Nature, s'en rapporte, pour la période après-islamique, le plus souvent à al-Fārābī et Ibn Sinā.

En outre, quatre conférenciers s'accupèrent des Turcs seldjoukides qui, comme on sait, peu de temps après avoir embrassé l'Islam fondèrent leurs États en Khorasan, Kirman, Syrie, Irak et Anatolie, en d'autres termes regnèrent sur l'Asie Antérieure du X^e et XII^e siècles. Puisque la décadence du monde musulman tombe précisément à cette époque-là, en Occident, depuis le temps de Renan, on pensait que l'invasion seldjoukide fut la cause de cette décadence. Cependant, M. Şemsettin Günaltay prouve, dans sa communication, que ce n'est pas exact. Les conférences de M. M. Friedrich Sarre et Albert Gabriel, deux éminents savants européens, semblent appuyer, au moins d'une manière indirecte, la thèse du conférencier turc: le premier

parla avec enthousiasme de l'art seldjoukide à Konia, ancienne capitale des Seldjouks anatoliens, et le second, sur l'architecture seldjoukide en général. Enfin, M. Ş. A. Kansu fit une communication sur l'étude anthropologique des Turcs Seldjoukides.

Ce n'est qu'après tout cela qu'on peut passer aux conférences touchant les Turcs Osmanlis, conférences qui sont à même d'intéresser la plupart de nos lecteurs. Ces conférences concernant les Turcs proprement dits peuvent être réparties en trois groupes, à savoir: 1) les conférences sur l'histoire politique et culturelle des Turcs et les sources de cette histoire, 2) sur l'anthropologie des Turcs et 3) les thèses linguistique et historique qu'ils défendent aujourd'hui.

Si nous regardons de plus près les conférences du premier groupe, on s'aperçoit tout d'abord qu'aucune n'était spécialement consacrée aux deux premiers siècles de l'État ottoman. La communication de M. D. H. Sadi Selen sur l'Atlas d'Anatolie turc, exécuté par Nasuh Silâhi, nous conduit tout de suite au XVI^e siècle. Madame Âfet, dans sa conférence, donna un aperçu sur les points caractéristiques de l'histoire turque-ottomane, et M. R. Hartmann étudia la Turquie nouvelle dans le cadre de l'histoire générale de la Turquie. En fait d'autres conférenciers de ce groupe, M. J. Moravcsik souligna l'importance des sources byzantines pour l'histoire turque, M. E. Rossi rapporta sur les sources turques et italiennes relatives à l'histoire turque se trouvant dans les bibliothèques et archives italiennes, M. H. Scheel insista sur l'importance des études des documents pour les recherches sur l'histoire turque, et l'auteur de ces lignes traça une esquisse des relations culturelles entre la Turquie et les pays qui constituent aujourd'hui la Yougoslavie, depuis l'apparition des Turcs dans les Balkans jusqu'à nos jours.

Le deuxième groupe de conférences concernant les Turcs modernes traita les sujets suivants: Mme M. Dellenbach des *Documents pour l'histoire anthropologique des Turcs*, ensuite M. Nureddin Onur des *Origines de la race turque du point de vue des groupements sanguins*, puis M. Sadi Irmak des *Recherches sur la biologie de la race turque* (groupements sanguins et empreintes de doigts) et enfin M. H. Reşit Tankut donna l'exposé des relations entre la race et la langue.

Le troisième et le dernier groupe de thèmes concernant les Turcs d'aujourd'hui n'avait que deux conférenciers, turcs tous les deux: M. I. Necmi Dilmen et M. Şükrü Akkaya; le premier exposa *La position et l'importance de la théorie linguistique »Güneş-Dil«* (*»Soleil-Langue«*) dans la thèse turque d'histoire et le second parla de *La science de l'histoire et notre* (= turque) *thèse historique*.

Comme c'est le cas dans la plupart des Congrès, chacune des communications n'était, peut-être, pas claire et convainquante pour tous, surtout certaines conclusions trop générales et trop hardies relatives aux périodes allant jusqu'à deux ou trois mille ans avant la naissance de Jésus-Christ. Mais, d'autre part, on ne peut élever aucun doute au sujet du niveau scientifique de la plupart des conférences qui retentiront probablement plus ou moins dans le monde des spécialistes. En ce qui concerne particulièrement les conférences touchant aux Turcs, elles ont mis à jour les problèmes auxquels on n'avait pas jusqu'à présent suffisamment prêté attention et dont la solution sera bienvenue non seulement à la turcologie mais aussi à l'histoire générale.

Après la clôture du Congrès, la Société turque d'histoire a organisé deux excursions scientifiques pour les savants étrangers: une à Troie, conduite par M. W. Dörpfeld qui y a fait des fouilles, et l'autre à Alacahöyük et Boğazköy (dans le centre de l'Asie-Mineure) où les Turcs et les Allemands continuent leurs fouilles. L'auteur de ces lignes s'est associé à la seconde excursion, conduite par M. M. Hâmit Zübeyr Koşay, l'archéologue bien connu qui a exploré Alacahöyük, et Şükrü Akkaya, chargé de cours à l'Université d'Ankara. Ce que les congressistes ont vu à ces excursions complétait très bien les conférences théoriques, faites précédemment au Congrès de Dolmabahçe.

En outre, les participants à la seconde excursion qui ont passé toute une semaine à Ankara et en Anatolie eurent l'occasion de voir de leurs propres yeux et sur les lieux mêmes les résultats du sérieux effort scientifique de la Turquie nouvelle et les progrès récents de ce pays dans tous les domaines de l'activité.

Avant de terminer, il faut souligner que l'excursion et le Congrès même étaient très bien organisés et que l'hospitalité turque traditionnelle, si remarquable par sa discrétion, se manifesta une fois de plus. Les congressistes se souviendront de ce Congrès avec plaisir et gratitude.

Beograd

F. Bajraktarević

Le 85^e anniversaire du professeur S. S. Bobčev

A la fin du mois de janvier 1938, un rare jubilé fut fêté dans la capitale de la Bulgarie — le 85^e anniversaire du professeur Stefan Bobčev, juriste et historien de grand talent et homme politique éminent. Sa biographie intéressante nous évoque toute l'histoire de sa patrie.

Stefan S. Bobčev naquit le 20 janvier 1855 à Elena (département de Trnovo), en pleine domination turque qui semblait s'affermir encore à la suite de la défaite russe en Crimée. Il fit ses premières études dans sa ville natale; à peine âgé de quinze ans, il se rendit à Constantinople, où il entra à l'Ecole Impériale de Médecine; il y suivit les cours de lycée pendant quatre ans et passa en 1872 à l'enseignement supérieur. Comme lycéen, il prit déjà part au mouvement littéraire national de la jeunesse bulgare; son premier article est imprimé en 1871 dans le journal »Makedonia« rédigé par le poète Slavejkov; Bobčev devient aussi collaborateur des journaux »Stupan« et »Den«.

En 1875 il est arrêté par la police turque et traîné en tribunal pour avoir imprimé un livre populaire: »Voyage autour du monde«, imbu d'idées patriotiques. Acquitté par la justice turque, il retourna à ses études de médecine, mais au mois de mai 1876, étant près de recevoir son brevet de docteur, il dut quitter Constantinople et émigrer à Odessa pour éviter la police du sultan.

Il devient journaliste et part en Serbie comme correspondant à l'état-major du général russe Černjajev qui commandait l'armée serbe dans sa lutte héroïque. Ensuite Mr. Bobčev rédige un journal bulgare à Bucarest. Quand la guerre russo-turque commença en 1877, il devient fonctionnaire à la chancellerie civile du prince V. A. Čerkaski et revient dans sa ville libérée par les troupes russes. Son idéal de jeunesse, la libération de la Bulgarie — s'est réalisé. Mr. Bobčev s'apprête à servir son pays; mais se sont les sciences sociales qui l'attirent maintenant. Il part pour Moscou où il commence ses études en droit à l'Université chez des professeurs éminents (entre autres le célèbre sociologue Maxime Kovalevski). En 1880 il achève brillamment ses études, rentre en Bulgarie où il est nommé président de tribunal à Plovdiv (Philipopolis). Il s'adonne avec ardeur à la vie sociale de son pays; il est président de tribunal, rédacteur de journal, directeur de justice en Roumélie (1884—1885), avocat; il imprime des articles juridiques et un programme pour rassembler les coutumes du pays.

Les événements politiques l'obligent d'émigrer encore une fois, le 11 août 1886. Il revient en Russie, où il devient publiciste, collaborateur de maints journaux russes; il s'occupe aussi du travail scientifique. Il publie en 1888 un »Recueil de coutumes juridiques bulgares« couronné par la Société Impériale Géographique et Ethnographique de St. Pétersbourg; il publie aussi ses »Lettres sur la Macédoine« en russe.

En automne 1889 il rentre en Bulgarie, où il se fixe comme avocat à Plovdiv. Il y fonde avec Mr. Madžarov deux revues éminentes: »Balgarska Zbirka «et »Juridičeski Pregled« qu'il transporte en 1899 à Sofia, où il se consacre de plus en plus à l'étude des coutumes et de l'histoire du droit.

En 1902 il est élu professeur d'ancien droit bulgare à l'Université; il occupa cette chaire vingt ans environs. Mais la vie politique l'attirait toujours. Partisan fervent du rapprochement des peuples slaves, il présida en 1906 le I congrès des écrivains et publicistes yougoslaves à Sofia; en 1910 il y préside le fameux Congrès Slave, qui se rallia au programme du néoslavisme. En 1911 il est élu député au parlement (par le parti populiste) et reçoit le portefeuille de ministre de l'instruction publique dans le cabinet de I. Gešov. Le 1 octobre 1912 il part pour St. Pétersbourg comme ministre plénipotentiaire de la Bulgarie, comme protagoniste de l'alliance balkanique. Dans les journées critiques de 1915, il supplie son gouvernement de ne pas entrer en guerre contre les Serbes; quand ce pas fatal fut fait tout de même, il donna sa démission et revint de la capitale russe à sa chaire de Sofia.

Député en 1914 et 1915, il proteste en vain contre la politique aveugle de Radoslavov, qui menait son pays à déclarer la guerre à la Russie.

Ces déceptions cruelles le dégoutèrent de la politique; il s'adonna encore plus à la science, comme professeur et comme rédacteur de journaux juridiques et slavophiles («Juridičeski Pregled», »Slavjanski Glas«).

L'oeuvre scientifique de Mr. Bobčev est très grande; il est le fondateur et le maître des études d'histoire du droit bulgare,¹⁾ il est le Fustel de Coulanges de sa patrie.

Ayant commencé par l'investigation du droit coutumier, depuis 1885, il publia quelques grands volumes du »Recueil de coutumes juridiques bulgares«, un livre profond sur la communauté de famille (la zadruga) en Bulgarie²⁾ et une quantité d'articles sur diverses questions du droit coutumier. Il entra dans cette matière dans les traces du grand Bogišić qui commença brillamment à étudier les coutumes yougoslaves, et nous pouvons dire que l'oeuvre de Bobčev égale en tous points celle de son prédécesseur et la surpasse même quant au volume. En même temps il défricha une matière inconnue — l'histoire de droit bulgare. Après une édition raisonnée des »Monuments d'ancien droit bulgare«³⁾ en 1905, il publia en 1910 un grand manuel d'histoire de l'ancien droit bulgare. Ce recueil de cours contient l'histoire des institutions et du droit bulgare depuis ses origines jusqu'à l'époque de la domination ottomane (fin du XIVe siècle). Ayant exposé le but et les méthodes de sa discipline, l'auteur passe à l'étude des sources et de la bibliographie. Mais le centre de ce traité monumental c'est l'histoire du droit public de l'ancienne Bulgarie, ainsi que celle du droit pénal et civil. Ce grand traité d'histoire du droit marqua une époque dans la science bulgare et n'est encore nullement surpassé. Il est fondé sur des profondes études du droit comparé, qui seules permirent à l'auteur de combler les lacunes et la pénurie des sources et de ressusciter l'ancien droit bulgare dans toutes ses branches.⁴⁾

En 1919 Mr. Bobčev publia un »Manuel abrégé d'histoire du droit bulgare« et un cours de droit canonique dont il était chargé pendant quelques temps.

¹⁾ S. S. Bobčev: Sbornik na balgarskite juridičeski obiçaji, t. I. Droit de famille, Plovdiv 1897, p. 302; t. II. Droit civil, Sofia 1902, p. 321; t. III. Droit public 1915, p. 300; t. IV. Droit judiciaire 1917, p. 147 (= Sb. nar. umotv. XXXIII); t. V, Droit pénal.

²⁾ S. S. Bobčev: Balgarska čeljadna zadruga, Sofia 1907. p. 207.

³⁾ S. S. Bobčev: Starobalgarski pravni pametnici. Sofia 1905, p. 176.

⁴⁾ S. S. Bobčev: Istorija na staroto balgarsko pravo. Sofia 1910, p. 560.

Nous ne pouvons nullement donner une liste détaillée des travaux, des articles nombreux de Mr. Bobčev. Nous noterons seulement qu'il travaille infatigablement dans son domaine dont il est le maître incontesté; jusqu'à présent il écrit des articles sur la coutume et l'ancien droit, il publie des documents et des proverbes juridiques, il étudie dans le dernier temps l'époque si peu explorée de la domination ottomane.¹⁾

Président de diverses sociétés savantes, membre de l'Académie Bulgare, membre-correspondant de maintes académies, il fonde en 1920 à Sofia une Université Libre, dont la nécessité se faisait sentir en Bulgarie et en fut le recteur pendant de longues années.

Comme doyen des juristes slaves, il présida en 1933 le I Congrès des juristes Slaves à Bratislava et fut élu premier docteur *honoris causa* de l'université de Bratislava.

Mr. Bobčev a déjà célébré solennellement en 1921 le cinquantenaire de son activité dans le domaine des lettres; son nouvel anniversaire marque 85 ans d'une vie féconde et 55 ans de travail dans le domaine de la science juridique. Nous souhaitons à ce grand savant, à ce partisan si sympathique du rapprochement des peuples slaves et balkaniques, de fêter son centième anniversaire dans sa Bulgarie natale, dans ce pays de longévité.

Beograd

A. Soloviev

¹⁾ Notons p. ex. le recueil intéressant: *Našeto narodno pravo v juridičeskite poslovi*. Sofia 1933 (God. Sof. Univ. Jurid. fak. XXVIII), p. 151; *Našijat juridičeski folklor okolo prodažba na konj*. Sofia 1933 (Spisanije Balg. Akad. N. XLV, p. 145—193); *Balgarski pravni dokumenti ot vreme na osmanskoto vladicestvo*, Jurid. Pregled 1932, No 7—8. *Turski poslovi v Balgarija* (Izv. Etnogr. Muzej X—XI). Sofia 1933.

Ancora sulla trascrizione dei nomi cirillici in caratteri latini sotto l'aspetto biblioteconomico e bibliografico

La questione della trascrizione in caratteri latini dei nomi slavi cirillici è stata ormai esaurientemente studiata e risolta¹⁾. E' in fondo una questione di elementare semplicità, grandemente facilitata dalla grafia croata, la quale, applicando nell'uso corrente l'alfabeto latino a una lingua slava che si vale indifferentemente anche dell'alfabeto cirillico, ha già concretamente stabilito, in modo inequivoco, l'esatta corrispondenza di ogni lettera e di ogni suono tra i due alfabeti, integrando con l'ausilio di segni diacritici la serie delle lettere latine, meno ricca di quella slava²⁾.

Accettata dunque completamente, com'è stato fatto da slavisti, glottologi e filologi, la trascrizione croata, non c'è che da aggiungere all'alfabeto croato le poche lettere cirilliche che, essendo scomparse dall'alfabeto serbo, non hanno potuto trovare naturale corrispondenza in quello croato (я, ю, ђ, њ, љ, њ, etc.), per stabilire un sistema generale e sicuro di trascrizione applicabile a tutte le lingue slave a

¹⁾ V. tra i più recenti scritti in argomento: Ст. Романски. Латинска транскрипција на българското писмо in: «Български Прегледъ», I, (1930); H. Batowski. La translittération et la prononciation des caractères cyrilliques bulgares et serbes (in «Revue Internationale des Études balkaniques», II, 1936); E. Damiani. Sulla questione della trascrizione dei caratteri cirillici in caratteri latini e viceversa. Sofia, Cipev, 1936 (pubblicato anche nella «Rivista Italo-Bulgara di Letteratura, Storia, Arte», VI, 1936).

²⁾ V. il mio citato scritto: «Sulla questione della trascrizione, etc.», dove ho riportato per intero il sistema di trascrizione.

caratteri cirillici, cioè oltre che alla serba, — alla russa, alla bulgara, all'ucraina, alla bianco-russa, alla paleoslava.

Anche questo problema è stato, in complesso, facilmente risolto: per certe lettere scomponibili in due lettere esistenti nell'alfabeto serbo (я = ja; ю = ju), non c'è stato che da riprodurre in caratteri latini i due elementi fonetici di cui esse risultavano (j-a, j-u); per altre, foneticamente identificabili con altre lettere pure comuni ai due alfabeti (ѡ, ѣ, ѥ), s'è addirittura adottata nella trascrizione la lettera latina corrispondente a quella cirillica d'identico suono (e, i, f; l'ѣ s'è reso con è); per le nasali, sopravvissute (all'infuori di talune forme dialettali) nella sola lingua polacca, è bastato adottare la grafia polacca \ddot{a} , \ddot{c}), basata, del resto, a sua volta, su criteri generalmente già ammessi in glottologia — e finalmente per la vocale ѡ, oggi sopravvissuta nel solo alfabeto bulgaro (e analogamente pel ѣ in corpo di parola, il cui suono s'identifica perfettamente con quello dell'ѡ) s'è convenuto di ricorrere alla grafia che si ritrova già pure in romeno: \ddot{a} , e che precisamente sostituisce l'antica lettera ѣ usata dagli stessi Romeni in passato, quando anch'essi scrivevano in caratteri cirillici, e che corrisponde al suono bulgaro dell'ѡ e dell'ѣ, mentre s'è convenuto di raffigurare per lo più il ѣ degli alfabeti bulgaro e russo con un semplice apostrofo ('), inteso a segnalare la presenza d'una lettera non muta, ma avente suono vocalico inesprimibile in qualsiasi altra lingua con alfabeto latino.

È naturalmente s'è soppresso dalla trascrizione latina il ѣ in fine di parola (già proprio anche dell'alfabeto russo, oggi rimasto solo in quello bulgaro), perchè esso è totalmente muto e la sua presenza è inequivocamente certa e nota, senza bisogno di segnalare, a chiunque conosca l'ortografia della lingua bulgara (o della russa anteriore alla riforma sovietica) alla fine di ogni parola non terminante per altra vocale.

Salvo qualche divergenza a proposito proprio del ѣ e del ѣ, che taluni, basandosi su criteri più storico-linguistici che fonetici, preferiscono rendere rispettivamente con ŭ (tanto in principio quanto in fine di parola) e con j (o anche mantenendo la loro grafia cirillica nella stessa trascrizione e rinunciando quindi a tenerne una trascrizione, o addirittura abolendo ogni loro trascrizione, come fanno i Croati e i Cechi), questo sistema generale fa oggi legge in quasi tutte le pubblicazioni di caratteri scientifico, filologico e glottologico in qualsiasi lingua ed è universalmente riconosciuto e adottato, a prescindere dalla pronuncia diversa delle singole lingue (lo ritroviamo quindi in grammatiche scientifiche, in studj filologici e glottologici, in opere e riviste specializzate, quali, per esempio, la «Zeitschrift für slawische Philologie», la «Revue des Études Slaves», la «Rivista di Letterature slave», la «Slavia», la «Slavische Rundschau», le «Monde Slave», l'«Europa Orientale», la «Rivista Italo-Bulgara», etc., etc., ed anche in pubblicazioni di carattere non strettamente slavistico, quali, per esempio, la grande Enciclopedia Italiana, la maggior parte delle pubblicazioni dell'Istituto per l'Europa Orientale di Roma, le pubblicazioni bibliografiche della Camera dei Deputati di Roma e della sua Biblioteca, e così via).

Non è quindi il caso di insistere ancora sull'argomento della trascrizione scientifica internazionale, nel quale s'è ormai tutti d'accordo e sul quale non c'è nulla di nuovo da dire³⁾.

3) L'importanza dell'adozione d'un sistema unico razionale e preciso di trascrizione, che stabilisca una corrispondenza sicura e costante tra ogni segno alfabetico cirillico e ogni segno alfabetico latino non si limita alla sola opportunità di evitare l'incertezza, l'anarchia, il caos nelle trascrizioni, ma si estende anche all'opportunità di poter sempre ricostruire esattamente e con sicurezza assoluta dalla trascrizione l'originaria grafia cirillica, il che è appunto possibile solo quando sia precisa e costante la corrispondenza tra i segni grafici dell'uno e dell'altro alfabeto.

Resta invece e resterà sempre, accanto al risolto problema della trascrizione scientifica internazionale, l'insoluto e insolubile problema della trascrizione corrente, della trascrizione fonetica, la quale, appunto perchè fonetica, si differenzia inevitabilmente da popolo a popolo, come si differenzia la rispettiva grafia di ciascuna lingua rispetto all'alfabeto latino (e ciò si verifica anche nei riguardi di qualche popolo slavo ad alfabeto latino, il polacco p. es., che ha un suo sistema speciale di riproduzione nella propria lingua di vari suoni slavi, completamente diverso da quello internazionale⁴).

Impediscono l'unificazione dei vari sistemi di trascrizione fonetica sostanzialmente tre ostacoli pressochè insormontabili: 1. le infinite diversità di pronuncia dell'alfabeto latino (o di singole lettere o gruppi di lettere) da lingua a lingua; 2. la comune ignoranza della pronuncia di termini slavi fuori del mondo slavo; 3. la mancanza dei necessari segni diacritici nella maggior parte delle tipografie dei paesi non slavi.

La grande maggioranza del pubblico dei lettori di paesi non slavi è abituata a rispettare la grafia di qualunque nome straniero, sia anche la più lontana dalle regole di pronuncia della sua lingua, soltanto quando si tratta di lingua a caratteri latini (i caratteri gotici, parzialmente usati dai Tedeschi, non entrano qui in considerazione come caratteri diversi dai latini, perchè sono in tutto e per tutto equivalenti ai latini), e scrive quindi, per esempio, anche in italiano o in francese Shakespeare o Nietzsche, così come lo scrivono rispettivamente gli Inglesi e i Tedeschi, pur non corrispondendo affatto questa grafia nè alla pronuncia italiana nè a quella francese, e allo stesso modo ripete di solito macchinalmente la grafia di nomi slavi a caratteri latini (là dove non subentrano ragioni di materiale impossibilità tipografica per talune lettere con segni diacritici) scrivendo, per esempio, Cankar e Mickiewicz quando in nessun modo il c e il cz potrebbero avere nella propria lingua il suono di u e di v, che hanno rispettivamente in sloveno e in polacco. — Ma la medesima grande maggioranza di questo pubblico di lettori di paesi non slavi, che conosce i nomi slavi non a traverso la loro lettura diretta nella scrittura originale, ma a traverso la loro pronuncia (e neppur questa sempre esatta!), non si adatterà mai ad applicare alla loro grafia nella sua lingua un sistema radicalmente diverso da quello della propria e cercherà sempre istintivamente di rendere i segni cirillici, che non conosce se non a traverso una più o meno approssimativa pronuncia, con quelle lettere latine che gli sembreranno, secondo le norme della propria lingua, più adatte a renderne il suono, o si limiterà, se trova il nome già citato in altra lingua a caratteri latini, a riprodurre la grafia di questa senza neppur domandarsi se sia conciliabile con quella della propria.

Di qui una ridda di trascrizioni le più disparate e contrastanti, più o meno foneticamente esatte caso per caso, specialmente per taluni nomi slavi, come, per dar solo qualche esempio evidente, le seguenti:

Чернышевский — Černyševskij (trascrizione scientifica internazionale); Tchernyševskij (prevalente trascrizione fonetica francese); Tschernyšewskij (-skij; prevalente trascrizione fonetica tedesca); Chernyšhevskij (prevalente trascrizione fonetica inglese); Cernyšcevsckij (prevalente trascrizione fonetica italiana); Czernyšzewski (trascrizione polacca), etc.

⁴ P. es., i Polacchi, com'è noto, rendono con sz la lettera cirillica Ш (š), con c z la lettera cirillica Ч (č), con z la lettera cirillica Ж (ž), con szcz la lettera cirillica Щ (šč), etc.

Щедринъ — Ščedrin (trascrizione scientifica internazionale); Chtchedrine (trascrizione fonetica francese); Schtschedrin (trascrizione fonetica tedesca); Shchedrin (possibile trascrizione fonetica inglese); Sscedrin (approssimativa trascrizione fonetica italiana); Szczedrin (trascrizione polacca), etc.

Жуковский — Žukovskij (trascrizione scientifica internazionale); Joukovsky (trascrizione francese); Dschukovskij (trascrizione tedesca); Giukovskij (approssimativa trascrizione fonetica italiana), etc.

Пушкинъ — Puškin (trascrizione scientifica internazionale); Pouchkine (trascrizione francese); Puschkin (trascrizione tedesca); Pushkin (trascrizione inglese); Pusckin (approssimativa trascrizione fonetica italiana); Puszkin (trascrizione polacca), etc. etc.

Se a queste poi aggiungiamo anche le numerose varianti parziali di ciascuna trascrizione (i usato a volte invece di y, e viceversa; -off, oppure -ow finale, invece di -ov; je oppure ie invece di e; ch o kh invece di h, e tante altre), le combinazioni fonetiche sulla base della pronuncia di altre lingue (gli Olandesi, per esempio, scrivono Doeshkin, Toergenew, Tsjéchow per Пушкинъ, Тургеневъ, Чеховъ⁵); gli Ungheresi: Csehov; i Romeni: Puşkin, e via di seguito) si moltiplicano all'infinito, generando un tal caos, che a volte si finisce col perdere ogni orientamento se non si è più che esperti in materia, tanto più che non è raro il caso — specialmente in talune lingue — di impossibilità assoluta di rendere secondo le regole dell'ortografia nazionale l'esatta pronuncia di determinate lettere o sillabe slave, perchè tale pronuncia in quella data lingua non esiste. E allora si hanno trascrizioni approssimative, convenzionali o arbitrarie, compromessi più o meno arbitrari tra diverse trascrizioni, che ingenerano una vera babelica confusione (il caso è sopra tutto frequente in italiano per la particolare impossibilità di riprodurre certi suoni slavici, che mancano alla lingua e non trovano quindi nessuna possibile riproduzione nella grafia italiana: il Ч e lo Ш, per esempio, quando non sono seguiti da vocale, Ш, Ж, X, e via di seguito, suoni tutti pei quali s'è costretti, quando non si fa uso della trascrizione scientifica, o a ricorrere ad altri suoni più o meno approssimativamente imparentati con quelli o a trascrizioni secondo regole fonetiche di altre lingue).

Un rimedio efficace a quest'anarchia non esiste per le ragioni cui ho accennato. Non c'è dunque da far altro che cercar di diffondere quanto più è possibile la trascrizione scientifica tra le classi colte e raccomandare, dove la trascrizione scientifica non è possibile, la trascrizione fonetica più razionale e più vicina alla vera pronuncia, per eliminare almeno tutte quelle deformazioni di trascrizione che non di rado si debbono a sola ignoranza di editori o di autori⁶).

⁵ Cfr. in argomento: N. Van Wijk. De transkriptie van russiese eigennamen. Gravenhage, Centrale Vereeniging voor openbare leeszalen, 1925.

⁶ Non è raro il caso di orribili confusioni dovute all'inesperienza e ignoranza di traduttori di seconda mano, i quali, ritraducendo da una traduzione straniera, anzichè dall'originale, mantengono supinamente nella loro lingua la grafia della traduzione di cui si valgono, senza rendersi conto dell'incompatibilità o addirittura assurdità di tale grafia in rapporto con le più elementari regole di pronuncia e ortografia della loro lingua stessa (il caso è particolarmente frequente nelle citazioni di nomi slavici da parte di giornali, che desumono notizie da altri giornali stranieri o da agenzie d'informazioni straniere).

Trovo non cattivo il sistema di accompagnare qualche volta, quando i mezzi tipografici lo permettono e quando si tratta di scritti destinati a un pubblico profano, la trascrizione scientifica con una trascrizione fonetica (da aggiungere tra parentesi

Questa torre di Babele nel campo della trascrizione dei nomi slavi, che, se non si potrà mai assolutamente eliminare per le ragioni esposte, può peraltro, con un po' di tenacia e di buona volontà, esser sempre meglio disciplinata e che viene effettivamente sempre meglio disciplinandosi quanto più si diffondono gli studi slavistici e i contatti col mondo slavo, porta a inconvenienti particolarmente gravi nel campo biblioteconomico e bibliografico.

E' un argomento questo del quale mi sono già occupato⁷⁾, ma sul quale val la pena di insistere.

Il problema della trascrizione si complica singolarmente nel campo biblioteconomico e bibliografico, in quanto qui si tratta non più di adottare soltanto un dato sistema uniforme di trascrizione dei caratteri cirillici, ma di disciplinare nei cataloghi delle biblioteche le differenti trascrizioni già adottate nei testi⁸⁾. E il problema diviene anche più importante, perchè, mentre nella maggior parte delle biblioteche di paesi non slavi la presenza di opere slave nel testo originale è una rara eccezione, opere di autori slavi in traduzione esistono più o meno da per tutto e di solito anche in notevole quantità.

Il problema della catalogazione di opere di autori slavi presenta due aspetti. Il primo riguarda le opere slave originali, stampate in caratteri cirillici; il secondo le traduzioni di opere slave.

In quanto alle opere stampate in caratteri cirillici e possedute da biblioteche di paesi a caratteri latini, la soluzione del problema è la più semplice:

1. O si fa un catalogo a parte per le opere a caratteri cirillici (ed è questo il sistema preferito nelle biblioteche dove la quantità dei volumi in caratteri cirillici controbilancia più o meno quella dei volumi in caratteri latini e nelle biblioteche di paesi slavi dove sono in uso i caratteri cirillici — Russia, Serbia, Bulgaria). E con questo sistema il lettore non ha che da estendere, caso per caso, le sue ricerche su due cataloghi anzichè su uno solo. Qui, a seconda dei casi, può essere anche consigliabile l'adozione di schede di rinvio dall'uno all'altro catalogo per i nomi che figurano in entrambi;

2. oppure — e questo secondo sistema è preferibile per ragioni pratiche quando si tratta di biblioteche in cui il numero delle opere in caratteri cirillici è molto inferiore a quello delle opere in caratteri latini — si adotta un sistema preciso e costante di trascrizione (naturalmente è più che mai raccomandabile la trascrizione scientifica) e si inserisce ogni scheda al suo posto naturale secondo l'ordine alfabetico che risulta dalla trascrizione stessa⁹⁾. Ma piuttosto che ricorrere a una trascri-

o in nota), la quale indichi al lettore per lo meno approssimativamente la pronuncia del nome slavo, quando questa si scosta troppo nella trascrizione scientifica internazionale dalle norme ortografiche della sua lingua. Sistema questo che in certi casi non sarebbe male applicare anche a proposito di nomi slavi pur originariamente scritti in caratteri latini, ma la cui pronuncia sia molto diversa da quella della lingua in cui vengono riportati. P. es., in italiano: Č a a d a e v (Ciaadàjev), Mickiewic z (Mitzièvič), Cankar (Tɛankar), e così via.

⁷⁾ V. il mio rapporto al II^o Congresso mondiale delle Biblioteche e di Bibliografia, pubblicato nella rivista: «L' Europa Orientale», XV, 1935: «Sulla unificazione della trascrizione dei nomi slavi originariamente scritti in caratteri cirillici nei cataloghi delle biblioteche a caratteri latini» (edito anche a parte in estratto: Roma, Tip. Consorzio Nazionale, 1935).

⁸⁾ Io esamino qui la questione nei riguardi dei caratteri cirillici, ma naturalmente le stesse considerazioni valgono per la catalogazione in qualsiasi lingua ad alfabeto o scrittura diversa dalla latina.

⁹⁾ E' consigliabile in questi casi considerare come carattere a sè, distinguendole dalle corrispondenti normali dell' alfabeto latino, le stesse lettere latine munite di segni diacritici; p. es., č, š, ž, distinte nel catalogo alfabetico da c, s, z.

zione completa dell'intera scheda, come si fa da taluni, ritengo molto più pratico e bibliograficamente più proprio riprodurre per intero l'indicazione bibliografica dell'autore e del titolo così come sono, cioè in caratteri cirillici, e sovrapporre al nome dell'autore così riprodotto in caratteri cirillici la sua esatta trascrizione scientifica in caratteri latini, in modo che questa compaia al primo posto sulla scheda (o nel registro) e serva di norma per la collocazione in ordine alfabetico nel catalogo, tra tutte le altre schede (o registrazioni) in caratteri latini.

P. es., si vuol catalogare l'opera: ЖУКОВСКІЙ В. А. — Сочиненія. Санктпетербургъ, etc. La scheda risulterà così compilata:

Žukovskij V. A.

ЖУКОВСКІЙ В. А.

Сочиненія, etc.

Risultato pratico di questo sistema è la fusione semplicissima delle due grafie, con la conservazione dell'esatta grafia originale e l'esatta inserzione automatica della segnalazione bibliografica nell'ordine alfabetico latino, unico e generale per tutto il catalogo.

Il problema peraltro è meno semplice quando si tratta non più di catalogare e inserire nel catalogo generale autori e opere in caratteri cirillici, ma schede di traduzioni in caratteri latini di tali opere. Ecco allora pullulare, in una ridda fantastica, i varî Černyševskij, Tchernychevsky, Tschernischevskij, Chernyshevskii, Czerniszewski, Cerniscevskij, Ščedrin, Sscedrin, Chtchedrine, Schtschedrin, Žukovskij, Joukovsky, Giukovskij, Dschukowsky, e via di seguito, a seconda della trascrizione preferita dal traduttore, e di conseguenza le opere d'uno stesso autore disperdersi nel catalogo generale sotto le più diverse lettere dell'alfabeto.

Così che un povero consultatore, che non conosca tutte le innumerevoli trascrizioni possibili del mondo e non abbia ore intere da perdere sui cataloghi, finisce col non esser mai sicuro della sua ricerca e corre addirittura il rischio di non trovare proprio l'opera che cerca o di trovare per lo meno una parte soltanto delle opere che gli occorrono.

La gravità dell'inconveniente dal punto di vista biblioteconomico e bibliografico non ha bisogno di essere sottolineata. Come si può porvi rimedio? Io ho applicato questo sistema:

Ricostruita per ogni nome slavo originariamente scritto in caratteri cirillici la sua esatta grafia originale in caratteri cirillici, e fattane la trascrizione scientifica internazionale in caratteri latini, ho trattato ogni scheda (o registrazione) di autori slavi tradotti allo stesso modo delle schede degli autori slavi cirillici non tradotti. Ho mantenuto, cioè, sulle schede e nei registri, per elementare inderogabile criterio di precisione bibliografica, la trascrizione usata, caso per caso, nell'opera in questione, ma sopra al nome dell'autore slavo così trascritto — col medesimo sistema usato per le schede e registrazioni delle opere in caratteri cirillici — ho ripetuto il nome stesso in trascrizione scientifica internazionale e di questa soltanto ho tenuto conto per l'inserzione nel catalogo generale, secondo l'ordine alfabetico.

Per esempio: ci sono tre opere tradotte da catalogare: una italiana: Giukovskij V. A. — Opere; una francese: Joukovsky V. A. — Oeuvres; una tedesca: Dschukowskij W. A. — Werke. Tanto nella scheda italiana, quanto in quella francese, quanto in quella tedesca, sopra al nome Giukovskij, Joukovsky, Dschukowskij, allo stesso modo come avevo fatto nella scheda dell'opera in caratteri cirillici, ho scritto il nome Žukovskij V. A. nella trascrizione scientifica. Ed ecco che tutte e tre le schede sono automaticamente venute a confluire allo stesso posto, accanto a quella dello stesso autore in caratteri cirillici nel

catalogo alfabetico e ogni possibilità di dispersione è stata eliminata, pur non essendo stata in nessun modo alterata l'ortografia seguita in ciascun caso.

Nè vale l'obiezione che, in questo modo, il lettore inesperto o ignaro del sistema di trascrizione scientifica o il quale, comunque, non pensi a simili spostamenti alfabetici, potrebbe cercar opere di autori slavi tradotte sotto l'indicazione alfabetica corrispondente al nome nella grafia che egli conosce o nella quale l'opera è stata stampata e non trovarla, giacchè basta inserire al rispettivo posto, per ogni nome slavo in trascrizione diversa da quella scientifica, una semplicissima scheda di rinvio (Joukovskij V. A. — Vedi: Žukovskij V. A.; Giukovskij V. A. — Vedi: Žukovskij V. A.; Chtchedrin — Vedi: Ščedrin, etc.) per eliminare senz'altro anche questo inconveniente¹⁰).

Di questo problema, del problema cioè della catalogazione delle opere slave in caratteri cirillici e in traduzione mi sono già, come ho detto, occupato altra volta sollevando la questione e proponendo i rimedi anche all II° Congresso mondiale delle Biblioteche e di Bibliografia tenutosi a Madrid e Barcellona nel 1935. La mia proposta fu allora ascoltata, discussa e, approvata all'unanimità, fu formulata in un voto del congresso per la sua adozione generale¹¹).

L'esperienza che ho finora fatto del sistema nella mia biblioteca personale e in quella da me diretta alla Camera dei Deputati di Roma ne ha confermato la praticità. Ma la sua adozione, così elementarmente semplice, urta soltanto contro difficoltà immaginarie, che provengono dalla generale scarsa conoscenza dell'alfabeto slavo, delle sue varie trascrizioni e delle varie questioni connesse, da parte di bibliotecari e bibliofili, e che li trattengono dall'affrontare il problema e rendersi direttamente conto della sua facilissima soluzione. Ho per questo ritenuto non inutile tornare sull'argomento ed esporre più dettagliatamente i criteri su cui si basa la mia modestissima proposta.

Roma

Enrico Damiani

¹⁰) A questo proposito si presenta anche il problema della riproduzione dei nomi non slavi di autori slavi, scritti quindi in caratteri cirillici nei testi originali. P. es.: Герценъ, Дихенвалдъ, Блокъ. Applicando la regola e trattandoli come nomi slavi, questi nomi dovrebbero essere trascritti: Gercen, Ajhenvald, Blok; e così effettivamente sono da taluni trascritti. Ma qui in realtà non si tratta più di trascrizione di nomi russi in lettere latine, ma di ricostruzione dell'originale grafia latina (nel caso speciale tedesca) di nomi non slavi di autori slavi. E quindi mi pare più giusto riportarli alla loro vera grafia: Herzen, Eichenwald, Block. Ma sarà sempre consigliabile, pur adottando questa grafia come la vera, di abbondare in richiami e schede di rinvio (Gercen, vedi: Herzen; Ajhenvald, vedi: Eichenwald, ecc.) per evitare possibili dispersioni o equivoci.

E analogamente sarà sempre consigliabile adottare come scheda base quella d'un nome slavo in trascrizione non scientifica, con scheda di richiamo per la trascrizione scientifica, nel caso di qualche nome slavo di autore non slavo, divenuto dunque definitivo nella sua tradizione non scientifica nella lingua del paese.

¹¹) V. «Collaboration et aide mutuelle entre bibliothèques. Transcription», a pag. 27 degli «Actes du Comité International des Bibliothèques. 8-ème session. Madrid-Barcelona, 19-20, 30 Mai 1935». Publication de la Fédération Internationale des Bibliothécaires, vol. VII. La Haye, 1935.

I Sovieti hanno proposto e in parte adottato in sistema ufficiale di trascrizione adattabile a tutte le tipografie, in quanto non fa uso di segni diacritici (ш = sh, ж = zh, etc.), ma esso non ha avuto applicazione fuori della Russia.

BIBLIOGRAPHIE

I

Liste des périodiques reçus par l'Institut Balkanique en échange pour la Revue internationale des Etudes balkaniques: Aevum — Milano; Annales scientifiques de l'Université de Jassy — Iași; Annali (Istituto superiore orientale di Napoli) — Napoli; Archiv Orientální — Praha; Archivum Europae Centro-Orientalis — Budapest; Arhiva — Iași; Arhiv za pravne i društvene nauke — Beograd; Arhiv za zgodovino in narodopisje — Maribor; Balkans, Les — Athènes; Berliner Monatshefte — Berlin; Bratislava — Bratislava; Bulletin de l'Académie des lettres — Beograd; Bulletin de la Chambre de Commerce et de l'Industrie — București; Bulletin de l'Office du Commerce extérieur — Beograd; Bulletin d'Informations économiques — Beograd; Bulletin démographique — București Bulletin économique (Bureau central de Presse) — Beograd; Bulletin hebdomadaire — Athènes; Bulletin linguistique — Paris-București; Bulletin mensuel — Athènes; Bulletin of New York Library — New York; Bulletin photographique des sommaires des périodiques français et étrangers — Bois-Colombes; Byzantinische Zeitschrift — Berlin; Byzantinoslavica — Praha; Correspondance économique roumaine — București; Časopis Národního musea — Praha; Časopis za zgodovino in narodopisje — Maribor; Československo-Jihoslovanská Revue — Praha-Beograd; Echos d'Orient — Paris; Ekonomist — Zagreb; Eksporten Pregled — Sofia; Emerita — Madrid; Eos — Lwów; Ethnographia (Népélet) — Budapest; Etnolog — Ljubljana; Europa Orietale, L' — Roma; Europäische Revue — Leipzig; Europe Centrale, L' — Prague; Filozofski Pregled — Sofia; Forschungen und Fortschritte — Berlin; Geist der Zeit — Berlin; Geološki anali — Beograd; Glas Matice Srpske — Novi Sad; Glasnik Etnografskog Muzeja — Beograd; Glasnik Geografskog društva — Beograd; Glasnik Istoriskog društva — Novi Sad; Glasnik Jugoslovenskog profesorskog društva — Beograd; Glasnik Muzejskog društva za Slovenijo — Ljubljana; Glasnik Zavoda za unapređenje spoljne trgovine — Beograd; Glas Srpske Kraljevske Akademije — Beograd; Godišnjak Matice Srpske — Novi Sad; Godišnjak Skopskog filozofskog Fakulteta — Skoplje; Hamburger Monatshefte für auswärtige Politik — Hamburg; Hrvatska Revija — Zagreb; Hungarian Quarterly, The — Budapest — London — New York; Irénikon — Amay-sur-Meuse; Italo-Bălgarsko Spisanie — Sofia; Izvestija na Bălgarskija Arheol. Institut — Sofia; Jahrbücher für Geschichte Osteuropas — Berlin; Journal of hellenic studies, The — London; Jugoslovenski istoriski časopis — Beograd; Južni Pregled — Skoplje; Južnoslovenski filolog — Beograd; Književni Sever — Senta; Knjižoven Pregled — Sofija; Krug — Beograd; Láthatár — Kecskemét; Leipziger Vierteljahrschrift für Südosteuropa — Leipzig; Letopis Matice Srpske — Novi Sad; Listy filologické — Praha; Mesečni izvestija — Sofija; Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft — Wien; Moderní Stát — Praha; Monatshefte für auswärtige Politik — Berlin; Monde Oriental, Le — Uppsala, Leipzig, Paris, London; Narodna Sarina — Zagreb; Narodní Rada —

Praha; Naš jezik — Beograd; Nation und Staat — Wien; National-sozialistische Monatshefte — München; Nouvelle Revue — Budapest; Nova Evropa — Zagreb; Otec Pajsij — Sofija; Paix, La — Paris; Paneuropa — Zürich-Wien; Pannonia — Budapest; Pravosude — Novi Sad; Pregled — Sarajevo; Prilozi za književnost, jezik, istoriju i folklor — Beograd; Prilozi proučavanju narodne poezije — Beograd; Privredni Bilten Zavoda za unapred. spoljne trgovine — Beograd; Prosveta — Sarajevo; Prosveta — Sofija; Rad Jugoslovenske Akademije — Zagreb; Revista critică — Iași; Revista lusitana — Lisboa; Revista de Drept public — București; Revue Anthropologique — Paris; Revue des Etudes anciennes — Paris; Revue des Etudes slaves — Paris; Revue économique internationale — Bruxelles; Rocznik Slawisztyczny — Kraków; Ruski Arhiv — Beograd; Slavische Rundschau — Prag; Slavjanski Věsti — Sofija; Slavonic Review, The — London; Société Belge d'Etudes & d'Expansion — Liège; Sociologická Revue — Brno; Srpski Književni glasnik — Beograd; Starinar — Beograd; Statistički godišnjak — Sofija; Statistika na kooperativ. sdruženija — Sofija; Stimmen aus dem Südosten — München; Tat, Die — Jena; Trudove na Statist. Institut — Sofija; U. G. I. R. — București; Ukrainische Kulturberichte — Berlin; Ulkü — Ankara; Vjesnik Etnografskog Muzeja — Zagreb; Volk und Reich — Berlin; Weltwirtschaftliches Archiv — Kiel; Wiener politische Blätter — Wien; Wiener Studien — Wien; Zapisi (Glasnik Cetinj. istoriskog društva) — Cetinje; Zeitschrift der Akademie für deutsches Recht — Berlin; Zeitschrift für Geopolitik — Heidelberg; Zeitschrift für Politik — Berlin; Zeitschrift für slavische Philologie — Leipzig; Zlatorog — Sofija. Strani Pregled — Beograd; Ročenka Slovanského Ustavu — v Praze.

II

Liste des livres parus en 1957—1958 déposés au bureau de l'Institut Balkanique pour être annoncés dans la Revue Internationale des Etudes balkaniques: *Amari Michele*, Storia dei Musulmani di Sicilia, Vol. I, Catania 1955—XI, R. Prampolini Edit., p. XLIII + 677, VIII^o; Vol. II., Catania 1955 — XIII, p. XIX + 630, VIII^o; Vol. III., Parte I, Catania 1957—XV, p. 350. — *Ammende Dr. Ewald*, Die Nationalitäten in den Staaten Europas, Wien 1951, W. Braumüller, p. XXIV + 568. Ergänzungen, Europ. Nation. Kongress 1952, p. VIII + 104. — *Andrović G.*, Dizionario delle lingue italiana e slovena, Milano 1956, A. Vallardi, p. CVII + 710. — *Bakotić Dr. Lujo*, Rečnik srpskohrvatskog književnog jezika, Beograd 1956, p. 1599. — *Balkan States, The* — I Economic, Oxford University Press 1956, London, Humphrey Milford, p. 154. — *Barnes, Harry Elmer*, A History of Historical Writing, Norman 1957, University of Oklahoma Press p. 454. — *Barrès Maurice*, Chronique de la Grande Guerre, X, 1-er Juillet 1-er Décembre 1917; XI, 2 Décembre 1917-25 Avril 1918, Paris 1937, Ed. Plon, t. X p. 363 XI, p. 410. — *Batušić Slavko*, Argonauti, Zagreb 1956, Matica Hrvatska, p. 184. — *Bauer Ernest*, Današnja Njemačka, Zagreb 1937, Matica Hrvatska, p. 97. — *Bauer Victor*, Zentraleuropa. Ein lebendiger Organismus, Brunn 1956, Friedr. Irrgang, p. 254. — *Bitner Dr. Konrad*, Deutsche und Tschechen. Zur Geistesgeschichte des böhmischen Raumes, — Brunn 1936, Rudolf M. Rohrer, — p. XVI + 259. — *Boldur A. V.*, Istoria Basarabiei, Chisinău 1957, Tipografia »Dreptatea« (Pasaj), p. 324. — *Bonifačić Antun*, Krv majke zemlje, Zagreb 1955. — *Braun, Dr. Maximilian*, »Kosovo«, Leipzig 1937, Markert & Petters, p. 140. — *Candrea I. Aurel & Adamescu Gh.*, Dictionarul Enciclopedic ilustrat, București, Cartea Romanească, p. XXIV, + 1948. — *Buschor Ernst*, Die Plastik der Griechen, Berlin 1936, Rembrandt — Verl. p. 125. — *Cankar Izidor*, Zgodovina likovne umet. v Zahodni Evropi, III del. Od leta 1400 do leta 1546; I. Snopič: razvoj stila v ital. renesansi, I. jubljana 1956, Slov. Matica p. 208. — *Chadwick H. Munro et Chadwick N. Kershaw*, The Growth of literature, Vol. II, Russian Oral Literature, Yugoslav Oral Poetry, Early Indian Literature, Early Hebrew Literature, Cambridge

1936, University Press, p. XVII + 783, VIII^o; Vol. I, The Ancient Literatures of Europe, Cambridge, University Press — *Dančov N. G. et Dančov Iv. G.*, Bălgarska enciklopedia, Sofija 1936, St. Atanasov, p. 1720. — *Dengler Dr. Amalie*, Der englische Botschafter Sir George Buchanan und seine Stellung zu Deutschland (Historische Studien, H. 309), Berlin 1937, Verl. Dr. Emil Ebering, p. 122. — *Diehl Charles*, — *Marçais Georges*, Histoire du Moyen Age, tome III: Le monde oriental de 595 à 1081, Paris 1936, Les Presses Universitaires de France, p. XXIII + 627. — *Diehl Louise*, Mussolini. Kampf, Sieg und Sendung des Faschismus, Leipzig 1937, Paul List Verl., p. 340. — *Dragneva Dr. und Professor Gerhard Gesemann*, Neue Bulgarische Erzähler, München 1936, A. Langen (G. Müller, p. 173. — *Flachs Dr. Albert*, Anthologie Romänischer Lyrik 1740—1900. Ausgewählte Romänische Gedichte, Bucarest, 1936 »Cartea Românească«, p. VIII + 231. — *Gross Herman*, Südosteuropa. Bau und Entwicklung der Wirtschaft, Leipzig 1937, Universitätsverlag von R. Noske, p. VIII + 231. — *Gunnarsson Gunnar*, Das slavische Wort für Kirche, Uppsala 1937, Uppsala Univ. Arsskrift 1937:7 (A. — B. Lundewuistska Bokhandeln), p. 66. — *Haedicke Walter*, Die Gedanken der Griechen über Familienherkunft und Vererbung, Halle 19137, Akademischer Verlag, p. VIII 162. — *Hateau, Georges*, Littérature bulgare. Paris, Sagittaire, 1937, p. 163. — *Hausknecht*, Dr. Louis, Die neue Strafgesetzgebung Rumäniens. 2. Aufl. Cenăuți 1938, p. 40. — *Höpker Wolfgang*, Rumänien diesseits und jenseits der Karpathen, 1936, Verl. Knorr & Hirth GmbH., p. 127. — Hrvatsko kolo, Knj. XVI, XVII, Zagreb 1935—1936, Matica Hrvatska, p. 304, 287. — *Kerényi Karl*, Apollon (Studien über antike Religion und Humanität), Wien 1937, Franz Leo & Comp., p. 279. — *Kirilović Dr. Dimitrije*, Srpski narodni sabori, Novi Sad 1937, Istorisko Društvo u Novom Sadu, p. 223. — *Kolar Slavko*, Mi smo za pravicu, Zagreb 1936, Matica Hrvatska, p. 250. — *Krainz Othmar*, Hexenkessel Donauraum. Schicksalsfragen an Europa, Görlitz 1936, Dr. Fritz Bokämper, p. 235. — *Krisković Dr. Vinko*, Moderni engleski eseji, Zagreb 1937, Matica Hrvatska, p. 223. — *Kuypers Franz*, Die Akropolis und ihre Zeit, Band 8, Leipzig 1936, Max Möhring, p. 87. — *Laar Clemens*, Kampf um die Dardanellen, Berlin 1936, Paul Neff Verl., p. 233. — *Leinder Dr. Fritz*, Die Aussenpolitik Österreich-Ungarns vom deutsch-französischen Kriege bis zum deutsch-österreichischen Bündnis 1870—1879, Halle 1936, Akademischer Verlag, p. 125. — Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa, Leipzig 1937, R. Noske, p. 92. — *Leotti Angelo*, Dizionario Albanese-Italiano, Roma 1937-XV, Istituto per l'Europa Orientale, p. XXI + 710. — *Lozovina Dr. Vinko*, Dalmacija u hrvatskoj književnosti (800—1890), Zagreb 1936, Matica Hrvatska, p. 287. — *Lukas Filip*, Zapadna Evropa i Britanski Otoci, Zagreb 1935, Matica Hrvatska, p. 256. — *Makuscev Vincentio*, Monumenta historica Slavorum meridionalium, Varsaviae 1874, p. 559 + XXXV. — *Mazon André*, Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du Sud, Paris 1936, Libr. Droz, p. VII + 458. — *Mazurkiewicz Maryla R.*, Antike und Junge Mädchen, Berlin, S. Fischer Verl., p. 186. — *Mende Gerhard von*, Der nationale Kampf der Russlandtürken, Berlin 1936, Weidmannsche Buchh. p. V + 196. — *Merlier, Mme Melpo*, Etudes de musique byzantine. Paris, Geuthner 1935, p. 58. — *Mole Vojeslaw*, Ivan Meštrović, Kraków 1936. p. IV + 48. — *Murko, Dr. Matthias*, Rozpravy z oboru slov. filologie, Prag 1937, Slovanský Ustav. — *Nardelli Matteo*, Fascismo idea universale, Trento, A. XIV, Edizione di »Trentino«, p. 235. — *Ndrenika Leonida*, I Pelasgi e la Loro Lingua. (Cenni storici e filologici), Scutari 1936, p. 53. — *Papadiamandis, A.*, Skiathos ile grecque. Nouvelles traduites du grec et préfacées par Octave Merlier. Paris, »les Belles Lettres« 1934, p. 420. — *Pascu Pavel N.*, Jugo-Slavia. Drumuri dalmatine, București 1937, — Tip. Romanesc, p. 239. — *Patsch Carl*, Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan (Beiträge zur Völkerkunde von Südpsteuropa V/2), Wien und Leipzig 1937, Hölder-Pichler-Tempsky A. — G., Kommis-

sions. Verl. d. Akad. d. Wissenschaften in Wien, p. 250. — *Pavešić Franjo*, Podvoda, Zagreb 1957, Matica Hrvatska, p. 143. — *Perković Luka*, Novele, Zagreb 1955, Matica Hrvatska, p. 166. — *Poparić Bare*, Povijest Senjskih Uskoka, Zagreb 1936, Matica Hrvatska, p. 240. — *Poparić Bare*, Borbe Hrvata za Jadran, Zagreb, Matica Hrvatska, p. 111. — *Puşcariu Sextil*, Etudes de linguistique roumaine, Cluj-Bucarest 1937, Imprimeria Natională, p. XIX + IV. — *Puşcariu Sextil și Ion Breazu*, Antologie Romană (Sammlung romanischer Übungstexte, XXIX. Band), Halle (Saale, 1938, Max Niemeyer Verl., p. VIII + 87. — *Rapp Alfred*, Die Habsburger (Die Tragödie eines halben Jahrtausends deutscher Geschichte), Stuttgart 1936, Franckh'sche Verlagsbuchh., p. 288. — *Raschhofer Hermann*, Der politische Volksbegriff im modernen Italien, Berlin 1936, Volk und Recht Verl., p. 207. — Raška, I, II, Beograd 1934—1935, p. 32, 59. — *Beymont W. St.*, Seljaci (preveo Julije Benešić); I. Jesen, Zagreb 1928; II. Zima, Zagreb 1936; III. Proljeće, Zagreb 1934; VI. Ljeto, Zagreb 1935, — Matica Hrvatska, p. 287, 308, 378, 519. — *Rosenbauer Johannes*, Eine Welt zerbrach. Der Weg nach Sarajevo, Berlin 1937, G. Schönfeld, p. 154. — *Sadoveanu Mihail*, Nechifor Lipans Weib, München 1936, A. Langen (G. Müller), p. 190. — *Sandfeld Kr. et Hedvig Olsen*, Syntaxe roumaine. I. Emploi des mots à flexion, Paris 1936, E. Droz, p. 374. — *Saussey Edmond*, Littérature populaire turque, IV, Paris 1936, E. De Boccard, p. 98. — *Spuler Bertold*, Die Minderheitenschulen der Europäischen Türkei von der Reformzeit bis zum Weltkrieg, Breslau 1936, Priebsatsch's Buchh., p. V + 100. — *Stahl Henri et Damian P. Bogdan*, Manual de paleografie slavo-română, București 1956, »Regele Carol II«, p. 193. — *Stiglmayr Joseph*, Des Heiligen Dionysius Areopagita angebliche Schriften über »Göttliche Namen«, München 1933, J. Kösel & F. Pustet, p. VIII + 206. — *Sumner B. H.*, Russia and The Balkans 1870—1880. Oxford 1937, University Press, p. XII + 724. — *Schirò Giuseppe*, Canti Tradizionali ed altri saggi delle colonie albanesi di Sicilia, Napoli 1923, Luigi Pierro & Figlio, p. CXXXVII + 532. — *Schmidlin Josef*, Papstgeschichte der Neuesten Zeit, III. Band: Papsttum und Päpste im XX. Jahrhundert. Pius X. und Benedikt XV. (1903—1922), München 1936, J. Kösel & Friedrich Pustet, p. XIX + 550. — *Schoen—Poutarra*, Terriolis, Etrusca, Illyrica, Innsbruck, p. 150. — *Tacitus*, Germania (bearbeitet von Dr. Hans Philipp), Leipzig 1936, F. A. Brockhaus. — *Tukin Cemal*, Die politischen Beziehungen zwischen Österreich-Ungarn und Bulgarien von 1908 bis zum Bukarester Frieden, Hamburg 1936, Hans Christians Verl., p. 234. — *Tzenoff Dr. Gantscho*, Geschichte der Bulgaren und der anderen Südslaven von der römischen Eroberung der Balkanhalbinsel an bis zum Ende des neunten Jahrhunderts, Berlin-Leipzig 1935, Walter de Gruyter & Co., p. XV + 272. — *Urbani Umberto*, Scrittori jugoslavi, Zara 1936, E. De Schönfeld, p. 128. — *Urbanaz-Urbani Umberto*, Scrittori jugoslavi II, »Parnasso«, Trieste, p. 210. — *Urbanaz-Urbani Umberto*, La ponte sulla Žepa, ecc., »Le lingue estere«, Milano, p. 159. — *Vasilescu Emilian*, Interpretarea sociologică a regiei si moralei, București 1936, Edit. »Cugetarea«, p. XVI + 176. — *Vilke Dr. Gustav*, Borbata s prestāpnice po navik (Die Bekämpfung des Gewohnheitsverbrechers im deutschen Strafrecht), Sofia 1937 (»Pravna misel«, separat, g. III. kn. 4. str. 278—97), p. 22. — *Vossler Otto*, Der Nationalgedanke von Rousseau bis Ranke, München-Berlin 1937, R. Oldenbourg, p. 187. — *Wechssler Eduard*, Hellas im Evangelium, Berlin 1936, A. Metzner Verl., p. 403. — *Živić Viktor*, Na pragu Hrvatskog Orijenta, Zagreb 1937, Matica Hrvatska, p. 90. —

Addition: *Gunnarsson G.*, Zur Bedeutungsentwicklung der polnischen Partikel więc, Lund 1937, Lunds Universitets Årsskrift. N. F. Avd. 1. Bd 33 Nr. 5., p. 71. — *Spulber C. A.*, Etudes de droit byzantin. V: Le concept byzantin de la loi juridique, Bbucurești 1938, p. 23.



LOTÉRIE D'ÉTAT EN PLUSIEURS TIRAGES

Les intéressantes modifications qui ont été apportées au plan des tirages de la Loterie ayant trouvé le meilleur accueil auprès des acheteurs de billets, puisque presque tous les billets pris par les entrepreneurs et leurs agents autorisés ont été écoulés, la Loterie d'État a maintenu en vigueur ce plan pour le prochain tirage de la 36^e tranche de billets.

Les billets du 1-er tirage de la 36^e tranche sont en vente depuis le 15 mars a. c. Il a été émis 100.000 billets entiers, dont les tirages auront lieu aux dates suivantes:

I	tirage:	les	13	et	14	avril	1938
II	"	"	10	et	11	mai	1938
III	"	"	9	et	10	juin	1938
IV	"	"	7	et	8	juillet	1938
V	"	du	11	au	22	août	1938

inclusivement à Beograd
et du 26 août au 7 septembre 1938 à Skoplje.

Le prix des billets est le suivant pour chaque tirage:

Din. 200.— pour un billet entier,
Din. 100.— pour un demi-billet
Din. 50.— pour un quart de billet.

Le montant total des sommes qui seront versées aux gagnants s'élève à

Din. 64,991.000

Dans cette tranche, 8 billets gagneront respectivement: Din. 2,000.000, Din. 1,000.000.—, Din. 500.000.— (5 billets), Din. 400.000.—, Din. 300.000.— (2 billets). — En outre, il sera tiré un grand nombre de billets gagnant 200.000.—, 100.000.—, 80.000.—, 60.000.—, 50.000.—, 40.000.—, 35.000.—, 30.000.—, 25.000.—, 15.000.—, 12.000.—, 10.000.— dinars etc.

Dans le cas le plus heureux, il sera possible, grâce au cumul des primes et des gains, de gagner, avec un seul billet, la somme de

Din. 3,200.000

Le paiement des gains est garanti par l'État Yougoslave.

Les billets sont en vente auprès des entrepreneurs et leurs agents autorisés, dans toutes les localités d'une certaine importance.

Des renseignements plus détaillés sur le programme et le règlement général de la loterie sont fournis gracieusement, sur simple demande, par tous les vendeurs autorisés de billets.

En achetant des billets de la Loterie d'État, on ne se procure pas seulement la chance d'un bénéfice personnel, mais on contribue en outre à l'amélioration de la situation de l'économie nationale, de l'artisanat, de l'industrie et des invalides de guerre, étant donné que tout le bénéfice net, réalisé par la vente des billets, sera affecté à ce but.

ENTREPRISE D'INDUSTRIE FORESTIÈRE DOBRLJIN-DRVAR S. A.

Direction générale: SARAJEVO, 56 rue du Roi Alexandre

Adresse p. lettres: SARAJEVO I

Adresse télégraphique: ŠIPAD — Téléph. Nos. 28-01, 28-02, 28-03

Scieries: DOBRLJIN, DRVAR, USTIPRAČA, ZAVIDOVIĆI. —
— Directions des exploitations forestières: OŠTRELJ, PLEVLJE.
Direction des chemins de fer de la Société: DRVAR. —
Fabrique de cellulose: DRVAR. — Entrepôts d'exportation:
ŠIBENIK, DUBROVNIK. — Dépôts: PRIJEDOR, KNIN.
— Entreprises d'exploitation forestière dans la banovine du
Vrbas, dans le bassin de la Tara (banovine de la Zéta) et
dans le territoire de Kovač Štakorina (banovine de la Drina).

PRODUITS: TOUTES SORTES DE BOIS DE CONSTRUCTION (SAPIN,
PIN, CHÊNE ET HÊTRE), FÛTS, LAINE DE BOIS, MATÉRIAUX DE
CONSTRUCTION, CELLULOSE etc.

FORST-INDUSTRIELLES UNTERNEHMEN DOBRLJIN-DRVAR A. G.

Zentralverwaltung: SARAJEVO, Kralja Aleksandra 56

Briefanschrift: SARAJEVO I

Telegramme: ŠIPAD — Telefon: 28-01, 28-02, 28-03

Sägewerke: DOBRLJIN, DRVAR, USTIPRAČA, ZAVIDOVIĆI.
— Direktionen der Forstarbeiten: OŠTRELJ, PLEVLJE. —
Eisenbahndirektion: DRVAR. — Zellulosefabrik: DRVAR. —
Exportlager: ŠIBENIK, DUBROVNIK. — Lager: PRIJEDOR,
KNIN. — Waldexploitations-Unternehmungen im Vrbas-Banat,
im Tara-Bassin (Zeta-Banat) und im Bereiche Kovač Štakorina
(Drina-Banat).

ERZEUGNISSE: ALLE ARTEN VON TANNEN-, FICHTEN-, EICHEN- und
BUCHEN-BAUHOLZ, FASSER, HOLZWOLLE, BAUMATERIAL, ZELLU-
LOSE usw.

PUTNIK

SOCIÉTÉ

**DE VOYAGES ET DE TOURISME DANS
LE ROYAUME DE YOUGOSLAVIE, S.A.**

Agence centrale à **Beograd: Prestolona-
slednikov trg 10. — Téléph. 25-164, 25-620**

Succursales dans toutes les villes importantes
du pays

*La Société „Putnik“ est l'organisation centrale
des services du tourisme yougoslave.*

*Renseignements gratuits pour tous les voyages.
Vente de billets pour tous les pays et pour tous
les moyens de locomotion. Toutes les opérations
de banque nécessaires aux voyageurs. Coupons
d'hôtels pour tous les pays.*

Eisenindustrie Aktiengesellschaft Ženica

Erzeugt:

Alle Arten von Walzeisen (Rund-, Flach-, Reifen-, Winkel-Walzeisen; I-, U- und T- Träger). — Konstruktivstahl (Kohlenstoff- sowie niedrige Leguren, Profile wie bei Walzeisen). — Eisenbahn-, Strassenbahn- und Bergwerksschienen von 5—49,50 kg/m nebst sämtlichem Zubehör. — Schwarzblech: grob, mittel und fein von 0,7 m/m aufwärts. — Walzdraht. — Gezogener Draht aller Arten. — Eisennägel aller Arten.

Uebernimmt in der mechanischen Werkstätte alle Arten von Arbeiten

Den Verkauf des Eisens tätigt:

**Komercijalni biro Jugoslovenskih fabrika gvožđa
Beograd, Kralja Petra 18/I — Zagreb, Martićeva 14**

**Vertretung für den Verkauf von Draht und Nägeln:
BEOGRAD, Kraljev trg 15/VI**

Industrie du fer S. A., Ženica

Production de:

Toutes sortes de fer laminé (rond, plat, feuillard, d'angle, poutrelles I, U et T). — Aciers de construction au carbone et alliages à faible teneur, de mêmes profils que le fer laminé. — Rails de chemin de fer, de tramways et pour mines de 5—49,50 kg/m, ainsi que tous les accessoires. — Tôle noire: commune, moyenne et fine de 0,7 m/m et au-dessus. — Fils de fer laminés. — Fils de fer tréfilés de toutes sortes. — Clous en fer de toutes sortes.

Dans les ateliers mécaniques: Exécution de tout genre de travaux

Vente de fer par:

**Le Bureau commercial des Usines yougoslaves de fer
Beograd, Kralja Petra 18/I — Zagreb, Martićeva 14**

**Représentation pour la vente de fils de fer et de clous:
BEOGRAD, Kraljev trg 15/VI.**

LA SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE LIBRAIRIE

GECA KON S. A.

BEOGRAD, KNEZ MIHAILOVA 12

vient de publier un grand

CATALOGUE GÉNÉRAL

où sont énumérés tous les ouvrages serbo-croates en vente dans les librairies,
à savoir 12.000 livres classés en 22 catégories.

Quiconque s'intéresse au livre yougoslave, doit se procurer ce catalogue.

DIE VERLAGS- UND BUCHHANDELS- A. G.

GECA KON

BEOGRAD, KNEZ MIHAILOVA 12

hat einen grossen vollständigen

GENERALKATALOG

aller im Buchhandel befindlichen serbo-kroatischen Werke veröffentlicht. Ingesamt sind in diesem Katalog 12.000 Bücher, nach 22 Fächern klassiert, aufgezählt. Wer immer sich für das Jugoslavische Schrifttum interessiert, sollte nicht verfehlen, sich diesen Katalog anzuschaffen.

VISITEZ

LE MUSÉE COMMERCIAL

**DU MINISTÈRE DU COMMERCE ET
DE L'INDUSTRIE**

Exposition permanente
d'échantillons de nos
articles d'exportation

BEOGRAD

29, Rue Miloša Velikog • Téléphone 25-300

Caisse d'épargne municipale de la Ville de S a r a j e v o

Accepte des dépôts d'épargne, ouvre des comptes-courants,
accorde des crédits de toute sorte et se charge de toutes les
opérations bancaires aux conditions les plus avantageuses.

Toutes les obligations de la Caisse d'épargne municipale sont garanties par tout l'avoir mobilier et immobilier de la Municipalité de la Ville de Sarajevo. Les entreprises municipales suivantes sont administrées par la Caisse d'épargne municipale: Centrale électrique, tramways, conduite d'eau, usine à gaz, fabrique d'asphalte.

STÄDTISCHE SPARKASSE DER STADTGEMEINDE SARAJEVO



Annahme von Spareinlagen

auch auf laufende Rechnung und Erteilung aller
Arten von Krediten auf Grund sicherer Deckung

FÜR SÄMTLICHE VERPFLICHTUNGEN DER STÄDTISCHEN SPARKASSE
haftet

die Stadtgemeinde der Stadt Sarajevo

mit ihrem gesamten beweglichen
und unbeweglichen Eigentum

In den Bereich der Städtischen Sparkasse gehören die folgenden technischen Unternehmungen: Elektrische Zentrale, Strassenbahn, Wasserleitung, Gasanstalt und Asphaltindustrie.



Landesbank für Bosnien u. Herzegovina

Besteht seit dem Jahre 1895

Eingezahltes Aktienkapital: 20 Millionen Dinar

Offizielle Reserven: über 15 Millionen Dinar

Älteste heimische Anstalt der obigen Gebiete

Zentrale: Sarajevo

Filialen: Banja Luka, Bijeljina, Brčko, Mostar, Split und Tuzla. — Agenturen: Bihać, Derventa, Doboj, Bos. Gradiška, Livno, Prijedor, Bos. Šamac, Travnik, Višegrad, Zenica und Zvornik. — Abteilung für Landesprodukte in Brčko.

Versieht sämtliche Bankgeschäfte, erledigt Einzahlungen und Zahlungen im Königreich Jugoslawien und im Auslande.

**Übernahme von Einlagen auf Sparbücher und laufende Rechnung.
Verzinsung von Einlagen zu den günstigsten den Verhältnissen
auf dem heutigen Geldmarkte entsprechenden Bedingungen.**

Als Generalvertretung für Bosnien und Herzegovina der Allgemeinen Versicherungs-Aktiengesellschaft „Sava“ in Zagreb und der „Assicurazioni Generali“: Übernahme aller Arten von Versicherungen zu den günstigsten Bedingungen.

Notules:

VI. Dumitrescu: »Les figurines anthropomorphes en os du Sud-Est de l'Europe pendant la période énéolithique«. Supplément, par Miloje M. Vasić (Beograd). — I Mizellen, par Eqrem Çabej (Gjinokastër). — Moses Kohen aus Beograd und sein Epistolarium (Ein Beitrag zur Geschichte der Juden in den Jahren 1688—'90), par Dr. David Ginsberg (Bjelovar). — Der Thrakische Reiter — eine Heilgottheit, par Rastislav Marić (Beograd) 567—583
Pelastica I, par M. Budimir (Beograd) 544

Comptes rendus:

Fautes d'impression

99

P.	ligne		etc.	au lieu de	Oğouz	lire	Oğuz.
"	317,	4			penetradet	"	penetratet.
"	408,	22	"	"	believedt tha	"	believed that.
"	411,	4	"	"	hat	"	that.
"	412,	21	"	"	ransported	"	transported.
"	412,	25	"	"	t	"	it.
"	412,	35	"	"	nicke	"	nickel.
"	413,	37	"	"	as	"	ad.
"	417,	15	"	"	Gradle	"	Cradle.
"	418,	4	"	"	à	"	au.
"	543,	35	"	"	es	"	e s.
"	571,	29	"	"	et	"	ct.
"	585,	2	"	"	nécessaire	"	fût nécessaire.
"	589,	14	"	"		"	

23

27

S
e
à

teurs. Chaque article, écrit dans une des grandes langues européennes, doit être dactylographié et contenir quelque fait scientifique nouveau non publié ailleurs. La rédaction n'acceptera pas d'articles de caractère exclusivement polémique ni ceux qui ont en vue des tendances politiques. Les auteurs, et non la rédaction, étant responsables des articles qu'ils signent, la rédaction n'insérera pas d'articles anonymes ni ceux qui sont signés par quelque pseudonyme dont le vrai nom n'est pas connu.

Éditions de l'Institut Balkanique:

1. „Revue internationale des Etudes balkaniques“, t. I. (épuisé), t. II.—VI. à 175.— dinars chacun, en abonnement 120.— dinars.
2. „Knjiga o Balkanu“ (Le Livre des Balkans, en serbo-croate, t. I. 150.— dinars, t. II. 120.— dinars, tous les deux ensemble 220.— dinars.
3. „Privreda savremene Turske“ (La nouvelle Turquie économique), par Drag. P. Mihajlović, éd. serbo-croate et française, à 40.— dinars chacune.
4. „La poésie yougoslave contemporaine“, par Miodrag Ibrovac, 20.— dinars.
5. „La poésie grecque des cinquante dernières années“, par Hélé Lambridis, 20.— dinars.
6. „La poésie roumaine contemporaine“, par Mario Roques, 20 dinars.
7. „La nouvelle Littérature bulgare“, par Georgi Konstantinov, 20.— dinars.
8. „Les Littératures contemporaines des Balkans“, 70.— dinars.
9. „Balkan i Balkanci“ (Les Balkans et les Balkaniques, en serbo-croate), 20.—, relié 30.— dinars.
10. „Borba za nezavisnost Balkana“ (Luttes pour l'indépendance balkanique, en serbo-croate), par V. Ćorović, 20.—, relié 30.— dinars.
11. „Jugoslovenska misao“ (L'Idée yougoslave, en serbo-croate), par F. Šišić, 40.— relié 50.— dinars.
12. „La Yougoslavie pour la santé publique“, par le D-r B. Konstantinović, 30.— dinars.
13. „Les Balkans, leur passé et leur présent“, relié, 350.— dinars.
14. „Balkanski svet“ (Le monde balkanique, en serbo-croate), gratuitement.

Sous presse: Encyclopédie économique des Balkans (en deux volumes, 700 pages in 4^o. chacun).

Pour paraître prochainement: „Hrvati i Balkan“ (Les Croates et les Balkans), par M. Budimir et P. Škok; «Znameniti Bugari XIX veka» (Les Bulgares célèbres au XIX^e siècle, par G. Konstantinov).

Pour tous les renseignements et l'acquisition des éditions s'adresser à l'Institut Balkanique, Knez Mihajlova 17, Beograd (Yougoslavie).